A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

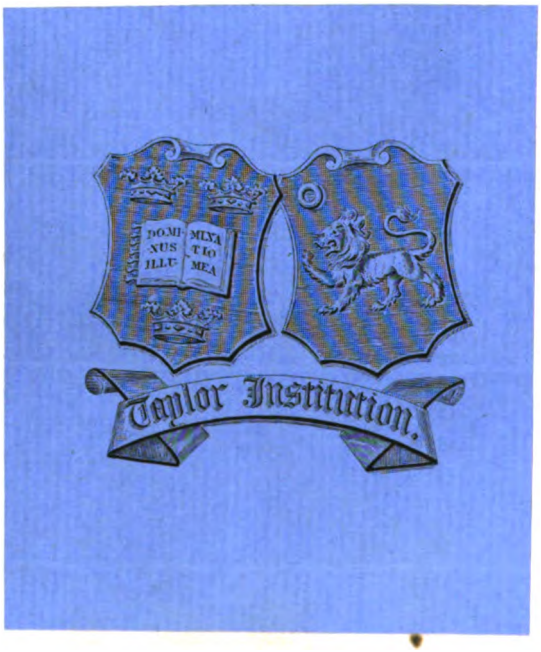
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

120. e. 18.
111. 9. 13.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Germanique et

REVUE MODERNE

TOME TRENTE-TROISIÈME

Digitized by Google

SAINT-GERMAIN. — TYPOGRAPHIE DE L. TOINON ET Cᵉ

80, RUE DE PARIS

Digitized by Google

REVUE MODERNE

TOME TRENTE-TROISIÈME

PARIS

AUX BUREAUX DE LA *REVUE MODERNE*

10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE

1865

Digitized by Google

Digitized by Google

Ce n'est pas une nouvelle Revue que nous fondons sous le titre de *Revue moderne*. Ce titre nous a paru répondre mieux à l'esprit et au cadre élargi de notre publication : c'est pour cela que nous l'adoptons.

L'Allemagne n'en souffrira pas, ni la France.

C'est le désir de favoriser l'alliance — non la confusion — de l'esprit allemand et de l'esprit français qui nous avait inspiré, il y a sept ans, l'idée de fonder une *Revue germanique*. Ce désir nous inspire encore aujourd'hui. Mais depuis lors, une série de modifications jugées opportunes nous ont fait introduire dans notre plan les lettres et la science françaises, ainsi que la politique, sans laquelle nulle Revue ne peut répondre à des préoccupations chaque jour plus impérieuses.

Tout en continuant à nous vouer plus spécialement au mouvement des idées en France et en Allemagne, nous donnerons une place plus grande que par le passé, aux autres peuples qui travaillent également au développement de la civilisation contemporaine, à l'Angleterre, à l'Italie, à l'Amérique.

Il s'agit, pour la *Revue moderne*, de servir une cause qui est celle du siècle : l'association des peuples dans la pour-

Digitized by Google

suite commune de la science, de l'art, de la justice et de la liberté. Cette association s'opère à travers tous nos déchirements et toutes nos luttes ; avant de se réaliser dans les faits et dans les institutions, elle s'élabore par l'élite des esprits de tous les pays, par le contact et l'échange des travaux, des aspirations et des découvertes.

C'est la cité de l'avenir qui se prépare, dans laquelle les nations, grâce à la diversité de leurs aptitudes et à l'unité de leur but, ne seront plus que les organes de l'espèce humaine.

Pour nous seconder dans l'œuvre que nous poursuivons ici comme ailleurs, nous comptons sur la sympathie de tous les hommes qui cherchent une commune patrie où se puissent rencontrer, en dépit des frontières physiques et des frontières morales, dans une sorte de fraternité intellectuelle, tous ceux qu'unit l'amour de l'humanité.

CHARLES DOLLFUS.

Digitized by Google

LE PARTI LIBÉRAL

ET SA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Le réveil de l'esprit public en France a donné lieu à d'excellents écrits où le parti libéral s'est empressé d'exprimer ses vœux, ses aspirations, ses espérances. Il est toutefois à regretter que la politique extérieure n'ait pas préoccupé davantage la pensée des publicistes qui ont tracé le programme de la politique intérieure. C'est là une lacune considérable. La politique intérieure et la politique extérieure d'un peuple sont dans une dépendance réciproque et tellement étroite que la connaissance de l'une suffit à donner celle de l'autre, et que, par la nature des principes qu'adopte une nation en matière de politique extérieure, on peut conjecturer l'état de sa constitution intérieure et l'avancement de sa liberté. La liberté a en effet sa politique comme le despotisme, et c'est une erreur grave que d'espérer de maintenir ou de fonder la liberté au dedans, en pratiquant au dehors la politique des gouvernements absolus.

Si les principes adoptés en fait de politique extérieure par le parti démocratique avaient pu être rapprochés des principes admis par le même parti en fait de politique intérieure, la contradiction qui existe entre les uns et les autres eût été mise en lumière, et l'impossibilité de réaliser simultanément des vœux contradictoires, de concilier des politiques opposées, eût été rendue évidente pour tous.

Il y a effectivement contradiction entre la politique extérieure du parti démocratique qui a la guerre pour conséquence nécessaire, et sa politique intérieure dont le but est la liberté.

Digitized by Google

Pour un peuple qui aspire à devenir libre, le pire tempérament c'est celui d'un soldat. Une nation belliqueuse pourra bien renoncer à la conquête, mais elle ne peut renoncer à la guerre, et, pour en goûter les émotions, tout lui devient prétexte : des traités à déchirer, des frontières à obtenir, des nations à délivrer ; sans songer que la réalisation d'un seul de ces projets équivaut à l'ajournement indéfini de ses espérances libérales.

S'il est vrai, comme on l'affirme tous les jours, que la France soit tenue d'assister de ses armes les nations opprimées, et de leur porter, en les affranchissant, les principes d'indépendance résultats de la révolution de 89, ce n'est, soyons-en bien convaincus, ni la génération présente, ni celle qui la suivra qui pourront se vanter d'avoir enfin fondé la liberté française.

Pour les gouvernements absolus l'expansion au dehors par la guerre est une nécessité de situation. Pour les peuples libres au contraire, heureux et prospères parce qu'ils sont libres, la guerre n'est jamais qu'une extrémité redoutable à laquelle ils ne se peuvent résoudre que pour défendre leurs intérêts ou sauvegarder leur honneur. Un peuple libre ou aspirant à l'être ne peut donc sans inconséquence adopter une politique extérieure dont le dernier mot serait nécessairement la guerre. La guerre n'est pas le but, elle n'est que l'accident de la politique des peuples libres.

Le libéralisme belliqueux pouvait avoir son excuse, sinon sa raison d'être, au lendemain de 1830, sous l'impression encore récente de nos revers. La France, chez qui le sentiment de l'honneur militaire est si vif, voulait certainement fonder sa liberté, mais elle brûlait en même temps du patriotique désir de prendre sur l'Europe victorieuse une revanche éclatante, et elle associait dans ses vœux illogiques les triomphes de la force au règne pacifique des lois. Noble et presque inévitable inconséquence d'un grand peuple sérieusement épris de sa liberté, sérieusement préoccupé de l'asseoir sur une base durable, mais encore plus sérieusement préoccupé de la compromettre dans les hasards de la guerre étrangère !

Aujourd'hui les passions belliqueuses n'auraient plus même l'excuse des circonstances. Que le parti libéral les répudie donc sincèrement ; qu'il se mette d'accord avec lui-même, qu'il sente ce qu'une politique extérieure qui aurait la guerre pour dernier mot offrirait d'incompatible avec sa politique intérieure, et puisqu'il veut la liberté, qu'il adopte et pratique au dehors la politique de la liberté.

« Le cœur aux guerres d'Italie et aux dames de France, disait le

Digitized by Google

maréchal de Tavannes en parlant de François Ier, cela ne se peut. Tout un ou tout autre. » Le cœur aux guerres de propagande et aux libertés intérieures, cela ne se peut davantage ; et la nation doit nécessairement opter entre l'application universelle du principe des nationalités au dehors, et l'application plus restreinte de la liberté au dedans.

Que le parti libéral vienne donc déclarer s'il estime l'avénement d'une démocratie libre, c'est-à-dire de la forme de gouvernement qui a pour base et pour but les lumières et le bien-être du plus grand nombre, s'il estime, dis-je, l'établissement définitif de cette forme nouvelle de la société française compatible avec la guerre, mère de l'ignorance et de la misère ; à lui de juger s'il croit l'instruction primaire, l'éducation du suffrage universel, notre souverain indigent, comme on l'a si bien nommé, compatible avec les budgets sans cesse grossissants de la guerre et de la marine ; à lui enfin d'opter entre la guerre et la paix, entre la dictature et la liberté, et de se prononcer définitivement entre le programme suranné de l'Hôtel-de-Ville, expression confuse des aspirations du passé, et le programme rajeuni d'un libéralisme nouveau, expression exacte des besoins du présent.

Que des hommes honorables, parvenus à l'extrémité de leur carrière publique, restent fidèles aux illusions de leur jeunesse, aux sentiments d'une époque déjà séparée de la nôtre par plus d'un quart de siècle, rien de mieux ! mais que ceux qui veulent prendre sur la génération présente une influence profitable à la cause des institutions libres, sachent bien que des circonstances nouvelles réclament un esprit nouveau. Voici qu'une génération arrive à la vie politique, demandant à celle qui l'a précédée ce patrimoine sacré des libertés françaises qu'elle aurait dû lui transmettre non pas diminué par ses fautes, mais accru par sa constance, ses lumières, son labeur fidèle. Que les mêmes erreurs n'engendrent plus les mêmes résultats ! Aussi bien un libéralisme belliqueux et vague ne peut plus nous convenir ; les sentiments qui l'inspiraient ont cessé de nous animer, et nous n'aurions plus les mêmes excuses pour les mêmes passions. Nous n'avons pas vu les chariots de l'ennemi camper sur nos places, ni la berline de voyage qui ramenait la légitimité passer entre deux rangs de soldats humiliés ; nous ne connaissons que par l'histoire les douleurs de l'invasion. Mais nous avons vu d'autres malheurs, assisté à une autre défaite, contemplé d'autres vaincus ; et la réparation que nos pères demandaient à la victoire, nous l'attendons de la liberté !

Digitized by Google

I

L'esprit de propagande, la manifestation armée des sympathies, la passion de l'influence et de la prépondance extérieure, tels ont été, jusqu'à présent, les seuls mobiles de la politique du parti démocratique.

Tout en adhérant d'une manière générale et vague à la théorie de la paix nécessaire à la liberté, le parti démocratique n'a cessé, en toutes circonstances, de demander la guerre et de la demander avec instance.

Seule jusqu'ici, l'expédition du Mexique l'a trouvé chancelant, irrésolu, embarrassé pour la première fois dans sa passion pour les armes, et plus disposé au blâme qu'à l'éloge.

Intervention, ingérence obligée dans les affaires étrangères, satisfaction donnée aux passions belliqueuses, nuisible à la liberté, telle est dans son ensemble la politique du parti démocratique. Il y a lieu, ce nous semble, de chercher pour la démocratie française une politique plus en rapport avec la nature de ses aspirations véritables, moins sujette à osciller au souffle des sympathies contraires, et plus propre à concilier les intérêts de la puissance nationale avec ceux de la liberté.

Sur quels principes doit donc se régler la politique de la France libérale ?

Chercher le mobile de la politique d'un peuple quelconque, c'est chercher la nature de son gouvernement. Il est, en effet, une politique conforme à la nature de chaque gouvernement : les gouvernements absolus ont la leur comme les gouvernements libres, et ils ne peuvent abandonner cette politique conforme au principe de leur existence, sans exposer cette existence même.

Mais quelle est la politique conforme au principe des gouvernements libres ?

La liberté fait naître des intérêts moraux et matériels que les peuples libres n'aventurent jamais sans regrets, et ils n'ont souhaité d'obtenir la liberté que pour assurer la protection de leurs intérêts : car la liberté, c'est la sécurité, la sûreté. Ainsi, d'un côté, la liberté garantit les intérêts anciens, et, de l'autre, elle en fait naître de nouveaux qui ont à leur tour besoin de sa protection. Toute politique qui

Digitized by Google

compromet les intérêts moraux ou matériels d'une nation cesse donc d'être conforme au principe des gouvernements libres.

Le besoin de sûretés et de garanties n'est pas le seul motif qui attache les hommes à la liberté. Ils ont encore d'autres raisons de lui demeurer fidèles, et ne l'aiment pas seulement pour les biens dont elle est la source, mais encore pour la dignité qu'elle ajoute à leur bien-être. La liberté les rend prospères et naturellement les attache à leur prospérité, mais en même temps elle les rend fiers, et aussi naturellement épris de la grandeur que de la prospérité nationale.

La politique des intérêts, dominée par un sentiment élevé de la dignité nationale, est donc la seule politique qui soit conséquente avec le principe des gouvernements libres et conforme à son essence.

La politique des intérêts est donc la politique de la liberté ; elle en est du moins la conséquence nécessaire, et presque l'unique raison pour laquelle les peuples ont désiré ou désirent des institutions libres. Si la liberté ne devait pas apporter aux intérêts moraux et matériels d'un peuple plus de sûretés et de garanties que le despotisme, pourquoi la désirerait-on ?

Être libéral et se prononcer contre la politique des intérêts, c'est donc être souverainement inconséquent, c'est tout à la fois vouloir et ne vouloir pas, appeler tout ensemble et repousser la liberté.

Malgré ces vérités et malgré leur évidence, la politique des intérêts n'a pas obtenu la faveur du parti libéral. Faute d'avoir compris sa liaison intime avec l'essence des institutions libres, faute aussi d'avoir entendu le mot *intérêts* dans son sens véritable et dans son acception légitime, il s'est ouvertement prononcé contre la politique des intérêts, en adoptant à l'extérieur la politique d'assistance ou de propagande contraire à la liberté dans tous ses résultats possibles.

On a taxé d'égoïsme la politique des intérêts : mais il est bien évident qu'il vaut mieux protéger les intérêts nationaux que les dévouer au service des nations étrangères; on l'a appelée petite politique, politique d'affaires, par opposition à la politique rivale qu'on appelait grande politique ; mais ces distinctions sont des distinctions vaines, car une politique qui donne aux intérêts d'un peuple leur satisfaction légitime, et qui se conforme d'ailleurs aux lois de la morale, ne peut être une petite politique ; elle sera toujours grande, si elle est habile et juste.

A la naissance de tous nos sophismes, il faut toujours chercher une confusion d'idées, et c'est une confusion de cette nature que je signalerai tout d'abord avant d'entrer dans l'exposition de la politique d'in-

Digitized by Google

térêts, telle que doit l'adopter le parti libéral, s'il veut être conséquent avec lui-même.

Le parti libéral n'aurait pas conçu d'idées fausses sur le but et le mobile de la politique extérieure, s'il n'avait pas confondu les devoirs imposés aux nations avec les devoirs imposés aux individus par des lois différentes. S'il n'avait pas subordonné les choses de la politique aux principes qui dominent les devoirs de l'homme individuel, il n'aurait pas été conduit à repousser comme entachée d'égoïsme la politique des intérêts. Là est le sophisme qui a faussé toutes ses idées sur la politique extérieure. C'est mal raisonner, en effet, que de décider en une matière par les principes qui en dominent une autre. L'homme qui se détermine sans cesse par ses intérêts suit une loi morale mauvaise; on en a conclu que le gouvernement qui se déterminait sans cesse dans sa conduite par les intérêts du pays, suivait une politique mauvaise. Malheureusement, tant que la force continuera de régner sur le monde, tant qu'elle sera le dernier mot de toute procédure internationale, il faudra bien qu'un peuple cherche à se maintenir le plus fort possible. Et comment y parviendra-t-il autrement qu'en ménageant les intérêts qui constituent sa puissance? Une nation qui oublierait cette règle et sacrifierait ses intérêts tantôt à une idée, tantôt à un sentiment, serait bientôt, en face de ses rivales, dans une infériorité trop évidente. L'individu sait qu'il obéit à une loi morale expresse, définie, réciproque, qui l'oblige dans certains cas à subordonner ses intérêts à l'accomplissement d'un devoir : il sait, en outre, que la même obligation est commune à tous les hommes et pèse sur chacun autant que sur lui. Mais quelle est la loi morale qui oblige un peuple à sacrifier, dans certains cas, ses intérêts en faveur d'autres peuples? Existe-t-il une loi internationale réciproque de cette nature, qui engage chacun vis-à-vis de tous, et tous vis-à-vis de chacun? Or, le sacrifice de chacun pour tous n'est possible qu'à cette condition. Si cette loi existe, il faut la suivre; mais si, bien loin qu'elle existe, toutes les obligations des peuples les uns vis-à-vis des autres se réduisent à l'observation plus ou moins scrupuleuse des traités intervenus pour sanctionner les jugements rendus par la force ; si tous les progrès de la morale internationale viennent se résoudre dans une fidélité plus ou moins résignée à la lettre du contrat imposé par le plus fort au plus faible; bien dupe ou bien mal conseillée serait la nation qui prendrait pour elle seule tous les devoirs et toutes les obligations d'une loi qui n'existe pas, laissant aux autres peuples liberté entière de ne suivre entre eux et vis-à-vis d'elle que les suggestions de leur intérêt particulier, et qui accep-

Digitized by Google

terait ce partage inégal de toutes les charges pour elle et de tous les avantages pour autrui.

Que l'on déplore cet état des sociétés humaines, qui remet à la force l'arbitrage de tous les différends; qu'on en appelle de cet état violent à un état plus régulier, rien de plus philosophique. Mais, en politique, il ne faut pas prendre ses espérances et ses aspirations pour des réalités; il faut déplorer l'état des choses, mais l'accepter en le déplorant, et ne pas se conduire en face d'un état déplorable par les principes qui seraient de mise en face d'un état plus satisfaisant.

Le droit des gens règle les rapports des peuples entre eux; le droit politique, la constitution intérieure et les obligations des citoyens envers cette constitution; le droit civil règle les rapports des individus entre eux. De ces lois différentes qui les régissent découlent pour les peuples et pour les individus des obligations différentes. Le droit civil et le droit politique ont pour objet d'empêcher entre individus comme entre citoyens toute manifestation de la force; le droit des gens, au contraire, a pour objet de régler les manifestations de la force de nation à nation; le droit civil et le droit politique réprouvent l'emploi de la force; le droit des gens avoue, reconnaît, sanctionne et légitime cet emploi; les deux premiers garantissent aux citoyens une sécurité réciproque; le dernier, dans son état actuel d'imperfection, affirme le peu de sécurité dont jouissent réciproquement tous les peuples. Il ne se peut donc rien de plus dissemblable que la situation respective des peuples et des individus. De deux situations si différentes, l'une paisible, assurée, l'autre pleine de hasards et de périls, on ne peut déduire les mêmes obligations sans la plus étrange confusion d'idées et de raisonnement.

Les nations arriveront-elles quelque jour à l'intelligence d'un droit international supérieur, droit qu'aura cessé d'engendrer la force et qui mettra, par une revanche éclatante, la force au service de la justice? En se rapprochant de plus en plus, les nations arriveront à distinguer les liens de solidarité qui les unissent : la politique des intérêts ne sera pas abandonnée, mais elle changera de caractère : la politique des intérêts généraux l'emportera de plus en plus sur celle des intérêts particuliers. Déjà quelques pas ont été faits dans ce sens, la politique du libre échange est évidemment une politique d'intérêt général. Mais dans l'état actuel du monde, et tant que l'ère des conquêtes et de la violence n'aura pas été fermée du consentement et par la probité de tous, tant que l'antagonisme et l'isolement continueront de prévaloir, la seule politique à suivre pour un peuple éclairé sera, dans le plus grand

Digitized by Google

nombre des cas, la politique d'intérêt particulier. C'est cette politique qu'ont toujours adoptée l'Angleterre et l'Amérique, et qui les a élevées jusqu'au degré de grandeur, de liberté, de puissance où nous les voyons parvenues; c'est cette politique que poursuivent sous nos yeux, aux applaudissements du parti démocratique, l'Allemagne et l'Italie, décidées à réaliser, par les moyens licites et par les moyens défendus, l'œuvre de leur unité.

Pourquoi, lorsqu'il s'agit de la France, la politique d'intérêt national est-elle l'objet d'un discrédit si étrange? Pourquoi cette politique tant louée, lorsqu'elle est italienne, allemande, américaine, anglaise, cesse-t-elle de mériter l'éloge des Français lorsqu'elle devient française? La France est-elle le seul pays qui n'ait pas d'intérêts nationaux à satisfaire, qu'elle repousse la politique qui ménage, protége, enveloppe de sa tutelle jalouse les intérêts nationaux?

La question ne se pose pas généralement ainsi. On sait bien que la France vit des mêmes intérêts qui font vivre ses rivales, et qu'elle ne peut pas plus qu'elles renoncer aux conditions de son existence, se refuser, par exemple, la liberté, pour procurer l'indépendance aux autres peuples. Personne n'est assez hardi pour soutenir ouvertement que cette politique serait bonne qui commencerait par faire litière des intérêts du pays. Seulement les uns confondant, soit à dessein, soit à leur insu, les intérêts moraux avec les intérêts matériels des peuples, confondant aussi les obligations de nature différente qu'ils imposent à la politique nationale; d'autres voulant mettre à la charge d'une seule nation les obligations qui découlent d'un intérêt moral commun à tous les peuples, et non particulier à cette nation; la plus étrange confusion continue de planer sur les devoirs de nature différente auxquels doit satisfaire la politique extérieure de chaque peuple en particulier. Et il peut arriver que, tout en confessant dans son principe, et probablement de la meilleure foi du monde, la nécessité, l'impérieuse nécessité de la politique d'intérêt, on en vienne pourtant, dans l'application, à se prononcer pour une politique qui compromet les intérêts du pays, faute d'avoir su ou voulu reconnaître la nature véritable de ces intérêts, et celle des devoirs dont ils étaient la source.

II

Chaque peuple a des intérêts moraux et matériels particuliers, propres, exclusifs. Il a encore, comme membre de la famille des nations,

Digitized by Google

des intérêts généraux qui lui sont communs avec les autres nations et ne constituent pas, comme les précédents, sa propriété particulière, exclusive. Il possède une part dans ces intérêts généraux communs à toutes les nations.

La politique d'un peuple ne peut être engagée de la même manière ni au même degré, dans la tutelle de ses intérêts particuliers et dans celle de ses intérêts généraux. Il est évident qu'elle ne peut l'être au service de ses intérêts généraux qu'en proportion de l'importance de sa part dans ces mêmes intérêts. Si ces intérêts étaient menacés, il est clair qu'une nation seule ne pourrait pas plus assumer toutes les charges que nécessiterait leur défense, qu'elle ne pourrait, dans le cas d'une jouissance paisible, en réclamer tous les avantages. Le percement de l'isthme de Suez constitue un intérêt d'un ordre matériel général, commun à tous les peuples, en proportion composée des distances, du développement naval et commercial, de la civilisation de chacun d'eux. Celui qui a dans cette entreprise les plus grands intérêts y engagera nécessairement pour leur protection une plus grande part de sa puissance. Puis chacun engagera la sienne en proportion des intérêts qu'il pourra avoir à défendre. Mais la nation qui forcerait cette proportion ferait de la mauvaise politique ; elle engagerait dans une affaire des intérêts de beaucoup supérieurs aux avantages qu'elle pourrait en tirer ; elle ne doit pas plus agir ainsi qu'elle ne pourrait réclamer pour elle seule tous les avantages du percement de l'isthme.

L'abolition de la traite des noirs était un intérêt moral général commun à toutes les nations, et non particulier à telle ou telle. L'Angleterre, qui en prit l'initiative, comprit qu'elle serait très-justement admise à offrir aux autres nations d'accepter leur part dans les charges et dans la gloire d'une bonne œuvre à laquelle le genre humain était intéressé tout entier. Chaque nation était donc moralement obligée à contribuer à l'abolition de la traite des noirs en proportion du degré de civilisation qu'elle avait atteint, en proportion aussi (ce qui ressortait de la nature des choses) de l'importance de sa puissance navale ou coloniale. Seulement l'Angleterre sortait des bornes d'une politique désintéressée, s'il est vrai qu'elle cherchât, par l'extension du droit de visite, à assurer sur les mers la supériorité de son pavillon et à tirer de l'abolition de la traite un autre avantage que celui de l'honneur et de la satisfaction morale, légitimement acquis au succès de sa philanthropique entreprise. Il est bon que les peuples s'accoutument à séparer la satisfaction des intérêts moraux de celle des intérêts matériels ; que la première conduise naturellement à la seconde, rien de mieux, mais qu'elle ne

Digitized by Google

lui serve jamais de prétexte ! Ce serait une dangereuse et coupable hypocrisie que celle qui pousserait une nation à étendre sa puissance ou ses frontières, sous le voile d'une grande obligation morale à remplir.

Un peuple a des intérêts généraux en tant que membre de la grande famille des nations. Mais il a aussi des intérêts qui lui sont propres, particuliers, qui peuvent se rapprocher des intérêts des autres nations, mais qui peuvent aussi s'en éloigner. Nous avons vu dans quelle mesure les intérêts généraux engageaient la politique d'une nation, voyons maintenant dans quelle mesure ces intérêts particuliers, tant moraux que matériels, peuvent engager cette même politique. Voyons dans quelle situation se trouvera un peuple, selon que ses intérêts particuliers seront en opposition avec les intérêts généraux, selon qu'une collision s'engagera entre ses intérêts matériels particuliers et ses intérêts moraux ; dans quelle mesure enfin il faut servir les uns, servir les autres.

On sent la difficulté de tracer en semblable matière des règles de conduite précises. Mais il est plus facile peut-être d'essayer de poser les principes qui serviront eux-mêmes à poser les règles.

L'intérêt particulier d'un peuple doit céder à l'intérêt général, lorsqu'il est revêtu du caractère de l'usurpation ou lorsqu'il offense la morale universellement reconnue. Ainsi une nation ne peut détourner à son usage exclusif les avantages communs à toutes les autres nations; aucune puissance ne pourrait, par exemple, se saisir de l'entrée d'un détroit, y élever un fort et des batteries, et percevoir une taxe à son profit sur tous les navires qui voudraient franchir le détroit ; car toutes les nations sont intéressées à la liberté des mers, et aucune d'elles ne peut ériger en droit, à son avantage exclusif, ce qui serait une violation du droit commun. De même aucune nation ne pourrait rétablir à son profit le trafic des noirs réprouvé comme odieux par toutes les nations civilisées ; elle ne le pourrait, quel qu'en fût pour elle l'avantage, sans blesser le sentiment moral universel, saus violer l'intérêt moral du genre humain tout entier. Je vais plus loin et j'affirme qu'une nation, sans exercer la traite, ne peut cependant entretenir chez elle l'esclavage à l'état d'indigénat, sans soulever la réprobation du monde civilisé. Elle offense aussi le sentiment moral universel et doit céder tôt ou tard à la pression indignée de ce sentiment.

En cas d'opposition, les intérêts moraux d'un peuple doivent l'emporter sur ses intérêts matériels. Ceci est évident. Si un peuple tirait du trafic d'une denrée nuisible, de l'opium, par exemple, des avantages con-

Digitized by Google

sidérables, il est évident que, quelque grands que fussent ces avantages, la morale serait intéressée à ce que ce peuple y renonçât. Loin de s'appliquer à ouvrir de nouveaux débouchés à cette branche de son commerce, il devrait plutôt s'efforcer d'en restreindre l'essor et chercher ailleurs les sources d'une prospérité moins odieuse.

Les intérêts d'un peuple ne sont jamais plus affectés que par la guerre; mais, d'un autre côté, c'est à la guerre qu'il faut avoir recours pour les défendre lorsqu'ils sont menacés. D'où cette première proposition, que les intérêts redoutent surtout la guerre qui les compromet alors même qu'elle les défend. Et ce qui semble vrai surtout des intérêts matériels ne l'est pas moins des intérêts moraux.

L'intérêt de tous les peuples est donc de n'avoir recours à la guerre qu'à la dernière extrémité.

Mais les circonstances pourront être telles que la guerre sera devenue inévitable : alors il faudra la faire aussi vigoureusement que possible. S'il est encore au pouvoir du gouvernement de l'éviter, voici, ce nous semble, d'après quel principe il faut se guider : ne pas faire en faveur de certains intérêts une guerre qui en compromettrait de plus grands.

Il ne faudrait pas, en effet, que ces mêmes intérêts qui donneraient naissance à la guerre fussent hors de proportion avec les sacrifices que la guerre entraîne toujours avec elle. Si, par exemple, les relations commerciales nées ou à naître avec la Chine devaient rester au-dessous des dépenses de l'expédition, la guerre de Chine serait regrettable au point de vue de la politique d'intérêt bien comprise.

Une nation ne peut poursuivre des satisfactions matérielles au mépris de ses intérêts moraux; elle doit aller plus loin encore, et sacrifier, dans certains cas, ses intérêts matériels à la défense de ses intérêts moraux. Mais on sent qu'elle ne devra pas engager au même degré ni de la même manière ses intérêts matériels au service de tous ses intérêts moraux. Ici encore il faut qu'il y ait proportion entre l'importance de l'intérêt moral engagé et la grandeur des intérêts matériels à risquer pour le défendre. La nature et l'étendue des satisfactions à demander et des sacrifices à faire est essentiellement une question de mesure, de tact, de circonstances. Des vexations exercées à l'étranger contre des commerçants n'engagent pas l'honneur de la nation au même degré qu'une insulte qui l'atteindrait dans la personne de son ambassadeur; et les réparations à exiger dans les deux cas devront être en rapport avec la nature et la grandeur de l'offense.

Digitized by Google

Il ne faut donc sacrifier les intérêts matériels que proportionnellement à l'importance de l'intérêt moral mis en jeu. J'ajouterai qu'il ne les faut sacrifier qu'à la dernière extrémité, avec les derniers ménagements, lorsque tout autre moyen de conciliation aura été vainement tenté. Ceci découle de la nature particulière et vraiment sacrée de ce qui constitue les intérêts matériels d'un peuple, et de la situation où se trouve placé un gouvernement en face de ces intérêts.

Tout le monde est d'accord pour reconnaître qu'il ne faut pas exposer légèrement ces intérêts qui représentent la prospérité ou la misère, la subsistance assurée ou rendue précaire de tant de milliers d'hommes. Un gouvernement hésitera toujours avant de livrer aux chances d'une guerre ces finances, produit d'un impôt toujours pesant aux populations qui l'acquittent avec leur nécessaire et non avec leur superflu; ces armées, ces conscrits, que tant de familles dénuées voient s'éloigner avec douleur; il hésitera d'autant plus qu'il aura davantage la conscience de son devoir. Mandataire appelé à prendre une décision suprême sur les plus grands objets qui se puissent imaginer, il doit sentir tout le poids de la responsabilité qui pèse sur lui et qu'aggravent encore les conditions de son mandat. L'individu, mandataire d'un individu, peut, dans la plupart des cas, avoir recours à son mandant dès qu'il s'agit de prendre une décision qui embarrasse sa conscience : celui-ci est absent, éloigné, momentanément empêché; mais il peut revenir, on peut le consulter, c'est à lui qu'appartient toujours la décision suprême. Mais un gouvernement, dans l'hypothèse de la souveraineté populaire, se trouve vis-à-vis du peuple dont il tient son mandat dans une situation bien différente. C'est à lui, chargé de la responsabilité la plus pesante, qu'il appartient de prendre les résolutions dernières. Il est mandataire et ne peut recourir à celui qui l'a commis, qui n'a paru que pour lui remettre ses pouvoirs et qui ne paraîtra plus que pour lui demander raison de leur usage; il est mandataire et se trouve forcé d'agir seul, par lui-même, sous les charges les plus terribles, quelquefois contre l'opinion de son mandant qui pourrait même lui demander compte d'avoir cherché à complaire à son opinion mobile; il est mandataire et ne peut demander qu'à lui-même des raisons pour se résoudre, car il est en face d'un mandant, non pas momentanément mais toujours empêché, et qui ne s'est dessaisi de ses pouvoirs que dans l'impossibilité absolue de les exercer.

En résumant les principes qui s'imposent à la raison comme devant dominer la politique extérieure des peuples, on arrive donc aux conclusions suivantes :

Digitized by Google

Que dans l'état présent du monde, la seule politique praticable est la politique des intérêts;

Qu'il existe des intérêts moraux et des intérêts matériels, des intérêts généraux communs à tous les peuples, et des intérêts particuliers propres à chaque peuple;

Que les intérêts généraux n'engagent la politique d'un peuple qu'en proportion de sa part dans l'intérêt commun;

Que l'intérêt de tous prime l'intérêt de chacun dans les choses communes à tous;

Qu'en cas de collision entre l'intérêt matériel particulier d'un peuple et son intérêt moral particulier, le premier le cède au second;

Que dans les questions d'intérêt particulier la politique d'un peuple ne doit être engagée qu'en proportion de la grandeur ou de l'importance de ces intérêts;

Que s'il ne faut jamais sacrifier l'intérêt moral particulier à l'intérêt matériel, il ne faut sacrifier l'intérêt matériel à l'intérêt moral que dans des cas extrêmement rares, avec les derniers ménagements et seulement lorsque toute autre voie de réparation aura été vainement tentée. Car les intérêts matériels d'un peuple sont d'une espèce particulière et vraiment sacrée; et le gouvernement à qui l'administration en est confiée, se trouve placé sous le coup d'une responsabilité pesante qui lui fait de la prudence une loi rigoureuse.

III

Je me suis efforcé de démontrer que la politique des intérêts était seule compatible avec l'existence des institutions libres, parce que seule elle pouvait assurer aux peuples la jouissance des biens pour lesquels ils avaient souhaité d'être libres. J'ai fait voir également qu'elle échappait au reproche d'égoïsme qu'on lui a tant de fois et si légèrement adressé, enfin qu'elle ne laissait pas plus en souffrance les intérêts moraux des peuples que leurs intérêts matériels. Il me reste à démontrer que la politique acceptée par le parti démocratique est funeste à la liberté dans tous ses résultats possibles, d'abord parce qu'elle en choque le principe, ensuite parce qu'elle compromet les intérêts que la liberté a pour mission spéciale de défendre.

C'est une opinion fondamentale de la politique du parti démocratique, que la France doit secourir les nations opprimées et leur assurer,

Digitized by Google

au besoin par les armes, la jouissance des principes de 89. Toutefois, il ne se peut rien de plus contraire que cette opinion aux idées adoptées par toutes les autres nations et spécialement par les nations libres en fait de politique extérieure. Ni l'Angleterre ni l'Amérique, les seules nations qui soient parvenues à fonder chez elles une liberté durable, n'ont jamais adopté d'idées analogues sur la nature de leurs devoirs internationaux, et elles ont constamment repoussé toute politique qui tendait à modifier les relations existantes de peuple à peuple et à changer les bases du droit international.

La politique de propagande, c'est le nom qui fut donné, en 1831, dans des discussions célèbres, à la politique qui a pour objet l'affranchissement des peuples et le triomphe armé des principes libéraux, — la politique de propagande compromet gravement la puissance nationale et elle oppose à l'établissement des institutions libres un obstacle insurmontable.

Lorsqu'un peuple met sa politique au service d'un principe, d'une idée ou d'un sentiment, ce qui est proprement le but de la politique de propagande, il y engage sa force du même coup. La politique de propagande conduit donc directement à faire la guerre pour un principe, pour une idée ou pour un sentiment, et c'est par là qu'elle choque la liberté dans son essence.

Peut-il être effectivement permis de faire la guerre pour une idée ou pour un sentiment, et quand est-il permis de la faire pour ces grands objets? c'est-à-dire quand est-il permis de mettre la force au service d'un principe, d'une idée ou d'un sentiment?

Ce serait assurément une pensée noble que celle qui porterait un peuple à se lever pour faire la guerre en faveur d'une idée; mais ce ne serait pas une pensée juste. Il ne faut mettre la force qu'au service du droit; il ne faut faire la guerre que pour la justice. Faire la guerre pour une idée et conséquemment mettre la force au service d'une idée, c'est accomplir l'acte le plus éclatant d'intolérance qui se puisse imaginer, c'est imiter l'inquisition et l'absoudre en l'imitant, car elle aussi faisait la guerre aux idées en faveur d'une certaine idée.

Toutes les guerres d'intolérance dont le souvenir de sang pèse à l'humanité, ont été faites en faveur d'une idée : guerre pour l'idée catholique contre toutes les hérésies; guerre de Sigismond contre les Hussites, de saint Louis contre les Albigeois, de Charles IX contre les huguenots, des huguenots et des catholiques entre eux, guerre de Louis XIV aux habitants des Cévennes; guerre d'une idée contre une autre idée, guerre de l'Europe contre la Révolution.

Digitized by Google

Il n'est pas permis, sans se rendre coupable d'un acte odieux d'intolérance, de faire la guerre pour une idée ; conséquemment un peuple accomplit un devoir sacré, en se levant pour défendre ses idées contre l'oppression étrangère. C'est pour la justice alors qu'il combat et pour le plus sacré des droits.

S'armer pour un droit, c'est s'armer pour une idée juste ; mais s'armer pour une idée juste, ce n'est pas toujours s'armer pour un droit. Ainsi, la nation qui s'armerait pour faire adopter par les autres nations européennes l'idée d'un tribunal amphictyonique européen appelé à juger les différends des peuples entre eux, cette nation, dis-je, s'armerait pour une idée juste, presque pour une idée sainte, mais ne s'armerait pas pour un droit. Elle ne pourrait même, sans attenter au droit, à la liberté des autres nations, les forcer à recevoir une idée dont elles se refusent à reconnaître la justesse ou qu'elles n'estiment pas encore mûre pour la pratique. Mais lorsque la Révolution française, menacée dans son existence et dans ses principes par la coalition européenne, se leva pour venger l'indépendance et la conscience française outragées, elle s'armait pour le premier et pour le plus saint des droits. L'Europe, au contraire, prenait aux yeux de l'histoire la responsabilité d'une guerre d'intolérance, d'une guerre de propagande entreprise pour étouffer chez un peuple certaines idées, au profit et pour le triomphe de l'idée absolutiste niée par la Révolution.

En un mot, vous ne pouvez faire la guerre pour une idée, même juste, qui n'est pas universellement reconnue, sans faire acte d'intolérance ; et si cette idée est universellement reconnue et adoptée, elle n'a plus besoin de vos armes ni de votre propagande. Ce qui revient à dire qu'il ne faut jamais faire la guerre pour une idée ; la guerre de propagande, bien entendu. Car, — répétons-le pour ne pas laisser d'équivoque dans l'esprit du lecteur, — s'il n'est jamais permis de faire la guerre aux autres à cause de leurs idées, il est toujours permis de défendre ses idées contre la violence étrangère. La guerre offensive, en semblable matière, est un attentat ; la guerre défensive est un droit et un devoir. L'une est un acte odieux d'intolérance, l'autre affirme et revendique les droits de la conscience humaine à une tolérance égale pour la vérité et pour l'erreur.

Si un personnage politique veut faire triompher une idée, une opinion, il faut qu'il ait recours aux seuls moyens dont la vérité dispose pour assurer ses conquêtes : l'exposition et la persuasion. De même pour un peuple qui voudrait faire prévaloir dans le monde une idée ou un sentiment ; afin de conquérir les autres peuples à cette idée ou à ce

Digitized by Google

sentiment, il ne peut disposer que des seules armes qu'avoue la vérité. Il faut que ses penseurs aient le plus de raison, ses écrivains le plus d'éloquence possible; que la nation elle-même, dans sa partie la plus éclairée, avec un zèle infatigable, s'empare des idées nouvelles, s'en éprenne, s'en enthousiasme, et leur rallie sans cesse de nouveaux prosélytes par l'attrait et le charme dont elle saura revêtir sa propagande. C'est ainsi qu'au siècle dernier une société raffinée, agissant sur une nation intelligente et vive, entreprit de répandre d'abord au sein de cette nation, puis par elle au milieu des autres nations, quelques principes logiques et simples, destinés à changer la face du monde. Cette entreprise réussit. La France était alors peu favorisée par la gloire des armes, et il lui arriva de gagner le monde à l'instant même où elle perdait le plus de batailles. Ce qui prouve, en passant, qu'une infanterie sans rivale, une cavalerie pleine de fougue, une artillerie perfectionnée, quoique choses excellentes en elles-mêmes, ne sont pas cependant indispensables aux triomphes de la vérité [1].

L'idée qu'un peuple s'apprête à soutenir par les armes peut être une idée fausse, elle peut être une idée juste. La nation qui mettrait sa force au service d'une idée fausse se chargerait, aux yeux du monde, du plus odieux des attentats. Celle qui mettrait sa force au service d'une idée juste commettrait une action moins odieuse dans son principe, mais assurément aussi dommageable à la vérité dans ses résultats, et certainement toujours funeste aux intérêts de la puissance nationale.

Les triomphes de la vérité sont des triomphes pacifiques ; il n'appartient qu'à l'erreur d'établir son règne par la violence. La politique de propagande, agissant par les armes en faveur de la vérité, aurait donc pour premier résultat de lui donner les apparences de l'erreur.

Une autre conséquence de la même politique, non moins immédiate et non moins logique, serait d'exciter sur-le-champ contre l'idée qu'un peuple armé présenterait à d'autres peuples une insurmontable méfiance. En voyant la guerre prise comme instrument de propagande et la conquête marquer partout les logements de la vérité, les peuples se demanderaient assurément si le moyen, c'est-à-dire la conquête, ne serait pas le but véritable ; et le but apparent, c'est-à-dire le triomphe d'une idée, un prétexte destiné à couvrir d'ambitieux desseins. En tout cas, ce sont de mauvais missionnaires à envoyer que ceux qui ne persuadent que par escadrons ou par bataillons en masse, et se concilient par des réquisitions l'esprit des peuples néophytes.

[1] Prêcher d'exemple est, en effet, la meilleure propagande pour les peuples et les individus. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

Lorsque la France prit les armes pour l'affranchissement de l'Italie, l'Europe se montra d'abord soupçonneuse et peu sympathique à l'entreprise désintéressée de la politique impériale ; l'Europe se refusait à croire qu'une idée fût le seul motif pour lequel la France eût pris les armes. Aussi, lorsque se réalisa l'annexion de la Savoie, l'opinion européenne, inquiète et surexcitée, affecta-t-elle de voir, dans une simple rectification de frontière, un agrandissement de territoire et le but réel de la guerre. Ces soupçons, cette interprétation malveillante des desseins de notre politique étaient aussi naturels qu'ils étaient injustes.

Une nation qui se met à conquérir est une nation inquiétante pour ses voisins, et, ce qui frappe tout d'abord des imaginations prévenues, dans ce résultat d'une guerre entreprise pour une idée, ce n'est pas le triomphe de cette idée, encore incertain ou voilé peut-être, c'est le fait alarmant de la conquête.

Des défiances si facilement et si naturellement excitées grandiraient encore, si le peuple propagandiste se mettait en guerre pour faire triompher chez d'autres des principes dont il n'aurait fait chez lui qu'une application incomplète. Ai-je besoin d'insister sur ce que son action aurait d'illogique et de difficilement explicable par les lois ordinaires de la raison ? Assurément, pourraient lui dire tous ceux dont sa conduite exciterait les soupçons, vous pouvez être un peuple généreux, mais vous êtes certainement un peu inconséquent, puisque, d'un côté, vous estimez certains principes au point de risquer pour eux votre sang, vos finances, et votre indépendance même ; et que, de l'autre, vous en faites assez peu de cas pour ne pas tenter en leur faveur l'effort infiniment moins magnanime de les appliquer chez vous. Comment pourrions-nous croire à votre désintéressement ? Vous nous êtes suspects, vous et vos principes.

Ainsi donc, funeste aux principes, funeste au peuple dont elle serait le mobile, aux peuples sur lesquels elle agirait, la politique de propagande ne pourrait avoir, à tous les points de vue et dans tous les cas, que des résultats fâcheux. Mais ces résultats seraient encore plus graves dans un état despotique que dans un pays libre.

Rien n'est franc comme un peuple libre, et, en prêtant la moindre attention au langage de ses chambres, à celui de ses journaux, ses voisins peuvent se faire une idée aussi juste que possible de ses aspirations réelles et de ses projets véritables. Si un peuple libre voulait faire de la politique de propagande, il donnerait moins d'ombrage que tout autre. Toutes réserves faites pour l'étrangeté du procédé qui consiste

Digitized by Google

à venir camper chez les gens pour leur apporter de nouvelles idées, il est certain qu'un peuple libre, sans pouvoir espérer de faire accomplir par la propagande armée un seul progrès à ses principes, et, tout en risquant de s'attirer sur les bras quelque grosse affaire, n'éveillerait pas au même degré les soupçons et les méfiances, la haine et les passions nationales que ferait naître d'abord, dans les mêmes circonstances, un état despotique.

Si le premier mérite d'un peuple libre, quant aux relations extérieures, est la franchise, le premier défaut d'un gouvernement despotique est la dissimulation. Comme les intentions réelles ou feintes sont ce qu'il est le plus difficile de connaître exactement, les étrangers seraient dans une inquiétude perpétuelle sur les projets d'un pays où un seul homme gouverne. La sagacité la plus aiguisée du diplomate n'a point de prise sur cette pensée solitaire qui refuse de livrer ses secrets, qui dissimule au sein des plaisirs le sérieux de ses desseins, et se fait d'un silence habituel une profondeur impénétrable. Si un gouvernement pareil annonçait tout à coup l'intention de faire une guerre de propagande, il éveillerait sur-le-champ tout autour de lui une invincible méfiance; et la mauvaise opinion qu'on a généralement des pays despotiques ne serait pas propre à faire revenir les étrangers des soupçons qu'ils auraient conçus.

La liberté fait naître des intérêts que les peuples qui en sentent le prix ne risquent jamais sans regrets; ce qui fait de l'amour de la paix et de l'amour de la liberté deux sentiments indissolubles. Je suppose qu'un peuple vraiment libre vînt déclarer que, sans renoncer à son amour pour la liberté, il est cependant déterminé à exposer tous les bienfaits qu'il a reçus d'elle, dans la ferme et loyale intention de remplir un grand devoir de diffusion morale ou de propagande politique; certainement ce peuple trouverait les autres attentifs et peut-être bienveillants jusqu'aux hostilités déclarées. Mais un état despotique prenant un rôle analogue....., qu'apporterait-il aux autres, et quelle confiance pourrait-il inspirer?

Assurément, de toutes les idées fausses qui peuvent s'emparer de l'esprit d'un peuple, il n'en est pas de plus dangereuse que celle qui tendrait à représenter à ses propres yeux ce peuple comme chargé d'une mission providentielle armée, et qui changerait une nation moderne industrieuse, éclairée, laborieuse, en un fléau dévastateur, exécrable et redouté. La nation de l'Europe la plus communicative, celle qui, par la hardiesse de son libre génie, aurait fait faire le plus de progrès à la raison, et qui aurait le mieux mérité de l'humanité, ne

Digitized by Google

tarderait pas à devenir l'objet de l'aversion universelle, si elle cédait à cette idée orgueilleuse et fausse d'une mission providentielle exclusive. Dans nos sociétés modernes, toutes sorties de souche chrétienne, ayant toutes acquis une somme équivalente de moralité et de lumières, il n'y a pas assez de supériorité de telle ou telle nation sur toutes les autres, pour faire pardonner à celle qui l'assumerait ce rôle de tutrice et d'initiatrice armée, blessant pour le patriotisme sincère des uns et la vanité nationale des autres, alarmant pour les intérêts et la sécurité de tous. Mais les maux dont cette nation égarée menacerait toutes les autres seraient promptement surpassés par ceux que ses prétentions insensées attireraient sur elle-même, en détournant ses regards du soin de ses libertés intérieures pour les repaître du spectacle vain d'une influence et d'une grandeur chimériques.

Il est si vrai que la politique de propagande est incompatible avec la nature des institutions libres, que la nation qui se risquerait à l'adopter serait bientôt contrainte de renoncer à sa liberté ou de modifier sa constitution. Pour soutenir une guerre acharnée, comme le sont toutes les guerres de principes, et aussi pour communiquer à toutes ses forces, avec l'unité d'impulsion, la vigueur désespérée, seule capable de donner la victoire dans un duel inégal, cette nation sentirait bientôt la nécessité d'une dictature. Qu'elle fût confiée au patriotisme d'un comité terrible ou aux mains ambitieuses d'un seul homme, la dictature amènerait avec elle son cortége obligé de mesures arbitraires et de lois d'exception : j'ajouterai, ce qui ne surprendra guère ceux qui ont réfléchi sur les événements des dernières années, que cette nation accomplirait facilement, et pour ainsi dire sans regrets, le sacrifice de ces libertés, sans lesquelles nous ne pouvons plus concevoir pour les peuples d'existence digne et forte. Puisqu'elle serait chargée d'une mission civilisatrice, elle ne pourrait se comparer elle-même à ces peuples déchus qui vivent résignés sous une main despotique ; elle envisagerait bien plutôt son sacrifice comme nécessaire à l'accomplissement de sa mission, comme volontaire, non comme imposé, et consentirait probablement à vivre sans presse ni tribune libres, sans sûretés ni garanties d'aucune sorte, satisfaite de voir de temps en temps défiler dans ses rues ses bataillons vainqueurs. On peut affirmer que cette nation serait plus exposée qu'aucune autre aux entreprises du despotisme, et que ses mains belliqueuses s'offriraient d'elles-mêmes aux chaînes dont on les voudrait charger.

En montrant à l'imagination populaire comme résultat d'une guerre

Digitized by Google

glorieuse les peuples affranchis et le despotisme chassé du continent, la politique de propagande satisfait tout à la fois les tendances libérales, les instincts généreux et l'humeur guerrière de la nation ; mais elle crée, ne l'oublions pas, à l'établissement régulier des institutions libres un obstacle insurmontable, puisqu'elle permet à la nation de croire que la passion des armes peut se concilier avec l'amour de la liberté.

L'impossibilité d'unir ces deux passions contradictoires chez quelque peuple que ce soit, et surtout chez celui dont un passé héroïque altère et fausse la raison, conséquemment la nécessité d'opter entre les enivrements que donne la gloire des armes et les jouissances plus paisibles que la liberté procure, sont l'objection la plus forte et l'argument le meilleur que l'on puisse opposer à tous ceux qu'égarent des sentiments généreux, mais qu'anime le désir sincère d'asseoir en France la liberté sur une base durable. Combien cet argument n'acquiert-il pas de jour en jour plus d'urgence et de force maintenant que près de quatre-vingts ans se sont écoulés depuis 1789, et que la liberté française est encore à fonder; et à fonder non plus sur la base relativement étroite d'une monarchie constitutionnelle, avec une chambre aristocratique et le suffrage restreint, mais à fonder au sein d'une démocratie sans cesse plus profonde, sur la base immense et flottante du suffrage universel !

Voulez-vous accomplir cette œuvre qui sera, s'il nous est donné de l'achever, le dernier pas de la Révolution parmi nous et le symbole éclatant de son triomphe aux yeux du monde ? demanderai-je à tous ceux qui tiennent une plume politique en France, renoncez donc à vos passions belliqueuses, renoncez surtout à parler de guerre à ce peuple dont les visions martiales troublent sans cesse la pensée.

Arnault d'Andilly raconte, dans ses Mémoires, que son père avait été chargé de faire à la présentation du duc de La Trémouille au Parlement le discours qu'il était d'usage de prononcer chaque fois qu'un nouveau pair venait prendre séance. Arnault rappela les exploits des ancêtres du jeune duc et, ayant à parler de la bataille de Fornoue, il en fit, d'une voix accentuée et vibrante, une description si mâle, que le duc de Montpensier, présent à son banc de pair, ravi par cette éloquence guerrière et se croyant au milieu de la mêlée, se leva tout à coup et tira son épée. Revenu à lui-même, il courut embrasser Arnault. — Eh bien, tous ceux qui parlent de guerre à la France, et écrivent d'une plume soi-disant libérale des articles

Digitized by Google

belliqueux, me paraissent briguer un succès analogue à celui d'Arnault, peut-être avec autant d'éloquence que lui, mais, assurément, avec moins de mérite, puisque leur pays est encore plus accessible aux émotions martiales que le duc de Montpensier, et qu'en lui faisant perdre le sentiment de l'heure et de la nécessité présente, ils lui ôtent en même temps celui de ses devoirs les plus sacrés et de ses intérêts les plus chers.

Louis Jolt.

Digitized by Google

LETTRES PARISIENNES

PAR GEORGES FORSTER [1]

V

Paris, frimaire an II.

Il fut un temps pendant lequel l'Allemagne observait la marche de notre Révolution avec une sorte de jouissance sentimentale. Tout avançait d'un pas si tranquille, si modéré, qu'on regardait la France comme un vrai pays de Cocagne, où la liberté viendrait d'elle-même se présenter aux hommes. On nous passa quelques têtes promenées sur des piques; on nous pardonna même d'avoir pendu le pauvre Favras, puisque sa mort servit à épargner une tête plus illustre. Puis, quand parut la constitution de 1791, qui aurait douté encore du retour de l'âge d'or? Plus tard, quand les événements changèrent de face, ces utopies eurent une influence pernicieuse ; vos compatriotes nous demandèrent compte de leurs illusions détruites. Quand le renversement du trône (10 août) fit couler le sang, vos partisans de la Révolution commencèrent à nous renier et bientôt ils firent des comparaisons entre nos malheureuses nuits de Septembre et la Saint-Barthélemy de Charles IX.

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er mars 1865.

Digitized by Google

— Depuis, tout a pris un aspect tellement révolutionnaire chez nous, que les premières illusions se sont entièrement effacées. On a eu le temps de comparer les révolutions des autres peuples à celle de la France, et comme il n'est guère possible d'arrêter notre compte, on a résolu de prononcer l'anathème sur toutes les révolutions en général, sans demander à quelles fins elles aspirent. C'est ainsi que les enfants battent la chaise contre laquelle ils se sont heurtés, et les esprits restreints se demandent si l'orage, qui en désaltérant les champs et en purifiant l'air, a parfois incendié les villages et tué les troupeaux, doit être regardé comme une calamité ou comme un bienfait.

Aux femmes, dont la bonté enthousiaste voudrait créer partout une vie d'innocence, il faut pardonner, si dans l'intérêt de l'atome elles oublient l'univers. Pour elles le monde entier se reflète dans une seule image chérie, et lorsque celle-ci est brisée, elles se trouvent au milieu des ténèbres.

« La guillotine étouffera tout mouvement de charité! me disait l'autre jour une Parisienne. Déjà mes enfants en parlent dans leurs jeux; les gamins ont guillotiné bon nombre de chats; on prétend même, que dans certaine ville, ils ont voulu en faire l'essai sur l'un d'entre eux. » — Pour moi, ces exemples d'un abrutissement cruel ne m'ont pas effrayé. Pourquoi admettre que l'insensibilité sera le résultat prédominant d'une Révolution dans laquelle tant de ressorts sont en jeu ? Croyons-nous les Anglais plus inhumains que d'autres peuples, en voyant chaque semaine les gibets de Londres chargés de voleurs, de brigands et de meurtriers?

Cependant la crainte de voir s'endurcir les cœurs provient, sans aucun doute, d'un bon sentiment. Le véritable citoyen, l'*homme* dans la plus grande acception du mot, souffre profondément quand il voit, que pour conserver au monde les bienfaits de la Révolution, des torrents de sang doivent être répandus. Il arrive quelquefois, — et c'est là ce qui attriste le plus, — que le criminel politique a été le meilleur des hommes, un bon père, un bon époux, un ami dévoué, de sorte qu'il est pleuré par tous ceux qui l'ont connu personnellement. Chez vous on demande peut-être si le crime politique est toujours prouvé? A vrai dire, nous ne sommes pas assez avancés encore pour résoudre cette question. Comment dire lequel de nos partis, et lequel de leurs systèmes de gouvernement, mérite la préférence? Mais quand il est impossible que les partis s'entendent, quand le combat à mort est engagé, c'est le succès qui décide, et le parti victorieux ne peut survivre qu'en écrasant son adversaire. Si les passions individuelles se cachent sous le manteau de cette nécessité inexorable, elles n'échapperont pas à la justice éternelle; mais, — pour le moment du moins, — aucun tribunal de la terre n'a le droit de prononcer sur la moralité de nos vengeances.

Digitized by Google

Pour examiner l'état des choses d'un œil impartial, il faut surtout nous rendre compte de ces influences, qui rendent les actions des hommes en partie involontaires, de sorte que ni le bien ni le mal qu'ils commettent ne sont tout à fait à leur charge. Les faits les plus violents de notre Révolution ont été produits par la résistance des forces qui se heurtaient. L'Assemblée constituante, irritée par une foule de petits obstacles que la cupidité lui créait, gagna dans cette lutte de chaque jour la conscience de sa force supérieure. Dans l'Assemblée législative la lutte devint plus acharnée encore. La cour voulait reconquérir son ancien pouvoir, la minorité se proposait de lui enlever le peu d'autorité que lui laissait la constitution, et au sein de cette minorité commençait déjà à surgir le parti extrême, qui, par un chemin plus court et plus périlleux, voulait arriver à la république. Cependant les convulsions les plus horribles ont été réservées à l'assemblée actuelle. Entourée des armées étrangères, ses passions déchaînées se sont entrechoquées et la fureur des partis n'a plus connu de bornes. La compression violente qui devait étouffer nos agitations, n'a servi qu'à stimuler notre résistance.

Mais les luttes intestines sont terminées. La tâche du moment est de briser le cercle de fer qui nous entoure. Je voudrais savoir comment il se fait que l'Europe entière mette son enjeu sur une seule carte? Croit-on avoir assez bien étudié la force des matières en fermentation chez nous pour n'avoir rien à craindre de son explosion? Et la bombe en éclatant ne détruira-t-elle pas tout à l'entour? Est-ce d'après un plan arrêté d'avance qu'on agit contre nous, ou bien n'est-ce des deux côtés que passion contre passion? Sont-ce des rois et des républicains qui se combattent, ou bien la Divinité a-t-elle résolu de briser l'humanité entière pour la couler dans un moule nouveau?

Je ne saurais croire qu'on soit assez aveugle pour méconnaître encore, c'est-à-dire après une durée de cinq ans, la nature de la Révolution et celle de ses effets. Cependant on entend dire que l'Autriche et l'Angleterre réunies ont inspiré et dirigé la Révolution dès ses premiers pas, afin d'anéantir non-seulement la République, mais la France entière, dont la position politique aurait éveillé trop de jalousies. On entend dire, — et les émigrés le répètent sur tous les tous, — que nos combats ne sont que des mines que l'Autriche et l'Angleterre auraient fait sauter. On ajoute que c'est l'or étranger qui nous a entraînés à déclarer la guerre, que c'est l'or étranger qui a provoqué la mort du roi, afin de perdre la Révolution; que c'est l'or étranger enfin qui a produit de nouvelles discordes au sein de la Convention, et qui finira par vaincre les chefs des partis en les renversant les uns par les autres. On prétend que, malgré les arrestations et une surveillance minutieuse, plus de dix mille agents de la contre-révolution, des

Digitized by Google

nobles, des émigrés, des émissaires autrichiens et anglais, se trouvent à Paris sous divers déguisements, occupés à poursuivre la réalisation de leurs plans infâmes. On nous les montre prononçant des accusations, désorganisant des armées, excitant au pillage, faisant accepter les mesures les plus déraisonnables, offensant le petit nombre de nos alliés, ouvrant nos forteresses à l'ennemi ; en un mot, abusant de la mobilité du gouvernement populaire, et du manque d'intelligence dans les masses, pour tout bouleverser et pour mettre tout sens dessus dessous.

Supposons que tout cela soit vrai, comment ne pas être assez clairvoyant pour voir la disproportion qu'il y a entre les petits avantages qu'un tel machiavélisme aurait pu donner à nos ennemis et les progrès gigantesques de la Révolution ? Quels sont donc les désastres que l'on aurait attirés sur nous depuis une année, ou bien depuis le commencement de la République ? Je reconnais qu'on nous a pris une forteresse en lui coupant les vivres et quelques autres en gagnant les garnisons ; j'admets qu'on ait fait emprisonner quelques milliers d'hommes, guillotiner quelques centaines ou quelques milliers de personnes, — vous voyez que je cite les journaux étrangers, — j'avoue aussi qu'on nous a forcés de renoncer à toutes sortes d'agréments, et qu'on a détruit la sûreté du citoyen par un système de méfiance et de dénonciation, — je veux admettre que tout cela soit vrai ! mais tout cela paraîtrait peu de chose, ou rien du tout, si l'on voulait comprendre que pour arriver à ces fins il a été nécessaire d'enflammer tellement l'esprit révolutionnaire, que maintenant son feu dévorant détruit tout ce qu'il rencontre. Ce feu menace même de s'étendre au delà des frontières, malgré les mines que l'on pourrait faire sauter encore, et une petite explosion à l'intérieur ne pourrait certainement pas en arrêter les progrès.

Quelle ruse pitoyable et quel calcul plus pitoyable encore, si, dans l'intention de bouleverser et de démembrer la France, on a d'abord élevé le colosse de l'opinion publique ! Je veux admettre l'impossible, je veux supposer que la corruption dont on se vante d'une manière si effrontée ait pénétré jusqu'au sein du sanctuaire, que la main qui tient le gouvernail soit vendue et prête à commettre la plus noire de toutes les trahisons ; que de prudence, que de ménagements, que de circonspection ne faudrait-il pas pour nous faire sombrer ! La moindre imprudence serait la mort du coupable. — La confiance illimitée du peuple pourrait seule donner au traître la puissance nécessaire pour livrer l'État à l'ennemi ; — mais cette confiance ne s'acquiert que par des moyens diamétralement opposés aux intérêts des cours étrangères, c'est-à-dire par la défaite de nos adversaires. Je vous l'ai dit déjà, et permettez-moi de le répéter, il n'y a pas en France un homme assez fort pour accomplir une tâche aussi difficile. Aucun de nos chefs de parti n'a assez de gran-

Digitized by Google

deur diabolique pour cacher de tels plans au fond de son cœur, pour se servir de ses partisans comme d'outils, et du peuple comme d'une matière inerte. — Mais si je me trompais, si cet homme miraculeux se trouvait parmi nous, si — pour rendre le miracle plus grand encore, — nos ennemis l'avaient découvert avant nous, peut-on croire que ce César, ce Cromwell se résignerait à n'être qu'une marionnette dans la main d'autrui? Vraiment, il n'y a que la platitude incorrigible d'un vil intrigant qui puisse juger ainsi de la grandeur humaine.

Cependant il est encore une explication qui peut sauver les calculs politiques de nos ennemis. Ne serait-ce pas méconnaître l'habileté de ces nouveaux Machiavels, que de ne pas admettre qu'ils aient su prévoir tous ces incidents que nous regardons comme les caprices de la fortune, ou comme les suites inévitables de la Révolution? Et ne faut-il pas croire, qu'après les avoir prévus, ils aient su en tirer profit? Peut-être entrait-il dans leurs plans de guerre de laisser croire que ce n'est que par la trahison que l'on remporte des avantages contre les républicains. Peut-être n'est-ce que pour enivrer nos troupes indisciplinées et nos généraux éphémères que l'on fait semblant de ne pouvoir leur résister? Peut-être les Anglais n'ont-ils levé le siége de Dunkerque que pour nous montrer, dans une campagne future, que ce n'est point l'enthousiasme pour notre cause qui inspire nos soldats ; le héros de Martinezzi nous prouvera que sa défaite à Maubeuge n'a été qu'un stratagème habile qui fera infailliblement tomber entre ses mains le sans-culotte Jourdan. Et qui sait si Wurmser n'a pas évacué l'Alsace, cette année encore, pour préparer la ruine de notre armée en lui permettant de s'emparer de Deux-Ponts et du Palatinat? — Qu'en pensez-vous, mon ami? Ne commencez-vous pas à espérer, et ne sentez-vous pas une certaine pitié pour moi qui, après avoir découvert ces vérités, dois nécessairement trembler pour la République. Il est vrai que, vus sous ce jour nouveau, les événements changent entièrement de face ; tout ce qui jusqu'ici nous a remplis de joie et d'orgueil, doit nous prouver la sagesse profonde des cabinets de Londres et de Vienne.

Pauvres républicains que nous sommes ! On ne nous pardonne pas de nous être débarrassés de la royauté, des princes, de la noblesse, des prêtres. Les domaines de la couronne, que nous avons confisqués, les biens du clergé et des émigrés, sont des richesses trop lourdes à porter, — elles nous écraseront : c'est l'ennemi qui profitera de nos assignats. — Et combien sera terrible l'orage que la consolidation de la dette publique et l'emprunt forcé attireront sur nos têtes! Comment nous sauver quand l'argent reparaîtra dans le commerce, et comment se consoler du malheur de voir cent mille hommes privés de leurs richesses et vingt-quatre millions de pauvres rendus à l'aisance! — Il est certain que l'économie, le mépris du luxe, la simplicité des mœurs nous entraînent à notre perte.

Digitized by Google

— Et les cloches fondues pour en faire des canons, — quel horrible projet de l'Autriche doit être caché là-dessous, — et les grandes manufactures d'armes à Paris ! — C'est Pitt, sans doute, qui les a créées pour notre ruine !

Nos armées comptaient quatre cent mille hommes, on vient de les augmenter de huit cent mille jeunes gens et de quarante-deux mille chevaux ; c'est la malice de nos ennemis qui doit nous avoir entraînés à cette mesure imprudente ? La frontière du nord est suffisamment protégée ; Lyon est pris, Marseille sauvé, la Vendée réduite, Strasbourg fortifié. — Il est évident que nous sommes perdus ! — Le paganisme catholique a été anéanti dans toute la France par la volonté du peuple, et le règne de la raison a commencé. — Hélas ! qui aurait cru que la politique perfide de Rome nous entraînerait dans ce piége ? Paris et tout l'intérieur de notre grande République sont dans une paix profonde ; — mais comment ne pas voir que c'est l'œuvre de l'Autriche et de l'Angleterre ! Cher ami, je me tais, — toutes ces choses me confondent ; je tâcherai de me préparer à mon sort. — Et je ne puis m'empêcher d'admirer la sagesse profonde de vos politiques. Mais, trêve de plaisanteries. — Adieu, et bien des choses de ma part au perroquet de Zénide.

VI

Paris, 13 frimaire an II de la République.

Vous avez raison, mon ami, et je n'ai pas voulu nier que c'est souvent par les détails que nous comprenons le caractère d'un peuple, d'une époque, d'un développement particulier de l'esprit humain ; — seulement, il faut savoir choisir et ne pas s'arrêter à des scènes insignifiantes, sans physionomies, auxquelles le nom des acteurs donne une sorte d'intérêt. Mais aujourd'hui je veux vous raconter un fait, dans lequel l'esprit de la Révolution se prononce, selon moi, de la manière la plus évidente.

Récemment la Convention reçut une lettre de Laplanche, le représentant du peuple, commissaire dans le département de la Manche. Cette lettre portait plainte contre le 11e bataillon de la nouvelle levée. Ce bataillon, formé principalement par les sections des Tuileries et des Champs-Élysées, en garnison depuis peu à Coutances, est accusé de s'être insurgé, d'avoir insulté la cocarde tricolore et d'avoir chanté : « O Richard, ô mon roi ! » Il paraît que quelques individus mal in-

Digitized by Google

tentionnés, c'est-à-dire les enfants gâtés de quelques riches marchands, des clercs d'avocat, des employés sans place, d'anciens prêtres même ont été enregistrés dans ce bataillon, et qu'ils ont entraîné leurs camarades à commettre dans l'ivresse toutes sortes d'imprudences, qui à la fin leur ont été imputées comme des actes d'insurrection. Après la lecture de la lettre, on délibéra aux Jacobins pendant toute la soirée sur ce qu'il y avait à faire, et l'on se dit : qu'au lieu d'envoyer un bataillon aussi mal organisé sur les frontières de la Vendée, on aurait dû le faire marcher contre les Autrichiens. Pendant cette délibération, un député de la section des Tuileries entra. Il annonça à l'assemblée que la section entière, au nombre de quatre mille âmes, avait été réunie, et que l'on avait pris la résolution de s'adresser le lendemain matin à la Convention, pour lui demander le châtiment des coupables. Il ajouta qu'on avait fait arrêter les parents de ceux qui avaient été désignés comme les auteurs de l'émeute.

Le lendemain, c'est-à-dire le 4 de ce mois, l'on vit arriver à la Convention toute la section des Tuileries, hommes et femmes. Le président de la section demanda la permission de lire une adresse, et Baudoin prononça le discours suivant :

« Nous sommes trahis ! Une partie de cette nombreuse jeunesse, qui fait l'espoir de la patrie, a méconnu sa voix. Des hommes qui naguère se disaient républicains, appelés à soutenir l'indépendance du peuple français, se sont mis en rébellion ; ils ont chanté publiquement l'abominable refrain : « O Richard, ô mon roi ! » ralliement ordinaire des infâmes brigands de la Vendée.

» Représentants du peuple, que du sein de cette montagne sacrée sorte à l'instant le feu vengeur qui doit dévorer les rebelles ; que le plomb destiné aux Autrichiens, aux autres satellites des tyrans coalisés contre nous, atteigne à l'instant les coupables ; que l'exemple terrible d'une punition si méritée effraye les perfides qui seraient tentés de les imiter.

» La section des Tuileries a la douleur de compter parmi ses enfants, — s'il faut encore leur donner ce nom, — des traîtres qui ont abandonné la cause de la liberté.

» Les pères, les mères viennent dans votre sein vous demander leur punition... vous déclarer qu'ils les renoncent. Les vrais sans-culottes sauront bien, par une adoption républicaine, se dédommager de ce sacrifice ; quant aux autres, la nation les jugera. Qu'un prompt, qu'un éclatant jugement fasse donc disparaître de la terre de la liberté ces monstres, assez lâches pour avoir faussé le serment qu'ils avaient fait tant de fois, et jusqu'en votre présence, de vaincre ou de mourir libres.

» Nous l'avons aussi juré, — nous tiendrons, nous, le serment solen-

Digitized by Google

nel et sacré. S'il le faut, nous irons, — oui, nous irons tous, remplacer des enfants coupables et réparer ainsi le grand attentat. Nous vous supplions de permettre que nous soyons nous-mêmes porteurs des ordres de la Convention. Que quatre commissaires, pris dans notre sein, aillent les communiquer au représentant du peuple et être témoins du jugement et de l'exécution de ces lâches. »

Ensuite Baudoin lut la résolution de la section, et le président de la Convention nationale invita tous ceux qui se trouvaient présents, de prendre part à la séance. Merlin de Thionville dit : que Rome n'eut qu'un seul Brutus, tandis que nous en avons plus de six cents. Thuriot nous rappela, dans un discours attendrissant, que Brutus était par sa place obligé de condamner ses fils au supplice, mais qu'ici des pères, des mères, simples particuliers, formaient volontairement un jury national pour juger leurs enfants. « Concevez à quel degré est porté l'amour de la patrie ! » s'écria-t-il ; « où est l'homme qui ne serait pas saisi d'admiration, en apprenant que des pères — à l'aspect de la trahison — se sont levés pour demander vengeance contre leurs fils ? » Il ajouta qu'il ne croyait pas le crime aussi grand qu'on l'avait représenté d'abord. Il dit que peut-être quelques amis ou parents des ci-devant nobles, faisant partie du bataillon, auront entraîné leurs camarades, les bons sans-culottes, à s'enivrer avec eux ; mais que ce n'était qu'en les privant de la raison, qu'on avait pu les détourner du culte de la liberté et de leurs devoirs. — Mais, quel que soit l'arrêt que le comité de salut public prononcera, continua l'orateur, décrétez, citoyens, — je vous le demande au nom de l'émotion que la vertu civique dont nous sommes témoins a éveillée en nous, — décrétez sur-le-champ que la section des Tuileries a bien mérité de la patrie. Comment nous attendre à voir partager notre indignation par ces pères, par ces mères patriotiques qui, tout en versant un torrent de larmes, ne cessent de crier : Nos enfants sont coupables, nous les livrons au glaive de la justice ! Quiconque peut vous parler ainsi est d'une vertu à toute épreuve. Déclarons-donc, à haute voix, que la section des Tuileries a bien mérité de la patrie ; c'est ainsi que nous rendons hommage aux bonnes mœurs et à la Révolution ; c'est ainsi que nous porterons un coup mortel aux ennemis de la liberté, aux lâches intrigants qui auraient voulu entraîner dans l'abîme les fils de ces pères assemblés ici pour offrir leur sang à la patrie. »

Des applaudissements passionnés avaient suivi les discours de la section et de Thuriot. Longtemps on n'entendit que les cris de « République ! » et de « Liberté ! »

La proposition de Thuriot fut acceptée sur-le-champ.

Dans la séance du 11 de ce mois, le bataillon accusé a fait à la Convention une adresse, contenant une défense détaillée. « Nous espérons, »

Digitized by Google

disent les jeunes guerriers, « qu'on ne voudra pas nous faire un crime de l'erreur d'un moment. Nous avions cru devoir obéir aux ordres du ministre, qui nous envoyait à Cherbourg pour la défense de la place. » (Le représentant voulait les faire marcher contre les rebelles d'Avranches). « Les murmures de quelques-uns d'entre nous n'ont pas eu la moindre apparence d'une insurrection, et tous les articles d'accusations formulées contre nous ont été faussés ou exagérés. » A la fin, ils protestent de leur amour pour la patrie et de leur désir de combattre les ennemis de la liberté. La Convention a renvoyé cette lettre au comité de salut public qui examinera la question.

Vous trouverez tout ce qui concerne cette affaire dans nos journaux, avec plus de détails que je ne puis vous donner; mais, ce qu'aucun journal ne raconte, ce que même la plume de l'historien ou du poëte ne saura rendre dans toute sa vivacité, c'était la scène dans l'assemblée de la section, pendant la lecture de la lettre du représentant Laplanche, et plus tard à la séance de la Convention. Le combat le plus extraordinaire s'engagea entre le civisme et l'amour paternel. Mais puis-je nommer combat ce qui n'était que la fusion de ces deux sentiments? Persuadé du crime de leurs enfants, le cœur des pères, des mères, prononça aussitôt l'arrêt de mort contre eux; mais, en même temps, la douleur de perdre ce qu'ils avaient de plus cher, éclatait victorieusement. Leurs larmes s'échappaient par torrents, mais la patrie et la justice leur demandaient un sacrifice; pleurant, sanglotant, ces malheureux pères et mères s'écriaient avec un transport passionné : « A la mort! à la guillotine! ils l'ont mérité! » Pas un œil ne resta sec, ni dans l'assemblée de la Convention, ni parmi les milliers de spectateurs.

VII

Paris, frimaire an II de la République.

Je vous ai dit, mon ami, que Paris est la source de l'opinion publique, le cœur de la République et de la Révolution. Mais on dirait tout aussi bien qu'il en est l'estomac, quoiqu'en disent vos gens d'esprit, qui prétendent que nous nous nettoyons les dents sans avoir dîné, comme faisait certain grand d'Espagne. Je vous assure, au contraire, que jamais les Parisiens n'ont fait meilleure chère qu'à présent. Il est vrai qu'il n'y a plus qu'une sorte de pain; mais, en revanche, les cuisiniers et les maîtres d'hôtel de riches gourmands, ne viennent plus, comme autrefois, s'emparer de ce qu'il y a de meilleur dans nos marchés, où les provisions abondent. Un salaire plus élevé permet aujourd'hui

Digitized by Google

à l'artisan de se nourrir beaucoup mieux que par le passé. Dans les jours de fête il voit sur sa table, pour peu d'argent, les friandises qu'autrefois les Sardanapales étrangers faisaient venir à grands frais de chez nous. Les vins généreux du Languedoc, de la Champagne, de la Bourgogne, dégustés autrefois par nos voisins, désaltèrent maintenant des gosiers républicains. Lord Howe, avec sa flotte toute puissante, n'est pas encore parvenu à intercepter la nourriture aux huîtres, aux homards et aux turbots, qui se trouvent aussi gros et aussi bons que jamais sur nos côtes. Les paysannes de la Normandie n'ont pas perdu dans les troubles de la Révolution, le secret d'engraisser des chapons et des poulardes. L'ananas mûrit toujours dans nos serres chaudes, et le soleil a su, cette année aussi, donner à nos fruits la douceur, la succulence et l'arôme. La nature ne paraît nullement fâchée de voir que ce ne sont plus des ducs et des pairs, mais de pauvres sans-culottes qui consomment ses produits. Car, tandis qu'autrefois les mets les plus exquis avaient perdu tout attrait pour des gourmands fatigués par l'intempérance, nous avons trouvé le secret de jouir des dons de notre sol fertile, sans jamais arriver à la satiété. Nous gardons les friandises pour les fêtes publiques et celles de l'hospitalité ; à l'ordinaire, un rôti et une salade nous suffisent.

Paris — n'est-ce pas, vous me pardonnerez mes arabesques, puisque je reviens à l'objet principal — Paris sent, pense et jouit pour la France entière. Le complot de l'année passée n'était donc pas mal imaginé, je veux dire le plan, de marcher droit sur Paris, et d'étouffer la Révolution en rasant notre ville, ou en la réduisant, pour quelques siècles du moins, à cet état déplorable qui n'est ni la vie ni la mort, qui a été le partage d'Anvers.

Paris est le centre de tout mouvement intellectuel, non-seulement à cause de sa population et de sa grandeur, mais surtout parce que le mouvement du commerce, la circulation des idées, des hommes même est insignifiante dans toutes les autres parties de la France. Les habitants de la province quittent difficilement leurs cantons, tandis qu'en Angleterre une grande partie de la population passe par Londres, ce qui donne à l'Anglais une indépendance de jugement, une clarté d'idées qu'en France le Parisien peut seul avoir. Sous le gouvernement monarchique, la noblesse française et tout ceux qui avaient quelque fortune vivaient à Paris. L'Anglais, au contraire, reste dans sa terre pendant l'été et sait fort bien séparer la vie des champs de celle de Londres. Chez nous, Paris est le foyer de la perfection, l'orgueil du peuple, l'étoile polaire de la République. C'est ici seulement que se trouvent le mouvement, la vie, les nouveautés, l'esprit d'invention, les lumières et les connaissances. Paris est le point de communication entre toutes les autres villes et tous les départements de la République. Tout se réunit

Digitized by Google

ici pour se répandre ensuite dans les provinces. Il y a un siècle que Paris dicte les lois de la mode et du bon goût. La France se soumet à ses lois comme à des ordres divins, et sans que nous l'ayons demandé l'Europe entière suit cet exemple. De nos jours encore, cette autorité est respecté au delà des frontières, comme tous nos journaux de modes le prouvent. Mais, sur le territoire de la France, Paris exerce à présent une domination bien plus sérieuse par la force de l'opinion publique.

Quiconque a observé attentivement la Révolution, doit savoir que tous ses coups importants ont été préparés et exécutés à Paris. Le peuple parisien était un instrument utile dans les mains de ceux qui osèrent mettre à l'épreuve le sentiment de la nation, en prononçant pour la première fois la pensée intime de la multitude. Le fait même que Paris, le centre du luxe effréné, ait pris l'initiative du renversement de la monarchie, prouve, mieux que toute autre circonstance, que les Français sont mûrs pour un gouvernement républicain. Il est vrai aussi, que dans ce centre énorme de la richesse, de la débauche et de l'égoïsme, les ennemis de la Révolution ont dû se trouver en plus grand nombre que partout ailleurs. C'est ainsi que s'explique le phénomène de la fermentation continuelle dans laquelle Paris s'est trouvé depuis la première séance de l'Assemblée nationale. Tout ce qui pouvait être fait par les intrigues, la ruse, la calomnie, par la corruption, par des scélératesses et des atrocités de tout genre a été mis en œuvre pour arrêter le progrès de la liberté et de l'esprit révolutionnaire. Mais toutes ces machinations ont été vaincues par la supériorité, la force, l'intrépidité de ceux qui voulaient le contraire.

A Paris, l'intelligence du peuple est beaucoup plus fine, plus pénétrante que dans aucune autre partie de la France ; le commerce avec des gens instruits et l'habitude infiniment développée de saisir au spectacle toutes les finesses de l'esprit, toutes les délicatesses du sentiment, l'a portée à un degré de culture, qu'il faut avoir vu pour le croire possible. Aujourd'hui, c'est-à-dire après cinq ans de révolution, la différence entre Paris et les provinces est encore plus sensible. Le matin, on voit les revendeuses, assisses dans la rue, leur chaufferette sous les pieds, lire les gazettes, et, le soir, dans les assemblées du peuple ou dans les séances des sections, on entend des porteurs d'eau, des décrotteurs, des charretiers parler des affaires publiques avec un aplomb qui ne peut prendre naissance que dans la justesse des idées. Le nombre restreint de ces idées conduit peut-être à des jugements restreints et bornés ; mais des intelligences cultivées par le concours de Molière, de Regnard, de Destouches, de Marivaux, de Racine, de Corneille et de Voltaire, sauront toujours, sinon trouver la vérité, du moins la comprendre quand elle leur est indiquée par d'autres.

Digitized by Google

Paris restera, pour quelque temps du moins, le siége du gouvernement. En Amérique le système fédéral permet que le Congrès change de résidence. Pour un État si grand et si peu peuplé, ce changement est même très-utile. L'idée conçue dernièrement de fonder une ville pour le Congrès, ne me semble promettre aucune garantie pour la stabilité de la résidence du gouvernement. Il est dans la nature des choses qu'un pays s'oppose à la création d'une nouvelle métropole; mais, où la métropole existe, elle devient un mal inévitable, et le bien-être du pays est alors si intimement lié au bien-être de cette ville capitale, que le patriote le plus enthousiaste renoncera à son idéal, plutôt que d'entreprendre le changement de l'économie politique de l'État.

« Il en résulte, me direz-vous, que Paris joue en France le rôle de l'enfant gâté dans la famille, lequel est toujours exposé à la haine, à l'envie, à la malédiction de ses frères. » — Il est vrai que la voix de Paris a souvent été prise pour celle de la nation entière; mais remarquez la différence : Cette voix a été applaudie par la nation et toutes les tentatives de brouiller les départements avec Paris ont complétement échoué. Au reste, un demi-million d'hommes, réunis comme chez nous dans un petit espace, peut sans contredit servir de baromètre politique. La question importante au sein d'une Révolution n'est pas si telle ou telle partie du peuple a outre-passé ses droits, mais plutôt si, par une telle usurpation, on a voulu s'emparer du pouvoir, ou si l'on a voulu sauver l'État d'un danger imminent. Il est généralement admis que le 31 mai, le 2 juin ont été l'œuvre de la commune de Paris. Devant elle la Convention parut fléchir et disparaître pour un moment. Elle disparut en effet, comme la grandeur individuelle d'un malade disparaît aux yeux du médecin; mais voici le malade rétabli et il est en plus haute considération que jamais. La commune de Paris, qui alors avait pris tant de choses sous sa responsabilité, a même été réduite à se courber sous la main puissante de la Convention. A peine Chaumette, le procureur général de la commune, eut-il fait accepter la résolution, que les comités révolutionnaires des quarante-huit sections de Paris se réuniraient au conseil municipal, que la Convention, toujours prête à anéantir la coalition des autorités subalternes, fit tomber l'anathème sur cette assemblée générale. La commune de Paris, au lieu de marcher dorénavant comme une scolopendre gigantesque sur quarante-huit pieds, a été divisée en quarante-huit insectes insignifiants, dont chacun a une vie indépendante. Chaumette, qui a essuyé un autre échec dans l'affaire de l'abolition du catholicisme, a pris le parti le plus sage, c'est-à-dire qu'il s'est accommodé aux temps. Sa popularité à Paris était immense, et elle est grande encore, malgré le revers qu'il a éprouvé. Son substitut, Hébert, l'auteur du petit journal *le Père Duchesne*, qui paraît tous les

Digitized by Google

deux jours, est toujours debout, malgré les attaques qu'un certain parti dirige contre lui. Quant à Pache, le maire de Paris, dont tout le monde parle avec une haute considération, on assure qu'on ne peut le connaître sans devenir son ami. Un tel homme semble destiné à marquer la Révolution du sceau de la perfection, ou bien....

Beaucoup de personnes, qui demandent toujours : Que faire de la surabondance de passion dans telle ou telle tête, dans telle ou telle assemblée, ont déjà imaginé de nouvelles discordes, de nouvelles révolutions, de nouveaux coryphées. Comme s'ils avaient pris part au conseil des puissances étrangères, ils savent qui tombera le premier et qui sera la dernière victime. A les entendre, on croirait que nous passerons tous à la guillotine jusqu'au dernier de nos vingt-cinq millions de patriotes. Tout récemment encore on me disait que dans une dizaine de mois nous aurions le dénouement... un terme assez long pour des gens qui, s'ils disent vrais, ne sont pas sûrs du lendemain. Moi aussi, je me dis quelquefois que de nouveaux combats se préparent. — Mais si l'on espère que ces troubles intérieurs ramènent la France sous le joug... bon Dieu ! messieurs, vous aurez beau faire... Paris restera toujours atout, et vous aurez perdu !

(*Traduit de l'allemand.*)

Digitized by Google

DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN FRANCE

Les partisans d'un même système peuvent discuter vivement entre eux sur les applications qu'il doit recevoir; c'est leur office de le maintenir en l'améliorant. Si, placé en dehors de ce système, on essaie d'en parler, le seul devoir rigoureux est de le soumettre à une analyse qui soit irréprochablement fidèle : les vues particulières que l'on aurait soi-même importent généralement très-peu au public, et, par suite, il est tout simple de lui en épargner l'exposition. D'ailleurs, le temps actuel est défavorable aux nouveautés : elles passent facilement pour utopie et chimère, mais personne ne s'offense d'une simple relation des faits. Tel sera le caractère des pages suivantes, et s'il arrive qu'à un endroit ou l'autre elles offrent le caractère d'une critique, toute objection faite contre ce qui est ne sera que rapportée d'autrui; encore aurons-nous soin d'emprunter uniquement à des publicistes connus pour être les amis du régime universitaire et qui se bornent à vouloir l'amender.

Il y a cependant une question préalable que nous ne saurions omettre, puisqu'elle commande notre sujet, et sur laquelle il nous est impossible de taire que nous ne sommes pas d'accord avec l'opinion commune. Cette question, la voici :

I

Qu'est-ce que l'enseignement supérieur?

Un écrivain d'un esprit très-net et qui fait autorité dans le monde universitaire, M. B. Jullien, répond par ces mots, qui pourraient

Digitized by Google

paraître péremptoires : « Il faut être bien neuf sur cette matière pour ne pas savoir que la division de l'enseignement en trois degrés est antérieure et supérieure à toutes les universités du monde; elle dépend essentiellement de la nature de l'esprit humain et du développement progressif de ses facultés. L'enseignement primaire s'adresse presque exclusivement à la mémoire; l'enseignement secondaire à la mémoire et au raisonnement; l'enseignement supérieur n'est autre chose que le précédent continué et devenu spécial, de telle sorte qu'il mène directement à une profession déterminée, comme le barreau, la médecine, le professorat, etc. »

Sans contester cette définition phrase par phrase, on peut se borner à dire qu'elle a l'inconvénient de ne s'adapter qu'à un état de choses aujourd'hui aboli, celui que constituait le décret conventionnel du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795), organisant avec méthode l'instruction publique officielle depuis la base jusqu'au sommet. Telle partie de l'enseignement supérieur actuel ne mène, assurément, à aucune profession déterminée. — Notons en passant que le décret du 3 brumaire ne dérogeait en rien à ce noble principe consigné dans l'article 22 de la Constitution du 24 juin 1793 : « L'instruction est le besoin de tous. La *société* doit favoriser de tout son pouvoir le progrès de la raison publique et mettre l'instruction à la portée de *tous* les citoyens. »

Écoutons maintenant un ministre même de l'instruction publique, et non pas le moins remarqué de tous les hommes qui ont rempli cette haute fonction, M. Duruy. On trouve ce passage dans une de ses lettres administratives :

Comment distinguer les cours primaires et secondaires des cours d'enseignement supérieur? Les cours primaires et secondaires sont essentiellement des cours d'éducation; ils se distinguent par leur caractère élémentaire et pratique, ainsi que par l'âge et la condition des auditeurs auxquels ils s'adressent; ils sont destinés, soit à des enfants ou à des jeunes gens, auxquels ils offrent quelque partie de cette instruction première que donnent nos écoles, soit à des hommes faits qui sentent le besoin de combler les lacunes de leur éducation antérieure. Les programmes des écoles normales primaires et les programmes des lycées renferment les objets respectifs de ces deux ordres d'enseignement.

Tous les cours qui ne sont ni primaires ni secondaires doivent être rangés dans la catégorie des cours d'enseignement supérieur. Sans prétendre en donner ici une définition rigoureuse, on peut remarquer qu'ils ont pour but, non l'application immédiate des connaissances enseignées, mais la culture générale de l'intelligence ; qu'ils constituent moins un moyen pratique d'éducation qu'un

Digitized by Google

délassement de l'ordre le plus élevé, avec un profit certain pour le cœur et pour l'esprit [1].

M. Duruy a eu raison de ne pas donner sa définition comme rigoureuse, et pourtant c'était peut-être le cas d'appliquer toute la justesse et la pénétration de son esprit à marquer positivement la limite, s'il en existe une, entre l'enseignement public secondaire et l'enseignement public supérieur. Cette limite importait beaucoup ici ; car le premier est régi expressément par une loi, celle du 15 mars 1850 (art. 77), et le second, implicitement, par le décret du 17 mars 1808, qui contient la constitution originaire de l'Université. Or, entre cette loi et ce décret, il y a un abîme; la loi introduit, au bénéfice de l'enseignement primaire et secondaire, des dispositions qui sont d'une libéralité prodigieuse, si on les compare à celles du décret. Il s'ensuit que l'enseignement supérieur est soumis de fait à l'autorité administrative dans des circonstances où l'enseignement des deux degrés inférieurs conserve quelques moyens de demi-affranchissement.

Un livre d'un mathématicien distingué, ancien fonctionnaire supérieur de l'Université [1], nous fournit d'autres données qui ressemblent mieux à une définition et trahissent cependant les difficultés du problème. « A l'époque actuelle, dit M. Cournot, nous comprenons, sous la rubrique d'enseignement *supérieur*, plusieurs sortes d'enseignements très-distincts, non-seulement par la nature des matières enseignées, mais par le but de l'enseignement, qui tantôt consiste à donner une instruction *professionnelle*, tantôt à cultiver l'esprit ou à occuper agréablement les loisirs des personnes de toutes professions ou même des personnes du monde qui se sentent du goût pour les belles connaissances; tantôt à *préparer* à certains services publics; tantôt enfin à seconder le progrès des sciences, en offrant à quelques auditeurs d'élite des secours pour aborder des études difficiles et tout à fait spéciales, ce qui est le propre de l'enseignement vraiment supérieur. »

A notre compte, l'État, soit qu'il absorbe les écoles enseignantes, soit qu'il en laisse vivre à côté de celles qui lui appartiennent, peut bien, pour la régularité de ses cadres administratifs, établir autant de degrés qu'il lui plaira; mais ce n'est pas une raison pour abuser des mots. L'enseignement supérieur, par exemple, est un terme dont il ne

[1] *Instructions aux recteurs*, du 23 janvier 1865.

[1] *Des Institutions d'instruction publique en France*, par M. Cournot, ancien inspecteur général des études, ancien membre du Conseil royal de l'Université et du Conseil impérial de l'instruction publique, ancien recteur, etc. — Paris, L. Hachette et Cᵉ, 1864, in-8.

Digitized by Google

faut pas être prodigue, si l'on ne veut se tromper ensuite sur des objets de grande conséquence. On concevrait à la rigueur qu'il désignât les leçons secrètes, ésotériques, que certaines écoles anciennes communiquaient, après initiation, à leurs disciples les plus éminents. On pourrait encore, dans un autre sens, appeler *enseignement supérieur* la révélation, la communication théorique des grandes méthodes faite par un maître à un auditoire. Mais encore, et quelle que soit la force pénétrante de la parole, le véritable enseignement supérieur, même professionnel, c'est celui de la vie pratique, des discussions contradictoires, des journaux, des revues et des livres. Les leçons de toutes les écoles enseignantes, de tous les docteurs en chaire, ne sont jamais que propos de régent à écolier. Faute de se rappeler cette vérité, on prend bien souvent pour la haute science ce qui n'en est que le préliminaire et la technique, le pédantisme; de cette manière, les formules encaissent l'esprit humain dans des boîtes dont il a peine ensuite à se déprisonner.

II

Le haut enseignement n'a commencé en France ni par un monopole, ni par un acte de la volonté de l'État.

Au XI^e^ siècle déjà Paris attirait une foule d'étudiants qui venaient y chercher des maîtres soumis à l'Église, non au roi. Les écoles s'y formèrent en corporation (*universitas*), d'où est venu ce nom d'Université qui, en notre siècle, a représenté, pendant une trentaine d'années, une véritable centralisation de tout l'enseignement français; mais la primitive Université ne songeait pas à devenir le gouvernement; si elle espérait rayonner au dehors, c'était uniquement par l'éclat et l'importance de ses leçons. Rien ne ressemblait moins à l'Université de France; et ce titre de Grand-Maître, que porte le Ministre de l'instruction publique, appartient au gothique de convention, non de tradition pure. Le roi intervint pour consacrer l'Université de Paris naissante, nullement pour la gouverner. Elle formait une république fédérative de professeurs, qui restait libre dans une certaine mesure, puisque des systèmes rivaux pouvaient s'y débattre, jusqu'à ce que l'un d'eux encourût une condamnation; mais cette indépendance relative avait pour compensation l'étroitesse des vues et la limitation des forces dans un champ trop restreint.

Alors, et longtemps après, l'Université de Paris florissait surtout

Digitized by Google

par l'application de la scholastique à la théologie : les sciences naturelles s'enseignaient en Espagne, le droit civil à Bologne. En 1225, une décrétale du pape Honoré III, avait frappé d'excommunication quiconque lirait, c'est-à-dire expliquerait, les livres de droit romain à Paris. Cette défense empêcha la création d'une faculté de droit laïc; les décrétistes seuls eurent la parole. Au XVI^e^ siècle encore, les grands juristes français, ne pouvant s'établir à Paris, où il n'y avait pas d'enseignement du droit civil, erraient de province en province pour y donner leurs leçons, quand les querelles religieuses ne les obligeaient pas, comme il arriva pour Hottmann, de chercher un refuge à l'étranger. Les universités protestantes d'Allemagne leur servirent souvent d'asile.

Ainsi le despotisme de la théologie universitaire fut, dans la capitale même de la France, un obstacle à l'enseignement professionnel. Il est vrai que la philosophie scholastique ayant pour base l'étude des *sept arts libéraux*, il fallut bien avoir, au-dessous de la Faculté de théologie, une Faculté des arts, et que l'on organisât de plus une Faculté de droit canonique, même une Faculté de médecine; mais la première n'était qu'une simple annexe de la Faculté de théologie, et quant à la médecine, les leçons que l'on en offrit ne devaient être qu'un outrage au bon sens : sans esprit d'observation, sans liberté, que pouvait-elle devenir?

D'assez bonne heure les *artiens* se trouvèrent plus nombreux que les autres étudiants; ils étaient plus jeunes et plus pauvres, par cela même moins aisément dominés. Pour les contenir on les organisa par *nations*, et les quatre procureurs des nations représentèrent spécialement la Faculté des arts devant le tribunal de l'Université, où chacune des autres Facultés était représentée par son doyen. De là vint, qu'à Paris, la Faculté des arts se trouva exclusivement investie du droit d'élire le recteur de l'Université, d'abord par le ministère de ses procureurs, puis par des électeurs spéciaux, auxquels on donnait le nom d'intrants, parce qu'ils entraient en conclave avec autant de solennité que s'il se fût agi de l'élection d'un pape ou du doge de Venise. A cause de la prépondérance des *artiens*, le chef de l'Université, au lieu d'être un théologien, fut habituellement un principal de collége ou même un simple régent.

C'était, selon la remarque de M. Cournot, un singulier personnage que ce recteur de l'Université de Paris, d'origine si modeste, et dont l'existence, au bout des trois mois de son rectorat *magnifique* (ainsi s'exprimait-on), redevenait si obscur; à qui, dans le court exercice

Digitized by Google

de son pouvoir, on disait *monseigneur;* qui, de droit, était enterré dans les caveaux de Saint-Denis, s'il mourait dans l'exercice de ses fonctions; qui pouvait alors, dans les grandes occasions, haranguer, sous l'hermine, des rois comme Louis XIV, et frapper le prince d'étonnement. Après la conclusion de la paix d'Utrecht, Louis XIV reçut les compliments de tous les corps de l'État; le cardinal de Polignac venait de parler au nom de l'Académie française. « Ses grâces, ses charmes et son bien-dire, si odoriférant et si flatteur, céda toutefois à la justesse et à l'éloquence mâle et naturelle du recteur de l'Université, qui enleva tous les suffrages avec tant de violence qu'il fut interrompu par les applaudissements et que le roi lui fit une réponse pleine de l'admiration de son discours. Vittement, c'était son nom, ne s'en éleva pas davantage, n'en demeura pas moins renfermé dans la poussière des colléges, et ne cultiva personne; mais ce qui ne s'est peut-être jamais vu, et dans une cour comme elle était alors, sa harangue ne sortit point de la mémoire du roi. Elle y surnagea, chose plus extraordinaire encore, à tout ce qui le pouvait rendre suspect sur la doctrine, et des mœurs trop pures et trop austères pour le goût d'alors. » (Saint-Simon.)

Auprès des écoles de Paris, s'étaient formés des établissements charitables en faveur des pauvres étudiants, originaires de telle ville, de tel diocèse, de telle province, de telle nation. Pour quelque argent, les autres écoliers qui consentaient à vivre médiocrement, mais régulièrement, se faisaient admettre dans ces colléges considérés comme autant de membres de l'Université.

Grandie sous la tutelle de l'Église jusqu'au point de prétendre à intervenir dans le gouvernement de l'Église par ses avis et ses décisions, l'Université de Paris gardait pourtant toujours les marques de son origine et de sa dépendance primitive. Le chancelier de l'évêque de Paris ou celui de l'abbé de Sainte-Geneviève délivraient, à la suite des épreuves universitaires, les *licences* ou les permissions d'enseigner, et conféraient le bonnet de docteur; même, dans la faculté des arts, les principaux et les régents étaient astreints au célibat ecclésiastique. Et pourtant, qu'était devenu, avec le temps, le zèle de l'Église pour les études universitaires? Au xv^e^ siècle, la bibliothèque du cloître Notre-Dame, jadis ouverte aux pauvres étudiants, avait été transformée en magasin pour les blés du chapitre.

Il faut rapporter au milieu du règne de François I^er^ le triomphe de la révolution intérieure, timidement annoncée soixante années auparavant, qui tendit à remplacer, par une étude graduée des textes clas-

Digitized by Google

siques, cette préparation à la philosophie scholastique, faite en latin barbare, qui, durant tout le cours du moyen âge, avait été le fond de l'enseignement de la Faculté des arts [1]. Il peut sembler étrange que la Renaissance ait nui à l'Université de Paris; mais toute nouveauté est dangereuse aux établissements dont la fortune tient à des priviléges. Quand on essaie de les rajeunir, ordinairement on n'arrive qu'à les tuer. S'ils reprennent par hasard un simulacre de vie, c'est pour peu de temps, et la dissolution se prépare. Celle de l'Université fut accélérée par les guerres de religion. En 1562, le nombre des écoliers tomba de vingt mille presque à rien [2]. A partir de là, les établissements universitaires cessèrent pour toujours de prospérer. Bientôt parurent les jésuites, moins compassés, moins raides d'aspect, plus habiles que les vieux universitaires, auxquels ils firent une rude concurrence par leurs nombreux colléges de province; là, ils enseignaient non-seulement la rhétorique, mais la philosophie même. A Paris, leur collége de Clermont fut une place d'armes où ils se fortifièrent. De tous leurs établissements sortirent des jeunes gens qui se présentaient pour enlever les grades à la face des élèves universitaires. Lorsque l'on contesta les droits de l'Institut à faire des présentations de ce genre, les Pères eurent assez de crédit sur l'opinion pour qu'elle cessât d'attacher du prix aux grades; leurs élèves se contentèrent, en général, d'avoir passé par les écoles de l'Ordre, et les attestations favorables qu'ils en pouvaient emporter suffisaient à l'amour-propre ou à la fortune de ces étudiants. En face des jésuites parisiens, les établissements universitaires, surpris d'abord par ce vif antagonisme, essayèrent ensuite de se soutenir avec courage. L'émulation qui en résulta ne fut pas sans quelques bonnes conséquences pour le progrès des humanités proprement dites : Rollin eût moins valu, s'il n'avait été janséniste et antijésuite, par conséquent. Les passions de rivalité fortifient le talent. Mais les jésuites appelèrent à leur aide l'autorité souveraine. Comme au temps où Louis XI, transformé en arbitre de la scholastique, condamnait les nominalistes et faisait mettre leurs livres sous cadenas, l'État soutint un parti religieux jusqu'à ruiner des établissements de l'autre parti.

Peu à peu l'enseignement, au delà des humanités, tomba dans une extrême indigence d'idées; on en perdait presque le souvenir. Com-

[1] Cournot, ouvrage cité, p. 254.

[2] J. Quicherat, *Histoire de la maison de Sainte-Barbe*, t. Ier, p. 27. — Paris, librairie Hachette et Cie, 1860-1864.

Digitized by Google

ment en eût-il été autrement ? L'État s'était donné la peine de réglementer les cours de l'Université ; c'était assez pour que, graduellement, ils fussent réduits à néant. En outre, l'habileté des jésuites était trop profonde pour qu'ils prissent soin d'encourager les études publiques un peu relevées. Sur ce domaine, ils n'avaient nulle envie de rivaliser avec d'autres établissements ; leur jeu était plutôt de faire tomber à petit bruit toute chaire qui n'eût pas été une simple chaire de régent. Il leur faut des écoliers, sans doute ; mais rien de plus : l'étudiant, au sens propre du mot, leur échappe trop facilement, à moins qu'il ne vive cloîtré, surveillé, endoctriné à toute heure dans un de leurs séminaires.

Sous Louis XV, la véritable Université était morte ; il n'en restait plus qu'un nom usurpé par des institutions qui ne rappelaient que l'ombre du passé. Elle n'avait pu se transformer pour suivre les progrès du temps. C'est d'ailleurs le cas de citer cette parole de la cent dixième *Lettre persane* : « Les grands corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux formalités, aux vains usages, que l'essentiel ne vient jamais qu'après. » Quant aux classes de rhétorique, qui s'étaient élevées sur les ruines des anciennes écoles, qu'était-ce de mieux que d'assez froides écoles de déclamation ? Tandis que le monde littéraire s'agitait dans la passion et l'espérance d'un avenir plein de renouvellements, l'Université bâtarde s'enorgueillissait de fonder un prix d'honneur pour le meilleur discours latin de l'année.

La vie de l'enseignement essaya, au contraire, de renaître par la liberté. Vers 1784, les cours publics de Charles, de Fourcroy, de Vic d'Azyr, de La Harpe, préludaient à la diffusion des lumières sur toutes les classes et sur tous les âges par des professeurs délivrés du lien d'affiliation avec les colléges.

De 1789 à 1795, le vieux monde s'écroula. L'heure était venue pour que l'on s'occupât de le remplacer, et les premières créations, quoique nécessairement imparfaites, furent grandioses. L'établissement de l'Institut, des écoles centrales, des écoles professionnelles, — en l'an IV, — ce n'était pas une conception méprisable, et si les pensées-mères n'étaient pas à l'abri de tout reproche, s'il s'y trouvait mêlé des éléments faibles, des principes trop étroits, le temps et l'expérience auraient pu y introduire les améliorations nécessaires. Le droit de l'enseignement tout à fait indépendant subsistait en regard des établissements de l'État. Mais l'organisation votée par les conventionnels de 1795 fut lentement organisée, promptement trahie, rapidement dissoute : ce qui en subsista fut envahi par des idées d'une inspiration

Digitized by Google

contraire. L'Université naquit. De même qu'il s'emparait de tous les services, l'État se déclara seul juge, plus encore seul maître et dispensateur du haut enseignement. On ne pouvait écrire sans sa permission ; on ne put parler publiquement qu'après lui avoir donné des gages. Sur toutes les lèvres qui voulaient s'ouvrir, il commença par marquer l'empreinte de son anneau, et celles-là seulement eurent le droit de n'être plus muettes, auxquelles il disait : « Ouvrez-vous. »

Telle est la tradition qui, de 1808 à 1865, s'est conservée presque intacte : elle n'a été interrompue que par intervalles, dans les crises passagères où le pouvoir a disputé sa vie aux soulèvements d'un peuple bientôt ramené à l'obéissance, comme les sujets d'Éole sont reconduits sous le sceptre de leur roi.

Attirant à lui tout ce qu'il appelait plus ou moins justement l'enseignement supérieur, l'État ne pouvait prendre ainsi charge d'âmes sans que l'impôt lui procurât l'argent rémunérateur des fonctions. Les contribuables paient au Trésor; l'État établit et paie les cours, les écoles, les académies, les bibliothèques, les musées. C'est un compte qui se représente et se solde tous les ans, avec une régularité satisfaisante pour les fonctionnaires.

III

Il est possible de donner dès maintenant le détail des crédits que le ministre de l'instruction publique doit demander au Corps législatif pour l'enseignement supérieur en 1866. Ces crédits, calculés par provision dans le décret impérial du 15 novembre 1864, seront probablement tous votés.

D'après le décret sur les finances du 31 mai 1862, nous avons, dans une même année, plusieurs sortes de budgets : l'enseignement supérieur n'aura part qu'au budget ordinaire, ou, s'il prend quelques fonds ailleurs, ce ne sera point pour une somme considérable. Ainsi, le total écrit au bas du détail placé ci-dessous représente, à très-peu près, l'ensemble des *sacrifices* que la France s'impose pour un des services les plus importants du *ministère des lumières*.

Ce détail forme, dans le décret du 16 novembre, la troisième section du budget de l'instruction publique, où il figure en vingt et un chapitres (cotés de six à vingt-six), sous ce titre courant : *École normale*

Digitized by Google

supérieure et enseignement supérieur. — Établissements scientifiques et littéraires. Nous transcrivons :

Chapitre VI. — École normale supérieure	307,610 fr.
Chapitre VII. — Facultés	3,666,221
Chapitre VIII. — Institut impérial de France	618,701
Chapitre IX. — Académie de médecine	43,700
Chapitre X. — Collége de France	267,000
Chapitre XI. — Muséum d'histoire naturelle	582,380
Chapitre XII. — Établissements astronomiques	242,260
Chapitre XIII. — École des langues orientales vivantes. — Bibliothèque et musée d'Alger	82,800
Chapitre XIV. — École des chartes	37,800
Chapitre XV. — École d'Athènes	59,600
Chapitre XVI. — Bibliothèque impériale (dépenses ordinaires)	422,500
Chapitre XVII. — Bibliothèque impériale (confection des catalogues)	50,000
Chapitre XVIII. — Bibliothèques publiques	190,500
Chapitre XIX. — Bibliothèque de l'Université	26,000
Chapitre XX. — Sociétés savantes	50,000
Chapitre XXI. — Subvention au *Journal des savants*	15,000
Chapitre XXII. — Souscriptions scientifiques et littéraires	140,000
Chapitre XXIII. — Encouragements aux savants et gens de lettres	200,000
Chapitre XXIV. — Encouragements aux membres des corps enseignants et souscriptions aux ouvrages classiques	60,000
Chapitre XXV. — Voyages et missions scientifiques	75,000
Chapitre XXVI. — Recueil et publication de documents inédits sur l'histoire de France	120,000
Total	7,257,071 fr.

Le budget ordinaire, d'après le décret du 16 novembre, s'élève à la somme de un milliard sept cent cinquante millions neuf cent vingt-deux mille cinq cent quatre-vingt-trois francs (1,750,922,583 fr.).

Le total accordé sur ce budget au ministère de l'instruction publique est de 19,569,121 fr.

Sur cette somme 7,257,071 fr. sont, comme on vient de le voir, attribués à l'enseignement supérieur.

Il y faudrait joindre les fonds départementaux accordés par les conseils généraux, tant pour des constructions académiques que pour des

Digitized by Google

écoles normales primaires, — bien qu'on n'ait pas l'habitude de classer celle-ci dans l'enseignement supérieur, malgré leur droit d'y figurer.

Nous laissons aux calculateurs émérites le soin de rechercher la proportion qui existe entre 1,750,922,583 et 7,257,071 fr., c'est-à-dire entre la rémunération générale des services publics et la rémunération spéciale des services du haut enseignement ; mais sans grande arithmétique on découvre que ceux-ci occupent un rang infime dans l'échelle du budget. N'insistons pas sur cette remarque déjà faite antérieurement, qu'ils n'ont rien à attendre qui vaille la peine d'être mentionné en dehors du budget ordinaire, tandis que les autres services élèveront presque tous d'assez honnêtes prétentions sur les fonds disponibles d'ailleurs.

Du reste, il y aurait injustice à omettre, dans l'étude du budget ordinaire, certains chapitres qui complètent les allocations concédées pour l'instruction dite supérieure au ministre de l'instruction publique. Le haut enseignement n'est pas tout entier dans ce département; des services spéciaux, figurant au compte des autres ministères, doivent être portés ici en ligne. Nous les indiquerons d'après le budget ordinaire de 1864, qui, en ce qui les concerne, diffère peu du budget de 1866. Les différents départements ministériels participent ainsi à la distribution :

GUERRE

ÉCOLES IMPÉRIALES MILITAIRES

École polytechnique	664,300 fr.
École impériale spéciale militaire	1,285,938
École impériale de cavalerie	236,425
École impériale d'application d'état-major	89,600
École impériale d'application du génie et de l'artillerie	99,500
Instruction publique musulmane	106,000
École de médecine militaire	*Mémoire.*

Cette nomenclature de chiffres ne comprend pas la solde des officiers, médecins et chirurgiens militaires, détachés pour remplir les fonctions de professeurs dans ces divers établissements.

MARINE

École navale	151,000

Même observation que ci-dessus; l'on n'a pas compris dans cet article la solde des officiers de marine détachés pour remplir les fonctions de professeurs à l'École navale.

Digitized by Google

MAISON DE L'EMPEREUR ET BEAUX-ARTS

Académie de France à Rome	147,200 fr.
École spéciale des beaux-arts à Paris	134,000
Conservatoire impérial de musique et de déclamation et succursales des départements	195,600

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

École des jeunes de langues, à Paris et à Constantinople	15,000 fr.
Élèves consuls	*Mémoire.*

FINANCES

École forestière de Nancy	*Mémoire.*

AGRICULTURE, COMMERCE ET TRAVAUX PUBLICS

ÉCOLE DES PONTS ET CHAUSSÉES

Professeurs et employés		33,000 fr.
Matériel		38,800
		71,800

ÉCOLE DES MINES DE PARIS

Collections, laboratoire, chauffage, éclairage, langues étrangères, etc.	53,700	83,200 fr.
Employés et gens de service	29,500	

ÉCOLE DES MINEURS DE SAINT-ÉTIENNE

Répétiteurs, employés, gens de service	9,500	16,700 fr.
Matériel et service de santé	7,200	

ÉCOLE DES MAITRES MINEURS D'ALAIS

Traitement des répétiteurs et du surveillant des études	5,600 fr.

Les émoluments des professeurs des écoles de Paris et de Saint-Étienne n'est pas indiqué à part; il figure en bloc dans un article de mélanges, *lex satura*. On peut sans doute le porter par approximation pour ces deux écoles au même chiffre que pour l'école des ponts et chaussées seule; soit..... 33,000

Digitized by Google

Écoles impériales vétérinaires	629,300 fr.
Traitement et frais de tournée de l'inspecteur général	14,000
	643,300
Écoles impériales d'agriculture	530,600
Chaires d'agriculture	18,300
Conservatoire et écoles des arts et métiers	1,355,500

IV

Lorsque l'on compare les documents qui précèdent avec quelques autres articles du budget, on arrive à des chocs bizarres de chiffres et d'idées.

Sept millions, et plus, accordés à l'enseignement supérieur et aux diverses choses qui lui sont accessoires, ce n'est pas assurément une somme misérable ; mais le budget de la guerre dépasse 370 millions.

L'école normale supérieure des lettres et des sciences coûte, il est vrai, plus de 300,000 fr. ; mais la gendarmerie de la garde a coûté, en 1864, la somme de 1,924,849 fr.

On donne à l'Institut 618,700 francs ; mais l'Opéra reçoit 820,000 fr.

En revanche, le Collége de France obtient, avouons-le, 267,000 fr., tandis que l'Opéra-Comique n'a que 240,000 francs de subvention.

Il convient de le proclamer aussi : les sociétés savantes reçoivent 50,000 francs. C'est tout juste la même somme que le ministre de la guerre se fait allouer, au chapitre XXIV de son budget, pour *missions secrètes et frais de surveillance.*

Enfin, l'ensemble de la troisième section du budget du ministère de l'instruction publique n'est que de 107,071 fr., inférieur aux frais de justice criminelle combinés avec les dépenses secrètes de sûreté publique. Un léger effort suffirait pour que les hautes chaires ne fussent pas moins rétribuées que les hautes œuvres de justice et de police.

Pourtant il subsisterait encore des contrastes qui prouvent une chose, c'est que le ministère de l'instruction publique a moins de crédit dans les conseils de finances qu'aucun des autres départements. Les promesses mêmes qu'on lui fait ne sont souvent que des billets à la Châtre. Voici, par exemple, près de onze ans, que les autorités

Digitized by Google

universitaires assistaient à la pose solennelle de la première pierre d'une aile projetée de la Sorbonne, celle qui doit border la rue des Écoles. M. le préfet de la Seine promettait, au nom de la ville de Paris, que les travaux de la Sorbonne s'achèveraient avec la merveilleuse rapidité qui distingue les transformations prestigieuses de nos rues. L'Université, dans son costume d'apparat, rayonnante de joie, éclatait en applaudissements. Hélas ! cette première pierre attend encore la seconde, et les ruines qui affligeaient les regards, il y a dix ans, loin de se transformer, semblent de plus en plus menaçantes. Le vieil édifice, qui doit son nom à Robert de Sorbon et ses murs à Richelieu, présente un aspect déplorable. A l'exception de l'église, presque toutes les parties sont à refaire.

La salle du concours général contiendrait à peine douze cents spectateurs : un peu plus que le théâtre du Palais-Royal, un peu moins que les Variétés ; elle est *décorée* d'une ornementation hideuse. « C'est cependant la plus belle pièce de la maison, le *grand amphithéâtre de la Sorbonne*, où se réunissent les auditeurs de la Faculté des lettres et les auditeurs plus nombreux encore des cours libres, si nombreux qu'on s'est cru obligé d'étayer le plancher, de sorte que l'amphithéâtre de la Faculté des sciences, qui n'est déjà pas trop grand et qui est au rez-de-chaussée, immédiatement au-dessous du grand amphithéâtre, est divisé ou subdivisé par d'énormes poteaux ou étais. Essayez donc de faire dans une salle ainsi disposée des expériences délicates de physique ou de chimie.

» Cet amphithéâtre de la Faculté des sciences est ce qu'on peut imaginer de plus insuffisant. Ses collections, ses laboratoires sont, pour ainsi dire, inaccessibles ; ses tables d'examen sont d'une telle exiguïté que les spectateurs sont obligés de refluer dans les escaliers. La Faculté des lettres n'est pas mieux traitée et l'est peut-être encore plus mal. Le secrétariat y ressemble, à certaines époques de l'année, à une place assiégée, et l'on risque sa vie pour y pénétrer.

» La bibliothèque, qui compte aujourd'hui, dit-on, cent mille volumes, est logée en partie dans un galetas et sous des combles, dans une suite de petites pièces qui se commandent, et où le plus modeste appariteur ne voudrait pas se loger.

» Les bureaux de l'académie de Paris, qui est la première de l'empire, qui renferme neuf départements, et qui est chargée d'administrer les plus importants établissements d'instruction supérieure, de diriger douze lycées, quinze colléges communaux, huit ou dix écoles normales primaires, qui a un conseil académique si nombreux et si hautement qualifié, sont inabordables. On les a logés comme on a pu, dans des

Digitized by Google

entre-sols, dans des soupentes, dans des antichambres du cabinet du vice-recteur.

» Comme les bureaux sont très-éloignés du logement personnel du vice-recteur, le temps de ce haut fonctionnaire se passe en allées et venues, en véritables voyages.

» Les appropriations de la Sorbonne, depuis quarante-cinq à cinquante ans, n'ont pas été sensiblement modifiées, quoiqu'elles soient déplorables.

» Les services analogues sont dispersés. La Faculté des sciences empiète sur la Faculté des lettres ; la Faculté de théologie elle-même est toute disloquée. Si les examens, qui sont nombreux à la Sorbonne, coïncident, on ne sait plus où les abriter et l'on est réduit à emprunter les salles délabrées destinées aux compositions du concours général et qui, si l'on n'y prend garde, s'écrouleront sur la tête des combattants. Cette annexe de la Sorbonne, de construction assez récente cependant, tombe littéralement en ruines. On n'y fait aucune réparation, sous prétexte que ce n'est qu'un local provisoire [1]. »

Que verrions-nous de plus consolant à l'École de médecine? Les bâtiments y sont, hormis la façade et un amphithéâtre, d'une laideur sordide.

V

A la vérité, des villes de second ordre, comme Clermont, Nancy et Douai, élèvent d'assez beaux bâtiments pour y loger l'enseignement supérieur; mais, faut-il le dire? ces palais ne pourront être que de pompeuses solitudes; les facultés de province ont des professeurs en assez grand nombre, peu d'auditeurs. Las de comparaître devant des auditoires tristement restreints, beaucoup de maîtres quittent la place ou la remplissent avec une mélancolique résignation. A Paris même, quelques-uns s'adressent à des banquettes vides : les patients manquent.

Les Facultés de province instituées par le premier Empire ne furent pas fréquentées en ce temps-là; elles n'exercèrent pas, à beaucoup près, sur la jeunesse, l'action que les Écoles centrales avaient eue quelques années auparavant. Depuis elles ont fait très-peu parler d'elles.

[1] *Revue de l'instruction publique*, article de M. Lesueur, ancien inspecteur général (30 juin 1864).

Digitized by Google

« A partir de 1830, tantôt à la sollicitation des villes, tantôt par le désir de créer, si naturel aux dépositaires du pouvoir, on se mit à fonder en province de nouvelles Facultés, de nouvelles chaires de lettres et de sciences. Lyon en 1834, et ensuite Bordeaux, Rennes, Besançon ouvrirent la marche. Placées pour la plupart dans de plus grandes villes, mieux installées, mieux dotées, les nouvelles Facultés eurent en général un peu plus de succès que leurs aînées. Du moment, en effet, que des Facultés en sont réduites à des auditoires d'amateurs, il ne s'agit plus de se guider, dans le choix de leur emplacement, par des souvenirs et des réputations pour la plupart rétrospectives; il faut choisir de grandes villes où un auditoire d'amateurs a plus de chances de s'entretenir et de se renouveler. Bien entendu que ces observations ne sont faites qu'en vue des cours susceptibles d'attirer et de conserver un auditoire d'amateurs, c'est-à-dire aux cours d'histoire, de littérature française, et quelquefois (beaucoup de talent ou un peu d'esprit de parti venant en aide) aux cours de philosophie dans une Faculté des lettres; aux cours de physique, de chimie, de botanique dans une Faculté des sciences. Car, des cours de grec, de hautes mathématiques et, ce qui est plus surprenant, la plupart des cours de sciences naturelles ne sont suivis, même dans de fort grandes villes, que par le très-petit nombre de jeunes gens qui veulent entrer dans la carrière de l'enseignement, et qui, n'ayant pu prendre la voie de l'École normale, se préparent comme ils peuvent au grade de licencié. Aussi voit-on d'habiles professeurs, des savants distingués, fort inquiets, à chaque renouvellement d'année scolaire, de savoir s'ils auront deux ou trois auditeurs, quelquefois même de savoir s'ils auront un auditeur. Dans cette fâcheuse situation, plusieurs d'entre eux ont cherché avec raison à tourner leur enseignement vers des applications plus spécialement appropriées à la culture ou à l'industrie du pays. Un cours d'œnologie est bien placé à Bordeaux, un cours de chimie tinctoriale est bien placé à Lyon : seulement, une réunion de cours de ce genre ne constituerait pas un enseignement de Faculté [1]. »

Il est vrai que l'on pourrait se demander ce que c'est qu'un enseignement de Faculté. La question, quoique plus étroite que celle qui concerne l'enseignement supérieur en général, n'est cependant pas résolue commodément, si l'on en cherche la réponse ou dans les règlements administratifs, ou dans l'organisation de ces établissements ou dans la pratique de leurs cours.

[1] Cournot, ouvrage cité, p. 416.

Digitized by Google

Les Facultés existent-elles pour donner un enseignement professionnel? D'où vient alors qu'elles n'ont pas un programme approprié? Si, en l'absence de ces programmes qui traceraient les grandes lignes d'une encyclopédie professionnelle, elles n'aspirent qu'à communiquer chacune en son genre et pour sa spécialité une impulsion uniforme aux études, pourquoi, sur tous les points du territoire, ne se ressemblent-elles point, dans chaque ordre? Or, la Faculté des lettres de Paris possède douze chaires ayant des attributions diverses, les Facultés des lettres en province n'ont que cinq chaires : une science telle que la grammaire comparée, utile à Paris, est-elle sans valeur à Montpellier ou à Strasbourg? On le dirait, puisque Paris seul nous présente une chaire consacrée à cet objet.

La Faculté des sciences, à Paris, compte dix-huit chaires, dont trois doubles ; à Toulouse, elle en a huit seulement, et quatre à Clermont, Nancy et Poitiers.

La Faculté de théologie, à Paris, se charge d'enseigner l'hébreu ; à Rouen, elle ne s'en charge pas.

La Faculté de droit, à Paris, s'enorgueillit de ses dix-neuf chaires où l'enseignement se répartit sur onze sujets spéciaux de cours. A Aix, à Grenoble, elle se contente de sept sujets d'études.

Il suit de là qu'un étudiant de province est considéré comme ayant moins besoin de s'instruire qu'un étudiant parisien.

A celui-ci le Trésor public alloue une quotité de nourriture intellectuelle qu'il juge excessive pour celui-là.

Quelqu'un pourrait-il dire, d'ailleurs, en quoi la plupart des cours de la Faculté des lettres ou de la Faculté des sciences de Paris ont un autre but, une autre méthode, que certains autres cours du Collége de France?

Le Collége de France, à son tour, diffère-t-il sur tous points de son enseignement d'autres établissements de l'État? Le muséum et l'école des langues orientales et vivantes n'élèvent-ils pas des chaires qui pourraient sans inconvénient être troquées contre les siennes? Que des leçons rivales aient lieu, rien de meilleur; mais cet avantage est-il bien celui que l'on a cherché en multipliant les professeurs? Non vraiment; l'absence de tout plan raisonné, dans l'organisation du haut enseignement, est la cause de ces antagonismes. Ou plutôt il n'y a point là d'antagonisme scientifique, mais le plus ordinairement un double, un triple emploi, ce qui ne sert en rien à l'avancement de la science.

En examinant la liste des trente chaires du Collége de France, on ne

Digitized by Google

peut s'empêcher d'admirer avec quelle complaisante bonhomie le budget consent à payer là ce qu'il paye déjà en d'autres endroits et ce qui souvent n'aurait besoin de se payer nulle part. Après tout, ce n'est pas sa libéralité que nous voudrions lui reprocher; mais puisqu'on lui demande de l'argent, puisqu'il le donne, n'en pourrait-on pas faire emploi d'une manière moins capricieuse? La réorganisation du haut enseignement serait une entreprise qui pourrait du moins tenter le zèle d'un ministre universitaire. Puisque l'ordre et la régularité sont les bases mêmes sur lesquelles on a rêvé d'asseoir, dès sa naissance, l'Université impériale, pourquoi ses établissements sont-ils de moins en moins soumis à une ordonnance à peu près logique? Pourquoi chacun d'eux y cherche-t-il à produire des pousses de tout genre? Pourquoi si peu d'harmonie et d'ensemble?

Lorsque, par grand hasard, un établissement libre, ou soi-disant tel, a prospéré par lui-même, l'État enseignant n'est satisfait que s'il l'absorbe : ainsi a-t-il fait, par la loi du 19 juin 1857, pour l'École centrale des arts et manufactures. Est-ce un bien pour cet établissement? Quel avenir lui réserve l'annexion? L'exemple de tout ce que nous voyons suffit pour indiquer la réponse et justifier toutes les craintes.

Interrogez les faits; ils vous diront comment chaque profession spéciale se loue de la distribution des connaissances enseignées par les diverses écoles ou les diverses Facultés. Sans reproduire les justes lamentations de M. Cournot, nous ne voulons signaler que deux remarques faites par des observateurs impartiaux.

M. J. Quicherat, dans son excellente *Histoire de Sainte-Barbe*[1], rapporte, à l'honneur de cette maison d'enseignement secondaire, qu'on y a établi, par pur zèle pour les études, des cours gratuits ou conférences que fréquentent les jeunes universitaires, désireux de se préparer à la licence ès lettres ou à l'agrégation de grammaire. C'est donc que la Facultés des lettres de Paris n'est pas organisée assez rigoureusement pour un tel objet qui semble si bien de son ressort. « Suivez les conférences de Sainte-Barbe, » a dit plus d'une fois le doyen de cette Faculté aux candidats en quête d'une direction pratique. Il semblerait que ce savant homme, président-né des examens sorbonniques, eût recommandé de préférence les cours mêmes de la Sorbonne s'ils répondaient au but originel de leur institution.

Les écoles de droit ne sauraient-elles aussi, puisqu'on les dit florissantes, préparer largement leurs étudiants à remplir des fonctions

[1] T. III, p. 273.

Digitized by Google

publiques ? Si leur enseignement avait l'utilité que l'État s'en était promise en les fondant, on y pourrait prendre toutes formées les recrues nouvelles dont l'administration a sans cesse besoin. Quel ministre, cependant, voudrait faire un sous-préfet du jeune diplômé qui vient de conquérir le titre de docteur en droit? Avant de *lancer* un nouveau docteur dans la carrière administrative, on sent la nécessité de lui faire faire un stage parmi les auditeurs du conseil d'État ou de la Cour des comptes; c'est une coutume qui a son bon côté, mais qui prouve, elle aussi, l'insuffisance des Facultés de droit, en tant que professionnelles. Nous nous en référons à ce sujet au livre distingué de M. Émile Lenoel [1]; mais sans souhaiter (loin de là!) que l'on reprenne jamais l'idée malencontreuse d'une école d'administration, malencontreuse pour la France, qui n'a que trop d'écoliers. « Les préfets ne sont pas bons » disait dernièrement un orateur à la tribune du Sénat; M. É. Lenoel, juge compétent, inclinerait à la même opinion, ou du moins il prononce (p. 93) qu'ils sont très-inférieurs aux fonctionnaires de la monarchie du XVIII^e^ siècle. Ceux-ci, pourtant, obtenaient pour trente écus leur parchemin de docteur; encore comprenait-on dans cette somme le prix d'un voyage à Orléans, où se trouvait le débit banal le plus achalandé des diplômes d'avocat et autres.

D'après les témoignages de MM. J. Quicherat et É. Lenoel, une Faculté des lettres, une Faculté de droit sont impuissantes pour donner le noviciat qu'on attendrait de leur assistance. L'autorité des évêques pourrait de même attester qu'une Faculté de théologie catholique n'a aucune influence sur la profession ecclésiastique ; car les prélats n'envoient presque jamais leurs séminaristes aux cours ainsi faits avec l'argent du trésor public. La Faculté de Paris est portée au budget de 1865 pour une somme de 165,800 francs; en échange, les professeurs auront parlé comme ils le devaient, sans doute; mais à notre connaissance ils ne confèrent ni un diplôme de bachelier en théologie, ni un bonnet de docteur. Nul prêtre n'est venu, à leur tribunal, demander un grade quelconque. Et ce n'est pas modestie de la part des membres du clergé, — nos prêtres ne se piquent pas d'être modestes; — non, mais indifférence pour des distinctions que nul évêque ne se soucierait d'avoir obtenues, parce que les cours de la Faculté ne sont, aux yeux de personne, la préparation *régulière* aux fonctions supérieures du clergé.

[1] *Des sciences politiques et administratives et de leur enseignement*, ouvrage récompensé par l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, in-8, A. Durand, éditeur, 1865.

Digitized by Google

VI

Si les cours du haut enseignement, parisien et départemental, ont des auditoires précaires, si des leçons prononcées par des hommes du plus grand mérite n'obtiennent aucun retentissement, les causes de cette disgrâce ne sont pas difficiles à trouver.

La première se trouve dans l'extension, louable ou non (ceci est un point réservé), que l'on a donnée aux écoles spéciales : la jeunesse universitaire est, si l'on veut bien nous pardonner ce mot trivial, écrémée pour ces écoles.

La seconde provient du peu d'harmonie que l'on trouve dans l'ensemble des cours d'une Faculté et du médiocre intérêt pratique qu'un certain nombre présentent aux étudiants. Il y a eu quelque part, dans un établissement célèbre, un sujet maintenu au programme des cours pendant trois ou quatre années consécutives, par un même professeur : c'était la géographie d'Hérodote. Où trouver dans l'Université trois jeunes gens assez libres de leur temps, assez prodigues de leurs heures, même assez riches de leur pécule, pour se dépenser durant quatre années précieuses en de pareilles lenteurs?

La plupart des cours sont faits avec conscience et talent, soit. Mais voyez la difficulté. Si le professeur nommé par le gouvernement est pour la jeunesse un inconnu, personne ne va l'entendre. S'il est précédé d'une espèce de réputation, ou son renom, attesté par le choix même du ministre, déplaît à ses auditeurs et lui vaut leur bruyante antipathie, ou sa gloire lui attire *trop* d'applaudissements. Dans l'un et l'autre cas, il devra descendre de sa chaire.

Nous n'insisterons point sur des faits qui sont présents à la mémoire de tout le monde; il suffit de les constater.

La jeunesse est tumultueuse, dira-t-on. Mauvaise réponse. Il est toujours facile de passionner la jeunesse sans la troubler. Cela consiste à l'entretenir dans les sentiments qui forment la meilleure part de sa nature et sont le perpétuel renouveau du monde, la grandeur et la force des sociétés.

Le haut enseignement est si peu responsable en lui-même des malheurs de son existence, que le public afflue au pied de toute chaire qui s'élève, du moins toute chaire supposée libre.

Les cours publics libres, presque tombés en désuétude depuis le

Digitized by Google

commencement de ce siècle, sont aujourd'hui la passion d'une foule de personnes. Ce besoin nouveau ne pouvait échapper à l'œil de l'autorité, elle a voulu y pourvoir elle-même sur tous les points où cela ne serait pas impraticable. De même que Henri III se proclamait le chef de la Ligue formée pour un dessein contraire à celui de la politique royale, l'État est intervenu pour prendre la direction d'un mouvement qui n'était pas né du désir qu'auraient eu les Français d'être catéchisés par l'État. L'Université, prise subitement d'un beau zèle, a quitté ses sanctuaires pour venir rivaliser en public de talent et de bonne volonté avec les maîtres libres (c'est le titre légal de ceux qui ne sont pas au service de l'État;) elle est allée jusqu'à faire concurrence à elle-même par des cours populaires ou mondains dont ses professeurs ou ses gradués étaient encore les orateurs. Il y aurait injustice à prétendre que les conférences, diurnes ou nocturnes, ainsi ouvertes aient toutes échoué ; mais ce que le public voulait et ce qu'il veut encore, en respectant de toute son âme le mérite doctrinal, c'est, sauf erreur, d'écouter aussi des hommes qui ne soient pas les organes habituels de la science autoritaire, et ne portent nulle attache administrative. Il paraît que ce vœu n'est pas compatible avec le décret de 1808, car le ministre a donné en ces termes des instructions sévères aux recteurs, ses représentants.

Le ministre de l'instruction publique a le droit, d'après la législation existante, d'autoriser les cours gratuits ou non, qui sont faits, dans un intérêt littéraire ou scientifique, pour répandre des connaissances utiles et morales au sein des classes laborieuses, ou pour donner aux classes élevées une distraction élégante ou profitable. Mais il ne saurait, sans dépasser les limites du pouvoir qui lui est propre, permettre des réunions où l'on n'aurait pas exclusivement en vue la propagation de l'enseignement. A plus forte raison, il n'en pourrait permettre qui prendraient un caractère politique, soit par le but qu'on se proposerait d'atteindre en dehors de la littérature, soit par la composition du personnel enseignant, qui constituerait une sorte de réclame permanente pour un parti ou pour des candidatures politiques, soit enfin par des habitudes d'allusions détournées et de sous-entendus qui feraient du cours une provocation à peine deguisée. J'ajoute que son devoir serait de retirer immédiatement une autorisation dont le public abuserait, même sans la volonté du professeur [1].

Le gouvernement est donc en possession d'autoriser l'ouverture des cours libres et de les fermer. Il n'y a pas à récriminer contre ce pri-

[1] *Instruction aux recteurs*, du 6 avril 1864.

Digitized by Google

vilége du ministre de l'instruction publique, puisque les journaux mêmes ne peuvent paraître sans une autorisation du ministre de l'intérieur. L'un est le *justiza* de la presse; comment l'autre ne le serait-il pas de la parole enseignante?

A cet égard, le gouvernement chinois, moins parfait que le nôtre, n'a pas aussi bien serré les mailles du réseau administratif. En effet, nous lisons dans la relation assez récente d'un voyageur : « Les *chou-chou-ti*, ou « lecteurs publics, » forment une classe très-nombreuse. Ils parcourent les villes et les villages, lisant au peuple les passages les plus intéressants et les plus dramatiques de son histoire nationale, en les accompagnant toujours de commentaires et de réflexions. Ordinairement ces lecteurs publics sont diserts, beaux parleurs et souvent très-éloquents. Les Chinois font leurs délices de les entendre discourir; ils se groupent autour d'eux sur les places publiques, dans les rues, à l'entrée des tribunaux et des pagodes, et il est facile de comprendre, au seul aspect de leur physionomie, combien est vif l'intérêt qu'ils apportent à ces récits historiques. Le lecteur public s'arrête quelquefois dans le cours de sa séance pour se reposer un peu, et il profite de ces interruptions pour faire une quête; car il n'a d'autre revenu que les sapèques librement octroyées par ses auditeurs bénévoles. Ainsi voilà, en Chine, dans ce pays du despotisme et de la tyrannie, des clubs en plein vent et en permanence [1]. »

Ce danger ne résultera pas de la jurisprudence universitaire élucidée maintenant par les déclarations du chef de l'enseignement.

Les cours publics d'enseignement primaire et secondaire sont réglementés par les prescriptions de l'article 77 de la loi du 15 mars 1850, qui leur applique les dispositions concernant les écoles du même ordre. Pour ouvrir ces cours, il suffit donc de faire les déclarations et justifications prescrites par les articles 27 et 60 de la loi. En cas d'opposition régulière, le conseil départemental statue sans recours pour l'enseignement primaire, et, sauf appel devant le conseil impérial, pour l'enseignement secondaire. D'ailleurs, aux termes de l'article 77, le conseil départemental peut accorder dispense des conditions légales.

L'article 85 de la loi du 15 mars 1850 est le seul texte un peu récent qui soit applicable aux cours publics d'enseignement supérieur. Cet article porte que : « jusqu'à promulgation de la loi sur l'enseignement supérieur, le conseil impérial exercera, à l'égard de cet enseignement, les attributions qui appartenaient au conseil de l'Uni-

[1] Huc, ancien missionnaire apostolique, l'*Empire chinois*, t. II, p. 93 (Paris, 1864).

Digitized by Google

versité. » Ainsi, l'article 85 se réfère à une législation antérieure dont il importe de rechercher et de préciser les dispositions. Qu'il soit permis de constater, auparavant, un fait remarquable. La loi de 1850 est, de l'aveu commun, une œuvre où se reconnaît la main habile du clergé ; on y a minutieusement réglé les choses de manière à favoriser les maisons ecclésiastiques d'instruction primaire et secondaire. Quant aux établissements d'un degré plus élevé, le législateur de 1850 les a visés très-négligemment ; il s'est référé, pour ce qui les concernait, à une future loi, qui est encore à venir et ne sera faite de longtemps. Pourquoi ? Serait-ce que le clergé regarde le haut enseignement comme étant une charge sans profit qui la compense, comme une coûteuse inutilité ? Serait-ce qu'il ne se sent pas de force à s'y impatroniser encore ? Pense-t-il pouvoir obtenir un jour, par la force des choses, une place importante dans les chaires de Facultés, et par suite dans la collation des grades ? On ne sait, mais évidemment il n'a nulle envie de voir se propager un haut enseignement libre.

La constitution originaire de l'Université repose, d'après le décret du 17 mars 1808, sur une double base : le pouvoir administratif remis tout entier entre les mains du grand maître, et l'attribution donnée au conseil de veiller sur le perfectionnement des études, la police des écoles, la comptabilité et la discipline. Aux termes de l'article 54 du décret du 17 mars, c'est le grand maître qui accorde la permission d'enseigner ; encore ne peut-on la lui demander que si l'on est membre de l'Université impériale et gradué ; même avec un grade conféré par l'une des Facultés universitaires, on ne peut enseigner publiquement sans un visa spécial. Une circulaire adressée, en 1810, aux recteurs ne laisse subsister aucune hésitation à cet égard. « Désormais, y est-il dit, » aucun individu, même gradué, ne pourra faire de cours public sans » avoir préalablement obtenu l'autorisation du grand maître, accordée » sur le rapport du recteur. » Le droit d'autorisation, ainsi dévolu au ministre, a subi les vicissitudes analogues aux fluctuations de la puissance universitaire ; mais l'ordonnance du 7 décembre 1845, qui remet en vigueur, pour ce qui concerne les attributions du conseil, les dispositions du décret organique de 1808, a rendu au ministre le droit d'autoriser seul les cours publics, et la loi du 15 mars 1850 n'a limité ce pouvoir qu'en ce qui concerne les cours primaires et secondaires.

Tels sont les principes adoptés et affirmés par la circulaire ministérielle du 23 janvier 1865.

Il ne saurait donc y avoir de doute sur l'état de la législation. Les cours primaires et secondaires sont régis par l'article 77 de la loi ;

Digitized by Google

les cours d'enseignement supérieur relèvent du ministère seul, en vertu des dispositions combinées de l'article 85 de la loi du 15 mars 1850, de l'ordonnance du 7 décembre 1845 et du décret organique du 17 mars 1808.

Quelles conditions doivent remplir les personnes qui demandent à faire des cours publics d'enseignement supérieur?

Le ministre a répondu : « Il est évident que, dans l'intérêt même du succès de cet enseignement nouveau, les personnes qui sont appelées à y prendre part doivent offrir des garanties de maturité, d'expérience et de capacité. Ainsi, autrefois, dans Athènes à ses plus beaux jours, le droit de parler dans l'assemblée du peuple était une sorte d'office public réservé aux hommes d'un âge mûr et qui n'était accordé qu'après examen. Un poëte même ne pouvait, avant trente ans, faire représenter une pièce au théâtre.

» Aujourd'hui, pour être professeur de Faculté, il faut aussi avoir trente ans et justifier du diplôme de docteur; on ne peut être agrégé qu'à vingt-cinq ans. Pour diriger une école secondaire libre, il faut avoir au moins le même âge et être pourvu du grade de bachelier. Ce ne sera donc pas trop exiger que de demander vingt-cinq ans d'âge pour l'enseignement supérieur libre. Quant à la condition de grade, il paraîtrait trop rigoureux de maintenir la jurisprudence établie par l'ancien conseil de l'Université, qui, à une époque où les cours libres étaient très-peu nombreux, exigeait la production du diplôme de docteur. On ne demandera pas même d'une manière absolue le grade de licencié; mais il en sera tenu grand compte. L'autorisation pourra, d'ailleurs, être accordée sans justification de grade aux anciens élèves des grandes écoles de l'État, aux fonctionnaires des administrations publiques, aux membres des sociétés savantes qui seraient présentés par ces sociétés, aux hommes enfin qui, à défaut de services publics, offriraient une notoriété littéraire ou scientifique fondée sur des titres sérieux.

» On a paru craindre un instant que l'autorisation de parler en public donnée à des professeurs de lycées ou de colléges ne nuisît au service. Ces craintes étaient sans fondement : ce sont précisément les professeurs les plus exacts dans l'accomplissement de leurs devoirs qui ont demandé avec le plus d'empressement à faire des cours, et il a été constaté que ce surcroît de travail volontaire n'a pas nui à la bonne direction des classes. Les difficultés, à cet égard, ne pourraient tenir qu'aux personnes, et vous n'hésiteriez pas à me fournir tous les renseignements propres à protéger les intérêts du service contre les préoccupations d'un enseignement extérieur.

Digitized by Google

» L'admission des étrangers dans l'enseignement a été réglementée par le décret du 5 décembre 1850, pour l'instruction primaire et secondaire. Pour ce qui regarde les cours supérieurs, les étrangers rentrent dans le droit commun de l'autorisation préalable par le ministre; de plus, ils sont astreints à l'obligation de justifier de leur admission à jouir des droits civils.

» La marche à suivre dans l'instruction des demandes en autorisation de cours libres est déterminée par les règles suivantes :

» Le décret du 29 juillet 1850 a fixé la procédure relative aux cours primaires et secondaires.

» Quant aux cours supérieurs, une demande signée par le postulant et indiquant les sujets à traiter et le local où se font les leçons est adressée au ministre, qui décide sur les avis du préfet et du recteur.

» Des exceptions doivent être admises :

» 1° Lorsqu'il s'agit de cours faits par les professeurs de l'Université ou par des fonctionnaires publics, tels que des ingénieurs des ponts et chaussées et des mines, dûment autorisés d'ailleurs par le ministre compétent; vous pourrez, monsieur le recteur, après avis du préfet, accorder vous-même l'autorisation provisoire, en ayant soin de m'envoyer immédiatement les pièces et les renseignements qui la justifient. Lorsqu'il s'agit de fonctionnaires déjà investis de la confiance du gouvernement, on conçoit qu'il soit procédé avec des formes plus rapides.

» 2° Il en doit être de même pour l'autorisation de leçons dont l'objet est d'enseigner les applications spéciales et pratiques d'une science.

» Tous les autres cours, qu'ils soient faits par des professeurs isolés, ou par des professeurs enseignant dans un même local, sont soumis à la règle générale de l'autorisation ministérielle.

» Il est indispensable de ne pas perdre de vue que l'autorisation porte à la fois sur la personne, sur le sujet à traiter et sur le local; de sorte que l'autorisation donnée s'applique exclusivement à la matière indiquée et ne vaut que pour le local désigné.

» Les autorisations ne sont valables que pour un an, et peuvent toujours être retirées.

» On suivra, à l'égard des lectures publiques, les règles établies pour les cours d'enseignement supérieur.

» L'enseignement ne pouvant porter que sur des matières scientifiques ou littéraires, il est inutile d'ajouter que, si des questions politiques ou religieuses étaient indiquées comme sujet des cours, je ne pourrais donner suite à ces demandes. En effet, l'autorisation pour les

Digitized by Google

réunions politiques ressortit au ministère de l'intérieur, et les questions religieuses échappent à la compétence du ministre de l'instruction publique. Les cours et conférences que j'autorise n'ont et ne peuvent avoir d'autre but que la culture de l'intelligence, le développement du goût et les enseignements variés que fournit l'étude des lettres, de la philosophie, des sciences, de l'histoire et des arts. Toute excursion dans le champ de la polémique religieuse ou politique demeure donc absolument interdite. »

Ainsi enlacé, le haut enseignement libre sera bien robuste s'il échappe à son tuteur ; mais ce n'est point par cette remarque que nous voudrions finir. Nous oserions encore moins demander si cet examen que l'on subissait à Athènes avant de pouvoir monter à la tribune était bien, comme semble le dire M. le ministre, quelque chose de comparable à celui que peut faire subir un recteur ou même un Grand Maître assisté du Conseil supérieur. Un doute sur ce point serait une irrévérence envers l'ancien professeur d'histoire qui n'a pas dû faire usage légèrement de ses souvenirs. Il est plus convenable d'admirer avec quelle logique intrépide et puissante la bureaucratie française pratique la méthode déductive. On lui a donné un principe à suivre, le principe d'autorité ; elle en a fait sortir toutes les conséquences à miracle.

A. Morel.

Digitized by Google

EDGARD POE

L'HOMME, L'ARTISTE ET L'OEUVRE

Histoires extraordinaires, Nouvelles Histoires extraordinaires, Aventures d'Arthur Gordon Pym, Eureka, quatre volumes traduits par M. CHARLES BAUDELAIRE. — *Contes inédits d'Edgard Poe,* un volume traduit par M. WILLIAM HUGHES.

I

Toute étude de l'œuvre d'Edgard Poe doit être précédée d'une notice biographique, fort courte, il est vrai, mais indispensable à l'intelligence de ce talent singulier, où l'étrangeté domine et déborde. Dans Edgard Poe, l'homme et l'écrivain se tiennent par des liens si nombreux et si serrés, le génie de l'un se ressent tellement des faits et gestes de l'autre, la *race,* le *milieu,* le *moment,* — pour employer les termes mêmes d'un critique distingué, qui joint à ses mérites divers celui d'exciter les scrupules dévots de l'Académie française, — ont marqué d'une empreinte si forte chaque morceau sorti de sa plume, que vouloir juger le conteur américain, sans tenir compte de ces circonstances particulières, ce serait se condamner à l'impuissance ou à la banalité, probablement aux deux à la fois.

Digitized by Google

En effet, quand on aura dit d'Edgard Poe : C'est un poëte, « trop riche de passion et de poésie, un de ces illustres malheureux, venu, après tant d'autres, faire le rude apprentissage du génie chez les âmes inférieures [1], » on aura donné la définition d'un Gilbert quelconque, ou du Chatterton inventé par Alfred de Vigny, ou de l'Hégésippe Moreau de la légende, on aura reproduit une thèse un peu vieillie depuis quelque trente ans, mais on n'aura pas plus expliqué l'auteur du *Corbeau*, que l'auteur d'*Eureka*, de *Bérénice* et du *Roi Peste*.

On pourra prouver que la vie de l'homme a été triste et misérable, qu'il a lutté contre la pauvreté sans la vaincre, qu'il a trouvé des sots, des envieux et des exploiteurs sur sa route ; mais, par le récit dramatique de ces événements communs, qui se retrouvent dans la vie de la plupart des individus, et qui ne sont pas le lot spécial de certaines âmes « sacrées, » soi-disant « vouées à l'autel, condamnées à marcher à la mort et à la gloire à travers leurs propres ruines, » — par ce récit, dis-je, l'historien nous aura révélé sa manière de voir sur la destinée qu'on est convenue d'attribuer au poëte, à l'homme de génie : il ne nous aura rien révélé sur Edgard Poe, et nous n'en serons pas mieux préparés à comprendre la nature de son talent, à juger les éléments complexes dont ce talent s'est formé.

Ces théories, ni neuves, ni consolantes, — au nom desquelles on nous représente, « comme des martyrs dans les cirques, les natures spirituelles et angéliques, » — diffèrent de la jument de Roland, qui n'avait qu'un seul défaut, en ce qu'elles ont deux défauts très-graves. D'abord, elles sont fausses la plupart du temps, et ensuite, fussent-elles vraies, elles auraient encore le tort d'être si vagues, si élastiques, qu'elles s'appliquent à tout et à tous avec la même facilité, et ne définissent personne. C'est un cadre aussi banal que les albums à photographies, où chaque personnage illustre de l'époque trouve sa place, Pie IX et Garibaldi, Rigolboche et la reine d'Angleterre. — La critique est aujourd'hui plus sévère.

Edgard Poe est trop *personnel*, ses écrits sont trop étranges, la direction de son esprit a quelque chose de trop exclusif et de trop particulier, pour qu'il soit possible de se contenter à son égard d'un signalement également applicable, je le répète, à Gilbert ou à Rousseau, à Chatterton ou à Champfort, à Hégésippe Moreau ou à de Musset.

Avec l'auteur des *Histoires extraordinaires*, on entre dans un pays

[1] Préface des *Histoires extraordinaires*, par M. Ch. Baudelaire.

Digitized by Google

étrange, hanté par des êtres fantastiques dont le type fortement accusé varie peu, mais dont le tour d'idées présente un problème intéressant à résoudre.

Juger ce pays et ses habitants d'après les règles antiques et solennelles de l'ancienne critique, se placer à un point de vue purement littéraire pour apprécier cette œuvre forte et monotone, lui appliquer, afin de la mesurer, les compas classiques ou les équerres romantiques, rechercher si elle rentre dans les règles du beau et du bon goût, ou bien l'admirer comme un produit exceptionnel de l'imagination poussée à sa dernière puissance, ou bien encore fonder sur elle les bases d'une nouvelle esthétique, — c'est se vouer à ne voir, à ne comprendre que le côté superficiel de l'œuvre, c'est passer, sans la résoudre, à côté de cette question : Quel est le caractère essentiel de cette inspiration *sui generis*, quelle est son origine?

Il y a des hommes, en petit nombre, et ce sont les vraiment grands, dont le génie se révèle à nous par une sorte d'intuition naturelle : avec eux nulle nécessité de s'enquérir des *pourquoi* ni des *comment*. — Ainsi on pourrait, à la rigueur, ignorer que Molière a vécu au XVII^e^ siècle, sous le règne de Louis XIV, qu'il a été malheureux dans son intérieur, qu'il a parcouru la France à la tête d'une troupe d'acteurs, qu'il a été lui-même acteur et directeur de théâtre. — On pourrait également ignorer que Cervantès est né en Espagne, au XVI^e^ siècle, qu'il a servi d'abord dans l'armée, qu'il a pris part au combat de Lépante, puis qu'il devint l'esclave des Maures, enfin qu'il resta pauvre toute sa vie, et que ce fut la main d'un héros qui a tenu la plume de l'immortel auteur de *Don Quichotte*.

Sans doute, ces faits ne sont pas indifférents aux yeux du critique et de l'observateur, du moraliste et du savant, de l'homme, en un mot, qui sait que rien n'étant le produit du hasard, on doit retrouver dans les œuvres de l'écrivain l'empreinte indélébile des circonstances où il a vécu, la marque de son origine et de son siècle.

Sans doute, quand on connaît à fond la société au temps de Louis XIV, quand on sait de quelles larmes était trempé le rire de Molière, quand on a étudié l'esprit gaulois à travers les âges, on démêle chez l'auteur du *Tartufe* et du *Misanthrope*, du *Festin de Pierre* et du *Médecin malgré lui*, un ensemble de qualités, une certaine façon de concevoir la vie et de la dépeindre, qui ne devaient se produire, sous la forme qu'elles ont revêtue, que chez cet homme et dans cette époque.

Sans doute l'Espagne du XVI^e^ siècle, l'Espagne de l'héroïsme et du fanatisme, jetant son dernier éclat avant de périr sous la double étreinte

Digitized by Google

de ses rois et de ses inquisiteurs, de Philippe II et de Torquemada, a collaboré tout entière au *Don Quichotte*, et cette œuvre admirable devait naître chez ce peuple dont la vive imagination n'avait d'autres issues que le mysticisme et les fantaisies chevaleresques.

Mais, laissant de côté ces détails qui constituent l'individualité des œuvres de Molière et de Cervantès, — pour ne citer que deux noms généralement populaires, — et qui nous racontent comment ces œuvres se sont formées, il reste en plus chez elles, — cette formation une fois expliquée, — un fonds immuable, éternel, vraiment humain, auquel le plus ignorant se montrera sensible.

Ces deux écrivains se distinguent avant tout par une intelligence plus claire de la vie, par la faculté sublime de la reproduire sous nos yeux dans sa vérité complète. Enlevez aux personnages de Molière leurs noms de circonstance, leurs rubans et leurs talons rouges ; enlevez à Sancho son âne, à Don Quichotte sa rondache et son plat à barbe ; et, sous Alceste ou Scapin, comme sous Don Quichotte ou Sancho Pança, vous retrouverez l'homme entier, vous retrouverez la vie elle-même.

Ceux-là sont des hommes de génie. — Mais qu'est-ce alors que le génie, si ce n'est le résultat du jeu naturel d'un ensemble magnifique de facultés égales entre elles, et de *celles-là seulement* qui se rencontrent, quoique à un degré inférieur et dans un équilibre rompu, chez tous les hommes sains de corps et d'esprit ?

Loin donc de croire que le génie soit une maladie, une sorte de folie particulière, nous pensons qu'il faudrait l'appeler la santé suprême. L'homme en qui une faculté se développe outre mesure est seul malade, car ses autres facultés s'atrophient en raison directe de ce développement anormal. Tout en lui et autour de lui se modifie. Il ne voit plus qu'une seule chose, ou plutôt qu'un seul côté des choses, et les forces vives de son cerveau, concentrées sur un point unique, l'amènent parfois à des découvertes inattendues de détail, qui nous frappent d'étonnement, qui excitent même, à juste titre, notre admiration. Chez ces écrivains, chez ces hommes, les circonstances extérieures, les conditions spéciales et plus intimes de race et de milieu ont une importance non-seulement primordiale, mais absolue.

Ils resteraient inexplicables, si l'on ne remontait à l'origine de la maladie, si l'on ne s'enquérait minutieusement de toutes les causes qui ont influé sur son développement. Il a fallu, le plus souvent, la longue gestation de plusieurs générations pour amener à maturité le germe de cette faculté exubérante qu'ils ont apportée en naissant, de même que l'enfant tient de ses parents le germe du mal incurable dont il devra

Digitized by Google

mourir. Mais, de même aussi que ce mal est une force aveugle, sur laquelle la volonté a peu d'empire; qui subit le contre-coup de tous les chocs externes; dont l'air, la nourriture, le genre de vie, modifient à l'infini la marche nécessaire; qui peut rester à l'état latent, ou prendre brusquement un caractère aigu et terrible suivant l'influence du milieu, — de même cette faculté exubérante, reçue au berceau, en vertu d'une loi fatale d'hérédité, subit toutes les influences de l'éducation, de l'époque et des événements. Elle se pousse à l'excès, si l'entourage intellectuel lui est favorable; elle prend un cours plus détourné ou se concentre davantage, si des obstacles lui barrent la route. N'étant par elle-même qu'un mouvement et une prédisposition, se grossissant des principes étrangers qu'elle rencontre, elle devra, dès lors, être soumise à une sorte d'analyse chimique, au bout de laquelle on recueillera au fond de la cornue les éléments divers qu'elle a charriés dans sa course. Car, nous le répétons, cette faculté est une simple force, une simple tendance du cerveau. Elle attire à soi, elle agit par cohésion : elle n'imprime point à ce qu'elle a reçu du dehors ce cachet de *fixité* et de *généralité* qui rend les œuvres de l'homme de génie si facilement abordables par tous en tout temps.

Un exemple rendra notre idée plus claire. Supposons qu'un homme naisse avec la faculté dominante de l'observation. La faculté d'observer n'est rien par elle-même évidemment que l'aptitude à voir vite et bien tous les faits qui s'accomplissent autour de nous, de quelque nature qu'ils soient, même les plus indifférents en apparence, ceux qui échapperaient à un homme chez lequel cette aptitude serait faible ou manquerait tout à fait. Il est évident aussi que cette aptitude, suivant les événements, s'appliquera plus particulièrement à tel genre de faits, à tel ordre d'idées. Cet homme pourra devenir soit un grand chimiste, soit un grand physicien, soit un grand astronome. Il pourra devenir également un écrivain, mais à la condition qu'à cette première faculté s'en mêle déjà une seconde plus ou moins développée, et que nous appellerons l'imagination.

L'imagination, remarquons-le bien dès à présent, n'est pas non plus une force dirigeante, raisonnée : c'est une force aveugle, au même titre que l'observation, — et dont le rôle se borne à combiner les faits entre eux, à leur donner ce relief essentiel qu'ils avaient perdu en sortant de la réalité pour se classer dans une case de notre cerveau.

Aussi cet homme, merveilleusement approprié à produire des œuvres soit littéraires, soit artistiques, restera, néanmoins, condamné à deux opérations toutes passives : comme une glace, il recevra

Digitized by Google

l'impression et la renverra. — Son horizon s'arrêtera où s'arrête son regard, son imagination s'exercera exclusivement sur ce qu'il aura vu et ressenti. S'il est Français, né au XIXe siècle, dans la classe bourgeoise, on retrouvera dans tous ses écrits, et l'on retrouvera *exclusivement*, la France d'un certain moment et d'un certain milieu. S'il est élevé à Paris, fils de Parisien, ou s'il naît à Saint-Malo, gentilhomme breton, chaque mot sorti de sa plume vous le racontera et pourra, pour ainsi dire, lui servir d'extrait de baptême, de telle sorte qu'il deviendra tout à fait impossible de l'apprécier avec justice, si l'on ignore ce qu'était la France de ce moment et de ce milieu, si l'on ignore le climat et le passé de la Bretagne.

Ce sera l'homme de talent, c'est-à-dire le malade, l'homme d'une faculté ou de deux, peut-être de trois ou de quatre, — et alors il s'avancera d'autant d'étapes sur la route qui mène au génie, à la grandeur durable et complète ; — mais, quel que soit le nombre de ses facultés créatrices, elles seront toujours *inégales* entre elles. Elles se suivront *à distance*, l'une précédant l'autre, et limitant par son excès le développement normal de la suivante.

Eh bien ! cet homme, si nous voulons le juger, le comprendre seulement, le placer à son rang véritable ; si nous voulons éviter de bâtir des théories littéraires fausses et des esthétiques ridicules sur ses œuvres; si nous voulons arriver à découvrir l'origine de telles et telles qualités, de tels et tels défauts, de certaines tendances et de certaines étrangetés, — il faut l'étudier à fond, lui, son entourage, sa famille, sa patrie. Aucun détail intime ou matériel n'est indifférent ou négligeable, fût-ce même pour un moment.

Sans cela, comment apprécier la valeur de quelques traits qu'on pourrait confondre facilement avec des traits de génie, et qui ne sont que le hasard heureux d'une rencontre favorable où la faculté dominante s'est trouvée tout à coup dans le milieu exactement fait pour elle ? Sans cela, comment échapper à l'étonnement irréfléchi qu'un pareil écrivain nous inspire ? Comment ne pas l'admirer ainsi qu'un phénomène inexplicable, une sorte de miracle vivant, sans autre cause que le caprice d'une volonté supérieure et en dehors des lois connues de l'intelligence ?

Le génie, au contraire, étant la santé par excellence, et la santé n'étant que le jeu naturel et complet des diverses fonctions de l'organisme humain, soit physique, soit intellectuel, ne présente aux yeux de la foule rien d'extraordinaire et d'inattendu. Il offre à notre admiration, sans la forcer ni la surprendre, le grand spectacle de toutes les facul-

Digitized by Google

tés qui constituent l'homme sain, mais poussées à un degré supérieur de puissance. L'homme de génie ne diffère point des autres hommes : c'est pour cela qu'il les ravit et les domine. La seule chose qui le distingue et le sépare d'eux, c'est une certaine force de projection en vertu de laquelle il répand dans le monde, sous une forme durable et parfaite, des idées qui n'ont rien d'étrange ni d'anormal, que chacun de nous retrouve en soi, du moment où le génie les a marquées de son empreinte. A l'homme de talent, on accorde volontiers certains dons particuliers et qui seraient son apanage exclusif. Parce qu'une partie de son cerveau plus ou moins grande s'est atrophiée, parce qu'une autre partie, nourrie aux dépens du reste, a pris des proportions quelquefois colossales, le vulgaire, méconnaissant au prix de quels sacrifices ce résultat s'est produit, croit à l'existence d'une merveilleuse richesse intellectuelle. Loin qu'il y ait richesse, il y a pléthore sur un point donné, appauvrissement partout ailleurs.

Quand on lit Molière ou Cervantès, ou quelque autre de ces grands écrivains, le mouvement de leur intelligence est si simple et si logique, il satisfait si réellement notre raison, il cadre si bien avec le jeu normal de notre propre cerveau, que l'admiration ne naît pas tout d'abord. Il nous semble que nous aurions presque pu écrire ce qu'ils ont écrit. Rien ne nous avertit, au premier moment, de la distance qui nous sépare d'eux : leur puissance harmonieuse, sans fracas, sans effort, ne s'impose point à notre attention, et ne s'empare pas de notre enthousiasme avec effraction.

Le suprême bon sens uni au courage et dirigeant des facultés parvenues à un état de perfection, voilà bien le signalement du génie. Aussi, loin de nous laisser surprendre par l'éclat de quelques dons littéraires excessifs, devons-nous voir, dans cet éclat même, la preuve que l'équilibre, où réside la grandeur véritable, est totalement rompu.

Remarquons, toutefois, que cet équilibre et cet ensemble communs à tous les hommes de génie n'enlèvent rien à leur originalité propre. Étant le type le plus complet et le plus *réussi* de l'humanité, considérée à un point de vue général et comme espèce ayant ses caractères distinctifs, ils appartiennent, dans une certaine mesure, à l'humanité de tous les âges et de tous les pays, mais ils sont aussi des individus, c'est-à-dire des êtres particuliers appartenant d'autre part à leur race, à leur siècle, obéissant à l'action de ces forces morales et physiques auxquelles nulle créature n'échappe.

Ces forces décident de la direction que prendra leur pensée, de l'emploi spécial qu'ils feront de leur puissance. Combinées en quantités

Digitized by Google

variables avec les facultés naturelles, elles mettront sur le premier plan telle ou telle faculté en particulier, toujours soumise au bon sens, et qui jouera seulement le rôle du pouvoir exécutif dans un pays où la liberté régnerait.

En définissant l'homme de talent, nous avons tout le temps parlé d'Edgard Poe sans le nommer, car, lui, plus que tout autre, il convient de le classer parmi ces esprits malades qui relèvent pour le moins autant de la médecine que de la critique. Avec Molière et Cervantès, l'œuvre l'emporte sur l'ouvrier et se distingue par certains caractères généraux et durables faciles à dégager. Avec Edgard Poe, le contraire a lieu : l'homme est tout, l'œuvre n'est rien ; — elle a seulement raconté et reproduit l'ouvrier lui-même. Le caractère essentiel de la folie, l'idée fixe ou monomanie, se retrouve dans tous ses écrits à un degré quelconque, particulièrement dans ses *Contes*, et, sous une autre forme, dans son poëme philosophique intitulé : *Eureka*. Mais la monomanie n'est qu'un symptôme, que la manifestation d'un état particulier du cerveau : *elle annonce la rupture de l'équilibre*. Le cerveau n'a qu'une idée, ou lui rapporte tout, ce qui revient presque au même, parce que ses fonctions ne sont ni régulières ni *complètes*. Une d'elles, tantôt par suite d'une structure défectueuse de la machine cérébrale, tantôt par suite d'un choc soit moral, soit physique, continuant d'agir au milieu de l'inaction de toutes les autres, acquiert une puissance incomparable. Seulement l'écrivain, réduit à cet état morbide, bien loin d'embrasser le monde extérieur dans son ensemble, l'aborde nécessairement par un seul côté, ignorant absolument tout ce qui n'est pas lui-même et sa maladie. L'exclusion devient son caractère; il mutile tout ce qu'il touche.

La vie connue d'Edgard Poe peut se résumer en quelques lignes.

Edgard Poe est *Américain*. — Il naquit, en 1813, à Baltimore, du mariage de David Poe avec une Anglaise, Élisabeth Arnold, « célèbre par sa beauté. » Ce mariage romanesque conduisit David à se lancer lui-même dans la carrière du théâtre. Il se fit acteur, et joua sur les scènes des principales villes de l'Amérique du Nord. Cette union, du reste, ne fut ni très-heureuse, au point de vue matériel, ni de très-longue durée, et les deux époux moururent « presque en même temps, laissant dans l'abandon et le dénûment le plus complet trois enfants en bas âge, dont Edgard. »

Edgard Poe est donc, comme le remarque M. Baudelaire, « l'enfant de la *passion* et de l'*aventure*. »

Digitized by Google

Resté orphelin, il fut adopté par un riche négociant de Richmond, M. Allan, et notre futur écrivain, arraché tout à coup à la misère, à l'isolement, introduit dans une maison où régnait l'aisance, grandit « avec l'espérance légitime d'une de ces fortunes qui donnent au caractère une superbe certitude. » Des voyages en Angleterre, en Écosse, en Irlande, puis un séjour plus prolongé à Londres même, occupèrent cette première partie de son enfance.

En 1822, il revient en Amérique, entre à l'université de Charlottesville en 1825, et s'y distingue dès lors, « non-seulement par une intelligence quasi miraculeuse, mais aussi par une abondance presque sinistre de passions, — une précocité vraiment américaine, — qui finalement fut la cause de son expulsion. Il est bon de noter, en passant, que Poe avait déjà, à Charlottesville, manifesté une *aptitude des plus remarquables pour les sciences physiques et mathématiques*. »

Des dettes de jeu, à cette époque, le brouillent momentanément avec son père adoptif, et le jeune homme s'embarque pour la Grèce, avec l'intention d'aller combattre les Turcs. C'était le moment du réveil des Hellènes et de leur lutte héroïque pour l'indépendance.

Il y a ici, d'après M. Baudelaire, une lacune dans la vie de son héros. Parti pour la Grèce, on le retrouve à Saint-Pétersbourg, « compromis..., obligé d'en appeler au ministre américain, Henry Middleston, pour échapper à la pénalité russe et retourner chez lui [1]. »

En 1829, de retour en Amérique, il entre à l'école militaire de West-Point, et se fait renvoyer au bout de quelques mois, comme précédemment de l'université de Charlottesville.

Vers la même époque, son père adoptif épousait en secondes noces une femme toute jeune. « Une querelle domestique prend place ici, — une histoire bizarre et ténébreuse que je ne peux pas raconter, nous dit M. Baudelaire, parce qu'elle n'est clairement expliquée par aucun biographe. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il se soit définitivement séparé de M. Allan, et que celui-ci, qui eut des enfants de son second mariage, l'ait complétement frustré de sa succession. »

C'est alors seulement que commence la seconde partie de la vie d'Edgard Poe, la vie active et de production littéraire.

Au sortir du luxe, ou tout au moins de l'aisance, après avoir vécu et voyagé en jeune homme qui sent derrière lui un coffre-fort où se trouve l'absolution de toutes ses folies, Edgard Poe retombe brusquement dans

[1] « La vie d'Edgard Poe, sa jeunesse, ses aventures en Russie et sa correspondance ont été longtemps annoncées par les journaux américains et n'ont jamais paru. »

Digitized by Google

la misère. Après avoir déployé de remarquables aptitudes pour les sciences physiques et mathématiques, après être entré dans une école militaire et s'être préparé à embrasser la carrière des armes, il se révèle comme poëte par la publication de son premier volume.

Les nécessités de l'existence le font quelque temps soldat, mais bientôt, doublement vainqueur dans un concours littéraire ouvert, l'un « pour le meilleur conte, l'autre pour le meilleur poëme, » il devient, à vingt-deux ans, directeur d'une Revue nouvellement fondée : *le Southern Literary Messenger*. Cette position brillante, et qui pouvait assurer son avenir, lui rapportait peu d'argent (2,700 francs par an). Il la rendit encore moins lucrative en épousant sa cousine, qui ne possédait rien. Au bout de deux ans, d'ailleurs, il se brouillait avec le propriétaire de la Revue dont il avait fait le succès.

« La raison de cette séparation se trouve évidemment dans les accès d'*hypocondrie* et les crises d'*ivrognerie* du poëte, » ajoute M. Baudelaire, qui reconnaît implicitement par là que « le poëte » ne fut point en cette circonstance victime du caprice ou de l'injustice de M. White.

A partir de ce moment, la vie d'Edgard Poe devient décidément errante. Il parcourt les principales villes de l'Union, dirigeant des Revues ou y collaborant, publiant des articles critiques et philosophiques, et ces *Contes* qui ont fait sa réputation en France, grâce à la traduction de M. Baudelaire. L'*ivrognerie* est sa maîtresse, la misère sa compagne. Sa femme meurt ; et, peu de temps après, « le poëte subit les premières attaques du *delirium tremens*. » Ajoutons les premières attaques sensibles pour les autres, visibles à leurs yeux, médicalement reconnaissables, car, avant le moment suprême où les ravages de l'alcool deviennent un mal externe du ressort de la médecine, tous les ravages intellectuels et cérébraux ont été accomplis depuis de longues années. Le *delirium tremens*, ce n'est pas la maladie qui commence, c'est le malade qui finit.

Le 7 octobre 1849, à New-York, « dans les pâles ténèbres du petit jour, un cadavre fut trouvé sur la voie..., non, un corps vivant, mais que la mort avait marqué de sa royale estampille. Sur ce corps, dont on ignorait le nom, on ne trouva ni papier ni argent, et on le porta dans un hôpital. C'est là que Poe mourut le soir même (un dimanche), vaincu par le *delirium tremens*. »

Edgard Poe avait trente-sept ans lorsqu'il succombait ainsi aux suites d'un dernier excès alcoolique, après avoir passé la nuit du samedi au dimanche dans une taverne.

Digitized by Google

Tels sont les événements connus et incontestables de cette courte vie si misérablement brisée à son début.

On peut remarquer que ce récit contient bien des lacunes et plusieurs points obscurs. Les détails intimes nous manquent. Nous ignorons les circonstances mystérieuses de ce voyage en Grèce qui se termine à Saint-Pétersbourg, ainsi que les motifs vrais de la dernière rupture du jeune homme avec son père adoptif.

Il est possible que ces circonstances n'aient pas été toutes à l'honneur de l'écrivain, et qu'Edgard Poe ait rapporté de cette course lointaine quelque souvenir rongeur, quelque préoccupation douloureuse.

Il est possible aussi que le second mariage de M. Allan avec une toute jeune femme ait créé un de ces conflits de passion que la vie réelle présente encore plus souvent que le drame et le roman, — ou que des questions d'argent, nées de cette union qui devait être féconde, aient seules amené la séparation définitive du protecteur et du protégé; mais ces détails, malgré leur importance, ne sont pas essentiels à notre sujet. Ce que nous savons suffit amplement pour reconstituer la physionomie morale de l'homme.

Du récit précédent il ressort quatre faits principaux : 1° Edgard Poe était *Américain*, c'est-à-dire de race anglo-saxonne; 2° la *passion* et le roman ont présidé à sa naissance; 3° il avait une aptitude remarquable pour les *sciences physiques et mathématiques;* 4° il était ivrogne et mourut du *delirium tremens.*

Nous insisterons peu sur le premier point, la race. Tout a été dit à ce sujet par des voix autorisées. Nous rappellerons seulement que les caractères fondamentaux de la race anglo-saxonne sont, d'une part, l'orgueil, non pas expansif, — comme chez l'Espagnol, — hautement avoué, et poussant l'ostentation jusqu'aux limites extrêmes où commence la naïveté, mais concentré, irritable, souffrant de la contrainte qu'il subit; et, d'autre part, le développement excessif de la personnalité, de l'individualité si l'on préfère, d'où découle une série de conséquences inévitables.

Ainsi ce qui frappe l'Anglo-Saxon dans l'univers, c'est l'homme, et dans l'homme, c'est l'individu. — La société se compose à ses yeux d'une série d'unités indépendantes dont le jeu particulier l'intéresse plus que l'ensemble lui-même. — Il voit bien ce qu'il voit, mais il regarde rarement au loin, au-dessus de lui. Ses spéculations les plus aventureuses en apparence ont un but très-défini et nullement aventureux. Sa force est une force de concentration et d'analyse; il est puissant, parce qu'il ne se dépense pas, et ses passions acquièrent, par suite

Digitized by Google

du milieu étroit où elles se développent, un caractère d'intensité, une violence sourde, une ténacité redoutable, qu'elles n'auraient peut-être pas eus d'elles-mêmes, si elles avaient osé se soulager par un usage incessant. Se montrant rarement, repliées sur elles-mêmes, on pourrait les comparer à ces sommes d'argent auxquelles le rentier ne touche point, et qui rapportent non-seulement l'intérêt ordinaire, mais encore l'intérêt des intérêts : peu d'années les décuplent. Gênées dans leur essor, participant à cette vitalité énergique dont la concentration a doué l'individu lui-même, les passions de semblables hommes se pervertissent facilement, et tournent volontiers en maladies. Si l'individu est naturellement sain, si ses facultés jouissent d'un équilibre réel, la passion lui communiquera seulement une originalité heureuse et féconde ; si, au contraire, d'autres agents ont déjà rompu l'équilibre, si quelque germe fatal a été déposé dans le berceau de l'enfant, elle l'emportera d'une course irrésistible vers la monomanie, et comme une goutte d'acide se creusera une route douloureuse dans son cœur. — L'orgueil ajoutera encore quelque chose de plus sombre et de plus irréparable à cet état pénible et violent, car l'orgueil est aussi triste, aussi tenace que la vanité est mobile et légère [1].

A de pareils hommes, il suffira d'une infériorité physique ou du sentiment de quelque faute, *les abaissant à leurs propres yeux*, pour qu'ils mêlent l'absinthe à toutes leurs paroles, pour que la vie leur paraisse désolée, le monde coupable, la créature misérable.

Edgard Poe avait reçu en naissant une double dose de la passion telle que nous venons de la définir, car le mariage de son père et la vie d'aventure qu'il consentit à mener, à la suite de cette union où l'amour semble avoir exclusivement dominé, — en dehors de toutes les considérations qui décident habituellement de notre résolution en pareille circonstance, — signalent dans sa famille l'existence d'une ardeur d'imagination et d'une impétuosité de désirs déjà exceptionnelles.

Nous voici parvenus au troisième point, et l'un des plus importants ; nous voulons parler de l'*aptitude du jeune homme pour les sciences physiques et mathématiques*.

En effet, ce poëte, qui déclarait que la poésie ne devait pas avoir « d'autre but qu'elle-même, » ce partisan de l'art pour l'art, ce conteur étrange, qui semble doué au premier abord d'une imagination

[1] Comparez le Français à l'Espagnol et à l'Anglais. L'Espagnol est grave, mais il n'est que grave, parce qu'il affiche son orgueil, et lui ôte son amertume en le satisfaisant à chaque minute du jour. L'Anglais est triste : il cache son orgueil jusqu'au moment où cet orgueil éclate. Ce n'est plus un soulagement, c'est un *sinistre* : la soupape de sûreté lui manque.

Digitized by Google

exubérante et désordonnée, passa presque toute sa jeunesse, ainsi qu'on a pu le remarquer, dans des écoles spécialement destinées aux études préparatoires de l'ingénieur et de l'officier. Les mathématiques furent sa principale nourriture, et il s'y distingua de bonne heure par une aptitude remarquable. M. Baudelaire ajoute : « Plus tard, il en fera un usage fréquent dans ses étranges *Contes*, et en tirera des moyens très-inattendus. » — Comment en eût-il été autrement? — Edgard Poe était avant tout et par excellence un *esprit mathématique*, et, quoique cela puisse paraître peu vraisemblable dès l'abord, nous pensons démontrer dans la suite de ce travail que, chez le jeune écrivain, l'imagination et la faculté poétique doivent se placer au second rang, immédiatement après l'esprit mathématique, et soumises à lui.

Certes, Poe n'était pas un esprit pratique, — sa vie l'a éloquemment prouvé, — mais c'était un esprit essentiellement positif, et les tendances de son intelligence le conduisirent, ainsi qu'on le verra plus loin, à matérialiser outre mesure les procédés de l'art, sans donner à l'homme, néanmoins, le sens exact et juste des nécessités quotidiennes de l'existence.

On prétend que l'on reconnaît le diable, sous tous ses déguisements, à son pied fourchu. Il en est de même de l'Anglo-Saxon ; le côté positif de sa race persiste jusque dans des théories littéraires où l'on s'attendrait peu à le voir prédominer.

Mais là n'est pas le caractère distinctif d'Edgard Poe, et sa faculté dirigeante, celle qui plia toujours toutes les autres, qui les marqua toutes de son empreinte profonde et facilement reconnaissable, ce fut, nous le répétons, l'esprit mathématique seul.

Quand nous nous étonnons de voir les mathématiques, l'imagination et la poésie former ensemble une trinité, où les mathématiques jouent le rôle de Dieu le père, c'est que nous confondons ces dernières avec les sciences ordinaires, telles que la chimie et la physique.

Or, les mathématiques ne sont pas, à proprement parler, une science, et ne se servent pas de but à elles-mêmes. Elles nous enseignent un procédé pour résoudre les problèmes que les études scientifiques réelles offrent à la curiosité de l'homme; elles sont surtout, prises dans leur essence, un moyen de réduire en calculs palpables les conceptions pures de l'esprit, et de mesurer l'espace, l'une des deux formes sous lesquelles nous pouvons entrevoir l'infini.

Appuyée sur les mathématiques, l'imagination agrandit ses ailes et sent ses forces centuplées. Elle ne s'ingénie plus à *inventer* des faits impossibles, à *créer* des images extraordinaires.

Digitized by Google

A quoi bon cette peine inutile, ce travail fatigant et si vite borné par notre impuissance à nous élever longtemps au-dessus du milieu qui nous a vu naître, pour lequel nous vivons ? Les mathématiques ne sont-elles pas le domaine de l'extraordinaire et de l'impossible ? Mieux que cela, ne sont-elles pas la langue même de l'infini ? Elles seules le pénètrent de part en part, et, quand nous nous arrêtons, c'est notre pensée qui vacille, éblouie par le vertige ; mais l'instrument de notre pensée, toujours régulier, est là qui nous servirait encore si nos forces n'étaient épuisées.

Notre imagination, d'autre part, a pris une assurance et une certitude magnifiques dans cette compagnie précieuse. S'exprimant toujours dans un langage arrêté, net, concis, elle a fait un chemin dont rien ne l'avertissait. La réalité des calculs et des termes, la logique serrée des déductions l'ont enivrée et soutenue à la fois. Ele n'a pas cessé de sentir la terre sous ses pieds, le monde fini à sa portée, et cependant elle a parcouru l'espace sans limites et le temps sans bornes.

Seulement, lorsqu'on applique ce procédé aux spéculations de l'intelligence, au lieu de l'appliquer à quelque science exacte et définie qui lui sert de contre-poids et maintient l'équilibre de notre cerveau ; lorsqu'on soulève des idées avec cet instrument dont la puissance n'a pas de frontière, au lieu d'analyser des faits matériels et de résoudre des problèmes circonscrits, l'esprit perd le sentiment de la vérité *vraie*, c'est-à-dire *humaine*. Il ne s'aperçoit plus de l'abîme où il se plonge, l'impossible disparaît à ses yeux, et, parce qu'il procède par mesures exactes, il ne se doute plus qu'il mesure l'incommensurable.

Nous avons vu, de notre temps, assez d'exemples de cet esprit mathématique, de cette imagination dupe d'elle-même et de ses *moyens*, soit que les hommes ainsi doués voulussent réformer l'État, la société ou la religion, soit qu'ils s'efforçassent d'embrasser et de résoudre les trois problèmes à la fois.

Nous allons bientôt étudier dans Edgard Poe d'autres effets de cet esprit appliqué à la production littéraire. Mais rappelons-nous qu'Edgard Poe, en sa qualité d'Américain, est ennemi des spéculations trop vagues et trop vastes, trop générales surtout. L'analyse minutieuse et patiente ne saurait où se prendre dans un milieu non circonscrit. Il lui faut un horizon resserré, rapproché.

Cependant, l'esprit mathématique a sa pente fatale, et l'on ne s'y engage pas impunément.

Aussi, — après lui avoir emprunté d'abord ses procédés les plus matériels dans la poésie, ses analyses méthodiques, sa marche régulière et

Digitized by Google

logique, ses réductions puissantes à l'unité, dans ses *Contes*, — il le suivra enfin à travers l'espace et le temps, et nous donnera, dans *Eureka*, une explication non pas nouvelle, mais renouvelée de la création, sans s'écarter un instant des termes empruntés à la mécanique, à la statique et autres sciences de terminaison semblable, restant bien convaincu qu'il n'a point erré et qu'il ne peut se tromper, puisque ses *calculs* sont exacts, puisque ses *opérations* sont justes.

Quant à la poésie, pour en revenir à notre point de départ, lorsqu'on la réduit, — comme le faisait Edgard Poe, et comme le fait encore une certaine école française dont les représentants seraient faciles à nommer, — à n'avoir d'autre but qu'elle-même, elle se transforme presque en un problème de mathématique pure, où le rôle de l'imagination disparaît de plus en plus devant des procédés exclusivement mécaniques. Restreinte à deux éléments : l'harmonie et la mesure, on pourrait la chiffrer ainsi que la musique, dont elle devient une des branches, on pourrait la nombrer ainsi qu'une quantité arithmétique quelconque. Nous verrons, en effet, plus tard, que le poëme du *Corbeau*, par exemple, est le produit d'une sorte d'équation algébrique.

Maintenant il nous reste à considérer, chez l'auteur américain, l'ivrognerie et le *delirium tremens*.

Commençons par déclarer que nous n'envisagerons nullement la question au point de vue moral. Nous n'entendons ici, à ce sujet, ni blâmer, ni approuver Edgard Poe, ni l'accuser, ni le défendre. Cette tache au soleil afflige visiblement M. Baudelaire. Non pas toutefois qu'il se sente disposé à montrer de la sévérité contre un vice assez honteux ou assez inoffensif, suivant le degré auquel il domine sa victime, mais il éprouve quelque embarras en songeant à l'opinion du public. Il craint notamment que cette faiblesse, fort vulgaire en soi, n'arrache, — aux yeux des lecteurs français, — le pauvre Edgard Poe des hauteurs sublime où son traducteur, en sa qualité de confrère en poésie, aurait bien voulu le laisser de gré ou de force.

Aussi M. Baudelaire s'attache à établir les circonstances atténuantes du délit, et relève avec soin « le fait infiniment précieux de préméditation comme acquis et constaté, » — aimant mieux faire son héros un peu plus coupable que de permettre qu'on le suppose un peu moins grand. Un poëte ne badine pas quand il s'agit d'un poëte, et ces « âmes sacrées » ont les unes pour les autres de mutuelles indulgences, de réciproques tendresses. Comme les ouvriers de l'antique *Babel*, tous ces fils de la Muse travaillent au même monument gigantesque : leur propre piédestal ; seulement la confusion des langues, en les dispersant

Digitized by Google

à tous les bouts de l'univers, n'a point rompu leur union : ils s'entendent très-bien à travers leurs dialectes divers, et chacun continue d'apporter sa pierre à l'édifice de leur gloire commune.

Pour nous, du plaidoyer de M. Baudelaire, nous relèverons uniquement deux faits qui nous paraissent importants : d'une part, qu'Edgard Poe « ne buvait pas en gourmand, mais en barbare, avec une activité et une économie de temps tout à fait américaine, comme accomplissant une fonction homicide, *comme ayant en lui quelque chose à tuer;* » d'autre part, que le plus grand nombre « de ses excellents morceaux » furent « précédés ou suivis » d'une de ses crises d'ivrognerie.

M. Baudelaire ajoute, avec raison, que les mots : « *précédé* ou *suivi*, impliquent que l'ivresse pouvait servir d'*excitant* aussi bien que de repos. »

Peu nous importe, d'ailleurs, nous le répétons, le degré de responsabilité ou de culpabilité d'Edgard Poe : ce qui nous intéresse, c'est le résultat, l'effet produit sur ce cerveau par les abus alcooliques.

Les premiers effets de l'ivresse et son action immédiate sur l'être moral varient suivant le tempérament et la culture intellectuelle du *sujet*. Ainsi, chez l'homme sanguin, à une période de gaieté et d'épanouissement ou d'expansion, succède bientôt une lourde torpeur. Les accès sont-ils fréquents ? Un abrutissement complet éteint à la longue toutes les facultés du malheureux.

Chez le lymphatique, l'alcool crée d'abord une vigueur et une énergie factices. Il semble avoir plus d'idées, il a du courage et de la vivacité : son esprit, comme un coursier qui sent l'éperon, prend tout à coup le galop. La crise passée, l'homme redevient plus mou, plus impuissant que jamais, et l'idiotisme s'empare rapidement de cette proie facile.

S'agit-il d'un individu nerveux et bilieux? Un autre spectacle nous attend. L'ivresse a quelque chose de fébrile, elle ressemble à une attaque de nerfs. Le rire et les larmes alternent, puis se confondent jusqu'au moment où l'irritabilité l'emporte, pour faire place à son tour à l'accablement. Après l'excitation vient la tristesse, après la colère le spleen et le désespoir. La misanthropie, la monomanie, la folie même sont l'inévitable conclusion d'un pareil état, s'il se renouvelle souvent. Les nerfs trop tendus se brisent : la bile mêle son amertume à toutes les visions enfantées par l'alcool.

Mais, dans tous les cas imaginables et dans toutes les circonstances possibles, le premier effet de l'ivresse, c'est d'amener une abdication momentanée de la volonté, considérée en tant que force dirigeante, en

Digitized by Google

tant que balancier destiné à régler les mouvements de notre cerveau et la succession de nos idées ou de nos sentiments. Chez l'ivrogne, au moment de l'accès, l'anarchie règne sans contrôle. C'est une course au clocher de toutes les sensations, de tous les désirs, de toutes les passions. Il n'y a plus de lois, la force brutale commande, et la tyrannie, c'est-à-dire l'idée fixe, naît du désordre.

En effet, sensations, désirs, passions, livrés à eux-mêmes, n'ayant plus ni frein ni mesure, la sensation la plus vive, le désir le plus ardent, la passion la plus violente, doit nécessairement l'emporter et dominer despotiquement. Sous l'homme de la société et de la civilisation, l'homme de la nature et de l'instinct paraît brusquement. Il se montre tel qu'il est au fond, en réalité soumis à la fatalité de son tempérament. A-t-il une préoccupation incessante et cachée? elle se fera jour et l'absorbera entièrement. A-t-il une ambition? elle s'affichera. Une prétention? il la dira; un regret, une douleur? ils parleront. A-t-il enfin une faculté plus développée, une tournure particulière d'esprit, une manière spéciale de concevoir la vie et d'apprécier les hommes? cette faculté, cette tournure, cette manière prendront le pas, écraseront, effaceront tout le reste.

On comprend, dès lors, que l'ivresse puisse devenir, dans une certaine mesure, et pendant un certain temps, « une méthode de travail, » pour employer les propres expressions de M. Baudelaire. Par l'annihilation de la volonté, amenant l'abdication momentanée et le silence forcé de tout ce qui n'est pas la faculté dominante et la préoccupation incessante, l'ivresse facilitera l'inspiration littéraire : elle lui mettra, qu'on nous passe cette expression triviale, *la bride sur le cou.*

On comprend aussi ce qu'une pareille méthode a d'imparfait et d'incomplet. Elle donne, à la vérité, plus d'éclat et un caractère d'étrangeté aux œuvres qu'elle produit. Elle les pousse à leur plus haut degré d'intensité, elle leur communique une fièvre et une hardiesse saisissante, mais elle les condamne à la monotonie et les borne à l'horizon le plus étroit. L'esprit va loin, mais il va dans un seul sens. Ses formes, ses images, ses tableaux se reproduisent sans cesse avec une ténacité fatigante. Il n'y a plus là le jeu de divers éléments, la lutte et l'accord de plusieurs idées, le conflit des sentiments et des passions, cette reproduction de la vie de l'humanité, dont chaque homme est, en petit, une sorte de résumé plus ou moins complet. Nous nous trouvons, au contraire, en face d'un seul élément, d'une seule idée, d'un seul sentiment, d'une seule passion.

Si l'écrivain qui a recours à ce « moyen mnémonique, à cette

Digitized by Google

méthode, » est d'un tempérament nervoso-bilieux, tous ses écrits prendront une teinte de sombre tristesse et de désespoir aigu. Tout ce qui est joie, éclat, épanouissement, vitalité puissante, disparaîtra à ses yeux. Ses peintures seront désolées ou horribles, ses rêves deviendront des cauchemars. Si l'ivrognerie le gagne de plus en plus, si le *delirium tremens* se développe, — malade, il ne verra, il ne racontera que la maladie. Ses sensations perverties l'amèneront à n'aimer que les saveurs étranges, les peintures sauvages; il tombera dans une sorte de *perversité* intellectuelle qui lui fera trouver une volupté dans la douleur, la grâce dans l'épilepsie, « la beauté dans l'étrangeté. »

Et remarquons-le bien, le *delirium tremens* empoisonnera, il ne tarira pas en lui la source de la production littéraire. S'il était sanguin ou lymphatique, l'abrutissement ou l'impuissance arrêterait sa plume dans ses mains; mais il est nerveux et bilieux : il devient monomane, et la folie le menace. Or, ni la monomanie ni la folie ne détruisent les fonctions intellectuelles. Leur action seule est atteinte, leur équilibre rompu.

Cette histoire est l'histoire d'Edgard Poe.—Il fut cet ivrogne et cet écrivain, ce poëte et ce malade.

Nous ne discuterons pas avec M. Baudelaire ses vertus privées et sa conduite avec sa femme. Qu'il ne fût pas méchant, nous l'admettons; mais qu'il ait rendu sa compagne heureuse, nous ne le croirons jamais, et c'est un point que nous ne discuterons pas davantage.

Il y a des choses qui ne se discutent pas, et qu'on peut affirmer sans les connaître.

Edgard Poe, quel qu'il fût, a dû faire souffrir tous ceux qui l'ont aimé. Il appartient à cette race fatale aux autres, dont nous avons rencontré plus d'un exemple dans la vie, en qui l'orgueil, les nerfs et la rupture de l'équilibre intellectuel créent une sorte de lutte douloureuse et sans dénouement. Ces hommes ne sont pas méchants, et c'est un malheur, car ils en deviennent plus redoutables : ils attirent les cœurs faibles et les imaginations exaltées, comme le vide attire les femmes et les enfants. Ils ont le charme de la tempête et la séduction de l'abîme. Ils souffrent, et on les plaint; ils font souffrir, et on les aime; ils sont malades, et on veut les guérir, et dans leur agonie, ils vous étreignent et ils vous tuent, sauf à pleurer après, amèrement, sur leur crime et sur votre mort.

S'ils étaient méchants on les fuirait, ou, du moins, on lutterait contre eux, et la haine vous donnerait des forces égales à leurs forces; mais, nous le répétons, ils ne sont pas méchants, et ils sont sincères.

Digitized by Google

Sincères leurs larmes, sincères leurs désespoirs, tout est sincère chez eux, car tout repose sur l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes, et cet amour, je vous assure, est aussi sincère que profond et impitoyable.

Ainsi donc, peu importe qu'on nous démontre, pièces en main, qu'Edgard Poë a été ami difficile, fils ingrat, époux cruel, faisant mourir la femme qu'il aimait et dont il était aimé; peu importe qu'on s'attache à nous démontrer le contraire : — quiconque a aimé Edgard Poe a pleuré!

Nous savons maintenant de cet écrivain tout ce qu'il nous était nécessaire pour avoir la clef de son œuvre et la juger. Nous avons signalé et mis à part tous les éléments constitutifs de ce talent, qui serait inexpliquable si l'un deux, un seul, nous manquait.

Nous pouvons résumer ce premier travail, reconstituer l'homme en deux lignes, et dire maintenant, avec la certitude d'être compris, qu'Edgard Poe, comme écrivain, *est le produit de l'esprit mathématique et de l'alcool chez un homme d'imagination, appartenant à la race anglo-saxonne d'Amérique;* ou, si l'on préfère une formule plus concise encore, et s'appliquant plus directement à l'œuvre elle-même, nous la définirons ainsi :

L'ESPRIT MATHÉMATIQUE, L'IMAGINATION ET L'ALCOOL DANS UN CERVEAU AMÉRICAIN, ATTEINT DU *delirium tremens*.

ARTHUR ARNOULD.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

L'HABITANT DE LA LUNE[1]

APRÈS LE BAL

Le bal était fini. Le conseiller plaça sur les épaules d'Ida son châle et son manteau, et, lui offrant le bras, il lui fit faire le tour de la salle afin de se calmer un peu, avant de s'exposer au froid.

— Vous avez donc dansé avec lui, chère petite ?

— Oui, répondit-elle, et comme il danse, vous ne pouvez vous en faire l'idée ! avec tant de légèreté, tant de grâce, tant de...

— Petite Ida, petite Ida, dit le conseiller d'un air moitié sérieux, moitié riant, que penseront nos pauvres gens de se voir ainsi oubliés pour un nouveau venu ?...

—Ah ! reprit la jeune fille, on n'a le droit de se plaindre d'être oublié que lorsqu'on avait pensé à vous ! Mais dites-moi, conseiller, n'est-il pas ce qu'on peut réellement appeler intéressant ?

— Au moins paraît-il l'être pour vous ! répondit le vieillard moqueur.

— Non, ne plaisantez pas, n'y a-t-il pas en lui quelque chose qui attire irrésistiblement ? quelque chose qu'on ne peut définir ?

Le conseiller se tut, réfléchit un moment.

— Eh bien, vous pourriez avoir raison, ma jeune amie, dit-il, car je me demande depuis ce soir pourquoi, moi-même, je ne puis faire autrement que de penser à ce jeune homme...

— Mais encore une question, dit Ida, savez-vous où il est allé avec ce vieux domestique qui est venu le chercher ?

[1] Voir la *Revue moderne* du 1er mars 1863.

Digitized by Google

— Justement, répondit Berner; c'est une histoire fort singulière : ce comte étranger vient au bal, ne danse pas, s'en va, reste une heure dehors, revient... et où est-il allé ?... où croyez-vous qu'il soit allé ?... à la cathédrale.

— A la cathédrale ! cette nuit ! s'écria Ida tout effrayée, cette nuit ?...

— Sur mon honneur, cela est vrai, ma chère petite Ida ; mais ne dites rien, et demain je saurai tout.

La voiture attendait. Le président, légèrement excité par le punch et le vin chaud, était de fort joyeuse humeur.

— En vérité, mon cher conseiller, dit-il, si tu ne pouvais être deux fois son père, je te donnerais Ida en mariage.

— Ah ! si j'avais su cela avant le bal, dit Berner en soupirant... Mais il y avait là des gens si intéressants !...

Ida monta toute rouge dans la voiture, gronda beaucoup le méchant conseiller; mais le cher papa eut beau se donner toutes les peines du monde pour savoir, pendant la route, de qui le conseiller voulait parler, il n'apprit absolument rien.

Cette folle petite tête d'Ida ne se coucha pas aussi joyeuse que de coutume sur son moelleux oreiller. Dans son sommeil, elle entendait les sons langoureux des flûtes ; elle voyait devant elle des yeux noirs mélancoliques, il lui semblait que le comte, agenouillé à ses pieds, murmurait à voix basse ces mots : « Le penchant du cœur est la voix du destin, » et qu'une larme brûlante tombait sur sa joue brûlante aussi. Elle...

Mais elle s'éveilla, et elle s'aperçut que ses larmes, à elle, l'avaient arrachée à son beau rêve.

LE DÉJEUNER

Le lendemain matin, de bonne heure, le conseiller Berner était à la porte du président, Tout en mettant la main sur la poignée de cuivre poli de la sonnette, il se disait que pour rien au monde il ne parlerait le premier de l'intéressant étranger. « Elle sera forcée de tout me confesser, » pensait-il, et il riait tout seul en montant le large escalier.

Le président était déjà parti pour les assises. — « Mais mademoiselle recevra certainement M. le conseiller, bien qu'elle soit encore en négligé, » dit le domestique.

Digitized by Google

On annonça le conseiller, il fut introduit immédiatement. Dans un petit boudoir décoré avec élégance, Ida était assise sur une estrade près de la fenêtre, sa petite tête bouclée appuyée sur sa main. Il semblait que la jeune fille fût devenue cent fois plus belle encore depuis la nuit dernière. Le conseiller fut réellement saisi d'admiration. Il y avait quelque chose de si tendre et de si pur, et une douceur si grave répandue sur ce visage délicat et charmant, que Berner se demanda où cette étrange enfant avait pu prendre tous ces attraits séduisants? Elle accueillit son vieil ami avec la plus gracieuse cordialité. Il ne put s'empêcher de lui dire combien il la trouvait belle. Elle lui répondit par un éclat de rire. Il ajouta qu'il la trouvait un peu pâlie, mais que cette légère trace de fatigue devait être attribuée au bal de la veille; puis le conseiller parla de la toilette des dames, de la tournure des hommes, de la musique, du souper; mais il se serait plutôt arraché la langue que de prononcer le nom de Martinitz, bien qu'il vît qu'Ida n'attendait que cela. Après avoir épuisé les tours et les détours de la conversation, Berner, voyant que l'entretien menaçait de s'arrêter court, se rejeta sur l'ameublement du petit salon d'Ida. — Mais, s'écria-t-il, comme votre cher papa a fait arranger tout cela d'une façon charmante! Cette lampe de bronze au plafond, ce beau tapis sur le plancher! On ne pourra plus se disputer sur la question de préséance avec ce joli divan de casimir grenat qui n'admet plus de première place! Et cette élégante table à thé en bois de cèdre! Et cette cheminée à la française avec cette haute glace! Ah! par exemple, ce ne sera peut-être pas très-chaud! mais il faut bien un peu souffrir pour être à la dernière mode! Et cette ravissante étagère! Vous avez dû la rapporter de la résidence, car il n'y a pas à Freylingen un ouvrier capable d'exécuter un travail aussi soigné.

Tout ce flot de paroles coulait comme de source des lèvres du malin vieillard; c'était grand dommage qu'il ne parlât que pour les quatre murs, car Ida regardait attentivement par la fenêtre et n'avait plus d'yeux ni d'oreilles pour son ami. Celui-ci se retourna, vit la jeune fille absorbée dans sa contemplation, et suivant la direction du regard d'Ida, il s'aperçut qu'en face de la fenêtre où ils étaient en ce moment, une croisée du rez-de-chaussée de l'*hôtel de la Lune* venait de s'ouvrir et que dans l'embrasure de la fenêtre ouverte un jeune homme était debout... mais non, la fenêtre n'était plus ouverte, elle se refermait brusquement au moment où le conseiller s'approchait des vitres d'Ida, et les rideaux blancs et rouges du salon du rez-de-chaussée étaient tirés... La ravissante et ravie petite Ida tourna sa tête mignonne

Digitized by Google

vers Berner et ses yeux rencontrèrent le regard inquisiteur du vieux conseiller. Une rougeur de flamme lui monta au visage en se voyant ainsi trahie, mais elle ne dit pas un mot, et, saisissant sa tapisserie, elle se mit à travailler avec ardeur à une rose à cent feuilles.

— Ah! mais vous avez là un agréable voisinage, Ida, dit Berner, enchanté au fond de déconcerter sa jeune amie, vous êtes bien placée pour faire des observations astronomiques sur l'heureuse étoile du comte Martinitz. J'ai chez moi un excellent télescope; il est à votre disposition, si vous voulez.

— Ah! comme vous êtes méchant, Berner! dit la jeune fille en rougissant et en poussant un soupir; je vous assure que j'ignorais jusqu'à ce moment qu'il logeât à l'hôtel de la Lune, et parce que je vous ai avoué hier que ce jeune homme me semblait supérieur à tous les jeunes gens d'ici, ai-je commis un crime que je doive expier aujourd'hui? Est-ce donc si mal d'avoir de la pitié pour quelqu'un qui a l'air malheureux!

— Enfin, vous me remettez sur la voie. Je vous disais donc, Ida, que l'étranger de l'hôtel de la Lune était allé cette nuit à la cathédrale. Mais que croyez-vous qu'il y soit venu faire? Ceci, vous ne le savez pas, et si je vous le dis, que me donnerez-vous?...

— Ce qu'il est venu faire!... répondit Ida, cherchant en vain à cacher son ardente curiosité... mais sans doute il s'est fait montrer l'église, comme les étrangers qui ont l'habitude de visiter en voyage les monuments des villes où ils passent...

— Où ils passent! comme si vous ne saviez pas que le comte Martinitz a loué pour un mois un appartement en face de chez vous?...

— Pour un mois! s'écria Ida avec joie; puis effrayée de cette explosion indiscrète, elle reprit très-froidement: — Pour un mois! j'en suis charmée à cause de cette brave hôtesse de l'hôtel de la Lune! Elle n'entend jamais que des reproches de son mari qui prétend que sa table d'hôte n'est pas soignée comme celle de l'hôtel de Saxe; ce qui fait que personne ne reste longtemps chez lui. Cette fois elle aura quelque chose de concluant à répondre...

— Cette brave hôtesse de la Lune! dit en riant le conseiller, la bonne âme! comme elle arrive à propos pour servir d'excuse aux yeux qui savent mal cacher leur joie! — Vous croyez donc que ce jeune étranger s'est fait montrer notre cathédrale en voyageur curieux et qu'il a choisi pour cette visite l'heure propice de minuit afin de mieux observer les détails d'architecture à la lueur de la lanterne du sacristain! Eh bien, je suis allé dès l'aube chez ce brave sacristain, avec

Digitized by Google

qui je suis en grande amitié depuis que je lui ai fait gagner un procès et que j'ai servi de parrain à un de ses enfants, et il m'a tout confié...

Le conseiller raconta alors à Ida tout ce qui s'était passé la nuit dernière à la cathédrale, et ajouta que le sacristain croyait que le jeune étranger était hanté par le mauvais esprit, mais que s'il venait se mettre sous la protection de l'Église, le diable ne lui prendrait pas un seul cheveu. — Et que pensez-vous de toute cette histoire, ma chère Ida?

Ida avait écouté ce récit avec une anxiété toujours croissante; des larmes coulaient de ses grands yeux bleus; son sein se soulevait sous sa chemisette transparente; sa voix s'arrêtait, étouffée par l'émotion.

— O mon Dieu, ce que je pressentais est donc vrai! ce pauvre jeune homme est fou! car vous ne pouvez ajouter foi à la supposition absurde du sacristain.

— Non certes, je ne crois pas à ces absurdités-là! mais ce que vous présumez, ne me paraît pas non plus admissible. Le regard du comte n'est pas celui d'un insensé; son maintien est posé, gracieux, ferme même.

— Mais n'avez-vous pas remarqué, cher Berner, comme il a paru inquiet, comme son œil a pris une expression de trouble étrange, quand onze heures ont sonné. Sans doute il y a une pénible coïncidence entre cette heure-là et quelque triste souvenir! Peut-être un remords de conscience le force-t-il de chercher à ce moment-là un refuge dans le sanctuaire, qui doit s'ouvrir à tous ceux qui sont opprimés et chargés.

— Vous autres, femmes, vous avez plus de tact que nous pour ces sortes de choses; mais je vais tâcher de me mettre sur les traces d'une découverte, et ma petite Ida me sera bien un peu reconnaissante, si je tire au clair l'histoire de son pâle voisin. Ce ne sera d'ailleurs pas difficile. Le propriétaire de l'hôtel de la Lune est mon ami; car depuis dix ans je fais chercher mon dîner chez lui. Je dînerai pendant une couple de jours à sa table d'hôte, je ferai mettre mon couvert à côté de celui de son nouveau convive, je lierai vite connaissance avec celui-ci, et quand je serai sur un pied d'intimité avec lui, je saurai bien faire jaser le vieux domestique. Ah! ah! j'ai mené à bonne fin des affaires plus difficiles que celle-là.

— C'est une excellente idée, s'écria Ida, donnant à son cher conseiller une petite tape amicale sur la joue, comme elle le faisait autrefois quand il lui promettait un joli cadeau, et vous vous acquitterez à mer-

Digitized by Google

veille de cette mission. Tenez, vous allez avoir tout de suite une récompense, quelque chose de délicieux; attendez-moi un moment. Elle se leva et sortit, effleurant à peine le tapis de ses pas légers. Le conseiller suivit d'un regard attendri la délicieuse créature, puis il se livra à de sérieuses réflexions sur le rôle qu'il devait jouer à l'égard de cette innocente enfant qui, après avoir échappé à tous les piéges de la résidence, venait, le soir même de son arrivée, dans sa calme petite ville natale, de s'éprendre d'un étranger, avec toute l'ardeur et l'exaltation d'un premier amour. Devait-il, lui, l'homme mûr et expérimenté, protéger cet amour qui, selon toute apparence, ne promettait rien d'heureux pour l'avenir de sa jeune amie?

Le conseiller fut arraché à ses méditations par Ida, qui entrait, les joues rouges comme du feu. Elle portait un petit plateau d'argent avec deux tasses, et une femme de chambre la suivait avec une assiette chargée de gâteaux de toutes sortes.

— Du chocolat, arrosé de vin du Cap! dit Ida en souriant et en présentant une tasse à Berner; je connais le goût de mon cher conseiller, c'est pourquoi j'ai choisi ce déjeuner, et vous verrez comme je suis devenue habile chez Mme de la Tourniaire. C'est moi qui l'ai fait; tenez, mes joues et mes bras sont brûlants; goûtez-le, je crois qu'il est bien réussi.

— Ah! se disait le conseiller, si un jeune homme était à ma place, n'y aurait-il pas de quoi le rendre fou! une aussi divine créature, dans ce léger et séduisant négligé! Et du chocolat au vin du Cap! Puis, saisi d'autant d'admiration pour les talents culinaires d'Ida que pour ses attraits, le conseiller se mit à déguster ce breuvage délicieux, avalant à petites gorgées ce mélange exquis de vin généreux et de chocolat superfin.

Mais un tout autre spectacle que celui du conseiller se livrant aux délices de son déjeuner attirait en ce moment l'attention d'Ida. Le vieux domestique de l'étranger amenait devant la porte de l'hôtel de la Lune, une paire de beaux chevaux. Ida était assez amazone pour se connaître en chevaux, et elle se rendit compte de la valeur de ceux-ci. Berner, qui était expert aussi en équitation, donna son approbation, surtout à un cheval blanc d'une rare élégance.

L'hôtelier parut avec son air de gravité solennelle, sur le seuil de sa porte, et ne pouvant décider le vieux serviteur à lui céder l'honneur de tenir par la bride le cheval blanc, il tint au moins l'étrier. Émile de Martinitz sortit de l'hôtel dans un élégant costume du matin. Il

Digitized by Google

caressa le cou de son cheval favori, tout en jetant de fréquents regards vers la fenêtre d'Ida.

Tout à coup on entendit retentir dans la rue le galop rapide d'un cheval, et le lieutenant de dragons, le jeune Schulderlof parut. Il était revêtu de son uniforme de grande tenue, et il prit une pose sentimentale lorsqu'il fut arrivé sous les croisées du président.

D'après le programme tracé par sa noble mère, Schulderlof jeta des regards de feu à l'idole de son âme, puis il laissa tomber sa cravache, et avec la prestesse des mouvements d'un cavalier consommé il se jeta à bas de son cheval. Mais au moment où il voulut y remonter, son cheval, effrayé sans doute par celui du comte, fit un écart, et s'échappa sur la place de l'église où une bande d'enfants revenant de l'école se livraient à leurs jeux. L'hôtelier se mit à courir à droite, le vieux domestique à gauche, et Martinitz, monté sur son noble coursier, s'élança avec la rapidité de l'éclair à la poursuite du cheval échappé, l'atteignit en quelques secondes, et arrêtant court le sien, il se rendit maître du fougueux animal. Le lieutenant, qui courait à pied après son cheval emporté, murmurait des jurements qui pouvaient passer en ce moment pour des remercîments ; il se remit en selle tout en maugréant, et s'éloigna à toute vitesse. Martinitz, sans paraître faire attention aux applaudissements de la foule, passa devant la fenêtre d'Ida en saluant respectueusement, et continua, suivi de son vieux serviteur, sa promenade du matin.

Ida, à la vue du danger qui menaçait les pauvres enfants, avait ouvert brusquement sa fenêtre ; elle avait suivi avec un violent battement de cœur la course effrénée de Martinitz ; elle l'avait vu arrêter court son cheval au risque d'être rudement jeté à terre ; elle l'avait vu saisir par la bride le cheval emporté, puis, sans s'émouvoir des acclamations de la foule, passer sous sa fenêtre en saluant. — Comment ne pas lui rendre ce salut aussi gracieusement que possible! — Ce moment fut décisif ; elle sentit combien ce jeune homme inconnu lui était déjà cher. Le conseiller eut beau chercher à reprendre ses airs railleurs, il ne put y réussir, en voyant la jeune fille lui dire les yeux pleins de larmes :

— Ah ! Je suis bien enfant, mon cher conseiller, mais de telles scènes m'émeuvent malgré moi. Vous pouvez en rire si vous voulez, mais cela me fait réellement mal en ce moment.

— Dieu me préserve de rire de quelqu'un qui est dans le paroxysme de la fièvre, comme vous, ma chère enfant. — Et la remerciant

Digitized by Google

encore de son excellent chocolat, le conseiller prit sa canne et son chapeau et laissa la jeune fille seule avec son cœur troublé par le germe d'un premier amour.

LA LETTRE

Lorsque le conseiller revint après dîner chez le président, il trouva Ida d'aussi joyeuse humeur qu'autrefois. « Quel temps d'avril que ce caractère-là ! » pensa Berner. « Quand les personnes de mon âge ont pleuré le matin, elles sont encore un peu tristes le soir; mais ces enfants ! cela pleure et cela rit, cela gémit et cela chante d'une minute à l'autre ! » Il s'assit à côté du président qui avait l'habitude de rester une demi-heure à table après le dessert.

— A propos, vous venez à point nommé, Berner. Vous pourrez, vous qui avez beaucoup de loisirs et beaucoup d'adresse, les employer à me rendre un service : j'ai reçu aujourd'hui une lettre du secrétaire du ministre, qui, après force éloges sur mes talents diplomatiques, me demande de me charger d'une mission qui n'est pas trop dans mes attributions de magistrat. Lisez, ajouta-t-il, en tendant à Berner une lettre revêtue du grand cachet ministériel.

Berner arriva bientôt à ce passage : « On nous a donné avis, de haut lieu, qu'un certain comte Martinitz doit arriver dans votre province; le comte Martinitz nous est recommandé par le ministre plénipotentiaire de... Il a, dit-on, le projet d'acheter de grandes propriétés dans notre pays, car il possède au moins trois millions de thalers; il est donc important de tâcher qu'il se fixe dans notre province. Et dans ce cas (je vous confie ce plan comme à un ancien ami) on ne lui refuserait pas la main de la comtesse Aarstein. »

Au nom de Martinitz, Ida avait beaucoup rougi, car son regard s'était rencontré avec celui du conseiller; mais à la phrase des trois millions, sa joie avait déjà diminué, et lorsqu'il fut question de la comtesse Aarstein, les vives couleurs des joues de la jeune fille s'effacèrent; toute tremblante, elle pencha la tête, et une larme que Dieu seul et son vieil ami purent voir, tomba de ses yeux baissés.

Elle connaissait cette comtesse Aarstein, qui habitait la résidence. C'était une fille naturelle du prince; élevée par lui avec la plus grande tendresse et dotée avec une extrême munificence, elle vivait à la résidence comme une vraie princesse. Elle avait été mariée pendant

Digitized by Google

quelques années, mais la légèreté de sa conduite avait forcé son mari à se séparer d'elle et à ne lui laisser que son nom. Devenue veuve, elle vivait dans le monde de la cour, suivant ses goûts de dépense et de coquetterie aux dépens de sa réputation ; elle était capable de mener de front dix intrigues d'amour et vingt procès, et elle avait autant de dettes que de bijoux. Telle était la comtesse Aarstein. Une répulsion involontaire à l'égard de cette coquette sans pudeur avait saisi le cœur innocent d'Ida, et chaque fois qu'elle avait reçu à la résidence des invitations aux brillantes soirées de la comtesse, elle les avait refusées. Et penser que cette femme, dont la vie était toute d'éclat, d'intrigues, de fausseté, pouvait devenir la compagne de ce jeune homme au noble visage, aux yeux si pleins de mélancolie et de tendresse !...

Berner relut encore une fois la lettre tout bas et la posa sur la table en jetant sur Ida un regard de sympathie.

— Eh bien, que dites-vous de cette étrange proposition ? demanda le président. Il paraît, d'après cette description, que Martinitz est un poisson doré qu'il faut tâcher d'hameçonner dans notre province. Il pourrait, en effet, acheter Woldingen ; pour cent mille thalers il aura le château, les terres, les rivières, les montagnes et les vallées !... Ah ! ah ! il s'agit de la comtesse Aarstein ! ce n'est pas trop mal imaginé de la part de ces messieurs ! Elle doit avoir des dettes énormes que le prince serait obligé de payer un jour ou l'autre ; mais en cas de mariage, cela regarde le jeune comte. Tu connais la comtesse Aarstein, Ida ?... la voyais-tu souvent ?...

— Jamais, répondit la jeune fille, sans même lever les yeux.

— Jamais, s'écria le président avec humeur. Je ne veux pas penser que la noble comtesse ait oublié ma fille dans ses invitations !...

— Oh ! reprit Ida, elle m'a invitée vingt fois, mais je n'y suis jamais allée.

— Comment diable ! comment as-tu pu faire une telle sottise ! refuser les invitations d'une dame alliée de si près à la maison princière !

— On ne m'en a pas moins bien reçue à la cour, répondit Ida ; on a sans doute compris qu'il convenait à une jeune fille de s'éloigner d'une femme telle que la comtesse Aarstein.

— Enfin, dit le président en hochant la tête, je ne puis rien dire ! Vous avez vos idées à vous, vous autres jeunes filles ! Toutefois, si tu avais été en meilleurs termes avec la comtesse, tu aurais pu, lorsqu'elle viendra ici comme comtesse Martinitz, la recevoir avec plus d'intimité.

Digitized by Google

— Mais elle n'est pas encore comtesse Martinitz, dit le conseiller en souriant d'un air fin qui déplut au président.

— Ne croirait-on pas, dit celui-ci, que Berner connaît les sentiments du cœur de ce comte Martinitz.

— Je ne connais pas son cœur, reprit Berner en riant, mais je connais sa personne. J'ai eu l'honneur de voir le comte hier, et ta fille le connaît tout comme moi.

— Je crois que vous avez perdu la tête, Berner, grâces à mon vin de Laubenheim. Toi, Ida, tu connais le comte?

— Non... si... répondit la jeune fille en rougissant beaucoup. J'ai dansé avec lui... voilà tout.

— Il était donc au bal d'hier? C'est un homme d'un certain âge, n'est-ce pas, Berner? à peu près de notre âge.

— Pas précisément, répondit Berner avec ironie. Il peut avoir de vingt-trois à vingt-quatre ans. D'ailleurs, Votre Excellence fera sa connaissance quand elle voudra. Il demeure en face de vous, à l'Hôtel de la Lune.

Le président fut charmé de cette nouvelle; il réfléchit à la manière la plus sûre de retenir l'étranger, et il consulta son ami et sa fille qui lui conseillèrent de l'inviter et de témoigner le plus grand plaisir à le recevoir. Berner se chargea d'arranger les choses, et le président se rendit au tribunal, ravi d'être déchargé d'une affaire épineuse.

PLAN D'OPÉRATIONS

Lorsqu'il fut parti, Ida et Berner se regardèrent quelque temps sans échanger une parole. Le conseiller, pour qui un silence prolongé était toujours pénible, s'efforça de sourire, en dépit de l'émotion que lui causaient au fond les yeux pleins de larmes d'Ida et il dit :

— Qui aurait jamais pu s'imaginer que ce mélancolique étranger d'hier au soir avait trois petits millions ! Comme j'étais bête de croire qu'il pleurait dans son landau parce qu'il n'avait plus un seul billet de banque ! Mais comment aller supposer que ce pâle héros, qui semblait courbé sous le poids de la douleur, était au moment de faire un si brillant et si séduisant mariage ?

Ida se taisait toujours, comme effrayée du premier mot qu'elle aurait à prononcer devant l'ami qui savait si bien lire au fond de son cœur.

Digitized by Google

— Voyons, continua Berner, voulons-nous conclure alliance, ma chère petite amie? Voulons-nous empêcher la comtesse Aarstein de payer ses dettes?

— O Berner, ne méconnaissez pas mes intentions, dit enfin Ida, ne pouvant retenir ses larmes. C'est, je vous assure, un pur sentiment de pitié qui me force à exprimer ce que je n'aurais jamais articulé sans cela. Voyez-vous, cette femme est la honte de son sexe! Sa conduite est telle qu'on ne peut y penser sans rougir! Tâchez de sonder le cœur de ce jeune homme, et s'il est, ce qu'il paraît être, bon et malheureux en dépit de sa grande richesse, faites qu'il ne devienne pas plus malheureux encore. Cherchez à l'arracher aux piéges qu'on dresse autour de lui.

— Personne ne fera cela mieux que ma petite Ida, répondit le conseiller en la regardant d'un air de pénétration. Si je ne me trompe, le poisson doré, comme dit le président, est déjà pris par un tout autre hameçon que celui apprêté par le ministre. Mais ne devenez pas si rouge, mon enfant; je ferai tout pour rendre au comte la vie agréable ici, pour lui ouvrir les yeux, pour qu'il comprenne ce qu'il deviendrait avec une comtesse Aarstein, pour l'engager à acheter des biens dans notre province, enfin pour qu'il emploie ses trois millions en ce pays en épousant une jeune...

— Taisez-vous, de grâce, s'écria Ida en lui posant sa petite main satinée sur la bouche... Qui parle de cela? Je ne prétends pas à un millionnaire. C'est tout à fait contre mes idées. Mais le serpent du paradis de la résidence ne doit pas le séduire. Voilà tout.

Et craignant que le conseiller ne cherchât encore à lire dans ses yeux le fond de sa pensée, elle s'élança à son piano et couvrit les paroles trop séduisantes de son ami par le plus éclatant *fortissimo*, cherchant ainsi à dissimuler dans l'orage qu'elle soulevait sur les touches d'ivoire, l'orage qui grondait dans son cœur.

Désespéré de l'éclat foudroyant de cette tempête, le conseiller quitta le salon. Mais à peine eut-il refermé la porte, que l'orage s'apaisa, et que les accords s'adoucirent en un léger murmure. Passant par tous les tons des langoureux bémols, Ida exprima sa douleur solitaire; puis elle cessa brusquement sans résoudre les dissonances, comme si elle voulait tout aussi brusquement arrêter le cours des espérances de son cœur!

Digitized by Google

L'HÔTESSE DE L'HÔTEL DE LA LUNE

L'hôtel de la Lune était au comble du triomphe. L'appartement du premier étage, qui depuis longtemps n'avait été loué, était ouvert. L'hôtesse donnait ses ordres pour que tout y fût arrangé le mieux possible. Dans la chambre du milieu, elle avait fait placer un élégant bureau et un grand sofa qui faisaient de cette pièce un cabinet de travail et un salon tout ensemble. A gauche était la chambre à coucher, à droite la salle à manger avec un dressoir orné d'une théière en bronze et d'une foule de tasses. Même à la table d'hôte, que ne fréquentaient habituellement que quelques officiers de la garnison, des gardes forestiers, des avocats, où s'asseyaient si rarement des comtes, à cette table d'hôte se produisaient aujourd'hui d'importantes modifications. On avait sorti pour le dessert le service de porcelaine avec des paysages peints sur les assiettes, et les couteaux damasquinés de Strasbourg qui ne paraissaient qu'aux jours solennels.

En apprenant que son protecteur et ami le conseiller Berner, au lieu de se faire apporter son dîner chez lui, viendrait, sans doute, pour faire honneur au jeune comte, prendre ses repas à l'hôtel de la Lune, une auréole de gloire entoura le front de l'hôtesse. Elle était folle de son nouveau locataire. Déjà à l'arrivée du superbe landau, attelé de quatre chevaux de poste avec ce postillon soufflant de toutes ses forces dans un cor et ce vieux domestique en riche livrée aidant son jeune maître à descendre de voiture, la brave femme avait dit à son tendre époux :

— Fais attention, c'est quelqu'un de distingué...

Mais lorsqu'elle vit le vieux Brktzwisl (tel était le nom du fidèle serviteur du comte) ouvrir les commodes de la chambre à coucher et prendre dans les malles de son maître les habits et le linge, elle fut saisie d'admiration. Elle n'avait vu de sa vie des chemises de cette blancheur de neige et de cette finesse merveilleuse. Certes, il ne pouvait exister rien de plus beau sur la terre. Et cette quantité innombrable de cravates, de gilets, de mouchoirs : c'était à en perdre la tête.

— Ah ! comme ce jeune seigneur est bien monté ! s'écria l'hôtesse émerveillée ; c'est sans doute sa noble mère qui lui a préparé tout cela !

Digitized by Google

— Ah! la pauvre chère dame! il y a longtemps qu'elle n'existe plus!

— Quoi! elle est morte cette respectable dame! dit l'hôtesse avec sympathie ; mais alors les nobles sœurs du comte...

— Il n'en a plus.... La comtesse Cresenez est morte aussi l'an passé.

— Ah! pauvre jeune homme! reprit la compatissante hôtesse. Il a perdu sa mère et sa sœur! Ah! c'est à fendre le cœur!

— Hélas! si c'était tout! dit en soupirant le vieux serviteur, et il essuya une larme.

L'hôtesse aurait donné sa vie pour en savoir davantage, mais elle n'osa pas questionner le vieux Brktzwisl dont le nom lui imposait singulièrement, et d'ailleurs un objet qui attirait ses yeux en ce moment lui ferma la bouche.

Un uniforme, un uniforme comme jamais elle n'en avait contemplé, s'offrait aux regards éblouis de l'hôtesse. Elle avait vu, dans son enfance, des soldats français logés chez sa mère. C'étaient pourtant de beaux hommes, habillés avec goût et élégance; elle avait vu les Russes et les Prussiens qui, à la vérité, ne possèdent pas les manières vives et gracieuses des Français, mais dont les costumes militaires ne sont pas à dédaigner. — Eh bien, devant l'éclat de l'uniforme que le vieux serviteur étalait sur cette chaise, tout le reste était effacé. Il était impossible de rien voir de plus beau, de plus fin que ce drap doux et brillant comme du satin, avec ces parements d'un rouge vif, et cette passementerie, et ces broderies, et ces brandebourgs.

— C'est l'uniforme de la garde polonaise chez nous à Varsovie, dit le vieux domestique à qui cette vue semblait réjouir le cœur. Et comme il allait bien à mon jeune maître! Le tailleur lui-même, en le lui essayant, jeta un cri d'admiration! Ah! il n'y avait pas dans toute la garde un officier qui eût une taille aussi droite et aussi mince, des épaules aussi larges! et tout cela sans le moindre brin de baleine ou de ouate, vrai, comme j'existe!

— C'est étonnant comme il y a de beaux hommes dans l'état militaire, dit l'hôtesse d'un air profond.

— Et figurez-vous ce que ce devait être, madame, en ajoutant à cet habit le chapeau à plumes, les éperons d'or, l'ordre de Saint-Vladimir en diamants, et le sabre d'honneur que l'empereur a donné au père de mon maître et que le jeune comte a reçu l'autorisation de porter! Réellement, si j'étais une jeune fille, je ne pourrais m'empêcher de lui sauter au cou! Et comme il était gai autrefois! Ses joues

Digitized by Google

étaient si fraîches, son œil si brillant! Tout le monde l'appelait le beau, le joyeux Martinitz! Hélas! tout cela est fini, ajouta en soupirant encore le vieux Brktzwisl. Et il plaça l'uniforme dans le tiroir de la commode. Voilà près d'un an qu'il ne l'a mis; hélas! le mettra-t-il encore?

— Mais, dites-moi, mon cher monsieur *Zwhil* (car je renonce à la première moitié de votre nom); dites-moi, je vous prie, pourquoi votre maître est-il si triste et si pâle, et pourquoi s'habille-t-il comme un magistrat quand il pourrait écraser avec cet uniforme toute la garnison de notre ville? Pourquoi...

Un regard courroucé du vieux serviteur exprima son mécontentement de toutes ces interrogations; mais le joli minois de la jeune hôtesse adoucit un peu le rude vieillard, et il dit en grommelant :

— *Bassa manelha!* Pourquoi? pourquoi? — Voyez-vous, madame, parce que nous devons voyager, — et que nous ne voyageons pas en uniforme.

Et on ne put tirer de lui un mot de plus.

L'hôtesse raconta toute la conversation qu'elle avait eu avec Brktzwisl au conseiller, qui la remercia beaucoup de toutes les nouvelles qu'elle lui donnait.

— Mais n'avez-vous pas encore, lui dit-il, causé avec votre hôte étranger? Je connais votre pénétration; vous saurez une heure après son séjour chez vous ce qu'il en est, car le moindre petit mot vous met sur la voie.

La jeune femme sourit à cette flatterie.

— « Il est vrai, monsieur le conseiller, dit-elle, que les femmes ont plus de tact sur ces choses-là que bien des professeurs. Pour moi, je crois que le comte n'est ni maussade, ni atteint de spleen, mais qu'il a un véritable chagrin. Je me disais, ce matin, que si je montais chez lui et que si je causais un peu avec lui, j'en apprendrais plus long qu'avec son vieux domestique.

» C'est ce que je fis. Le comte était dans son salon, près de la fenêtre, la tête appuyée sur sa main, tellement que je crus qu'il dormait ou qu'il avait la migraine. M^lle^ Ida jouait du piano là en face, et les morceaux étaient si beaux, si attendrissants, qu'on éprouvait un vrai plaisir à l'entendre. Mais il paraît que cela ne faisait pas le même effet sur le comte, car des larmes brillaient dans ses grands yeux noirs lorsqu'il les releva sur moi. — Je venais demander à Son Excellence, dis-je alors, si elle était satisfaite de son appartement.

» Il se leva, me demanda si j'étais la maîtresse de l'hôtel, et me

Digitized by Google

traita, voyez-vous, comme si j'étais une princesse polonaise, m'offrant une chaise et m'invitant à m'asseoir. C'est étonnant comme il est aimable ! mais on voit qu'il fait des efforts pour dominer sa tristesse. Il me dit qu'il n'avait à se plaindre en rien de son appartement et qu'il aimait beaucoup cette rue. La conversation tomba sur le voisinage, sur la maison du président, etc. Je lui contai toutes sortes de choses à ce sujet, sur cette jeune fille si belle et si gracieuse, sur le vieux président, sur sa femme morte depuis quelques années; enfin je bavardai tant, que je ne me rendis pas compte de la rapidité avec laquelle l'heure avait passé, et je reconnus trop tard qu'au lieu de questionner le comte, je n'avais employé l'occasion qu'à babiller sottement.

— Ah ! c'est dommage, grand dommage ! dit Berner en riant.

LE CONSEILLER SUR LES TRACES D'UNE DÉCOUVERTE

Les convives de la table d'hôte arrivaient peu à peu. Madame fut obligée de cesser son entretien avec Berner, en lui promettant de lui rendre compte de tout ce qu'elle apprendrait de nouveau. Le conseiller, tout en s'asseyant à la place que lui avait réservée l'hôtesse à côté du comte, se livrait à des réflexions sur ce qu'il venait d'entendre.

— Il a perdu son père, sa mère, ses sœurs, se disait Berner, et si c'était tout ! a ajouté son vieux serviteur. Que pouvait-il donc avoir perdu ? Une maîtresse ?... Mais non ! il ne consentirait pas, au bout de si peu de temps, à un projet d'alliance avec la comtesse Aarstein, et Ida n'eût pas fait sur lui une telle impression ! Comme son visage s'est éclairé en dansant avec elle ! Quel regard de feu il lui a jeté, ce matin, tout comme s'il s'agissait d'enlever une batterie ! Et ces larmes en l'entendant jouer du piano ! Allons ! allons ! les choses sont en bon train, et nous verrons si un vieux conseiller, avec son simple bon sens, ne mènerait pas mieux une affaire que le secrétaire d'État de la résidence, avec toutes ses finesses et ses ruses diplomatiques. C'est moi qui prendrai dans mes filets le poisson doré, c'est moi...

— Si je ne me trompe, monsieur, j'ai déjà eu hier le plaisir...

Ces paroles résonnèrent aux oreilles du vieux rêveur et le firent tressaillir d'effroi au milieu de son plan d'opérations, comme si Martinitz avait pu surprendre le secret de sa pensée. D'ailleurs l'expression grave et réservée du visage du comte exerçait sur le pauvre conseiller, en dépit de ses rêves brillants de succès rapides, un pouvoir magique, et il com-

Digitized by Google

mença à désespérer de trouver le défaut de la cuirasse pour attaquer sûrement la position. Les questions banales et de simple politesse pour savoir si le comte se trouvait bien de son nouveau séjour, les compliments sur la manière dont il montait à cheval, dont il avait sauvé les enfants menacés d'un si grand danger, furent vite épuisés. On parla des environs de Freylingen, des châteaux, des terres à vendre..., mais l'étranger ne se livra nullement et se contenta d'écouter avec attention les descriptions du conseiller.

Berner chercha alors un autre défilé pour arriver à son but. Il loua les charmes de la résidence, la vie animée qu'on y menait, les beautés à la mode, c'était le moment d'en venir à la comtesse Aarstein. Le comte parla de la résidence, des beaux monuments de la ville, des régiments si bien montés, ceux de cavalerie surtout. Mais des femmes, pas un mot! Enfin, au moment où le conseiller allait porter à sa bouche un délicieux ortolan à la provençale, son mets favori, Martinitz se tourna vers lui, et lui demanda s'il n'avait pas vu à la résidence la belle... par un mouvement rapide comme l'éclair, le conseiller laissa retomber l'ortolan sur son assiette et ne fut plus qu'oreilles; mais le comte continua :

— N'avez-vous pas vu à la présidence la belle maison de charité pour les pauvres? Je n'ai rien remarqué dans mes voyages de plus complet comme organisation.

A la fin du dîner Martinitz demanda du punch et invita son voisin à en prendre avec lui. Ce punch préparé par l'habile hôtesse avait une vertu secrète pour développer l'éloquence, et le conseiller s'aperçut avec un joyeux étonnement qu'au bout d'un quart d'heure les rôles étaient changés et qu'après force détours le comte n'avait qu'un but, parler d'Ida; le brave Polonais cherchait en vain à couvrir son attaque autant que possible, son adversaire l'avait deviné; il s'agissait de faire une reconnaissance du côté d'Ida.

Martinitz avait vu le conseiller à la fenêtre; il croyait avoir remarqué la veille au soir, que Berner était fort lié avec la jeune fille que sa beauté et la dignité de son maintien rendaient si supérieure à toutes les dames de Freylingen. Il loua la réserve avec laquelle Ida accueillait les jeunes gens trop présomptueux près d'elle; il loua encore son talent de musicienne par lequel elle charmait sans le savoir les heures de solitude d'un étranger. Une rougeur charmante se répandit pendant cet entretien sur les joues du jeune homme; l'expression de mélancolie qui errait toujours sur ses lèvres avait complétement disparu, son œil brillait d'une flamme radieuse, il saisit son verre et le vida avec

Digitized by Google

une sorte de recueillement, comme s'il eût porté un toast au fond de son cœur.

« Ah ! jeune homme adorable ! cher et aimable comte ! gracieux enfant de mon âme ! Polonais au cœur d'or ! » Tous ces petits noms d'amitié notre bon conseiller eût voulu les crier à l'éloquent orateur en le pressant dans ses bras et en le couvrant de baisers paternels ! mais réellement cela n'eût pas été convenable ! Un diplomate devait savoir cacher sa joie d'une heureuse découverte. Il étouffa donc les élans de son ravissement, et se contenta d'adresser au comte un regard tendre et reconnaissant. Puis il se lança dans une description des plus détaillées des grâces, des talents et des vertus de la jeune fille qu'il connaissait depuis le premier cri qu'elle jeta en ce monde jusqu'à ce moment où elle avait atteint toutes les perfections qui peuvent orner une jeune fille ; elle était accomplie en toutes choses : tricot, couture, broderie, art de faire les fleurs et les confitures, dessin, peinture, danse, équitation, piano, guitare ; et de plus elle avait conservé, en dépit de son entrée dans le grand monde et de son séjour à la résidence, l'innocence et la candeur d'un enfant.

— Aussi nos élégants de Freylingen, qui jugent leur lorgnon dans l'œil des charmes et des vertus des femmes, déclarent-ils que cette jeune fille doit être froide comme de la glace.

— Elle froide ! Ah ! n'ai-je pas vu aujourd'hui avec quelle vivacité elle a ouvert la fenêtre au moment où vous sauviez ces pauvres enfants ! Ah ! voyez-vous, si j'avais trente ans de moins je serais fou de cette délicieuse créature ! Elle est de feu pour tout ce qui est vraiment beau, noble et grand ! elle est enthousiaste ! elle est pleine de sympathie pour la douleur sincère ; mais froide et réservée pour tout ce qui est factice, superficiel et vulgaire !...

— Comment ! s'écria Martinitz ravi, elle a ouvert la fenêtre au moment !...

Le jeune comte dit alors à Berner qu'il ferait usage pendant son séjour à Freylingen d'une lettre d'introduction qui lui avait été envoyée ce jour même par le secrétaire du ministre pour le président. Le conseiller promit avec un généreux empressement de le présenter chez son vieil ami et dit qu'il espérait que le comte passerait quelques soirées agréables chez ces excellentes gens. Et il riait en lui-même de ce secrétaire d'État qui savait si bien mener les affaires, car de cette façon le comte resterait en effet dans le pays avec ses jolis petits millions, seulement ils ne seront pas pour la comtesse Aarstein, le conseiller Berner en répondait : Vivat ! trois fois vivat !...

Digitized by Google

Mais le conseiller fut interrompu au beau milieu de ses rêves de triomphe par les sons graves et retentissants de la cloche de la cathédrale qui sonnait onze heures.

Martinitz se leva en tressaillant d'un air troublé, et balbutiant des excuses au conseiller, il se retira sous le prétexte d'une affaire à terminer ce soir-là.

Berner ne se doutait que trop où allait ce malheureux jeune homme; il le suivit d'un regard sympathique, et s'accouda sur sa chaise pour méditer encore sur tout ce qu'il avait appris ce soir. Le comte Martinitz avait fait sur lui une profonde impression. Tant de grâce et d'esprit, tant d'instruction et de modestie, joints à trois millions de thalers ! tant de mâle beauté et pas la moindre fatuité, pas le moindre désir de briller ! décidément, si l'on parvenait à le guérir de ses accès de mélancolie, rien ne pouvait mieux convenir à Ida !

L'hôtesse de la *Lune* arracha brusquement le conseiller de son septième ciel ; elle entra tout agitée et en s'écriant :

— Fiez-vous donc aux hommes ! N'y a-t-il pas de quoi mettre en colère ? Penser qu'un si beau et si riche seigneur, que plus d'une grande dame accepterait si volontiers pour chevalier, mène une conduite pareille ! Ne le voilà-t-il pas à cette heure à courir les rues enveloppé dans un manteau ! Et il demande qu'on laisse la porte ouverte ! jusqu'à une heure du matin ! Non certes ! je lui fermerai la porte au nez, je ne veux pas de rôdeurs de nuit dans ma maison...

— Calmez-vous, pauvre petite femme, dit le conseiller, vous pouvez être assurée que le comte n'a aucun but coupable en sortant à pareille heure, et que la visite qu'il va faire est des plus honorables... Je sais ce qu'il en est, mais je ne puis tout dire.

L'hôtesse le regarda avec un air de doute.

— Si cela est ainsi... reprit-elle plus doucement, et cela doit être, car je vous crois sur parole... D'ailleurs, ce que j'en disais n'était que par amour pour mon prochain.

Le conseiller se mit à sourire d'un air fin, et fit monter une vive rougeur aux joues de la jeune femme, qui ne savait plus si elle devait rire ou se fâcher, quand Berner avant de s'en aller lui glissa ces mots à l'oreille :

— Par amour ou par jalousie envers votre prochain !...

Digitized by Google

BONNE NOUVELLE

On aurait pu croire que la maison du président de Sanden était toute une volière dans laquelle des rossignols, des sansonnets, des fauvettes battaient des ailes et chantaient tour à tour, tantôt avec des notes langoureuses, tantôt avec des roulades légères et brillantes, — et tous ces oiseaux gazouillant et sautillant se résumaient en une seule personne, M^lle^ Ida, qui montait et descendait les escaliers dans une activité pleine à la fois de joie, de mélancolie, d'inquiétude et d'espoir.

Le comte Martinitz avait envoyé au président sa carte et la lettre d'introduction du secrétaire d'ambassade; le vieux président était entré chez sa fille pour lui demander sérieusement conseil sur ce qu'il y aurait à faire pour bien recevoir le comte. D'après sa manière de voir, et pour agir suivant l'ancienne mode, il fallait inviter l'étranger à dîner, deux jours après à un thé, puis à un souper, enfin avant son départ on donnerait un petit bal en son honneur.

Ce plan eût convenu à merveille à Ida, mais elle prit sur elle et, contenant sa joie, elle déclara qu'à la résidence les choses ne se passaient pas ainsi.

— Cela paraîtrait au comte un peu « petite ville » d'être invité tout d'abord à dîner. Il faut lui envoyer un domestique pour lui dire que nous l'attendons à l'heure du thé; nous inviterons le directeur des domaines et M^lle^ de Sorben, le conseiller et deux ou trois jeunes gens; — puis, quand le comte sera revenu quelquefois le soir, nous lui demanderons un matin « en passant » s'il veut venir dîner avec nous; ce serait alors peu gracieux de sa part de refuser.

Le président consentit à tout, bien que cette nouvelle mode ne lui plût guère. Il remit à sa fille les clefs de toutes les armoires et lui confia le commandement suprême sur la cave. Ida fit, dans cette vaste maison, un remue-ménage comme s'il s'agissait de recevoir vingt voitures d'invités.

Elle allait donc le voir! lui parler! Il devrait, s'il était seulement la moitié aussi aimable qu'il le paraissait, venir au moins quatre fois par semaine. Ah! comment dépeindre le ravissement de la jeune fille! Fatiguée de son activité matinale, elle se jeta sur un sofa et ferma les yeux pour mieux songer à ce qu'elle pourrait imaginer pour que la soirée inspirât à Martinitz le désir de revenir souvent. Elle

Digitized by Google

choisit ses plus jolis morceaux de musique, afin de chasser la mélancolie de ce beau front. Oh! ce serait une délicieuse soirée! Soudain la pensée de la comtesse Aarstein traversa son esprit, et toute joie s'envola; des larmes tombèrent de ses yeux et elle se laissa aller à des réflexions bien amères sur son triste sort et les déceptions de cette vie!

Mais Berner vint en courant lui faire une petite visite, et chassa tous ces noirs nuages. Il était trop prudent pour dire à Ida l'impression profonde qu'elle avait fait sur le bel étranger, mais il l'assura qu'elle n'avait rien à craindre du côté de la comtesse Aarstein; puis, après avoir donné cette bonne nouvelle, il se sauva, le cher conseiller; mais le peu qu'il avait dit suffit à Ida pour comprendre qu'il en savait bien davantage. On parle des somnambules, des clairvoyantes, on écrit des livres très-savants sur les merveilles du magnétisme, et on ne s'occupe pas d'autres miracles qui se passent tous les jours! Les vraies clairvoyantes ne sont-elles pas les jeunes filles qui aiment pour la première fois, et presque à leur insu? Elles ont les yeux baissés et elles voient mieux qu'avec les verres les plus forts! L'amour les a magnétisées, a ouvert les yeux de leur esprit et elles lisent dans les cœurs. Aussi la nouvelle somnambule vit-elle clairement dans le cœur du conseiller qu'elle était aimée de Martinitz.

Oh! qu'elle eût été charmante à voir en ce moment, la jeune fille! elle penchait sa jolie petite tête sur les coussins du sofa! Son cœur, agité par ce doux effroi que cause un premier amour, battait avec violence, s'ouvrant à ce sentiment inconnu qui, semblable au soleil de minuit dans les régions polaires, éclaire soudainement les ténèbres de ses rayons brillants! Il y a une attraction profonde et puissante dans ce visage inondé d'une félicité suprême,— point lumineux de la vie d'une jeune fille vers lequel elle monte par des degrés rapides et dont elle redescend à pas tristes et lents.

Traduit de l'allemand,

Par Mme E. DE VILLERS.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

LA COMÉDIE ET L'HISTOIRE ROMAINES

I

Aujourd'hui la littérature et l'histoire, si longtemps séparées, ne sont plus que les deux branches sœurs d'une même étude : celle des races humaines. On renonce à cette critique stérile, qui jugeant les œuvres de l'esprit d'après les lois arbitraires des genres, et portant sur les productions des races les plus opposées, des génies les plus différents son inflexible compas, s'est épuisée elle-même en épuisant toutes les formes du blâme et de l'admiration.

Les écrits des anciens, qui n'étaient que des parterres où l'école cueillait ses fleurs de rhétorique, sont devenus pour nous des tableaux variés où nous voyons agir ceux qui ont passé avant nous sur le chemin de la vie. Ils revivent, ils se montrent dans les attitudes les plus naturelles. A certains traits généraux, nous nous retrouvons en eux avec bonheur : — eux aussi, disons-nous, étaient de la race d'Adam ; les branches et les fruits se sont modifiés, mais la même séve coulait dans les veines de l'arbre. A d'autres caractères particuliers, au contraire, nous éprouvons l'agréable surprise d'un voyageur au long cours qui voit enfin de nouveaux costumes et de nouvelles mœurs. Piqués de curiosité, nous appelons à notre aide l'histoire qui nous explique ces contrastes. Je n'entends pas seulement par l'histoire les annales officielles et pompeuses de la vie extérieure des peuples, mais l'étude de leurs langues, de leurs religions, de leurs monuments, de tous les vestiges enfin qu'ils ont laissés de leur passage sur la terre. Ainsi, dans cette large méthode, toutes les connaissances se lient et forment le faisceau d'une science unique, la plus intéressante de toutes, celle de l'homme.

Plus d'une race, auparavant dédaignée, a gagné à cette rénovation

Digitized by Google

de la critique un rang honorable, mais la race latine y a perdu le sien. Glorifiée à l'excès par les siècles précédents, elle est décriée aujourd'hui jusqu'à l'injustice. La dévotion extatique de la France pour les idoles romaines s'est changée en un septicisme irrévérencieux, où il entre quelque chose de la haine que les fils convertis gardent aux erreurs de leurs pères.

Il ne faut pas considérer cette réaction comme un de ces retours capricieux de la mode, qui règne aussi bien dans les lettres que dans les costumes. Elle a des causes plus sérieuses. Nos aïeux regardaient Rome avec les verres grossissants des histoires de Tite-Live et de Plutarque. Nous l'examinons à l'aide de la satire, de la comédie et de l'archéologie, qui nous la montrent en miniature. Or les peuples comme les individus, perdent à être vus de trop près.

Rien n'a plus contribué à nous désabuser de nos illusions classiques sur la grandeur des Romains que l'étude de leur théâtre comique. Quand vous avez lu Tite-Live, votre esprit n'est pas satisfait : le génie de Rome vous est révélé, vous admirez les qualités qui ont fait sa force, vous devinez aux germes de ses vices sa décadence prochaine et sa ruine irrévocable. Mais dans ce tableau de la vie romaine, qui est celui de la vie de tous les peuples, il manque bien des traits nécessaires. Je vois bien se mouvoir de grandes multitudes; mais je ne distingue que confusément les individus qui les composent. Au va et vient que je remarque aux portes de la ruche, au bourdonnement intérieur qui arrive jusqu'à moi, au miel que j'en retire, je devine les mœurs générales du peuple ailé, mais je ne vois pas travailler les abeilles. L'histoire, c'est la ruche close aux parois épaisses; la comédie, c'est la ruche de verre. Quand vous voyez au Sénat d'éloquents patriciens, au camp d'héroïques consuls, sur le Forum des tribuns véhéments, des multitudes passionnées, vous ne voyez qu'un côté de l'existence romaine, le grand côté qui n'est pas le plus vrai. Ces hommes jouent un rôle; ils ont le masque et le cothurne tragiques; l'ardeur de l'action, l'effort de la lutte, l'orgueil du triomphe les exaltent : ils sont plus grands que l'humanité. Telle est l'attitude dans laquelle nous les montre l'histoire. Mais qui nous les montrera faisant l'usure, trafiquant des esclaves, hantant les courtisanes, querellant leurs matrones?

II

Ici intervient la comédie qui rappelle à la vérité l'histoire éblouie et trompée : — « Ne vous faites pas illusion, ma sœur, et ne prenez pas les masques pour les visages. Maintenant que la pièce est jouée, des-

Digitized by Google

cendons, s'il vous plaît, du Forum et suivons dans leurs logis ces honnêtes acteurs. Ce grave censeur à la toge retroussée, aux cheveux taillés à l'antique, à la barbe longue, devant lequel les citoyens s'inclinent, paraît bien content de sa journée ; il a rayé deux patriciens de la liste du Sénat et mis à pied un chevalier coupable de trop d'embonpoint. Ce soir il soupera chez une courtisane. Cet auguste consul si fier de ses images et de ses licteurs et de son *atrium* plein de clients, qui n'a à la bouche que la discipline antique, les mœurs antiques, la pauvreté antique, fait l'usure maritime, ce qui est à l'usure ordinaire ce que le brigandage est au vol. Demandez à ce tribun si passionné pour la liberté ce qu'il fait de ses esclaves vieillis au service. Demandez à cet autre ce qu'il a fait de son fils : ses esclaves de la campagne vous en donneraient des nouvelles, s'ils n'avaient peur des lanières, du fer rouge, de la meule, du carcan, des boulets aux pieds et de l'*ergastulum*. Voilà un brave citoyen qui gesticule dans un groupe : comme il pérore, bons dieux ! — « Ah ! si la République avait seulement quelques centaines de citoyens comme moi !... — Courage, Déménète, l'ennemi du Sénat, l'ennemi des tyrans ! Les patriciens tremblent devant toi, mais tu trembles devant ta femme. Hier tu déclamais contre le luxe des matrones, mais sans la dot de la tienne tu n'aurais pas une si belle toge neuve. Avez-vous remarqué pendant la délibération cet honnête vieillard qui écoutait gravement la harangue du tribun, et le voyez-vous regagner la maison à petits pas, l'air distrait et préoccupé ? A quoi supposez-vous qu'il pense? Aux intérêts du peuple? Non, à la gratification allouée par le maître de la Curie à chaque citoyen présent aux assemblées. Regardez de quel air humble et soumis ce jeune homme écoute les remontrances de son père. Ah ! l'autorité paternelle est une sainte et belle chose dans Rome ! Approchons-nous et écoutons ce que dit le vieillard : « Mon fils, fuis la société des jeunes gens pervers qui pourraient t'entraîner à faire des dettes et te perdre de réputation dans ton quartier. J'ai été jeune, moi aussi, et j'ai fait des miennes dans mon temps, mais interroge le voisin Lycus, le voisin Cimon, mes joyeux compagnons d'autrefois, ils te diront que j'ai toujours passé pour un jeune homme sage et posé dans mes folies. Imite en cela ton père. Satisfaire ses goûts sans se compromettre, voilà la science de la vie. Garde-toi surtout de poursuivre les honnêtes femmes; nous ne manquons pas de courtisanes à Rome, Jupiter en soit loué ! Enfin, rappelle-toi que l'honnête homme est celui qui fait rentrer ses capitaux aux Ides, et qui n'est connu ni en bien ni en mal dans sa tribu. » — N'est-ce pas que l'autorité paternelle est une belle et sainte chose dans Rome ?

Digitized by Google

III

Voilà ce que dit la comédie à l'histoire, et elle ajoute : — Les Romains ont su en imposer au reste des hommes par la gravité affectée de leur langage et de leur maintien. On s'est habitué à croire que si la Vertu descendait sur la terre, elle prendrait la toge et parlerait latin. Erreur, la Vertu n'est ni romaine, ni grecque, ni barbare, et sous des habits différents tous les hommes sont les mêmes. Ceux-ci sont plus sérieux; j'en conviens, que les Grecs, mais sont-ils plus vertueux? Non, ils pèchent par calcul où les autres pèchent par emportement. — Ils sont sobres, dites-vous, sans doute, parce qu'ils sont pauvres, mais attendez qu'ils aient conquis le monde. — Ils observent la foi jurée. — Oui, toutes les fois qu'ils n'ont pas intérêt à la violer. — Ils sont religieux. — D'accord. Ils ne font jamais un pas sans consulter le vol des oiseaux, et ne concluent jamais un marché sans prier Laverna de les aider à tromper la partie contractante. Leur religion si vantée n'est que superstition; leur amour pour la loi, pur formalisme; attachement à la lettre du texte, mépris de la justice; leur dévouement à la patrie, fanatisme aveugle, orgueil immense, ambition démesurée. J'ai bien peur que toute leur supériorité sur leurs ennemis ne soit que celle de l'hypocrisie sur la franchise, du calcul sur l'imprévoyance, de la mauvaise foi sur la simplicité. Les autres peuples se perdent par leurs vices; les Romains par les leurs perdront les autres peuples, avant de se perdre eux-mêmes, parce qu'ils ont l'esprit de conduite, qui leur fait tirer de leurs vices un avantage que leurs adversaires ne savent pas tirer même de leurs vertus.

IV

Placé entre deux affirmations contraires, comme Hercule entre le vice et la vertu, que fera l'historien ? S'en rapportera-t-il au grave témoignage de la tradition ou aux commérages de la comédie ? Écoutera-t-il Tite-Live ? Se laissera-t-il persuader par Plaute ? Le cas est perplexe : car ce que l'un affirme sur l'autorité d'écrivains, dignes de foi, l'autre le nie sur le témoignage de ses yeux. — J'ai lu, dit l'un. — J'ai observé, répond l'autre.

L'historien, s'il est sage, tiendra la balance égale entre les deux parties, et ne formera son jugement qu'après un contrôle sérieux et attentif. A Tite-Live il dira : — « Je ne mets pas en doute votre bonne foi,

Digitized by Google

mais votre patriotisme a pu vous égarer. Entre plusieurs traditions, ce sentiment louable, en un particulier, suspect chez un historien, ne vous a-t-il pas fait choisir non la plus authentique, mais la plus flatteuse pour votre orgueil et pour celui de vos contemporains ? N'avez-vous pas ainsi exagéré les vertus de l'ancienne Rome, pallié ses vices, dissimulé ses défaites ou ses perfidies? J'ai peine à croire à l'existence d'un peuple de sages et de héros. Si vos laboureurs du Latium nous paraissent des colosses, n'est-ce pas parce que vous les avez dépeints plus grands que nature ? »

A Plaute il dira : — « Vous avez fait d'après les Grecs de charmantes comédies romaines. Horace ne vous a pas rendu justice. J'aime la netteté et la précision de votre langue, le naturel de votre dialogue, le comique de vos situations. Mais vous vous moqueriez vous-même de ceux qui prétendraient mesurer la taille des Romains de votre temps à celle de vos personnages. La critique est portée à l'exagération, et la malignité de l'observateur s'attache plus volontiers aux défauts des hommes qu'à leurs vertus. Vos portraits sont souvent des caricatures faites à dessein pour amuser les tribus rustiques venues à Rome le jour des Nondines. Même quand vous restez dans la vérité, vous grossissez les figures de vos modèles, pour en accuser plus fortement les traits ridicules. Et en cela même vous vous montrez un bon ouvrier; car le théâtre, comme la peinture décorative, a ses lois d'optique, que le dernier barbouilleur connaît, à plus forte raison un maître comme vous. Permettez-moi donc de croire les Romains meilleurs que vous ne les faites et de prendre souvent vos originaux pour des exceptions. »

V

S'il suffisait d'avoir un but moral pour composer une œuvre morale. toutes les productions littéraires seraient d'une pureté irréprochable, Car qui a jamais écrit dans le dessein arrêté de corrompre les mœurs ? Je vais plus loin : les œuvres des siècles de décadence seraient de toutes les plus édifiantes, car jamais on ne moralise plus que quand les mœurs sont perdues. On a remarqué que plus la civilisation tient les hommes éloignés de la nature, plus ils se prennent de passion pour elle. C'est une mère dont l'absence les fait soupirer. La même observation s'applique à la vertu. Plus elle devient rare dans une société, plus les écrivains la célèbrent, plus le public est avide d'en entendre l'éloge. Tout devient alors école de vertu. La morale envahit ou plutôt infecte tout. Le badinage le plus léger cache une leçon, et la farce elle-même a la prétention de prouver quelque chose.

Digitized by Google

Comment se fait-il cependant que tant de bonnes intentions soient perdues, et que tout ce qui sort de la plume de tant de zélés défenseurs des bonnes mœurs soit presque toujours si contraire aux bonnes mœurs? C'est qu'il est aussi difficile à un auteur de ne pas se corrompre au contact de son siècle, qu'à un médecin de respirer un air pur dans un hôpital de pestiférés.

L'art ne crée rien de rien, et le poëte ne trouve pas ses sujets et ses caractères tout éclos dans son cerveau, comme le mathématicien trouve ses axiomes dans sa raison. C'est l'observation de la nature et des hommes qui fournit au premier la matière : la main-d'œuvre seule lui appartient. Or, supposez qu'un auteur dramatique veuille glorifier les vertus de la famille. Où cherchera-t-il les types de ces vertus, sinon dans la société, et comment les peindra-t-il, si elles ne lui en offrent pas, s'il ne voit autour de lui que des pères sans dignité, des fils sans respect, des épouses sans pudeur?

Il est des genres qui se conservent purs au milieu de la corruption générale. Ce sont ceux dont la culture demandant la solitude tient l'écrivain éloigné du contact des hommes. Le genre descriptif, par exemple, fleurit aux époques où le sens moral s'abaisse, parce que la nature offrant aux âmes délicates, dégoûtées du spectacle et des vices de leur temps, l'attrait de sa jeunesse éternelle et de son immuable beauté, les invite à se réfugier dans son sein et à chercher dans les choses l'idéal qu'elles ne trouvent plus dans les hommes.

Les arts au contraire qui reposent sur l'observation du cœur humain sont les premiers à souffrir de la décadence morale des sociétés, et l'art dramatique en particulier, qui est la peinture de la vie humaine.

Ce n'est certes ni l'esprit ni le style qui ont manqué à Sénèque pour écrire de bonnes tragédies. Quels monstres cependant que ses pièces! Euripide et Racine s'emparent du sujet de Phèdre, le plus dangereux roman qu'on ait jamais osé mettre sur la scène. Ils créent deux chefs-d'œuvre d'une beauté morale qui a enlevé les suffrages des juges les plus austères. Sénèque a la même audace, mais non le même succès : il fait une Phèdre extravagante. Osera-t-on affirmer qu'il eut moins de génie que ses deux concurrents, et ne serait-il pas plus juste de dire qu'il eut moins de bonheur, étant venu dans un siècle où le sens moral était affaibli?

La plupart des poëtes (c'est Platon qui l'a dit) êtres légers et inconséquents, natures délicates et nerveuses, en qui la sensibilité domine, n'ont pas une vue bien nette de la portée morale de leurs œuvres. C'est moins la raison qui les guide qu'une sorte d'enthousiasme, de délire divin; ils ne possèdent pas leur sujet, c'est leur sujet qui les possède.

Aussi n'est-ce pas eux mais leur siècle qu'il faut accuser, quand ils

Digitized by Google

tombent dans ces étranges aberrations de jugement qu'on flétrit justement du nom de mauvais goût. Quand la vie a cessé de battre dans le cœur d'une nation, voulez-vous qu'elle anime les ombres que l'art évoque sur la scène ? Si le monde réel n'a plus qu'une notion confuse des rapports naturels des choses, la trouverez-vous plus nette dans le monde imaginaire ? Reprocherez-vous à un auteur de glorifier l'amour libre, s'il voit autour de lui le mariage méprisé? Autant vaudrait reprocher à un peintre la laideur de son modèle.

Ne demandez-donc pas au poëte dramatique l'austérité d'un moraliste inflexible ni la verve indignée d'un satirique. Les plus honnêtes sont des amis indulgents qui reprennent en demandant pardon et le sourire sur les lèvres ; les autres sont des complices qui excusent ou justifient.

Je me résume. La comédie n'est pas une école, c'est un miroir. Quand les mœurs générales sont bonnes, elle est saine, parce que la pureté des intentions de l'auteur justifie, souvent à son insu, les peintures les plus vives des plus coupables passions, et parce que le sens moral du public ferait au besoin justice de ses écarts. Quand les mœurs générales sont mauvaises, la comédie est mauvaise, car, ou l'artiste a conservé le sentiment du beau et du bien, et ses types sont invraisemblables, parce que les modèles lui manquent, ou il est lui-même corrompu, et ses tableaux sont vrais, mais dangereux, parce qu'ils plaisent à la foule et la familiarisent avec ses difformités.

VI

Appliquons au théâtre de Plaute ces considérations générales. Toutes les conclusions de cette étude sont en germe dans les conséquences que nous en tirerons.

Le théâtre de Plaute est-il immoral? La réponse à cette question sera la condamnation ou la justification de la société romaine, si l'on admet, comme nous avons cherché à l'établir, que la comédie n'est qu'un miroir.

Et d'abord, qu'est-ce que vous entendez par ce mot, œuvre immorale? Est-ce une œuvre qui contient des peintures libres, des plaisanteries obscènes? A ce compte Plaute est immoral comme Juvénal, comme Rabelais, comme Molière lui-même quelquefois. Mais en revanche certaines comédies de nos jours où l'adultère est justifié en termes fort décents sont des œuvres morales.

Au contraire si moins scrupuleux, ou, pour mieux dire, plus juste, et passant sur certains détails qui effarouchent justement votre modestie,

Digitized by Google

vous attendez pour prononcer votre jugement sur la moralité d'une œuvre l'impression générale qui vous sera restée de l'ensemble, Plaute, auprès de ces écrivains décents, vous paraîtra sinon le plus chaste au moins le plus moral des auteurs dramatiques.

Il met en scène des courtisanes, mais il n'en fait pas des héroïnes intéressantes. Chez lui elles sont ce qu'elles sont, des créatures qu'on vend et qu'on achète, et non des victimes attendrissantes du préjugé social qui meurent phthisiques et pleurées du parterre. Si Plaute n'inspire pas une grande horreur pour le vice, au moins ne le fait-il pas aimer.

Il peint des pères ridicules et des fils rebelles, mais il ne prêche pas aux uns la révolte, aux autres l'abandon de leurs droits. Il raille la faiblesse de certains pères et non la dignité paternelle. Il se garde surtout d'établir entre les membres de la hiérarchie naturelle, qu'on nomme la famille, une égalité dangereuse ou dégradante. Ses traits s'arrêtent aux individus et n'atteignent jamais les principes.

Il médit souvent des femmes et s'égaie sur le mariage en traits malicieux renouvelés des Grecs : mais il respecte la sainteté du foyer domestique.

Il joue avec les dieux, mais jamais avec la religion. Il y a loin de ses bouffonneries innocentes au philosophisme d'Euripide et aux sarcasmes de Voltaire. C'est un badinage pieux qui n'exclut ni la foi ni la sincérité. Ainsi badinaient nos aïeux avec la Vierge, le Père éternel et les saints.

Je ne prétends excuser ni les saillies grossières, ni les jeux de mots indécents, ni les tableaux cyniques dont il égaie trop souvent ses sujets. Mais fermez, si vous pouvez, les yeux sur ces gravelures ; oubliez vos scrupules de chrétien, votre délicatesse de lecteur français, jugez en philosophe, et, si vous n'êtes pas plus sévère que les Pères de l'Église, non-seulement vous pardonnerez à l'auteur, mais vous admirerez la justesse de son sens moral.

Qui donc avait appris à ce païen à respecter, dans ses plus grands écarts, ce que tant de chrétiens d'aujourd'hui respectent si peu ? Comment son théâtre, où le vice est peint à nu, n'est-il pas une école de vice ? Comment tout en choquant les oreilles délicates ne corrompt-il pas les cœurs ? Comment en offensant la pudeur respecte-t-il la vertu ? Plaute s'était-il fait une poétique ? Savait-il qu'il n'y a pas de vérité dramatique et par conséquent pas d'intérêt en dehors de la vraisemblance morale ?

Plaute, cela est évident, n'a qu'un but en écrivant : le succès. De corriger les mœurs, c'est l'affaire du censeur : la sienne est de faire rire les tribus. Quand il a égayé ce peuple, dont personne n'a mieux que lui connu le caractère et parlé la langue, il a cause gagnée. Nouer habile-

Digitized by Google

ment son intrigue; la semer de situations comiques et courir au dénouement, c'est tout son code théâtral. Il n'y entend pas d'autres finesses, en sorte que l'on peut dire que s'il est moral, c'est sans le savoir.

VII

D'où je conclus qu'à Rome, de son temps, les mœurs étaient généralement bonnes. Car, s'il en eût été autrement, où se serait arrêtée la licence d'un homme capable de tout oser pour plaire au public? Représentez-vous un Plaute écrivant sous le règne de Néron, est-ce qu'il aurait hésité, pour flatter le maître, à justifier l'inceste et l'adultère, à insulter à l'honneur et à la liberté? Le maître, au siècle où il vivait, était un peuple qui avait ses vices (quel peuple n'a pas les siens?) mais aussi ses mâles qualités et dont le sophisme n'avait pas encore altéré le vigoureux bon sens. Comme ils étaient un peu lourds d'esprit et durs au scandale, ces laboureurs du Latium, la comédie pouvait sans péril outrer ses plaisanteries et la licence de ses tableaux; mais qu'auraient-ils pensé, bons dieux! s'ils avaient vu l'impure courtisane égalée à la sainte matrone? Un poëte qui vit au milieu d'un tel peuple n'a que faire d'étudier les philosophes et leurs spéculations sur l'art. Il n'en a pas plus besoin pour réussir que ses contemporains de leurs préceptes pour bien vivre. Qu'il regarde autour de lui, et qu'il peigne d'après nature, si ses œuvres sont vraies, elles seront morales.

L'art dramatique, je le répète, n'est pas une école, c'est une peinture. Telle société, tel théâtre. Ce n'est qu'aux âges corrompus que la comédie devient didactique. On ne s'avise de plaider sur la scène la cause de la famille, que quand la famille est menacée.

Les pièces de Plaute ne sont ni des thèses morales, ni des satires dialoguées, mais de bonnes comédies écrites sans passion, sans amertume, sans parti pris de blesser ou d'instruire, où l'homme se montre tel qu'il est. Ses personnages ne sont ni des vices personnifiés, ni des abstractions vertueuses, mais des caractères vrais, dont les ridicules vivement saisis nous font rire de ce rire franc et sincère qui est la santé de l'esprit.

Cette gaieté qui est le génie même de Plaute ne fait pas seulement le charme de ses pièces, elle les assainit, pour ainsi dire; elle en est le souffle hygiénique et vivifiant.

La joie est un divin rayon qui épure tout ce qu'il touche. Otez à Rabelais sa bonne humeur et son entrain naïf, ses ordures vous paraîtront abominables et le livre dès les premières pages, vous tombera des mains. C'est la verve prodigieuse du gai Tourangeau qui désarme

Digitized by Google

les plus délicats. Mais il n'est pas donné à tous de le connaître, ce doux épanouissement de l'être qu'on appelle le franc rire. Il suppose la naïveté de l'esprit, la paix du cœur et l'heureux équilibre des facultés. Ce ne sont ni les peines privées, ni les agitations publiques qui tarissent dans l'âme la source de la joie : témoin ce pauvre Scarron qui jouait avec ses maux, témoin encore Olivier Basselin, le chansonnier, qui, dans Rouen, investi par les Anglais, demandait grâce pour ses tonneaux : c'est l'inquiétude vague des désirs sans limites et l'impuissance de les satisfaire. Ce malaise qu'on nomme ennui, tristesse, rêverie, mélancolie, et qui ôte aux âmes qui en sont atteintes la douce faculté de s'oublier et par conséquent de jouir pleinement des impressions dramatiques, était inconnu des contemporains de Plaute. Ceux-là n'étaient encore que les conquérants de l'Italie ; les richesses de l'Orient n'avaient pas gâté leurs cœurs ; simples dans leurs goûts, heureux dans leur pauvreté, ils ignoraient le *surgit amari aliquid* de Lucrèce et le sombre désespoir des passions inassouvies. Le peuple-roi était encore amusable.

Les travaux terminés, on allait comme à une fête, l'esprit libre et ouvert, aux comédies de l'homme de Sarsine. C'était bien en effet une fête, et une fête populaire où cette race italienne, plutôt enjouée que spirituelle, retrouvait la gaieté de ses chères Atellanes. Là s'engageait, comme aux fêtes rustiques d'Atella, un dialogue où l'entrain du public donnait la réplique à la verve de l'auteur. Pendant que le petit peuple en tunique envahissait tumultueusement les gradins supérieurs, le Prologue venait, sous prétexte d'exposer le sujet de la pièce, engager avec les spectateurs assis une causerie familière et les mettre en belle humeur. — Écoutez, citoyens, cette pièce est une tragédie. — Une tragédie! Vous faites déjà la grimace. — Eh bien, quoi! si je voulais que de comédie elle devînt tragédie, ne serais-je pas libre d'opérer ce miracle? Est-ce que je ne suis pas Mercure, le dieu que vous invoquez dans vos contrats? Mais, rassurez-vous, bonnes gens, Mercure n'est ici que pour votre divertissement. Cette pièce ne sera pas une tragédie, mais elle ne sera pas non plus une comédie ; elle sera, avec votre permission, une tragicomédie. Écoutez donc, applaudissez, et si je suis content de vous, je vous ferai gagner beaucoup d'argent dans vos marchés. — Maintenant voici le sujet... Holà ! qu'est-ce que je vois ? Des intrigants qui se glissent entre les gradins pour monter des cabales, pour faire siffler tel acteur et claquer tel autre. Ne souffrez pas cela, citoyens. — C'est Plaute, vous le savez, qui a traduit cette pièce du grec de Diphile. Plaute a des jaloux, des ennemis envieux de ses succès. Or, les ennemis de Plaute sont les ennemis du peuple romain, puisque Plaute ne travaille que pour le plaisir du peuple romain. — Voici donc le sujet. Cette ville est Thèbes, ou Athènes, ou Argos... Ces deux personnages debout... Paix là! Emportez vos enfants, les nourrices. Et vous, les

Digitized by Google

femmes, ne pourriez-vous pas rire un peu moins haut? Vous n'avez pas besoin de venir rompre encore ici la tête à vos maris; c'est déjà bien assez pour eux de vous entendre à la maison. — Je disais donc que ces deux personnages... Suivait une exposition détaillée du sujet, coupée fréquemment par des appels à l'attention du public : — Comprenez-vous? Suivez-vous? Avez-vous saisi? soit que l'auteur se défiât de l'intelligence de ses campagnards, soit qu'il ne voulût que gagner du temps et attendre que le silence fût complet. Alors commençait l'action : ceux qui ont lu Plaute dans le texte (et comment le comprendre dans les traductions?) savent avec quelle allure rapide elle se précipite au dénoûment. Ne cherchez là ni la sensibilité du grec Térence, ni le sens profond et philosophique de Molière, ni le marivaudage sentimental de la comédie moderne. Les Romains de Plaute sont des hommes pratiques, qui vivent tout au dehors, parce que l'agriculture, la guerre, le commerce, l'usure, les élections, les procès, les débats du Forum les tiennent tout entiers et leur ôtent le loisir de rentrer en eux-mêmes. Ils ne vont pas au théâtre pour rêver ou s'attendrir, mais pour oublier leurs affaires. Plaute, un homme pratique lui-même et qui entend le succès, les connaît et les sert à leur goût. Il les prend dès le prologue et jusqu'au *plaudite* ne leur laisse pas le temps de se reconnaître. Point de tableaux, point d'analyses morales, des monologues rapides, des comparaisons familières tirées des usages ordinaires de la vie, une langue forte et précise, un dialogue emporté par la course du drame. On dirait qu'il a appliqué à la comédie le mot de Démosthène sur l'éloquence : l'action, l'action, toujours l'action. Son théâtre est l'image de la vie romaine. Il n'a pas comme Molière deux genres de comique : le fin pour la noblesse et le gros sel pour le peuple ; il sait que dans cette Rome, italienne encore et barbare, tout est peuple et que tous ses traits doivent porter des premiers gradins au fond de l'amphithéâtre. Aussi je me représente cette foule immense répondant aux gaillardises de son auteur favori, non pas par ce sourire de bon ton que l'esprit provoque, mais par de formidables éclats où la bonne humeur patricienne se confondait avec la turbulence plébéienne. Il n'y a pas de gaieté comme celle des peuples sérieux. De dire qu'on sortait meilleurs de ces débauches de rire et d'entrain, je n'ai pas la simplicité de l'affirmer ; mais on se sentait reposé, rafraîchi, prêt à reprendre allégrement sa tâche, comme le laboureur au bout du sillon, qui a fait une pause pour laisser souffler ses bœufs et regarder d'où vient le vent.

Je vois là le théâtre d'un peuple rude et grossier ; mais rien qui annonce la corruption. Si l'on vient me dire que ces braves gens qui rient de si bon cœur des mésaventures de Sosie, d'Euclion et du bonhomme Démocnète sont des tigres qui iront tout à l'heure se repaître au cirque du sang humain, d'accord ; je reconnais à ce contraste les instincts féroces

Digitized by Google

que donne l'habitude de la guerre et du danger. Mais si l'on ajoute que leurs mœurs privées répondent à ces instincts, que ces pères sont des tyrans domestiques opprimant leurs femmes et leurs enfants; ces fils, des esclaves frémissants qui baisent et maudissent le fouet paternel; ces femmes, des matrones revêches, méprisées de leurs enfants, à charge à leurs maris, les détestant, vertueuses par force et toujours en révolte contre les devoirs que le mariage leur impose; si, pour dernier trait, on me montre la prostitution, le proxénétisme et tous les vices les plus monstrueux débordant sur la cité, je demanderai où l'on peut trouver les couleurs de ce portrait de bêtes fauves? Dans la comédie? je crois avoir montré que rien dans Plaute ne justifie de semblables conclusions. Dans l'histoire? on oublie que le siècle du poëte a été l'âge d'or de la République, celui de la seconde lutte contre Carthage; qu'il est impossible d'admettre qu'un peuple qui fait de grandes choses n'ait aucune vertu domestique, que de mauvais pères, de mauvais fils puissent être de bons citoyens et que des épouses avilies enfantent des héros. On oublie que la décadence des mœurs privées précède toujours et annonce celle des mœurs publiques, et que, même en reconnaissant que les historiens latins ont exagéré les vertus des vieux âges, il est certain que Rome, au temps de Plaute, n'était pas en décadence. On oublie enfin que la comédie ne montre en général que le mauvais côté, et, pour ainsi dire, l'envers des sociétés.

Supposez que tous les monuments de notre époque, livres, journaux, mémoires, œuvres d'art venant à être engloutis, il ne reste à nos descendants pour nous juger qu'une vingtaine de nos dernières comédies, voilà toute une société qui passera pour une caverne d'escrocs, de croupiers, de filles perdues, d'aventuriers fripons, de nobles endettés, de bourgeois imbéciles et de journalistes tarés; voilà tout un siècle condamné sans appel et perdu à jamais de réputation dans l'esprit des âges futurs.

Il en est des poëtes comiques comme des moralistes, sermonnaires et satiriques de tous les temps, dont les écrits et les discours ne sont que le développement de cette fameuse boutade d'Horace : — Nos pères valaient moins que leurs aïeux, nous ne vaudrons jamais nos pères et nous donnerons le jour à des fils qui vaudront moins que nous. — A celui qui serait tenté de prendre au sérieux les malicieuses peintures de Plaute, nous dirions : — Rappelez-vous qu'Hésiode et Théognis se plaignaient déjà de la décadence de leur siècle et apprenez à être juste.

Digitized by Google

VIII

Si la comédie est peut-être de tous les monuments du passé le plus curieux à étudier, c'est, je le répète, parce qu'elle porte la lumière sur certaines parties que les peintres de l'antiquité qui dessinaient à grands traits, regardaient comme accessoires et reléguaient volontairement au dernier plan. Mais tandis que l'antiquaire éclairera d'un jour vif ces détails qui piquent sa curiosité, l'historien philosophe qui voudra juger de l'ensemble du tableau tiendra la lampe à distance. Vouloir trop connaître n'est pas toujours le moyen de bien connaître. L'histoire a besoin d'une vaste perspective. La vérité s'altère à une observation trop minutieuse, et la vue fatiguée par l'étude trop attentive des détails devient incapable d'embrasser les proportions de l'ensemble. D'ailleurs il y a dans la vie des peuples, comme dans celle des individus, des détails qu'il faut laisser dans l'ombre.

Toutes les infirmités et, si j'ose ainsi dire, toutes les laideurs morales d'un siècle ne tiennent pas à sa corruption ; il en est qui proviennent de la fragilité humaine. Que le peintre de mœurs mette ces dernières à nu sur la scène, qu'il les exagère, qu'il les enlaidisse encore, il fait son devoir. Mais l'historien digne de ce nom, celui qui a étudié l'homme avant de faire l'histoire des hommes, sait qu'il en est de ces vices inhérents à tout corps social comme de certaines épidémies, qui reviennent périodiquement sous d'autres noms avec les mêmes caractères. Tout en profitant de l'étude des comiques anciens, il distinguera avec soin dans leurs peintures le général du particulier. Dans Plaute, par exemple, il ne relèvera que les traits qui touchent aux mœurs romaines et il évitera ainsi de charger ce peuple des travers et des ridicules communs à tous les peuples.

Si dans quelques-unes de ces scènes où se jouait la licence de la Thalie antique, il trouve des tableaux hardis dont le cynisme dépasse les limites de la vraisemblance morale, il les attribuera à la fantaisie du poëte et les rejettera comme extravagants.

S'il est forcé d'y reconnaître une copie fidèle, quoique chargée, des égarements passagers de la passion, il ne prononcera son jugement qu'après un examen attentif des mœurs et des tendances générales du siècle qu'il étudie, et en cela il imitera le juge qui, dans les cas douteux, faute de preuves certaines, s'appuie, pour condamner ou absoudre, sur les antécédents de l'accusé.

La comédie, ne produisant sur la scène que des personnages du commun, ne peut leur mettre dans la bouche que des sentences d'une sagesse vulgaire et pratique, comme celle des satires d'Horace et des fables de

Digitized by Google

La Fontaine. Il pourra peser au poids de ces sentences la moralité de la foule, mais en rendant justice aux glorieuses exceptions consacrées par l'histoire.

Tous les membres d'une même classe ont des traits génériques et un air de parenté que le poëte doit saisir, s'il veut faire des portraits ressemblants. Mais il lui est permis, pour varier ses créations, de marquer certains caractères d'une empreinte particulière. Ainsi à l'égoïsme ordinaire de la vieillesse il opposera la générosité d'un vieillard; à l'emportement de l'adolescence, la sagesse d'un jeune homme. La nature a de ces contrastes que l'on aime à retrouver sur la scène. Il pourra donc s'écarter de la donnée commune sans sortir de la vraisemblance. Mais l'historien se gardera de prendre ces exceptions pour des types, et de ce qu'il trouvera dans Plaute des pères faibles, des esclaves fidèles, des courtisanes désintéressées, il ne conclura pas qu'à Rome les pères étaient faibles, les esclaves fidèles, les courtisanes désintéressées. De même de ce qu'il verra dans cet auteur un père souper avec son fils chez une courtisane, il ne conclura pas que tous les pères étaient capables de s'avilir à ce point. Il ne pourra donner aux diverses classes de la société antique leur physionomie propre qu'après avoir recueilli les traits communs à tous les originaux qui les composent.

Avec ces réserves et en contrôlant toujours l'histoire par la comédie et la comédie par l'histoire, il arrivera non pas à la vérité absolue, car dans une recherche aussi délicate on n'est souvent guidé que par l'intuition, mais à une appréciation sage et modérée qui fera honneur à sa patience et à son impartialité.

IX

Je n'ai pas la prétention de tracer ici toutes les règles de l'appréciation historique de la comédie ancienne. Mon seul but dans ce travail est de réagir contre un esprit de dénigrement qui fait moins honneur encore à nos mœurs modernes qu'à notre esprit. En effet, une critique aussi partiale que la nôtre ne pourra-t-elle pas supposer plus tard, avec quelque vraisemblance, que si nous avons nié les fortes vertus de la race la plus virile qui ait peut-être jamais existé, c'est que nous étions devenus incapables de les comprendre, et que nous n'étions si choqués de ses vices que parce que nous avions nous-mêmes les vices contraires ? Il y a déjà aujourd'hui des esprits chagrins qui, sans se laisser éblouir par ces grands mots de progrès, d'humanité, de civilisation, que nous jetons comme une pourpre sur nos infirmités, prétendent que de même que nous serions plus indulgents pour la rudesse et le sans-façon des mœurs républicaines de l'Amérique, si les nôtres étaient moins délicates et

Digitized by Google

moins obséquieuses, de même nous pardonnerions plus volontiers à l'orgueil des vieux Romains, si nous étions plus dignes; à leur inflexibilité domestique, si nous étions moins faibles; à leur fanatisme politique, si nous aimions mieux la patrie que le bien-être et la liberté que le repos. Les Romains nous étaient certes inférieurs à bien des égards : nous avons moins qu'eux l'esprit de caste, l'égoïsme de cité et le mépris de la vie humaine. Mais ils avaient aussi des qualités qui nous manquent et qu'ils devaient, ainsi que leurs défauts, à la force de leur institution : le respect d'eux-mêmes et l'énergie morale. Ces républiques anciennes ont produit des hommes : c'est là leur grand titre de gloire que n'effaceront pas nos critiques jalouses et nos superbes dédains. Toutes les fois qu'une âme fière ayant horreur du commun, du banal, craindra de s'amollir et de se détremper au contact des souillures de son temps, qu'elle aille se réfugier dans la contemplation de ces grands types de la vieille Rome, un peu raides d'attitude, un peu sauvages même, mais pleins d'une majesté si souveraine qu'on se sent joyeux d'être homme en les regardant. Pour bien les admirer toutefois, tâchons de les bien comprendre. Ne substituons pas à leurs vertus naïves et simples je ne sais quelle grandeur fastueuse et magistrale que n'ont jamais eue les Papirius Cursor, les Dentatus, les Fabius, les Fabricius, ces rudes ouvriers de la conquête de l'Italie, ni les grands hommes qui ont continué leur œuvre dans l'âge suivant. Ce n'est pas un philosophe ce Fabricius, qui montre aux Samnites ses oreilles, ses yeux, son nez, sa bouche, son gosier, son bas-ventre, et qui leur dit : — « Tant que je tiendrai tout cela en bride, je n'aurai besoin de rien : reportez votre or à ceux qui ne peuvent s'en passer. » — Diogène le cynique lui eût envié cette pantomime, mais Fabricius était un cynique sans le savoir. Il avait respiré dans Rome dès sa naissance la vertu que l'autre, au milieu de la corruption grecque, avait puisée dans la spéculation. Il ne raisonnait pas le désintéressement, il faisait mieux, il le pratiquait. Cicéron, Plutarque, Sénèque, Valère Maxime, Florus, tous les moralistes, commentateurs, abréviateurs, déclamateurs, exagérateurs de l'antiquité, qui ont voulu opposer aux vices de leurs temps la pureté des vieux âges, nous ont gâté nos paysans de l'ancienne république en prenant à tâche de les embellir. Nos pères ont eu tort de les croire sur parole, et nous avons tort à notre tour de flétrir trop ce qu'ils ont trop admiré. Faisons descendre les statues antiques du piédestal imaginaire où l'enthousiasme classique des héritiers de la Renaissance les a placées, ce ne sera que justice; mais ne les en arrachons pas violemment, au risque de les mutiler.

D. Ordinaire.

Digitized by Google

L'HISTOIRE DE JULES CÉSAR

PAR NAPOLÉON III

PREMIER VOLUME

Il n'y a pas deux ans qu'un membre de l'Institut rafraîchissait, sous la forme d'une biographie, ce lieu commun de notre temps qui met Jésus au rang des hommes. Aujourd'hui, c'est un souverain qui prend la plume pour nous prouver que César, de même que Napoléon, fut appelé à régenter les peuples en vertu d'une délégation spéciale de la Providence.

« Ce qui précède montre assez, dit l'impérial historien [1], le but que je me propose en écrivant l'histoire. Ce but est de prouver que, lorsque la Providence suscite des hommes tels que César, Charlemagne, Napoléon, c'est pour tracer aux peuples la voie qu'ils doivent suivre, marquer du sceau de leur génie une ère nouvelle, et accomplir en quelques années le travail de plusieurs siècles. Heureux les peuples qui les comprennent et les suivent! Malheur à ceux qui les méconnaissent ou les combattent! Ils font comme les Juifs, ils crucifient leur Messie; ils sont aveugles et coupables : aveugles, car ils ne voient pas l'impuissance de leurs efforts à suspendre le triomphe définitif du bien; coupables, car ils ne font que retarder le progrès, en entravant sa prompte et féconde application. »

[1] Préface, p. VI.

Digitized by Google

La Révolution a coupé en sa racine la doctrine du droit divin, que n'ont cessé de répudier également les Bonaparte dans leur appel au suffrage populaire. Cette doctrine cependant, qui faisait descendre sur la tête des rois un reflet de la couronne pontificale, fut moins funeste aux nations que ne le serait, si elle pouvait prévaloir, celle qui vient de s'introduire dans l'histoire. La monarchie de droit divin était sans doute une hypothèse artificielle; mais, il faut le reconnaître, elle avait pour elle de répondre à l'état des esprits dans la société catholique et féodale, reliée au ciel par la chaîne du miracle. Le monde a changé depuis, et c'est des entrailles des peuples que la démocratie prétend tirer ses gouvernements.

La théorie des messies politiques est faite, non pour soutenir, mais pour détruire les démocraties. C'est d'ailleurs ainsi que l'entendit César.

Cette théorie n'introduit en effet l'arbitraire divin dans l'histoire que pour y consacrer l'arbitraire humain. D'après elle, les peuples seraient échus à quelques hommes prédestinés; ces élus, faisant dans le monde des irruptions soudaines, et prenant les sociétés en dessous, accompliraient les coups d'État de la Providence.

Contre les dynasties de droit divin on pouvait encore en appeler à l'Église des rigueurs du monarque : contre les dictateurs de droit divin il n'y a point d'appel. Ils ont en eux leur infaillibilité. Ce n'est point une tradition qu'ils appliquent : ils improvisent leurs décrets sous la dictée de la Providence, et nul ne peut savoir jusqu'où les portera leur divine inspiration. Leurs pensées sont des phares, — aveugles ceux qui ne les voient pas; leur volonté est une loi de Dieu, — coupables ceux qui la méconnaissent. Les peuples peuvent être responsables envers eux : eux-mêmes ne sauraient l'être envers les peuples.

Heureusement, cette manière de voir n'est conforme ni à l'esprit ni aux intérêts de notre temps. Nous n'avons pas éliminé le surnaturel religieux et le surnaturel politique, nous n'avons pas fait une double révolution pour nous incliner devant le miracle revêtu des formes de la dictature. Qu'on se représente la nouvelle doctrine triomphante dans les esprits, il n'y aurait plus ni civilisation ni histoire, mais des troupeaux qui, dans la torpeur ou dans l'anarchie, attendraient leurs sauveurs.

A quels signes d'ailleurs ces peuples reconnaîtraient-ils les envoyés du ciel? A la durée des institutions qu'ils établiraient sur terre? Mais au moment de cet établissement, la durée est nulle, et c'est la postérité seule qui peut en juger. Or, la postérité ne ratifie pas cette vue de l'historien [1] : « qu'il faut reconnaître dans la longue durée d'une institution la preuve de sa bonté. » Les institutions de la Chine et

[1] Préface, p. III.

Digitized by Google

de l'Égypte ont plus duré que toutes les autres, et le gouvernement de l'Église, cette vaste régie des consciences qui a ressuscité dans l'ordre moral la Rome des Césars, a duré plus de douze cents ans dans toute l'Europe. Si nous faisons le bilan du passé, nous sommes obligés de reconnaître que ce que l'humanité a connu de pire, le despotisme religieux et le despotisme politique, est ce qui a le plus duré. L'Orient et l'Occident nous le disent à l'envi. Et cela s'explique, hélas ! car les plus mauvaises institutions sont celles qui reposent sur l'ignorance, l'iniquité, l'égoïsme et la lâcheté des hommes. La nature humaine a de grands et nobles côtés, ce ne sont pas ceux toutefois qui jusqu'à ce jour ont prédominé dans l'histoire. Dans tous les temps, les oppresseurs ont exploité l'homme contre lui-même en spéculant sur ce qu'il renferme de mauvais. Ils ont fait leur force de nos faiblesses, leur succès de nos défaites, leur gloire de nos hontes et de notre corruption. Et si quelque réforme, à son origine, est sortie pure d'une aspiration vers la justice, la vérité et le bien, combien vite, entre des mains profanatrices, n'est-elle pas devenue un instrument d'oppression, une cause d'avilissement des esprits et des caractères ! Voyez, par exemple, le christianisme et la Révolution française. L'histoire a de magnifiques pages sur lesquelles on voudrait pouvoir rester, mais quelques pages ne font pas le livre. Un dieu jaloux tourne le feuillet, et sur le revers mêle aux rayonnements de la première heure les taches inséparables de la condition humaine. Le beau et le vrai ont tant de peine à s'enraciner sur notre fangeuse planète, tant de peine à s'acclimater et à s'épanouir dans notre étouffante atmosphère, que nous serions bien près de renverser l'affirmation de l'historien couronné, et de dire qu'il en est des plus belles institutions comme des roses dont a parlé le poëte, et qu'elles ont le pire destin.

Nous ne discuterons pas la théorie des dictateurs-messies. Son auteur nous en a dispensé en l'effaçant de la même plume avec laquelle il venait de la proclamer :

« Mais, en écrivant l'histoire, dit-il [1], quel est le moyen d'arriver à la vérité? C'est de suivre les règles de la logique. Tenons d'abord pour certain qu'un grand effet est toujours dû à une grande cause, jamais à une petite ; autrement dit, un accident, insignifiant en apparence, n'amène jamais de résultats importants sans une cause préexistante qui a permis que ce léger accident produisît un grand effet. L'étincelle n'allume un vaste incendie que si elle tombe sur des matières combustibles amassées d'avance. Montesquieu confirme ainsi cette pensée [2] : « Ce n'est pas la fortune qui domine le monde... Il y a des

[1] Page II, Préface.

[2] Il nous semblerait plus juste de dire que c'est l'historien de César qui confirme ici la pensée de Montesquieu.

Digitized by Google

» causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque » monarchie, l'élèvent, la maintiennent ou la précipitent; tous les accidents » sont soumis à ces causes; et si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause » particulière, a ruiné l'État, il y avait une cause générale qui faisait que cet » État devait périr par une seule bataille; en un mot, l'allure principale » entraîne avec elle tous les accidents particuliers[1]. »

Si l'historien impérial se fût borné à énoncer cette vérité, il n'eût été contredit par personne, et ne se fût pas contredit lui-même. Cette maxime qu'il nous propose, et que nous nous garderions de rejeter : Soyons logiques et nous serons justes, — il n'eût pas permis qu'elle se retournât contre lui.

La logique étant l'art de rattacher les effets à leurs causes, il n'eût pas eu besoin, en la suivant, de recourir au mysticisme pour expliquer la venue et le rôle de César.

C'est dans les sillons ensanglantés creusés par les guerres civiles, c'est au sein d'une corruption des mœurs toujours plus profonde qu'a sourdement germé la dictature romaine.

La Providence elle-même n'est pas dispensée de logique, et jamais correspondance ne fut plus intime et plus visible dans l'histoire que celle de la décadence romaine et de l'élévation de César. La preuve que cette décadence était irrémédiable, c'est que César se survécut dans le césarisme. Rome, après lui, ne cessa plus d'appartenir au gouvernement personnel qu'il y avait inauguré.

Cette logique des faits n'a échappé à aucun des écrivains qui ont traité des destinées du peuple-roi. Depuis Salluste jusqu'à Montesquieu, tous l'ont proclamée, et le plus récent historien de Rome avant l'Empereur, Alexandre Mommsen, quoique très-grand admirateur de César, n'a pu s'empêcher de la signaler. Napoléon III lui rend hommage à son tour, mais il veut que cette décadence ait été suivie d'une ère nouvelle de grandeur et d'élévation, qu'elle n'ait été qu'un passage que César aurait franchi, et qu'il aurait fait franchir avec lui à Rome et au monde entier, pour les porter à un degré supérieur de prospérité et de civilisation.

Cette thèse constitue l'originalité de l'ouvrage, elle est marquée d'un cachet entièrement personnel.

Est-elle toutefois aussi juste qu'elle est originale? Voilà la question qu'il faut poser, et à laquelle nous ne saurions, quant à nous, répondre par l'affirmative.

Nous ne discernons pas clairement, en effet, la civilisation supérieure qu'aurait amenée et développée l'empire. Il nous semble même

[1] MONTESQUIEU, *Grandeur et décadence des Romains*, XVIII.

Digitized by Google

que la période dont il s'agit a déjà reçu son nom de l'histoire, et qu'elle s'appelle l'ère des Césars. Elle a pu être une nécessité, mais fut-elle un bienfait ? Nous avons peine à le croire quand nous voyons à quoi elle a finalement abouti, et comment, si elle a pu soutenir la domination romaine sur son déclin, elle n'a pu cependant régénérer ni Rome ni le monde, même entre les mains d'un Trajan ou d'un Marc-Aurèle. Cela vient de ce qu'en réalité elle n'apportait nul principe qui pût les renouveler, qu'elle ne faisait pénétrer dans leur âme aucune séve qui la pût rafraîchir. L'ère nouvelle n'est pas due à César, elle est venue d'ailleurs; elle est sortie non du triomphe, mais de la décomposition de l'empire.

L'écrivain impérial s'est voilé à ses propres yeux, dans une admiration sans bornes, cette perspective que l'histoire nous impose. Il a voulu glorifier César et démontrer sa mission providentielle. Il ne pouvait dès lors admettre que l'empire romain ne fut que la conquête organisée, comme la République fut la conquête même, et qu'il a dû sortir de celle-ci, comme son fruit inévitable, mais rongé du ver qui l'a détruit : l'iniquité de la force.

Cette volonté d'élever César en exaltant son œuvre est le support de l'ouvrage. Le premier volume nous dit avec une telle clarté le dessein de l'auteur, que les deux suivants pourraient rester inédits sans préjudice des conclusions, d'ailleurs si nettement formulées dans la préface. L'opinion de l'auteur, on peut s'y attendre, ne fléchira pas devant la critique. César, monté sur le piédestal de l'apothéose, n'en descendra pas.

Mais il fallait l'y faire monter, et c'est à cela que l'historien s'est d'abord ingénié. Sous sa plume, les circonstances, les choses, les événements s'inclinent devant l'élu comme des degrés ; ils semblent reconnaître sa mission et l'inviter à se servir du concours empressé qu'ils lui offrent. Ils sont complices. Quant aux personnages environnants, on dirait des repoussoirs mis là tout exprès par la Providence pour augmenter la lumière qui resplendit au front du seul prédestiné. C'est particulièrement l'utilité de Cicéron et de Caton. Nous sommes heureux que ces adversaires de César aient pu du moins se montrer bons à quelque chose. Mais ce pauvre Caton l'ancien, qui naquit près d'un siècle et demi plus tôt, alors que la République se portait encore très-bien, qu'a-t-il donc fait à César pour que son historien le traite si mal? Penserait-il que Caton fut un remords dans la conscience du vainqueur? Non : le remords est pour les faibles; ils peuvent s'en passer, ceux que le ciel inspire directement. Toutefois, Caton fut dans son rôle comme César dans le sien ; austère et rude dans une époque où Rome était républicaine, il fallait qu'il eût toutes les vertus dont l'absence fit, en partie, la fortune de César. La statue que lui élevèrent ses concitoyens portait cette inscription : *A Caton, qui a corrigé les mœurs.* César

Digitized by Google

n'aurait pu prétendre en obtenir une pareille. Quoi qu'il en soit, et tout en faisant la part des époques, il nous semble que, dans le portrait qu'il trace du censeur, l'historien a manqué de logique, et partant de justice. Dans la mauvaise humeur que lui donne ce Romain de vieille roche, il fait de lui un radoteur, un importun drapé de rigorisme, un trouble-fête. Peu s'en faut qu'il ne lui attribue la ruine des institutions qu'il prétendait au contraire garantir :

« Caton, dit-il, en poursuivant de ses accusations les principaux citoyens, et entre autres Scipion l'Africain, apprenait aux Romains à douter de la vertu. En exagérant ses attaques et en passionnant ses jugements, il faisait soupçonner sa justice. En incriminant des vices dont lui-même n'était pas exempt, il ôtait toute force morale à ses remontrances... Son influence, impuissante à arrêter le mouvement d'une civilisation se substituant à une autre, ne laissa pas de produire un effet funeste sur la politique de cette époque. Le sénat, renonçant à la modération et à la justice, dont tous ses actes avaient été empreints jusque-là, les remplaça par une conduite astucieuse, arrogante, et par un système d'extermination [1]. »

Voilà donc les effets désastreux de la vertu en ce monde, et le dicton a bien raison : s'il faut de la vertu, il n'en faut pas trop.

Cependant, si Caton a exercé cette bizarre influence de corrompre les mœurs et les institutions républicaines en se montrant jaloux de les conserver, il semble que ce ne serait point à César de s'en plaindre, puisqu'il en aurait recueilli le bénéfice. En hâtant l'heure de la décadence, c'est l'heure du triomphe que Caton avançait pour la dictature ; il accélérait le mouvement « d'une civilisation se substituant à une autre. »

Elle n'arriva cependant que plus d'un siècle après, cette heure fortunée, et les cendres du vieux puritain étaient bien froides quand ce fut au tour de la République de mourir.

La dictature n'avait cessé de croître, invisible, jetant chaque jour de nouvelles racines dans la corruption des mœurs et des lois. Elle avait bu largement dans les guerres civiles le sang de la République expirante.

Le fruit était mûr. César vint et le cueillit.

Pour faire toucher au doigt l'intime liaison qui rattache, comme les deux extrémités d'une seule chaîne, la grandeur de César à l'abaissement de Rome, et l'élévation d'un seul à la décadence de tous, nous ne ferons parler ni Salluste, ni Tacite, ni Gibbon, ni Montesquieu, ni Mommsen. C'est à l'historien d'hier que nous donnerons la parole, et là-dessus sa plume abonde en enseignements. Aucun chapitre ne nous a paru

[1] Page 191.

Digitized by Google

aussi digne d'être médité que le sixième, intitulé : *Les Gracques, Marius et Sylla* [1], et s'il nous fallait voir quelque part dans la destinée du peuple romain et de tous les peuples le doigt de la Providence, c'est là que nous en chercherions l'empreinte.

« Les temps du désintéressement et des stoïques vertus était passé » (un peu par la faute de cet affreux Caton) ; « il avait duré près de quatre cents ans, et, pendant cette période, l'antagonisme créé par la *divergence des opinions* [2] et des intérêts n'avait jamais amené de conflits sanglants. Le patriotisme de l'aristocratie, *le bon sens du peuple* avaient su éviter cette fatale extrémité ; mais à dater des premières années du VII^e^ siècle, les choses changèrent de face, et on ne vit, à chaque proposition de réforme, à chaque convoitise du pouvoir, que séditions, guerres civiles, massacres, proscriptions. »

« La République, dit Salluste, dut sa grandeur à la sage politique d'un petit » nombre de bons citoyens, » et l'on peut ajouter que sa décadence commença le jour où leurs successeurs cessèrent d'être dignes de leurs devanciers. En effet, la plupart de ceux qui, depuis les Gracques, jouèrent un grand rôle, furent si égoïstes et si cruels, qu'il est difficile de distinguer, au milieu de leurs excès, quel était le représentant de la meilleure cause.

» Tant que Carthage exista, semblable à un homme qui s'observe en présence d'un concurrent dangereux, Rome se montra jalouse de maintenir la pureté et la sagesse de ses anciens principes ; mais, Carthage abattue, la Grèce subjuguée, les rois d'Asie vaincus, on vit la République, délivrée désormais de tout frein salutaire, s'abandonner aux excès d'une puissance sans limites.

» L'agrandissement de l'Empire, le contact fréquent avec les étrangers, l'introduction de nouveaux principes philosophiques et religieux, les immenses richesses apportées en Italie par la guerre et le commerce, tout avait concouru à altérer profondément le caractère national. Il s'était fait un échange de populations, d'idées et de coutumes. D'un côté, les Romains, soldats, négociants ou publicains, en se répandant en foule dans toutes les parties du monde, avaient senti leur cupidité s'accroître au milieu du faste et des délices de l'Orient ; de l'autre, les étrangers, et surtout les Grecs, en affluant en l'Italie, y avaient apporté, avec leurs arts perfectionnés, le mépris des anciennes institutions. Les Romains avaient subi une influence comparable à celle qu'exerça, sur les Français des XV^e^ et XVI^e^ siècles, l'Italie, alors, il est vrai, supérieure en intelligence, mais moralement pervertie. *La séduction du vice est irrésistible, lorsqu'il se présente sous les formes de l'élégance, de l'esprit et du savoir.* Comme à toutes les époques de transition, les liens moraux s'étaient relâchés, le goût du luxe et l'amour effréné de l'argent avaient gagné toutes les classes.

[1] Livre I.

[2] Nous ferons remarquer combien cette expression est moderne. On en trouverait d'autres, et nombreuses, dans l'*Histoire de César*, qui témoigneraient de l'ascendant que les préoccupations du jour ont exercé sur l'auteur, tandis qu'il cherchait à pénétrer le passé.

Digitized by Google

» Deux faits caractéristiques, éloignés de cent soixante-neuf ans l'un de l'autre, attestent la différence des mœurs aux deux époques. Cinéas, envoyé par Pyrrhus à Rome, avec de riches présents, pour obtenir la paix, ne trouve personne à corrompre (474). Frappé de la majesté du patriotisme des sénateurs, il compare le sénat à une assemblée de rois. Jugurtha, au contraire, venant à Rome (643) plaider sa cause, y épuise promptement ses ressources à acheter toutes les consciences, et, plein de mépris pour cette grande cité, il s'écrie en partant : « Ville vénale, et qui périrait bientôt, si elle trouvait un acheteur! »

Prophétie qui s'est réalisée, car la dernière phase de la décadence romaine a été l'empire aux enchères.

Les circonstances manquant si peu à César, César n'aurait eu garde de manquer aux circonstances. Un autre, d'ailleurs, s'il ne fût venu, se serait emparé d'un peuple qui s'offrait. Montesquieu dit [1] : « La République devant nécessairement périr, il n'était plus question que de savoir comment et par qui elle devait être abattue. » César était par excellence l'homme de la situation. Il avait tout ce qui, à cette époque, pouvait séduire des Romains. Sa personne était, en quelque sorte, une flatterie à leur adresse. Il en fut de même de sa conduite.

Le dirons-nous ? Le portrait que l'historien nous trace de son héros ne nous a pas satisfait. Outre qu'il se perd un peu dans le lieu commun quant au détail et à l'anecdote, il trahit systématiquement dans son ensemble le parti pris qui, de son propre aveu, a déterminé Napoléon III à écrire la vie de César. Or, le parti pris empêche de peindre, et qui ne sait peindre ne fera pas de portrait ; au lieu d'un homme il nous donnera des abstractions, au lieu d'un personnage un système. Il s'étudiera à effacer tous les vices et tous les défauts de son modèle ; il grossira outre mesure ses qualités. Qu'adviendra-t-il alors de la ressemblance ?

Nous ne sommes pas de ceux qui mettent les choses au pis, et qui, se portant à l'extrémité contraire, n'ont que des invectives et du mépris pour le conquérant des Gaules. Mais entre l'apothéose et le dénigrement calculés il existe un milieu ; entre les gémonies et le Capitole il y a une voie, celle que l'écrivain indiquait lui-même en disant : « Soyons logiques, et nous serons justes. » La logique commandait avant tout ici de ne pas oublier la nature humaine dans César. Son historien s'est interdit cette manière vulgaire de l'envisager. En cherchant un inspiré de la Providence, il s'est préparé à ne rien voir en lui que d'élevé, de beau et de légitime. Ce n'est plus un habile et beau joueur, qui se sert de ses vices et de ses qualités pour gagner le pouvoir ; non, c'est un phare : il faut qu'il soit sans tache et qu'il brille bien haut au-dessus de nos ténèbres et de nos misères.

[1] *Grandeur et décadence*, chapitre XI.

Digitized by Google

Nous persistons néanmoins à penser qu'il y eut des taches dans cette gloire, et dans cette âme quelque peu de terrestre limon.

La nature humaine appartient à l'histoire ancienne comme à l'histoire moderne. Elle n'abdique en personne. Elle abdiqua moins en César qu'en tout autre. César fut un ambitieux de génie et un homme sans scrupules. S'il en avait nourri, il n'eût pu satisfaire aux conditions du succès dans une « époque de transition, » et les idées de la Providence sur lui avortaient misérablement. La Providence, qui sait tout, fit César, non pas à son image, nous l'espérons, mais à celle de la Rome d'alors.

Quand vint César, le besoin s'en faisait généralement sentir. Le succès dépendait de la plèbe romaine et de l'armée. César reprit le grand thème sur lequel depuis les Gracques s'était échafaudée toute popularité : la loi agraire et l'extension du droit de cité. « Plus heureux, dit son biographe, il avait accompli ce que les Gracques et Pompée avaient été impuissants à réaliser [1]. » Ce jugement n'est pas contestable. Reste à savoir ce qui permit à César d'être plus heureux que ses devanciers. Au temps des Gracques, qui s'élevèrent sur les confins de l'ancienne Rome, et de la Rome nouvelle à tendances démagogiques et césariennes, il existait encore quelque chose du grand orgueil qui maintint debout la République, en même temps qu'il subjuguait le monde. Mais dès lors se faisaient sentir dans les agitations du forum de nouveaux courants qui portaient vers la dictature. Deux tendances luttaient, et déjà la seconde se montrait la plus forte. Les campagnes du Latium étaient désertes, et leurs habitants, déracinés de la terre, s'étaient amassés, mêlés aux clients et aux esclaves, dans la capitale où tourbillonnait cette poussière au souffle des tribuns, prêtant leur voix à des passions toujours plus excitées et de moins en moins satisfaites. Au dehors, les pays subjugués réclamaient, faute d'une indépendance qu'ils n'osaient plus espérer, des droits qui leur fissent du moins une part dans le privilége de leurs maîtres. Envahi par Rome, le monde menaçait d'envahir Rome à son tour, et de dissoudre dans un déluge de nations hétérogènes le peuple aristocrate, maître des autres peuples et discipline du monde.

César comprit les éléments de cette double situation. Il gagna le peuple, et sa portion la plus turbulente, la plèbe, en faisant passer la loi agraire qui partageait le domaine public resté libre. Il acquit au dehors l'appui des alliés en étendant le droit de cité. Mais tout cela n'était rien sans le concours de l'armée : il se fit décerner, avec l'agrément de Pompée, qui n'était pas fort et qui ne pressentait pas Pharsale, le commandement pour cinq années des légions des Gaules.

César, chargé de lauriers, repassa les Alpes après ce stage militaire,

[1] Page 394.

Digitized by Google

marcha sur Rome et traversa le Rubicon pour couronner son édifice.

On ne réussit pas dans les époques de transition quand on s'empêtre dans les timides exigences de l'honnêteté vulgaire.

César fut un parfait artisan de popularité. Dans un temps de corruption il se fit corrupteur. Dans un temps de luxe et de débauche, il ne se targua point d'un rigorisme hors de saison.

« Suivant le goût de l'époque, et *surtout comme moyen de popularité,* nous dit son historien lui-même, César donna des jeux splendides, des spectacles, des combats de gladiateurs, empruntant de Pompée (pauvre Pompée!) et d'Atticus des sommes considérables pour satisfaire à son luxe, à ses profusions et à ses largesses. »

César voulait faire de Rome sa cliente. Il lui jetait de la poudre aux yeux, et ce n'était pas pour les lui ouvrir. Tout cela, plus tard, aboutira au *panem et circenses.*

On lit aujourd'hui à livre ouvert dans la politique de César : elle est à jour. Nous sommes loin de prétendre cependant que tout chez lui fut prémédité; il n'y eut de constant sans doute que son dessein d'acquérir le pouvoir. Ce fut l'invariable but de celui qui devait donner le dernier coup à la République chancelante. Chacune de ses pensées dut se mettre aux gages de cet instinct qui, blotti au fond de son cœur, guettait le pouvoir. César est de la race des grands oiseaux de proie. Mais avant de dominer le monde, César fut dominé lui-même par son ambition. Il fut son propre esclave avant de devenir le maître des autres. Nous partageons l'opinion de son historien, quand il nous dit que le messie romain n'a pu calculer tous ses projets et toutes ses actions, par cette excellente raison qu'il n'était pas devin, quoique providentiel. Mais il n'en reste pas moins patent qu'il n'a vu les événements, manié les hommes et les choses de son temps que pour les ramener à ses convoitises, et qu'il n'a rien combattu ni rien exploité qu'en conformité de sa pensée fondamentale. Si nous rejetons cette clef de sa vie, où en trouverons-nous une autre?

César avait l'idée fixe du pouvoir. C'est quelque chose d'avoir une idée fixe, aux époques de transition surtout, quand les opinions sont flottantes, les caractères détrempés ou indécis. L'historien de César est l'homme du monde qui l'ignore le moins, lui qui a su se taire et vouloir.

M. de Boissy disait au Sénat naguère que l'Empereur avait encore grandi César en écrivant son histoire. On doit la vérité aux morts. Il manquait en effet quelque chose à la gloire de César, et c'était de se faire éditer chez Henri Plon. Mais cette édition est-elle vraiment définitive? Nous en doutons, et c'est précisément parce que l'auteur a grandi César qu'il faudra bien réviser son jugement. Les préférences de l'historien, fût-il empereur, ne doivent jamais s'imposer

Digitized by Google

à l'histoire; ce n'est pas l'histoire qui doit servir les historiens, c'est aux historiens à la servir. On n'est vraiment historien qu'à ce prix. Les faits ne peuvent comme les hommes se plier à nos vœux.

A en juger par le premier volume et sa préface, Napoléon III a fait d'incessants retours sur lui-même quand il a peint son héros : à son insu peut-être, il a posé en même temps que lui devant son propre esprit. Ce qui est arrivé à M. Renan, quand il écrivait la vie de Jésus, a dû avoir lieu pour Napoléon III écrivant celle de César. L'un et l'autre n'ont pas su dégager du sujet leur personne, leurs penchants et leurs répugnances, de telle sorte qu'il est résulté de part et d'autre un portrait à double face : l'image de Jésus laissant paraître celle de M. Renan, l'image de César se mélangeant de traits plus actuels, que nous avons tous sans cesse présents à la pensée. Nous ne nous chargeons pas de décomposer ce mélange, et de rendre à César ce qui est à César.

On n'aurait pas de peine à se justifier d'une appréciation si téméraire en relevant dans le volume paru un grand nombre d'opinions frappées au millésime de 1865, plus qu'à celui de l'an de Rome 694. Nous osons croire que César s'est abandonné aux circonstances, qu'il a profité de leur faveur encore plus qu'il ne leur a commandé; qu'enfin, rien de bien clair ne s'est dessiné aux yeux du dictateur, sinon la dictature même. Habile, mais homme d'expédients plus que de théorie, on relève dans ses actions une part d'empirisme qui ne peut être sérieusement contestée. L'auteur cependant prête à son héros, dans un passage curieux, une conception générale, une sorte de programme dynastique, très-conforme à ce qu'il désire établir, moins conforme à ce qu'établissent les faits.

« La situation de la République, dit-il [1], devait apparaître ainsi à sa vaste pensée : la domination romaine, étendue sur le monde comme un corps immense, le tient enserré de ses bras nerveux ; et, tandis que ses membres sont pleins de vie et de force, le cœur se décompose par la corruption. Sans un remède héroïque, la contagion se répandra bientôt du centre aux extrémités, et la mission de Rome restera inachevée! — Qu'au présent on compare les beaux jours de la République! Qu'on se souvienne de ce temps où, rendant hommage à la politique du sénat, les délégués des peuples étrangers déclaraient hautement préférer à l'indépendance la suzeraineté protectrice de Rome! Depuis cette époque, quel changement! Tous les peuples haïssent la puissance romaine, et cependant cette puissance les préserve de maux plus grands encore. Cicéron dit avec raison : « Que » l'Asie y songe bien, aucune des calamités qu'engendrent la guerre et les dis» cordes civiles ne lui serait épargnée, si elle cessait de vivre sous nos lois [2]. »

[1] Livre II, chapitre IV, page 368.
[2] Cicéron, *Lettres à Quintus*, I, I, XI.

Digitized by Google

Et ces conseils peuvent s'appliquer à tous les pays où les légions ont pénétré. Si donc le sort a voulu que les nations fussent soumises à un seul peuple, le devoir de ce peuple, exécuteur des décrets éternels, est d'être envers les vaincus juste et équitable comme la divinité, puisqu'il est inexorable comme le destin. — Comment mettre un terme à l'arbitraire des proconsuls ou des propréteurs, que toutes les lois promulguées depuis tant d'années ont été incapables de réprimer? Comment empêcher les exactions commises sur tous les points de l'Empire, si une direction plus stable et plus forte n'émane pas du pouvoir central? — La République suit sans règle un système d'envahissement qui épuisera ses ressources : il est impossible de combattre tous les peuples à la fois et de maintenir les alliés dans l'obéissance, si, par d'injustes traitements, on les pousse à la rébellion. Il faut diminuer le nombre des adversaires de la République en rendant la liberté aux cités qui en sont dignes [1], et reconnaître comme amis du peuple romain les royaumes avec lesquels il y a chance de vivre en paix [2]. Les ennemis les plus dangereux sont les Gaulois, et c'est contre ce peuple guerrier et turbulent qu'il importe de diriger toutes les forces de l'État. — En Italie, et, sous ce nom, on doit comprendre la Gaule cisalpine, combien de citoyens privés des droits politiques! A Rome, combien de prolétaires vivant de l'aumône des riches ou de l'État! Pourquoi ne pas étendre jusqu'aux Alpes la commune romaine, et pourquoi ne pas augmenter la race des laboureurs et des soldats en les rendant propriétaires? Il faut relever le peuple romain à ses propres yeux, et la République aux yeux de l'univers! — La liberté absolue de la parole et du vote était un grand bienfait, lorsque, tempérée par les mœurs, contenue par une aristocratie puissante, elle développait les facultés de chacun sans nuire à la prospérité de tous; mais, depuis que, les mœurs antiques disparaissant avec l'aristocratie, on a vu les lois devenir des armes de guerre à l'usage des partis, les élections un trafic, le Forum un champ de bataille, la liberté n'est plus qu'une cause incessante de faiblesse et de décadence. — Les institutions créent une telle instabilité dans les conseils et une telle indépendance dans les fonctions, qu'on cherche en vain cet esprit de suite et de contrôle, indispensable au maintien d'un aussi grand empire. Sans renverser des institutions qui ont donné à la République cinq siècles de gloire, on peut, par l'union intime des citoyens les plus recommandables, établir dans l'État une autorité morale qui domine les passions, modère les lois, donne plus de fixité au pouvoir, dirige les élections, maintienne dans le devoir les mandataires du peuple romain, et conjure les deux plus sérieux dangers du moment : l'égoïsme des grands et l'effervescence de la foule. Voilà ce que leur union peut réaliser ; leur désunion, au contraire, ne fera qu'encourager la funeste conduite de ces hommes qui compromettent également l'avenir, les uns par leur résistance, les autres par leur emportement.

» Ces considérations devaient être facilement comprises de Pompée et de

[1] César, consul et dictateur, déclara libres plusieurs cités étrangères.

[2] On verra, dans le chapitre suivant, que César fit reconnaître, comme amis du peuple romain, Aulète, roi d'Égypte, et Arioviste, roi des Germains.

Digitized by Google

Crassus, acteurs dans de si grands événements, témoins de tant de sang répandu dans les guerres civiles, de tant d'idées généreuses tantôt triomphantes, tantôt abattues. *Ils acceptèrent l'offre, et c'est ainsi que fut conclue une alliance appelée à tort Premier triumvirat* [1]. »

Cette découverte serait importante, si elle ne reposait sur une conjecture absolument gratuite, celui d'un monologue de César qui n'a figuré nulle part jusqu'ici et dont la preuve reste à fournir. Ce rêve de l'historien est généreux; il l'est autant que l'appel au règlement des affaires litigieuses de l'Europe par un Congrès de souverains, aussi généreux que l'idée d'une fédération italienne sous la présidence du pape, — mais tout aussi chimérique !

Il est temps que nous nous posions cette question : César fut heureux, fut-il innocent? On aura beau dire que la politique n'est pas la morale, — chose parfaitement démontrée, — on ne mettra jamais la conscience à la porte de l'histoire. Cette radoteuse importune y rentrera toujours par nos jugements. Il paraît même que César la rencontra sur son chemin, puisque, de l'aveu de Napoléon III, il ne réussit pas à rallier les honnêtes gens à son entreprise, et qu'il lui fallut s'adresser à des honorabilités de second ordre. Les honnêtes gens du premier degré sont des matériaux trop réfractaires pour édifier des dictatures, et l'architecte qui veut improviser un nouvel édifice aux époques de transition n'a pas « le choix de ses matériaux. » Malgré les transformations que subissent les institutions et les peuples, il existe un tribunal devant lequel doivent comparaître les individus, afin qu'ils aient leur part de responsabilité et que le plus bel instinct de l'homme soit satisfait. Quand nous demandons la justice à Dieu, nous ne pouvons en dispenser César. On peut dire en faveur de César que les circonstances se prêtaient à la dictature, et même qu'elles la réclamaient : on ne peut pas dire de César qu'il n'ait pas exploité ces circonstances au profit d'une ambition personnelle. L'intérêt de Rome et de l'univers venait après. Cette règle des cœurs affamés de pouvoir ne connaîtra jamais d'exception. César aimait Rome et la gloire de Rome, nous le voulons : il aimait davantage César et la gloire de César. S'il se trompait sur l'avenir et croyait effectivement au « mouvement d'une civilisation se substituant à une autre, » il ne pouvait se tromper sur lui-même. N'oublions pas non plus que ceux qui lui résistèrent, et ceux qui se bornèrent à s'écarter de lui en refusant de le seconder, ne lisaient pas dans un avenir qui, devenu le passé pour nous, a rendu évidentes à nos yeux les causes

[1] On appelait duumvirs, décemvirs, vigintivirs, les magistrats qui, au nombre de deux, de dix ou de vingt, partageaient la même fonction. Or, dans le cas présent, il ne s'agissait que de lier par un accord tacite les hommes les plus considérables. Le nom de triumvirat n'était donc pas bien appliqué.

Digitized by Google

dont l'empire fut l'effet. Ils croyaient faire leur devoir, et parce qu'ils croyaient le faire ils le faisaient. On n'est jamais en faute quand on se trompe, on l'est toujours quand on agit contrairement à ce que l'on estime juste et bon. Cette distinction entre l'intelligence et la conscience, entre nos erreurs et nos fautes, on l'omet en général quand il s'agit du rôle des personnages historiques; c'est pourtant la seule qui puisse nous permettre l'équité, en ne faisant pas supporter à l'esprit d'un homme le jugement qui revient à son caractère, à son caractère le jugement qu'on doit à son esprit. César est plus intelligent que Caton, Caton est plus honnête que César. Caton s'attache à une cause perdue mais qu'il n'estime pas telle, il agit selon sa sonviction; César fait triompher une cause qui a la faveur des circonstances, il la gagne pour Rome, mais il la perd contre lui-même.

Cependant il y a dans ce grand procès historique rappelé à la barre de l'opinion, un autre coupable et qui le fut avant César : le peuple romain. Un peuple qui ne veut pas de dictateur ne doit pas s'offrir en marchepied à l'ambition d'un seul homme. Rome perdit sa liberté en cessant de la mériter. Tous les peuples l'ont perdue et la perdront toujours de même. L'histoire est logique.

Ils la conserveront toujours, au contraire, en restant dignes d'elle. César ne fut pas seulement une brillante personnification de la décadence romaine, il fut une expiation. C'est lui qui ouvre la série des châtiments qui, pendant deux siècles, descendirent en s'appesantissant sur la tête du peuple-roi. Qui oserait comparer César à Tibère, Auguste à Caligula ou à Néron? Et cependant, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Domitien, tous les monstres et les idiots de la Rome césarienne étaient en germe dans César et dans Octave. Les Antonins sont un hasard heureux du gouvernement personnel, qui ne rend pas ce gouvernement meilleur et n'en justifie en aucune manière le principe. Il s'agit ici d'une suite de coups de dés, et c'est — qu'on nous passe le mot — du même cornet qu'est sorti le nom de Marc-Aurèle et celui de Néron. Un peuple, quand il s'abandonne lui-même, ne dépend plus que du caprice de la fortune. Elle peut lui donner encore des maîtres qui l'aiment et qui n'abusent pas de ses empressements; toutefois, les chances sont contre lui, car il invite la perversité à s'accroître, en préparant aux mauvaises passions de l'homme un terrain où tout favorise leur développement, au lieu de le restreindre. Les fous et les scélérats constitueront son lot le plus fréquent. Lui qui s'est rendu le jouet de la fortune, il ne sera plus pour rien dans ce qui lui arrivera de meilleur, mais il sera pour beaucoup dans ce qui lui arrivera de pire. Il ne se pourra glorifier des Antonins, il demeurera responsable des Néron et des Tibère, parce qu'il les a rendus possibles et qu'il s'est mis en état de les subir. C'est de lui, de ses fautes et de sa pourriture que naîtront les tyrans, c'est d'eux-mêmes

Digitized by Google

que viendront, s'ils viennent, les hommes modérés et justes : apparitions fortuites, répétons-le, dans un lieu où tout est disposé pour donner raison à l'arbitraire, où les voies sont largement frayées aux plus monstrueux, aux plus dépravants, aux plus infâmes attentats contre la dignité humaine.

Voilà quelle leçon nous propose l'histoire de Rome. Les bons empereurs ont enrayé la décadence, les mauvais l'ont accélérée; la pente, quoi que fissent les premiers, était fatale. Où menait-elle? A la décomposition d'une unité factice, à l'anéantissement d'un état de choses vainement galvanisé par la main des Césars.

César n'a rien fondé que l'empire, et l'empire n'a rien été que la forme achevée sous laquelle Rome et le monde ont vécu asservis, jusqu'au jour où les derniers rayons de l'astre déclinant se sont éteints dans le déluge des Barbares. Le peuple tyran a payé sur lui-même la rançon de ses conquêtes et de son oppression. Après avoir réduit le monde en servitude, il y est tombé lui-même par un juste retour. Comme il avait foulé la terre sous les pas de ses armées, c'est l'armée qui le foula à son tour. Il avait arraché les peuples du sol de la patrie en leur ôtant ce qui fait la patrie, la liberté, arraché le paysan à la terre et rempli d'étrangers, d'esclaves, d'affranchis et d'aventuriers la ville-tyran : au lieu d'un peuple de citoyens, il eut une plèbe, et c'est entre les multitudes dégradées du forum et des soldats ivres de sang et gorgés de rapines, que périt son indépendance en même temps que sa fierté.

La destinée de Rome, qui s'explique sans l'intervention d'aucune théorie mystique, est aujourd'hui sans nuages. Elle est un enseignement parce qu'elle est une expiation.

Répétons-le : César ni ses successeurs n'ont rien fondé. La République romaine avait conquis le monde, l'empire romain l'a savamment exploité en organisant la conquête. A la violence des armes, il a substitué un régime plus doux en apparence, non moins oppressif au fond. Qu'on ne nous parle point de libertés accordées aux alliés[1], ni de l'extension du droit municipal, en l'absence de patrie. Qu'on ne nous dise pas que les empereurs ont étendu le bienfait de la législation romaine, alors plus parfaite qu'aucune autre, à des peuplades barbares. Nous ne méconnaissons ni la supériorité du droit romain, ni les vertus du régime municipal, ni le bénéfice de l'extension aux provinces du nom de citoyen romain, bien qu'il valût moins chaque jour et ne se prodiguât qu'en raison même de son avilissement, comme on ferait d'une monnaie dont le titre ne cesserait de baisser. Mais nous nous demandons si tout cela pouvait être vivant, efficace et réel sans la garantie suprême, et sans le

[1] Ces prétendus *alliés* étaient des peuples conquis, et ce nom d'alliés n'est pas la moindre ironie que Rome enregistra dans son vocabulaire hypocrite.

Digitized by Google

nerf de toute vie : l'indépendance ? Ce faisceau de peuples violemment formé par la conquête, l'oppression seule pouvait le lier et le maintenir. Pour un temps seulement, car cette diversité qui ne cessa de réagir rompit enfin l'unité artificielle qui la contenait ; elle vainquit l'étreinte des Césars. Les résistances qui venaient de la force des choses l'emportèrent sur la puissance qui venait de la force des armes. Le moule où l'univers était emprisonné fut rompu. C'est contre cet inévitable résultat que les empereurs luttèrent vainement, et pour soutenir une lutte qui fut leur raison d'être, parce qu'elle appelait une centralisation égale dans son intensité à l'étendue de la domination, il fallut que Rome se mît elle-même aux mains d'un pouvoir militaire. Elle payait la rançon du monde.

Rome dès lors ne fut plus dans Rome, elle fut dans les camps, se prostituant au plus offrant et dernier enchérisseur.

Nous croyons aux bonnes intentions de certains empereurs. Mais ces intentions ne pouvaient aboutir, car l'empire libéral (qu'on nous pardonne cet anachronisme dans les termes) était en soi chose contradictoire. La politique des Césars roulait dans un cercle vicieux. Pour maintenir sous le joug tant de peuples expropriés de leur patrie, il fallait entretenir sur la surface de cet immense empire des armées d'occupation : il fallait être prêt à frapper partout la révolte d'une main accablante et rapide. Mais en ce temps-là, comme aujourd'hui, on n'avait pas des soldats pour rien. Cette occupation formidable, qui la payait ? les vaincus. Avec quoi ? avec l'impôt. C'est assez dire que le résultat, quelque voie que l'on suivît, devait être l'épuisement graduel et la ruine définitive des provinces. L'empire eut des armées admirablement organisées, une machine administrative non moins admirablement combinée. La seconde malheureusement servait à pomper des ressources qui alimentaient les premières. Cela durerait encore si, par sa perfection même, la machine à pomper l'impôt n'eût pas amené assez promptement la consomption générale. Elle était si parfaite néanmoins, la centralisation éclose, comme son chef-d'œuvre, du génie romain, qu'elle subsista longtemps encore après avoir accompli sa mission providentielle. Elle n'a pas encore disparu de la terre : en créant le césarisme religieux, la Rome catholique a montré que l'esprit des belles institutions se survit et qu'il connaît la métempsycose.

Mais voyez le piquant contraste que nous ont ménagé les événements, à la distance de près de deux mille ans ! Aujourd'hui ce sont des soldats gaulois qui occupent Rome ; aujourd'hui c'est un empereur des Gaulois, champion des nationalités, qui écrit une histoire à la glorification du vainqueur des Gaules. On pensera peut-être que celle de Vercingétorix eût été plus populaire. Ceux qui pensent ainsi ont tort. Il est bon du reste que chacun accuse ses préférences, et c'est ce que l'Empereur a fait avec une sincérité à laquelle nous rendons hommage. Cette sincérité ne sera

Digitized by Google

pas perdue. Napoléon Ier admirait César, Napoléon III l'admire plus encore. Est-ce sa faute si, à notre gré, il l'admire trop ? Non, c'est la nôtre; nous sommes au fond ses collaborateurs, et l'on pourrait presque appliquer à l'écrivain couronné la qualification d'*historien national* que lui-même décernait à M. Thiers, à propos de son épopée napoléonienne, chantée sur la lyre bourgeoise.

Nous avons toujours aimé à nous draper à la romaine. Le premier empire l'a fait, mais la République l'avait fait avant lui. Elle introduisit le carnaval romain jusque dans le calendrier. On parlait alors de Caton et de Brutus, un peu plus tard on avait à la bouche Auguste et César. Notre langue et nos discours politiques furent empruntés à Rome. Rome était notre type. A la tribune, au théâtre, sur la place publique, Rome, toujours Rome et ses héros ! C'est là un tic dont nous ne sommes pas tout à fait guéris. Napoléon Ier fut un anachronisme, un César égaré dans le dix-neuvième siècle. Il mit Rome dans l'université, Rome dans l'administration, Rome dans la caserne, Rome à la tribune et sur les champs de bataille ; il acheva son œuvre en rendant à la Rome nouvelle l'autel et le confessionnal. Nos instincts, nos traditions, notre langue lui prêtaient une complicité dont il sut profiter. Il nous satisfit. Nous aimons la rhétorique : il nous y plongea, et pas seulement au collége. Nous aimons la gloire : il nous en gorgea, et fit rimer en vingt batailles gloire avec victoire. Nous nous plaisons à croire que la Providence nous a destinés à émanciper l'univers : il émancipa l'univers et promena le drapeau tricolore des sables du désert aux champs glacés de la Russie.

Et nous nous plaindrions de ce qu'un héritier de Napoléon, élevé sur le pavois du suffrage universel, acquitte envers César, dans l'expression d'un enthousiasme sans bornes, quoique froidement déduit, la dette de nos propres cœurs !

Mais il est temps de nous arrêter [1]. Aurions-nous trop librement parlé ?

[1] Nous avons gardé le silence sur les mérites littéraires de l'histoire de César, parce qu'il a fallu nous préoccuper de la seule chose importante, en examinant ce que l'auteur a voulu prouver. Sa manière d'écrire, fût-elle la plus admirable qui se puisse imaginer, ainsi que l'ont pensé deux écrivains qui doivent s'y connaître, nous hésiterions encore à le proclamer après eux. Il est si difficile de louer assez ceux que leur rang expose à être loués sans cesse ! Nous préférerions d'ailleurs qu'une thèse erronée à nos yeux fût présentée en mauvais style; elle aurait moins de danger ayant moins d'attraits. Au cas particulier, on pourrait faire sans doute une étude intéressante sur l'application du célèbre aphorisme de Buffon : le style, c'est l'homme même. Mais une pareille étude voudrait des développements et n'a pu trouver place ici. Nous nous bornerons donc à dire qu'au premier abord rien ne frappe dans la manière d'écrire de Napoléon III. Ce qui se rencontre chez les écrivains de profession, qualités ou défauts, n'apparaît point. Ni relief, ni couleur, ni flamme; en revanche quelque chose de concentré, une sorte d'enthousiasme tiède qui ressemble à la modération, et qui n'est pas de la modération puisqu'il n'exclut pas en réalité l'admiration immodérée pour un héros qu'on va jusqu'à placer dans le voisinage des dieux. Sous cette surface d'un style qui

Digitized by Google

Non, car le meilleur témoignage de respect qu'on puisse donner à un auteur, c'est de lui dire ce qu'on pense. Mentir, c'est mépriser, et la flatterie est un mensonge.

Ce n'est point de flatteurs qu'aucun souverain manquera jamais. Il se pourrait plutôt que la sincérité fît défaut autour de lui. Nous n'avons pas la naïve prétention de peser dans la balance du pouvoir, mais nous devons à celui qui nous régit, providentiellement ou non, l'aveu de notre conscience. César fut de son temps ; soyons du nôtre.

L'antiquité et le moyen âge n'ont connu que le droit de la force, et les châtiments de la force. Ils ont frappé par le glaive, ils ont péri par le glaive. Mais depuis lors maintes choses ont changé. Une révolution à laquelle nous appartenons tous, à la fois philosophique, politique, économique et sociale, nous sépare du passé. La loi qui mène le monde, et qui le régissait avant que l'humanité la connût, et se fût comme illuminée de sa notion, la loi du développement par la raison, le droit et la liberté, ne peut plus être éludée aujourd'hui, même dans nos esprits. L'homme désormais a les yeux ouverts sur lui-même. Ce qu'il fera contre la liberté, il sait qu'il l'accomplira contre lui.

C'est ainsi que la Providence parle dans l'histoire. Elle est toujours la même, rattachant les effets aux causes par une indestructible chaîne, et l'avertissement qu'elle nous adresse du fond des siècles, elle nous le donne à cette heure dans la guerre qui ravage le nouveau monde. Cette guerre, M. Lincoln vient de le dire, est une expiation. Nous aussi, sans doute, nous avons quelque chose à expier. Où est le peuple qui peut dire : Je suis sans péché ! Cependant l'expiation est le chemin du salut, car elle indique la réparation en même temps que la faute.

CHARLES DOLLFUS.

s'étend comme une nappe sans pli, il y a un dessous qui ne se révèle qu'à la longue, une résolution très-soutenue de ne rien trahir dans la forme de ce qui existe au fond; un flegme parfait y règne. Le résultat de cet effort vainqueur du mouvement, de la couleur et du jet spontané, c'est un style neutre, qui semble s'être étudié à n'être pas.

Digitized by Google

MOZART EN FRANCE

I

Aux derniers siècles, il y avait partout en Italie des *chaires de Dante*, consacrées à la glorification perpétuelle du grand poëte. La critique contemporaine ne rend pas de moindres honneurs à certains génies, à Shakspeare, à Molière, à Mozart, par exemple. En toute occasion, qu'on reprenne ou qu'on traduise un de leurs ouvrages, aussitôt la voilà qui, sans se lasser ni lasser jamais l'attention publique, recommence son oraison enthousiaste. Et pour célébrer dignement ces fêtes majeures de l'art, il ne lui suffit pas d'étudier l'œuvre, son zèle ne s'assouvit que par une étude de fond sur le génie de l'auteur, sur sa vie, sur son temps... C'est précisément ainsi que les choses se sont encore passées à l'occasion de ce noble et brillant succès de *la Flûte enchantée*, au Théâtre-Lyrique. Nous ne pouvions apporter plus tôt notre hommage ; on nous excusera peut-être, en faveur du cadre tout particulier que nous avons cru devoir nous donner.

Nous voudrions esquisser l'histoire de Mozart, ou plutôt de l'influence de Mozart de ce côté du Rhin. La France lui doit d'idéales jouissances, d'exquises et grandes leçons, et lui, il ne doit rien à la France. Il ne nous appartient pas même en partie, comme Rossini, Meyerbeer, Spontini, Chérubini, Gluck et tant d'autres, par quelque œuvre importante écrite pour nous. Il s'en fallut, il est vrai, de bien peu, car avant de prendre position dans son pays, il était venu chercher fortune à Paris. Bien que cette courte campagne ait échoué, nous ne laisserons pas de la faire entrer dans notre travail, ne fût-ce que pour rendre aux faits leur caractère original et sincère, qu'une admiration banale semble se complaire à effacer.

Digitized by Google

Tout devient indistinct et vague : on refait l'histoire d'un artiste d'autrefois à l'image des mœurs et des idées d'aujourd'hui; on se persuade aussi que, pour ses contemporains, le grand homme portait très-visiblement au front l'auréole dont une gloire séculaire a couronné son nom; puis il n'y a plus de dates dans sa vie, Mozart jouant à l'âge de sept ans devant Louis XV est déjà pour nous l'auteur de *Don Juan*. Ses moindres actions sont sacrées, ses moindres propos sont paroles d'évangile; tout ce qui lui fait obstacle ou tarde à lui réussir est crime de lèse-majesté; et dans son génie même, point de degrés, point de tâtonnements ni d'imperfections. Tout au plus se réveille-t-on de cet état d'hallucination enthousiaste, quand il arrive que certaines admirations se contredisent formellement : on s'avise quelquefois que telle œuvre juge et critique telle autre œuvre, que les plus grands maîtres sont sujets aux circonstances de temps et de lieu, qu'il y a des mouvements généraux dans l'histoire de l'art, où le génie individuel joue son rôle avec plus ou moins d'à-propos et d'autorité immédiate, et que d'ailleurs les divers génies qui se sont partagé la souveraineté artistique, se contrôlent et se délimitent entre eux. Définir, suivant nous, ce n'est pas diminuer l'admiration; rendre à toutes choses leur proportion, leur couleur, leur accent, leur sens réel, ce n'est pas faire tort à l'histoire.

Faut-il parler du premier voyage de Mozart à Paris, en 1764? C'était affaire de curiosité plutôt que d'art : il avait sept ans et n'était encore qu'un enfant-prodige. Au risque de scandaliser les dévots qui veulent tout admirer et se pâment précisément aux puérilités, nous dirons que cette période de la vie de Mozart ne nous intéresse que médiocrement. Qu'il ait étonné le roi, la reine, Versailles, qu'il ait tenu tête aux premiers organistes ou clavecinistes, pour l'improvisation contrapontesque, qu'il ait joué sur un clavier recouvert d'une serviette, tout cela sans doute est merveilleux; mais nous ne pouvons nous décider à voir dans ces miracles du *bambino* les signes infaillibles d'une grande mission, les symptômes irrécusables du génie qui devait produire les partitions de *Don Juan* et des *Noces*.

A propos du *Miserere* d'Allegri, que le jeune Mozart saisit au vol dans la chapelle Sixtine et recopia tout entier de mémoire, un biographe, Oulibicheff, s'écrie : « Supprimez le virtuose, supprimez le compositeur, et il reste encore le copiste du *Miserere*, que force vous sera de reconnaître pour le plus grand des génies entre les musiciens. » N'est-ce pas abuser singulièrement de ce mot de génie, que de le restreindre ainsi à un phénomène d'impressionnabilité nerveuse et de mémoire, unies à un instinct merveilleux des combinaisons harmoniques? Le génie de Gluck, pour avoir été très-tardif, était-il moins sublime? Et Beethoven, dont l'enfance n'avait rien eu de légendaire, ne leur fut-il pas supérieur à tous deux? C'est qu'en effet il y a confusion de termes : ce qui caractérise

Digitized by Google

par excellence le génie, c'est le don de *création;* or, nous ne voyons ici que des prodiges de cette faculté d'assimilation que tous les enfants possèdent plus ou moins, mais qui, chez quelques-uns, éclate avec une impétuosité dévorante, et prend tous les caractères de la divination. Pascal enfant fut aussi merveilleux pour les sciences exactes que Mozart pour la musique ; oui, mais ne fit-il pas cent fois plus de bruit au dernier siècle, ce jeune pâtre qui opérait les plus effrayants calculs et résolvait les problèmes les plus abstraits, de tête, à l'improviste, à la stupéfaction des académies, au grand dépit des plus savants praticiens, lesquels, la plume à la main, mettaient très-longtemps à parvenir au même résultat, quand par surcroît ils ne se trompaient pas. Ce mathématicien d'instinct ne devint pourtant ni un Pascal, ni un Newton, ni un Laplace : c'est que l'initiative intellectuelle lui manquait. Il y eut avant Mozart bien d'autres phénomènes de musique, il y en eut encore plus après lui, surtout en Allemagne, où l'on se livrait à une sorte de culture obstinée des enfants-prodiges : presque tous firent une complète faillite, à cet âge critique où l'enfant devient homme. Tout alors est remis en question : le génie de la composition voudra-t-il visiter cet instrument singulier ? Le virtuose même aura-t-il bien le sentiment profond des maîtres ? on n'en peut rien savoir d'avance. Le véritable miracle pour Mozart, c'est que la mue de son organisation merveilleuse amena le génie, et que l'enfant prodige passa maître : cela pouvait ne pas être, et cela fut. Certes l'avantage fut grand alors pour l'inspiration, de trouver tout prêt cet immense appareil de ressources fournies par l'association d'un instinct divinateur et d'une pratique assez longue déjà. Grimm citait ce mot d'un prince dilettante : « Des maîtres de chapelle, consommés dans leur art, meurent sans avoir appris ce que fait cet enfant de neuf ans. » La musique, qui, pour tout autre, était plus ou moins un travail, était pour lui comme une seconde nature, et c'est ce qui lui permit plus tard, dans les dernières années de sa vie, d'écrire sans effort chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre.

Ce qu'on a plus de peine à croire, et qui n'est pas moins vrai, c'est que toute sa réputation d'enfant-prodige, tout le bruit qu'il avait fait à ce titre en Allemagne, en Italie et en France, ne lui servit de rien, quand il voulut débuter plus sérieusement à vingt ans. Il y eut une période de transition inquiète et douteuse. Il obtint un beau succès à Munich, avec son opéra italien de *la Finta Giardiniera*, œuvre très-agréable mais indécise, où l'originalité se laisse à peine entrevoir; quant au succès même, il faut croire qu'il n'avait rien de très-décisif ni de très-rare, puisque la position du jeune maëstro demeura toujours précaire. Durant cinq ans il fut réduit à servir dans la chapelle de l'archevêque de Salzbourg, aux appointements ridicules de douze florins par an. C'est Léopold Mozart qui nous l'apprend, dans une lettre adressée au Père Martini : dans cette lettre, l'illustre professeur bolonais était prié

Digitized by Google

d'écrire quelques mots de recommandation à l'électeur de Bavière, afin d'aider Wolfgang à trouver quelque position passable à Munich. Il faut savoir en effet que la prépondérance italienne était encore impérieuse à cette époque, même après le grand Bach, après Haendel, et du vivant d'Haydn et de Gluck, à ce point que les princes allemands n'admettaient de confiance que les artistes d'outre-mont, et renvoyaient les nationaux chercher des certificats en Italie.

La patrie étant ainsi parfaitement inhospitalière et marâtre, il fallut se décider à la quitter, et c'est alors que fut décidé le voyage en France. Il ne paraît pas qu'on ait pensé à l'Italie; et pourtant Wolfgang y avait fait fureur à l'âge de quinze ans, sous le nom de *cavaliere filarmonico;* avec sa prodigieuse faculté d'assimilation, il avait attrapé d'un tour de main la manière italienne, et l'on avait beaucoup applaudi son *opera seria* de *Mitridate.* L'Italie faisait fête assez volontiers aux étrangers, mais à charge pour ceux-ci d'adopter servilement les errements de sa virtuosité vocale. C'est à ce prix que Hasse était alors un des maîtres de l'opéra italien, que Gluck avait été accueilli en Italie, que Meyerbeer y fut plus tard admis au nombre des plus heureux écolâtres de Rossini. Mozart adolescent avait pu s'amuser une fois de ce travail de *pasticcio*; homme, il s'en souciait peu sans doute. Sans être encore en pleine possession de son génie, il en avait fermement conscience; on rencontre déjà de ces échappées dans ses lettres : « Ils pensent qu'étant petit et jeune, il ne peut y avoir rien là de grand ni de mûr; ils en auront bientôt des nouvelles; » et ailleurs : « Je suis compositeur, je ne saurais enfouir le talent dont Dieu m'a gratifié, soit dit sans orgueil, car en ce moment je le sens plus que jamais. » C'est ainsi que le *vates* antique s'écriait dans les affres de l'inspiration : *Deus, ecce Deus* !

Il ne lui manquait donc plus que l'occasion pour se révéler; mais cette occasion, l'Allemagne la lui faisait trop attendre, et il savait que l'Italie ne la lui offrirait que sous condition; il se tourna donc vers Paris, qui était dès lors le point de mire de tout ce qu'il y avait d'illustre, d'élégant ou d'inspiré en Europe; c'était surtout la capitale des idées, des choses de l'esprit, mais le reste pouvait venir par surcroît, et pour peu qu'on y fût célèbre en quelque genre que ce fût, c'était un brevet de célébrité pour le reste du monde.

Lors du premier voyage à Paris, en 1764, Mozart le père, avec ce flair et ce grand sens pratique dont il était doué, avait jugé qu'il y avait là quelque chose à faire; le règne de Rameau était fini, et Gluck n'était pas encore venu : « Toute la musique française, écrivait-il, ne vaut pas le diable (dans un autre endroit, il accorde pourtant que la musique vocale d'ensemble et les chœurs sont meilleurs qu'en Allemagne et qu'en Italie); mais il s'opère de grands changements, et dans dix ou quinze ans, je l'espère, le goût français aura complètement fait volte-face. » Le goût

Digitized by Google

français ne fit pas précisément volte-face, puisque Gluck reprit les traditions de la tragédie lyrique de Lulli et de Rameau, mais il y eut certainement révolution, à cause de la grandeur du génie musical, dont il ramena les formes appauvries. Même après Gluck, il y avait sans doute place pour un autre maître allemand : Wolfgang partit donc avec sa mère.

Chemin faisant, et comme pour l'acquit de sa conscience et de son patriotisme, il tenta de nouveaux efforts pour s'établir en Allemagne. Il s'arrêta d'abord à Munich. Après trois semaines de démarches et de sollicitations, voici quel oracle fut rendu par l'Électeur : « C'est trop tôt, qu'il aille en Italie, qu'il devienne célèbre. » On le renvoyait comme un écolier dans cette Italie où il avait fait si bruyamment honneur à son pays, et cette réponse lui était faite à Munich, deux ans à peine après son beau succès de la *Finta Giardiniera !* Pour consoler son fils, Léopold Mozart lui écrit aussitôt : « Le paroxysme de l'engouement pour les Italiens ne s'étend guère au delà de Munich ; là il est à son apogée. A Manheim tout est déjà allemand... » A Manheim, Wolfgang s'attarda pendant quatre longs mois et n'obtint rien, quoiqu'il y eût des places vacantes. Il y a bien un peu d'aigreur dans ses lettres à ce moment ; il n'en est plus aux ardentes illusions du commencement de son voyage ; il ne s'écrie plus : « Je suis très-aimé, et combien ne m'aimera-t-on pas davantage quand j'aurai aidé la musique nationale allemande à prendre son essor sur la scène ! Et c'est ce qui arrivera certainement par moi... » Cela arriva en effet, mais bien plus tard, l'*Enlèvement au Sérail* et *la Flûte enchantée* furent la réalisation de ce beau rêve. Le dépit et la mobilité naturelle de son esprit l'amenaient pourtant à dire en février 1778 : « J'ai fortement en tête de composer des opéras français plutôt qu'allemands, et italiens plutôt que français et allemands. Chez Wendling, ils sont tous d'avis que mes compositions plairont extrêmement à Paris ; je sais assez bien m'approprier et imiter toutes sortes de styles.»... « Je me réjouis pour le concert spirituel de Paris ; on dit l'orchestre fort bon et fort complet, et on pourra exécuter mes compositions favorites, à savoir : des chœurs, et je suis très-heureux de ce que les Français y tiennent beaucoup... Ayez confiance en moi, dit-il à son père, je m'efforcerai de tout mon pouvoir de faire honneur au nom de Mozart : je n'ai aucune inquiétude à cet égard. »

C'est avec cette belle confiance qu'il arriva enfin à Paris, et d'abord tout lui sourit et lui réussit à miracle. Son vieil ami Grimm, plus influent que jamais, le reçut à bras ouverts ; il le présenta en ami dans le salon de M^me^ d'Épinay et le mit en relation avec Noverre, maître de ballet, et Legros, premier ténor de l'Opéra et directeur du Concert spirituel. Aussitôt on lui commande plusieurs morceaux d'un *Miserere*, une symphonie concertante, une partition de ballet dont Noverre réglera la danse, et,

Digitized by Google

qui plus est, un opéra en deux actes. Gossec, le premier des symphonistes français, trouve admirables les chœurs de Mozart, et celui-ci l'appelle son excellent ami ; et l'on écrit douze jours après l'arrivée : « Wolfgang est de nouveau célèbre et aimé ici à un point indescriptible. » Oui, mais il se glisse déjà quelque contre-temps dans cette félicité, deux chœurs seulement sur quatre sont exécutés, et la symphonie concertante est retardée : voilà le pauvre maestrino dans le découragement et l'exaspération : « S'il y avait ici un coin où les gens eussent de l'oreille pour entendre, du cœur pour sentir, un peu de goût pour comprendre quelque chose à la musique, je rirais volontiers de toutes ces misères ; mais je suis malheureusement parmi des brutes (en ce qui concerne la musique) et il n'en peut être autrement, car ils portent en tout cet aveuglement de la passion. Non, il n'y a pas une ville au monde comme Paris. Enfin je suis ici, il faut tout supporter pour l'amour de vous; je remercierai Dieu tout puissant si je sors d'ici le goût sauf. » Quelques jours avant, il faisait une légère concession : « MM. les Français n'ont fait d'autres progrès que de savoir écouter enfin la bonne musique ; mais d'entrevoir, de se douter que leur musique est détestable, mon Dieu, non ! Et le chant !... *ohime !*... Si seulement aucune Française ne voulait se mêler de chanter des airs italiens, je leur pardonnerais encore leurs criailleries françaises, mais gâter de la bonne musique, c'est insupportable.» Ce furent d'autres cris et d'autres impatiences lorsqu'il commença à travailler sur une langue qui ne lui était pas familière : « Que cette maudite langue française est *chienne* (hundsfœttisch) pour la musique ! C'est une pitié ! L'allemand est divin en comparaison. » (Le paradoxe est fort !) « Et les chanteurs ! et les chanteuses ! on ne devrait pas seulement leur donner ce nom, car ils ne chantent pas, ils crient, ils hurlent, du nez, du gosier, de toute la force de leurs poumons... »

Un autre passage de la correspondance de Mozart nous donne la clef de toutes ces fureurs, qui s'expliquent mal dans une âme aussi bonne, aussi douce : « Le baron Grimm et moi nous nous sommes souvent laissés aller à notre colère contre la musique de ce pays... » Le jeune homme était tombé précisément entre les mains d'un des fanatiques de la musique italienne, d'un des champions les plus obstinés du coin de la Reine. Il y avait vingt-cinq ans que Grimm, Rousseau et plusieurs autres déclaraient la musique française exécrable et même littéralement, radicalement impossible, or ils n'en voulaient pas avoir le démenti. Quand on jette les yeux sur ce répertoire de critiques méprisantes et de grosses injures, on se demande s'il est question d'une ville peuplée de sauvages ou d'idiots. On a besoin de se souvenir qu'il s'agit de Paris, de cette ville qui était reconnue au contraire par les étrangers comme le centre de la civilisation intellectuelle, de ce foyer vivant d'où l'esprit de Voltaire, de Montesquieu et de Rousseau rayonnait sur le monde. Eh quoi ! Lorsqu'on

Digitized by Google

permet à l'individu de n'être pas éminent dans tous les genres à la fois, faut-il si fort maltraiter une nation qui n'a pas toutes les supériorités au même instant ? C'est un étrange tyran que la mode, et l'art, la littérature n'y sont que trop sujets. Il y a cent ans, la mode de l'opéra italien était aussi exclusive en Europe que celle de l'esprit français, ni plus ni moins. Pour l'honneur de l'italianisme, on forçait en Allemagne les nationaux à faire de la virtuosité ou à aller chercher fortune ailleurs ; ainsi de Handel, de Gluck et de Mozart lui-même à ses débuts ; partout on appelait les *maestri* d'outre-mont. En France, où il y eut quelque résistance, les rebelles étaient conspués. Mais en revanche, les philosophes et les mathématiciens de France, et à défaut des chefs leurs simples doublures étaient appelés à l'étranger pour présider les académies : ce n'était pas Kant, ce n'était pas Herder qui étaient à la mode dans leur pays ; ce n'était pas la *Messiade* de Klopstock qui faisait les délices de Frédéric II et des autres princes allemands, c'était *la Henriade*, mieux encore les petits vers à la française. Et cette tyrannie du goût français en matière littéraire se retrouvait dans tous les pays.

Eh bien ! la critique est revenue de ce préjugé-là. Sans faire tort à ce magnifique mouvement d'idées qui eut en effet son foyer principal à Paris, elle sait rendre à Herder, à Klopstock, à tant d'autres grands talents leur place légitime au soleil. Quand donc finira-t-elle de recopier naïvement, sans réserve et sans contrôle, toutes les diatribes de Grimm, de Rousseau, de Burney, contre la seule école qui osât alors protester ouvertement contre l'invasion de la virtuosité dans le drame lyrique ? Au moins les *bouffonnistes* étant conséquents, ils sifflaient Rameau et Gluck ! Voyez l'inconséquence de leurs innocents copistes du XIX^e^ siècle. Quand d'aventure ils entendent aux concerts du Conservatoire des fragments de *Castor et Pollux*, ils en sont franchement ravis, ils redemandent à grands cris le chœur divin : « Dans ce doux asile... ; » en ce moment-là ils vous avouent que Rameau est un grand musicien, qu'il y a bien d'autres pages de lui d'une aussi belle inspiration, et ils ne pensent même pas à se demander si les maestri dont on accablait le musicien français, avaient un génie bien supérieur. — Rameau a pu trouver quelques belles choses, mais c'est le système qui était mauvais... — Je tiens pour certain que le système des *opere serie* d'Italie était peut-être bien pire : pas un ne pourrait être repris aujourd'hui, même en Italie, car les opéras pleins d'action et d'expression dramatique de M. Verdi ont peut-être plus de rapport en somme avec l'ancien drame lyrique français qu'avec les anciens *libretti*, véritables recueils d'*arie di bravura*. Je ne demande certes pas la reprise d'un opéra de Rameau, mais je crois qu'à la rigueur elle serait moins impossible que celle d'un opéra de Leo, et je n'en veux d'autre preuve que le succès des reprises de Gluck. *Alceste* n'est pas si loin qu'on pourrait croire de *Castor et Pollux* ; le génie musical

Digitized by Google

est plus grand, mais le système est le même, et d'ailleurs Gluck n'a-t-il pas écrit son *Armide* sur le livret même qui avait servi à Lulli ?

Ce qui est tout à fait réjouissant, c'est que les critiques ou historiens de musique qui prennent la suite des pamphlets bouffonnistes, ont brûlé d'une admiration sans réserve pour l'*Alceste* et l'*Orphée*. Qu'ils prennent donc garde aux dates ! Au moment de ce voyage de Mozart, il ne s'agissait plus même de Rameau : *Iphigénie en Aulide*, *Orphée*, *Alceste*, *Armide*, étaient donnés et composaient le répertoire de l'Académie de musique, c'était là ce qu'on appelait l'opéra français. Ces « brutes » et ces « animaux » dont parle le jeune Mozart, c'était le public enthousiaste d'*Armide ;* ces chanteurs atroces, c'étaient les interprètes favoris de Gluck, ceux qu'il préférait aux merveilleux *roucouleurs* d'Italie ; cette langue impossible, si « chienne » à la musique, c'étaient celle que Gluck avait définitivement adoptée, comme étant moins molle et plus expressive, celle que tant d'autres étrangers ont acceptée, la langue harmonieuse de Racine, la langue preste et facile de Voltaire ; enfin cette musique détestable, c'était Gluck même. Or il n'y a pas moyen d'échapper à ce dilemme : ou bien Mozart, troublé par les contrariétés et prévenu par son ami Grimm, était en tout ceci mauvais juge, ou bien Gluck était un sot, un vandale.

Les lecteurs de la *Revue* me permettront-ils de rappeler qu'il y a quatre ans, dans une étude sur *l'Alceste* de Gluck, je cherchai à démontrer que Gluck avait trouvé dans ses œuvres l'idéal de la *tragédie lyrique*, mais qu'il s'était trompé dans son système en croyant donner le type de toute musique théâtrale, qu'on pouvait suivre moins strictement la déclamation, et donner davantage aux beautés propres de l'art musical, enfin, qu'il y a plus d'un type de drame lyrique, comme aussi, grâce à Dieu ! bien des tempéraments différents de génie. Si l'on veut dire que nos vieilles tragédies lyriques n'offraient pas la profondeur de travail harmonique de Bach et de Haydn, et que les chanteurs français n'avaient pas la voix roulante et rompue aux jeux de la vocalisation comme les *primi uomi* et les *prime donne*, j'y souscris ; mais comment accorder, fût-ce même à Mozart, que les interprètes préférés de Gluck étaient absolument dénués de sentiment et de goût, et qu'il n'y avait rien d'admirable à relever dans *Armide* ou *Orphée ?*

Il n'est parlé de Gluck dans aucune de ces lettres de W. Mozart, et pourtant Paris était plein de sa gloire à ce moment. La chose est si bizarre qu'on soupçonnerait le premier éditeur de ces lettres d'avoir supprimé tous les passages qui concernaient l'illustre compatriote. Le même artifice est sensible dans la *Correspondance de Mendelssohn*, récemment publiée. Mendelssohn, lui aussi, vint à Paris à vingt ans ; lui aussi voulait écrire des opéras français, et n'y pouvant réussir d'emblée, il fit contre mauvaise fortune mauvais cœur. Il décida que la musique théâtrale, en l'an 1832, était chose inférieure et indigne : « Si c'est là ce

Digitized by Google

qu'il faut à mes contemporains, eh bien ! j'écrirai des oratorios. » Reportez-vous à cette date maudite, et vous rencontrez *Guillaume Tell*, le *Comte Ory*, *Zampa*, le *Pré aux clercs*, la *Muette*, le *Philtre*, *Robert le Diable*... Mendelssohn ne dit que deux mots sur le livret de ce dernier ouvrage qui occupait alors tout Paris ; il est évident qu'on a coupé ce qu'il disait de la partition. Nous comprenons jusqu'à un certain point son dépit : il était plus difficile de pénétrer à l'Opéra et de se faire une position en France, après *Robert le Diable* qu'avant. De même, quand Mozart fit ce voyage, il se heurta contre Gluck ; la tragédie lyrique, ainsi restaurée, avait une vitalité assez grande pour régner encore un demi-siècle, et c'était jouer de malheur que d'arriver juste au moment de la première ferveur.

Est-ce à dire qu'il n'y avait plus place pour un génie comme Mozart ? Assurément si ; seulement le début était plus malaisé ; il fallait plus d'esprit de suite et d'opiniâtreté qu'il n'y en avait dans cette âme tendre et mobile. Tout eût marché à souhait si son père, qui s'était montré fort habile fermier du génie de son enfant-prodige, avait pu l'accompagner à Paris pour le produire compositeur français. Il eût pressé les librettistes, visité directeurs et acteurs ; il eût pénétré jusqu'à la reine Marie-Antoinette et lui eût rappelé qu'elle avait daigné jouer toute enfant avec le petit Wolfgang à la cour de Vienne, et que celui-ci même avait demandé à l'épouser ; et nul doute que Marie-Antoinette, qui avait soutenu avec tant de dévouement le vieux Gluck contre ses ennemis, n'eût fait beaucoup pour son camarade d'enfance.

Léopold Mozart, retenu à Saltzbourg, envoyait du moins conseils sur conseils à son fils, et je ne sais rien de plus sensé que ces lettres du vieux maître de chapelle. Il gourmande le jeune homme sur sa folle impatience : « Quand Gluck, quand Piccini, quand tous les hommes de mérite ont-ils été connus ? Gluck doit bien avoir soixante ans (il en avait soixante-six), et il n'y a guère que vingt-six ou vingt-sept ans qu'on a commencé à parler de lui ; et tu voudrais que dès à présent le public français ou seulement les directeurs de théâtre fussent convaincus de ta science comme compositeur, lorsque de leur vie ils n'ont rien entendu de toi, et qu'ils ne te connaissent depuis ton enfance que comme un claveciniste distingué et d'un génie particulier? Il faut donc que tu te donnes de la peine pour percer, pour te montrer comme compositeur dans tous les genres ; et pour cela il faut saisir les occasions, chercher des amis infatigables, ne pas leur laisser de cesse, les réveiller lorsqu'ils s'endorment et ne pas prendre pour fait ce qu'ils disent... » — « Quant aux ennemis, dit-il ailleurs, tu en trouveras partout, c'est le lot inévitable de tous les hommes d'un grand talent. Tous ceux qui en ce moment ont du crédit à Paris et qui ont fait leur nid, prétendent ne pas se laisser déposséder. Ce ne sera pas seulement Cambini, mais Hamitz, Piccini et d'autres devront nécessairement être jaloux. Et

Digitized by Google

Grétry n'en prendra-t-il pas de l'ombrage?... » Wolfgang n'avait eu encore affaire qu'à un compositeur de grand renom, Gossec, et cet excellent homme l'avait franchement applaudi et appuyé. Ces hautes jalousies auxquelles Léopold Mozart préparait son fils n'étaient pas encore en éveil. Il y a cette chance favorable dans le jeu des hommes de génie qui commencent, qu'ils n'ont que de petits ennemis tant qu'ils sont obscurs, et que lorsqu'ils ont l'honneur d'en rencontrer de grands, c'est qu'eux-mêmes ont déjà la force nécessaire pour les combattre.

Au sujet de la barbarie du public parisien, voici les sages réflexions qui viennent sous la plume du vieillard : « J'apprends avec déplaisir que les Français n'ont pas encore modifié tout à fait leur goût; cependant, crois-moi, cela arrivera insensiblement, car ce n'est pas peu de chose que de refondre toute une nation. C'est déjà beaucoup qu'ils puissent écouter ce qui est bien. Ils arriveront peu à peu à sentir la différence entre le bon et le mauvais... » C'est parler d'or. N'est-il pas absurde de s'étonner qu'un public ne comprenne pas tout de suite certaines œuvres, certains génies, certaines beautés supérieures et complexes auxquels il n'est pas accoutumé, lorsque l'on convient qu'il est besoin pour l'individu d'une certaine éducation, d'une certaine accoutumance pour bien écouter et bien apprécier? On convient même que cette éducation du goût ne peut pas servir d'un art à l'autre, et qu'un homme, très-raffiné connaisseur en littérature ou en peinture, peut n'avoir que des jugements très-superficiels, très-naïfs en musique. Or, on demande au public, être vague et mobile dont on pourrait dire, en empruntant à la philosophie une de ses formules, qu'il *n'est* pas, mais qu'il *devient*, on demande au public cette justice sûre et immédiate, dont on dispense tel homme parfaitement distingué.

Ce n'est pas tout : on admet que certains tempéraments d'artistes ou d'amateurs ne soient pas également sympathiques à tous les genres d'œuvres et de génies, et que cela entraîne à des jugements très-réformables les gens qui semblent le plus compétents; et l'on ne veut pas admettre que les diverses nations aient des tempéraments divers, et que, lorsqu'un maître ou une œuvre se présente devant un public étranger, il y ait entre le public et l'œuvre comme un malentendu préalable qui ne peut se dissiper à première audition. Il y a deux moyens de faire ce rapprochement précieux : ou bien le public sortira, jusqu'à un certain point, de ses vieilles habitudes nationales et consentira à une sorte d'éclectisme qui multiplie et ravive ses plaisirs, — c'est ce que nous voyons aujourd'hui à Paris, mais la chose est relativement nouvelle, elle a demandé bien du temps et bien des compromis successifs, — ou bien ce sera l'homme de génie qui se prêtera au goût de la nation qu'il visite: à ce prix est le succès immédiat et l'expérience a montré plus d'une fois combien ces sortes de greffes artistiques sont fécondes. Gluck n'a

Digitized by Google

été tout à fait Gluck que dans les œuvres qu'il a faites ou refaites chez nous. Rossini n'aurait pas écrit *Guillaume Tell* en Italie, et Meyerbeer s'est rencontré lui-même à Paris.

Ce que nous affirmons là en principe, à l'aide de l'histoire, le bonhomme Mozart en avait l'instinct très-net : sans écouter les doléances de son fils sur le goût foncièrement et finalement mauvais des Parisiens, il lui dit et lui répète sur tous les tons : « Suis mon conseil, consulte avant d'écrire, *apprécie le goût de la nation*, écoute et étudie leurs opéras. Je te connais, tu peux tout imiter. N'écris pas à la hâte, l'homme de raison ne se le permet jamais. Examine bien les paroles d'avance avec le baron de Grimm et Noverre, fais des esquisses, fais les leur entendre. Tout le monde procède ainsi. Voltaire lit ses poëmes à ses amis et écoute leur jugement...» Ailleurs, il lui conseille de bien « étudier l'accent véritable de la langue » (il ne commence pas, lui, par déclarer le français impraticable en musique), et il revient à sa thèse favorite : « Je t'en prie, avant d'écrire pour leur théâtre, écoute leurs opéras, et vois bien ce qui leur plaît spécialement. Tu vas devenir tout à fait français...»

Or il se trouvait que le jeune maestro, si impatient et si dolent, ne pouvait seulement prendre le temps d'étudier, suivant le conseil de son père, tant il était accablé de commandes; à peine descendu à Paris, il lui avait fallu écrire des chœurs pour le Concert spirituel, et deux de ces chœurs avaient été joués. Il avait écrit deux morceaux pour un ballet de Noverre (*Les petits riens* ou *Annette et Lubin*), et ces airs avaient été très-applaudis à l'Opéra; il est vrai qu'il n'avait pu y mettre son nom, mais quel artiste à vingt-deux ans ne s'estimerait très-heureux de pouvoir ainsi faire ses preuves et prendre pied sur le premier des théâtres? Il allait faire un opéra en deux actes, et ce serait son début le plus sérieux. Sa symphonie concertante n'avait pas été jouée, et Legros à ce moment était un monstre, mais pourtant on lui commandait une grande symphonie qui devait ouvrir le concert du jeudi saint (1778). Rien n'est plus amusant que la lettre où Mozart annonce cette symphonie à son père; dans la peur affreuse qu'il se fait du public parisien, il prend le parti de l'injurier d'avance : « J'en suis moi-même très-content. Plaira-t-elle? c'est ce que j'ignore, et je m'en inquiète peu, à dire vrai. Je réponds qu'elle satisfera le petit nombre de Français de bon sens qui s'y trouveront; quant aux imbéciles, ce ne serait pas un grand malheur si ma symphonie n'avait pas le don de leur plaire. Et cependant j'espère que même les ânes y trouveront leur part qui leur plaira, et puis, je n'ai pas manqué le *premier coup d'archet!* Comme ces animaux en font une affaire! Que diable ! je n'en vois pourtant pas la merveille. Ils commencent ensemble... comme on fait partout. C'est à crever de rire.» La boutade est très-jolie, et d'autant plus jolie qu'elle est juste par surcroît. Cette superstition niaise du premier coup d'archet, dont le public n'était

Digitized by Google

pas encore bien revenu il y a trente ou quarante ans, du temps d'Habeneck et de la fondation de la Société des concerts, cette superstition datait du temps de Lulli; elle était d'une modestie touchante, j'allais dire navrante : en s'appliquant ainsi au premier coup d'archet, l'orchestre novice ne s'engageait nullement à jouer en mesure le reste du morceau.

Quant aux premières phrases, où l'on sent que la peur rend Mozart furieux, leur moindre tort fut de tomber à faux. La symphonie (c'est la symphonie en *ré*, dite symphonie française) fut exécutée avec le plus grand succès. C'est l'auteur qui nous l'apprend : « Elle a extraordinairement plu... Dès le milieu du premier *allegro*, il parut un passage que je savais devoir plaire : tous les auditeurs furent ravis, et il y eut un grand applaudissement. L'*andante* plut également, mais surtout le dernier *allegro*; au *forte*, les mains partirent et les *bravos* s'unirent aux instruments. Aussitôt après la symphonie, j'allai dans ma joie au Palais-Royal, je pris une glace, je dis le chapelet comme je l'avais promis, et je rentrai. »

Ainsi ces *ânes*, ces *brutes*, ces *animaux* avaient compris. Je ne cite pas le passage entier, car j'ai déjà bien abusé des citations; le ton en est très-bizarre, à la fois joyeux, avec un reste de mauvaise humeur : cela fait penser à ces enfants qui, lorsqu'on leur a prouvé qu'ils avaient tort, continuent à pleurer tout en riant, pour n'en pas avoir le démenti.

Le premier pas était fait dans la voie du succès, le reste allait de soi, et cependant il fallut s'arrêter là. C'est qu'une grande douleur était venue frapper Mozart au détour de sa réussite et de ses espérances : sa mère mourut entre ses bras. Il venait de s'apercevoir que les Français étaient capables d'un peu de goût, il éprouva dans cette cruelle occurrence qu'ils pouvaient avoir du cœur au besoin. Mme d'Épinay le prit aussitôt dans sa maison, et fut avec lui comme une autre mère. « Je vous écris dans la maison de Mme d'Épinay, disait-il à son père, et suis aussi heureux qu'on peut l'être dans mon état. » Il resta un mois encore à Paris, et il est remarquable que dans ses dernières lettres il ne parle plus de quitter la France et ne se plaint plus de la fortune. La symphonie a eu l'approbation générale, et Legros en est si content qu'il avoue que c'est sa meilleure symphonie; Legros est maintenant tout à fait à lui; puis il est question de divers autres travaux... Sans aucun doute Mozart allait prendre une grande position à Paris, et de quelles conséquences n'eût pas été l'intronisation d'un tel génie à côté de Gluck, pour notre école d'opéra, pour le progrès du goût musical en France!

Le vieux Léopold Mozart en disposa autrement : la mort de sa femme lui faisait plus que jamais sentir le poids d'une vieillesse solitaire; il avait besoin de son fils auprès de lui, et pour le rappeler il trouva autant de raisonnements qu'il en avait accumulé d'abord pour engager son fils à

Digitized by Google

persévérer en France : il lui promettait de plus beaux succès à Manheim et à Munich; il avait obtenu pour lui une position convenable à la chapelle de Saltzbourg, il avait même engagé sa parole : « Or, maintenant, ajoutait-il, en manière d'argument suprême, il s'agit de savoir si tu crois que j'ai encore de la tête, si tu penses que je veux ton bien, et *si tu veux que je vive ou que je meure.* » A cette dernière raison, Wolfgang ne pouvait résister. Il partit donc, et nous pensons que ce ne fut pas sans regret. Il ne devait plus revenir en France que par ses œuvres.

A ce moment, le génie de Mozart était adulte : il le montra bien, sitôt que l'occasion lui fut donnée : *Idomeneo* ouvrit la série des chefs-d'œuvre. Dès le premier acte de cette partition, dès les premières scènes, quelle révélation ! D'où vient cette puissance expressive, mêlée partout au chant et à l'orchestre ? D'où viennent ces accents pathétiques et tous ces grands récitatifs, si éloquents, si animés? Nous voilà loin de *la Finta Giardiniera*, ce pâle et timide pastiche des opéras italiens. On comprendrait que le seul progrès de l'âge eût rendu l'inspiration plus forte et plus originale ; mais il y a quelque chose ici d'absolument nouveau ; c'est l'intelligence du drame. Avant d'éclater dans l'œuvre même, cette intelligence s'accuse nettement et s'épanche dans les observations critiques de toutes sortes dont la correspondance de Mozart est remplie (1780-1781).

Comment ce sens nouveau s'est-il éveillé en lui ? Ce ne sont ni les opéras de Salieri ni ceux de Hasse qui ont fait le miracle. Oulibicheff n'hésite pas à signaler en cela l'influence de Gluck : « Dès son entrée dans la carrière de musicien réformateur, Mozart marcha sur les traces de Gluck, en ce qu'il fut penseur et logicien comme lui, qu'il raisonna profondément l'effet dramatique combiné avec l'effet musical. »

Le voyage en France n'avait donc pas été tout à fait perdu. Durant six mois, Mozart avait entendu les grands opéras de Gluck ; et pendant que son esprit s'associait aux ironies de Grimm, son âme sincère se pénétrait involontairement et comme à son insu des conditions et de la nécessité de la vraisemblance dramatique. Il y a certes plus d'un accent d'*Iphigénie en Aulide* dans les récitatifs de son *Idoménée*, et l'on retrouve dans ses autres opéras plus d'un effet qui a ses antécédents chez Gluck : ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, ces accords de l'autre monde qui soutiennent la voix du commandeur, dans la scène du cimetière, de *Don Juan*, reproduisent à peu près l'accompagnement de la voix de l'oracle au premier acte d'*Alceste*.

Est-ce à dire que Mozart soit un disciple de Gluck? Il ne le fut pas un instant ; non pas même dans *Idoménée* : cette influence en rencontrait d'autres dans son esprit, qui voulaient bien s'allier avec elle, mais non pas abdiquer. Le style de l'*Idoménée* est à égale distance de la tragédie lyrique et de l'opéra italien. Jamais Mozart ne sacrifia la musique au

Digitized by Google

drame comme Gluck; il resta virtuose à demi; ses acteurs ne renonçaient pas à chanter pour déclamer. Dans le travail harmonique et orchestral, il se montre déjà le successeur légitime d'Haydn et de Sébastien Bach. Puis son tempérament personnel se révèle ici sincèrement : au lieu des façons abruptes et austères du vieux Gluck, nous trouvons partout l'euphonie dans le style, et dans l'inspiration la grâce et la tendresse infuses. En un mot c'était Mozart. D'autres sujets, de proportions et de natures diverses, devaient lui passer par les mains, et lui demander la vie; mais sa manière est définie, son génie est fait.

Nous n'avons pas à suivre Mozart dans le reste de sa carrière; nous attendons seulement les *Noces de Figaro*, la *Flûte magique*, *Don Juan*, l'*Enlèvement au sérail*, et *Cosi fan tutte* à leur arrivée en France.

GUSTAVE BERTRAND.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google

POÉSIES

LE NUAGE

Levez les yeux; c'est moi qui passe sur vos têtes,
Diaphane et léger, libre dans le ciel pur;
L'aile ouverte, attendant le souffle des tempêtes,
Je plonge et nage en plein azur.

Comme un mirage errant je flotte et je voyage;
Coloré par l'aurore et le soir tour à tour,
Miroir aérien, je reflète au passage
Les sourires changeants du jour.

Le soleil me rencontre au bout de sa carrière,
Couché sur l'horizon dont j'enflamme le bord;
Dans mes flancs transparents le roi de la lumière
Lance en fuyant ses flèches d'or.

Quand la lune, écartant son cortége d'étoiles,
Jette un regard pensif sur le monde endormi,
Devant son front glacé je fais courir mes voiles,
Ou je les soulève à demi.

On croirait voir au loin une flotte qui sombre,
Quand, d'un bond furieux fendant l'air ébranlé,
L'ouragan sur ma proue inaccessible et sombre
S'assied comme un pilote ailé.

Dans les champs de l'éther je livre des batailles;
La ruine et la mort ne sont pour moi qu'un jeu.
Je me charge de grêle et porte en mes entrailles
La foudre et ses hydres de feu.

Digitized by Google

Sur le sol altéré je m'épanche en ondées ;
La terre rit ; je tiens sa vie entre mes mains.
C'est moi qui gonfle, au sein des plaines fécondées,
L'épi qui nourrit les humains.

Où j'ai passé soudain tout verdit, tout pullule ;
Le sillon que j'enivre enfante avec ardeur.
Je suis onde et je cours ; je suis séve et circule,
Caché dans la source ou la fleur.

Un fleuve me recueille ; il m'emporte et je coule
Comme une veine au cœur des continents profonds.
Sur les longs pays plats ma nappe se déroule,
Ou s'engouffre à travers les monts.

Rien ne m'arrête plus ; dans mon élan rapide,
J'obéis au courant par le désir poussé,
Et je vole à mon but comme un grand trait liquide
Qu'un bras invisible a lancé.

Océan, ô mon père ! ouvre ton sein, j'arrive !
Tes flots tumultueux m'ont déjà répondu.
Ils accourent ; mon onde a reculé craintive
Devant leur accueil éperdu.

En ton lit mugissant ton amour nous rassemble.
Autour des noirs écueils ou sur le sable fin,
Nous allons confondus recommencer ensemble
Nos fureurs et nos jeux sans fin.

Mais le soleil, baissant vers toi son œil splendide,
M'a découvert bientôt dans tes gouffres amers ;
Son rayon tout-puissant baise mon front limpide ;
J'ai repris le chemin des airs.

Ainsi jamais d'arrêt ; l'immortelle matière
Un seul instant encor n'a pu se reposer.
La Nature ne fait, agissante ouvrière,
Que dissoudre et recomposer.

Tout se métamorphose entre ses mains actives ;
Partout le mouvement incessant et divers
Dans le cercle éternel des formes fugitives
Agitant l'immense univers.

Digitized by Google

LE POSITIVISME

Il s'ouvre par delà toute science humaine
Un vide dont la Foi fut prompte à s'emparer.
De cet abîme obscur elle a fait son domaine ;
En s'y précipitant elle a cru l'éclairer.
Eh bien ! nous t'expulsons de tes divins royaumes,
Dominatrice ardente, et l'instant est venu
Où tu ne sauras plus où loger tes fantômes ;
Nous fermons l'Inconnu !

Mais ton triomphateur expiera ta défaite.
L'homme déjà se trouble, et, vainqueur éperdu,
Il se sent ruiné par sa propre conquête ;
Pour te déposséder nous avons tout perdu.
Nous restons sans clarté, sans espoir, sans refuge,
Tandis que le Désir, noble et dernier transfuge,
S'égare encore autour du gouffre défendu.

LOUISE ACKERMANN.

Nice, novembre 1864.

Digitized by Google

VARIA

LES MUSULMANES DE LA PERSE.—Tandis que les Européennes se font belles pour sortir et s'habillent avec le plus de soin pour paraître en public, les musulmanes de l'Asie se montrent aux étrangers sous leurs dehors les moins avantageux. C'est un des nombreux contrastes de la vie d'Orient et de la vie d'Occident. Les femmes, en promenade, ressemblent à des paquets ambulants. Quand on les rencontre dans des rues étroites, elles se retournent fréquemment le visage contre la muraille, et l'étranger avance comme il peut, au milieu de leurs jupes bouffantes.

La loi religieuse fait un devoir aux épouses de conserver leur beauté afin de plaire à leurs maris. Elle leur permet spécialement de porter des boucles sur le front, des mouches et des fards de diverses espèces. Assez fréquemment les femmes se tatouent légèrement des petits dessins en bleu.

Les *Mille et une Nuits* nous ont donné une idée beaucoup trop brillante de l'Orient. Pour mon compte, je préfère le boudoir d'une jolie occidentale au plus beau des harems. Du reste, ils varient considérablement selon le rang et la richesse de ses posseseurs et le nombre des femmes qui l'habitent. Chez les nomades, le harem n'existe pas, tout au plus est-il indiqué par une guenille appendue à la tente. Dans les climats secs, pendant l'été, toute la famille dort sur les toits plats, les femmes n'étant séparées des hommes que par quelques rideaux de coton à peine suffisants. La plupart des nomades, des campagnards et des citadins peu favorisés de la fortune, n'ont d'ailleurs qu'une femme à la fois. Le confinement du harem, la jalousie du mari ne sont en aucune façon des garanties de chasteté, qui, même en Perse, augmente ou diminue selon la liberté qu'on laisse aux femmes. Les gens très-riches ou très-nobles demeurent dans leur palais avec leur favorite ou leur femme légitime, mais ils donnent

Digitized by Google

à chacune de leurs privilégiées une maison spéciale, qu'elle habite avec enfants et domestiques.

Il y a peut-être, en Perse, moins de femmes jalouses que chez nous.

La vie des Persanes de condition est très-uniforme et leur paraîtrait insupportable si elles n'y étaient accoutumées dès leur enfance. En général, elles possèdent beaucoup plus d'esprit et d'instruction que leurs époux ; elles lisent les poëtes, apprennent par cœur des poésies et écrivent des vers, qui souvent sont préférables à ceux que composent leurs seigneurs et maîtres. Cela n'empêche pas ces derniers de prétendre qu'elles ont la moitié seulement de l'intelligence de l'homme, et, en justice, le témoignage de deux femmes est balancé par celui d'un individu du sexe masculin.

Après le coucher du soleil, les femmes n'ont le droit de sortir qu'avec une suite nombreuse et de grandes lanternes. La femme surprise de nuit dans la rue est emmenée par les policiers, qui l'enferment et la maltraitent de toute manière. Cependant il est rare qu'une Persane, quand il lui en prend fantaisie, ne s'absente pas du logis conjugal soit pour aller chez ses parents ou chez une amie, soit pour faire quelque pèlerinage en quelque endroit sacré, afin d'obtenir des enfants ; et, dans ce cas, elle se fait accompagner par une vieille femme dans ses intérêts.

Les mères n'ont aucune idée que leurs enfants doivent recevoir une éducation quelconque, soit physique, soit morale. C'est affaire des nourrices, affaire d'opium ou de décoction de pavots dont on les gratifie dès les premiers jours de leur existence.

Les femmes voyagent dans des cages, que je ne puis mieux comparer qu'à un poulailler, où elles sont assises à demi agenouillées. Il n'est pas convenable pour elles d'aller autrement qu'au pas. Quand elles descendent de leur perchoir, elles se retirent du côté des bagages, où elles sont gardées par de grands chiens forts en gueule.

Les cas de suicide sont beaucoup plus fréquents chez les musulmanes que chez les musulmans.

La loi du Prophète permet aux filles de se marier dès l'âge de dix ans. Cette circonstance ruine des milliers de constitutions et ne contribue pas peu à la dégénérescence de la race. La plupart des mariages se contractent sans le moindre assentiment de la jeune fille ; en tout cas, il n'est pas question de ce que nous appelons amour. Le nom et la chose sont parfaitement inconnus dans ce pays, ce qui pourrait bien être la cause de l'effroyable immoralité des Persanes. La plupart des mariages sont des mariages de convenance et de fortune. Le plus souvent un artisan n'épouse que dans son métier. On dirait que les mahométans veulent se ruiner de propos délibéré, se ruiner moralement et physiquement par tous les moyens en leur pouvoir.

La consommation du mariage se fait « au nom de Dieu. »

La loi ne reconnaît à un homme que quatre femmes. La prostitution proprement dite est sévèrement prohibée par la loi religieuse ; elle institue même la peine de mort pour les coupables et leurs complices. Mais il est avec le ciel des

Digitized by Google

accommodements. A côté du mariage permanent a été institué le mariage provisoire qui peut durer, soit un quart d'heure, soit quatre-vingt-dix-neuf années lunaires et n'exige pas de grandes formalités. Il s'agit seulement de faire réciter la formule du Sighé par un prêtre, ou *molla*, qui pour sa peine reçoit une pièce d'argent relativement assez modeste. Devant telle ou telle maison publique (en particulier devant une qui devait payer un tribut annuel de 540 tomans pour la cuisine du gouverneur de la province de Gilan), j'ai vu un prêtre qui se levait devant chaque nouvel arrivant, assistait à la sélection de l'épouse provisoire, récitait la formule pour prendre Allah à témoin, empochait la moitié du tribut, puis allait reprendre son siége devant la porte. C'est en vertu de cette cérémonie que les filles de joie ont reçu le nom de Sighé. Ces mariages provisoires peuvent être contractés, tant avec des juives et des chrétiennes qu'avec des schiites. Cependant les facilités qu'il comporte ne sont accessibles qu'aux orthodoxes, et sont un des priviléges réservés aux vrais croyants.

(*Zeitschrift für allgemeine Erdkunde* Vortrag gehalten im verein für Erdkunde von Dr Häntzsche.)

FOURMIS ET SAUTERELLES DU NOUVEAU-MONDE. — Il y a dans toute l'Amérique du Sud une grande diversité de fourmis. Nous ne parlerons que de celle qui fait un tort réel à l'agriculture et qui est malheureusement si répandue, la *Formica processionaria*. Elle est noire, d'une taille triple de celle de notre petite fourmi d'Europe et munie d'une paire de pinces très-fortes et très-tranchantes. On la connaît dans la Plata et au Brésil sous le nom de *Hormiga cargadora*, à cause des fardeaux relativement énormes qu'elle charrie.

Pour leurs fourmilières ces insectes choisissent des sols résistants, où ils creusent d'immenses demeures, qui ont parfois jusqu'à plusieurs mètres de profondeur et sont établies souvent fort loin de l'endroit où ils vont commettre leurs ravages. C'est ainsi qu'à Montévideo et Buénos-Ayres, une foule de ces nids sont cachés sous les rues, sous les cours, dans les fondements des maisons. Il est donc excessivement difficile de les trouver quand on veut les détruire. De nuit, ces insectes sortent en longues colonnes et ravagent toutes les plantes d'agrément que l'on cultive dans les cours : rosiers, œillets, pelargoniums, etc. On a beau mettre les pieds des caisses dans des vases pleins d'eau, les fourmis construisent des ponts avec des brins de paille, des grains de poussière et arrivent toujours à leurs fins. On les détruit par masses, mais elles reviennent toujours à la charge, ouvrent d'autres trous à travers les murailles, et reparaissent plus acharnées au moment où l'on croyait les avoir expulsées définitivement. Dans la campagne, il est plus facile d'arriver au nid central que l'on détruit en l'entourant d'un fossé. On y conduit de l'eau, on remue avec des pelles la boue liquide de leurs habitations délayées. C'est ainsi qu'on les étouffe.

Digitized by Google

Ces fourmis attaquent exclusivement les substances végétales, surtout les plantes délicates. Elles font peu de tort aux grands arbres, mais dévastent complétement les jardins d'agrément, les potagers et vergers. Rien de plus curieux que de les voir travailler. Pendant que les unes montées dans les arbres coupent les pétioles des feuilles qui tombent comme neige, d'autres les saisissent, les découpent en petits morceaux qui sont portés au domicile commun. La colonne s'avance à pas précipités, conduite par les chefs, qui ont taille double. Chaque fourmi porte un brin de feuille, souvent plus grand qu'elle, et lorsque le fardeau est trop lourd, elle se fait aider. On dirait un ruisseau vert qui s'écoule, car la couleur noire de la fourmi disparaît sous les fragments de verdure. Sur les flancs de la colonne, des inspecteurs se promènent, et semblent veiller au bon ordre. Les débris végétaux sont portés par cent chemins divers qui sillonnent en tous sens la prairie, jusqu'à la fourmilière centrale, chef-d'œuvre d'industrie et de patience, où s'abritent des millions de ces fourmis. La fourmilière occupe quelquefois l'espace de plusieurs mètres carrés, sans compter les galeries voisines creusées dans la terre, les routes souterraines qui conduisent à une distance de plusieurs centaines de mètres. Relativement aux proportions de l'insecte qui l'a produit, un pareil travail dépasse tout ce que les hommes ont fait de plus grandiose. Il ne s'explique que par l'immense reproduction de la colonie et par la continuité d'un labeur qui ne s'arrête ni jour ni nuit.

Quand on ne peut pas inonder la fourmilière, on y insuffle de la vapeur de soufre; mais les insectes savent réparer les pertes que cause la vapeur empoisonnée en ouvrant de nouvelles galeries et en bouchant celles qui donnent accès au gaz. Au Brésil, où ces fourmis sont encore plus nuisibles que dans la Plata, on a fait une foule d'expériences par l'emploi du tabac, de l'arsenic, du soufre et enfin du sublimé corrosif. Cette dernière substance, répandue en poudre sur le chemin qu'elles parcourent, les rend furieuses, et occasionne entre elles une guerre acharnée qui en un instant couvre la terre d'un millier de cadavres. Mais la lutte se passe extérieurement; elles meurent toutes au dehors, sans entrer dans la fourmilière, où elles porteraient la contagion. Des ouvrières murent immédiatement la porte et sortent par une autre issue.

Au Paraguay et au Brésil on emploie pour les combattre une fourmi rouge, essentiellement ennemie des *Cargadoras* et qu'on appelle *Hormiga subauma*; elle ne se nourrit que de substances animales, d'insectes et surtout d'autres espèces de fourmis. Les *Cargadoras* se réunissent par centaines pour lui résister, et en triomphent quelquefois, mais si les *Subaumas* sont en assez grand nombre, elles abandonnent la place et se retirent plus loin. On arrive ainsi à protéger les jardins.

Les sauterelles sont le pire des fléaux qui frappent de loin en loin l'agriculture argentine, celui contre lequel il y a le moins de remède, car le seul véritablement efficace serait le peuplement du pays.

Le grande sauterelle de l'ancien continent est l'*Acridium migratorium*, appelé en France *Criquet*. Son congénère de l'Amérique du Sud a les mêmes formes

Digitized by Google

exactement. Le criquet de l'ancien continent saute mal, mais il a le vol puissant et soutenu ; il mange énormément : il est si vorace qu'on voit quelquefois, pendant l'accouplement, la femelle dévorer la tête du mâle. Il apparaît tout à coup dans un pays par nuées immenses, sans que l'on sache d'où il est sorti, et il ne se retire qu'après avoir tout ravagé... Saint Augustin raconte, que de son temps, une peste qui enleva à la Numidie huit cent mille personnes n'eut pas d'autre cause que le passage de myriades de sauterelles, lesquelles noyées dans la mer où le vent les avait poussées, furent rejetées sur la plage. S'y corrompant, elles remplirent l'atmosphère de miasmes pestilentiels.

Lorsque les sauterelles apparaissent dans les régions de la Plata, la population se lève contre elles; on allume de grands feux, on ouvre des fosses dans lesquelles on les pousse, mais on n'arrive jamais qu'à limiter incomplétement leurs ravages. On ne les mange pas. Cet insecte n'aime pas les pays boisés et ne se reproduit bien qu'en plaine. Les chaînes de montagnes ne l'empêchent cependant point de passer, puisque, au mois de novembre 1806, au Porteguelo de Saso, encore couvert de neige qui commençait seulement à fondre, M. de Souillac en trouva la Cordillère remplie. Elles ne se montrent, dans le même canton, qu'au bout de six à sept ans d'intervalle, quelquefois deux années de suite, mais non pas en même quantité.

Les ravages commis par la *saltona*, ou sauteuse, sauterelle qui n'a pas encore ses ailes, ne sont pas moins considérables que ceux produits par la *voladora*, ou celle qui vole. On se fait difficilement une idée de l'immense quantité de ces insectes. Si par hasard on en rencontre une colonne sur un terrain sec et uni, on dirait une rivière verte couvrant une route; si un cours d'eau se rencontre sur leur passage, elles le passent en s'accrochant les unes aux autres. En vain les poissons, les oiseaux en détruisent un nombre considérable ; la multitude n'en paraît pas diminuée un instant, les cadavres des unes servent de pont à celles qui suivent. Des témoins oculaires nous affirment les avoir vues traverser ainsi l'énorme fleuve Parana ! Ces animaux semblent se diriger instinctivement droit devant eux, le plus souvent de l'ouest à l'est, et toujours par groupes. Une sauterelle plus grande, quelquefois une voladora, leur sert de guide, la colonne marche en rang comme celle de la fourmi *processionaria* et semble obéir à des ordres que leur communiquent des chefs qui courent sur les flancs. Lorsque les saltonas sont devenues assez grosses, la peau du dos se fend, leur ailes sortent, et elles s'élancent alors par milliards, obscurcissant l'air, et s'abattant partout où il y a quelques végétaux à dévorer. Elles prennent les ailes toutes à la fois ou à peu près, et pour s'envoler, elles attendent que toutes soient prêtes.

A tout âge de leur vie elles mangent énormément, mais une fois munies de leurs ailes, elles dévorent au quadruple. On entend de loin le bruit de leurs mâchoires qui tranchent les parties les plus dures des végétaux ; non-seulement elles mangent les tiges des jeunes arbres, mais elles attaquent même l'écorce. Leurs excréments souillent la terre d'une sorte de pluie noire de mauvaise odeur.

Quelquefois il passe tout à coup des bandes innombrables de *voladoras* qui

Digitized by Google

épargnent une bande de terre, et vont se poser quinze ou vingt lieues plus loin. Leur vol est très-haut, très-puissant et très-soutenu, et si le vent ne leur est pas contraire, elles peuvent franchir de grands espaces.

Quelques plantes trouvent grâce devant elles. Ainsi elles n'attaquent jamais l'azédarac, rarement le melon, mais elles s'acharnent sur toutes les plantes aromatiques, sur l'oranger, le grenadier, le figuier, les mimosées, etc. En février 1858 nous traversâmes les bords du Salado, dans les environs de Santa-Fé, la sauterelle venait d'en sortir; il n'y avait pas une feuille aux arbres; le sol était nu, on eût dit que la flamme avait passé par là. A Parana, elles entraient même dans les maisons pour y manger le linge, elles dévoraient les toits de chaume, enfin tout ce qui était d'origine végétale. Quand il n'y eut plus rien, elles disparurent.

(Martin de Moussy, *Description de la Confédération Argentine*).

CECI TUERA CELA. — Entre autres concessions il a été donné au premier chemin de fer de Lima au littoral la concession d'un couvent avec ses revenus. On aurait livré la moitié des couvents péruviens s'il eût été nécessaire. En ce siècle-ci, les chemins de fer sont ce que les couvents étaient au moyen âge, car chaque époque à ses agents spéciaux de civilisation. Le village de Caldera s'est improvisé autour d'une gare, comme à une autre époque il se fût groupé autour d'une église.

(J.-B. Alberti, *Organizacion de la Confederacion Argentina.*)

AUX ANTIPODES. — Dans sa dernière session le parlement de la colonie de Victoria, en Australie, a décidé que désormais toute femme, inscrite au rôle des contributions, aurait droit de suffrage. En conséquence, les femmes se sont présentées devant l'urne électorale pour l'élection des nouveaux représentants. Toutefois, les veuves et les filles adultes sont seules admises à voter, vu que la loi n'admet pas que les femmes en puissance de mari paient des impôts.

LA DIÈTE DE FRANCFORT. — Voulez-vous, s'écrie le *Gradaus* de Stuttgart, voulez-vous avoir une idée de la manière dont la nation est représentée, vous n'avez qu'à lire le procès-verbal de la dernière séance de la Diète germanique :

Digitized by Google

» 1° Inscription est faite aux archives des pouvoirs de l'ambassadeur plénipotentiaire des villes de la Hansa auprès de la très-noble Diète.

» 2° Communication est faite du document destiné aux archives dans lequel est relatée la formule du serment juré par Son Altesse Royale le prince Charles de Prusse, en son auguste qualité de gouverneur de la forteresse de Mayence.

» 3° Protocole est donné en faveur du gouvernement de Saxe-Altenburg de l'instrument de l'acte de succession.

» 4° Le comité des réclamations fait son rapport sur les pièces qui lui ont été adressées.

» 5° Résolutions prises au sujet de la revue des troupes fédérales.

» — Que de papier perdu ! »

PROTECTION DES ANIMAUX. — Un décret royal porte qu'en Saxe, à partir du 1er mai 1865, chaque détenteur de rossignol payera 4 thalers, soit 15 francs par oiseau. Divers journaux se sont élevés contre cet impôt, le trouvant beaucoup trop faible.

AD MAJOREM DEI GLORIAM. — Tout récemment un journal de Leipzig, le *Tagblatt*, demandait, dans sa partie d'annonces, un commis voyageur en objets de sainteté, afin de placer pour le compte d'une fabrique saxonne des saints et des saintes, en gros et en détail, en os, en bois, en fonte ou en plaqué, peints et vernis. Ceci nous rappelle que Birmingham a la spécialité de fournir l'Inde anglaise de dieux et de déesses, et d'idoles en tous genres.

(*Der Arbeitgeber*).

EN TARTARIE. — Les *Annales de la Propagation de la foi* racontent que pendant l'été et l'automne de 1862, le choléra-morbus a décimé la population de Mantchourie.

« Pour le conjurer, on s'est mis à célébrer le jour de l'an, *ko nien*. On a fermé les boutiques : plus de commerce, plus de marché, plus d'affaires ; mais bombance à huis clos, régal hors ligne, quatre et cinq jours durant.

» Vous demanderez quel rapport il peut y avoir entre conjurer la peste et improviser à volonté un jour de l'an? De fait, cette étrange ressource est digne de l'imagination enfantine de ce peuple, qui est bien le *puer centum annorum* de l'Écriture.

Digitized by Google

» Or voici : Aux derniers jours de l'an, tous les dieux quelconques, génies tutélaires ou ennemis de l'enclos, de la ville, du village ; dieux des montagnes, de la plaine, du torrent ; dieux de la maison, du coffre-fort, du foyer, de la cuisine ; lutins, vampires, que sais-je enfin !..... quittent la terre, ce séjour des pauvres mortels. Tous d'aller en vacances passer quelques jours au ciel, sans doute pour y souhaiter la bonne année — je ne sais trop à qui ? — peut-être au vieux doyen de l'olympe chinois, *Chang-Ti*. Le jour de l'an une fois écoulé, les immortels de revenir peu à peu, et à certains intervalles fixés par messieurs les bonzes. Voilà comment, moyennant quelques formules et recettes, chacun éconduit les génies de malheur : en congédiant tous leurs dieux, bons ou mauvais, ils se débarrassent du dieu pestifère ; ce n'est pas plus difficile que cela. Dans la ville de *Kao-Tcheou*, la plus importante place de commerce de tous ces pays au nord de la Chine, on s'est passé la fantaisie du jour de l'an jusqu'à trois fois, presque coup sur coup. Comme préparatifs de voyage on met tout simplement sur l'autel, dans chaque maison, une petite botte de paille avec un demi-picotin de millet *sorgho* — les Chinois d'ici ne connaissent pas l'avoine — et ce, pour nourrir pendant la route la monture de l'immortel ; car on suppose qu'il gravit à cheval la rude montée du ciel.

» Afin qu'il soit moins loquace sur ce qu'il aurait pu voir ou entendre dans la famille, où souvent tout est loin d'être pour le mieux, on lui mastique la bouche, on lui frotte et glutine les lèvres avec certaine colle mêlée d'un peu de sucre, puis on lui souhaite un bon voyage... Enfin on brûle hors de la maison son image, et le voilà parti pour l'autre monde.

» Le pays est débarrassé de tous ses dieux. Mais il reste les prêtres. »

RECRUDESCENCE D'ABRAHAM. — Une dame, visitant le camp des nègres à Norfolk, constata avec un certain étonnement qu'à peu près tous les bébés mâles, pour ne pas dire absolument tous, avaient reçu le nom d'Abraham, en l'honneur du président qui a tant fait pour l'affranchissement des nègres. Dans un seul groupe, la visiteuse ne compta pas moins de neuf petits Abraham.

(*Public Opinion.*)

LA NEUTRALITÉ ANGLAISE. — Pour apprécier l'importance de la prise du fort Fisher et de Charleston par les armes fédérales, il faut savoir que d'après des rapports officiels provenant de sources confédérées, les forceurs de blocus (*blockade runners*) auraient débarqué dans une période de deux mois et demi, soit

Digitized by Google

de 26 octobre aux premiers jours de janvier, environ 750,000 kilogrammes de plomb, 1,000,000 kil. de salpêtre, 69,000 carabines, 43 canons, 640,000 paires de souliers, 316,000 paires de draps, 4,300,000 kilog. de viande, sans parler du café, des articles pharmaceutiques, etc.

(*Public Opinion.*)

UNE USINE DE PRODUITS CHIMIQUES A SODOME OU A GOMORRHE. — Depuis qu'il est question de construire un chemin de fer entre Joppe et Jérusalem, une compagnie anglaise est en voie de formation pour la fondation d'une usine pour l'extraction des bromures contenus dans les eaux de la mer Morte.

(*Public Opinion.*)

SUBTILITÉ THÉOLOGIQUE. — La très-importante secte des Frères de Plymouth qui a de nombreux adhérents dans la Grande-Bretagne, en France et aux États-Unis, vient de se scinder en deux fractions, sur la question de savoir si la justice divine est accordée aux élus, ou leur est simplement imputée. Les nouveaux dissidents dans la dissidence refusent de rompre le pain « avec les anciens » membres orthodoxes de leur Église.

(*The Unitarian Herald.*)

LA REINE VICTORIA HÉRITIÈRE DES MAGES D'ORIENT. — Chaque année, la reine d'Angleterre délègue, à la fête de l'Épiphanie, deux officiers de sa Maison pour déposer à la Chapelle royale du palais de Saint-James une cassette contenant de l'or, de l'encens et de la myrrhe, en imitation des présents que les trois rois traditionnels apportaient à l'enfant dans la crèche de Bethléhem.

(*The Orchestra.*)

B. R.

Digitized by Google

DE L'USAGE PRATIQUE DE LA LANGUE GRECQUE

PAR M. GUSTAVE D'EICHTHAL

En face des obstacles de toute espèce qui étouffaient la pensée, le moyen âge a joui d'un avantage sérieux qui, jusqu'au XVIIe siècle, a favorisé l'échange des idées et la communication des esprits. Pendant tout ce temps, il a suffi de savoir le latin pour se tenir au courant de ce qui se pensait et s'écrivait en Europe, et même au besoin pour voyager dans tous les pays chrétiens. Il est vrai que ce latin-là était artificiel, scolastique, déplaisant, rebelle à l'art vivant du style, et susceptible seulement d'ornements fanés et flétris. Le mouvement moderne a chassé ce jargon deux fois mort, et chaque langue vivante a voulu être à son tour un organe de science et de littérature. On sait ce que les libres allures de la pensée y ont gagné, mais les facilités de communication n'y ont guère moins perdu, chaque peuple s'étant cantonné chez lui et ayant essayé de mener à lui tout seul le branle de la pensée.

On put croire, au siècle dernier, que le français allait remplacer le latin dans l'usage général; mais définitivement les nationalités étrangères ont refusé de se subordonner à ce point à la nôtre, et, pour rétablir la communication des peuples, la jeunesse européenne de nos jours est obligée d'étudier trois ou quatre langues, sans compter les classiques. C'est beaucoup de temps d'employé, sinon de perdu. Depuis longtemps de bons esprits ont cherché un remède à cet état de choses. De là est née l'utopie de la langue universelle. Personne n'a le droit de se moquer d'un rêve qui fut celui de Leibniz, mais il faut bien convenir que la chimère était irréalisable, tant qu'on s'obstina (comme quelques-uns s'y obstinent encore) à vouloir créer la langue universelle de toutes pièces, et qu'on espéra fabriquer artificiellement ce qui ne saurait être que le produit spontané de l'esprit humain collectif. Plus éclairée aujourd'hui, l'utopie subit une transformation qui la rapproche de la réalité. Elle renonce à créer un langage artifi-

Digitized by Google

ciel pour le substituer aux idiomes existants, et propose simplement d'en choisir un parmi ceux qui sont en usage, pour en faire l'idiome intermédiaire et international, qui servirait aussi de langue commerciale, comme en servent, selon les lieux, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le persan, l'arabe, etc.

Tel est le point de vue sensé et d'aspect tout pratique, auquel s'est placé M. Gustave d'Eichthal. La langue qu'il propose est le grec moderne ; non pas le patois populaire, mais l'idiome qu'écrivent les lettrés d'Athènes, langage élégant et qui vise, autant que le permettent les circonstances, à se confondre avec le grec ancien. Les raisons qui motivent ce choix sont des plus ingénieuses. La principale, outre les admirables qualités du grec pris en lui-même et le rôle éminent qu'il a joué dans la civilisation générale, c'est qu'il est la seule langue classique qui ait persisté à peu près dans son état ancien, et qu'on résoudrait ainsi le problème si important, de l'unité d'enseignement entre les langues classiques et les langues utiles.

Sur les mérites du grec moderne, et sur les efforts que tentent les Hellènes pour lui rendre son antique splendeur, nous nous en rapportons volontiers à M. d'Eichthal, bien qu'il nous reste quelques doutes sur la possibilité d'approprier complétement un idiome ancien à la pensée moderne, et que les échantillons que nous en avons sous les yeux nous paraissent singulièrement francisés. On parle français aujourd'hui dans toutes les langues de l'Europe, disait dernièrement un homme d'esprit. Le grec n'a pas échappé à cette maladie, et l'union d'un si antique vocabulaire avec les tournures de phrase de nos journaux n'est pas sans produire quelquefois un effet assez bizarre.

Mais notre objection n'est pas là. Nous ne voulons pas rechercher jusqu'à quel point des efforts réfléchis et calculés parviendront jamais à rendre une vie réelle et active à une langue antique, et à en faire un organe de force à exprimer excellemment la pensée moderne. Nous accueillons sincèrement l'idée de M. d'Eichthal, en tant que proposition ingénieuse offerte à l'assentiment du public. Seulement, nous craignons que l'auteur et les adhérents qu'il pourra recruter ne se trouvent bien impuissants quand il s'agira de passer du projet à l'acte. Ce qu'il propose ne dépend de personne, à force de dépendre de tout le monde. Cela dépend d'abord des Grecs eux-mêmes, de l'importance qu'ils pourront prendre en Europe et des beaux ouvrages par lesquels ils sauront forcer l'attention sur le rajeunissement de leur littérature. Cela dépend en outre de mille circonstances imprévues, de la force des choses, de la marche des événements, du passé, du présent et de l'avenir. Pour faire du latin la langue internationale du moyen âge, il a fallu Rome et ses conquêtes, et le christianisme et l'Eglise catholique. M. d'Eichthal peut-il se flatter que jamais l'initiative individuelle et même l'association des efforts équivaudront à de pareils leviers?

F. Baudry.

Digitized by Google

COURRIER D'ALLEMAGNE

LA SITUATION DE L'AUTRICHE

Au début de 1865, nous retrouvons l'Autriche dans une situation intérieure aussi troublée, aussi périlleuse que par le passé. Quatre ans de régime parlementaire n'ont pas guéri les plaies de l'empire, n'ont pas détruit les désastreux effets de dix années de réaction.

La Hongrie est toujours soumise à une juridiction militaire. Elle vit sous des lois d'exception, et rien ne laisse prévoir le moment où ce provisoire tirera à sa fin. De son côté, la Croatie refuse de se faire représenter au Reichsrath ; elle s'appuie du diplôme d'octobre pour refuser les bienfaits douteux de la patente de février. Dans la Vénétie, le fâcheux état de choses, consacré par le traité de Villafranca, se prolonge indéfiniment, sans le plus léger espoir d'une amélioration quelconque. Par condescendance pour la Russie, on tient la Gallicie asservie sous l'état de siége. Enfin, dans les provinces slavo-allemandes, les moins exigeantes de l'empire, où l'on avait salué d'un cri d'affranchissement l'entrée de M. Schmerling aux affaires, la confiance est fortement ébranlée ; on se dit que, hors la forme, rien n'est changé en Autriche depuis l'avénement de l'ère constitutionnelle.

Quel sombre tableau ! Pas une réforme sérieuse n'a été entreprise dans le cours de la dernière année ; aux charges anciennes, déjà lourdes à porter, sont venues s'adjoindre des charges nouvelles. Pas un rayon d'espoir ne reluit à l'horizon ; de quelque côté qu'on se tourne, on n'entrevoit que des menaces de révolte, de guerre et de banqueroute.

1864 a été l'année des emprunts; le gouvernement en a contracté trois. Pour réaliser le premier (*Lœschen*), il a spéculé sur la passion démoralisante du jeu ; il a réussi à le placer, mais ses titres sont déjà tombés à 11 florins au-dessous du

Digitized by Google

cours d'émission. Le second (*Silberanleihe*) a échoué misérablement; et le troisième (*Steueranlehen*) n'a pu être effectué qu'en aliénant à l'avance les revenus de beaucoup d'années, les ressources de l'avenir.

Et pourtant, on se le rappelle, la patente de février avait été surtout octroyée en vue de mettre un terme au désordre des finances, en vue de relever le crédit public. De ce que le but n'ait pas été atteint, qui faut-il accuser? Sont-ce les institutions ou les hommes, le parlementarisme ou les députés que le peuple a envoyés au Reichsrath? Ni les uns ni les autres.

Les institutions sont convenables. La patente de février n'est ni meilleure ni pire que nombre de constitutions qui assurent le bien-être d'autres peuples. Son application pourrait être plus heureuse; moins timorée, plus sincère, cela ne souffre aucun doute; cependant, pour en tirer un parti plus avantageux, point ne serait besoin de recourir à une révision.

La Chambre des députés, élue en 1861, est animée d'excellentes intentions; elle a pris sa mission très à cœur. Si, dans le cours de ses dernières sessions, on a pu lui reprocher des complaisances trop marquées à l'égard du gouvernement, qu'on n'oublie pas qu'elle eût craint d'ébranler par des votes d'opposition le cabinet de M. de Schmerling, de l'homme auquel elle devait l'existence.

D'ailleurs, bien qu'on ait décoré le Reichsrath du titre de pleinier, il n'est pas moins en réalité très-restreint. D'après la patente de février, le nombre des députés devrait s'élever à 343; la Chambre ne compte pourtant que 204 membres.

La Bohême en a envoyé 44, la Dalmatie 5, la Gallicie 31, la Basse-Autriche 18, la Haute-Autriche 10, le Salzbourg 3, la Styrie 12, la Carinthie 4, la Carniole 6, la Buckowine 5, la Transylvanie 26, la Moravie 18, la Silésie 6, le Tyrol et le Vorarlberg 10, l'Istrie 2, Gœrz et Trieste 4. La Hongrie, la Croatie, l'Esclavonie et la Vénétie, qui ont le droit de nommer 114 députés, n'ont pas jugé à propos de se faire représenter. Au lieu de 54 députés, la Bohême n'en compte que 44, et la Gallicie 31, au lieu de 38.

Dans de telles conditions, la Chambre le voudrait-elle, qu'elle n'aurait pas l'autorité suffisante pour se faire craindre par le gouvernement. Une tenue modeste, quelque peu effacée, convient à la médiocrité de sa fortune.

Tant qu'elle a pu admettre que M. de Schmerling était pénétré de la nécessité d'un complet changement de régime, tant qu'elle a cru à la sincérité de ses intentions de réforme, c'eût été de sa part faire acte de mauvaise politique que de lui créer des difficultés par des actes d'opposition. Elle n'a donc point marchandé son appui au ministère. Mais aujourd'hui que ses illusions se sont évanouies, elle n'hésite pas à élever la voix, à le prendre sur un autre ton; malgré l'infériorité de sa position, elle proteste nettement contre les tendances gouvernementales.

Elle s'est récriée contre l'état de siége imposé à la Gallicie. Elle a manifesté la volonté de supprimer les dépenses superflues, et d'arriver à la constitution d'un budget en rapport avec les ressources du pays. De plus, la Chambre n'a pas

Digitized by Google

épargné son blâme à la politique extérieure ; elle a désapprouvé l'alliance prussienne et porté jusqu'au pied du trône le double vœu d'une rupture avec la Prusse et d'un accord avec les États secondaires de l'Allemagne.

Ce ne sont là, il est vrai, que des expédients et non des remèdes souverains au mal qui ronge l'Autriche. Mais enfin, il faut savoir néanmoins quelque gré à la majorité d'y avoir eu recours. Ces débats ne seront pas perdus ; ils auront l'heureux effet d'éclairer sur le fond des questions la grande masse du public qui demande à être tenue en haleine, et d'avertir le gouvernement que l'heure est proche où il aura à lutter non-seulement contre l'abstention d'un tiers de l'empire, mais encore contre l'opposition des deux autres tiers.

Ce revirement de la Chambre est un fait trop considérable pour qu'il soit possible de le passer sous silence. Il est probable qu'il n'aura pas été sans influence sur la ligne si correcte adoptée par le cabinet à l'égard de l'Encyclique.

Combattre la bulle, c'eût été insulter au bon sens public, la défendre, un acte d'insigne folie. Le gouvernement s'est donc abstenu de toute manifestation favorable ou hostile ; il s'est contenté de faire des réserves en faveur des droits de l'État et des lois qui le régissent. Rien de plus. Il a abandonné aux ultramontains le soin d'exalter l'œuvre papale, si bon leur semblait, et aux libéraux celui de l'apprécier à leur guise. Qu'en est-il résulté ? C'est que les uns se sont tus et que les autres n'en ont parlé qu'à voix basse. Tout le monde y a gagné, excepté les évêques autrichiens qui ont perdu l'occasion de parer leur front de la couronne légère du martyr administratif.

Dans le reste de l'Allemagne on a accueilli, avec une indifférence de bon goût, la publication par le Saint-Père d'un Catéchisme à l'usage des hérétiques. C'est à peine si les journaux lui ont accordé les honneurs de quelques rares entre-filets. Ils se sont préoccupés bien plus de l'effet produit par l'Encyclique dans les pays catholiques, en France, en Italie, en Espagne, que de l'œuvre en elle-même.

La presse allemande s'est fort étonnée des mesures adoptées par le gouvernement impérial ; elle a cru y entrevoir l'aveu implicite d'un danger. Avec une surprise mêlée de quelque ironie, elle s'est demandé si la terre natale des principes de 89 était donc transformée au point qu'il faille y prendre de telles précautions contre la puissance des menées ultramontaines.

L'Encyclique n'a pas eu la vertu de distraire, même pour un instant, l'Allemagne de ses préoccupations intérieures ; et pourtant, qu'on en soit convaincu, il n'est pas de pays au monde où le vrai sentiment religieux ait jeté de plus profondes racines qu'au delà du Rhin. C'est que ce sentiment n'a rien à démêler, Dieu merci, avec la protestation sénile d'un vieillard malade et chagrin.

Dans cette occurrence, on a su d'autant plus de gré à M. de Schmerling de son attitude, que personne n'ignorait qu'il a dû lutter en haut lieu contre de puissantes influences cléricales. Placé entre une Chambre sincèrement libérale et une Cour qui ne l'est guère, qui ne pratique le constitutionalisme que comme un moyen de battre monnaie, la position de ce ministre est des plus difficiles. Ajoutez à cela qu'il a entrepris une œuvre désespérée : celle d'unifier sur le terrain

Digitized by Google

parlementaire des populations divisées par des préjugés de race, de langue, et que séparent entre elles de nombreux degrés dans le développement politique.

Son collègue, M. de Plener, le ministre des finances, adresse chaque soir de ferventes actions de grâce au ciel, en reconnaissance d'avoir pu joindre les deux bouts dans le courant de la journée. C'est un Casimir Périer dont l'Autriche aurait besoin, et M. de Plener n'est qu'un petit banquier aux abois. Il vit au jour le jour, sans avoir l'énergie de réclamer dans le Conseil des ministres les réformes radicales indispensables au rétablissement du crédit public. Jamais marchand d'argent en détresse n'a passé par d'aussi rudes épreuves que ce ministre-là.

M. Heim, le garde des sceaux est un ancien avocat : il n'a pas dépouillé le vieil homme en entrant dans le cabinet. Pour édifier une législation unitaire sur les débris des coutumes de l'empire, il faudrait à ce ministre des vues larges et une volonté de fer, et c'est à peine s'il est en état d'expédier les affaires courantes. C'est un épicier du coin devenu tout à coup négociant en gros.

Si jamais un État a eu besoin d'un bon ministre du commerce, n'est-ce pas l'Autriche à la veille de sortir du régime prohibitioniste ? Eh bien, depuis plusieurs années, ce poste est vacant, faute de découvrir un homme capable de le remplir ou qui veuille l'accepter. Ceux qui seraient capables de le remplir se refusent à l'accepter, et ceux qui l'accepteraient sont hors d'état de le remplir.

Reste M. de Mensdorff. D'après les révélations de la *Presse* de Vienne, lui aussi formerait des rêves annexionistes, depuis qu'il a reposé sa tête sous le toit de l'hôtel de Ballplatz. Serait-ce une maladie endémique des ministres de ce temps-ci ? Ne dirait-on pas que dès qu'un homme a pris sous le bras un portefeuille des affaires étrangères, instantanément il arrive à se poser la question : N'y aurait-il pas moyen d'annexer un lambeau de terre ?

Pour sauver l'Autriche d'une ruine imminente, il ne s'agit pas d'annexer, mais de désannexer ; il ne s'agit pas d'acquérir une partie de la Silésie prussienne, mais de se débarrasser à de bonnes conditions de la totalité de la Vénétie.

Tant que les deux questions vénitienne et hongroise ne seront pas résolues, la véritable représentation de l'Empire ne sera pas le Reischrath, mais l'armée. Or, cette situation entraîne la ruine des finances. Le projet de budget de 1863 se soldait par un déficit de 72 millions de florins : la Chambre l'a renvoyé au gouvernement, comme un compte dérisoire, sans daigner lui accorder les honneurs d'une discussion au sein de la commission des finances.

Ce n'était pas là, croyez-le bien, un acte d'opposition inspiré par le désir de se rendre agréable aux contribuables ; non, c'était une démarche dictée par une impérieuse nécessité.

Chaque année, les arriérés de paiements d'impôts augmentent dans des proportions effrayantes.

En 1862, cet arriéré atteignait déjà au chiffre de 14 1/2 millions de florins ;

Digitized by Google

l'année suivante, il était arrivé à 20 1/2 millions; enfin, en 1864, il s'est élevé à 26 1/2 millions de florins, c'est-à-dire à la dix-neuvième partie de la somme totale du budget.

Ce déficit se répartit de la manière suivante entre les provinces de l'Empire : Salzbourg, 1 °/₀ ; la Bohême et la Haute-Autriche, 2 °/₀ ; la Moravie, 2 1/2 °/₀ ; la Carinthie ; 4 °/₀ ; le Tyrol, 5 °/₀ ; la Styrie, 1 °/₀ ; la Vénétie, 9 °/₀ ; la Carniole, 12 °/₀ ; la Gallicie, 20 °/₀ ; la Dalmatie, 22 °/₀ ; la Buckowine, 24 °/₀ ; les provinces maritimes, 27 °/₀ ; la Hongrie, 32 °/₀ ; la Transylvanie, 33 °/₀ ; la Croatie, 47 °/₀ ; et la Woïwodine enfin, 55 °/₀. N'est-ce pas là une preuve irréfutable que les impôts sont en disproportion évidente avec les ressources réelles du pays ?

La Chambre, qui est entrée dans la dernière année de son existence, tient, paraît-il, à marquer son heure suprême par une réforme radicale. Elle parle de ne plus tolérer d'aussi criants abus; elle réclame des économies sérieuses, efficaces : les rapports concluent à une réduction de 25 millions de florins sur le budget de l'armée, et de 3 millions sur celui de la marine. Mieux encore, la commission des finances a proposé de rayer un demi-million de florins attribué à la presse officieuse.

Jusqu'en 1864, ces fonds n'étaient pas portés officiellement au budget. Sans nul doute, on récompensait le zèle peu désintéressé des plumes dévouées au pouvoir, mais enfin la rémunération de ces « services rendus dans la presse » ne figurait pas à l'état des dépenses avouées; elle ne se trahissait en public de temps à autre que par l'octroi d'une décoration, par l'éclosion d'une rosette à la boutonnière des défenseurs de l'ordre établi. De là venait que la malignité publique s'était prise à suspecter l'indépendance des publicistes décorés. On a pensé qu'il était urgent de remédier à cet inconvénient; on a voulu régulariser la position des journalistes ministériels, leur enlever le caractère dégradant d'émargeurs des fonds secrets, les élever pour ainsi dire à la dignité de fonctionnaires publics. Après avoir inscrit leurs appointements au budget, il ne restait plus, en effet, qu'à leur donner un uniforme, la livrée de leur emploi.

Ce fut l'an dernier, pour la première fois, que la majorité fut mise en demeure de reconnaître, de consacrer par un vote ce genre de dépenses. La majorité accorda 450,000 florins. Mais cette année-ci, cette somme parut déjà insuffisante au ministère qui la porta au chiffre rond de 500,000 florins.

Peut-être serait-il de quelque intérêt de connaître l'emploi de ces fonds, de faire le dénombrement des organes officieux du gouvernement autrichien ? Ses partisans dans la presse se divisent en deux catégories : il y a les amis de l'intérieur et ceux de l'extérieur.

Le monopole des annonces judiciaires, ce gâteau jeté en pâture à la voracité des gardiens sévères de la publicité, ne suffit pas à sustenter la presse ministérielle. Le gouvernement est dans la nécessité de subventionner encore de bons écus sonnants des journaux sympathiques paraissant à Vienne, à Pesth, à Agram, etc... Malgré l'élévation de son prix, la *Correspondance générale* ne couvre

Digitized by Google

pas ses frais, bien qu'elle reçoive les articles tout faits des divers ministères et que le travail de raccordement soit confié aux soins de conseillers de section. Le *Botschafter* et l'*Œsterreichische Zeitung* sont des journaux d'un dévouement absolu; à cette différence près, que le premier est rédigé par des hommes qui ne manquent pas de talent, tandis que le second semble ne s'être donné d'autre mission que de déverser des injures sur la fraction libérale de la Chambre des députés. Le *Botschafter* touche 36,000 florins par an. Malgré cette subvention et le mérite de ses rédacteurs, le chiffre de ses abonnés n'a pas atteint celui des compagnons de Garibaldi, lors de la première expédition de Sicile.

Parmi les feuilles de province vivant de la munificence ministérielle, je citerai les *Nouvelles de Hongrie* et le *Courrier de Pesth.*

Les encouragements pécuniaires ne s'adressent pas seulement aux journaux; on ne dédaigne même pas de stimuler le zèle individuel de certains publicistes. Il existe à Vienne une foule de gens qui, chaque matin, vont au bureau de la presse, au ministère de l'intérieur, prendre le mot d'ordre du jour, et qui le soir battent monnaie avec ces nouvelles dans des journaux de diverses nuances. Ce système de publicité officieuse a ses ramifications jusqu'à l'étranger, et il me serait facile de désigner tel journal important de Berlin, de Paris et de Londres qui reçoit par cette voie détournée des communications du gouvernement autrichien.

Il est d'ailleurs des journaux étrangers qui reçoivent des subventions directes. L'*Aigle*, qui paraissait à Leipzig, était un organe créé par le cabinet de Vienne. Les relations intimes de la *Gazette d'Augsbourg* avec la chancellerie autrichienne ne sont plus un mystère pour personne. De plus, le *Mémorial diplomatique* du chevalier Debrauz de Saldapenna est à la disposition du ministère des affaires étrangères et rend des services qu'on est dans l'habitude de rétribuer. Enfin la revue anglaise, la *Saturday-Review*, publie, mais non à titre gratuit, chaque trimestre, une correspondance des plus favorables aux intérêts politiques et commerciaux de l'Autriche.

C'est là, ne nous y trompons pas, un hommage tacite à la puissance de l'opinion publique. Les gouvernants ont beau tenir en tutelle les gouvernés, la peine que les premiers se donnent pour gagner les seconds est une preuve du respect salutaire qu'ils leur inspirent. Cependant, on a tout lieu de s'étonner que l'insuccès de ce genre de propagande n'ait point encore guéri de la manie d'y recourir. Les gouvernements les mieux assis, l'Angleterre et les États-Unis, n'ont point de presse officieuse. Et s'il fallait poser une règle d'après ce qui se passe autour de nous, on devrait conclure par l'adage suivant: le nombre des journaux officieux est en raison directe de la faiblesse morale des gouvernements.

Ni le nombre de ces journaux ni les persécutions contre la presse libérale n'ont amené la plus légère transformation dans l'esprit public en Prusse. Malgré la *Correspondance provinciale*, malgré la *Gazette de la Croix* et la *Gazette universelle de l'Allemagne du Nord*, malgré les *Feuilles militaires* et les correspondances

Digitized by Google

du bureau de l'esprit public qui se glissent jusque dans les colonnes du *Nouvelliste de Hambourg* et de la *Gazette de Cologne*, M. de Bismarck continue à jouir de la même impopularité que par le passé.

Le président du conseil se proposait d'escompter, dans le discours du trône, le succès des armes prussiennes devant Düppel et il s'est attiré une protestation énergique de la part de M. Grabow. Les députés prussiens ne sont pas hommes à monter au Capitole à la suite de M. de Bismarck, à sacrifier les principes constitutionnels et les droits de la nation dans l'ivresse de la gloriole militaire. Il ne leur est certes pas indifférent que la Prusse soit un pays fort, mais il leur importe avant tout qu'elle soit un pays libre. Il sont plus jaloux de la considération qui s'attache à un large épanouissement de la liberté, que de la déférence qu'attirent les succès des armes dans les conseils de l'Europe. L'histoire ne dira pas de la Prusse de 1865 ce que Paul-Louis Courrier a pu écrire de la France de 1810 : c'était un pays de soldats et de valets.

Sur la foi d'un passage du discours du trône, les gens crédules, les gobe-mouches de la politique, ceux qui croient à la sincérité des paroles d'en haut parce qu'elles sont écrites en gros caractères dans leur journal, se sont complus un instant à l'idée d'une réconciliation de la Chambre et de la couronne. Mais une entente n'eût été possible qu'à une condition : c'est que le cabinet fît le premier pas, car on ne transige pas avec les principes. Or, le ministre de la guerre a présenté un projet de réforme de l'armée, qui n'est qu'une édition revue et non corrigée de ce fameux projet tant de fois rejeté par la représentation nationale [1].

En attendant que la Chambre et le ministère vident leur querelle, ce qui ne saurait tarder, le parti progressiste et les féodaux ont eu un engagement très-sérieux sur le terrain des réformes sociales.

Pendant trois jours, à propos d'un projet de loi sur les coalitions, présenté par MM. Schulz-Delitzsch et Faucher, la Chambre des députés a discuté la question du travail et les conditions normales de l'association ouvrière. Le parti féodal, héritier des théories autoritaires de Lassalle, s'est prononcé pour l'ingérence de l'État dans la vie économique des classes laborieuses ; les progressistes, pour le principe de l'assistance par soi-même, de la *Selbsthülfe*, préconisé par M. Schulze-Delitzsch, le promoteur des banques du peuple.

La faveur de la classe ouvrière était le prix de ce tournoi entre nobles et bourgeois.

La lutte s'est terminée par la défaite du parti de la Croix, dont les deux cham-

[1] Cette correspondance nous a été envoyée avant le dernier incident qui s'est passé à la chambre des députés de Berlin. Cet incident ne change d'ailleurs en rien la situation quant au fond : il n'a fait qu'accuser plus nettement la querelle. Que sortira-t-il de cette dernière phase, la plus extrême que l'on puisse atteindre sans sortir du cercle des débats parlementaires ? Sera-ce une une réconciliation ou bien une révolution ? Nous l'ignorons, mais il est certain qu'il n'y a pas de moyen terme.

(*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

pions, M. Wagener et M. Blanckenbourg, ont vidé les étriers, malgré l'appui sympathique d'un petit groupe de démocrates socialistes, rallié à la politique de M. de Bismarck. La victoire des progressistes a été si éclatante que le gouvernement, qui penchait tout naturellement du côté des féodaux, a cru devoir, par l'organe de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, infliger un désaveu à ses amis et repousser toute solidarité avec les principes qu'ils avaient émis.

C'était pour la première fois qu'une assemblée parlementaire abordait la discussion de cette importante question qui, n'en doutons pas, surgira aussi chez nous dans un temps plus ou moins éloigné. Les partisans du *selfgovernment* se prononceront pour la *Selbsthülfe* [1] ; les centralistes, les adeptes de l'État-Providence se rangeront contre eux. C'est là une lutte inévitable, fatale, à laquelle il faut nous préparer dès à présent.

E. SEINGUERLET.

[1] Assistance mutuelle.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La science du langage, cours professé à l'institution royale de la Grande-Bretagne, par M. MAX MULLER, traduit par MM. GEORGES HARRIS et GEORGES PERROT, un vol. in-8°, Durand. — *La cité antique*, étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome, par FUSTEL DE COULANGES, un vol. in-8°, Durand. — *La France sous Louis XIV*, par EUGÈNE BONNEMÈRE, 2 vol. in-8°, Librairie internationale. — *Histoire de Robespierre*, d'après des papiers de famille, etc., par ERNEST HAMEL, un vol. in-8°, Librairie internationale. — *Histoire de la révolution française*, par TH. CARLYLE, traduit de l'anglais par MM. ELIAS REGNAULT et ODYSSE BAROT, un vol. in-18, Germer Baillière. — *Le dix-neuvième siècle*, par CHARLES DOLLFUS, un vol. in-8°, Librairie internationale. — *Études sur les animaux domestiques*, par le comte GUY DE CHARNACÉ, un vol. in-18, Victor Masson. — *Histoire de la vie et de l'œuvre de Ludwig van Beethoven*, écrite en allemand par ANTOINE SCHINDLER, traduite par ALBERT SOWINSKI, un vol. gr. in-8°, Garnier.

[1]

Nous avons à parler aujourd'hui de quelques ouvrages importants dont nous ne devons pas retarder davantage le compte rendu. Parmi ces livres, qui traitent de matières scientifiques ou historiques, vient au premier rang la traduction du premier volume des *Lectures* de M. Max Müller, sur *la science du langage*, par MM. Harris et Perrot. Ni le nom ni les travaux de l'illustre professeur d'Oxford

Digitized by Google

ne sont inconnus aux lecteurs de cette *Revue*. En 1858, la *Revue germanique* a publié de M. Max Müller un *Essai de mythologie comparée*, précédé d'une courte préface de M. Renan [1]; et tout récemment on a pu lire dans notre recueil un article important de M. F. Baudry sur l'*interprétation mythologique* [2], dans lequel notre collaborateur attaque, en ce qu'elle a d'absolu et d'excessif, la doctrine du même écrivain qui tend à faire de la mythologie une sorte de corruption, et, pour employer son expression même, « de maladie du langage. » C'est surtout dans la seconde série de ses *Lectures* que M. Max Müller a développé ce système nouveau d'interprétation adopté aussi chez nous par M. Michel Bréal. Nous espérons bien que les traducteurs à qui nous devons le premier volume d'un livre appelé à faire époque dans la science ne s'arrêteront pas dans leur tâche, et qu'ils tiendront à nous donner la suite de ces leçons d'un si grand intérêt. Des livres tels que celui-ci, lors même qu'on n'en adopterait pas toutes les théories, sont éminemment utiles au progrès et à la propagation de la science. Aux études et aux vues d'un profond philologue, M. Max Müller, le savant éditeur du Rig-Véda, joint un esprit élevé, religieux et philosophique, et la plus poétique imagination. L'enthousiasme serein qui l'anime dans ses belles recherches se communique insensiblement au lecteur conduit, pour ainsi dire par la main, jusque sur les hauteurs d'où se déroule à ses regards le nouvel horizon des études philologiques.

L'idée fondamentale du livre consiste à regarder la science du langage, non plus comme une science historique, mais comme une science naturelle. Classer la philologie comparée parmi les sciences inductives, ce n'est pas seulement lui donner la dignité, mais aussi la fécondité; c'est lui faire accomplir un immense progrès. « Condamnée à la stérilité, dit M. Baudry, tant qu'on a considéré la parole comme le produit de l'usage et du caprice, elle est devenue féconde du jour où l'on s'est avisé de la régularité organique des langues, et où l'on s'est aperçu que le langage se développe suivant des lois observables, aussi précises que les lois physiologiques, et dérivées comme elles de la nature des choses et non de l'arbitraire humain [3]. » Par là la philologie comparée est devenue une science véritable, ayant sa méthode identique à celle qu'on a appliquée, avec tant de succès, à la botanique, à l'anatomie, etc. La philologie classique n'était qu'un moyen; la science nouvelle, ou linguistique, est son objet à elle-même.

Le langage, d'après M. Max Müller, n'a pas une histoire, mais un développement. Ce développement résulte de deux opérations distinctes, l'altération phonétique et le renouvellement dialectal. Par la corruption phonétique, le langage perd sa vie primitive et la conscience qu'il avait de lui-même; les mots ne sont

[1] V. les tomes II et III de notre collection.

[2] Livraison de février dernier.

[3] Voyez les deux articles : *De la Science du langage et de son état actuel*, par F. Baudry, *Revue archéologique*, livraisons de janvier et de février 1864.

Digitized by Google

plus conservés qu'artificiellement ou par la tradition : c'est une sorte de dépérissement. Les mots de renouvellement dialectal expriment au contraire la régénération qui s'opère dans les langues par les dialectes. Au-dessous des langues littéraires ou classiques, poétiquement comparées par M. Max Müller à la glace qui se forme à la surface d'un fleuve, les dialectes populaires forment comme un courant d'eau vive qui ne cesse pas de couler invisiblement, jusqu'à ce qu'une commotion ayant brisé cette surface polie, mais dure et froide, qui les dérobait aux regards, tout à coup la vie jaillisse des profondeurs et les eaux du printemps charrient les lourds glaçons de l'hiver. « Dans des temps plus tranquilles, il surgit une littérature nouvelle et populaire dans une langue qui *semble* devoir son existence aux révolutions, mais qui, en réalité, existait et se développait déjà, et que les événements historiques n'ont fait que produire au jour quand elle était déjà toute formée. » C'est ainsi que les langues dites *romanes* vivaient cachées sous le latin qui n'était que l'un des dialectes aryens de l'Italie, le dialecte du Latium, élevé par les circonstances et par la culture au rang d'une langue politique et littéraire.

Quant à la formation première, M. Max Müller l'explique par la combinaison des racines attributives et des racines démonstratives, procédé commun à toutes les langues connues, depuis le chinois jusqu'à l'anglais. Selon la manière dont ces racines sont unies, on peut distinguer trois espèces de langues, les *monosyllabiques*, les *agglutinantes* et les *amalgamantes* ou *organiques*. Telle est la base d'une classification à laquelle l'auteur a donné le nom de *morphologique*, en opposition à la classification *généalogique*. La première classe ou première période (car il s'agit ici ici d'états successifs, les flexions, dans cette théorie, ayant été précédées par l'agglutination, laquelle avait été précédée par le monosyllabisme) est représentée par le chinois ; la seconde, par les langues *touraniennes*, et la troisième, par les familles aryenne et sémitique. Le nom de *Touraniens* est donné par M. Max Müller aux populations nomades de l'Asie et de la Polynésie, en opposition à celui d'Aryens qui désigne des peuples agricoles. M. Max Müller s'est beaucoup occupé des langues *touraniennes*, et il a remarqué entre ces langues des coïncidences formelles qui, sans constituer une affinité aussi évidente que celle des langues aryennes ou sémitiques, sont telles pourtant qu'on ne peut les attribuer au hasard.

On trouvera dans les deux articles de M. Baudry sur *la science du langage et son état actuel*, publiés dans la *Revue archéologique*, les objections qui peuvent être faites aux théories de M. Max Müller. J'ai voulu seulement, en signalant ici quelques points principaux de son système, donner une idée de l'intérêt qui s'attache aux questions traitées dans le volume traduit par MM. Perrot et Harris. Une foule de détails curieux achèvent de rendre attachante au plus haut degré la lecture de ce livre. Les dissertations grammaticales, les recherches dans le vocabulaire y sont coupées par des réflexions philosophiques et par des excursions dans l'histoire. Nous devons de la reconnaissance aux traducteurs pour cette publication destinée à populariser une science encore peu cultivée chez

Digitized by Google

nous. L'un d'eux, M. Georges Perrot, après avoir rendu de grands services à l'archéologie pendant sa mission en Asie Mineure, a voulu servir la philologie comparée dans un rôle plus modeste. On ne saurait trop louer les efforts d'hommes distingués qui, tels que M. Perrot et M. Harris, son collaborateur et son collègue dans l'Université, estiment digne de leur zèle tout ce qui leur paraît utile à la science.

La cité antique est une œuvre d'un autre professeur, M. Fustel de Coulanges. j'avais rêvé quelquefois de lire un livre où les institutions religieuses, sociales et politiques de l'antiquité grecque et romaine seraient présentées dans leur connexion et expliquées les unes par les autres; où la religion et la législation primitives seraient reconstruites sur les débris qu'on en trouve dans les temps historiques et d'après les lois de la logique; où le passage, chez les peuples aryens, de la vie pastorale et patriarcale à la vie municipale et politique serait marqué pas à pas et où la clarté serait faite autant que possible sur les stations intermédiaires. Ce livre, qui devait me faire embrasser d'un regard toute une série d'états successifs dans l'enfantement des sociétés, M. Fustel de Coulanges vient de l'écrire. Sa conception de la cité nous fait remonter pas à pas jusqu'à son origine dans la famille; c'est commencer l'histoire du chêne par le gland.

« La famille ou l'association formée de tous les descendants du père commun a sa base dans la maison commune : et à son tour, en Grèce comme en Italie, c'est de la famille que naît l'État [1]. » Mais comment a lieu cette génération ? Au lointain berceau des sociétés indo-européennes, M. Fustel de Coulanges nous montre, comme le commencement de tout, le culte des ancêtres groupant la famille autour d'un autel élevé au foyer. « De là la première religion, les premières prières, la première idée du devoir et la première morale; de là aussi la propriété établie, l'ordre de la succession fixé; de là enfin tout le droit privé et toutes les règles de l'organisation domestique. Puis la croyance grandit, et l'association en même temps. A mesure que les hommes sentent qu'il y a pour eux des divinités communes, ils s'unissent en groupes plus étendus. Les mêmes règles trouvées et établies dans la famille s'appliquent successivement à la patrie, à la tribu, à la cité. » Les questions si débattues entre les juristes touchant la *gens* et l'*agnatio* se trouvent résolues de la manière la plus simple dans le système de M. Fustel de Coulanges : l'agnation est la parenté en ligne masculine, laquelle a reçu la consécration religieuse; c'était la seule légale, la seule qui donnait droit de prendre part au culte commun de la famille; la *cognation*, ou parenté par les femmes, n'existait ni religieusement ni civilement, du moins au temps des Douze Tables. Quant à la *gens*, ce n'est pas une association factice, mais elle a réellement pour principe la consanguinité; c'est la famille dans sa primitive organisation religieuse et sociale, la famille « ayant conservé l'unité que la religion lui commandait et ayant atteint tout le développement que l'ancien droit lui permettait d'atteindre. »

[1] Mommsen, *Hist. rom.*, trad. franç., t. I, p. 33.

Digitized by Google

L'élément religieux joue dans la cité le même rôle que dans la famille; il est le principe et la consécration de tout. La famille honorait l'ancêtre, la cité honore de même son fondateur. La cité a son foyer comme la famille, et le feu brûle au prytanée, soigneusement entretenu, comme sur l'autel domestique. Le roi exerce le même pontificat que le père. Quand la royauté est abolie, la magistrature qui la remplace joint les fonctions sacerdotales au pouvoir politique. Les mêmes hommes qui étaient pontifes étaient aussi jurisconsultes; le droit et la religion se confondaient; les lois étaient une tradition sacrée. En somme, ce qui faisait le citoyen, c'était la religion de la cité, de même que l'initiation aux rites de la famille constituait la parenté. Aussi l'étranger était-il exclu de toute participation au culte comme aux droits de la cité, la religion ayant imposé cette séparation profonde entre l'étranger et le citoyen qui est un des caractères de la civilisation antique.

Ce système dans lequel M. Fustel de Coulanges prétend renfermer tout le premier développement de la civilisation grecque et romaine, paraîtra sans doute bien absolu, et, il faut l'avouer, ce n'est pas sans quelque violence que l'auteur est parvenu à tout ramener ainsi à un même principe. J'aurais, pour mon compte, à faire plus d'une réserve, notamment en ce qui concerne la liberté, que les anciens auraient ignorée, suivant lui. C'est là, ce me semble, une assertion hasardée, et, pour ne parler que de la Grèce, on peut dire que sa civilisation n'aurait pas eu ce magnifique développement qui a laissé dans l'art et la littérature des monuments impérissables, si l'homme y eût été garrotté aussi étroitement que le veut M. Fustel de Coulanges dans les liens de la religion et de la législation, et si le despotisme de l'État y eût enchaîné à tel point la liberté de l'individu. Mais, quoi qu'il en soit, tant sur ce point que sur plusieurs autres, on ne peut méconnaître que les idées émises par M. Fustel de Coulanges n'aient pour effet d'éclairer d'un jour inattendu plusieurs parties obscures des coutumes et des législations antiques, et de nous les montrer dans un jour nouveau propre à les faire comprendre. Quand même le système de M. Fustel de Coulanges ne serait, après tous les témoignages anciens dont il l'étaie, qu'une conception rationnelle plus d'une fois démentie par l'histoire, son livre original, beau et sévère, n'en garderait pas moins une haute valeur comme œuvre d'art et de philosophie. On peut le comparer à ces types que les artistes savent tirer de la réalité par l'épuration et la simplification, sauf qu'il s'agit ici d'une interprétation par la logique.

Après avoir construit la cité dans les trois premiers livres de son ouvrage, l'auteur nous fait assister à sa destruction dans le quatrième et le cinquième livres. Trois causes ont contribué à la ruine du régime municipal dans l'antiquité : 1° la philosophie qui sapait peu à peu les croyances antiques; 2° la démocratie qui vint introduire la plèbe dans la cité gouvernée d'abord aristocratiquement; 3° la conquête romaine qui abolit partout le régime municipal comme incompatible avec la domination romaine. A partir du VII^e^ siècle se déroule la série des révolutions qui ont amené la fin de la société antique. Le IV^e^ siècle vit

Digitized by Google

commencer la lente introduction des peuples soumis dans la cité romaine ; c'est, dit M. Fustel de Coulanges, « le dernier acte de la transformation sociale des anciens. » Enfin cette transformation s'achève avec le christianisme. L'intérêt particulier de cette seconde partie tient à ce que nous sommes entrés sur le terrain de l'histoire et que nous y marchons parmi des faits connus. L'auteur y déploie d'ailleurs la même force de déduction que dans la première. Une grande vigueur de pensée, une vaste érudition puisée aux meilleures sources, beaucoup d'art et d'habileté, telles sont les qualités éminentes de ce livre dont la lecture laisse dans l'esprit une vive impression, et qui ne peut manquer d'avoir une grande influence sur le progrès de la science par le renouvellement profond des problèmes qui s'y trouvent traités avec une supériorité de vues et un talent de style incontestables.

II

Nous avons annoncé, il y a deux mois, l'œuvre nouvelle de M. Bonnemere : *La France sous Louis XIV*. Il faut avoir lu ce livre pour se faire une idée des abus de tout genre et de l'inexprimable misère qui n'ont pas cessé d'affliger notre pays pendant toute la durée de ce long règne, le plus célèbre de la monarchie. Le récit qu'en fait l'auteur, d'après les mémoires et les écrits du temps, et en empruntant le plus souvent les paroles mêmes des contemporains, est tel, que le souvenir en pèse sur l'esprit comme un cauchemar longtemps encore après la lecture achevée. Il semble que du sein de la France en détresse un concert de plaintes, alors peu écoutées, mais que l'histoire a entendues, s'élève pour accuser des maux du peuple, tantôt les hommes — la perversité des uns, l'impuissance des autres — tantôt les institutions mêmes. Pauvre France! En proie à une foule de tyrans grands et petits qui l'accablent sous des exactions de tout genre, elle est comme livrée au pillage. Le traitant pille, le soldat pille. Une licence universelle confond tout, corrompt tout, brise tout. Nous en avons un témoignage non suspect, celui de Louis XIV lui-même : « Il n'est, dit-il dans ses Mémoires, point de gouvernement qui ne s'attribue des droits injustes, point de troupes qui ne vivent en dissolution, point de gentilhomme qui ne tyrannise les paysans, point de receveur, point d'élu, point de sergent qui n'exerce dans son district une violence d'autant plus criminelle qu'elle se sert de l'autorité des lois pour appuyer son injustice. »

On frémit rien qu'à lire dans une lettre du cardinal Flavio Chigi, légat du pape, la liste des traitants et sous-traitants, sous-fermiers et arrière-fermiers, receveurs généraux et particuliers et de tous les commis financiers qui, en l'an de grâce 1665, suçaient, comme autant de sangsues, le sang de la France. Gouver-

Digitized by Google

neurs, intendants sont à leurs gages; les saisies, les emprisonnements vont leur train; les ordonnances répétées de Colbert sont impuissantes contre les abus, leur fréquence prouve leur inutilité. D'un autre côté, l'armée est un fléau permanent; l'insolence du soldat, ses déprédations, rendent la paix pire que la guerre; celle-ci, du moins, occupait les voleurs qu'elle avait faits. Pendant tout le règne, un long cri de malédiction s'élève contre l'armée. Le parlement fulmine en vain des arrêts qui rendent les chefs et les officiers, et *leur postérité*, responsables des extorsions et dégâts commis par les troupes. Les soldats se volent et se massacrent entre eux. L'excuse de l'armée pour affamer le pays, c'est qu'elle meurt de faim elle-même. En effet, les coffres royaux sont souvent vides, la plus grande partie de l'argent arraché au peuple restant aux mains des traitants de tout ordre. Les troupes sont rarement payées, et Turenne fut une fois obligé de vendre son argenterie pour solder les siennes. Aussi la misère est générale, affreuse. Chassée par la faim des provinces, une foule de vagabonds afflue à Paris, et y forme une armée de mendiants, les gueux de Callot. D'autres s'expatrient : ils vont chercher ailleurs les moyens de vivre qu'ils ne peuvent plus trouver sur le sol natal. Pendant la terrible famine de 1662, la misère atteint des proportions effrayantes, arrive à des extrémités que la plume se refuse à décrire. Dans les villes, les pauvres se nourrissent de trognons de choux ramassés dans le ruisseau de la rue et de son détrempé d'eau. Dans les campagnes, c'est pire; là on mange des carcasses déterrées, on vit de chair corrompue d'ânes et de chevaux. Des corps morts sont couchés sur les routes. Cette famine, qui inaugure le gouvernement personnel de Louis, semble le présage sombre des maux qui accableront le peuple sous ce gouvernement despotique et follement prodigue; ils seront tels qu'ils feront oublier ceux mêmes de l'époque précédente et qu'on dira sous ce règne : « Le bon temps de la régence, » en parlant de ces dix-huit années de guerres civiles et de calamités publiques et privées qui vont de l'avénement de Louis XIV à la mort de Mazarin.

« Les soixante-douze années de règne de Louis XIV, dit M. Bonnemère, ne sont qu'une interminable période d'anarchie élevée à la dixième puissance : anarchie persistante entre un prince rempli d'orgueil et d'ambition et l'Europe coalisée; anarchie entre Louis et les parlements, les États provinciaux; anarchie entre Rome et Versailles; entre les partis religieux, les jansénistes et les molinistes, les jésuites et Port-Royal, les catholiques et protestants; entre les factions royales, seigneuriales et ecclésiastiques; anarchie financière entre les maltôtiers que les chambres de justice dépouillent pour avoir spolié le peuple; entre ces impôts multiples, mal définis, sans tarifs exacts, où partout l'arbitraire le plus éhonté décide, règne et gouverne; anarchie entre l'armée et le civil, entre les administrateurs qui volent leurs administrés, entre les villes qui oppriment les campagnes, entre les nobles et les bourgeois, les maîtres et les ouvriers, les corps de métiers entre eux, etc., etc. » Tel est l'ordre que fait le despotisme. Et le maître est responsable. « A lui seul incombe la responsabilité de tout ce qui se fait de mal sous son nom : les ministres ne sont que ses commis, ses généraux

Digitized by Google

que ses lieutenants, son entourage que ses courtisans; il est tout et ils ne sont rien. »

On voit dans quel esprit cette histoire du grand siècle est écrite. L'auteur y fait le procès, pièces en mains, à la mémoire de Louis XIV. Lui-même nous l'apprend, ce qu'il a voulu montrer, c'est le « revers de la médaille, » de cette médaille si bien frappée par Voltaire, où brille l'image du Jupiter Olympien de la royauté. Peut-être son livre produirait plus d'effet immédiat s'il eût concentré davantage les traits, un peu trop épars, du tableau dans lequel il nous représente les calamités de ce règne; mais d'un autre côté, la répétition des témoignages à charge, et leur douloureuse monotonie, font une impr sion d'autant plus profonde sur l'esprit qu'elle ne doit rien à l'art, mais qu'elle est l'œuvre de la seule vérité. On ne pourra désormais écrire l'histoire de Louis XIV sans tenir un grand compte des documents rassemblés par M. Bonnemère avec autant de conscience que de zèle et de cette savante étude sur un siècle trop vanté. Le jugement définitif sur Louis XIV n'est pas encore porté; mais sa gloire me paraît être du nombre de celles qui sont destinées à descendre de plus en plus bas sous l'horizon à mesure qu'une intelligence plus grande de l'histoire et de ses problèmes nous apprendra à mieux distinguer des véritables pasteurs des peuples ceux qui n'en ont eu que le masque et le costume théâtral.

Ce serait le lieu de parler de quelques ouvrages sur la Révolution qui sont en cours de publication; mais le premier volume seulement de l'*Histoire de la Révolution*, de Carlyle, traduite par MM. Odysse Barrot et Élias Regnault, a paru, et, de l'*Histoire de Robespierre*, par M. Hamel, un seul volume également a été publié. J'attendrai pour parler plus longuement de ces livres d'en avoir pu lire davantage. La réputation du premier est faite dans son pays, et il suffira d'en annoncer une traduction pour exciter la curiosité sur le jugement qu'un Anglais puritain, poëte, et très-excentrique écrivain, a porté sur le plus grand événement de notre histoire. Quant à M. Hamel, c'est une réhabilitation complète de Robespierre qu'il a osé tenter. L'entreprise est hardie; il s'agit d'un nom odieux et d'un caractère antipathique. Mais M. Hamel use de son droit en demandant la révision d'un procès, suivant lui *jugé*, mais *non plaidé*; il apporte au tribunal de l'histoire un plaidoyer, et dans son dossier, à ce qu'il paraît, des pièces nouvelles. La critique ne peut lui refuser l'examen qu'il demande au nom de son travail et de sa conscience d'écrivain. Nous y reviendrons dès que le second volume aura paru.

La Révolution, cette « préface de notre temps qui ne se comprendrait pas sans elle, » nous conduit à parler du livre que M. Dollfus vient de faire paraître sous ce titre : *le Dix-Neuvième Siècle;* livre dont plusieurs parties sont connues déjà des lecteurs de cette Revue. L'œuvre commence par quelques aperçus sur le dernier siècle, par des portraits vivement touchés de Voltaire et de Mirabeau et par un jugement sur la Révolution tel qu'il se présente naturellement à l'esprit des hommes de notre temps qui savent comprendre les leçons de l'histoire. L'auteur traite ensuite de l'esprit de la science moderne; il la montre éliminant de plus

Digitized by Google

en plus le surnaturel, remplaçant le miracle par la loi, s'éclairant par la comparaison et le rapprochement des sciences entre elles. En parlant de la crise religieuse, M. Dollfus, après nous avoir montré la religion en lutte avec la science, tire des progrès mêmes de la science embrassés philosophiquement la rénovation du sentiment religieux. Dans le chapitre qui a pour titre : *la société et les mœurs*, c'est la lutte encore qui reparaît au sein des choses et dans l'individu même. Le mal de ce temps, c'est l'incohérence des idées, reflétée par les mœurs et les institutions; tout y flotte au hasard, entre le passé et l'avenir. « Toutefois, nous avons une pente, et notre société temporairement déclassée creuse à chaque heure son lit, un lit nouveau, qui sera large et profond comme elle : aussi large que la justice, aussi profond que la liberté. » Un chapitre est consacré à l'art. On y passe en revue les diverses manifestations de l'art moderne, et, du sein de la langueur actuelle, on y voit surgir en espérance la régénération due à la science et à cette critique féconde qui a remplacé la vieille critique stérile ; l'art sera encore la fleur de la civilisation, d'une civilisation cosmopolite et riche des contributions du passé. Les trois derniers chapitres traitent de l'État moderne, de l'église catholique dans ses rapports avec la civilisation, du genre humain et des nationalités. Partout l'auteur se montre attentif à reconnaître et à signaler les tendances du temps et à tirer du présent les pronostics de l'avenir. Selon lui, ce « qui domine notre temps et flotte sur les pronostics de la civilisation contemporaine c'est l'idée de l'humanité. Nous l'avons, ajoute-t-il, rencontrée au bout de toutes nos recherches ! elle nous est apparue dans la religion, dans la science, dans la morale, dans l'art et dans la politique. C'est elle que nous avons entrevue au seuil de ce livre, c'est elle que nous retrouvons à la fin. La constitution du genre humain, longuement préparée par les peuples anciens, sera l'œuvre définitive des peuples modernes. »

Nous n'en dirons pas davantage sur le livre et nous nous tairons sur l'écrivain. D'autres critiques ne manqueront pas d'apprécier ce qu'il y a, dans l'œuvre de M. Dollfus, d'observation, de philosophie et de style; il nous suffit d'avoir donné un aperçu des matières que ce livre renferme, et qui déjà par elles-mêmes suffiraient à exciter la curiosité. Une réserve particulière nous est ici commandée; on ne doit parler de ses amis qu'avec une certaine modestie, et il ne faut pas les louer trop haut, surtout chez eux. Nos lecteurs connaissent d'ailleurs M. Dollfus presque aussi bien que nous, et nul d'entre eux n'ignore ce qu'il vaut comme penseur et comme écrivain.

III

J'ai une vieille dette à payer à M. de Charnacé. Il y a bientôt six mois que je lisais dans les montagnes du Jura ses intéressantes études sur les animaux domestiques; et, bien que les questions traitées dans ce livre fussent étrangères à mes

Digitized by Google

travaux habituels, je ne laissais pas d'y trouver un attrait que devront éprouver plus particulièrement les lecteurs plus familiarisés avec cet ordre d'études. C'est que M. de Charnacé est de ceux qui savent agrandir à la fois les questions et les vivifier. Agronome initié par l'expérience à tous les secrets de l'art nourricier de la vie humaine, il connaît aussi le prix de la science et des secours qu'elle peut apporter à la pratique. Un temps fut où l'agriculture, comme la navigation, levait les yeux au ciel pour y chercher ses guides étoilés.

> Præterea tam sunt Arcturi sidera nobis
> Hædorumque dies servandi, et lucidus Anguis,
> Quam quibus in patriam ventosa per æquora vectis
> Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi.

Elle lève aujourd'hui les yeux vers la science; elle n'ignore pas que, du sein de ses veilles contemplatives, plus d'un progrès est sorti pour l'art utile ou pour l'humble métier. M. de Charnacé est convaincu de cette vérité. Aussi avons-nous affaire en lui à un naturaliste et à un économiste, et son livre nous est une preuve qu'il n'est ni l'un ni l'autre superficiellement. Il n'en a pas moins la passion de sa chose. Cette passion anime et mouvemente son style, et nous serions bien surpris si quelque lecteur s'ennuyait à ces études, même aux parties les plus techniques, et fût-il le plus étranger du monde aux questions traitées par l'écrivain.

« L'impulsion est donnée, dit M. de Charnacé dans une préface sous forme de lettre adressée à ses collègues du comice agricole de Château-Gontier, l'agriculture est sortie de l'ornière où l'avaient laissée si longtemps l'ignorance de ceux qui la dirigeaient et l'abandon des possesseurs du sol. Elle ne sera plus désormais livrée aux chances de l'empirisme ; la science marche de conquête en conquête, apportant incessamment à nos travaux le secours de ses découvertes, et son règne est appelé à caractériser une époque nouvelle qu'on pourra désigner sous le nom de période scientifique. »

Dans cet essai de critique zootechnique, c'est ainsi qu'il l'appelle, M. de Charnacé s'est borné à traiter quelques points concernant l'élevage et l'amélioration du bétail et des chevaux. Il s'y montre partisan décidé de l'amélioration des races par le croisement, et il attaque avec vivacité l'opinion de M. Sanson qui s'est déclaré pour le régime exclusivement. Toutefois M. de Charnacé ne réclame le croisement que pour les races dégradées ou inférieures, pour celles qui ne répondent plus aux besoins, ou dont l'amélioration par le régime n'est pas réalisable par une seule génération d'hommes. Hors de ces deux cas, il conseille de s'en tenir à la sélection dans la race même. Dans cette discussion, deux questions physiologiques se rencontraient. L'une, relative au croisement, est celle de la part qui revient à chacun des deux sexes dans la génération. L'autre est celle des unions consanguines, considérées, par les uns, comme une cause de dégénéres-

Digitized by Google

cence, par les autres, comme exaltant le principe d'hérédité, et dont l'effet dépendrait, par conséquent, du choix bon ou mauvais des parents. Nous ne suivrons pas, bien entendu, M. de Charnacé dans cette discussion, où il met résolûment la supériorité du côté du mâle et où il se montre assez incrédule aux inconvénients de la consanguinité. Notre incompétence aurait bientôt éclaté, et nous aimons mieux l'avouer que la faire voir. Nous serons plus dans notre rôle en louant l'aisance avec laquelle l'auteur a su traiter ces questions difficiles, qui exigent, pour être abordées avec succès, des connaissances théoriques et pratiques à la fois. Ajoutons que ces questions sont d'une haute importance, et que les solutions apportées au débat par M. de Charnacé tirent une véritable autorité de ses travaux précédents et de la réputation qu'il a déjà su se faire.

Nous terminerons par quelques mots sur un livre que nous venons de lire avec un vif intérêt. Il s'agit de la traduction, due à M. Albert Sowinski, de la *Vie de Beethoven*, par Schindler. D'après M. Dollfus, dans le livre dont nous parlions tout à l'heure, Beethoven est un grand poëte lyrique qui aurait résumé les joies et les douleurs, les élans, les troubles et les tristesses de notre époque. « Aussi tous les contemporains accourent-ils vers lui comme vers leur interprète de prédilection : il n'est pas une fibre de leur cœur qu'il ne remue, pas une note de leur âme qu'il ne fasse vibrer. Génie admirable, mais tourmenté, heurté, d'où s'échappent en murmurant les plus suaves mélodies, les rêves les plus frais et les plus divins. On est encore avec lui près de Haydn et de Mozart, et pourtant si loin à d'autres égards! C'est un génie frontière. De même que Gœthe, il est debout sur le seuil du siècle et regarde l'avenir. »

Schindler a été l'Eckermann de Beethoven. Son livre, que M. Sowinski a traduit sur son invitation, nous offre une foule de détails des plus intéressants sur la personne et les ouvrages du maître. Initié à ses plus intimes pensées, dépositaire de ses dernières volontés, M. Schindler était l'homme désigné pour écrire la vie de l'ami qu'il vient de rejoindre récemment dans la tombe. Par lui nous connaissons les relations de Beethoven, ses souffrances physiques, morales, qui ont joué un si grand rôle dans cette vie tourmentée; nous assistons à l'enfantement de ses ouvrages et nous surprenons, en quelque façon, le secret de son génie. Il était bon qu'un livre pareil fût traduit en français par un homme capable lui-même de comprendre et de sentir à fond les beautés de l'œuvre du grand compositeur allemand. Or, qui pouvait mieux le faire que M. Albert Sowinski, compositeur d'un talent élevé, religieux, sur qui plane l'inspiration du maître, et qui professe pour Beethoven un enthousiasme digne de tous deux?

Cette biographie, très-nourrie de faits, est divisée en trois périodes : la première, depuis la naissance de Beethoven jusqu'à l'an 1800; la seconde, depuis 1800 jusqu'à 1814; la troisième, depuis 1815 jusqu'à la mort de Beethoven. A chacune de ces périodes est joint le catalogue complet des œuvres qui s'y rapportent. Des notes, un portrait de Beethoven, un *fac-simile* de son écriture complètent cette publication qui réunit, on peut le dire, tout ce qui peut intéresser et piquer la curiosité des nombreux admirateurs de Beethoven. Cette publication

Digitized by Google

ne sera pas moins utile à ceux qui sont chargés de l'interprétation des chefs-d'œuvre du maître, par les explications qu'on y donne sur la manière dont sa musique doit être exécutée. En effet, comme l'a dit un critique allemand, « dans l'interprétation des œuvres de Beethoven, on doit rendre surtout l'esprit de Beethoven. » Le traduction de M. Albert Sowinski est donc un véritable service rendu à l'art musical en même temps qu'un livre attachant par la connaissance qu'il donne des pensées, des sentiments et des habitudes d'un génie original, puissant et sublime.

M. Sowinski est auteur d'un dictionnaire biographique des musiciens polonais et slaves, dont la publication remonte à 1857[1]. Nous saisissons cette occasion pour le recommander. C'est tout un monde nouveau de compositeurs et d'instrumentistes dont la révélation est l'œuvre de M. Sowinski. Un résumé de l'histoire de la musique en Pologne sert d'introduction au livre. Entre les curiosités musicales que ce volume renferme, citons le plus ancien monument de la musique nationale des Polonais : c'est un chant religieux qu'on chantait jadis aux jours de bataille, l'hymne de *Boga Rodziça* (Mère de Dieu), composé, dit-on, paroles et musique, par saint Adalbert, archevêque de Gnesne, en 995.

L. DE RONCHAUD.

P.-S. — Au dernier moment nous recevons, trop tard pour en longuement parler, la troisième édition des *Œuvres d'Horace*, traduites par M. Jules Janin[2]. On connaît cet Horace français qui semble contemporain, tant il est vivant, pourtant toujours antique. Sans nul doute, cette traduction du plus aimable des poëtes latins a dû coûter bien des peines, bien des veilles à l'auteur. Qui s'en douterait cependant à voir avec quelle aisance charmante elle est écrite ? C'est le résultat d'une longue familiarité ; la grâce, la vivacité du style d'Horace, sinon sa précision (qui pourrait se flatter d'y atteindre en notre langue ?), ont passé, sans effort apparent, dans celui de son heureux interprète.

Ce qu'on trouve dans la version de M. Jules Janin, ce qu'il semble avoir surtout cherché, c'est moins une exactitude littérale que le mouvement, la couleur, la poésie en un mot. Il n'a pas, en vérité, de système ; il s'y prend comme il peut, tous moyens lui sont bons pour approcher de son but, qui est de produire

[1] Les musiciens polonais et slaves, anciens et modernes, Dictionnaire biographique des compositeurs, chanteurs, instrumentistes, etc., etc., par ALBERT SOWINSKI ; Paris, Adrien Le Clerc, 1857, un vol. grand in-8.

[2] Un volume in-18, Hachette.

Digitized by Google

sur son lecteur le même effet qu'Horace produit sur lui. Quelles libertés il se donne pour cela! à quels ingénieux tours de force il se livre, et quelle souplesse il y déploie! De quel esprit, de quelles ressources il fait preuve! et qu'il montre de goût, de talent! Il faut l'avoir lu pour s'en faire une idée. Qu'aura-t-on à lui reprocher, si d'un poëte intraduisible il a su rendre l'esprit et le charme?

Tous les admirateurs d'Horace voudront avoir le livre; l'Académie voudra-t-elle avoir l'auteur? Cet écrivain toujours jeune, cet esprit si vivant sera-t-il proclamé *immortel* par le scrutin du 6 avril? On l'espère. Si, par malheur, l'Académie française croyait ne rien devoir au critique, au romancier, à l'écrivain qui a signé d'un nom populaire tant de pages brillantes où se répandait à tout propos sa verve inépuisable, comment se refuserait-elle d'ouvrir à Horace frappant à sa porte? L'Académie a là, d'ailleurs, une belle occasion de se mettre d'accord avec l'opinion par un choix qui lui agrée. Une fois n'est pas coutume.

L. DE R.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

Depuis douze ans au moins, depuis cette époque où la proclamation de l'Empire, l'achèvement d'une législation dictatoriale, la minorité réduite au silence, la majorité rendue à la culture des intérêts matériels, ont fait entrer, à titre d'ère nouvelle, le 2 décembre dans l'histoire ; depuis cette époque, disons-nous, la situation de notre pays n'avait jamais revêtu le caractère de gravité avec lequel elle s'impose aujourd'hui à notre attention. La conclusion des élections générales de 1863 reste encore à tirer. Qui la tirera ? Ceux que ces élections ont portés à une situation éclatante en même temps qu'elles leur ont créé une responsabilité exceptionnelle devant le pays et devant nos successeurs? Ou bien le gouvernement qu'elles ont surpris, mais qui aurait pu en tirer parti, qui aurait passé pour les avoir prévenues, s'il avait, résolûment et sans tarder, tiré du décret du 24 novembre des conséquences imprévues ? Ce décret ouvrait une brèche à l'esprit de discussion ; cette brèche ne pouvant plus être fermée, il nous eût semblé que le mieux à faire était d'abattre la muraille pour recevoir la liberté, sans attendre qu'elle entre en conquérante. Est-ce bien ce qu'on a fait? Loin de là, le gouvernement maintient tous les décrets-lois; il applique sans relâche à la presse le régime discrétionnaire de 1852 ; il n'abandonne, de la loi de sûreté générale, que les dispositions transitoires ; il se cramponne au système des candidatures officielles, condamné par le vote de Paris entier et de toutes les grandes villes; il poursuit le droit de réunion jusque dans les comités électoraux ; il les envoie

Digitized by Google

en police correctionnelle rendre compte des élections de Paris, comme ferait un enfant qui croirait arrêter le vol des heures en arrêtant l'aiguille sur le cadran. En un mot, il tourne sur place, y creusant son empreinte plus profondément chaque jour. Et pendant ce temps, l'opinion publique se meut. Sa marche incessante, dont l'accroissement de vitesse est rendu plus évident par chaque élection nouvelle, élargit sans cesse l'hiatus entre la politique officielle et l'esprit public. De tous côtés on se heurte à des impasses, et l'on commence à s'apercevoir que la liberté est le seul guide qui conduise à ce carrefour lumineux où chacun choisit sa voie. Le temps des grandes guerres et des grandes spéculations est passé ; les conservateurs de la Bourse de Paris et de nos places commerciales ont appris, dans les jours difficiles, que la liberté de la presse, par exemple, est nécessaire à la sécurité des affaires comme la liberté du parlement à la bonne gestion de la fortune publique. En même temps que la crise financière, l'expédition du Mexique a ouvert bien des yeux ; les conséquences possibles de cette aventure, qui paraît approcher plutôt d'une transformation que d'un dénoûment, inquiètent le patriotisme des plus belliqueux. M. de Boissy a pu dire au Sénat que la paix aux États-Unis, ce serait l'armée française prisonnière au Mexique. Trop affirmative peut-être ou trop brutale, cette prophétie répond, du moins, aux préoccupations que causent à la généralité du public les engagements pris par le gouvernement français envers le gouvernement encore mal assuré de Maximilien. Le nouveau succès remporté par nos troupes à Oajaca, loin de dissiper des inquiétudes si naturelles, les aggrave, car il montre que nous avons conquis à notre protégé une capitale, mais non un empire, et que l'héroïsme inépuisable des soldats de la France est encore mis à l'épreuve dans un pays qu'on nous représentait naguère comme entièrement pacifié. Ainsi les faits se sont chargés de fournir à tous la démonstration que le parti démocratique s'est employé à répéter depuis de longues années. A côté des opposants restés fidèles à des principes, sont venus se grouper des esprits étrangers aux études politiques, et qui ont dégagé du menu détail des affaires de chaque jour cette conséquence, que la France de 1789 ne peut être puissante qu'en raison de sa liberté, que la liberté est la seule génératrice de la vraie grandeur et de la prospérité durable. La France veut vivre sans entraves de sa vie propre; elle l'a signifié dès 1863 par deux millions de voix données à l'opposition, par la presque unanimité des suffrages des villes, par l'unanimité d'où est sortie la représentation de la commune de Paris, cette vieille capitale de la révolution européenne, aujourd'hui dépouillée de ses franchises municipales. Alors, les épreuves du monde financier étaient encore de date récente ; la Prusse et la Russie n'avaient pas triomphé dans les affaires européennes ; les chances de l'expédition du Mexique étaient encore circonscrites. Depuis, les rares élections qui ont eu lieu ont montré l'entraînement exercé par le vote de Paris et signalé l'irrémédiable décadence des candidatures administratives. Tout dernièrement encore, en deux jours, sur quatre élections départementales, le *Moniteur* annonçait la nomination de trois candidats de l'opposition. Voilà des faits qui dominent toutes les combinaisons offi-

Digitized by Google

cielles, officieuses ou même parlementaires. Le préambule de la Constitution donne pour point de départ à nos institutions le suffrage universel et reconnaît en lui le Souverain. Le suffrage universel est devenu à la fois l'origine de tout pouvoir et l'objet de toute étude politique. La première question à se poser est donc celle-ci : Que dit, que veut, où va le Souverain? A cette question originelle, le pouvoir paraît éviter de répondre. Il s'en tient aux errements de la politique de 1852, sans donner même une suite aux modifications modestes dont il avait pris l'initiative avant que le pays eût témoigné clairement son besoin de mouvement. La résistance continue du pouvoir exécutif ne paraît devoir céder que devant la fermeté et la clairvoyance des assemblées délibérantes : de là l'importance que peut acquérir la session de 1865.

Du Sénat, nous avons peu de chose à dire. Il a voté son Adresse après une discussion fort sommaire, dans laquelle, si l'on excepte les capricieuses variations exécutées par M. de Boissy et qui méritent une place à part, on n'a guère traité que de l'éternelle question romaine ; encore a-t-on parlé beaucoup à ce propos de la pragmatique de Louis IX, mais on n'a touché en aucune façon au problème de l'utilité des concordats. La lutte s'est maintenue entre ultramontains et gallicans ; jusqu'au dernier moment, nous avons pu espérer que le jansénisme allait avoir son tour. L'Adresse du Corps législatif sera sans doute l'occasion de plus nombreux discours, si l'on s'en rapporte à la multitude des orateurs inscrits et à la multiplicité des amendements présentés. On va pouvoir juger à l'œuvre la Chambre formée par les élections de 1863 ; la première session, embarrassée dès l'origine par une laborieuse vérification des pouvoirs, pouvait passer pour une sorte de période d'essai. Les personnages n'étaient pas suffisamment habitués à une scène à peu près transformée, et les plus aguerris se sentaient débutants par quelque côté. La majorité, si compacte jusque-là, en face du groupe isolé des cinq, n'était pas revenue telle qu'elle était partie. Elle avait perdu sur le champ de bataille électoral sa confiance dans la toute-puissance de la présentation officielle ; elle s'était sentie troublée et aiguillonnée par les progrès de l'opinion libérale; enfin, elle avait dû rendre hommage elle-même au mouvement, et parler de liberté et de réformes aux électeurs. L'opposition n'était pas établie sur un terrain mieux défini; l'association des cinq se trouvait dissoute, presque en même temps que renforcée; des nuances plus caractérisées distinguaient entre eux les mandataires envoyés par les électeurs dissidents; il était d'ailleurs nécessaire de ne pas confondre ceux qui avaient perdu le patronage officiel ou n'avaient pu réussir à l'obtenir, avec ceux qui l'avaient repoussé de tout temps. De là deux groupes, dont l'un fait volontiers alliance avec diverses fractions de la majorité, tandis que l'autre s'efforce de mettre un programme complet en regard de la politique impériale. Le projet d'Adresse a donné lieu, par suite, à quelques amendements de détail, signés de plusieurs députés nommés avec l'appui de l'administration; puis à une série complète d'amendements présentés par l'opposition proprement dite. Cette série, dont la rédaction appartient évidemment à la gauche démocratique, pose, en termes exacts, un grand nombre de

Digitized by Google

questions importantes et nous promet une longue et fructueuse discussion. Elle nous paraît néanmoins manquer un peu de cohésion. Les auteurs des amendements avaient deux partis à prendre : ou combiner leur travail, avant tout, en vue de l'éducation politique du pays, ou le subordonner, dans la forme, à un plan de tactique parlementaire. Nous n'avons pas d'objection contre la première ligne de conduite ; nous ne pensons pas que l'opposition doive repousser avec colère l'accusation d'être « systématique. » L'honneur d'une opposition, c'est précisément de ne combattre que pour un système général, et non pour une substitution d'influence personnelle. La raison d'être d'une opposition, c'est d'opposer au système du gouvernement un autre système qui lui paraît plus conforme au génie et aux intérêts de la nation. Rien n'empêchait donc la gauche de formuler dans sa contre-Adresse un manifeste complet de la politique démocratique et libérale. Elle s'est approchée de ce but ; mais elle ne paraît pas l'avoir visé résolûment. Ainsi, elle ne dit rien du droit de réunion en dehors des élections, rien des candidatures officielles ; rien encore de la justice administrative, cette éternelle pierre d'achoppement de la liberté française ; ni même de l'article 75 de la Constitution de l'an VIII, qui soustrait les fonctionnaires à la responsabilité de leurs actes et au grand principe de l'égalité devant la loi ; pas un mot non plus contre les monopoles, sauf celui des courtiers, contre la situation faite à l'imprimerie et à la librairie, contre la vénalité des offices. Enfin, à côté de ces lacunes nous avons à signaler plus spécialement le caractère indécis et vague de l'amendement relatif à l'encyclique. Nous ne comprenons pas bien comment le progrès des doctrines ultramontaines a pu causer une douloureuse surprise à des esprits politiques. Le progrès des doctrines gallicanes nous surprendrait beaucoup plus et ne nous rassurerait pas davantage. Enfin la solution de la question religieuse ne se trouve pas dans la seule liberté de discussion. Il nous semble qu'il aurait été important de s'expliquer sur le régime des concordats, plus que jamais condamné par l'expérience, sur le budget des cultes, enfin sur ce grand principe de la séparation de l'Église et de l'État, qui nous paraît devoir être désormais une des assises de tout programme démocratique. Ces lacunes n'enlèvent rien, du reste, à l'excellence des réformes réclamées et des appréciations formulées par les auteurs des amendements. Ce qui leur manque pourra être, en grande partie, restitué au débat par les orateurs chargés de les développer. Il est juste aussi d'envisager l'œuvre de la gauche à un autre point de vue. En réduisant leurs réclamations, les membres de l'opposition peuvent concevoir l'espérance d'augmenter le nombre des adhésions et d'enlever quelques prétextes à l'hostilité de la majorité. A ce point de vue, on ne peut guère leur reprocher qu'un petit nombre d'erreurs de pure forme, qui pourraient rendre la rédaction de quelques paragraphes peu acceptable pour la Chambre. Il est certain que l'adoption d'un amendement quelconque serait déjà une manifestation d'une incontestable portée, et que ce résultat tout nouveau aurait plus d'importance que jamais en présence de l'immobilisme du pouvoir. Si ce succès est possible, il paraît plutôt réservé aux amendements timides formulés par les conservateurs ; amendements que la gauche pourra fort bien sou-

Digitized by Google

tenir en dernier lieu, mais qu'elle se devait de séparer de la rédaction qui lui est propre. Si la Chambre venait à adopter une démonstration progressiste, même restreinte, il est difficile d'augurer quelle serait alors l'attitude du gouvernement. Quelques-uns imaginent qu'il pourrait bien chercher à se renouveler en recrutant quelques-uns de ses conseillers dans ce tiers-parti qui se cherche sans arriver à une ombre de formation. Cela paraît moins probable que jamais depuis l'ouverture de la discussion de l'adresse. M. Émile Ollivier, en se donnant à la majorité, a été accueilli froidement par elle, parce qu'il ne lui apportait que sa personne; il a pu voir qu'en se séparant de ses anciens amis et de ses électeurs, il a ôté à ses avances tout le prix qu'on y attachait autrefois; il a pu voir en même temps, par l'exemple de M. Thiers, qu'on peut parler avec modération et se faire écouter, sans promettre un vote d'espérance à une adresse que l'on désapprouve. Quelques jours auparavant, un homme d'État, qui passe pour avoir toujours apprécié les situations d'autant plus justement qu'il était plus éloigné du pouvoir, affirmait, cependant, que les destinées de la France seraient remises avant un mois aux mains de MM. Émile Ollivier, Buffet et Segris. Nous n'avons veine au corps qui résiste à cette combinaison, bien que le groupe qui décore ses incertitudes de la désignation impropre de tiers-parti n'ait jamais paru plus éloigné de l'influence qu'il se promettait sur l'esprit public. Le malheur est que, tant que le système du gouvernement ne sera pas modifié, les changements de personnes seront sans portée et n'entraîneront pas nécessairement des changements de politique. La logique du gouvernement personnel et de la responsabilité unique entraîne avec soi l'absorption des hommes appelés à représenter les idées du pouvoir avant les leurs. On l'a vu par l'exemple de M. Drouyn de Lhuys, amené par les circonstances à négocier l'évacuation de Rome. On en trouve une preuve plus frappante encore dans les tribulations auxquelles a été soumis jusqu'ici l'honorable M. Duruy.

On se rappelle que notre ministre de l'instruction publique avait été salué à son avénement comme un puissant réformateur, comme le fondateur de la liberté de l'enseignement supérieur. Son initiative s'est bornée à accorder quelques autorisations, souvent retirées avant d'avoir été utilisées, rendues d'autres fois illusoires par de misérables conflits d'autorité entre le ministère et la préfecture de police. Parmi les professeurs de l'État, il en était un que, par crainte des passions religieuses, on avait écarté de sa chaire. M. Duruy avait hautement manifesté l'intention de le réintégrer dans ses fonctions et d'y risquer le portefeuille. M. Renan, au contraire, a été définitivement destitué, sans que le ministre ait pu réussir à se détacher d'un ministère qui ne lui assurait, en somme, aucune part dans le gouvernement. Enfin, M. Duruy voulait au moins attacher son nom à une réforme, en établissant l'obligation de l'instruction primaire. En effet, le 6 mars courant, le *Moniteur* du matin publie, dans sa partie officielle un rapport de vingt colonnes, très-soigné, plein de faits, et concluant à l'obligation et à la gratuité. Cette publication solennelle consacrait à dix heures du matin le triomphe de M. le ministre; mais à quatre heures du soir, admirable

Digitized by Google

résultat des progrès de la presse officielle ! paraissait un autre *Moniteur*, le petit, qui en un tour de main, le jeune espiègle, éteignait les lampions allumés par son aîné. Il annonçait, en effet, un projet de loi absolument étranger au double principe de l'obligation et de la gratuité, et il ajoutait, sans ambages : « Ce projet de loi ne repose pas sur les principes développés par M. le ministre ; mais son rapport a été livré à la publicité comme expression de son opinion personnelle et à raison de l'importance des renseignements qu'il contient. » Nous comprendrions que le *Moniteur* ne se trouvât guère lié par l'opinion de M. le ministre, si cette opinion ne touchait pas à la pratique des affaires qui ressortent à son ministère ; si, par exemple, il s'agissait de l'opinion personnelle de M. le ministre sur la musique allemande ou la musique italienne ; mais alors, il est probable que le même *Moniteur* n'ouvrirait pas à l'opinion personnelle de M. le ministre les colonnes de sa « partie officielle ; » aussi le public a-t-il généralement refusé de s'en tenir à une explication qui n'expliquait rien, et a continué à chercher le mot de l'énigme dans les journaux officieux. Il n'y a trouvé aucun éclaircissement ; le *Constitutionnel*, au contraire, s'est empressé de redoubler l'obscurité, en annonçant que M. le ministre se proposait de défendre devant le conseil d'État le projet qui « ne repose pas sur les principes développés par lui, » et en s'emportant contre les journaux qui jugent que le projet est en désaccord avec ces principes. Que M. le ministre soutienne devant le conseil d'État les principes qu'il lui conviendra d'adopter, nous nous abstiendrons de le trouver mauvais ; mais quand il veut que le projet procède du rapport, le *Constitutionnel* nous présente le bizarre spectacle d'un journal officieux infligeant un *communiqué* au journal officiel ; dans ce rôle, il touche à la bouffonnerie et rappelle un peu trop, pour l'excentricité de la mise en scène et du dialogue, ce théâtre des *Pupazzi*, si goûté cet hiver par la société parisienne. Le public, privé de renseignements, a dû s'en forger ; il a supposé, avec assez de discernement, que l'insertion du rapport était due à une influence et l'insertion de la note à une autre ; que la note n'a été délibérée qu'après la publication du rapport, sans quoi les deux publications auraient été faites simultanément ; qu'il n'y a donc pas unanimité dans les conseils du souverain, et que les publications officielles peuvent être soumises à des impulsions divergentes. On en vient alors à se demander : si le gouvernement, qui a presque toujours sacrifié à la force et à l'unité du pouvoir, a complétement réussi ; si les ministères responsables ne présentaient pas plus d'homogénéité et d'esprit de suite que le gouvernement personnel ; enfin, si l'absence de toute solidarité entre les ministres n'est pas une cause plus sérieuse de division et de faiblesse que la succession et la rivalité des ministères. Ces questions, que beaucoup se sont adressées, sont assez graves pour que nous n'y mêlions pas des noms propres qui n'ont pas été directement livrés à la publicité. Nous négligeons sans regret les bruits d'antichambre ; aucune indiscrétion ne saurait contribuer à éclairer une situation, déjà fort claire par elle-même. Personne aujourd'hui ne sait à quelle règle de conduite le gouvernement entend s'arrêter ; les nouvellistes les mieux placés oscillent sans cesse entre des craintes de réaction

Digitized by Google

et des espérances de réforme. Le plus singulier, c'est que chacune des deux tendances paraît symbolisée tour à tour par les mêmes hommes; ainsi, tel personnage politique, qui passait il y a un an pour un néophyte de la foi libérale, assez ardent pour la prêcher à son tour à son gouvernement, est signalé cette année comme l'adversaire des concessions les plus inoffensives. De la sorte, pour appliquer une ingénieuse expression de M. Saint-Marc Girardin, les conseillers de la couronne apparaissent au second plan comme autant de sphinx secondaires. L'attitude de l'Œdipe convient pourtant médiocrement au peuple souverain, dont la destinée ne doit être ni de deviner les énigmes ni d'être dévoré. Cette situation anormale, inconséquente au principe qui régit désormais le sort de la France, s'explique pourtant naturellement : d'une part, le pouvoir subit la logique de son origine, renforcée par dix ans de calme, d'atonie politique et de fièvre industrielle; d'un autre côté, il voit se rallumer toutes les ardeurs d'une vie politique inextinguible, et il a conscience que, dans l'état actuel de la civilisation, un gouvernement n'est fondé, n'a droit au titre de gouvernement régulier, que lorsqu'il régit une nation libre. C'est une vérité tellement établie, qu'entre des conservateurs prévoyants, il ne doit y avoir difficulté que sur la question de moment. Or, ce n'est qu'en retardant l'expérience qu'on en augmentera les dangers. Elle était plus sûre après la guerre d'Orient qu'après la guerre d'Italie, après la guerre d'Italie qu'après les élections de 1863, plus sûre enfin à l'époque de ces élections qu'elle ne le sera désormais. C'est ce que paraissait comprendre M. de Morny, lorsque à l'ouverture de la précédente session, le 6 novembre 1863, il disait au nouveau Corps législatif : « Le gouvernement ne s'émeut pas du mot de liberté. C'est le souverain qui est la cause première de ce mouvement. » Dix-huit mois ont passé sur ces paroles; l'orateur qui les prononçait vient de mourir. N'est-il pas temps de se demander si un acte quelconque est venu les confirmer, et s'il est encore quelqu'un qui puisse admettre que « le gouvernement ne s'émeut pas du mot de liberté? »

L'éloge qui a été le plus prodigué à M. de Morny par les panégyristes de la dernière heure, et qui de l'ancien président du Corps législatif faisait un libéral, est peut-être celui qui lui convenait le moins ; son tempérament même y répugnait. Dégagé des liens de famille à l'origine, il fut porté vers la vie publique, non par la passion politique, mais par les affaires ; de plus il fut dans sa jeunesse officier dans l'armée d'Afrique. Il garda de là un peu de cette insouciance de l'officier de fortune qui assied son avancement sur le péril, avec des habitudes de calcul en plus. Il s'était attaché d'abord au monde officiel de la monarchie de Juillet, s'y était créé mille liens d'affaires et de plaisirs, et, dans les cadres censitaires, s'était fait classer comme l'un des espoirs du centre ministériel. La révolution de Février ne fut pas pour lui un coup de foudre, mais un contre-temps qui l'atteignit et venait, ce nous semble, déconcerter ses ambitions. Il fut dès lors l'un des plus actifs propagateurs de la réaction et se prépara, surtout à partir de l'élection présidentielle, à coopérer à une restauration monarchique qu'il considérait comme assurée. Son attitude, de tout temps,

Digitized by Google

peut se résumer, comme on le voit, dans le mot qu'il prononça le 1er décembre au soir, et dont l'authenticité paraît acquise : « S'il se donne un coup de balai quelque part, je serai du côté du manche. » Tels étaient les antécédents de M. de Morny avant le coup d'État ; nous ne parlerons pas de la part qu'il y prit, ni des mesures rigoureuses dont il le fit suivre : il nous manque pour cela ou assez de sang-froid ou assez de liberté. En prononçant son oraison funèbre, M. le ministre d'État a cru devoir mettre au premier plan ces souvenirs et provoquer sur ce point la mémoire de ses auditeurs ; peut-être eût-il mieux fait de s'en remettre à l'histoire, qui n'appartient pas plus aux vainqueurs qu'aux victimes ; il eût dû, en tout cas, s'abstenir, en face de la tombe, de parler de la « gaieté » qu'a pu conserver M. de Morny dans cette circonstance, et se souvenir qu'à la même époque, il y avait nécessairement des milliers de familles à qui il était impossible de partager cette bonne humeur. Quoi qu'il en soit, il n'est pas sans intérêt d'examiner les causes de cette réputation de libéralisme que M. de Morny avait recueillie dans les dernières années de sa vie. Il n'avait dans l'esprit rien des habitudes de généralisation qui soumettent une carrière politique à des principes arrêtés. Son intelligence était, non pas large, mais ouverte et prompte à l'assimilation ; il savait trouver à ses desseins politiques un point de contact avec les doctrines des écoles les plus diverses. Il esquivait les discussions les plus dangereuses en vivant en bonne amitié avec toutes les théories, et sans efforts empruntait à ses adversaires leur langage sans rien abandonner de ses visées. Ajoutez à cela, suivant le témoignage presque unanime de ceux qui ont été en relations avec lui, un talent personnel de séduction, et l'on comprend comment il a pu neutraliser certains obstacles et appeler à lui la confiance d'hommes difficiles à désespérer. La situation lui était éminemment favorable ; par sa modération envers une minorité peu nombreuse, il pouvait, au risque d'irriter parfois la majorité, contribuer à modérer au dehors l'opinion puissante dont la minorité parlementaire n'était qu'une incomplète représentation. Sa position exceptionnelle auprès du chef de l'État permettait de voir en lui un homme assez influent pour obtenir l'application des réformes libérales qu'il aurait adoptées. Pour les politiques affolés de transactions, il représentait à merveille, dans le monde impérial, l'homme avec qui l'on peut causer. Aussi intéressé que quiconque à la conservation de l'empire, il se distinguait, avec un soin qui était encore de l'habileté, de ces esprits craintifs qui voient partout des menaces pour les institutions établies. Il est assez probable, du reste, qu'il avait senti l'urgence de certaines modifications, et cela par suite du même esprit positif et du caractère de décision qui l'avaient guidé en d'autres circonstances. Ce serait donc fausser la portée de cette mort, qui est l'événement du mois, que de caractériser M. de Morny par l'épithète d'esprit libéral ; il faut dire que c'était un conseiller décidé, clairvoyant, et qui, pour assurer la conservation de son œuvre, ne répugnait pas plus aux concessions libérales qu'aux coups de force. C'est la perte la plus sensible et la moins réparable qu'ait encore faite le gouvernement impérial ; et l'on s'explique

Digitized by Google

par là l'impression difficile à définir, mais en tout cas considérable, que cette mort a produite dans Paris. La succession politique de M. de Morny ne saurait donc, à proprement parler, être recueillie; et l'on ne peut s'occuper du vide qu'il laisse qu'à l'égard de la présidence du Corps législatif. Le gouvernement, pour combler ce vide, a le choix entre trois moyens : rendre à la Chambre la nomination de son président, ce qui serait à la fois l'expédient le plus simple, la restitution la plus juste, la concession la plus opportune ; ou bien choisir un président dans la majorité actuelle ; ou, en dernière analyse, faire nommer, dans le premier collége vacant, un homme d'État spécialement désigné pour ce poste, au risque de blesser une majorité dévouée. De ces trois déterminations, la dernière paraît généralement considérée comme la plus probable ; elle nous semblerait, à nous, la moins heureuse de toutes manières ; mais ce que tout le monde sent, c'est que le président le plus utile au gouvernement sera celui qui saura le mieux protéger la majorité contre la surabondance de sa force et lui épargner les contre-coups toujours redoutables de cet entraînement que M. Paul Bethmont, en sa qualité de nouvel arrivant, appelait ingénument l'autre jour du nom de tumulte, et que M. le vice-président Schneider, dans son expérience des habitudes de la Chambre, a ramené aux proportions d'un simple bruit.

La mort de M. de Morny a produit dans les régions officielles l'émotion à laquelle on pouvait s'attendre. C'était déjà sous l'impression de son état désespéré que s'est ouverte la discussion de l'adresse au Sénat ; ainsi s'explique, selon toute apparence, un petit incident assez surprenant qui a signalé la première séance. M. le marquis de Boissy a entamé la discussion générale ; la loi nous permettrait d'analyser son intéressant discours, que notre savoir-faire faillirait à la tâche. On y voit défiler, sans aucun ordre hiérarchique, le gouvernement parlementaire, Mazzini, Charlotte Corday, la convention du 15 septembre, les décorations étrangères, le chien du pauvre, la perfide Albion et l'Œil-de-Bœuf. Si dans sa course vagabonde, l'honorable marquis n'a pas entraîné tout le Sénat dans l'Empire du Milieu, c'est que le Sénat a paru résister à une locomotion aussi effrénée. Dans le cours de cette conversation à bâtons rompus, l'orateur a laissé tomber un mot sur l'éventualité de la mort du chef de l'État. Ce mot, était-il bien urgent de le relever ? M. le maréchal Magnan l'a cru, et s'est empressé de déclarer avec chaleur que l'Empereur mort, le Prince impérial lui succéderait. Cela n'avait pas besoin d'être dit ; car cela résulte le plus explicitement possible de la constitution confiée à la garde du Sénat. Si donc on s'était abstenu de prolonger une discussion dont la conclusion ne pouvait être douteuse, on aurait enlevé au brave général Husson l'occasion de rappeler le souvenir toujours attristant du Sénat de 1814, et M. le maréchal Magnan ne serait pas arrivé lui-même à nous montrer, au lendemain de l'événement prévu, le pays sanctionnant des décisions prises par le Sénat et le Corps législatif. La transmission de la couronne est réglée par le sénatus-consulte de 1852 ; le Sénat et le Corps législatif n'ont rien à décider, et le pays n'a rien à sanctionner. Telle est, du moins,

Digitized by Google

la doctrine de la constitution, et si une supposition différente a été émise devant le Sénat sans être combattue, il faut l'attribuer sans doute à ce que la question posée avait elle-même d'imprévu et d'inusité.

Nous ne voulons pas empiéter ici sur le terrain des études historiques. Toutefois, cette rapide esquisse du mois qui vient de s'écouler serait incomplète si nous ne disions un mot de la publication de l'*Histoire de Jules César*. On a dit avec raison que cette publication était un des actes les plus hardis de ce règne ; non pas qu'elle donne une liberté illimitée à la critique, mais parce qu'à côté des actes politiques elle livre aux méditations de tout lecteur les théories, la science, le style même du souverain devenu écrivain ; parce qu'elle permet les comparaisons, parce qu'elle fait connaître les idées les plus générales et par conséquent les plus sujettes à controverses d'un prince qui, depuis son avénement, ne s'était guère révélé que par des actes, et dont les écrits antérieurs ne pouvaient plus exprimer aussi exactement la pensée actuelle. Ainsi les hommes qui sont restés attachés aux régimes tombés seront nécessairement intéressés par cette appréciation du rôle de Cicéron : « Lorsque César poursuivait laborieusement le cours de sa destinée, le génie de Cicéron, au lieu de comprendre l'avenir et de hâter le progrès par sa coopération, résistait à l'élan général, niait l'évidence, et ne savait pas, à travers les défauts de certains adhérents du pouvoir, discerner la grandeur de la cause. » On pourra se demander, après l'auteur, si le gouvernement d'une nation doit appartenir à un homme, que la Providence prendra la peine de susciter, qui réunira dans une proportion de son choix « les qualités essentielles et les idées justes de chacun de ses devanciers ; » qui jugera que « la société courant à sa perte, un remède héroïque est indispensable pour la sauver, » et que, par suite, « on peut légitimement violer la légalité; » qui, enfin, entreprendra de constituer un nouveau parti, au risque de recourir quelquefois « à des agents peu estimables. » Quelques-uns penseront peut-être, au contraire, que le meilleur gouvernement est celui qui, par le jeu naturel des institutions libres, permet à tous les partis existants d'espérer légitimement le pouvoir, sans sortir de la légalité et sans passer par la voie des conspirations et des intrigues.

Au rôle éclatant de César, missionnaire de la Providence, le monde moderne préférera la présidence éphémère d'Abraham Lincoln, l'avocat ferme et honnête qui gouverne de la Maison-Blanche la plus grande république du monde, et qui avant quatre ans redeviendra simple citoyen de l'Union, qu'il aura sauvée par la légalité. Nous ne connaissons dans l'histoire romaine rien de plus éloquent et de plus élevé, en dépit d'une forme un peu mystique, que le discours prononcé par le président de l'Union à l'occasion de sa deuxième installation. L'histoire conservera ces belles paroles : « Nous espérons ardemment que ce grand fléau de la guerre disparaîtra promptement. Cependant, si Dieu veut qu'il continue jusqu'à ce que toutes les richesses produites par deux cent cinquante ans du travail non rétribué de l'esclave aient été englouties, jusqu'à ce que chaque goutte de sang arrachée par le fouet ait été payée par une autre tirée par le glaive, —

Digitized by Google

comme il a été dit il y a trois mille ans, ainsi nous devons dire encore que les jugements du Seigneur sont vrais et justes tout à la fois. » Il ne faut pas l'oublier, c'est un gouvernant qui déduit avec cette virilité la plus haute philosophie d'un conflit dans lequel il est partie, et qui constitue sans nul doute le plus formidable événement de l'heure présente.

GUSTAVE ISAMBERT.

CHARLES DOLLFUS.
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET C^e^, A SAINT-GERMAIN.

Digitized by Google

LE CAP PLOUHA

DIALOGUES

SUR

DANTE ET GOETHE[1]

TROISIÈME DIALOGUE

DIOTIME — VIVIANE — ÉLIE — MARCEL

Par une de ces brusques variations des vents qui sont si fréquentes au bord de la mer et qui changent instantanément l'aspect du ciel et des eaux, l'horizon de Portrieux dans la matinée du deux septembre n'était que splendeur. Une sorte de vibration sonore et chaude animait l'atmosphère. Les oiseaux fêtaient le retour du soleil. Tout présageait une de ces belles journées d'automne qui, pareilles à certaines joies du tard de la vie, nous charment et nous émeuvent d'autant plus que nous les sentons plus proches de l'heure où tout va s'assombrir. On partit pour le cap Plouha. Les chemins défoncés par la pluie ne permettaient pas d'y risquer une voiture et des chevaux de ville; nos amis montèrent dans la carriole rustique de leur hôte. Depuis quinze ans qu'elle allait à toutes les foires, cette brave carriole était accoutumée aux ornières, et la jument blanche qui

[1] Voir la *Revue* des 1er février, 1er novembre et 1er décembre 1864.

Digitized by Google

la traînait, quoiqu'aveugle, connaissait d'instinct et de mémoire tous les mauvais pas si bien que, sans attendre d'avis, elle changeait d'allure, ralentissant ou pressant à propos pour éviter les heurts et les embourbements. La distance fut vite franchie. On traversa au grand trot le village de Saint-Quay ; on laissa sur la gauche le château de Trèveneuc avec sa longue avenue d'ormes; vers dix heures, on mettait pied à terre, et l'on descendait par un chemin creux resserré entre deux haies d'ajoncs vers les grèves de Plouha.

Viviane ne put retenir un cri de surprise lorsque, au détour du sentier, elle aperçut tout à coup la mer immense et tranquille qui se déployait dans toute sa solennité. Entre la masse aigüe du cap Plouha, à laquelle on touchait presque, et la ligne argentée, à peine visible, que traçait le cap Fréhel au plus lointain horizon, une vaste étendue d'eau, en pleine lumière, unissait par des effets merveilleux de coloration et de perspective, ses profondeurs glauques aux profondeurs azurées du ciel. Pas un mouvement, pas un bruit, pas une ombre à la surface des flots transparents, sous le dôme éthéré qu'embrasaient, à ce milieu du jour, tous les feux du soleil. De clartés en clartés, d'étincelles en étincelles, l'œil ébloui ne savait plus où se prendre. C'était comme un enivrement de lumière, comme un rêve extatique de la nature endormie.

Diotime ayant rejoint Viviane, elles demeurèrent longtemps ensemble à contempler ce spectacle. Sans se parler, elles avaient enlacé leurs bras, et la main dans la main, émues d'une même pensée, elles s'appuyaient l'une à l'autre.

Qui les eût vues ainsi, ces deux nobles figures de femmes, l'une sous ses voiles de deuil, l'autre sous les plis droits de son vêtement blanc, debout, immobiles, se détachant comme un marbre antique, dans la pure atmosphère, à ces derniers confins de la terre et de l'Océan, il eût dit avec le poëte : *Numen adest.* Il était là, en effet, le dieu; il parlait dans le silence sacré de l'espace infini et dans le silence plus sacré encore des tendresses humaines.

Ce fut la voix de Grifagno qui rompit le charme. Le lévrier avait suivi son maître qui, avec l'aide de Marcel et de M. Évenous, était allé disposer tout pour un campement sur la plage. Mais s'ennuyant bientôt de ne pas voir Viviane, Grifagno revenait sur ses pas; il bondissait, japait, agitait l'air de sa longue queue fauve; il avertissait enfin à sa façon que l'heure du repas lui semblait venue.

Lorsque les deux amies s'avancèrent dans les rochers, elles y trouvèrent, qui les attendait, une table dressée. Dans une enceinte natu-

Digitized by Google

relle, d'aspect druidique, autour d'un quartier de roche aplati, poli par la vague et qu'on aurait pu croire façonné de main d'homme, on avait étendu des nattes épaisses sur lesquelles, au dire d'Élie, on allait, à demi couché, dîner à la romaine. Un pâté énorme, des salaisons, des galettes, du miel et des figues, quelques bouteilles d'un vin vieux de Bordeaux, tel qu'il ne s'en boit qu'en Bretagne, chargeaient la table cyclopéenne. Une voile empruntée à Portrieux au patron de la barque qui conduisait nos amis en mer, et que l'on avait nouée à deux perches solidement fixées dans le sol, projetait son ombre légère sur la salle du festin et l'abriterait du vent s'il venait à s'élever.

Diotime et Viviane louèrent beaucoup les ordonnateurs de la fête; mets et vins furent trouvés exquis. Marcel manifestait gaiement un appétit héroïque; Grifagno sollicitait du regard et happait au vol les morceaux rapides qu'on lui lançait à l'envi pour éprouver son agilité.

— Convenez, dit Marcel, que M^me^ Évenous a bien fait les choses et que notre banquet en plein air surpasse le banquet de Platon.

— Pourvu, dit la gracieuse Viviane, que l'*Étrangère de Paris* l'assaisonne et le relève de sa sagesse; pourvu que notre Diotime à nous, de qui l'autre eût été jalouse, veuille nous faire entendre sa parole à ravir Socrate.

Diotime s'inclina en signe de modestie et de consentement.

ÉLIE.

Aujourd'hui, Diotime, c'est à moi, ne vous déplaise, que vous allez avoir affaire. Jusqu'ici vous avez eu beau jeu à nous parler de Dante, mais je n'ai pas oublié, comme dit Montaigne, « notre premier propos » quand nous étions seul à seul, à cette même place, et que je m'étonnais si fort de vous entendre comparer Dante et Gœthe. Nous nous sommes beaucoup écartés (je ne m'en plains pas) de notre point de départ. La dispute, s'il vous en souvient, avait commencé au sujet du rapprochement que vous vouliez faire entre la *Divine Comédie* et le poëme de *Faust*. Vous nous avez admirablement démontré et fait sentir que la *Comédie* est un chef-d'œuvre, je suis porté à croire que *Faust* en est un autre ; mais franchement ce n'est là encore qu'une analogie trop générale pour que je me déclare vaincu, et, malgré votre éloquence, ou plutôt sous le charme de votre éloquence, je dis avec Viviane : Vive le paradoxe !

DIOTIME.

En vous parlant si au long de Dante, je n'ai pas oublié notre dispute,

Digitized by Google

mon cher Élie. Je me suis laissée entraîner par mon sujet, c'est-là tout; et pourtant je ne vous ai pas dit la dixième partie de ce que j'aurais dû vous dire. Il est très-malaisé de quitter la *Divine Comédie*, plus malaisé encore d'en parler dignement. Enthousiastes ou critiques, ignorants ou doctes, nous n'arrivons qu'à une compréhension très-incomplète de ce monument extraordinaire vers qui l'esprit humain, à mesure qu'il s'en éloigne, se retourne de siècle en siècle, pour le contempler mieux, d'un point de vue nouveau, dans une autre perspective, et qui semble toujours grandir à l'horizon comme pour dominer toujours la scène agrandie. Il en sera ainsi du poëme de *Faust*, tout l'atteste déjà, bien que pour lui la postérité commence à peine; et puisque vous me rappelez, Élie, notre premier propos, j'y reviens, et je vous propose maintenant de me suivre dans le voyage où je voudrais m'aventurer de l'enfer au ciel de Gœthe, comme vous m'avez suivie hier de l'enfer au ciel de Dante.

VIVIANE.

Nous voici tout prêts.

DIOTIME.

Disons auparavant quelques mots de la vie de Gœthe, sans laquelle sa tragédie ne s'expliquerait guère mieux que la *Comédie* sans la vie de Dante; et malgré vos préventions, Élie, peut-être en viendrez-vous à convenir que si ces deux génies sont pour moi comme un seul guide et un seul maître, et si en éclairant l'une par l'autre leur œuvre et leur vie je vois s'en dégager l'idéal complet de la conscience et de la destinée humaine, une sorte de *poétique du salut* (passez-moi l'expression), il pourrait bien y avoir là autre chose qu'un jeu de mon esprit et le goût puéril du paradoxe.

ÉLIE.

Vous êtes sévère pour vos amis, Diotime; mais je l'ai mérité, et j'implore mon pardon.

Diotime tendit la main à Élie en s'excusant à son tour de sa vivacité. Par une question jetée à la traverse, Viviane coupa court à ce petit incident.

VIVIANE.

L'ai-je rêvé, ou ne m'avez-vous point dit que vous aviez connu Gœthe?

Digitized by Google

DIOTIME.

Je l'ai vu une fois, étant toute enfant.

VIVIANE.

Et vous vous en souvenez?

DIOTIME.

Comme si c'était hier.

MARCEL.

Où donc avez-vous vu le grand homme?

DIOTIME.

A Francfort, en 1815. Vous savez que ma mère était Allemande.

MARCEL.

Il y paraît bien un peu, sans reproche.

DIOTIME.

Sa famille était en relation d'amitié et de bon voisinage avec la famille de Gœthe. La mère de Wolfgang venait très-fréquemment chez ma grand'mère. C'est là qu'eut lieu la majestueuse entrevue de *Frau Rath* avec Mme de Staël, si plaisamment racontée par Bettina. C'est dans la maison de campagne tout proche de la ville, où ma grand'-mère passait ses étés et où vous êtes allé voir l'*Ariane* de Danneker, que j'entendis pour la première fois le nom de Gœthe...

MARCEL.

Et que le dieu vous apparut! Vous rappelez-vous en quelles circonstances?

DIOTIME.

Tous les moindres détails me sont restés présents. C'était un après-dîner; je jouais au jardin avec de petites compagnes. Tout à coup nous voyons venir à nous, par une longue allée droite, un vieillard entouré d'une société nombreuse et qui paraissait lui rendre de grands honneurs. Notre premier mouvement fut de fuir, mais trop tard; on nous avait aperçues, on m'appelait. Il fallut s'approcher. Le vieillard me sourit; il me prit par la main, me dit quelques paroles que je n'entendis pas, et, s'étant assis sur un banc, il me retint à ses côtés, inter-

Digitized by Google

dite. Peu à peu, pendant qu'il s'entretenait avec mes parents, je m'enhardis jusqu'à lever sur lui les yeux.

VIVIANE.

Quel âge avait-il alors ?

DIOTIME.

Voyons... Gœthe est né en 1749. Ceci se passait pendant les *Cent-Jours*. Mon père, en partant pour la Vendée, voulant nous savoir en sûreté, nous avait envoyées attendre la chute de l'*usurpateur* (c'est ainsi que les royalistes appelaient alors Buonaparte) dans la famille maternelle. Gœthe devait donc avoir alors soixante-six ans. Mais je me rappelle très-bien qu'il ne me fit pas du tout l'effet que produisaient sur moi les autres vieillards. Il se tenait très-droit. Son visage me paraissait plus grand, plus ouvert, et comme mieux éclairé que celui des personnes qui l'entouraient. Ses yeux énormes, qui me regardaient avec une extrême douceur, me donnaient à la fois envie de pleurer et de l'embrasser. Lorsque, prenant congé de mes parents, il mit sa main sur ma tête, et l'y laissa (Gœthe aimait passionnément les beaux cheveux blonds, et les miens ressemblaient alors aux vôtres, Viviane), je n'osais plus respirer. Peu s'en fallut que je ne me misse à genoux comme pour ma prière. — Et tenez, encore aujourd'hui, je ne parle pas avec indifférence de ce moment. J'y attache je ne sais quelle superstition. Je me persuade (vous souriez, Marcel, vous devinez ce que je vais dire), eh bien, oui, je me persuade que la main du vieillard sur la tête de l'enfant y a laissé de lui quelque chose, je ne sais quelle vague et triste bénédiction... Avant-hier encore, en me promenant ici avec vous sur ces belles grèves de Plouha, toute heureuse de votre tendre amitié, et toute émue de ce doux rayon du soir à mes cheveux blanchis, j'en rendais grâces, à part moi, au bon génie apparu à mon enfance, dans le jardin maternel ; à ce génie bienfaisant que j'ai senti là toujours, près de moi, dans mes peines les plus cruelles, que je n'ai jamais invoqué en vain dans mes délaissements, et vers qui, à cette heure, réconciliée avec le sort et récompensée par vous, je m'écrie du fond de l'âme : O mon père Gœthe, vous du moins, vous jamais, vous ne m'avez abandonnée !

Diotime se leva et fit quelques pas sur la grève. On feignit de n'y pas prendre garde. Elle avait de ces brusques retours sur elle-même, au réveil de poignantes tristesses que ses amis n'avaient pas connues et qu'ils respectaient en silence. — Lorsqu'elle revint s'asseoir :

Digitized by Google

Il n'en est pas moins vrai, dit Viviane en renouant de sa main légère le fil brisé de l'entretien, que ce n'est pas l'analogie, mais le contraste qui frappe tout d'abord entre Dante et Gœthe.

ÉLIE.

Vous pourriez dire entre le génie italien et le génie allemand qui sont aux antipodes.

DIOTIME.

Pas autant que vous croyez, mon cher Élie. La politique a opposé les deux nations, mais leur instinct, dès qu'il se sent libre, les rapproche. L'Allemagne et l'Italie aspirent l'une vers l'autre, sentant peut-être qu'elles devront un jour se compléter l'une par l'autre.

MARCEL.

Il paraîtrait, en effet, que les idées allemandes se propagent rapidement en Italie à mesure que les Allemands s'en vont.

DIOTIME.

Plus d'un de vos amis a pu vous le dire, et les Italiens en conviennent. Ces jours passés, en ouvrant son cours à Milan, Ausonio Franchi signalait à ses jeunes compatriotes le danger de se laisser par trop *entédesquer* « intedescare. » Hegel est là déjà, introduit par le successeur de Vico, en plein soleil de Naples. Les psaumes protestants se chantent sur les bords de l'Arno. On lit à haute voix la bible germanique sous le toit féodal des barons toscans; la circulation indéfinie de Mohleschott, descendue avec lui des Alpes, pénètre les universités du Piémont; et voici que, enchanté à son tour par l'art italien, l'enchanteur *Fausto* captive en ses rimes sonores l'oreille italienne.

ÉLIE.

Est-ce que le *Faust* de Gœthe a été traduit en italien ?

DIOTIME.

Et traduit excellemment, en beaux vers, par Anselmo Guerrieri. — Les Allemands, cela se comprend mieux, subissent jusqu'à la folie, jusqu'à la *Sehnsucht* dont on meurt, le charme irrésistible de l'Italie. Le tombeau de Platen à Syracuse en fait foi; Winkelmann, et après lui les plus grands peintres contemporains, quittent le pays natal, le foyer, la religion des ancêtres, toutes choses aimées, par désir

Digitized by Google

de la beauté romaine. Nulle part la dévotion à Dante n'a trouvé d'aussi fervents adeptes que dans la patrie de Klopstock, Schelling, Schlosser, de Witte, le roi Jean de Saxe et tant d'autres célèbrent à l'envi, ils interprètent avec une érudition passionnée la *Comédie divine*. Pour sa plus grande et sa meilleure partie, la littérature dantesque est allemande.

Quant à Gœthe, lui qui jamais n'exagère, il date de son séjour à Rome une révolution dans tout son être. Lorsqu'il entre dans Rome, il est saisi d'un saint respect; il y voudrait garder « le silence de Pythagore. » C'est à Rome qu'il se recueille véritablement pour la première fois, et que, « se sentant petit, » il entre humblement à cette grande école de la destinée humaine, d'où il sortira changé de part en part, pénétré jusqu'à la moelle des os (c'est toujours lui qui parle) de ce sentiment solennel de l'existence, de cette paix, de cette inaltérable sérénité qui le feront semblable aux dieux.

VIVIANE.

Comment un voyage en Italie a-t-il pu changer jusqu'à la moelle des os un homme de la trempe de Gœthe, fort et froid comme ce granit?

DIOTIME.

Vous tombez dans l'erreur française, ma chère Viviane, en attribuant à la jeunesse de Gœthe la force de son âge mûr et le calme de sa vieillesse.

VIVIANE.

Je ne me suis jamais figuré Gœthe, il est vrai, autrement que avancé en âge, assez indifférent et tout à fait impassible.

DIOTIME.

Gœthe a été jeune, et très-jeune, Viviane. Sa jeunesse a été la proie des passions. Son imagination, comme celle de Dante, s'emportait à toutes les ardeurs. Assailli de tentations, pressé de désirs contraires, « la tête ceinte d'erreurs, » comme le Florentin, sollicité, lui aussi, par l'inquiet esprit de nouveauté qui commençait à souffler sur le monde, prenant et quittant tous les chemins, « la voie droite et les voies fallacieuses, » fantasque, dissipé, présomptueux, indisciplinable; tour à tour épicurien, stoïcien, mystique, tourmenté et tourmentant, dévastateur de sa propre paix et de la paix d'autrui, entraîné, comme il l'a dit, « sur le char du destin par de fougueux coursiers que fouettent les esprits invisibles, » tel fut longtemps celui de qui l'on pouvait

Digitized by Google

douter en le voyant « s'il était le diable ou Gœthe; » tel il s'est peint lui-même dans le récit qu'il nous a voulu laisser de sa jeunesse.

ÉLIE.

Accorderiez-vous aux Mémoires de Gœthe une confiance entière? Le titre qu'il leur donne, *Vérité et Poésie*, ne doit-il pas nous tenir en garde?

DIOTIME.

Ce titre si philosophique m'avertit seulement qu'il ne s'agit pas ici d'une de ces existences médiocres, sans poésie comme sans vérité, où les faits glissent à la surface et ne s'enchaînent dans la mémoire de celui qui les raconte que par leur ordre de date, mais que nous sommes en présence d'une de ces grandes destinées où l'idéal et la réalité, s'entre-croisant perpétuellement, forment dans les profondeurs de l'être une trame et une chaîne serrées, et composent ensemble un harmonieux dessin où rien ne saurait plus être distingué ni séparé, fut-ce dans le souvenir d'un Gœthe.

MARCEL.

Mais savez-vous que vous nous faites-là une mystique apologie du mensonge?

DIOTIME.

Mettre tout son art dans sa vie et toute sa vie dans son art, comme le fait Gœthe, c'est un divin mensonge, Marcel, et par qui l'on gagne l'immortalité.

MARCEL.

Mais enfin votre Dante ne l'a pas fait, lui, ce mensonge divin.

DIOTIME.

Ne venons-nous pas de voir que, dans sa *Comédie*, il a reproduit, en les poétisant jusque dans leurs moindres détails, transformé, symbolisé les réalités de sa vie?

ÉLIE.

En effet, plus qu'aucun poëte, Dante a mis, comme vous le dites si bien, toute sa vie dans son art; mais son art dans sa vie? je ne l'y saurais voir. Ce parfait équilibre qui s'établit, après de courts orages, dans l'intelligence de Gœthe, ce raisonnable arrangement des choses, cette accommodation à la circonstance, cette *objectivité* (pour parler comme

Digitized by Google

vos Allemands) qui le met, lui et son génie, hors de l'atteinte des passions, hors des combats, hors des perplexités de son siècle, il n'y en a pas trace dans l'existence révoltée de l'Allighieri, dans cette âme dévorée d'angoisses jusqu'à sa dernière heure.

DIOTIME.

La dernière heure sonna pour l'Allighieri au moment où la révolte achevait de gronder dans son âme et dans sa vie. Il quitta le monde prématurément, sans avoir parcouru comme Gœthe toutes les phases de son existence. Il mourut, ne l'oublions pas, à cinquante-six ans, au seuil de l'âge, désabusé, retiré des factions dans une « solitude amie, » alors que, venant d'achever sa cantique céleste, il entrait enfin dans la paix que sa jeunesse inquiète demandait vainement à la porte des cloîtres et cherchait éperdue sur le sein des femmes. Dante cessait de vivre quand, guéri de toutes ambitions et de toutes illusions terrestres, il se faisait peu à peu semblable à ces grandes ombres tranquilles dont il avait vu passer dans les limbes le majestueux cortége, et qui s'y étaient entretenues avec lui des choses éternelles. Qui pourrait dire ce qu'eussent été pour le chantre du Paradis ces années, retranchées par la mort, qui mirent au front de Gœthe la sérénité? Rappelons-nous que c'est précisément dans ce long cours de temps qui s'écoule pour le poëte germanique entre sa cinquante-sixième et sa quatre-vingt-deuxième année qu'il élève sa pensée, pour ne l'en plus laisser descendre, dans les régions les plus hautes de la science et de la religion. C'est durant cet intervalle qu'il s'attache de tout son génie à l'étude des lois immuables de la nature, qu'il achève de s'initier aux mystères de la beauté grecque, qu'il se tourne, en esprit de sacerdoce, vers l'antique et lumineux orient. C'est alors que, ayant poétiquement transformé, lui aussi, ses révoltes et ses désespoirs, tout ce qui restait en lui de son Werther et de son Prométhée, il enseigne dans ses œuvres cette noble morale d'équité compatissante envers les hommes et d'adoration désintéressée de Dieu, qui désormais sera la règle de sa vie et la joie de son grand cœur pacifié. C'est dans ces vingt-six années refusées à Dante que Gœthe, étouffant de sa propre main les explosions d'un tempérament toujours jeune et les flammes menaçantes des tardives amours, développe dans la calme atmosphère de ses romans philosophiques tout l'ensemble de ses idées sur les rapports de l'homme avec la nature, avec son semblable, avec son Dieu; c'est alors que, de sa parole et de son exemple, il atteste le progrès indéfini de l'esprit humain, la sanctification de la vie par le travail, l'amélioration

Digitized by Google

mutuelle des hommes justes par l'amitié, la grandeur des humbles, l'innocence des coupables; et que, pénétrant des tendresses de Jésus le panthéisme géométrique de Spinosa, il chante, dans son second Faust, à la sagesse éternelle, l'hymne de l'éternel amour.

ÉLIE.

Votre explication est très-belle, mais dans votre désir d'atténuer les contrastes, ne prêtez-vous pas à Dante plus d'inclination à la paix qu'il n'y en eût jamais dans son âme, et ne supposez-vous pas chez Gœthe des tempêtes intérieures qui n'ont grondé, peut-être, que dans votre imagination? Gœthe aurait-il jamais pu écrire l'*Enfer*, lui qui ne voulait pas même écrire des chants guerriers, parce qu'il ignorait la haine? Et Dante eut-il pu voir éclater la Révolution sans s'y jeter?

DIOTIME.

Regardez, Élie, cette mer paisible; rappelez-vous ce qu'elle était avant-hier. Que s'est-il donc passé dans le mystère des eaux profondes pour qu'elles aient ainsi changé d'aspect et d'accent? Ligne, couleur, lumière, mouvement, tout est contrasté; et pourtant c'est le même océan; ce sont les mêmes rochers, le même ciel; et nous sentons là je ne sais quelle identité de vie, une sorte d'individualité déterminée à qui nous donnons le même nom, et qui nous attire d'un même attrait. Il en est ainsi pour moi du calme gœthéen et de la tourmente dantesque. J'y reconnais le même élément, apaisé ou soulevé, le même génie.

Il se fit un silence. Puis Diotime, ayant tiré d'un étui de voyage qu'elle avait apporté avec elle un petit cahier écrit de sa main, elle en parcourut rapidement quelques feuillets et commença ainsi :

A l'heure où Wolfgang Gœthe voyait le jour (c'était le 28 août, en plein midi, à Francfort-sur-le-Mein), les constellations étaient propices. Gœthe, pas plus que Dante, ne néglige de nous l'apprendre. Le soleil, nous dit-il, était dans le signe de la Vierge; Jupiter et Vénus...

MARCEL.

Jupiter et Vénus en plein XVIII^e^ siècle! Votre Gœthe, l'ami des Humboldt, croyait aux astres propices!

DIOTIME.

Il y croyait poétiquement, à peu près comme Dante, je suppose; comme il croyait aux songes, aux démons. Il en parlait en souriant,

Digitized by Google

mais d'un sourire grave; il n'en aurait pas ri. Bien qu'il eût poussé, comme Dante, aussi loin qu'il était possible l'observation des phénomènes naturels et l'étude de leurs lois, peut-être même à cause de cela, les relations occultes de l'homme avec le monde invisible ne le trouvaient point esprit fort. Les superstitions populaires lui étaient sacrées.

VIVIANE.

Gœthe n'appartenait-il pas au peuple par sa naissance?

DIOTIME.

La famille de Gœthe était d'humble origine; son bisaïeul ferrait les chevaux dans le comté de Mansfeld, son aïeul taillait le drap. Devenu maître en sa profession et citoyen de la ville de Francfort où il était venu s'établir, et où il se maria deux fois, en possession d'une petite fortune bien acquise, le grand-père de notre poëte avait pu quitter les ciseaux et donner à ses fils l'éducation libérale. L'un d'eux, Jean Gaspard, celui qui fut le père de Wolfgang, devint un jurisconsulte distingué, et reçut de l'empereur CharlesVII le titre de conseiller impérial.

ÉLIE.

Comment y avait-il des conseillers impériaux dans une ville libre? car Francfort était bien alors une république, n'est-ce pas?

DIOTIME.

Francfort était politiquement une ville libre, historiquement une ville impériale. Elle se vantait de tirer son nom du passage des armées de Charlemagne, et gardait avec orgueil la bulle d'or de Charles IV dans son antique *Rœmer*, où se faisaient l'élection et le couronnement des empereurs. Mais elle avait, comme les cités italiennes, son gouvernement municipal où les artisans avaient part. Elle élisait, en des scrutins compliqués à la vénitienne, ses magistrats pour une durée très-courte. Pas plus que la commune de Florence, elle n'entendait qu'on vint du dehors s'immiscer dans ses affaires.

MARCEL.

Vous n'allez pas comparer, je suppose, Francfort à Florence?

DIOTIME.

Il ne faudrait pas m'en défier. Je ne voudrais pas pousser la chose à

Digitized by Google

outrance; mais quelques traits généraux de comparaison, je les trouverais bien dans le site, dans la physionomie, dans l'activité propre aux deux villes.

ÉLIE.

Je n'ai jamais vu Francfort, quoique j'aie fait une partie de mes études à Heidelberg.

DIOTIME.

Francfort est une des villes les plus agréables que je connaisse, et des plus originales par ses contrastes. Elle est assise sur les bords d'une rivière charmante, dans une large vallée, bornée à l'horizon par la chaîne du *Taunus* que l'on a comparée aux montagnes de la Sabine. Aujourd'hui les remparts de Francfort sont abattus, mais au temps de Gœthe ils se dressaient, rudes et noircis, au milieu des prairies, des vergers, des jardins, où l'air pur qui descend des cimes boisées entretient une fraîcheur délicieuse. Sa vieille cathédrale, les hautes grilles de ses couvents, ses tours, ses ruelles tortueuses, ses escaliers obscurs s'enfonçant sous des voûtes profondes, son immonde Ghetto, ses toits aigus habités des cigognes, rendaient présents et vivants dans Francfort tout le moyen âge. Les fêtes du couronnement avec leurs pompes traditionnelles, les grandes foires privilégiées depuis le XIV^e^ siècle, et qui s'ouvraient au pied du *Rœmer* en cortéges symboliques, le gymnase dont la fondation datait du XVI^e^ siècle, l'esprit indépendant et railleur de la population, son goût vif pour le théâtre, animaient et relevaient dans cette cité marchande la médiocrité de la vie bourgeoise. Comme dans tous les pays protestants, le désir du progrès et la culture y descendaient jusqu'au plus bas des couches populaires. Les artisans étaient aisés et instruits. La Bible imagée, le chant des psaumes, les vieilles légendes du Rhin entretenaient au foyer et même au comptoir une certaine flamme poétique. On croyait dans Francfort à la puissance des livres; on leur faisait l'honneur de les brûler.

VIVIANE.

On brûlait les livres dans votre chère ville natale?

DIOTIME.

Eh mon Dieu, oui; tout comme à Florence. A deux pas de la maison de Luther, à la veille de la Révolution, le petit Wolfgang vit un jour tout un ballot de livres français jetés sur le bûcher, aux flammes de

Digitized by Google

l'*anathème* où trois siècles auparavant Savonarole brûlait le divin Platon. L'histoire est ainsi faite; elle souffre des attardements et des invraisemblances que la plus hardie fiction n'oserait admettre.

L'imagination du jeune Gœthe fut très-troublée par cette exécution sauvage d'une chose inanimée; plus encore par les vestiges humains qu'il aperçut un jour, dans ses récréations enfantines, pendants, depuis deux siècles, aux fourches patibulaires. L'humiliation des juifs, renfermés chaque soir dans leur quartier boueux et puant, n'étonnait pas moins son âme candide. Bientôt d'autres spectacles, plus terribles et plus grandioses, lui ouvrent, comme à Dante, ce que l'on pourrait appeler les horizons épiques. Le tremblement de terre de Lisbonne plus retentissant que la catastrophe du pont *alla Carraja*, la guerre de Sept ans et son héros, l'occupation de Francfort par les Français, les passages rapides et calamiteux de troupes amies ou ennemies, le canon des batailles rangées aux portes de la ville, les incendies, les pillages, et, pour parler avec le poëte, « le démon de l'épouvante répandant ses frissons par toute la terre; » puis enfin, comme gage de temps meilleurs, le couronnement du roi des Romains, qui me semble, dans l'existence de Gœthe, jouer le même rôle que le jubilé du pape Boniface dans l'existence de Dante, tous ces événements précipités imprimèrent de bonne heure à l'âme de Wolfgang quelque chose de cette solennité que le pinceau de Giotto a mis au front du jeune Dante. Gœthe est de bonne heure, comme l'Allighieri, porté par le spectacle des injustices humaines et des rigueurs divines à la méditation, à la rêverie solitaire. Il vit en crainte et en respect des volontés d'en haut, attentif au destin, *ahnungsvoll*, *ehrfuchhtsvoll*, nous n'avons pas en français de mots pour exprimer ces nuances, ces degrés dans la profondeur de la religiosité germanique; et ce mot même de religiosité dont je me sers, faute de mieux, il est à la fois chez nous hors d'usage et sans valeur.

MARCEL.

Dans cette religiosité de Gœthe, auriez-vous, par hasard, découvert une Béatrice?

DIOTIME.

Pas précisément une Béatrice, du moins en personne; mais, dès les plus jeunes années de Wolfgang, une influence sensible, dominante, de ce que j'appellerai l'idéal féminin dans l'amour et dans l'amitié; et, tout aux premières heures de l'enfance, une passion exaltée pour sa

Digitized by Google

sœur au berceau, qui paraît plus incroyable encore que l'amour du petit Dante pour la fille des Portinari.

VIVIANE.

Mais cete passion n'a pas, comme l'autre, laissé de traces. Elle n'a inspiré ni une *Vita Nuova* ni une *Divine Comédie*.

DIOTIME.

Si Cornélie Gœthe n'a pas reçu de Wolfgang la couronne poétique que Dante a mise au front de Béatrice; si l'auteur de *Faust* n'a pas réalisé ce qu'il appelle « le beau et pieux dessein » d'immortaliser son amie; si, au lieu de la faire revivre tout entière, comme il l'avait projeté et comme il s'y essaya, dans une œuvre de longue haleine, il n'a fait qu'évoquer un moment son ombre pour en saisir à la hâte les vagues contours, Gœthe en accuse ses heures trop rapides et le tourbillon qui les emporte. Mais dans ces vagues contours, où l'émotion tremble encore, quel charme, et que cette morte adorée nous apparaît touchante en son linceul!

VIVIANE.

Je n'ai pas souvenir de cette sœur Cornélie.

DIOTIME.

Les biographes l'ont trop négligée. Silencieuse, à l'écart, elle passe voilée dans le cortége triomphant des femmes aimées du poëte. Elle demeure, elle semble arrêtée par une invisible main, au seuil du temple, loin des chants et des parfums, et comme en crainte de l'apothéose. Lui-même, le grand artiste, il renonce à rendre toute la dignité pudique, toute la puissance douloureuse qui réside en cette personne « indéfinissable et impénétrable, » absorbée dans l'amour pur qu'elle avait voué à son frère, et qui n'entrevit des joies d'ici-bas que celle qu'il lui était interdit de souhaiter, même en rêve.

Dès le berceau, je vous le disais tout à l'heure, Cornélie fut pour son frère l'objet d'une passion jalouse. Il lui prodiguait les présents, les caresses; mais il la voulait à lui seul; il entrait en fureur quand d'autres que lui l'approchaient. A mesure qu'ils grandirent ensemble, et quand la mort de leurs autres frères et sœurs les eut laissés seuls en butte aux sévérités paternelles, les deux enfants s'unirent d'une tendresse plus étroite et se devinrent l'un à l'autre plus indispensables. Les moralistes n'ont point assez observé ces grandes amours frater-

Digitized by Google

nelles. Dans les temps et dans les circonstances les plus diverses, elles gardent toutes néanmoins un caractère particulier et en quelque sorte typique. Plus craintives et plus fidèles que les autres amours, elles sont à la fois plus tristes et plus charmantes, parce que le désintéressement est leur loi et que, toujours menacées par le cours régulier des choses, elles ne sauraient jamais être entièrement satisfaites. J'entrevois dans la résignée Cornélie quelque chose des Lucile, des Eugénie, des Henriette : le tourment d'une âme fière et délicate qui sent qu'elle aime, « comme on n'aime plus, a dit l'une d'elles, comme on ne doit peut-être pas aimer. » Dans le pâle nuage où s'enveloppent la vie et la mort de ces sœurs de poëte, que la Muse n'a fait qu'effleurer de son aile, je sens gronder sourdement la même orageuse électricité.

VIVIANE.

Est-ce que Cornélie Gœthe ressemblait à son frère ?

DIOTIME.

Plus jeune que lui d'une année, elle avait assurément quelque chose de son génie ; mais la nature ne lui donna point en partage la force et l'éclat. Elle ne naquit point belle et en pâtit. Son sexe ne lui permettant pas, comme à Wolfgang, de s'échapper au dehors, elle fut beaucoup plus que lui opprimée par le despotisme d'un père qui semble avoir été, dans la maison bourgeoise de Francfort, aussi redouté que le seigneur de Chateaubriant au féodal manoir de Combourg. La jeune fille couva longtemps au foyer des ressentiments taciturnes et d'exaspérés désirs de liberté. La noblesse de son être moral qui lui donnait sur ses compagnes une supériorité marquée ne suffisait pas, dans les jeux où venaient se joindre de jeunes garçons, à la faire rechercher. Elle demeurait isolée, et son frère était seul à lui rendre des soins.

MARCEL.

Comment Gœthe, l'adorateur idolâtre de la beauté, le païen, pouvait-il se plaire auprès d'un laideron ?

DIOTIME.

Ce païen, comme vous l'appelez et comme on l'appela longtemps en Allemagne, était, plus que personne, sensible à la beauté souffrante de l'âme chrétienne. On voit, même alors qu'il décrit avec une exactitude cruelle les disgrâces physiques de Cornélie, qu'elle exerçait

Digitized by Google

sur lui un grand charme. « Elle avait, nous dit-il, si ce n'est les plus beaux yeux, du moins les plus profonds » qu'il eût jamais vus. Son regard généreux, c'est ainsi qu'il le caractérise parce qu' « il donnait tout et ne demandait rien en retour, » était semblable au regard des saintes extatiques. C'était « un pur rayon de l'âme la plus chaste qui fut jamais. » La taille de Cornélie était svelte et bien proportionnée ; elle avait dans son port et dans son air quelque chose à la fois d'imposant et de languissant. Sa voix prenait tour à tour des accents brusques et les intonations les plus suaves. Mais entre le regard lent de ses grands yeux à fleur de tête, son front haut, modelé avec délicatesse, où se marquaient durement de noirs sourcils, et les autres traits du visage, il y avait désaccord. Parfois aussi, un mouvement précipité du sang laissait à sa joue des traces fâcheuses, et cela le plus souvent aux jours où Cornélie devait paraître dans quelque fête, si bien qu'elle semblait alors, écrit Gœthe, le jouet d'un démon railleur qui trahissait à tous les yeux les troubles contenus de son âme ardente. Cette étrange jeune fille était quelque peu hallucinée. Elle touchait au surnaturel ; elle sentait la mort à distance ; elle pleurait les maux à venir. En relisant, ces jours passés, les Mémoires de Gœthe, j'ai été frappée d'une scène bizarre à laquelle je n'avais pas d'abord pris garde, et qui jette un jour singulier sur les relations du frère et de la sœur. C'est une véritable explosion de tempérament qui peut faire soupçonner les violences que souffrait en son cœur Cornélie.

La voici cette scène, telle que je l'ai notée. Elle est à la fois tragique et comique, comme il arrive quand de grandes figures se trouvent resserrées dans un cadre étroit.

C'était par une soirée d'hiver, un samedi, à l'heure où, selon sa coutume, le vieux conseiller Gœthe faisait venir en sa maison le barbier afin d'être rasé de frais et de pouvoir, au lendemain dimanche, s'accommoder tout à son loisir pour le service divin. Les deux enfants, blottis derrière le poêle immense qui domine de sa masse noire tous les intérieurs germaniques, se récitaient par récréation l'un à l'autre un chant de la *Messiade*. Wolfgang avait pris le rôle de Satan ; Cornélie, au nom d'Adramalech, lui adressait des reproches.

Tous deux, en commençant, ne faisaient que murmurer les vers à voix basse, pour ne pas attirer l'attention (le père de Gœthe n'aimait pas cette poésie nouvelle et sans rimes que Klopstock venait d'introduire, et la *Messiade* n'entrait qu'en contrebande dans sa maison) ; mais tout à coup, au moment qu'Adramalech s'emporte aux invectives, Cornélie, oubliant la fiction, s'identifiant avec son personnage, saisit le bras de

Digitized by Google

Wolfgang ; elle se prend à déclamer, d'une voix de plus en plus stridente et comme hors d'elle-même, cette pathétique apostrophe :

« Sauve-moi ! je t'en supplie. Si tu l'exiges,
Je t'adorerai, ô monstre, réprouvé, noir malfaiteur !
Sauve-moi ! je souffre l'éternel tourment de la mort vengeresse !...
Autrefois, j'ai pu te haïr d'une haine ardente et farouche,
Aujourd'hui je ne le saurais plus ; et cela aussi m'est une terrible angoisse.
Oh ! que je suis broyée !... »

Et le cri de détresse d'Adramalech éclate ; et le barbier épouvanté laisse choir le plat à barbe, et l'eau savonneuse inonde la vénérable poitrine quasi nue du conseiller Jean-Gaspard ; et le père redouté entre en courroux ; et les enfants balbutient de timides excuses...

MARCEL.

Quelle scène baroque !

DIOTIME.

Je ne sais, mais il m'a toujours semblé qu'à ce moment où l'Adramalech de Klopstock pousse, par la bouche de Cornélie, le cri d'angoisse, la puissance fascinatrice de Gœthe, à son insu, agissait sur sa sœur, et qu'elle subissait, en s'en défendant, cette irrésistible magie du poëte qu'il devait exercer plus tard sur ses amis, et dont ils ne savaient, disaient-ils, si elle était du ciel ou de l'enfer.

ÉLIE.

Qu'est devenue cette étrange personne ?

DIOTIME.

Pendant un certain temps, calmée en apparence, Cornélie continue de vivre avec son frère, au foyer, dans une intimité profonde ; seule aimée de lui seul ; associée à toutes ses études, pressentant son génie, l'excitant au travail ; se faisant gaie pour lui plaire aux heures des loisirs ; enchantée à sa voix par le vieil Homère dont il lui disait les vers dans la langue maternelle. Aux premières absences, elle le sent proche encore par les lettres sans fin, par les confidences qui raniment, en la blessant, l'amitié fraternelle. Puis, peu à peu, elle est négligée dans les égarements que l'on ne veut plus dire ; puis oubliée, hélas, quand la passion s'empare de la vie. Qui saura jamais ce que souffrit alors la fière Cornélie ? Gœthe lui-même ne fait que le deviner plus

Digitized by Google

tard, à son propre désespoir, lorsqu'il apprend de la bouche de son ami Schlosser, qu'entre celui-ci et sa sœur l'anneau des fiançailles vient d'être échangé. Gœthe n'ignorait pas combien la seule pensée d'appartenir à un homme causait naguère de répugnance et d'effroi à sa Cornélie. Il n'avait jamais pu se la figurer, n'étant plus à ses côtés, ailleurs qu'au fond d'un cloître; il se sent jaloux, éperdument jaloux, comme au temps où il la veillait en son berceau, de cette sœur délaissée. Il est près de tout rompre. Pour apaiser du moins l'offense de son orgueil, il se dit bien bas à lui-même que, le frère présent, jamais l'ami n'eût été amant ni époux.

Cet ami était un honnête homme. Il avait été choisi sans doute par la triste Cornélie pour l'aider à sortir moins brusquement d'elle-même et de son passé. Mais ces sagesses de la passion sont toujours trompées. Cornélie ne trouva point le repos dans les bras de cet honnête homme. Gœthe le dit, il en juge à la contrainte du foyer conjugal lorsqu'il y vient s'asseoir; il en juge surtout à la véhémence avec laquelle sa sœur le détourne d'un mariage qu'il projetait, lui aussi, pour fuir l'isolement du cœur.

Quatre ans après le jour où Cornélie quittait le nom de Gœthe, elle quittait sans regret la vie. La nouvelle de sa mort fut pour notre poëte une commotion terrible. A la page de ses souvenirs où il inscrit la date funèbre, 8 juin 1777 (il avait alors vingt-huit ans), on lit ces mots : « Jour sombre et déchiré; douleur et rêves. »

MARCEL.

Vous n'aviez pas tort de nous dire que cette amitié de Gœthe pour sa sœur au berceau est plus incompréhensible encore que l'amour du petit Dante pour Béatrice. Un sentiment aussi mal défini, aussi exalté, est assurément une des plus curieuses, une des plus maladives variétés de l'amour platonique, et je l'aurais cru tout à fait incompatible avec le bon sens et la saine raison de Gœthe.

DIOTIME.

Détrompez-vous, Marcel. L'idéal platonique, un peu germanisé, est au fond de tous les attachements de Gœthe. Et si c'est là une maladie, il l'apporte en naissant pour n'en guérir jamais. La plupart des amours de sa jeunesse sont malheureuses; il aime souvent sans espoir. De ses deux grandes passions, Charlotte et Mme de Stein, la première ne fut qu'un renoncement enthousiaste qui put avoir le fiancé pour témoin; pour confident, l'époux; dont la femme aimée put

Digitized by Google

paraître émue ; dont la jeune mère n'hésitait pas à perpétuer le souvenir en donnant à son fils le nom de son amant ; que le poëte enfin put rendre public dans un récit qui agita toute l'Allemagne, sans qu'aucune des trois personnes intéressées en reçût, au plus délicat de l'honneur, la moindre atteinte. Beaucoup plus tard, pendant les dix années que Mme de Stein occupe le cœur de Gœthe, leur intimité est de telle nature que les plus proches amis (Schiller, par exemple) la croient entièrement platonique, et que lui-même, un jour, quand il en rappellera le souvenir, ne craindra pas de profaner la piété des tombeaux en la comparant au lien sacré qui l'unissait à sa sœur Cornélie. — Que cela étonne votre bon sens français, Marcel, je le trouve très-simple ; mais ne perdons pas de vue que nous sommes en Allemagne où la rêverie, la *Schwaermerei*, se mêle et se confond avec les sentiments les plus réels. Et Gœthe, sur ce point comme sur tant d'autres, était bien véritablement « le plus allemand des Allemands. »

ÉLIE.

Mais ces deux figures d'exception à part, il me semble que la galerie des *femmes de Gœthe*, pour me servir de l'expression consacrée, n'a que des portraits vulgaires, à tout le moins bourgeois, et qui ne supporteraient pas le voisinage de la noble Portinari.

DIOTIME.

Rien de moins bourgeois, selon l'acception française du mot, c'est-à-dire rien de moins prosaïque, que les amours de Gœthe pour les plus petites bourgeoises. Ces fillettes, ces *pargolette* que Béatrice reproche si fièrement à Dante, sont, dans leur atmosphère germanique, exemptes de toute vulgarité. La pure imagination du poëte, le très-jeune âge de ses *Gretchen*, de ses *Frédérique*, de ses *Catherine*, les revêt de candeur ; et c'est presque sans altération qu'il les fera passer un jour de la réalité dans ses créations les plus idéales. Selon Gœthe, la femme est plus vraie que l'homme dans l'amour comme dans la haine, et c'est pourquoi il la trouve aussi plus poétique. Auprès d'elle, il se sent devenir meilleur ; il est plus aisément, plus doucement transporté dans le monde des rêves. Même alors qu'il la rencontre dans un milieu vicié, il l'en abstrait sans effort ; la plus suspecte, Gretchen, il l'aime naïvement. Jamais Gœthe ne séduit, au sens bourgeois du mot, jamais il ne raille, même la femme facile. Ignorante, frivole, trompeuse, elle demeure encore pour lui un être sacré. Jamais il n'a parlé des femmes autrement qu'avec tendresse et respect. Vous ne trouverez pas dans

Digitized by Google

toute l'œuvre de Gœthe une seule parole (j'en excepte ce que dit Méphistophélès, le blasphémateur de toutes choses saintes), que Dante eût désavouée; pas la moindre arrière-pensée qui offense le sentiment religieux de l'amour dont nous avons vu toutes pénétrées les divines cantiques.

ÉLIE.

Vous oubliez, ce me semble, les *Élégies romaines*, d'autres poésies encore en assez grand nombre, et plusieurs pages de prose où l'expression de l'amour est extrêmement vive.

MARCEL.

Sans compter que votre poëte platonique finit par épouser sa servante.

DIOTIME.

Christiane Vulpius ne fut jamais la servante de Gœthe, mon cher Marcel, mais sa compagne fidèle et dévouée. Elle ne fut point pour lui la Thérèse de qui l'on rougit. Les enfants qu'il eut d'elle, il les aima tendrement et les éleva à ses côtés avec le plus grand soin. S'il donna tardivement à son union avec Christiane la sanction légale, c'est qu'il n'y attachait pas d'importance; c'est que Christiane aussi, dans un sentiment à la fois humble et fier, dissuadait son amant de ce mariage officiel, comme d'une condescendance à l'opinion qui n'ajouterait rien ni à son bonheur ni à sa sécurité. Du reste, le mariage, pas plus dans la vie de Gœthe que dans celle de Dante, n'exerce d'influence appréciable. Ni l'un ni l'autre n'unit son sort à la femme qui eût été, selon l'esprit même de l'union conjugale, sa *moitié* véritable. La société ne paraît pas jusqu'ici disposée à suivre le conseil de Platon, qui voulait aux meilleurs les meilleures; elle n'obéit pas à la loi de *sélection* que Darwin croit être la loi de nature. Elle ne prend pas souci, tout au contraire, d'unir aux grands hommes les grandes femmes.

MARCEL.

Mais cette Christiane, si j'en crois Bettina, qui l'appelle quelque part « une saucisse enragée, » loin d'être une grande femme, n'était pas même une femme médiocre. Elle n'avait aucun esprit, pas la moindre culture.

DIOTIME.

Christiane a eu le sort de Monna Gemma, de qui les biographes de

Digitized by Google

Dante font une Xantippe, elle a été jusqu'ici fort maltraitée des admirateurs de Gœthe. Mais quelques critiques plus équitables commencent à la réhabiliter. Il paraît certain qu'elle avait l'intelligence vive et le désir d'apprendre. Gœthe prenait plaisir à l'instruire, à causer avec elle de choses élevées ; je n'en voudrais pour témoignage que cette belle poésie scientifique sur la *métamorphose des plantes* (ce chef-d'œuvre du genre) qu'il lui dédie, et qu'il a composée évidemment pour répondre aux curiosités intellectuelles de sa maîtresse. Cependant, je n'en disconviendrai pas, c'est bien moins l'esprit que la beauté de Christiane qui captive Wolfgang. Lorsqu'elle lui apparaît dans la fleur de son printemps, elle est, dit-il, « riante et rayonnante comme un jeune Bacchus; » et jamais, depuis les temps helléniques, l'ascendant, la magie de la beauté n'avaient été sentis et subis comme par notre poëte.

MARCEL.

Autrement dit, votre platonique Gœthe était le plus sensuel des hommes.

DIOTIME.

Que voilà bien une traduction française ! mais je ne saurais l'accepter. Rien de moins sensuel que les ardeurs de Gœthe. Il faut bien que j'y insiste, puisque votre incrédulité s'obstine; les *Manon*, les *Lisette*, tous les types libertins des amours françaises lui sont absolument inconnus ; jamais les aveux éhontés d'un Jean-Jacques ne souilleront les lèvres de Gœthe. Relisez, pour mieux sentir le contraste, dans ses lettres écrites de Suisse, cette page incomparable de ses confessions à lui, où il rappelle son émotion profonde quand, pour la première fois, il lui est donné de voir la forme humaine dans toute sa vivante beauté. Comme il reste saisi d'admiration, quel enthousiasme d'artiste ! et comme l'antiquité présente à son esprit le préserve de toute pensée licencieuse ! Cette belle femme qui laisse tomber ses voiles, ce n'est pas à ses yeux la Suzanne, la Bethsabé bibliques, dont les charnels attraits éveillent la convoitise; c'est « Minerve devant Pâris. » Ce bel adolescent, c'est « Narcisse au bord des eaux ; » c'est Adonis poursuivant dans les forêts le sanglier farouche. Et aussitôt le poëte rend grâces au ciel de la faveur qui lui est accordée de pouvoir contempler, dans sa plus pure image ici-bas, la perfection de la beauté divine. Nous avons quelque peine à comprendre de tels sentiments. Nos idées, toujours un peu gauloises, cette verve moqueuse qui s'épanche au *Roman de la Rose* et qui n'est pas encore épuisée, quelques restes

Digitized by Google

aussi des préventions de l'Église en ses premiers temps, quand elle faillit décréter un dieu chétif et laid, nous mettent en défiance de nos meilleurs instincts et nous disposent mal à ce culte désintéressé des grâces physiques qui s'alliait chez Gœthe au sentiment le plus exquis des grâces morales. — Mais, bon Dieu, que me voici encore divaguant! vous devriez m'avertir... J'en étais restée, ce me semble, aux premiers temps de l'enfance. Revenons-y, et voyons ce qu'a fait pendant ma longue digression notre petit Gœthe.

Il a ouvert ses grands yeux profonds au spectacle de la nature. Il s'est pénétré par tous ses sens de l'atmosphère sociale où il est né. Il a nourri confusément, mais abondamment, son esprit avide. Sous les yeux d'un père plein de gravité, qui le veut préparer, à son exemple, au savoir et aux devoirs du jurisconsulte, aux côtés d'une jeune mère de dix-huit ans, qui toujours rit, chante et conte, accoutumée qu'elle est, dit Wieland, à « avaler le diable sans le regarder, » notre poëte adolescent voyait tour à tour dans l'ombre et dans la lumière les contrastes de la vie. Dès sa première enfance, comme le petit Dante, il veut trouver en Dieu la raison de toutes choses. Il y rêve sans fin dans ses promenades solitaires. A sept ans, tout possédé qu'il est du besoin d'adorer, il invente une religion, il s'institue pontife.

VIVIANE.

Comment !

DIOTIME.

Le sentiment religieux de Gœthe, si précoce et si spontané, a paru à quelques critiques rationalistes tout à fait invraisemblable, et ils auraient nié l'anecdote qui s'y rapporte et que je vais vous dire, si Gœthe ne l'avait racontée dans ses Mémoires avec un accent de vérité le plus convaincant du monde. Cette passion pour Dieu, qui pousse le petit Wolfgang à se faire prêtre d'un culte qu'il imagine, n'est ni plus précoce d'ailleurs ni plus improbable que sa passion pour sa sœur Cornélie, dont nous venons de voir les effets étranges; loin de là. La lecture des livres saints dans la Bible du foyer avait familiarisé l'enfant avec l'idée d'un Créateur de qui les hommes s'approchent par l'offrande et l'adoration. Trois Églises, la juive, la catholique, la réformée, l'infinité des sectes qui divisaient, dans Francfort comme dans toute l'Allemagne, le protestantisme, et dont on discutait librement les pratiques diverses, ouvraient au sentiment religieux toutes sortes de voies, et suscitaient dans chacun la pensée d'un commerce personnel et direct avec Dieu.

Digitized by Google

Wolfgang, après y avoir songé longtemps, en vint un jour à l'idée de représenter en abrégé le mystère de la création et d'adorer en son nom le Créateur. Il rassemble sur un pupitre à musique de forme pyramidale des exemplaires choisis d'une collection d'histoire naturelle que possédait son père, en prenant soin de les ranger dans un ordre agréable aux yeux, selon le rang qu'ils occupaient dans la hiérarchie des êtres. Au sommet de la pyramide, une pastille à brûler, sa douce lueur, son parfum, vont figurer les prières de l'âme humaine qui montent vers le ciel. Le pupitre en laque rouge à fleurs d'or est orienté selon les rites. Aux premiers rayons du soleil levant, qui vient frapper sous son miroir ardent la pastille symbolique, le jeune prêtre avec recueillement offre son sacrifice.

VIVIANE.

Quelle idée poétique !

DIOTIME.

Le mystère ne manquait pas non plus à cette initiation sacerdotale que Wolfgang s'était préparée à lui-même. La famille et les amis ne voyaient dans ce riche pupitre, décoré de cristaux et de végétaux rares, qu'un ornement de salon; l'enfant seul connaissait et taisait, nous dit-il, son caractère sacré.

MARCEL.

Voilà qui est bizarre, en effet ; et votre Gœthe ne ressemble guère à celui que je me figurais.

DIOTIME.

Ce qui, pour moi, donne à cette anecdote un intérêt très-grand, c'est qu'elle montre dans Gœthe enfant ce puissant instinct religieux, cette ardeur à chercher le lien entre le visible et l'invisible, entre le fini et l'infini, qui va dominer toute la vie de l'homme. A toutes les époques de sa carrière, en effet, au plus fort de la dissipation ou d'une activité qui semble uniquement occupée aux choses terrestres, nous verrons Gœthe revenir à la contemplation des choses divines. A deux ou trois reprises, il reprendra l'étude des livres saints. Dans son extrême besoin de croyance, il fera d'inouïs efforts pour concilier le Dieu de Moïse avec le Dieu de Platon, puis avec le Dieu de Spinosa. Au sortir d'une phase déréglée de sa vie universitaire, après une grave maladie, sous l'influence d'une noble demoiselle amie de sa mère (Suzanne de Klettenberg, la « belle âme » du roman de Wilhelm Meister), il se

Digitized by Google

laisse égarer à la recherche de l'infini dans les sentiers perdus de l'illuminisme. Magie, kabbale, astrologie, alchimie, chiromancie, Paracelse, Van Helmont, Peuschel, le comte de Zinzendorf, plus tard Cagliostro, Gœthe interroge avec anxiété toutes ces voix confuses pour tâcher d'y surprendre quelque lointain écho des demeures célestes. Pressé, comme l'Allighieri, d'un fiévreux désir de paix, il est tout près de s'affilier aux congrégations quiétistes des *saints* du protestantisme. Dans un âge très-avancé, en rappelant d'un cœur ému le souvenir de son angélique amie (c'est ainsi qu'il nomme M^lle^ de Klettenberg), il se demandera encore s'il n'était pas avec ces élus de la grâce dans sa voie véritable, et s'il n'eût pas mieux fait d'y rester.

ÉLIE.

Vous venez de faire allusion à la vie universitaire de Gœthe; je croyais avoir lu que son éducation s'était faite dans la maison paternelle.

DIOTIME.

Le père de Gœthe fut, en effet, son premier éducateur; et comme il était fort instruit et que Wolfgang était fort studieux, il put le conduire assez loin. Mais dans l'Allemagne du XVIII^e^ siècle, comme dans l'Italie du XIII^e^, les universités en plein éclat, en grande émulation et en grande liberté, attiraient irrésistiblement la jeunesse. Leipzig (la *Mater studiorum* germanique), Iéna, Göttingue, Wittemberg, Halle, Berlin, Königsberg, etc., comme Bologne, Salerne, Padoue, Naples, Crémone, se disputaient la palme des sciences et des lettres. En 1765, à l'âge de seize ans, Gœthe commençait à Leipzig le cours de ses études académiques, et se faisait inscrire dans la *nation* bavaroise (les étudiants se divisaient alors en *nations*), à la faculté de droit. Le moment était critique. L'autorité professorale, honorée encore, en apparence, avait perdu crédit sur la jeunesse. Entre les curiosités vives qui s'éveillaient dans la génération nouvelle et les règles arides de l'enseignement établi, il n'y avait plus aucune concordance. Les méthodes préconisées dans la chaire, les formules, les catégories surannées, qui ne valaient guère mieux que le *Trivium* et le *Quadrivium* des écoles italiennes, rebutaient les intelligences où fermentait déjà, comme chez les condisciples de l'Allighieri, la séve des temps nouveaux. Gœthe déplore dans ses *Mémoires* le « désarroi » où il trouve les esprits, le trouble de sa « pauvre cervelle, » incapable de concilier le respect des professeurs à longues perruques, la soumission aux disciplines d'un Gottschedt,

Digitized by Google

d'un Gellert, etc., avec l'enthousiasme qu'inspirent les mâles accents d'un Klopstock, les hardiesses généreuses d'un Lessing, d'un Winkelmann, qui retentissent au loin. Mais ce que Gœthe ne sentait pas alors, ce dont il est pourtant avec Dante un éclatant témoignage, c'est combien, plus que l'ordre accoutumé, sont favorables à la spontanéité créatrice du génie ce « désarroi, » cet « état chaotique » (j'emprunte ces expressions aux *Mémoires*) du monde moral, à ces confins de deux siècles, où les idées qui finissent et les idées qui commencent se mêlent et se pénètrent dans une vague lumière, dont on ne saurait dire si elle est du crépuscule ou de l'aurore.

VIVIANE.

Voudriez-vous nous dire les causes de cet *état chaotique* au temps de Gœthe? J'avoue à cet égard mon ignorance.

DIOTIME.

Il y en avait plusieurs qu'il me serait difficile de vous exposer ici tout au long, mais que je puis réduire à une seule : les Allemands, avec tous les instincts des grandes races, ne se sentaient pas une grande nation.

VIVIANE.

Qu'entendez-vous par là ?

DIOTIME.

Rien que de très-simple. Au temps dont je parle, les Allemands n'avaient à bien dire ni patrie, ni religion, ni art qui leur fussent propres. Divisée comme l'Italie, en une infinité d'états, de provinces, de dialectes et de sectes, exposée comme elle à la fréquence des invasions étrangères, l'Allemagne, où tout à l'heure nous allons voir apparaître une glorieuse pléiade de génies nationaux, souffrait dans son orgueil, dans sa conscience intime, et n'avait pas même pour se plaindre de langue nationale.

ÉLIE.

Et la langue de Luther ?

DIOTIME.

La langue de Luther, si populaire, si forte et si poétique tout ensemble, était tombée en désuétude. On la chantait encore dans les églises, mais on ne la savait plus écrire ni parler.

Digitized by Google

ÉLIE.

Comment cela ?

DIOTIME.

Après la guerre de Trente ans, où la littérature naissante et les arts avaient été ensemble submergés dans le désastre public, les souverains rendus aux loisirs de la paix, les cours où l'on voulait rappeler les plaisirs de l'esprit ne trouvèrent point dignes d'eux l'idiome que parlait le peuple. On prétendait se modeler sur les grands airs de Versailles, et, suivant l'exemple que donnait la diplomatie, on se mit à parler français, le moins mal qu'il fut possible. Bientôt, à l'imitation de la noblesse et sous l'influence des savants, théologiens, médecins, jurisconsultes, parmi lesquels le latin demeurait seul en usage, la bourgeoisie négligea la langue maternelle. Elle s'accoutuma peu à peu à un parler bâtard, où se mêlaient des constructions, des tours, des images empruntés à trois idiomes, et qui méritait trop bien les railleries du grand Frédéric, par qui fut achevé le discrédit des lettres allemandes.

ÉLIE.

Et ce discrédit durait encore au temps de Gœthe ?

DIOTIME.

A la cour de Berlin, on fermait obstinément l'oreille au beau langage de Wieland, de Klopstock et de Lessing. Gellert lui-même n'avait pu trouver grâce ; et quand Gœthe publiait son *Gœtz von Berlichingen*, le roi faisait pleuvoir le sarcasme sur ce qu'il appelait « une imitation détestable des abominables pièces de Shakspeare. » Mais la jeunesse avait pris autrement les choses. La *Messiade* de Klopstock avait été pour elle une révélation. L'hexamètre, si naturel aux idiomes germaniques, bien mieux que l'alexandrin emprunté, entraînait dans son rhythme les imaginations ; les cœurs s'ouvraient sans effort à l'émotion chrétienne qui, dans ce poëme solennel, se substituait, grave et simple, à la froideur d'un faux classicisme dont on était lassé. Et ce premier ébranlement du sentiment national préparait, sans qu'on pût encore la pressentir, une révolution complète des idées allemandes.

ÉLIE.

Klopstock est contemporain de Kant, n'est-il pas vrai ?

Digitized by Google

DIOTIME.

A quelques années près. Les derniers chants de la *Messiade* paraissent en 1773 ; Kant publiait, en 1781, la *Critique de la raison pure*. Dans le seul rapprochement de ces deux noms, les premiers d'une longue série qui, pendant plus d'un demi-siècle, par Lessing, Winkelmann, Herder, Jacobi, Fichte, Schelling, Jean-Paul, Schiller, les Humboldt, les Schlegel, Niebuhr, Wolf, Blumenbach, Müller, etc., etc., atteindra son point culminant dans Hegel et Gœthe, nous pouvons saisir le caractère et mesurer l'étendue du mouvement allemand. Nous sommes aux sources vives de ce double courant de religiosité poétique et de critique rationaliste qui rappelle les complexités de la renaissance dantesque où nous avons vu ensemble saint Thomas et Cavalcanti, Aristote et Joachim de Flores, et qui va donner au grand siècle du peuple allemand une part d'influence incalculable dans l'accroissement de l'esprit moderne.

La Muse de Klopstock réveillait d'un long sommeil la conscience allemande. Presque aussitôt, dans un surprenant instinct de sa force, elle s'insurge contre toutes les oppressions qu'elle a subies depuis deux siècles. Par la bouche du « Vieux de Königsberg » (c'est ainsi que Gœthe appellera Kant), elle se proclame libre et souveraine ; elle revendique, au-dessus de tous les droits, le droit de la raison pure ; et, à peine ce principe libérateur proclamé, elle en poursuivra, dans tous les ordres de la pensée, les conséquences extrêmes. Soudainement, sur tous les points à la fois, l'Allemagne va vouloir la liberté. Elle la veut dans la religion, dans l'art, dans la science, et si elle ne la peut vouloir encore, elle va du moins la rêver dans la politique.

Comme par enchantement, l'idée du progrès s'empare de tous les esprits. D'une voix grave et touchante, Lessing enseigne l'*Éducation du genre humain* par des révélations successives. En dépit des préjugés, il fait applaudir au théâtre l'égalité des religions devant Dieu et devant le Sage. Avec les rêveurs du XIII^e^ siècle, il en appelle de la lettre des Écritures à l'esprit de l'*Évangile éternel*. Dédaigneux des Genèses, des miracles puérils et du vain appareil des cultes établis, il se sent, il ose se dire pénétré du grand souffle de Spinosa. — Non loin de lui, du haut de la chaire évangélique, le pieux Herder ne craint pas d'interroger les mythes et l'esprit caché des races. Par delà les variations d'idiomes, de mœurs et d'instincts, il découvre, il salue à son berceau l'humanité. Le premier, il prononce avec vénération ce nom auguste. Il proclame l'essence, l'origine unique et le salut universel du

Digitized by Google

genre humain, au nom d'un dieu d'amour, au nom d'un christ idéal, qui, sans privilége de race ou de vocation, embrasse dans sa tendresse infinie l'homme de tous les temps et de tous les peuples. A la même heure, Winkelmann, écartant, lui aussi, dans les régions de l'art, les superstitions, les idoles, y ramène le culte de la nature immortelle et le respect de la noble antiquité. Et ces esprits sévères, ces philosophes, ces savants, ces critiques à qui rien n'impose de ce qui asservit le vulgaire, sont ensemble des enthousiastes, des inspirés, des apôtres bienveillants, qui entraînent à leur suite une foule d'adeptes. Encyclopédique et religieuse, comme la science de Brunetto et de l'Allighieri, la science du XIX^e^ siècle allemand se propose pour fin le bonheur et la sagesse des hommes. Elle contracte avec la poésie une alliance intime. Elle se rapproche des femmes, qui mettront la douceur et la grâce dans une révolution dont on a pu dire qu'elle fut un 93 philosophique plus radical que notre 93 politique. Les Méta, les Caroline, les Betty, les Sophie, les Johanna, etc., s'unissent aux efforts de leurs époux, de leurs frères, de leurs amis. Elles encouragent, elles récompensent, elles consolent, elles enseignent à leur manière. Auprès d'elles, les plus hauts esprits apprennent la simplicité. On appelle à soi les petits enfants, les humbles. La sympathie préside aux rapports; les nobles amitiés se nouent; tout va s'épurer, s'attendrir. Un désintéressement que j'appellerai féminin, tant il me semble naturel à notre sexe, Viviane, élèvera la morale. On dédaignera, on ira jusqu'à nier la vertu pratiquée en vue des récompenses et des châtiments éternels. On la voudra supérieure à toute sanction, et trouvant son bonheur dans la seule conformité aux lois de la conscience intime.

MARCEL.

Nous voici loin de la morale de Dante, qui tire toute sa force des tisons de l'enfer et des chansons du paradis.

DIOTIME.

Il y aurait à dire sur ce point, Marcel. Les *magnanimes* de Florence que nous avons vus en enfer, les païens au paradis, le fleuve d'oubli au purgatoire, sont des signes assez notables, pour le temps où vivait Dante, d'une morale indépendante du dogme. — Mais revenons à nos Allemands. En ce beau moyen âge, qui s'ouvre avec la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, le cri d'Ulrich de Hutten : « Par la liberté à la vérité, par la vérité à la liberté, » semble le mot d'ordre

Digitized by Google

de toute une génération sincère et généreuse de cœur et d'esprit. Une confiance enthousiaste dans la nature la pousse à la recherche de ses plus secrets mystères. On veut tout pénétrer, tout comparer, tout analyser, mais aussi tout ramener à l'unité dans le sein d'un Dieu plus grand et plus parfait. On voudrait soulager tous les maux, redresser toutes les erreurs, reculer toutes les limites, élargir tous les horizons. Le désir du progrès anime aux aventures de la pensée. Comme au siècle de Dante, d'intrépides voyageurs s'élancent vers les contrées inconnues; ils en rapportent des *Mirabilia* véridiques, qui préparent aux Humboldt la gloire du Cosmos. Les sciences qui se rattachent le plus directement à l'amélioration de la vie humaine, la médecine, la chirurgie, l'art des accouchements, la physiologie, la chimie, etc., sont en honneur. La célébrité des Hufeland, des Zimmermann, des Lobstein, des Ehrmann, des Sömmerring, des Gall, etc., rappelle les Saliceto, les Taddeo, les Pierre d'Abano, etc.

Je ne sais quel souffle sibyllin porte partout avec lui la chaleur et le mouvement. Et, comme pour prêter des accents plus beaux à ce renouvellement mystérieux des âmes, le plus religieux de tous les arts et le plus allemand, la musique, invente des accords sublimes et tels qu'on n'en avait point encore entendu. Haydn, Gluck, Mozart, Weber, Beethoven qui s'inspirera de *Faust*, comme Michel-Ange s'est inspiré de la *Divine Comédie*, achèveront la perfection d'un cycle incomparable, à qui je voudrais donner pour épitaphe les trois mots inscrits d'une main pieuse sur le tombeau de Herder : Lumière, Amour, Vie; *Licht, Liebe, Leben.*

DANIEL STERN.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

LES IDÉES ALLEMANDES EN ITALIE

Le mouvement philosophique dont l'Allemagne a été le théâtre depuis la fin du dernier siècle, devait se faire sentir en Italie comme dans le reste de l'Europe. Toutefois, ce n'est pas sans de longues luttes que les idées de Kant et de ses disciples sont parvenues à s'y faire jour, et, malgré la faveur qu'elles y rencontrent depuis quelque temps, on peut dire qu'elles y comptent encore moins de partisans que d'adversaires.

On croit généralement que c'est la France qui a initié l'Italie aux conceptions de l'esprit allemand sur cet ensemble de problèmes et de solutions qui constitue la philosophie. Ce point de vue n'est pas entièrement exact. La France, par sa littérature et par la place qu'elle occupe en Europe, a servi sans doute plus d'une fois d'interprète à l'Allemagne comme à l'Angleterre, et c'est par elle que les peuples du Midi participent plus ou moins à la vie intellectuelle et morale des peuples du Nord.

On ne saurait guère le contester pour l'Espagne; mais il n'en est pas tout à fait de même pour l'Italie. L'Italie est curieuse : elle a le culte des idées, et, s'il se produit quelque part un livre, une doctrine, un système, elle ne s'arrête pas aux échos qui lui en parlent, elle remonte volontiers à la source. C'est ainsi que Kant était déjà traduit en italien, du moins en partie, tandis qu'il attendait encore une traduction en France. L'Italie a pu lire en français quelques ouvrages de Hegel, interprété par un des siens; mais grâce à un écrivain de Naples, M. Novelli, elle possède avant la France une traduction complète des livres du philosophe allemand.

Il est bon de remarquer, à ce propos, que la vie intellectuelle étant

Digitized by Google

moins centralisée en Italie qu'en France, la fortune des livres et des idées y est moins rapide. Cette différence était encore plus sensible, il y a quelques années, quand la Péninsule était divisée en plusieurs États, repliés sur eux-mêmes et vivant, pour ainsi dire, à l'écart. Les livres qui se publiaient alors à Turin allaient difficilement jusqu'à Naples et réciproquement. C'est à Padoue que la *Critique et la raison pure* parut en italien, il y a une quarantaine d'années. On en chercherait en vain un exemplaire dans les bibliothèques publiques de Naples et de Turin.

Mais si ces livres, par suite des circonstances, étaient en quelque sorte inconnus du public, ils n'échappaient pas aux regards du petit nombre de penseurs qui consacraient leurs veilles aux recherches philosophiques. D'ailleurs, la plupart des Italiens lettrés sont familiarisés avec la langue allemande et peuvent se passer d'interprète pour jouir du commerce de Kant, de Fichte et de Hegel. On doit donc s'attendre à trouver la trace de leurs idées dans les concepts philosophiques qui se sont produits de nos jours de ce côté des Alpes.

I

L'Italie, dans la première moitié de ce siècle, a compté plusieurs écrivains qui ont abordé, sous divers points de vue, les questions philosophiques. Il faut citer avant tout Galuppi, qui devance les autres et qui acquiert une sorte d'autorité dans les provinces méridionales. Puis viennent Rosmini, Mamiani et Gioberti, sans parler de la foule de leurs disciples.

Quand Galuppi commença à écrire, il y a une cinquantaine d'années, les idées de Locke et de Condillac étaient encore en faveur. Le philosophe napolitain chercha à leur échapper, mais sans rompre complétement avec elles. C'est ce qui résulte de ses différents ouvrages, et en particulier du plus important de tous, qui l'occupa pendant plusieurs années et qui acheva de paraître à Naples, en 1832. Il était intitulé : *Critica della conoscenza* [1].

Galuppi s'y posait ces deux questions, qui embrassent au fond tous les théorèmes philosophiques : Puis-je savoir quelque chose? Que puis-je savoir?

Il chercha à résoudre la première en démontrant, à l'encontre du

[1] Cet ouvrage se compose de six volumes. La publication du premier remonte à 1819.

Digitized by Google

scepticisme, que l'homme possède une connaissance réelle dérivant de notions rationnelles primitives, lesquelles servent de base aux facultés intellectuelles qui produisent les idées. Quant à la vérité des idées, elle résulte, d'après Galuppi, de l'affirmation du jugement appuyé sur la conscience intime, qui est un fait primitif, subsistant par soi et par là même non démontrable. Galuppi admet l'objectivité de la sensation qu'il ne distingue pas de la perception, et qu'il fait consister dans une intuition immédiate. Afin de lier la connaissance idéale avec la connaissance réelle, il admet les idées universelles qui ne dérivent pas de l'expérience, mais de la vertu subjective de l'esprit, dont elles constituent les lois primordiales.

Répondant à la seconde question, Galuppi établit que nous ignorons toujours l'essence des choses et que nous ne pouvons savoir comment les causes opèrent.

Après lui, ou plutôt en même temps que lui, Rosmini s'attaqua aux mêmes problèmes. Il publia à Rome, en 1830, une *Nuova saggia sull' origine delle idee*, qui dut servir de fondement à toute sa philosophie et dont les principes inspirèrent successivement ses autres ouvrages.

La question consiste, suivant Rosmini, à savoir comment les idées se produisent et se trouvent au fond de notre esprit. Mais d'abord surgit cette grande difficulté que, lorsque nous formons un jugement, nous avons besoin de posséder déjà des notions générales, puisque c'est par le moyen du jugement que s'acquièrent les idées. Or cette difficulté n'a pas été complétement résolue. Il faut donc, pour en triompher, trouver une idée générale qui préexiste au jugement, et cette idée est l'idée de l'être, qui est la plus universelle de toutes. C'est un fait, ajoute Rosmini, que l'homme pense à l'être en général, qui est la qualité commune de toutes choses. C'est donc l'idée la plus simple et elle n'a besoin d'aucune autre pour être conçue. Elle est indéterminée et elle représente seulement le possible, parce qu'elle ne se rapporte à aucun être fini et subsistant en réalité. Il ne faut en chercher l'origine ni dans la sensation, ni dans le sentiment du moi, ni dans la réflexion qui ne sauraient en rendre compte; c'est une idée innée au fond de notre âme et nous naissons avec elle.

C'est de là que part Rosmini pour arriver aux idées acquises, et il en déduit le système tout entier des connaissances humaines. Il y trouve le critère de la vérité et de la certitude, le principe suprême de la loi morale, le lien qui rattache le monde idéal au monde réel et la vie spéculative à la vie pratique.

Digitized by Google

Plus tard, en 1834, apparaît Mamiani, que les événements ont conduit en France, mais qui écrit pour l'Italie son *Rinnovamento della filosofia antica italiana*. Ce n'est pas là qu'il faut chercher, à vrai dire, son idée philosophique : c'est plutôt un livre de méthode ou de discipline intellectuelle qu'un livre de doctrine. Nous trouvons davantage le théoricien et le penseur dans deux ouvrages d'une date plus récente, les *Dialoghi di scienza prima* et les *Confessioni d'un metafisico*.

L'auteur, dans ces deux ouvrages, n'est pas tout à fait d'accord avec lui-même. Dans le premier, il appartient à l'école empirique, et il réduit la philosophie à une simple doctrine des modifications de l'esprit dont il proclame, comme Galuppi, l'impuissance à pénétrer l'essence des choses. Dans le second, il se place, comme Rosmini, mais à sa manière, sur le terrain de l'ontologie, et il prétend trouver dans la démonstration purement syllogistique de l'existence de Dieu, considéré comme vérité nécessaire, éternelle et absolue, le nœud de toutes les difficultés, la conciliation de l'idéal et du réel, l'équation du sujet et de l'objet, en un mot la synthèse même de la science.

Enfin, Gioberti publie, en 1840, l'*Introduzione alla studia della filosofia*, qu'on peut considérer comme le plus important de ses ouvrages philosophiques.

Il cherche aussi, pour échapper à la fois au scepticisme et à l'école empirique, un principe ontologique à l'abri de toute contestation. Ce principe, qu'il désigne sous le titre de formule idéale et qui doit comprendre en soi toutes les notions possibles, il l'exprime en ces termes : l'*Ente crea le esistenze*, l'Être crée les existences. Chaque membre de cette formule représente, dit-il, une réalité qui subsiste effectivement en soi en dehors de l'esprit humain. Cette réalité est absolue et nécessaire dans le premier membre, relative et contingente dans le dernier, et le lien entre les deux membres, c'est la création : c'est-à-dire l'action positive et réelle, mais libre, par laquelle l'être ou la substance et la cause première crée les substances et les causes secondes, les régit, les contient en soi, les conserve dans le temps par l'immanence même de la cause créatrice.

C'est sur cette formule ainsi comprise, que Gioberti bâtit son encyclopédie philosophique, qu'il divise en trois parties correspondant aux trois membres de la proposition. A la philosophie proprement dite, il assigne pour objet l'Être, à la mathématique la création, et à la physique les êtres contingents ou les existences [1].

[1] *Le Discorse sull' indole e le vicende della filosofia italiana*, par F. Bertinaria, professeur à l'Université de Turin.

Digitized by Google

Voilà quelles sont les idées de ces quatre écrivains sur les problèmes fondamentaux de la science. Il ne s'agit pas ici d'examiner la valeur de ces idées. Peut-être nous suffirait-il, si nous voulions le faire, de leur demander successivement ce qu'ils pensent l'un de l'autre, car ils se sont combattus avec une grande vivacité, ce qui arrive assez souvent aux philosophes, même à propos de l'absolu, et les pages qu'ils ont consacrées à la critique ne sont pas sans contredit les moins intéressantes de leurs livres. Mais tel n'est pas notre but. Nous avons à examiner si ces conceptions sont purement italiennes, comme leurs auteurs semblent eux-mêmes le croire et s'avisent plus d'une fois de le dire, pour en faire honneur à la patrie, ou si l'on n'y retrouve pas plus d'une fois la trace des idées allemandes.

Il n'était guère possible que ces écrivains abordassent les problèmes qu'ils ont cherché à résoudre sans tourner leurs regards du côté de l'Allemagne, où de si grands penseurs les précédèrent. Quelques-uns de leurs écrits, comme on l'a vu, avaient déjà passé les Alpes. D'ailleurs Mamiani et Gioberti avaient écrit leurs principaux ouvrages en France et en Belgique où les idées d'outre-Rhin avaient déjà rencontré des interprètes et même des disciples. Comment n'auraient-ils pas regardé de ce côté? C'est ce qui leur est arrivé plus d'une fois. On peut dire que l'une de leurs plus graves préoccupations, c'est de combattre les idées allemandes qu'ils rencontrent sans cesse sur leur route et de leur fermer, pour ainsi dire, les portes de l'Italie.

C'est ainsi que Galuppi, non content d'avoir plus d'une fois réfuté en passant les idées de Kant et de ses successeurs, consacre tout un écrit à l'examen d'une théorie dont il croit devoir signaler les dangers [1]. Il en est à peu près de même de Rosmini, de Mamiani et de Gioberti, qui font intervenir sans cesse dans leurs livres les noms et les doctrines des philosophes allemands, de Kant en particulier, pour en faire l'objet de leurs critiques.

Mais chose remarquable! Au moment même où ils s'élèvent contre ces idées, ils en subissent malgré eux l'influence, et il suffit d'ouvrir au hasard leurs ouvrages pour reconnaître partout une action plus ou moins directe de l'esprit germanique. Cet étranger, cet ennemi, qu'ils cherchent, pour ainsi dire, à rejeter au delà de la frontière, les presse et les enveloppe de toutes parts : ils ont beau lutter contre lui de toute leur force, ils ne parviennent pas à lui échapper.

[1] Il a pour titre : *Considerazione sull' idealismo transcendentale*. C'est un mémoire adressé par l'auteur à l'Institut de France, qui l'avait nommé un de ses membres correspondants.

Digitized by Google

Quoi de plus opposé en apparence que les idées de Galuppi, issues en partie de Condillac, et les grands systèmes dont Kant a jeté la première base au delà du Rhin! Et cependant il est assez vraisemblable que le philosophe napolitain a emprunté au philosophe de Königsberg le titre même de son principal ouvrage. Ce qui est plus certain et ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que dans un de ses derniers écrits, le *Traité de la volonté*, Galuppi s'attache à un impératif catégorique, dont Kant a fait la base et la loi morale. On pourrait trouver aussi d'autres analogies, par exemple, dans ces lois universelles de l'esprit qu'il prétend opposer au jugement synthétique de Kant et de son école.

Cette ressemblance est moins frappante chez Rosmini. Toutefois, cette idée de l'Être dont il fait le fondement de sa philosophie, n'est pas sans quelque rapport avec le kantisme. Rosmini cherche à établir, il est vrai, que cette idée est toute objective, mais il n'en résulte pas moins qu'elle devient en quelque sorte la forme de l'intelligence ou, comme il le dit lui-même, la lumière de la raison. C'est la catégorie souveraine de l'entendement.

Mamiani, par sa méthode comme par ses conclusions, semble échapper aussi à la philosophie allemande. Il s'entourera, pour être plus italien, de tous les penseurs de l'Italie depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Il aspire, comme l'indique le titre même de son premier ouvrage, à être le restaurateur de la philosophie nationale. Mais lorsque, dans son système, il est obligé de passer du sujet à l'objet, il reconnaît que la science réelle des choses échappe à l'esprit humain qui ne saisit jamais que sa propre modalité. Ne se rapproche-t-il pas ainsi, comme malgré lui, de Kant et de son école?

Les premiers ouvrages de Gioberti tournent, si l'on veut, le dos à l'Allemagne et à ses idées. Toutefois la formule supérieure dont il fait le pivot de sa conception, peut rappeler à quelque degré la méthode et le point de départ de Schelling et de Hégel, quoiqu'il s'efforce de dépouiller cette formule du caractère subjectif, qui se rencontre dans les systèmes de ces deux écrivains. Plus tard les rapports de Gioberti avec l'esprit allemand deviennent plus sensibles. C'est ainsi qu'il dit en propres termes dans un ouvrage posthume, que si Dieu crée l'homme, l'homme à son tour crée Dieu et le monde [1].

Mais où il faut voir surtout l'influence de l'esprit allemand sur l'Italie

[1] V. *La reforma catolica.* A l'époque où cet ouvrage a paru, nous en avons donné une analyse critique dans *la Libre Recherche*, à Bruxelles.

Digitized by Google

au point de vue philosophique, c'est dans le caractère général des travaux de ces auteurs. Que cherchent-ils avec leurs systèmes? A rapprocher le sujet et l'objet, à donner une base critique et scientifique à l'édifice de nos connaissances, à se défendre contre les conceptions plus ou moins absolues qui se sont produites au delà du Rhin, et qui de là se sont répandues dans une partie de l'Europe avec une sorte d'autorité. Ils combattent l'Allemagne, mais en la combattant ils subissent l'action de son génie philosophique et ils lui doivent, sans qu'ils s'en doutent, une partie de leur mérite.

II

Ces écrivains ont disparu, à l'exception de Mamiani qui paraît avoir abandonné un peu ces hautes régions philosophiques, mais ils ont été remplacés par d'autres qui se sont montrés moins contraires aux idées allemandes, et dont quelques-uns surtout peuvent être considérés comme les disciples directs de Kant ou de ses successeurs.

Un des plus importants, le premier peut-être de ces écrivains, tourné vers l'Allemagne et ses spéculations, c'est Ausonio Franchi. Il n'a encore, à vrai dire, attaché son nom à aucun système, du moins d'une manière précise, mais il a combattu avec une rare vigueur toutes les tentatives de dogmatisme philosophique qui se sont produites en Italie depuis une quarantaine d'années. Tel est en particulier le but du livre qu'il a publié sous ce titre : *La filosofia della scuola italiana*[1].

Ausonio Franchi y défend contre le dogmatisme régnant, qui n'est à ses yeux qu'une théologie déguisée, les droits de la raison, libre, indépendante et ne relevant que d'elle-même. Il justifie contre les attaques de quelques philosophes italiens, et de M. Bertini surtout, qui ne paraît pas l'avoir bien compris, le criterium de Kant : il s'inquiète assez peu, si l'on veut, de l'appareil logique dont le philosophe de Königsberg a revêtu sa pensée; mais il en adopte franchement l'esprit, et c'est au nom de cet esprit qu'il bat en brèche toutes les formes dans lesquelles se sont emprisonnées les écoles italiennes.

Son aversion contre les systèmes dogmatiques et contre la méthode dont ils sont le produit, ne l'empêche pas de chercher à son tour, avec la réserve qui lui est propre, quelque formule positive ; seulement il ne la

[1] C'est une série de lettres adressée à un professeur de Turin, M. Bertini, qui venait d'écrire un ouvrage intitulé : *Filosofia della vita*.

Digitized by Google

demande pas à la raison pure ni à la logique, mais au sentiment. C'est ce qui lui a inspiré le livre qu'il a publié sous ce titre : *Il sentimento*. Le sentiment l'aide ainsi à compléter l'œuvre de la raison, et à reconstituer, avec l'édifice de la science, l'œuvre harmonieuse de la vie. Disciple de Kant par sa critique, il semble incliner par ses idées organiques vers Jacobi et son système. On trouve aussi dans ses écrits quelques idées hégéliennes, et il cite assez volontiers Bruno et Feuerbach, mais c'est seulement à propos de christianisme [1]. Au fond, il est l'adversaire de Hégel et de son école ; il fait même imprimer dans ce moment un ouvrage assez étendu contre la logique hégélienne.

Un autre écrivain qui se rattache plus directement à l'Allemagne, malgré son besoin d'indépendance personnelle, c'est M. Ferrari. Je ne dirai rien des ouvrages qu'il a publiés en France et qui n'appartiennent pas, à vrai dire, à la littérature italienne. Ce n'est pas là que je veux et dois le chercher, d'ailleurs il ne s'y montre qu'en partie ; il y est plutôt historien que philosophe, et quand c'est le philosophe qui apparaît, il n'expose ses idées que par fragments et d'une manière incomplète. Là où il est tout entier, c'est dans le livre italien qui a pour titre : *Filosofia della rivoluzione* [2]. »

Ce livre, critique et dogmatique à la fois, peut être considéré comme l'expression des doctrines de cette école qui a été désignée en Allemagne sous le nom d'*extrême gauche hégélienne*. C'est le même fond, ce sont les mêmes idées. La personnalité vigoureuse de l'écrivain, qui semble échapper à toute discipline, s'y montre en plus d'une page. Enrôlé sous la bannière de Hégel, il sort parfois des rangs pour se retourner contre son chef et lui dire des mots assez durs, ce qui pourrait le conduire fort loin, s'il y avait quelque part un code militaire pour la petite armée des philosophes ; mais ces actes d'indiscipline et de mutinerie ne l'empêchent pas de suivre tant bien que mal le gros de la troupe, ou plutôt le bataillon excentrique dont il fait partie. J'ai connu en Allemagne et en France quelques-uns de ces soldats aven-

[1] Quelques-uns de nos lecteurs ignorent sans doute qu'Ausonio Franchi est un ancien prêtre, qui a rompu avec l'Église et avec le christianisme, et qui écrit sous le voile du pseudonyme. Son véritable nom, qui peut paraître entaché d'un léger solécisme, aurait mieux convenu à un moine de Boccace ou de Rabelais qu'à un austère philosophe, qui consacre ses veilles au triomphe de la raison humaine. Il s'appelle Boccavino. Daniel Stern, un autre pseudonyme glorieux, a écrit quelques belles pages sur Ausonio Franchi, dans son livre intitulé : *Florence et Turin*.

[2] Il a été publié en 1851. La couverture porte qu'il s'est imprimé à Londres : mais c'est un de ces stratagèmes dont l'histoire de la librairie nous offre tant d'exemples : il a dû s'imprimer en Suisse.

Digitized by Google

tureux de l'armée hégélienne. M. Ferrari, qui a plus de science que la plupart d'entre eux, leur ressemble sous tous les rapports : il répète leur mot d'ordre, sauf à le traduire quelquefois avec éloquence, et il demande bravement comme eux l'abolition de la propriété, de la religion, de Dieu, en un mot la destruction de l'édifice qui a abrité jusqu'ici les sociétés humaines.

L'hégélianisme proprement dit, ou, si l'on veut, l'orthodoxie hégélienne, a trouvé en Italie des représentants plus directs et des disciples plus dociles. J'ai déjà parlé de la traduction des œuvres de Hégel, que M. Novelli a commencée à Naples et qu'il poursuit avec un rare courage. Je pourrais citer aussi à côté un certain nombre de brochures et de thèses académiques qui ont été publiées dans ces derniers temps, et dans lesquelles plus d'une idée du philosophe allemand se trouve reproduite. Mais je laisse de côté ces écrits ainsi que leurs auteurs. Hégel compte en Italie d'autres interprètes plus résolus et plus dévoués.

Le plus connu est sans contredit M. Vera, qui donnait, il y a déjà un certain nombre d'années, une *Introduction à la philosophie de Hégel*, qui a traduit depuis la *Logique*, et qui vient de publier la *Philosophie de la nature*. Tous ces ouvrages sont en français, il est vrai, et ils ont paru à Paris. Mais l'auteur les apportait en Italie il y a quatre ans, ou plutôt il y venait lui-même avec l'esprit qui les lui avait dictés. Nommé professeur de philosophie à Milan, il y développait la doctrine de Hégel : il l'enseigne maintenant à Naples, où il paraît rencontrer un terrain plus favorable. Il y a exposé récemment, dans un livre italien, à propos de la peine de mort, la théorie de son maître sur l'État, ce qui lui a permis de présenter le bourreau comme une sorte d'entité philosophique. Tant pis pour Hégel et tant pis pour son disciple.

Un autre professeur, M. Spaventa, s'est fait l'organe des mêmes idées. Il publiait récemment un cours de philosophie qui en est l'expression assez fidèle.

Quelques écrivains, appartenant aussi à l'enseignement, se rattachent à l'Allemagne par un autre système, celui de Krause, dont aucun ouvrage n'a encore été traduit en italien, mais dont les doctrines ont conquis un certain nombre d'esprits, surtout dans le domaine juridique [1].

[1] On doit rapporter spécialement cette influence à l'ouvrage de M. Athreus, sur le droit naturel, qui a été traduit en italien par M. Truschera, auteur d'un bon traité d'économie politique.

Digitized by Google

Je puis signaler comme un représentant des idées de Krause M. Bertinaria, qui a remplacé Mamiani, et qui est familiarisé avec les travaux de la science allemande. M. Bertinaria publiait, il y a près de vingt ans, une brochure intitulée : *Concetto della filosofia*, et dont l'idée fondamentale est empruntée au système de Krause. Il prépare dans ce moment un livre de philosophie sociale puisé à la même source.

III

La philosophie allemande, malgré ces conquêtes, ne nous paraît pas appelée à pousser des racines profondes en Italie. Elle n'y rencontre pas, il est vrai, les mêmes obstacles que dans la première moitié de ce siècle. La censure a disparu. La liberté de la presse et de la parole a été proclamée, et elle existe encore plus dans les faits que dans les lois : toutes les entraves, toutes les tyrannies intellectuelles ont été brisées avec les gouvernements détestables qui, hier encore, pesaient sur la Péninsule. La voie est ouverte aux idées, aux systèmes, aux écoles qui prétendent à l'empire des esprits. Qui peut donc s'opposer encore au développement des idées allemandes dans la Péninsule?

Ce n'est pas, à mon avis, l'école catholique avec sa conception orthodoxe, mais irrationnelle, malgré tous les efforts qu'elle fait pour mettre d'accord la foi et la raison. Rosmini, après un moment d'éclat, s'est effacé sans presque laisser de trace, et il n'appartient à aucun des écrivains qui prétendent le suivre, il donne à sa doctrine une force et une consistance dont elle est totalement dépourvue. D'ailleurs, il y a bien peu d'esprits en Italie qui soient disposés à demander à l'Église, ou même au christianisme, la solution des problèmes qui, depuis l'école antique jusqu'à nos jours, travaillent et tourmentent la pensée humaine.

Je trouve une résistance plus sérieuse à la marche des idées d'outre-Rhin de ce côté des Alpes dans une prétention assez commune chez les Italiens. Quelle est cette prétention? C'est de se donner à tout prix une philosophie italienne et purement italienne. Saint Thomas d'Aquin, Galilée, Vico, suivant leurs divers points de vue, leur servent tour à tour de guide. Bruno même arrête en passant ceux qui seraient tentés de s'égarer vers Schelling ou Hégel, et de trahir les devoirs de cette espèce de patriotisme philosophique. On a pu voir la trace d'une semblable préoccupation dans Galuppi et les autres écrivains dont

Digitized by Google

j'ai parlé; elle est encore plus sensible dans la foule de leurs disciples. Il est facile de se rendre compte de cette tendance. L'Italie, qui se retrouve, après s'être cherchée si longtemps, aspire avant tout à être elle-même. L'autonomie politique ne lui suffit point après ces longs siècles de servitude que le malheur des temps lui a infligés; il lui faut une philosophie nationale, et elle remonte au besoin pour la trouver jusqu'à ces penseurs de l'antiquité qui jetèrent tant d'éclat sur l'Italie méridionale. On peut trouver cette prétention illégitime, dangereuse, contraire à l'esprit même de la science et à ses intérêts. Mais toutes ces critiques ne l'empêcheront pas d'exister et d'opposer une barrière plus ou moins forte aux idées et aux systèmes d'origine étrangère. C'est une vraie douane intellectuelle qui veille aux portes de l'Italie et qui n'admet qu'avec difficulté les produits du dehors.

A ces considérations je dois en ajouter une autre, et c'est, suivant moi, la plus importante. Je veux parler du fond même de l'esprit italien, de sa trempe, de son caractère. C'est là qu'il faut chercher surtout la cause de résistance que la philosophie allemande rencontre en Italie, et dont il ne lui est guère possible de triompher. L'esprit italien n'a pas peur, à coup sûr, de la hardiesse des systèmes d'outre-Rhin : il aime la spéculation, il court au-devant de la métaphysique et de ses problèmes les plus ardus; mais il conserve jusque dans ses élans une sorte de discipline qui le ramène sans cesse au sentiment de la réalité. Moins positif et plus idéal que l'esprit anglais, il est moins idéaliste et plus positif que l'esprit allemand. L'éducation juridique et politique qu'il a reçue de l'ancienne Rome, et dont il garde toujours la vigoureuse empreinte, le met constamment en garde contre ces ivresses de la pensée, qui se succèdent et se renouvellent sans cesse en Allemagne. Il peut adopter le criticisme de Kant, parce qu'il trouve au besoin un refuge et un point d'appui dans la raison pratique, mais la subjectivité de Fichte, qui supprime le monde au profit du moi, répugne à son génie. Il ne saurait s'accommoder davantage de l'idéalisme transcendental ou de l'identité absolue de Schelling, ni des évolutions logiques de Hégel. Le système de Krause, qui s'appuie à la fois sur l'analyse et sur la synthèse, répondrait mieux à ses besoins et à ses tendances; mais il faudrait qu'il pût le voir tout entier dans la grande et puissante unité de son organisme scientifique, au lieu de quelques traits épars çà et là dans des brochures ou des discours, qui n'en donnent qu'une idée nécessairement incomplète.

Du reste, ce qui importe surtout à l'Italie, ce n'est pas de s'attacher à tel ou tel système venu d'Allemagne ou d'ailleurs, mais de conquérir

Digitized by Google

l'esprit philosophique qui lui permettra d'élever elle-même l'édifice de ses connaissances. Cet esprit, elle l'a possédé autrefois, et elle l'a communiqué à l'Europe. Elle semble l'avoir perdu en grande partie depuis la fin du XVI^e^ siècle. Il s'agit pour elle de le retrouver et de le ressaisir. C'est la condition de sa grandeur intellectuelle; c'est en même temps le gage et la garantie de son émancipation politique.

« L'Italie, dit éloquemment Ausonio Franchi, l'Italie, qui a présidé à la renaissance des lettres et des arts, qui a conservé au monde les trésors de la sagesse antique, et qui enseignait un jour la philosophie aux esprits les plus cultivés de l'Europe, l'Italie, maintenant, a peine à comprendre les doctrines philosophiques des autres nations. Pauvre Italie! la politique, il y a quelques années, te regardait d'un œil de pitié, parce qu'elle ne voyait pas en toi les signes de la vie, et elle te considérait comme morte. Tu lui as donné un démenti digne de toi, et tu as prouvé au moins que tu es toujours vivante. Mais la philosophie te regarde toujours avec une sorte de compassion, parce qu'elle cherche vainement dans ton génie la lumière et la science suprêmes; elle attend de toi les preuves de ton énergie intellectuelle; elle demande si le temps n'est pas venu de purger ton école de l'air délétère des tombeaux pour la renouveler à l'air vivifiant de la liberté. Ah! réponds-lui également, et montre aux nations, tes sœurs, qu'en ressuscitant à la vie politique, tu as senti se réveiller en toi, plein de force et d'enthousiasme, le génie divin de la sagesse! »

Turin, le 15 décembre 1864.

PASCAL DUPRAT.

Digitized by Google

DE LA

PHILOLOGIE EN ALLEMAGNE

DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU SIÈCLE

L'ÉCOLE HISTORIQUE

Vers la fin du siècle dernier, une direction nouvelle avait été imprimée à la philologie classique comme à presque toutes les sciences. Un esprit supérieur et initiateur, Wolf, ouvrit, sans se rendre compte tout d'abord de la portée de son œuvre, cette voie qui devait conduire une armée de laborieux ouvriers, dirigés par des chefs remarquables, sur un champ que personne n'avait encore songé à exploiter.

Toutefois, trop de forces furent dirigées sur ces mines pour que, après cinquante années de travaux incessants, elles ne fussent pas près d'être épuisées, et pour que le zèle des travailleurs ne dût pas se ralentir. D'ailleurs, des intérêts plus immédiats sollicitèrent la génération nouvelle. L'attention se porta donc sur d'autres branches de l'activité intellectuelle, et depuis une vingtaine d'années, aucune de ces grandes œuvres, aucun de ces systèmes hardis, de ces esprits puissants qui firent l'étonnement et la gloire de la première moitié de ce siècle, ne se sont produits dans le monde philologique. Une sorte de pause semble s'être faite dans cet immense travail, et peut-être ne s'avancerait-on pas trop en soutenant que le mouvement imprimé à la

Digitized by Google

philologie classique, à l'époque de la révolution française, a pris fin et que le moment est venu d'en apprécier le caractère général, de déterminer le rôle des principaux acteurs, de consigner les résultats définitifs de cette période féconde. La philologie n'est pas morte encore, il faut l'espérer ; mais elle a parcouru une phase importante de son histoire, et l'apparition d'une science à peine fondée et déjà fort importante, celle de la mythologie comparée, permet de pressentir quelle sera la direction particulière de l'époque nouvelle dont on entrevoit déjà l'avénement.

Cette période à peine terminée de l'histoire de la philologie classique a eu son principal théâtre en Allemagne, et l'esprit germanique qui l'a pénétrée ne saurait être méconnu. C'est ainsi que cette science, humaine par excellence, a été tour à tour comme la propriété exclusive de l'Italie, de la France, de la Hollande et de l'Angleterre, et que, s'imprégnant du génie de chacune des grandes nations historiques de l'Europe, elle subit et reproduit les destinées de la civilisation moderne dont elle est un des éléments principaux.

Pendant cinquante ans l'Allemagne ne s'est occupée qu'à cultiver, avec sollicitude et avec intelligence, les semences qu'avaient jetées ses grands hommes de la fin du XVIII^e^ siècle, par un travail analogue à celui de la France, absorbée, depuis 1815, dans le soin d'accomplir l'œuvre commencée par les hommes de 1789.

Chacune des branches du savoir humain avait été renouvelée par les héros de la pensée allemande, comme toute la société avait été refondue par les héros de l'action en France. De même que Wolf avait régénéré la philologie, Kant avait été l'auteur de la plus grande révolution philosophique depuis Descartes et Bacon ; Al. de Humboldt inaugura le grand mouvement dans les sciences naturelles qui sera une des gloires du siècle, tandis que son frère Guillaume créait la linguistique ; Savigny ouvrit des horizons complétement nouveaux à la jurisprudence ; Niebuhr donna une vie nouvelle à l'histoire ; et de puissants génies créateurs firent de ce temps l'époque classique de la poésie et de la musique modernes.

Une sorte de mystérieuse et frémissante admiration entoure encore à nos yeux cette génération d'hommes que nous avons de la peine à croire nos grands-pères : tant ils dépassent en puissance et en grandeur les hommes

οἷοι νῦν βροτοὶ εἰσί.

Et pourtant les *épigones* furent dignes de cette génération qui leur avait

Digitized by Google

légué une tâche si grande. Avec quel zèle, avec quelle intelligence n'ont-ils pas travaillé à répandre les idées transmises par leurs pères! à les mettre en pratique, à en tirer les conséquences, à les étendre! Certes, ceux de ces grands hommes qui, pleins de vigueur et d'activité, survécurent à leur génération, purent s'assurer, en voyant à l'œuvre leurs fils et petits-fils, que l'héritage de leur savoir ne serait point enterré; car ils furent témoins de l'ardeur infatigable avec laquelle ceux-ci l'ont exploité, vaillamment et sans relâche.

D'ailleurs, il faut en convenir, les circonstances favorisèrent ce travail paisible et fécond. Qu'on se reporte par la pensée dans cette Allemagne de 1815 à 1848, dans les principautés de ces petits souverains que les soucis de l'existence ne détournaient pas encore de leurs devoirs de Mécène, en ces petites villes que la démocratie et la vapeur n'avaient pas encore secouées de leur calme bourgeois plutôt qu'idyllique, et où le chant de la patrie allemande était le comble de l'audace révolutionnaire, à ces universités où des professeurs éloquents, soutenus par l'œil des maîtres dont l'âge ne refroidissait pas l'ardeur, ne subissaient d'autre contrôle que celui de leur conscience, où la liberté la plus absolue de l'enseignement entretenait l'émulation la plus féconde; à ces années de calme où le bruit des rues ne vint jamais interrompre le travail de la pensée et où la nation ne se sentait pas encore humiliée de son état de minorité politique, parce que son activité, tournée ailleurs, vivait de la vie la plus intense et se donnait libre carrière dans d'autres sphères.

Il est de mode aujourd'hui en Allemagne de regarder avec dédain ce passé glorieux où un volume de Niebuhr et de Creuzer était un plus grand événement que la conclusion d'un traité de commerce, et où le gazouillement de ses poëtes faisait oublier au peuple qu'il était privé des mâles accents de la tribune. Ces dédains sont injustes. Sans doute, on ne saurait faire un crime à la génération nouvelle de se préoccuper de la vie publique et des intérêts matériels, de préférer la liberté politique à la liberté de l'enseignement, l'action à la pensée, de se vouer au développement des richesses industrielles plus qu'à l'augmentation des trésors scientifiques. Sans doute, il était temps que l'Allemagne sortît de sa torpeur politique; sans doute, l'ami du progrès voit avec plaisir tomber une à une ces entraves qui gênèrent si longtemps le développement national; sans doute, le souffle d'une vie au grand air va doubler les forces de la nation, lui rendre une santé qui s'étiolait dans ces petites sphères microscopiques, retremper les caractères en leur donnant plus d'indépendance, plus de dignité et plus d'énergie.

Digitized by Google

La petitesse des proportions qui avait rapetissé les âmes, va faire place à des manières de vivre et de voir plus larges; les intelligences qui se consumaient dans le travail de cabinet pour lequel elles n'étaient souvent pas faites, vont se fortifier au contact de la vie publique et lui apporter des forces nouvelles; en un mot, on ne saurait nier qu'un peu de souci de la grandeur nationale, un peu d'ambition politique, un peu d'activité pratique, voire même un peu d'*industrialisme*, ne nuiront point à un peuple trop exclusivement absorbé jusqu'ici par des recherches et des intérêts purement intellectuels et moraux. Il était temps certainement qu'on renonçât à cette tendance idéaliste et humanitaire qui avait trop prévalu à l'époque classique de Schiller et de Gœthe, et qui, pour le perfectionnement moral et esthétique, pour ce qu'on appelait alors l'*éducation humaine des belles individualités*, avait négligé la vie commune et active, c'est-à-dire l'atmosphère qui, après tout, est précisément la plus saine pour le développement de l'individu. Mais parce que l'on est en droit de se féliciter de ce réveil à la vie politique, faut-il renier pour cela le passé? Depuis le milieu du XVIII^e^ siècle jusqu'au milieu du siècle actuel, l'histoire de l'Allemagne, si tant est que l'on entende par histoire le développement d'un peuple, l'histoire de l'Allemagne était dans le travail intellectuel, et il semble qu'elle y ait assez bien réussi pour n'avoir pas besoin de rougir d'elle-même et de son passé. La postérité reconnaîtra avec gratitude certainement ce que la pensée, ce que l'imagination, ce que le labeur du peuple allemand ont acquis à l'humanité dans le cours de ce siècle, et elle ne médira pas de lui pour avoir fait, pendant un temps, de la science et de la littérature sa grande affaire nationale.

I

La *science de l'antiquité*, aux yeux de l'école qui a dominé en Allemagne pendant la première moitié du siècle, était une science aussi nettement distincte de la linguistique qui venait de naître, que de la philologie proprement dite qui allait mourir. Dans la première, elle voyait une branche de la physiologie de l'homme [1]; dans la seconde,

[1] Voy. A. SCHLEICHER, les *langues de l'Europe moderne*, trad. de l'allemand par H. EWERBECK. Paris, Garnier, 1852, p. 1 et 2. — Conf. aussi MAX MULLER, la *Science du langage*, trad. de l'anglais par MM. PERROT et HARRIS. Paris, Durand, 1864, p. 22 à 85. — Cette manière de voir a été tout récemment combattue avec une certaine vivacité et beau-

Digitized by Google

un instrument dont elle voulait bien se servir, mais qu'elle entendait se soumettre complétement.

Les textes seuls, objets tantôt d'un respect superstitieux, tantôt d'une exégèse sévère, classés avec soin par les uns, considérés comme source unique par les autres, les textes seuls occupaient le philologue antérieur à cette époque. L'helléniste moderne ne s'arrête point à l'étude de la littérature de la Grèce. Tout ce qui touche à sa civilisation devient objet d'étude pour lui, parce que tout ce qui y touche jette des lumières sur cette littérature et en est une sorte de commentaire indispensable. Il veut connaître la vie entière de ce peuple privilégié à qui le monde doit tant, et il ne peut la connaître en entier qu'en étudiant séparément et dans leur action réciproque, sa religion, ses mœurs, ses institutions, ses œuvres d'art, le sol sur lequel elle s'est épanouie, les racines cachées de cette végétation splendide, les peuples voisins qui lui ont donné du leur, les héritiers qui en ont souvent travesti ou troublé le legs : la mythologie, l'histoire de la philosophie, l'économie politique, l'archéologie, la géographie, l'ethnographie sont autant de branches nouvelles et presque indispensables qui, ajoutées à la philologie proprement dite, forment cette *science de l'antiquité* (*Alterthumswissenschaft*), dont le premier fondateur fut F.-Aug. Wolf [1].

L'antiquité nous parle par plus d'une voix : poésie et prose, mythes et œuvres d'art, mœurs et institutions, l'histoire de la langue elle-même et son organisme, voilà ce qui constitue l'ensemble des organes si multiples par lesquels elle s'adresse à nous et qu'il s'agit de saisir. Scinder ces branches diverses, laisser les choses à l'histoire et borner la philologie à comprendre et à repenser les idées transmises par la langue, serait un procédé aussi violent que stérile, puisque ces idées elles-mêmes on ne saurait les comprendre sans s'intéresser aux choses

coup de talent par M. Steinthal (*Philologie, Geschichte und Psychologie*, Berlin, 1864). La polémique de M. Steinthal me semble cependant reposer sur un malentendu qu'il n'est pas ici le lieu d'éclaircir.

[1] Cette façon de l'école historique de comprendre la philologie diffère à beaucoup d'égards de celle dont l'illustre G. Hermann fut le principal champion, et qui règne encore en France et en Angleterre, non pas dans la haute science certainement qui ne le cède guère à l'Allemagne, mais dans l'esprit de beaucoup de ceux qui sont chargés de transmettre à la jeunesse ce dépôt sacré de l'humanité, la civilisation antique. Ils sont encore nombreux dans l'Université française, aussi bien qu'à Oxford et à Cambridge, ceux qui voudraient réduire l'étude de l'antiquité soit à la grammaire, soit à un canon de modèles littéraires. Ce n'est pas ainsi que l'entendaient les Scaliger et les Casaubon, quand ils embrassaient dans leurs travaux gigantesques la vie tout entière de l'antiquité et qu'ils jugèrent les choses rapportées par les anciens d'un intérêt au moins égal à celui que devait inspirer la forme dans laquelle elles sont rapportées, c'est-à-dire la langue et le style.

Digitized by Google

auxquelles elles se rattachent. Cette conviction domine toute la philologie moderne, qui s'est habituée de plus en plus à considérer l'antiquité comme un corps organique et vivant dont on ne peut pas plus retrancher certaines parties vitales sans détruire la vie de l'organisme entier, qu'on ne saurait étudier avec fruit le système musculaire de l'homme, en ne l'observant que dans un seul membre et en faisant abstraction de l'anatomie du corps entier. Sans doute, la division des sciences a son bon côté et, l'esprit humain obéissant après tout à des lois identiques, il est juste de ne pas perdre de vue ces lois générales. Qu'on n'oublie pas cependant que ces divisions sont une œuvre de notre raison et qu'elles n'ont pas d'existence réelle, qu'elles sont abstraites et non concrètes. Traiter, par exemple, des constitutions de la Grèce ancienne, dans une exposition des formes politiques chez tous les peuples, de la mythologie hellénique dans un ouvrage sur le génie de toutes les religions humaines, de la poésie classique dans un tableau complet des littératures de toutes les époques, de la philosophie grecque enfin dans une histoire générale de la pensée humaine, n'est-ce pas séparer par un procédé abstrait ce qui, dans la vie, fut étroitement uni, chez les anciens plus encore que chez les modernes?

En admettant même que l'origine des religions soit la même chez tous les peuples de l'univers, et que le principe créateur des États soit identique chez les Chinois et les Germains, on se ferait une idée complétement fausse de la religion et de l'État des Grecs, en ne voyant pas qu'à côté des sentiments universels de la terreur et de la croyance au surnaturel, considérées généralement comme source de la religion, et outre le lien de famille et l'assurance réciproque, habituellement regardés comme principes de l'État, l'idée du beau, si caractéristique pour les Grecs, a complétement modifié dans leur essence la religion et l'État hellénique.

L'habitude de l'abstraction est si grande aujourd'hui, qu'elle a fini par pénétrer la vie elle-même, que, jusqu'à un certain point, les diverses activités de l'esprit, autrefois inséparables, et comme fondues, occupent réellement de nos jours des champs isolés, et que la *division du travail*, qui est une des nécessités de notre industrie, a fini par se glisser dans notre travail intellectuel. Mais, « dans toutes les divisions en matière historique, il importe qu'on ne fasse la séparation qu'au point où se trouve une articulation naturelle [1], » et lorsqu'on veut pénétrer l'esprit des temps antiques, on court grand risque de n'aboutir

[1] Otf. Müller, *Kleine Schriften*, t. I, p. 22.

Digitized by Google

qu'à des formules vides et inanimées, en séparant ce qui est sorti de la même source, ce qui s'est développé sous l'influence des mêmes idées et de conditions identiques, ce qui constitue une unité, un organisme vivant, et en confondant, au contraire, des choses tout à fait dissemblables, provenues d'origines complétement différentes, et que l'usage de la langue moderne nous fait seul réunir. C'est à ce danger qu'on s'expose naturellement en voulant enregistrer tous les phénomènes historiques dans ces rubriques abstraites de l'État, de la Religion, de la Littérature, de l'Art ; car on est trop souvent amené à supposer de l'identité ou tout au moins de l'homogénéité à des forces qui, dès l'éclosion du germe, ont pris une direction différente, et partant ont joué un rôle totalement divers dans l'histoire. L'organisme, la vie, tout ce qui est concret, et partant synthétique et complexe, ne saurait être saisi que par la seule faculté synthétique de l'âme, par l'intuition. Quels que soient les efforts de décomposition par lesquels on tend à arriver à la connaissance des phénomènes de la vie physique ou morale, la compréhension n'est pourtant, en fin de compte, que l'œuvre d'un moment. Après l'analyse la plus patiente et la plus intelligente, le *heuréka* se présentera toujours comme une sorte de révélation spontanée, et c'est sous la forme d'un trait de lumière soudain que le regard de l'intelligence perçoit la vie et découvre la vérité; en d'autres termes, l'intuition donne la clef du problème qu'on appelle la vie historique.

Telle fut à peu près l'idée que se formèrent de la tâche du philologue les hommes de l'école historique. On sait que tout le monde ne partagea pas leurs vues. Ils furent en butte à des attaques très-vives. Nous n'avons garde d'entrer dans des détails qui n'intéresseraient guère que ceux qui les connaissent mieux que nous, si nous voulions raconter tous les incidents de la polémique entre l'école formaliste d'Hermann et l'école historique d'Otfried Müller; la guerre scientifique entre les *symbolistes*, commandés par Creuzer, et les *anti-symbolistes*, conduits au combat par le vénérable J.-Ch. Voss ; les discussions entre les Wolfiens purs, dont le principal représentant fut le savant Lachmann, et les partisans de la personnalité d'Homère, tels que Nitzsch, Ritschl, Kreuser. Mais nous ne devons pas omettre de mentionner l'influence que les poëtes romantiques de l'Allemagne et la philosophie de Schelling avaient exercée sur les études mythologiques, renouvelées par le *romantique* Creuzer, parce que l'école historique ne fut en grande partie qu'une réaction et une protestation contre ces vues, et que c'est, en somme, cette école qui représente le mieux la philologie allemande

Digitized by Google

de la première moitié de ce siècle, par son universalité, par la supériorité personnelle de ses adhérents, par sa fidélité aux principes de la critique, telle que Kant l'avait établie et que Wolf l'avait pratiquée, par la raison enfin que presque tous les résultats de ses recherches sont autant de points définitivement acquis à la science, et que, par conséquent, toute la philologie actuelle en relève.

Le romantisme allemand, qui, on le sait, n'a que fort peu de rapports avec le romantisme français, était essentiellement mystique de sa nature. C'était une religion nouvelle qui, selon ses théories, pouvait seule régénérer la poésie, l'art et même la science. L'absence d'une mythologie commune à l'Europe moderne devait être comblée par une fusion des traditions mythologiques de l'humanité entière. Les légendes religieuses de l'Inde et de la Grèce, des Scandinaves et des Perses n'étaient qu'autant de formes que l'imagination populaire avait données à des sentiments religieux identiques : toutes devaient donc être acceptées comme éléments de la nouvelle religion universelle qui allait régénérer le monde. La philosophie de Schelling, de son côté, en divinisant la nature, amenait à considérer la mythologie ancienne comme une sorte d'expression de cette divinité instinctivement saisie par les peuples primitifs. S'inspirant à la fois du romantisme et de la philosophie de la nature, Creuzer, Kanne, J.-J. Wagner et Görres, avaient représenté les mythes grecs comme autant de symboles des dogmes d'une religion naturelle, antique, apportée d'Orient, et peu à peu oblitérée. Ce n'était plus dans la sérénité de l'Olympe qu'il fallait chercher le vrai caractère de la religion grecque, mais dans les cultes mystiques et orgiastiques de Dionysos et de Démétèr ; ce n'était pas Homère, l'*hérétique*, qui avait donné l'expression la plus parfaite du génie plastique de l'Hellade, c'était l'*orthodoxe* Hésiode, qui était le véritable représentant de l'antique sagesse de la Grèce.

C'est contre ce système que s'élevèrent Buttmann, Voss, Lobeck, avec toute l'énergie du bon sens indigné, avec une vivacité quelque fois regrettable, mais avec une érudition victorieuse. On ne pouvait nier cependant que les *anti-symbolistes*, tous plus ou moins acquis aux tendances rationalistes du XVIII^e^ siècle, n'apportassent à l'étude de la mythologie ancienne une intelligence suffisante du sentiment religieux qui, après tout, est au fond de l'imagination légendaire des Grecs. C'est ce sentiment qu'un des chefs de l'école historique, Otfried Müller, sut allier, avec un tact rare, à la sûreté méthodique, à la sévérité scientifique de Voss et de Lobeck. Rejetant à la fois le système qui ne voyait dans les légendes de l'antiquité que des symboles intentionnellement

Digitized by Google

inventés par des prêtres d'une haute sagesse, pour y enfermer des dogmes abstraits, et la frivolité légère qui n'y reconnaissait que d'aimables jeux d'une gracieuse imagination poétique, il voulut qu'on considérât le mythe comme la forme même dans laquelle se présentaient à l'esprit du Grec primitif ses idées, ses expériences, ses sentiments. Rempli surtout d'une admiration enthousiaste pour le génie grec, il souffrait impatiemment qu'on contestât l'originalité de ce génie. D'accord en cela avec tous les partisans de l'école historique, avec Niebuhr [1], Böckh, Welcker, il consacra plus spécialement tout son travail et tout son talent à combattre les orientalistes. Plus universel que les savants les plus universels, il transporta le débat sur tous les terrains de la science de l'antiquité. Il niait les immigrations asiatiques en Grèce, contestait que la religion, la science, les arts de l'Égypte et de la Phénicie eussent exercé la moindre influence sur la civilisation grecque, revendiqua, en un mot, pour les Héllènes une individualité absolument originale et presque autochthone.

Cette sorte de patriotisme rétrospectif n'était pas le seul sentiment qui fût commun à tous les érudits de l'école historique. L'idéalisme, qui avait été le moteur secret de tout le XVIII^e^ siècle et qui avait abouti, en France, à la *déclaration des droits de l'homme*, avait, sous une autre forme, dominé la littérature classique de l'Allemagne. Presque indifférents au développement historique des nations, protestant hautement de leur cosmopolitisme, les grands écrivains de l'Allemagne avaient poursuivi une sorte d'idéal abstrait, celui de l'*humain*. Le but de la civilisation générale, comme le but de l'éducation individuelle, était à leurs yeux une perfection purement *humanitaire*, en dehors et au-dessus des formes particulières qu'imposaient les conditions données de tradition, de nationalité, de siècle. Ce culte de l'idéal sembla exclusif au siècle nouveau, puisqu'il ne tenait pas suffisamment compte de la réalité, et c'est cette réalité que désormais l'on désirait pénétrer. Le groupe d'écrivains dont nous parlons, réagissant contre l'idéalisme des écrivains classiques de l'Allemagne, et contre toutes les tendances du XVIII^e^ siècle, appliqua à l'histoire la critique sévère de la méthode kantienne. Il voulut, en rassemblant, contrôlant et analysant tous les faits et les moindres allu-

[1] Niebuhr admettait, il est vrai, la réalité des immigrations asiatiques de Cadmos, Cécrops et Danaos (V. *Vorträge über alte Geschichte*, Berlin, 1847, Bd. I, p. 96, 97 et 218), qu'Otfried Müller contesta toujours; mais il les relègue à la plus haute antiquité, ne leur accorde aucune influence et ne les mentionne pas même dans ses leçons sur les origines de l'histoire grecque. V. *ibidem*, p. 223 à 310.

Digitized by Google

sions, en étudiant toutes les traditions et leurs transformations successives, en tenant compte de toutes les influences peu observées jusque-là, trouver les lois du développement historique, et mettre ainsi, à la place d'une série de faits isolés et incohérents, une histoire vivante et continue.

Ce que Wolf avait fait pour la poésie, l'école historique le fit pour la religion, pour le droit, pour les institutions, pour les mœurs de l'antiquité. Aussi le vrai successeur de Wolf ne fut point Hermann, malgré ses allures dictatoriales, son immense réputation, son savoir qui était à la hauteur de cette réputation. Si grands que fussent ses mérites pour l'épuration critique des textes, pour la grammaire, la métrique, la lexicologie, — c'est à dessein que nous ne disons pas l'étymologie, — ces mérites n'ont pas les qualités distinctives du siècle, dont Hermann ne partageait même pas le principe critique, et où il joue un rôle isolé, en dehors du mouvement général. Les vrais héritiers de Wolf, malgré des dissentiments personnels, furent Niebuhr, O. Müller, et Böckh, dont la grande *Économie politique des Athéniens* fut inspirée, on peut le dire, par les *Prolégomènes* au discours de Démosthène contre Leptine, bien que l'influence de Niebuhr ne puisse pas non plus se méconnaître dans ce grand travail, qui est une des gloires du XIX^e^ siècle. C'est surtout grâce à la puissante initiative de Böckh, que bientôt les études historiques furent à l'ordre du jour dans toutes les universités. Il s'agissait de continuer l'œuvre commencée contre Creuzer. De même qu'on avait soutenu contre celui-ci l'origine spontanée de la mythologie, qu'il avait voulu représenter comme un système savant, inventé par d'habiles prêtres pour y envelopper une profonde philosophie religieuse, on s'appliquait désormais à prouver que les institutions n'étaient pas davantage l'œuvre préméditée de quelque législateur inspiré, qu'elles étaient le résultat du développement et l'expression de la vie du peuple où elles avaient vu le jour. On tâchait de pénétrer le principe de la vie et du génie de chaque nation, pour en montrer la manifestation extérieure dans son histoire. On renonçait aux idées absolues, philosophiques et systématiques du rationalisme, aussi bien qu'aux idées modernes, aux habitudes d'esprit de notre temps qui dominent les historiens didactiques. Au lieu de considérer les peuples « comme de grandes machines dont on a pu à volonté changer les rouages, » on essayait de montrer que chacun d'eux est un grand être vivant comme l'individu, ayant, comme lui, « un organisme particulier, une vie propre, un caractère, une nature d'esprit donnée;

Digitized by Google

qu'il en est de ses lois comme de sa langue, et de sa langue comme de son histoire, qu'il les a faites lui-même [1]. » La formation des États, des religions, est donc, comme celle des mœurs et des idiomes, un procédé organique semblable à celui des produits de la nature, et jamais aucune constitution, aucun ensemble de lois des temps primitifs ne fut le produit d'un contrat réel, d'une décision directe. Comment imaginer un code qui ne tienne aucun compte des conditions données, qui n'ait pas subi l'influence des mœurs et des idées régnantes, où l'on ne sente une idée du droit, formée et nourrie par une longue tradition ?

Cette sympathie pour le génie populaire et national qui crée insensiblement, mais sans interruption, voilà le caractère fondamental de l'école historique. C'est cette sympathie qui l'a conduite maintes fois à méconnaître la portée des autres principes qui agissent dans la vie des peuples; mais c'est elle aussi qui lui donne son importance actuelle dans l'histoire contemporaine. En réclamant pour la tradition et son action imperceptible et continue la majeure partie de l'œuvre, attribuée exclusivement jusque-là à des individus, à Thésée, Lycurgue, Servius Tullius, elle ne fit que rendre une justice tardive au génie national des Athéniens, des Doriens, des Romains; mais en allant jusqu'à traiter tout le développement politique des peuples comme une sorte de croissance fatale, sur laquelle l'action de l'individu aurait été presque nulle, en se renfermant de préférence dans les époques primitives où ce travail inconscient des masses est encore plus intense, en revendiquant pour chacun de ces peuples un caractère individuel parfaitement tranché, nettement accusé, presque fatal, et qui serait comme la loi préétablie de son développement futur, elle oubliait trop ce qu'il y a de puissant dans l'influence des grandes individualités sur la marche des nations, ce qu'il y a d'intérêt supérieur dans une époque de civilisation plus avancée et partant plus proche de nous; ce qu'il y a surtout de commun, de général, d'humain dans les peuples, et ce qui forme, après tout, le fonds sur lequel s'élève le caractère national.

Dans l'exagération de ce culte pour l'action mystérieuse et créatrice du génie populaire est aussi le secret de la grande influence de cette école sur le mouvement des esprits en Europe, depuis une cinquantaine d'années. Plus que toute autre cause, elle a contribué à réveiller, je ne dirai pas le sentiment religieux, mais le respect du sentiment

[1] V. l'article remarquable de M. Édouard Laboulaye, sur *Savigny*, dans ses *Études contemporaines sur l'Allemagne*. Durand et Guillaumin, 1856, p. 269.

Digitized by Google

religieux qui honore infiniment notre siècle. Le respect de la tradition, la sympathie pour ces instincts vagues qui semblent dormir dans l'esprit des masses et qui, insensiblement et à la longue, créent les institutions et les croyances les plus indestructibles ; la prédilection pour les temps primitifs où l'esprit naïf semble saisir par intuition les vérités divines, où la révélation paraît un fait régulier, et le miracle chose naturelle ; la répulsion contre les idées abstraites des rationalistes qui ne prêtent une réalité qu'à ce qui en a le moins, aux opérations de la raison, et qui traitent orgueilleusement de folie et de superstition les phénomènes complexes de la vie morale que la raison est impuissante à définir ; tout cela préparait les esprits à devenir plus justes pour le sentiment confus, mais sûr, de l'infini qui est au fond de toutes les religions, et qui vaut bien, pour ceux qui ont le bonheur de le posséder, toutes les prétendues certitudes des convictions philosophiques.

Le nombre des écrivains qui, depuis Manso et Höck, se vouèrent à l'étude des institutions politiques de l'antiquité, ne fut pas moins grand que celui des mythologues, et, comme eux, c'est autour de Böckh et d'Otfried Müller qu'ils se groupèrent principalement. Les origines de la nation grecque furent l'objet de savantes recherches qui se sont continuées longtemps avec un zèle quelquefois un peu téméraire peut-être. Chacune des tribus grecques fut soumise à un examen historique approfondi et cet examen jeta un jour nouveau sur la littérature grecque dans laquelle le caractère de chacune des races se prononce si nettement. Ce furent surtout les Doriens auxquels l'infatigable Lachmann, qu'on rencontre dans toutes les branches de l'érudition historique, C. F. Hermann, Kortüm, et plus tard encore Urlichs et Kopstadt consacrèrent des travaux du plus grand mérite, tous obscurcis, il est vrai, par le chef-d'œuvre d'Otfried Müller, les *Doriens*. Tittmann, Wachsmuth, C. F. Hermann, plus tard Shömann firent du droit public des Hellènes l'objet d'études étendues.

Les travaux d'archéologie proprement dite furent poursuivis en même temps avec une ardeur qu'aucune difficulté ne rebutait. Depuis Hirt et Böttiger jusqu'à Otfried Müller, les premiers noms de la science allemande, Böckh, Thiersch, Welcker, qui n'est étranger à aucune discipline de l'antiquité, Fr. Jacobs, le spirituel moraliste, plus tard, Gerhard, Panofka, de Stakelberg, Bröndstett, se rencontrent dans ces recherches, dont l'importance a tant gagné par les découvertes du siècle.

Digitized by Google

Bientôt l'école historique eut accumulé tous les matériaux nécessaires pour construire l'édifice d'une histoire complète de la Grèce. Celui qui semblait plus appelé que tout autre à cette œuvre, par l'universalité de ses travaux embrassant la mythologie, la géographie, l'archéologie et l'histoire proprement dite; qui avait rétabli l'histoire primitive de la vie éolienne, de la tribu dorienne, des Macédoniens; qui avait étudié les origines d'Égine et de l'Attique; Otfried Müller, qui avait nourri cet espoir depuis le premier jour de sa carrière d'écrivain, fut arrêté par une fatalité inexorable dans la pleine maturité de son talent, et la tâche qu'il n'a pu accomplir est échue à la génération nouvelle qui a succédé à l'école historique.

Nous avons essayé de définir l'idée que se formaient les hommes de l'école historique de la philologie, la tâche qu'ils imposaient aux philologues : il nous reste à voir le point de vue auquel ils se plaçaient vis-à-vis des anciens eux-mêmes, et la méthode qu'ils employaient dans l'accomplissement de leur tâche.

II

L'histoire moderne tout entière se réduit à la lutte de la liberté de l'esprit humain contre l'infaillibilité de l'autorité traditionnelle. Le XVI^e^ siècle a vu s'affranchir ainsi la religion, le XVII^e^ la philosophie. Il était réservé au XVIII^e^ siècle et à la France de placer la lutte sur le terrain politique et social, à l'Allemagne de la livrer et de la gagner dans l'ordre scientifique et littéraire. On prétend que l'essence du sentiment religieux n'a rien perdu à cette lutte contre l'infaillibilité de la tradition; on ne nie point certes que la gloire et l'importance de Platon et d'Aristote n'aient grandi singulièrement depuis le jour où Bacon et Descartes, renonçant au fétichisme des scholastiques, frayèrent des voies nouvelles à la philosophie; on convient généralement que le principe de l'autorité n'est pas moins puissant dans l'État pour avoir été discuté et dépouillé de son caractère sacré : en est-il de même pour la science, pour l'art et pour la poésie ?

L'autorité infaillible en ces matières jusqu'à la fin du siècle dernier ne fut autre que l'antiquité classique. L'Allemagne — et tout le monde, philosophes et poëtes, historiens et philologues, participa à cette guerre — l'Allemagne entreprit d'enlever à cette autorité son carac-

Digitized by Google

tère d'infaillibilité, sans rien ôter au respect et à l'admiration qui l'entourent depuis quatre siècles; bien plus, pour en grandir la gloire et pour en propager l'étude, mais l'étude indépendante et éclairée. La patrie de Winckelmann et de Gœthe ne renia pas l'antiquité; mais elle n'en voulut plus être l'esclave. Comme Iphigénie, la prêtresse contrainte de Diane, elle aurait voulu que « sa vie fût consacrée au culte libre de la divinité. » Elle étudia le monde ancien avec plus d'ardeur et d'amour qu'on n'avait jamais fait auparavant; mais elle n'essaya plus de lui ressembler. Conquérir cette indépendance de la science semble avoir été la mission de l'Allemagne pendant un demi-siècle. Entreprise en même temps que la lutte politique analogue en France, cette œuvre a été close plus tôt. Elle semble terminée, en effet : la cause de la liberté scientifique et littéraire paraît définitivement gagnée pour l'Allemagne. Il ne s'agit plus que de propager la conquête dans le reste de l'Europe civilisée où elle est encore moins solidement établie.

Relativement aux études spéciales de l'antiquité même, le résultat de ces longs et nombreux efforts a été de la faire mieux comprendre et mieux goûter. Le classicisme, pour l'Allemagne moderne, n'est autre chose que l'expression qu'ont donnée à l'infini et à l'éternel les sages, les poëtes et les artistes de la Grèce. Cette expression n'est certes pas à ses yeux moins digne de l'humanité que celle donnée par l'esprit moderne à ces principes immortels, mais elle est autre; et il nous est aussi peu donné d'être classiques qu'il n'est loisible à l'homme mûr de redevenir jeune, quelles que soient l'admiration et l'envie que lui inspire l'existence sereine, pure et insouciante de l'adolescence. Il n'est pas douteux que l'antiquité classique n'a pas moins gagné à être ainsi abandonnée comme modèle à imiter, que la science et l'art modernes n'ont profité de s'être pénétrés de l'esprit et de la forme du monde antique.

De cette façon, l'étude de l'antiquité, sans perdre de sa sympathie, gagna une impartialité qui lui avait fait défaut jusque-là. La civilisation ancienne, d'idole aveuglément adorée, devint l'objet d'une critique bienveillante, mais consciencieuse, et c'est avec raison qu'on donna, au groupe d'hommes qui entreprirent cette tâche, le nom d'école *historique*. Ce point de vue tout d'abord, elle le partageait avec Wolf; elle avait également en commun avec lui le procédé.

On commença par trier les œuvres littéraires comme on avait déjà trié les œuvres d'art. On rejeta les témoignages des auteurs de la décadence, que des siècles et des révolutions profondes séparaient des évé-

Digitized by Google

nements et des idées du passé et qui étaient peut-être moins en état de les comprendre, de les contrôler et de les exposer que nous-mêmes. On se demanda quelles avaient pu être les sources de ces écrivains; quelles modifications ils avaient pu faire subir aux faits puisés à ces sources; on se posa la question si les Justin, les Diodore, les Plutarque pouvaient être considérés comme des autorités plus dignes de foi sur les temps d'Homère ou de Sophocle, que les historiens du XVII^e^ siècle sur les temps de l'invasion des barbares ou la lutte des investitures. On examina si leurs témoignages n'étaient pas souvent de simples répétitions de témoignages antérieurs et n'ajoutaient, par conséquent, absolument rien à la confirmation des faits qu'on se proposait de vérifier; ou s'ils ne prêtaient à des temps dont ils étaient séparés presque autant que nous-mêmes, des procédés, des intentions, des motifs qui ne pouvaient guère s'appliquer qu'à leur propre époque de civilisation avancée [1].

Quant aux écrivains classiques eux-mêmes, on comprit que, dominés par l'air ambiant, ils n'avaient pas toujours pu juger les choses et les hommes avec le sang-froid et l'impartialité du spectateur que n'influencent pas les idées, que ne touchent point les intérêts immédiats engagés dans le drame qu'il contemple; on se persuada qu'à l'état arriéré de leurs connaissances géographiques, avec leur horizon limité à la nationalité et qui ne leur permettait guère de comparaison féconde, ils n'avaient pu, malgré toute leur sagacité, bien saisir et bien se représenter certains faits; on essaya surtout par des allusions, échappées par hasard, par des inductions tirées de l'ensemble de leurs œuvres, de reconstituer, pour la conscience moderne, tout l'élément vital, toute l'atmosphère de cette existence antique que les auteurs anciens, écrivant pour leurs contemporains, devaient supposer suffisamment connus de tous et que, partant, ils ne peignirent jamais directement. C'est ainsi que de tous côtés on essaya de pénétrer l'antiquité en soumettant ses monuments à un examen sévère au lieu de les regarder avec une sorte d'éblouissement paralysant. Cet abandon de l'admiration absolue et sans contrôle de l'antiquité, en d'autres termes l'esprit historique, voilà le premier et principal caractère de la philologie allemande depuis le commencement de ce siècle.

[1] Heyne déjà disait (dans son *Iliade*, *Excursus II*, ad Ω) : « Ipsa vetustatis cognitio duo nobis præcepta injunxit, primo ut nihil nisi ex antiquitatis sensu et indole dictum factumve interpretemur : alterum ut rerum ab ea creditarum et traditarum fidem fundumque diligenter exploremus. »

Digitized by Google

A cette qualité se rattache indirectement l'esprit philosophique qui règne généralement dans les travaux de l'école dont nous parlons. On s'est souvent plaint de cette intervention de la philosophie dans les sciences historiques, parce que parfois des esprits amoureux de systèmes en ont abusé d'une manière fâcheuse. Pourtant, si l'on voulait repousser toutes les excellentes choses dont on a abusé en ce monde, il faudrait renoncer à toutes, ce semble. Il est certainement très-regrettable que des idées philosophiques préconçues égarent les savants dans leurs recherches et leur fassent voir ce qu'ils ont besoin de voir pour leur cause et ce qui souvent n'est pas dans les faits; mais il est plus regrettable encore, si je ne me trompe, de voir des savants accumuler les lettres mortes et les faits arides, de n'apercevoir que la matière et de renoncer à chercher la vie et la séve des lettres et des faits, c'est-à-dire l'idée générale qui les anime. Élever un édifice, sans matériaux solides, est, sans doute, une œuvre vaine et puérile, mais amasser des pierres sans savoir à quoi elles serviront, sans les tailler pour qu'elles puissent se joindre les unes aux autres, sans les classer selon leur forme et leur composition, c'est affaire de manœuvres aveugles et de travail servile.

D'ailleurs personne, ayant pris une connaissance, si superficielle soit-elle, des œuvres de l'école historique, n'ignore que le travail patient, la recherche consciencieuse, l'investigation pénible y ont généralement précédé la théorie et le système. Otfried Müller n'a pas plus entrepris l'étude des antiquités doriennes avec le désir d'y trouver la preuve de l'originalité de la civilisation grecque, que Wolf n'a abordé les poëmes d'Homère avec le dessein d'y trouver l'œuvre collective d'un peuple, que Cuvier n'a commencé l'examen des restes zoologiques d'un monde disparu, avec l'idée préconçue des êtres gigantesques qu'il allait découvrir. Pour les uns et pour les autres, l'idée, la révélation ont jailli de l'étude des textes et des objets. En cela, on peut dire, est le mérite réel et incontestable de la philosophie allemande du XIX^e^ siècle : elle a rendu impossible les recherches isolées, purement matérielles, stériles par conséquent, en habituant les esprits à appliquer des méthodes et des vues d'ensemble. Les systèmes de Fichte, de Schelling, de Hégel ne seront plus que des *curiosa* de l'histoire littéraire, que leur esprit vivra encore dans les sciences auxquelles ils l'ont communiqué. La philosophie allemande a spiritualisé, ou, pour parler plus exactement, idéalisé la science; grâce à elle, il n'y a pas jusqu'aux sciences naturelles et exactes qui ne soient

Digitized by Google

imbues aujourd'hui de cet esprit ; et il ne faut pas se lasser de répéter la devise si rebattue de la libre recherche, l'esprit vivifie et la lettre tue. Dans la philologie, en particulier, les vues d'ensemble et l'élévation qui la caractérisent aujourd'hui, sont dues, presque en entier, à cette infusion d'esprit philosophique.

Il y a cependant une qualité plus exclusivement allemande encore que l'esprit philosophique, qualité qui rendait ce groupe d'érudits merveilleusement propre à la grande tâche dont il s'était chargé et qui le soutint, en effet, dans son entreprise gigantesque ; je veux parler de cette puissance d'intuition, j'allais dire de divination, dont l'Allemand semble particulièrement doué et qui l'a si souvent mis à même de découvrir ce qui restait caché à des yeux moins pénétrants. C'est ainsi qu'au mineur exercé un léger reflet, inaperçu du profane, révèle l'existence d'une riche veine de précieux métal qu'il se met aussitôt à creuser et à mettre au jour sous les regards étonnés de ceux qui l'entourent. L'originalité et le mérite des Niebuhr, des Böckh et des Otfried Müller sont surtout dans cette sorte de seconde vue qu'appuient et confirment les recherches matérielles les plus étendues et les plus méthodiques.

Quand Niebuhr, nourri des traditions du libre pays des Dithmarses, foula le sol de l'Italie et que des usages antiques, religieusement ou naïvement conservés par le paysan romagnol, l'entouraient vivants, son regard pénétrant vit naître et grandir devant son imagination créatrice toute la commune latine qui devait dominer le monde [1]. Courageusement il se mit à l'œuvre, refit presque son œuvre, scruta, examina, compara les textes, les inscriptions, les lois, étudia de nouveau la république natale et ses destinées héroïques au moyen âge, revint à l'Italie, suivit le cours de ses rivières, mesura les hauteurs des montagnes, étudia la culture du sol, observa le caractère de l'homme, puis réfléchit à la nature humaine et aux lois qui président à la formation des légendes populaires, et bientôt le monde étonné vit s'élever une Rome qu'il n'avait pas soupçonnée jusque-là, la vraie Rome des Sabins.

Il est vrai que ces découvertes de l'intuition historique trouvèrent, surtout en France, beaucoup d'incrédules et beaucoup d'ingrats. Je ne parle pas de ceux-ci. Cette grande famille des esprits jaloux qui

[1] Cf. l'introduction de R. G. Jacob, à *B. G. Niebuhr's Briefe an einen jungen Philologen*. Leipzig, 1839, p. 71 et suiv., et *Lebensnachrichten über B. G. Niebuhr*. Hamburg, 1838, t. I, p. 521, t. II, p. 244, 251, 301, 330, 332, 369, 474.

Digitized by Google

voit dans toute œuvre de génie comme une injure faite à sa médiocrité et qui croit être critique parce qu'elle sait y découvrir des imperfections, est incorrigible. Ce serait peine perdue que d'essayer de lui faire comprendre le génie qui, agissant par un acte spontané de création, ne se comprend que par un acte spontané de conception. La sublime parole de l'œuf de Colomb lui a été racontée en vain ; toujours prête à exalter des mérites ignorés et stériles aux dépens des œuvres éclatantes ou fécondes, elle croit triompher en déterrant quelque Vico ou Beaufort qui a dit depuis longtemps les vérités auxquelles les Wolf et les Niebuhr ont attaché leur nom. Autre chose est d'entrevoir obscurément, comme Casaubon ou Bentley l'ont fait mieux que Vico, une vérité possible, autre chose la volonté et le courage de poursuivre ces doutes, de reconnaître à travers mille sentiers ténébreux et détournés le chemin qui, du clair-obscur des suppositions, conduit au grand jour de la vérité ; autre chose exprimer des pressentiments vagues, argumenter sans méthode, entasser une érudition désordonnée et des aperçus incohérents, comme le fit Vico, ou démolir, comme Beaufort et Pouilly ; autre chose élever une construction solide par une argumentation systématique et apporter les preuves scientifiques, autant que l'organisme vivant supporte la preuve exacte [1]. Aussi la postérité n'a point été injuste en faisant remonter, pour prix de leur labeur, de leur énergie, de leur foi, l'honneur d'avoir découvert des mondes nouveaux à Colomb, à Wolf et à Niebuhr.

Quant aux incrédules, leur sentiment mérite plus de respect sans doute, puisqu'il a sa source dans une des convictions les plus respectables de l'homme, dans l'attachement aux idées traditionnelles qu'il ne voit détruites qu'avec douleur ; mais il n'est pas plus fondé. Que n'a-t-on pas dit de cette critique destructive des Allemands, bien moins impitoyable cependant que celle des Grote et des Cornwall Lewis ! On n'aurait qu'à regarder d'un peu plus près pour voir que si Droysen traite durement des rhéteurs comme Quinte-Curce, il est plein de respect pour l'autorité d'un Appien. Et Niebuhr, puisque c'est à lui surtout qu'on reproche ce mépris des autorités anciennes, y a-t-il une page de son œuvre, surtout de ses monographies et de ses leçons, qui agirent bien plus profondément que son *Histoire romaine*, où il ne

[1] Si Niebuhr, dans l'histoire des origines de Rome, a commis des erreurs aujourd'hui redressées, ce n'est point par défaut d'esprit scientifique, mais par une confusion inadmissible du mythe et de la poésie épique. La gloire de Niebuhr est d'ailleurs bien moins dans sa preuve de l'incertitude des premiers siècles de Rome, que dans la découverte de la véritable nature de la lutte entre les plébéiens et les patriciens et dans le récit de cette lutte.

Digitized by Google

prenne la défense des anciens contre les esprits légers qui, à la moindre invraisemblance, se permettent de rejeter leur témoignage? Que n'a-t-il pas dit en faveur d'Hérodote, que Voltaire traitait de menteur? Que de fois ne s'est-il pas appliqué à prouver son authenticité? Son œuvre entière, enfin, n'est-elle pas bien plutôt une réédification qu'une destruction? Ce caractère est resté à la science allemande de tout le siècle; et les deux philologues qui partagent avec lui l'honneur d'être à la tête de l'école historique, Böckh et Otfried Müller, ont beaucoup moins détruit l'histoire traditionnelle d'Athènes et de Sparte, qu'ils ne l'ont reconstruite. Mais ces reconstructions elles-mêmes ont souvent été attaquées comme arbitraires, comme purement hypothétiques, parce qu'on oubliait combien de fois ces savants hésitent à affirmer une chose qui leur semble probable, uniquement parce qu'ils ne peuvent la prouver; combien de fois ils avertissent leurs élèves de ne pas confondre ce qu'ils donnent comme leur opinion personnelle avec ce qu'ils regardent comme acquis à la science.

En un sens, on ne saurait en disconvenir, le travail de la philologie allemande moderne se fonde sur des hypothèses; mais il ne faut jamais oublier la nature des sciences historiques, qui est essentiellement et forcément hypothétique. La certitude n'existe que dans les sciences naturelles et exactes. Dans l'histoire, une infinité de nuances nous échappent, parce que la matière scientifique, l'homme, le peuple, la civilisation, est complexe et ne saurait se réduire, par l'analyse abstraite, à des formules exactes. Les lois historiques ne sont que des lois approximatives, infiniment variables. Les causes des événements sont multiples et souvent impénétrables; les motifs des actions restent toujours une énigme, indéchiffrable autrement que par la divination. Les témoignages des hommes sont faussés par l'intérêt, par les passions, par l'ignorance. Les faits contemporains eux-mêmes se dérobent dans leur plus grande partie à la connaissance et nous forcent à faire des suppositions plus ou moins probables; à plus forte raison la probabilité joue-t-elle un rôle prédominant dans l'histoire des temps primitifs. Pourvu que l'hypothèse soit vraisemblable, nous devons l'accepter jusqu'à ce qu'on nous en présente une autre qui le soit davantage, et c'est à l'histoire primitive que doit s'appliquer sans restriction le mot de M. Renan : « La vérité est dans les nuances. »

Loin donc de faire un reproche à l'école historique de l'Allemagne, on devrait lui savoir gré d'avoir présenté des hypothèses plausibles, parce que tel est le devoir de l'historien, bien différent de celui du simple critique. Celui-ci peut se contenter d'examiner les faits divers

Digitized by Google

et contradictoires qui sont rapportés; l'historien, s'il mérite ce nom, c'est-à-dire s'il a ce coup d'œil intuitif qui est au-dessus de toute érudition, doit en tirer une conclusion, à moins que les faits ne s'y refusent absolument [1]. Nous ne lui demandons pas de toiles blanches, nous en exigeons un tableau [2]. C'est ici précisément que l'intuition historique prend une place importante. Pour créer au dehors une œuvre d'art, il faut l'avoir créée d'abord tout entière dans son imagination, et lorsque le sujet de cette œuvre d'art est l'histoire d'un peuple, ce peuple doit avoir vécu dans l'esprit de l'historien.

On reproche avec raison à l'Allemand de n'avoir pas ces fortes attaches au sol natal qui distinguent les peuples latins. On blâme justement cette facilité, cette souplesse peu enviables avec lesquelles il s'acclimate à l'étranger, se *francise*, s'*anglise*, s'*italianise* jusqu'à perdre le souvenir de la terre de ses pères, parfois, hélas! jusqu'à la renier. Ici, au moins, cette triste facilité l'a admirablement servi. Avec une promptitude et une justesse merveilleuses, il se transporte au milieu des peuples éloignés, à des époques reculées. Il oublie son poêle du Nord, sa brume et jusqu'à ses gouvernements tracassiers et mesquins, pour s'asseoir à la table commune du Spartiate, comme si c'était là sa place légitime; il entre avec Périclès et Socrate dans la maison élégante d'Aspasie, il se mêle à la foule qui court à la Pnyx tumultueuse; hier il était croyant Castillan et suivait le Cid dans ses combats chevaleresques; aujourd'hui il est Athénien déluré, et écoute avec un fin sourire les poétiques invectives d'Aristophane, s'enthousiasme avec Platon et aiguise des épigrammes avec Lucien. Il préfère cependant ces temps naïfs qui lui rappellent son propre passé, ces commencements d'une religion inspirée par la nature mystérieuse, cette vie des petits

[1] « Alors même qu'il n'espérerait pas en trouver une solution entièrement satisfaisante, un historien doit se poser certaines questions, » etc. (THIRLWALL, *Histoire de Grèce*, trad. franç., p. 22.)

[2] C'est ce qu'a trop souvent oublié le savant anglais auquel nous devons la remarquable *Histoire de la Grèce*, M. GROTE (V. les analyses que M. Prosper Mérimée en a données dans la *Revue des Deux-Mondes* et la traduction des premiers volumes que vient de publier M. de Sadous). Cette abstention complète de l'hypothèse et des conclusions, qui lui a été vivement reprochée par plusieurs écrivains anglais d'une grande autorité, M. Thirlwall et M. Max Müller, ce *manque de courage scientifique* (expression de Max Müller, *Essai de mythologie comparée*, trad. française. Paris, Durand, 1859, p. 50), qui laisse presque toutes les questions difficiles sans solution, font des trois premiers volumes de l'œuvre de M. Grote une encyclopédie fort utile à consulter sans doute, mais leur ôte absolument le caractère d'une œuvre historique. (Comparez THIRLWALL, *Histoire de la Grèce ancienne*, trad. AD. JOANNE. Paris, 1847, vol. I, p. 22.)

Digitized by Google

hameaux grecs et ces héros pleins de simplicité, cette noblesse guerrière des hommes libres, si semblables aux ducs et comtes des barbares germains qui envahirent le monde romain; il aime à s'identifier avec le Grec d'Homère, et il ne répugne pas même, s'il le faut, à partager avec Ulysse la couche hospitalière que lui offre le vieux porcher Eumée.

Ce don merveilleux de l'Allemand qui l'a si puissamment servi dans ses études sur l'antiquité, donnerait à son œuvre un caractère presque poétique si, hélas! il ne fallait à la poésie, outre l'imagination créatrice, la mesure et la forme, deux choses qui font presque toujours défaut à la science allemande, qui lui font si bien défaut, qu'en cela même on est tenté de voir un dernier trait distinctif qui achève de peindre le caractère général de la science allemande aux XIX^e^ siècle. On n'est pas en droit, certainement, d'exiger que tout naturaliste écrive comme Buffon, et que tout savant compose comme Augustin Thierry, pas même que tout archéologue attache le lecteur profane comme M. Ampère ou M. Vitet. Cependant le manque absolu de composition et la lourdeur incomparable du style, chez la plupart des savants allemands, sont plus que des inconvénients, ce sont des vices qui portent un tort considérable et aux idées qu'ils défendent et aux connaissances qu'ils accumulent, à la diffusion surtout de ces idées et de ces connaissances.

Si le Français sacrifie parfois un peu trop l'*estre* au *paraître*, ne peut-on pas dire de l'Allemand qu'il néglige par trop le paraître, qui, après tout, est aussi nécessaire à l'être que le corps l'est à l'âme? Qui n'a été mis au supplice à chercher péniblement des idées souvent grandes et fécondes, à travers le langage compliqué, torturé, hérissé d'incidentes, d'un savant allemand? Qui n'a dû s'armer de toute sa patience, de toute sa pénétration, de l'attention la plus soutenue pour suivre la marche de ces idées, interrompue ici par une digression, arrêtée là par un détail matériel ou par la discussion critique d'un fait? Qui n'a vu l'exposition d'une théorie ou d'un système succéder brusquement à une énumération de faits ou de noms propres, des points essentiels rejetés au bas des pages, des questions d'un intérêt tout à fait secondaire largement développées dans le texte? Qui n'a manié ces gros volumes de papier buvard, sans alinéas, sans index, sans tables de matières, où tant de science, d'idées nouvelles et justes, de poétiques images et d'ingénieuses comparaisons, tant d'admirables tableaux et portraits sont enfouis pêle-mêle et semblent attendre la main ordonnatrice qui les mette dans un jour favorable?

Digitized by Google

Ne dirait-on pas une collection de précieuses œuvres d'art encombrant une décharge où ne pénètre qu'une lumière à peine suffisante à dégager, au milieu de la poussière et du fatras, une toile qui vous remplit d'admiration, un buste dont la beauté vous frappe d'étonnement? Sans doute, il y a d'éclatantes exceptions, mais elles sont rares, et ne font que mieux ressortir la déplorable négligence que la grande majorité des écrivains allemands mettent dans la construction de leurs œuvres. On ne saurait contester davantage que, depuis vingt ans environ, une nouvelle école d'historiens et de savants s'est formée, qui, elle, manie la langue avec plus de souplesse, de clarté et surtout de respect que les prédécesseurs, et qui attache un certain prix à la façon dont les faits et les idées sont groupés et classés, mais cette école n'a point les mérites de la génération précédente. Plus tournée vers la vie pratique et l'application immédiate, préoccupée de politique plus que de science, cette école n'a ni l'originalité, ni l'initiative, ni la hardiesse pleine de spontanéité, ni le désintéressement, ni l'enthousiaste dévouement à la science, ni même la solidité des études qui distinguaient à un si haut point les savants allemands de la première moitié de ce siècle.

Deux courants d'études que les circonstances favorisèrent singulièrement devaient être d'un secours particulier à la philologie renouvelée. On commença, dans les premières années de ce siècle, à s'occuper, avec une ardeur extraordinaire, des origines de la littérature moderne; de nombreux voyageurs parcoururent en tout sens les deux péninsules classiques et en rapportèrent des révélations inattendues.

L'histoire et la littérature de l'âge héroïque de l'Europe moderne offraient des analogies frappantes avec celles de la Grèce antique. Légendes, mœurs, idées rappelaient sans cesse, en les éclaircissant, les temps primitifs de la Grèce et de Rome. On se familiarisa de plus en plus avec la manière de voir si naïve des peuples à leurs débuts historiques; on assistait, pour ainsi dire, à la naissance de leur religion, de leurs institutions, de leurs traditions. On étudiait les lois des conquêtes, les formes presque enfantines de la propriété et de l'État, l'influence des races, la situation des vaincus, le caractère des monarchies aristocratiques. Une histoire authentique était là qui permettait de contrôler le procédé mystérieux par lequel le fait historique devient légendaire, d'observer la forme qu'il prenait dans la poésie nationale; de remarquer par quelles voies détournées le fait, ainsi transformé par la poésie populaire, rentre dans l'histoire prétendue authentique, et

Digitized by Google

on ne manqua pas d'appliquer les résultats de ces études, promues surtout par les illustres frères Grimm, portées au plus haut degré de perfection par Augustin Thierry et Fauriel, à l'histoire des origines grecques et romaines.

Après les analogies qu'offrait le développement historique des peuples du Nord, rien ne pouvait jeter un plus grand jour sur les commencements du peuple grec que l'étude du pays. Déjà les voyageurs anglais [1], quoiqu'ils ne fussent peut-être pas suffisamment versés dans la philologie classique, avaient donné des relations curieuses qui avaient servi à expliquer bien des points obscurs de la mythologie et de l'histoire grecques; le résultat des investigations d'autres voyageurs qui joignaient à une érudition solide l'esprit observateur [2], donnèrent une impulsion nouvelle aux recherches mythologiques et historiques, impulsion dont la génération actuelle ressent encore les effets. Un coup d'œil jeté sur la *Mythologie* du regrettable L. Preller, ou sur le *Péloponèse*, les *Ioniens* et l'*Histoire grecque* de M. E. Curtius, prouvent l'importance qu'ont acquise dans la science l'étude du théâtre de l'histoire ancienne et l'inspiration des lieux. Qu'on se rappelle le parti qu'Otfried Müller sut tirer pour son histoire des origines grecques, des travaux des voyageurs anglais et français; les révélations que le sol du Latium fit à Niebuhr et à M. Michelet; qu'on se souvienne que toute cette science de la géographie ancienne [3], qui a tant contribué à préciser nos notions sur l'antiquité, se base principalement sur les résultats de ces voyages. Les travaux divers de MM. Beulé, Ern. Desjardins, Perrot, et d'autres élèves de l'école d'Athènes, ont montré à la France l'importance de l'autopsie pour les sciences historiques.

D'un autre côté, ainsi qu'Otfried Müller l'a fort bien compris, l'impression qu'exerçait la nature extérieure sur l'âme des Grecs peut seule nous expliquer un grand nombre de mythes, incompréhensibles dès qu'on les détache de leur sol natal. C'est encore la configuration géographique, les nombreux golfes formant autant de presqu'îles à peu près isolées, les crêtes de montagnes rayonnant d'un centre commun et divisant le pays en de nombreuses vallées séparées, qui font mieux comprendre le morcellement de la Grèce en tant d'individualités politiques, occupant chacune une région distincte. Ce sont les défilés des grandes montagnes et leurs communications qui servent à

[1] Les relations de Gell et de Leake ont été de la plus grande utilité pour les savants allemands.

[2] Nous songeons à Ross, Fiedler, Griesebach et surtout à Forchhammer.

[3] Telle que l'ont établie Voss, Mannert, Forbiger, Ukert, Völcker.

Digitized by Google

expliquer des migrations qu'on trouvait étranges autrefois, et permettent de remonter au berceau des diverses tribus et d'en suivre la marche, les arrêts et les établissements. La nature du sol et de la végétation, la vue de la mer et des rivières ont donné la clef de bien des problèmes de l'histoire politique, et même du caractère des diverses races. Mais c'est surtout pour l'explication des conceptions quelquefois bizarres de l'imagination grecque que la vue de ces phénomènes de la nature méridionale est importante. La forme des rochers et des grottes, les méandres des ruisseaux, le travail volcanique au sein des montagnes, les effets de lumière sur la mer, les contours de l'horizon, révèlent la mythologie, comme le spectacle de la mer Égée, de ces îles que le regard atteint facilement, et qui semblent rassurer et inviter le navigateur, révèle la vie du peuple grec dans cet heureux bassin de l'Archipel. Qu'on ajoute la clarté, la vivacité, le naturel et je dirais la vraisemblance, si je ne craignais d'être mal compris, que la vue des pays historiques donne au récit des écrivains qui les ont visités avec des yeux ouverts, et on comprendra la portée de ce nouvel auxiliaire de l'histoire ancienne.

III

Tels sont les traits principaux qui caractérisent la philologie allemande du XIX^e^ siècle et l'école historique en particulier. Nous l'avons dit plus haut, aucun des chefs de cette école ne réunit dans une œuvre d'ensemble tous les résultats de ses recherches, tous les aperçus nouveaux qu'on lui doit. Celui qui y fut plus appelé que tout autre, Otfried Müller, fut frappé avant l'heure, par le destin inexorable. Ce que Müller, ce que son école ne purent achever, la génération qui leur a succédé l'accomplira-t-elle? A bien des égards, elle y semble éminemment propre, et il est certain qu'elle y est préparée de longue main : mais elle fera autrement que n'auraient fait les hommes de 1825. Autant qu'il est permis de juger une époque au milieu de laquelle on se trouve, on peut dire que son caractère, ses tendances, la forme même qu'elle affectionne, la séparent nettement de la génération de savants qui a illustré l'Allemagne dans la première moitié de ce siècle.

Il est toujours difficile de tracer des lignes de démarcation exactes et d'une évidence mathématique dans l'histoire de l'esprit humain.

Digitized by Google

Affirmer qu'une période finit aujourd'hui et qu'une autre commence demain, c'est comme si l'on voulait indiquer l'heure précise qui sépare l'enfance de l'adolescence, la jeunesse de la virilité. Toutefois, s'il fallait des dates, nous indiquerions volontiers les dix années de 1837 à 1848 comme celles pendant lesquelles cette transformation s'est opérée dans la philologie allemande. L'acte des sept professeurs de Göttingue qui, à la première de ces dates, quittèrent la vénérable Georgia-Augusta, plutôt que d'approuver la violation de la constitution hanovrienne, est un des faits les plus importants dans l'histoire de l'Allemagne du XIX^e^ siècle. C'est le premier signe d'un esprit nouveau. La science descend des hauteurs sereines de l'*objectivité* dans l'arène des passions et des intérêts politiques, et, par ses plus illustres représentants, commence à réclamer sa part de la vie réelle et pratique, comme celle-ci finit par réagir sur la science. L'Allemagne, lassée d'une activité purement intellectuelle, aborde enfin d'une façon pratique les questions qui occupent depuis longtemps les peuples majeurs [1].

La philologie elle aussi se ressentit du courant nouveau. Les hommes dont les œuvres avaient le plus marqué dans l'érudition classique commencèrent à abandonner ces études sévères, ou, s'ils y persévéraient, à y mêler le souvenir des passions contemporaines [2].

[1] Il y paraît bien dans les œuvres des deux savants les plus illustres d'entre les sept, après les frères Grimm, dans les œuvres de Gervinus et de Dahlmann. On a caractérisé naguère de main de maître (voir l'article de M. Klaszco sur l'Allemagne, *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1862 et 1^er^ janvier 1863, etc.) l'action du premier de ces écrivains et la portée qu'eut la publication de l'*Histoire de la poésie allemande*, véritable cri de guerre contre l'épicuréisme littéraire de l'époque classique. Le second, abandonnant définitivement l'histoire érudite qui avait fondé sa réputation, se tourna tout entier vers l'histoire presque contemporaine. Renonçant au public savant pour lequel il avait écrit son *Histoire du Danemark*, Dahlmann composa successivement ses deux célèbres manuels de constitutionnalisme, l'histoire de la *Révolution d'Angleterre*, et celle de la *Révolution française*; abrégés populaires qui sont considérés aujourd'hui comme classiques et qui forment comme le catéchisme des doctrinaires ou libéraux modérés de l'Allemagne.

[2] C'est ainsi que le savant auteur des *Hellenika*, M. Forchhammer, qui devait écrire plus tard le fameux *Democratenbüchlein*, publia, dès 1837, son *Socrate et les Athéniens* ou les *Lois et les Révolutionnaires* : et quatre ou cinq ans plus tard, le vénérable Wachsmuth dit adieu aux antiquités qui lui avaient valu tant de notoriété pour s'engager dans l'étude de l'histoire contemporaine et des partis politiques, terrain qu'il ne devait plus abandonner. Droysen, après de brillants débuts philologiques, tels que ses Essais sur le théâtre grec et ses remarquables traductions d'Eschyle et d'Aristophane, donna son beau volume sur *Alexandre le Grand*, le meilleur ouvrage historique peut-être de l'Allemagne, et bientôt après son *Histoire de l'Hellénisme*, où déjà les préoccupations de forme artistique et d'idées modernes se trahissent à chaque page; puis, abandonnant complétement l'antiquité, se voua tout entier à l'histoire moderne, où la Prusse et les guerres de délivrance le captivè-

Digitized by Google

Le goût des œuvres d'ensemble et une préoccupation plus grande de la forme signalèrent également cette époque. L'ouvrage posthume d'Otfried Müller lui-même, l'*Histoire de la littérature grecque*, bien que le sujet soit tout à fait dans le cercle des études précédentes de ce savant, quelle n'est pas la distance qui le sépare de ces travaux? Comme l'érudition y est cachée avec soin, comme les résultats des plus profondes recherches sont simplement présentés, comme on voit que l'auteur parle à un public pour lequel, vingt ans auparavant, il n'aurait peut-être pas daigné écrire! Ne peut-on pas en dire autant de l'*Aperçu de la littérature grecque* de Bernhardy, dont les dernières éditions surtout, complétement refondues, portent visiblement l'empreinte du désir de vulgarisation de l'auteur? Car c'est surtout depuis 1848 que les travaux de la science allemande offrent ce caractère particulier qui jette un jour si frappant sur la transformation qu'a subie la vie d'outre-Rhin. Il semble qu'on ait hâte de régler ses comptes avec le passé, de consigner les acquisitions de l'époque précédente, de constater et de résumer les résultats obtenus, afin de pouvoir se tourner ailleurs sans remords de conscience. C'est à peine si l'on voit encore de temps en temps quelques-unes de ces savantes monographies, souvent indigestes, mais presque toujours remplies d'idées nouvelles qui pullulent dans les catalogues de Leipzig, de 1795 à 1848. Tout le monde se met à rassembler dans des œuvres substantielles les données éparses, les découvertes authentiques des savants de la génération passée. Quelques-uns, comme M. Welcker, résument le travail de longues vies consacrées aux études les plus diverses; d'autres, comme M. Duncker, donnent des encyclopédies mythologiques, historiques, littéraires, philosophiques et artistiques de l'antiquité entière, dans une forme accessible à tous, ou font de savantes compilations de travaux spéciaux, comme Schwegler, dans son *Histoire romaine* [1].

rent particulièrement. Roscher, dont les travaux sur Thucydide promettaient tant à la science philologique, se jeta sur l'économie politique et y a acquis une réputation solide et une grande autorité. Le plus célèbre des archéologues allemands, M. O. Jahn, quitta l'antiquité pour la musique, publia une édition critique du *Fidelio* et écrivit une *Vie de Mozart* qui est dans toutes les mains. Bien d'autres imitèrent, avec moins d'éclat, ces exemples remarqués.

[1] Preller, par exemple, qu'une mort prématurée vient d'enlever à la science, après avoir débuté par des monographies fort remarquées sur des sujets mythologiques, écrit un manuel de toute la mythologie grecque et romaine à la hauteur de l'état actuel de la science; M. Gerhard, l'auteur de tant de recherches importantes, entreprend la même tâche, et M. Eckermann suit le plan et la méthode d'O. Müller, en composant une histoire des religions. M. Schoemann lui-même, occupé naguère de spécialités telles que le droit public des Grecs, ou la procédure chez les Athéniens, daigne faire un compendium complet des *Anti-*

Digitized by Google

Partout des travaux d'ensemble, de recueil, de résumé. Les vues originales et hardies, propres aux grands génies qui ouvrent des voies nouvelles à l'esprit humain et qui transforment les sciences, ces belles découvertes ou, pour parler plus exactement, ces révélations et initiations qui ont signalé le commencement du siècle semblent être épuisées. L'idée première de la mythologie comparée elle-même qui n'a pu se développer que de notre temps parce que les matériaux n'étaient pas encore suffisamment préparés, il y a vingt ou trente ans, l'idée de cette nouvelle science appartient à la génération de 1820, bien qu'elle n'ait été cultivée avec un fruit réel pour les sciences historiques que de nos jours par des écrivains comme M. Kuhn et M. Max Müller, profondément versés dans la linguistique.

Ce qui, dans les ouvrages de la génération nouvelle, frappe bien plus encore que leur caractère encyclopédique, c'est leur forme. On sent à leur lecture que le public s'est sensiblement augmenté et transformé. L'Allemagne d'il y a quarante ans, n'avait que deux classes de lecteurs, les savants et les ignorants. Cette classe moyenne, fort lettrée et qui cependant ne fait pas son métier des lettres, cette classe qui fait un si grand honneur à l'Angleterre et à la France, et qui est la véritable force de ces pays, faisait complétement défaut à l'Allemagne. Elle commence à se former. En attendant que l'Allemagne ait ces organes réguliers de la vie intellectuelle sérieuse, mais non professionnelle, que les deux nations occidentales possèdent dans leurs *Revues*, elle cherche à donner à ses livres une forme plus séduisante. Il suffirait presque de voir un volume dans l'étalage du libraire pour juger de la différence. Une couverture élégante entoure les feuilles qu'on ne se donnait pas la peine autrefois de plier ; un papier blanc et de belles marges flattent les yeux, et le profane se sent rassuré en voyant que les notes ont complétement disparu. Cette première impression n'est pas trompeuse. Qu'on lise, par exemple, l'histoire de M. Duncker, que nous venons de mentionner, et, mieux encore, le premier volume de l'*Histoire grecque* de M. Curtius, qu'on les compare, nous ne disons pas avec les auteurs allemands d'il y a trente ans, mais avec les historiens anglais qui ont traité le même sujet, avec M. Connop Thirlwall ou

quités grecques, à l'usage des classes cultivées, et trouve un imitateur dans le savant Lange, qui fait un travail analogue sur l'ensemble de la vie romaine. M. Maurice Carrière recueille, dans un ouvrage de seconde main, tout ce que la science allemande a révélé sur la première civilisation orientale. M. Jul. Braun écrit une histoire complète de l'art dans l'antiquité. MM. Haupt et Sauppe se consacrent à cette belle collection des auteurs classiques, entreprise en vue d'en faciliter et populariser la lecture et qui a eu tant de succès ; et on pourrait multiplier à l'infini ces faits caractéristiques.

Digitized by Google

M. Grote, on sera frappé de ce style facile et coulant, de ces périodes limpides et claires, de la proportion de toutes les parties et de la division simple et agréable de ces parties. La puissance créatrice du génie allemand n'y est plus obscurcie et entravée par un voile grossier et lourd. Les tableaux du paysage grec, les portraits de ses hommes d'État et de ses guerriers, la peinture de la vie domestique, celle de la vie publique ressortent avec une vivacité, une ἐνάργεια, une netteté toutes concrètes. Le premier volume de l'*Histoire grecque* de M. Curtius n'est plus un ouvrage d'érudition, c'est une œuvre d'art. Est-ce à dire que ce soit une œuvre superficielle ? A Dieu ne plaise ; et ce n'est pas dans le pays d'Augustin Thierry qu'un témoignage donné à la beauté de la forme sera considéré comme un soupçon élevé contre la solidité du fond [1].

Il est rare que l'érudition allemande ne soit pas scrupuleusement consciencieuse, et la plupart des savants dont nous parlons ont mené de front le travail de source et les études de seconde main, dont la science, dans son état actuel, ne saurait se passer. C'est aux sources cependant qu'ils ont toujours contrôlé ces études, et ce n'est qu'après avoir acquis une certitude presque complète dans chaque détail qu'ils ont abordé l'œuvre d'ensemble. Qu'on se garde donc de supposer ici une vulgarisation superficielle, ruineuse pour la haute science, sans profit réel pour le grand public. Les ouvrages en question exigent chez le lecteur une éducation libérale sérieuse, et, s'ils ne l'initient pas dans tous les dédales d'une critique érudite, ils demandent cependant qu'il soit au courant des principaux problèmes de la science historique.

La portée de ce changement et de cette préoccupation toute artistique de la forme qui a pénétré dans la science, est plus grande qu'on ne serait tenté de le croire tout d'abord. Elle ne prouve pas seulement l'existence d'une classe de lecteurs qui manquait à l'Allemagne d'autrefois : elle montre aussi que des rapports plus intimes ont commencé à rapprocher l'une de l'autre la science et la vie pratique. De même qu'on a quitté les hauteurs de la spéculation métaphysique, pour enseigner une philosophie à la portée du sens commun et d'un matérialisme

[1] Je n'ignore pas les critiques qu'a soulevées le livre de M. Curtius ; mais il me semble qu'elles ne font que confirmer ce que j'ai dit plus haut. Elles ne s'attaquent nullement à son érudition, ce qu'elles lui reprochent principalement, c'est d'avoir tenté dans sa fameuse théorie sur les Ioniens, d'imiter les Niebuhr et les O. Müller, en voulant établir un nouveau système, au lieu de résumer les travaux des prédécesseurs, ainsi qu'il l'a fait dans presque tout le reste de ses deux volumes.

Digitized by Google

parfois choquant, on abandonne de plus en plus les régions obscures des époques primitives pour étudier au grand jour de l'histoire les événements politiques des âges qui ressemblent au nôtre; ce n'est plus Lycurgue et Romulus; c'est Périclès et César qui occupent les historiens d'aujourd'hui, si ce ne sont pas des sujets modernes d'un intérêt plus direct encore; car ils sont nombreux les écrivains qui, sans aucun doute, se seraient plongés, il y a quarante ans, dans les paisibles investigations de l'érudition impartiale, et qui, aujourd'hui, abordent les questions brûlantes de la politique et de l'histoire nationale. C'est par centaines, en effet, qu'il faut compter maintenant les publications annuelles sur les guerres de 1813, par exemple, et jusque dans les ouvrages d'érudition proprement dite — je ne rappelle ici que la célèbre *Histoire romaine* de M. Mommsen [1] — on sent le souffle de la passion populaire.

Ce n'est pas qu'on soit revenu à l'histoire didactique du XVIII^e^ siècle, sorte de cours de la science du gouvernement, destiné « à faire profiter l'avenir des leçons du passé. » Hélas! on n'est que trop convaincu, pour en avoir fait la dure épreuve, que l'exemple des générations passées ne profite pas plus aux générations présentes, que l'expérience d'un individu ne peut remplacer celle d'un autre individu. Mais il y a là je ne sais quoi de militant. On sent que les auteurs modernes ont vécu de la vie de leur siècle, qu'ils en ont partagé les émotions, qu'ils ont été, par l'intérêt au moins, mêlés aux événements publics; que les luttes du présent auxquelles ils ont assisté, soit comme acteurs, soit comme spectateurs émus, leur ont révélé la nature intime des luttes de jadis; qu'ils ont quitté le cabinet; que, pour étudier le *forum*, ils se sont rendus au *forum*, et qu'en parlant du passé et de pays lointains, ils ne perdent jamais de vue la patrie et le XIX^e^ siècle. On voit, en un mot, que c'en est fini de l'Allemagne paisible et érudite de 1820, naïve et pourtant pédante, érudite et pourtant idyllique. Qu'il est loin de nous cet âge d'or où, sous les regards d'une bureaucratie méticuleuse, se produisaient les théories les plus hardies d'une philosophie transcendante, où tous les échos répétaient le gazouillement des poëtes lyriques, et où toute la jeunesse des classes moyennes aurait cru déroger en abandonnant les carrières soi-disant libérales et

[1] Voir l'article que la *Revue des Deux-Mondes* a consacré à cet ouvrage et comp. aussi le numéro du 15 mai 1864, sur la *philosophie de l'histoire romaine* de M. Saint-René Taillandier. La *Revue germanique* en a donné une analyse étendue, et les librairies Lacroix et Franck en publient des traductions.

Digitized by Google

avec elles le culte de l'intelligence ! Une ère nouvelle a commencé, l'ère des combats virils. Dans ces combats, l'Allemagne apporte sans doute ses vertus de longanimité et de patience, mais aussi sa ténacité et son obstination persévérante. Si elle y met peut-être une certaine sentimentalité qui est propre à son caractère, elle n'en paraît pas moins résolue à ne plus abandonner le champ de bataille, et la voix de la tribune couvrira pendant longtemps le murmure pacifique de l'érudition désintéressée et étrangère à la vie nationale.

K. HILLEBRAND.

Digitized by Google

VIE ET AVENTURES DU VERT HENRI

4 vol., G. KELLER. — Brunswick, chez Viehweg et C°.

Voici un roman allemand ; les Allemands n'en ont guère de bons, et celui-ci a les défauts de son pays. Il est décousu, très-long ; il n'a point d'action, les personnages ne sont point intéressants, l'auteur veut prouver une thèse et ne la prouve pas. Cependant il est très-digne d'être lu ; car, quoique manqué, en somme, outre qu'il est souvent bien écrit, et qu'il fait preuve de beaucoup de talent et d'idées, il marque au mieux l'un des traits qui caractérisent le plus notre époque, je veux dire l'absence absolue de simplicité, la médiocrité qui vise à la profondeur, la sécheresse qui se donne pour de l'énergie.

I

Henri Lee appartient à des parents honorables, bourgeois d'une petite ville imaginaire de Suisse. Son père, homme singulièrement intelligent et actif, est devenu, d'ouvrier, architecte ; sa mère, fille d'un pasteur de village, est une personne sensée, assez positive, toute dévouée à son devoir et à son mari. Au bout de cinq ans d'union, celui-ci succombe, emporté par l'excès du travail, laissant son bien embarrassé dans un réseau de spéculations et d'affaires. Sa veuve n'en retire qu'à peine un débris. Liquidation faite, il lui reste le revenu

Digitized by Google

d'une vieille maison, tout juste de quoi vivre et payer l'éducation de son fils unique. C'est du récit de cette enfance et des détails de cette éducation qu'une bonne partie, la meilleure partie du roman se compose. Roman tout philosophique, en ce sens qu'il donne l'histoire d'une âme, de sa formation, de son développement. A ce titre, on comprend pourquoi l'auteur insiste autant sur l'enfance, sur les premières impressions, sur les commencements d'idées, sur les jugements personnels, et en somme tous les traits qui marquent les débuts d'un caractère.

Celui d'Henri, véritablement moderne en cela, ne se distingue ni par l'originalité ni par la force. L'auteur, à dessein sans doute, et pour plus de vraisemblance, ne se montre point prodigue envers lui. Il le choisit assez au hasard, dans la foule inquiète des intelligences incomplètes, parmi ces esprits tout à la fois trop bornés pour s'élever au premier rang et pour savoir se résigner à occuper utilement le second. Cette enfance, pourtant, promettait mieux, et l'on croirait presque qu'en faisant l'histoire de ces désirs impuissants et de ces élans avortés, l'auteur a voulu faire une allusion amère au manque d'esprit pratique qui distingue ses compatriotes et recouvre leurs yeux d'un nuage. Telle qu'elle est, toutefois, elle offre un double intérêt : on y trouve non-seulement l'enfant moderne, mélange de naïveté et de précoce bon sens, mais encore l'enfant moderne allemand, c'est-à-dire plus imaginatif et plus sérieux que les autres, également apte à la contemplation et au raisonnement.

Certes, il y a des délicatesses d'artiste, et d'artiste moderne, dans ce cerveau d'enfant si prompt à s'émouvoir, chez ce bambin de six ans qui aime à voir la lumière faire irruption à travers les boiseries du grenier, et quitte une partie de balle afin d'observer l'effet du soleil couchant au fond d'une cour : « La nôtre, resserrée entre deux murs » élevés et anciens, contient un étroit carré de gazon, où deux frêles » sorbiers viennent répandre leur ombre. Une auge en pierre, toute » moussue, reçoit le jet limpide qui s'élance avec un murmure éter- » nel. Ce petit coin retiré a je ne sais quelle fraîcheur sombre qui » disparaît un moment l'été, aux soirs si longs où le soleil couchant, qui » aime à s'y arrêter, y fait une dernière halte. Devant la porte d'entrée » entr'ouverte, les passants, alors, plongent du regard au fond du cor- » ridor, au bout duquel apparaît une tache de verdure éclatante. L'au- » tomne, quand ces fugitifs rayonnements s'adoucissent, quand jau- » nissent les feuilles dentelées des deux petits arbres chargés de leurs » bouquets de fruits d'un rouge vif, quand la nudité des vieux murs

Digitized by Google

» se damasse de tons mordorés et que des ombres se jouent parmi le » cristal de la source, ce coin solitaire, à mes yeux, prenait je ne sais » quel attrait merveilleux autant que mélancolique; je quittais volon- » tiers mes camarades pour venir le retrouver..... » Une autre fois, frappé par la crudité des tons, il regarde une pelouse verte où l'on étend du linge, ou bien encore il prête l'oreille aux calmes susurrements qui sortent des intérieurs voisins et décèlent un bien-être tranquille, un peu machinal, la présence active et cependant paisible d'une ménagère. Le même sentiment se révèle à travers les bégaiements encore confus de l'enfant qui s'essaie à penser et à parler. C'est ainsi que les nuages, dans sa bouche, s'appellent « montagnes, » terme qui flatte son imagination et se présente à lui chaque fois qu'il veut désigner quelque chose de majestueux ou de grand. « J'appelais aussi » *montagne* un haut clocher d'église qui dominait les toits de la ville. » Au coucher du soleil, mon regard aimait à s'arrêter sur sa pente » rougie, et sur le petit coq lumineux qui tournoyait au sommet. » Un Français familier avec l'Allemagne d'autrefois, celle de Jean-Paul et de Schiller, verrait ici un commencement de ce mysticisme rêveur, si cher à leurs contemporains. Mais les Allemands d'aujourd'hui, qui sont ou affectent d'être plus positifs, ne méritent plus guère le reproche de sensiblerie, du moins en littérature. « Vers l'heure du » crépuscule, quand résonnait au loin la cloche, ma mère croyait » devoir choisir ce moment pour me parler de Dieu et m'enseigner à » prier. — Est-ce que Dieu est un homme? lui disais-je. — Dieu est » Esprit, me répondait-elle. — Je ne comprenais point, et n'essayais » même point de comprendre. Cependant l'ombre gagnait le clocher, » une faible lueur seule environnait le faîte, et s'élevant par degrés, » finissait par envahir les hauteurs où résidait le coq, longtemps » encore resplendissant au sommet. J'ignore comment cela se fit, mais » je me souviens qu'un soir on me coucha fermement convaincu que » Dieu était ce coq. »

Voici qui semble on ne peut mieux soutenir la prétention dont je parlais tout à l'heure. Un enfant français lui-même se montrerait difficilement plus positif en fait de sentiments, et ce trait, malgré moi, me rappelle un autre trait, celui de l'enfant qui, jouant avec le lorgnon de son oncle, le prenait pour un chapelet et l'appelait naïvement un bon Dieu en verre. Distinguons néanmoins entre la sécheresse d'imagination, qui exclut la fantaisie, et la droiture du raisonnement, qui n'admet qu'avec peine le surnaturel. C'est ici que la différence entre les deux nations commence à se marquer. Ce mot de

Digitized by Google

Dieu, vide pour la plupart d'entre nos enfants, frappe Henri et le fait réfléchir. A force de réciter son *Pater*, il y cherche un sens; ces invocations répétées le rendent attentif, il a un vague soupçon que Dieu, quoique esprit, comme sa mère le lui enseigne, est un personnage intelligent, capable d'écouter ceux qui lui parlent, et avec qui l'on doit pouvoir échanger un mot raisonnable. La somme de ces réflexions s'augmente à son entrée à l'école, il croit comprendre le but et l'opportunité de la prière par les situations toutes nouvelles qu'il lui faut traverser. Il en use d'abord en enfant, peu judicieusement, demande à Dieu un gâteau, ou bien de rendre invisible un pâté d'encre, forfait qui doit attirer sur lui un châtiment. Mais auprès de ces traits purement enfantins et que l'auteur prend plaisir à accumuler, on en voit d'autres qui dénotent le protestant en germe, avec ce grand sentiment de dignité humaine qui le pousse vers l'examen et le raisonnement. Un enfant catholique récite son *Pater* en perroquet bien appris, et sans y chercher un sens; Henri, tout au contraire, le prend au sérieux, et, comme il l'a vu faire à sa mère, y cherche une application aux différents besoins de la vie. Le voici à son premier jour d'école, vis-à-vis d'un maître brutal et pédant, qui le croit sournois parce qu'il le voit intimidé, et effronté parce que, dans son ignorance, il lui répond par une sottise qui ressemble à une inconvenance. Henri rentre tout attristé, et sa mère et lui vont se mettre à table quand survient le pédagogue empressé de le dénoncer. Tout autre enfant injustement accusé pleurerait ou du moins se défendrait. Un sentiment de révolte silencieuse seule traverse son âme, et dans son indignation un peu hautaine contre le vilain homme assez grossier pour le poursuivre et venir ainsi troubler la paix du foyer, il en appelle à ce Dieu qu'on lui apprend à invoquer, et lui demande « *de le délivrer du mal,* » personnifié à ses yeux par le cuistre qu'on vient de voir. Cependant une catastrophe survient : le maître, aux aguets pour surprendre un autre élève en faute, se plonge le nez dans un carreau et se le fend à moitié. Merveilleuse occasion pour rire et se réjouir. Henri, tout naturellement, commence par là; presque aussitôt, néanmoins, il s'en repent, et croit entendre un autre précepte de son *Pater*, celui-là même qui nous ordonne de « *pardonner afin d'être nous-mêmes pardonnés.* »

C'est par une suite d'expériences semblables qu'Henri apprend à comprendre et à appliquer la prière. Quant à ses premières notions sur la divinité, il les puise tout naturellement dans les idées de sa mère, personne vulgairement sensée, et, comme la plupart des ména-

Digitized by Google

gères de condition bourgeoise, trop positive pour s'abandonner à la rêverie et au mysticisme. On ne songe guère à commenter l'Imitation quand il faut raccommoder ses bas et éplucher ses légumes. On pense à Dieu, comme à un maître exigeant ou à un bienfaiteur positif, non comme à un consolateur tendre, et on songe à le remercier plutôt qu'à le révérer. Sa mère, à cause de cela même, lui parle plus volontiers de l'Ancien que du Nouveau Testament. Les souffrances de Jésus et toutes ces pages si attendrissantes pour toute âme passionnée ne la touchent qu'à demi. En revanche, elle aime à s'étendre sur l'histoire de Ruth, qui, par son activité dévouée sut gagner le cœur de Booz, à raconter le miracle de la manne pleuvant dans le camp d'Israël, ou celui que Dieu fit en faveur de la veuve pieuse dont la provision d'huile ne s'épuisait point. Dieu, pour de telles âmes, est surtout un dispensateur de biens, le pouvoir qui à volonté les retient et les répand. Aussi l'important est de l'invoquer, de se rappeler à son souvenir. « Dieu oublie qui l'oublie, » dit sans cesse madame Lee, et toute sa religion est renfermée dans ce simple mot.

Religion toute pratique, je l'accorde, mais par là même fort positive et peu propre à développer le sentiment du divin dans les âmes. Un Dieu fournisseur général de l'humanité n'est pas un Dieu bien imposant, et les formules de la plus banale reconnaissance suffisent à s'acquitter envers lui. Il y a plus, on lui en veut quand il retient ses dons, ou les dispense moins libéralement, sans prendre note du vœu exprimé. « Une de mes angoisses, en pareil cas, était une tentation » maladive de l'accabler d'injures, d'épithètes grossières. Je n'en » éprouvais qu'un remords médiocre, toutefois. Il me semblait que » Dieu, en sa qualité de mon créateur, en connaissait le motif, et devait » me tenir compte de l'impossibilité de n'y point céder. » On ne prend guère de la religion que ce qui vous en plaît lorsqu'on raisonne ainsi. Aussi toutes les supplications de sa mère, toutes les menaces de punition ne peuvent l'engager à prier à haute voix avant ses repas. « J'éprouvais dès alors une horreur innée pour tout ce qui a appa» rence de culte. En présence de la table dressée et entourée de » personnes priant, je songeais malgré moi à un autel environné de » sacrificateurs, idée désagréable et qui *m'ôtait l'appétit.* »

La sagesse n'attend point le nombre des années, dit un dicton populaire. Par malheur pour Henri, prématurément érudit et gastronome, elle ne le guide point en matière de tact, comme on voit, et par les passages cités on devine déjà le jeune homme qui, à seize ans, voyant passer une procession de jeunes communiantes, pourra écrire :

Digitized by Google

« Elles passaient vêtues de noir, le front pudiquement baissé, les » yeux en pleurs pressés contre le mouchoir, les chastes lèvres encore » humides du vin qu'on leur avait donné à boire pour du sang, le » gosier encore embarrassé du pain avalé comme chair humaine. A » leur tête, et comme un oiseleur ivre menant une volée de fauvettes » prisonnières, marchait le conducteur, le pasteur au nez rouge et » fleuri. »

II

Du Courbet greffé sur du Michelet, voilà où l'excès du raisonnement pousse Henri. J'en reviens aux débuts de sa vie d'écolier. « Henri, » nous dit l'auteur, endossa vers ce temps son premier habit, habit » taillé dans une redingote appartenant à la défroque paternelle, tout » entière composée de vêtements de drap vert, d'où ce sobriquet de » Vert Henri, qui ne cesse de s'attacher à notre héros. » Le moral, ce semble, se ressent de la coupe et de la couleur surannée de l'habit. On croit entendre le ramage d'un perroquet savant, on imagine un petit cuistre affublé d'une vaste redingote et tout fier d'étaler son savoir. Qu'il y a loin de lui à l'enfant bizarre et maladif que nous montre l'une des plus étranges nouvelles d'Henri Heine! Ce dernier, à peine âgé de douze ans, vient de perdre son père, et sa mère l'emmène visiter un petit domaine de famille, jadis témoin de meilleurs jours, maintenant dévasté par la guerre et le passage des troupes. Jugez vous-même du contraste : « D'entre toutes les statues du jardin, » une seule, comme par miracle, avait échappé aux outrages du temps » et des hommes. On l'avait probablement arrachée de son piédestal, » mais elle était restée intacte sur le gazon, la belle déesse de marbre, » avec les lignes pures et harmonieuses de son visage, avec son noble » sein bien partagé, qui dominait toute cette pelouse touffue... j'eus » presque peur quand je la vis; cette figure m'inspira un trouble » étrange, un secret embarras de pudeur m'empêcha de la regarder » longtemps... Le soir, soit que mon lit me parût mauvais, ou pour » tout autre motif, je ne pus m'endormir. Les rayons de la lune » entraient par les vitres brisées et semblaient m'inviter à jouir de » cette molle nuit. J'eus beau fermer les yeux, toujours mon imagina- » tion enfiévrée me montrait la statue blanche sur sa couche verte. » Demain, demain, beau visage de marbre, me disais-je tout bas, et

Digitized by Google

» je me promettais d'aller, dès l'aurore, poser mes lèvres sur les coins » doucement souriants où ces belles lèvres venaient se perdre. Cepen- » dant une impatience étrange m'agitait; je ne pus résister au bizarre » entraînement d'aller les baiser à l'heure même, et, bondissant de » ma couche, je pris mon élan vers le jardin où elle dormait. Dans » l'herbe verte reposait la déesse immobile. Non point pourtant de » l'immobilité de la mort; un sommeil profond semblait enchaîner ses » membres délicats, et je marchai plus doucement afin de ne point » l'éveiller. Cependant, tandis qu'un sentiment confus d'angoisse m'é- » loignait d'elle, un désir étrange de nouveau m'en rapprochait. Mon » cœur palpitait comme si j'allais commettre je ne sais quel crime. » Enfin rien ne put plus me retenir; je me précipitai vers elle et » l'embrassai avec une ferveur, une tendresse, un délire inimagi- » nables... »

Maladive comme l'est cette précocité, elle intéresse; on devine un tempérament d'artiste sous ces bizarreries et sous ces fougues. On n'en saurait dire autant de celle d'Henri, qui se manifeste surtout dans l'appréciation des beefsteaks et les réflexions gastronomiques que voici : « Le boire et le manger, j'en conviens, me préoccupaient » beaucoup; j'en arrivai avant peu à une véritable entente en fait de » cuisine, chose qui ne surprendra point si l'on songe que, les heures » de classe à part, je passais ma vie pendu à la jupe des femmes, et » toutes mes récréations parmi des ménagères qui écumaient elles- » mêmes leur pot, et ne s'accostaient que pour s'informer de ce que » valait le beurre, ou se lamenter à propos de l'augmentation qui » menaçait le bœuf et le veau. Rien de plus naturel, à force de les en- » tendre débattre, que les questions d'approvisionnement prissent un » intérêt grave à mes yeux, si de toutes les invocations du *Pater*, il » en était une surtout que je prenais plaisir à prononcer. Les enfants » qui, à l'égal des animaux, recherchent instinctivement les bons » morceaux, se plaisent surtout à la cuisine ou à l'office. Je connaissais » celles de tous nos locataires et n'en sortais jamais sans avoir goûté » à tel ou tel mets. Tout ce que je mangeais à la maison me semblait » toujours inférieur à ce que je goûtais dehors, je l'avoue à ma honte. » Chaque ménagère, j'en fis bientôt l'épreuve, prête une saveur parti- » culière aux mets qu'elle prépare, ces mets fussent-ils d'ailleurs ap- » prêtés exactement selon la même recette. Le caractère de la » cuisinière se révèle tout entier dans cette saveur. Au plus ou moins » d'épice ou de poivre, de beurre ou de sel, on devine des habitudes » étroites ou larges, un penchant à la prodigalité ou à l'avarice. De

Digitized by Google

» même le plus ou moins de cuisson dénote un esprit nonchalant ou » soigneux ; vous reconnaîtrez sa douceur au manque de piquant, sa » vivacité à la saveur relevée des sauces. Pour moi, fort de mon ex- » périence, je dirigeais mon plan de conduite envers une ménagère » d'après la façon dont elle assaisonnait la salade ou préparait le » potage. Notre cuisine, je l'ai dit, me semblait inférieure à celle des » autres. Elle manquait absolument de montant, d'individualité, di- » rais-je presque, si pareil terme pouvait s'appliquer au ragoût et au » rôti. » Suit une étude approfondie de la cuisine de la mère, étude qui aboutit à nous apprendre que celle-là, au rebours de certaines cuisines plus épicées, était parfaitement inoffensive, et pouvait s'absorber en *grande quantité* sans nuire à l'estomac ou danger d'indigestion. « Debout devant son fourneau, poursuit notre jeune Machiavel » de la casserole, mesurant à dose exacte et le sel et le poivre, je » voyais en elle l'incarnation parfaite du précepte : « L'homme mange » pour vivre, il ne vit point pour manger. »

Il n'est pas respectueux cependant; quand on lui sert sa portion, il devient critique; il compare, hasarde des remontrances. « Non point » pourtant, a-t-il soin de nous dire, avant d'avoir avalé la dernière bou- » chée. » Vous reconnaissez ici sa prudence ordinaire. Toute autre que sa mère, il est vrai, serait capable d'enlever le plat en guise de punition. Mais la bonne madame Lee, qui n'a que lui, se soucie assez peu de punir et de morigéner. Elle aime mieux le réfuter à l'aide du sentiment, donner à la discussion un tour philosophique et moral. « C'est ainsi, » dit Henri, qu'au lieu de me faire simplement taire, elle essayait de » me représenter l'ingratitude de ma conduite, et, profitant de l'occa- » sion, partait de là pour entrer dans maintes considérations sur les » vicissitudes humaines et les revers qui pouvaient m'attendre. » Quand » je n'y serai plus, disait-elle, le jour viendra peut-être où tu serais » bien content de pouvoir venir, comme aujourd'hui, t'asseoir à ma » table et manger ce qu'à présent tu dédaignes. » Parfois elle renché- » rissait encore sur ces menaces, et, me montrant la Providence » planant au-dessus du plat de bouilli, elle me faisait sentir l'indi- » gnité de ma conduite envers celui qui peut à volonté répandre et » retirer ses dons. » Nous n'avons guère coutume, chez nous, de voir introduire le bon Dieu à propos de bœuf ou de mouton, comme le fait le Bossuet maternel. Mais en fait d'éloquence, comme de cuisine, les goûts diffèrent, et satisfaire les convives, convaincre les auditeurs est tout ce qu'on est en droit d'exiger.

Digitized by Google

III

Henri est convaincu, sinon corrigé. Pour nous, qui n'allons plus au catéchisme, sortons un peu, si vous y consentez, de cette morale qui sent la cuisine, de cette cuisine assaisonnée de morale, et par là même médiocrement appropriée à nos goûts français. Mais pour avoir ri, ne ne nous montrons point incapables d'admirer. Ces détails de pot-au-feu conduisent à de belles choses ; on les rencontre en Allemagne chez les plus grands poëtes ; ils conviennent à une civilisation encore lourde, à une demi-barbarie primitive compliquée de raffinements et de sentimentalités philosophiques, génie naïf et un peu rude d'un pays qui a produit des poëtes complexes et contradictoires comme Heine, des visionnaires réalistes comme Hoffmann. C'est dans l'Allemagne de ces derniers que nous allons rentrer. M^me^ Lee, qui a pour système d'économiser le plus possible, n'achète jamais de jouets à Henri, qui par là en est réduit à inventer lui-même ses objets d'amusement. Voici d'abord sa ménagerie, une ménagerie dont les hôtes innocents sont à la fois ses jouets et ses victimes.

« Je venais de voir une grande ménagerie, et résolus aussitôt d'en » construire une en petit d'après ce modèle, occupant tous mes loi- » sirs à transformer en cellules et en cases de petites boîtes de carton » et de bois, que je garnissais ensuite de barreaux en fil de fer ou en » ficelle, selon la force ou la méchanceté de l'animal destiné à l'habi- » ter. Mon premier hôte fut une souris, puis vint un petit lapereau. » Quelques moineaux, une couleuvre furent bientôt suivis de plusieurs » lézards différents de couleur et de taille. Un cerf-volant gigantesque » et quantité d'insectes, des plus bizarres que je pus trouver, achevè- » rent ma collection et durent bientôt languir au fond de leurs cachots » étagés comme les compartiments d'une prison cellulaire. Il y manquait » le tigre royal, lacune à laquelle je remédiai par la capture de plu- » sieurs araignées monstres, dont le seul aspect me donnait le frisson. » Quelques-uns de mes pensionnaires, il est vrai, m'inspiraient un » véritable effroi ; mais cela même augmentait mon intérêt pour eux ; » j'en prenais grand soin et leur apportais à manger à heure fixe, » comme cela se pratique dans une véritable ménagerie. Les jours de » congé, pour achever l'illusion, je convoquais un auditoire d'enfants,

Digitized by Google

» et me posant en montreur d'animaux féroces, me plaisais à haran-
» guer mon public avec toute l'emphase goguenarde et la verve fan-
» faronne qui d'ordinaire distingue ces personnages. Les lézards, dans
» ma bouche, se transformaient en jeunes crocodiles, la couleuvre,
» qui ces jours-là sortait de son réduit pour s'enrouler autour d'un tronc
» de poupée, devenait un serpent à sonnettes de l'espèce la plus dange-
» reuse. » Cependant, les animaux privés d'air et d'exercice finissent par dépérir, et Henri, qui à défaut de cœur a des nerfs, ne peut plus supporter leur vue. » Lassé de leurs souffrances, je résolus d'y mettre fin en les tuant. Mais l'égoïste moderne n'est pas même bon pour le métier de bourreau. Le cœur lui manquant pour les tuer un à un, il fait rougir une barre de fer, et le visage détourné, d'une main mal assurée, il l'enfonce au hasard derrière les barreaux où les pauvres agonisants se débattent. Cependant, le grésillement des poils, l'odeur des chairs brûlées lui font mal au cœur. En entendant leurs cris affreux, il se sauve, et, tout en sueur, se précipite vers le jardin et creuse l'énorme trou où il va ensevelir pêle-mêle vivants et morts, tout ce qu'il appelait naguère sa ménagerie. — Voici une autre scène, bien propre à nous faire juger des ivresses fébriles, des folies lugubres auxquelles le Nord doit quelques-uns de ses plus grands artistes, Hoffmann, entre autres, auquel ce qui suit fait penser. Henri, naturellement superstitieux, possède un rituel de formules magiques, rituel emphatiquement intitulé Théosophie, et qui, entre autres procédés occultes, indique le moyen de lancer un sort. Cela s'obtient en versant de la cire fondue dans de l'eau ; la cire qui se fige aussitôt, se ramasse en boules et forme de petits corps destinés à représenter l'effigie de ceux auxquels on veut nuire. Or, il arrive qu'Henri, dans une visite à l'Hospice municipal, a pénétré dans une salle toute remplie de bocaux contenant des fœtus. Un attrait bizarre le pousse à tout examiner en détail, et, forcé de partir, il se promet d'employer désormais ses loisirs à la formation d'un musée semblable. Un morceau de cire retrouvé au fond d'une armoire lui vient en aide, il parvient à fabriquer une trentaine de petits monstres qui gigottent dans le ventre plein d'eau des fioles où il se plaît à les reléguer. Les petits avortons informes, baptisés de noms fantastiques, comme Diable-de-Miel, Jean Nombril, Mord-la-Cire, sont naturellement appelés à figurer dans le cérémonial occulte des conjurations. « J'avais
» rédigé la biographie de mes principaux sujets, que je rangeais dans
» la famille des gnomes, et faisais provenir de telle montagne où, selon
» nos contes de nourrice, la sage-femme va chercher les petits nou-
» veau-nés. De même, et toujours d'après le même système, je me

Digitized by Google

» plus à fabriquer une sorte de table sphérique pourvue des quatre » points cardinaux, tableau sur lequel chacun d'eux figurait accompa- » gné de la liste de ses qualités et de ses vices, ce qui forma bientôt un » registre régulier faisant foi de leur bonne ou mauvaise conduite. Le » soir, au demi-jour, je montais dans une chambre inhabitée où se » trouvait un vieux meuble brun à allonges, fort propre à contenir mes » fioles. Inspection faite de chaque habitant, je les rangeais en cercle » autour d'un bocal destiné à représenter les quatre éléments, figurés » par de la terre, de l'eau, de l'huile, et de l'air. Un bizarre système » d'éclairage venait éclairer ma table sphérique. La nuit venue, deux » ou trois bons hommes en cire se plaçaient aux coins, en guise de » torchères, et de leurs bras élevés supportaient les petites mèches » destinées à éclairer le tribunal. L'individu cité comparaissait ensuite, » et je m'absorbais dans l'étude des tablettes constellées et qui étaient » censées contenir le secret de son sort. Certain soir, tandis que je me » livrais à ces menées, mon genou vint à cogner la table, et, comme » de concert, on vit s'émouvoir et s'agiter dans leurs fioles tous les avor- » tons. Le jeu me plut, si bien qu'oubliant mes procédés de magie, je » me mis à cogner de plus belle afin de voir leurs sauts redoubler. » Leurs gambades m'enivraient, et excité par le vacarme, je me con- » duisis bientôt en véritable fou, criant, chantant, tapant du poing, » trouvant une sorte de plaisir sauvage à entendre s'entre-choquer » fioles et verres. Au plus fort de ma frénésie, un frisson glacé me par- » courut. Deux yeux de feu percèrent l'obscurité, et je me précipitais » vers la porte quand un gros chat noir se dressa devant moi et, le poil » hérissé, fit mine de me sauter au visage. Un bocal se brisa sous ma » main et je lui en jetai les débris. Dans ma frayeur, un bocal suivit » l'autre, et je me croyais sauvé, quand soudain je me sentis pris à la » gorge et la chair s'entamer sous le tranchant des griffes. Je perdis » la force de crier et je tombai évanoui sous la table..... »

Détails remarquables, sans doute, mais inquiétants, et qui semblent devoir aboutir à l'hôpital ou bien au suicide. Rassurez vous, cependant. Le héros de roman moderne, tel du moins que l'auteur nous le présente, n'est téméraire qu'en pensée. Sa faiblesse naturelle et son indécision viendront toujours traverser ses plans les mieux arrêtés, le faire reculer à mi-chemin dans toutes ses entreprises. Le plus souvent il ne sait pas ce qu'il veut : ou bien il veut une chose et ne la veut plus l'instant d'après, ce qui revient au même. D'autres fois, vous le

Digitized by Google

verrez surexcité, puis inerte en moins de cinq minutes, ou s'échauffant à froid pour se persuader à lui-même et aux autres qu'il ne manque point d'énergie. D'ailleurs puéril, affecté, comédien comme tout homme qui, privé de caractère, a besoin d'en feindre un. Triste personnage, au résumé : celui d'un vaniteux qui se méprend sans cesse sur son compte, se croit ferme lorsqu'il n'est qu'entêté, résigné lorsqu'il n'est qu'accablé, philosophe lorsqu'il n'est que phraseur.

Avec toutes ces prétentions et toutes ces faiblesses, on peut pourtant aimer l'étude, se montrer écolier laborieux et zélé, comme fait Henri. L'école où il va, institution nationale et fondée surtout en vue des classes inférieures, doit en partie son organisation aux principes pédagogiques du célèbre Pestalozzi. Filles et garçons y reçoivent une instruction commune, et Henri, moniteur des premières, devient un personnage et se croit autorisé à prendre des allures d'autocrate envers ses jeunes subordonnées: « J'avais naturellement mes préférences et savais élever » des rivalités à propos de la place d'honneur à ma droite, réservée à » celle qui ce jour-là avait le bonheur de me plaire. De là mille injus- » tices, et l'espèce de volupté que l'on éprouve à se savoir maître de » faire à volonté pleurer ou rire. Bien souvent, aussi, le contraire » arrivait, et mainte fois j'éprouvai quelque embarras devant le rire » effronté des dédaigneuses, qui raillaient ma faiblesse, ou bien les » larmes des dédaignées dont les sanglots accusateurs attestaient mon » injustice. » Involontairement, ici, l'on se demande si c'est bien un enfant qui parle ; et, ce doute, si naturel à propos du passage ci-dessus cité, revient encore et s'accroît quand Henri, grâce à un mensonge habilement combiné et conduit, dupe son maître, parvient à faire punir ses camarades innocents du tort dont il les accuse. « Non-seulement je » fus indifférent aux suites de mon action, mais ce qui est mieux, » je ressentis une sorte de satisfaction intime, un véritable chatouille- » ment d'amour-propre en la voyant réussir, quelque chose comme si » pleine justice eût été rendue par là à mon génie inventif. » Ici, l'exagération du caractère est visible ; évidemment c'est l'auteur qui parle, et quand je rapproche de ce langage de scélérat naissant l'air honnête et les façons cordiales des bons jeunes garçons suisses ou allemands que je connais, je le soupçonne malgré moi d'avoir omis un détail, je me dis qu'envoyé par sa mère au marché, Henri, quelque jour, a dû s'attarder en route pour lire le fragment déchiré du poëme de Byron dans lequel on vient d'envelopper son fromage ou son beurre. Tout ce qui suit vient encore me confirmer dans cette supposition. « Vers ce temps, je connus et me liai avec un jeune gar-

Digitized by Google

» çon de mon âge, et dont les sœurs déjà grandes passaient leur vie » à dévorer les plus mauvais romans. Deux sortes d'ouvrages composaient » leur bibliothèque de rencontre, détritus des ventes publiques et » fonds de magasin; une collection des romans les plus lestes du » XVIII^e^ siècle s'y trouvait à côté d'un ramassis d'histoires de chevale- » rie les plus absurdes que l'on puisse imaginer. » Les deux amis, qui s'en tiennent aux derniers, s'efforcent naturellement d'égaler, sinon de surpasser les hauts faits et prouesses de ces preux d'almanach. « C'était vraiment à qui l'emporterait sur l'autre en gasconnades et en » bravades. Ainsi, tandis que timidement il insinuait l'aveu de je ne » sais quel penchant mystérieux et anonyme, moi, plus hardi, je ren- » chérissais effrontément sur ces sottises en déclarant une passion » partagée pour l'une des beautés de la ville. Il s'aperçut que je vou- » lais *le coller* et, me regardant avec ironie, me défia d'aller à l'instant » même, et sous ses yeux, porter à mon adorée certaine chaîne en chry- » socale que je prétendais lui offrir. Je n'hésitai point, et, me glissant à » travers l'entrée entre-bâillée de son hôtel, je pénétrai sans encom- » bre jusqu'à la porte munie d'un paillasson sur lequel je déposai mon » offrande... » Une autre fois, ils se disent propriétaires de quelque domaine splendide, acquéreurs d'une villa trop éloignée, pour que l'on ne puisse vérifier l'authenticité de l'achat. Mais un mensonge en entraîne un autre. Pour feindre de telles dépenses, il faut pouvoir paraître millionnaire, chose malaisée pour deux gamins qui à eux deux ne peuvent réunir un écu. De là assaut de ruses, de tromperies, de combinaisons les plus machiavéliques pour faire croire à la possession de trésors secrets. « Impatienté par l'air de doute dont il accueillait mes » plans, je résolus d'inventer quelque mensonge colossal, et qui réduî- » rait tous les siens à néant. Or, nous avions une petite cassette où ma » mère serrait une douzaine de pièces d'or, de médailles, le tout pro- » venant de cadeaux de mariage, de baptême, et représentant plusieurs » générations successives de parrains et de marraines. Je dérobai la petite » cassette, et l'ayant placée à la cave, dans un endroit fort sombre et » au fond d'une sorte de coffre scellé au mur, et qui pouvait figurer un » coffre-fort, j'amenai là mon incrédule, et, soulevant à demi le cou- » vercle, fis briller à ses regards étonnés quelques pièces d'or. — » Vois-tu, lui dis-je, il y en a comme cela plein le souterrain. — » Lui, non content de voir, voulut tâter, circonstance qui me permit » de le prendre au collet et de fermer précipitamment devant lui » la porte de la cave où il paraissait trop se plaire. » Par malheur Henri ne se borne pas à déplacer la cassette et le maniement du conte-

Digitized by Google

nant lui donne envie de manier aussi le contenu. La tentation est d'autant plus irrésistible que sa mère, ayant pour système d'éviter toute dépense superflue, ne lui donne en argent de poche qu'une somme fort maigre et tout à fait insuffisante pour lui permettre de soutenir son rôle de millionnaire. Mais les écus s'épuisent, et le jour arrive où il se voit forcé de tout avouer. « Je tournais justement le dos à l'armoire » accusatrice, et debout contre la fenêtre, m'efforçais de faire taire » mes remords en songeant à autre chose. Tout à coup ma mère m'ap» pelle d'un accent extraordinairement altéré et sévère. Elle était » debout auprès de la table et de sa main étendue me montrait la cas» sette vide au fond de laquelle brillait encore quelque menue monnaie. » — Vois un peu ceci, me dit-elle en m'enveloppant de son regard » attristé et ferme. — Je restai les yeux baissés, le cœur me manquant » pour envisager l'espace vide de tout cet argent gaspillé en sottises. » — Il est donc vrai, poursuivit-elle, les gens n'ont point menti, je ne » puis plus croire en la bonne foi de mon enfant, me reposer en mon » fils.— Ce ton douloureux et pourtant calme me perçait le cœur, je me » sentais tout anéanti. Chose bizarre, pourtant! du fond même de mon » abaissement et de ma douleur s'élevait comme un sentiment intime » de réconciliation et de délivrance. Le loyal regard de ma mère, » plongeant entre les replis de mon âme longtemps troublée par » le remords, la soulageait d'un poids énorme; je sentis se dissiper » le cauchemar qui l'oppressait. Son silence même et sa sévérité me » parurent bienfaisants, un élan de tendresse infinie traversa mon cœur » foulé, il me sembla ne m'être jamais douté jusque-là combien je » l'aimais. »

Ce qui précède semble propre à faire marque sur l'imagination d'Henri, le moment paraît bien choisi pour le ramener sur une autre voie, celle d'un jeune esprit qui se cherche et se prépare à engager la lutte d'où il va sortir homme et citoyen. Mais l'auteur, peu soucieux d'attirer l'intérêt sur son personnage, aime mieux poursuivre comme il a commencé et ne néglige aucun détail pour nous convaincre de la nullité de son héros. Ici toutefois se place une observation. On ne remplit pas quatre volumes sérieux avec un tel sujet, et l'auteur, comprenant cette faute, a, j'imagine, voulu la corriger en joignant une étude de mœurs à l'étude de caractère que j'ai décrit. Par malheur, il donne la parole à son héros et se voit par là forcé de le prendre pour truchement de ses propres remarques. De là défaut d'unité, malentendus, confusion entre les personnages de l'auteur et d'Henri, qui s'exprime le plus souvent en homme d'esprit et se conduit en sot, ce qui trouble un peu

Digitized by Google

le lecteur. Cela dit, j'en arrive aux événements précurseurs de la catastrophe qui va décider de son avenir. L'instruction publique, on le sait, est gratuite en Suisse. Il a quatorze ou quinze ans, il a quitté l'école élémentaire pour entrer comme externe au collége municipal, où les élèves reçoivent un enseignement tout à la fois solide et libéral. Mais son genre d'esprit superficiel l'empêche d'en profiter : il devine plutôt qu'il n'apprend, et son principal triomphe est dans les compositions de style où des pastiches assez réussis lui valent des louanges souvent excessives, et dont son amour-propre le porte encore à s'exagérer la portée. Si ses professeurs, éblouis par cette facilité d'imitation, se montrent un peu prompts à le vanter, en revanche il les critique fort, et nous entretient longuement des défauts ou des mérites qui caractérisent leur façon d'enseigner. Quelques-unes d'entre ces remarques ne manquent ni d'intérêt ni même de piquant. Mais le défaut d'espace m'oblige à les omettre, je dois négliger maint détail secondaire pour rentrer dans le cours du récit dont ils refroidissent l'intérêt. Les élèves du collége municipal, pour la plupart d'origine patricienne, font grand étalage de préjugés nobiliaires et se croient en droit de refuser tout professeur appartenant à un autre parti. Or, on vient justement d'y placer un homme affable, instruit, mais sorti des rangs du peuple et comme tel faisant profession de principes qui blessent les préjugés affichés par ses élèves. Il est membre du conseil et signe une mesure qui ordonne la démolition de quelques vieux repaires féodaux, ce qui augmente encore son impopularité. On le traite de « parvenu, de Vandale, » et finalement on improvise la démonstration publique qui doit amener sa déposition. Mais quelques seaux d'eau suffisent à disperser les agitateurs, qui ne sont pas appelés à rendre compte de leurs désordres. Les recrues paient généralement pour les meneurs, en ces sortes d'affaires, surtout quand l'amour-propre leur défend de s'avouer recrues, comme cela arrive à Henri, qui en sa qualité de petit bourgeois, petit-fils d'un paysan, tient naturellement à laver cette tache en faisant cause commune avec les nobles. Il déploie de grands sentiments à l'interrogatoire et n'est pas loin de se croire un Scipion, lorsque survient un pli contenant l'arrêté qui décide son renvoi de l'école, et par là un changement complet dans ses plans d'avenir.

Digitized by Google

IV

Situation cruelle et d'autant plus cruelle que sa mère, privée de fortune, doit renoncer à lui faire achever ses études en lui donnant un professeur. Apprendre un métier, se faire garçon épicier ou apprenti menuisier, choisir entre la profession de chapelier ou celle de tailleur, tels sont les différents partis qui s'offrent à lui pour l'aider à sortir de cette impasse. Mais un esprit élevé ne saurait consentir à peser de la mélasse ou du sucre, on ne peut s'abaisser à chausser son concitoyen lorsqu'on se croit de force à mériter ses hommages. Cette dernière pensée, surtout, sourit à Henri, qui, avec la naïve témérité de son âge, ne doute point, au fond, qu'il ne soit un jour appelé à illustrer son pays. Un mauvais paysage à l'huile orne le dessus du buffet, et il se croit destiné à devenir peintre depuis qu'ayant essayé de le recopier il a découvert que le mélange du jaune et du bleu faisait du vert, que l'on obtient du violet en délayant ensemble de l'indigo et du rose. Bientôt, las de copier, il veut créer, et aidé d'un vieil album rempli de barbouillages fades, troncs d'arbres à devises, temples dédiés à l'amitié, cascades symboliques, il parvient à composer une sorte de paysage de genre, composition idéale et surtout fort sentimentale, dans laquelle il ne manque pas de placer un adolescent en habit vert, et qui médite à l'ombre de quelques saules pleureurs. Une excursion champêtre vient l'arracher à ces passe-temps, et reculer des projets qu'il n'a point encore osé communiquer à sa mère. Celle-ci, qui a pour système d'éviter toute dépense superflue, s'est toujours fait scrupule d'accepter l'invitation d'un frère marié, fermier et ministre, homme excellent, quoique fort original, et qui habite le village berceau de sa famille. Henri n'y est jamais allé et n'a point encore vu une vieille aïeule qui réclame également sa visite. Toutes ces raisons réunies décident M^me^ Lee à y envoyer Henri. « C'est ainsi qu'un matin et bien avant l'aurore, je » me mis en route pour commencer le plus long trajet que j'eusse » encore entrepris. Pour la première fois je vis le jour poindre en » plein air, et connus ce frisson matinal qui saisit tout voyageur de » nuit au lever du soleil, alors que ses rayons dorent la végétation » fumante et touffue qui s'étage autour des montagnes. Je marchai » tout le jour, et sans me fatiguer; je traversai maint village, et puis » de nouveau je me retrouvai seul à l'ombre et dans le silence de quel- » que forêt, ou bien sur le sol brûlant de quelque vaste plateau désert

Digitized by Google

» où je ne retrouvais pas bien mon chemin. Cependant je ne regrettais
» guère le temps perdu, occupé comme je l'étais à rêver, aidé par l'ab-
» solu silence, employé à m'absorber pour la première fois en des con-
» sidérations sérieuses sur le cours des événements et sur mes espé-
» rances pour l'avenir. Les bleuets d'un bleu sombre, les rouges
» coquelicots, et dans les bois les champignons aux couleurs bigar-
» rées m'escortaient le long du chemin; de magnifiques groupes de
» nuages ne cessaient de planer le long de l'azur profond; je poursuivis
» tranquillement ma route jusqu'au moment où, saisi d'une sorte
» de compassion profonde pour moi-même, en même temps que d'un
» sentiment de révolte envers l'arrêt injuste dont je me voyais la vic-
» time, une émotion irrésistible chassa mon insouciance ordinaire,
» et me fit éclater en sanglots. L'amertume me gagna de plus en plus,
» je me laissai tomber, toujours pleurant, au bord d'une source entou-
» rée d'arbres, attendant que mes larmes fussent taries pour y laver
» mon visage, et, tout honteux de moi-même reprendre en souriant
» le peu de chemin qui me restait à faire pour arriver. Enfin j'aperçus
» à mes pieds le village, qui, doucement éclairé par les reflets du
» couchant, s'allongeait entre le velours des prairies et les méandres
» argentés d'un torrent. Les rougeurs du soir inondaient la vallée, des
» spirales de fumée bleue sortaient des chaumes, çà et là résonnait un
» appel isolé et joyeux. Arrivé à l'entrée je demandai où se trouvait
» le presbytère; les gens, rendus attentifs par je ne sais quel air de
» famille, encore accru par la forme accentuée de mon nez, se mirent
» à sourire, et l'on me dit que j'étais probablement le parent attendu,
» le fils de feu M. Lee, l'architecte qui avait fait fortune à l'étranger.
» Je ne tardai pas à apercevoir la demeure de mon oncle, antique
» bâtisse à demi-cachée par un rideau de noyers et d'ormes, aux pieds
» desquels une eau limpide courait en se jouant sur son lit de cailloux.
» D'épais festons de vigne encadraient les carreaux des fenêtres, res-
» plendissants dans l'or du soir, et sous l'une d'elles, le cigare aux
» lèvres, en costume vert de chasseur, se tenait mon oncle, qui, armé
» d'un fusil à deux coups, semblait guetter quelque gibier. « Hé mor-
» bleu, te voilà donc, neveu, me cria-t-il sans se déranger. Cours vite
» dire bonjour à ta tante que tu trouveras là-haut en train de dresser
» le couvert. » Ce disant, il coucha en joue, et fixant un point noir,
» abattit le plus charmant petit aigle qui ait jamais porté l'alarme en
» une volée de pigeons. Tout ragaillardi par ce valeureux accueil,
» je m'empressai de relever l'oiseau et d'aller le porter à mon oncle.
» En haut dans la salle je le retrouvai mesurant du regard une lon-

Digitized by Google

» gue table, où le couvert était dressé pour de nombreux convives.
» « Tu tombes bien, me dit-il, c'est fête et tous nos moissonneurs
» vont arriver. » Là-dessus il appela sa femme qui entra chargée de
» deux outres remplies de vin, qu'elle déposa aux deux bouts de la
» table. Elle me regarda d'un air à demi compatissant, à demi comi-
» que. « Eh bien, dit-elle, pourquoi ce visage de soupe au lait, ce
» museau de papier mâché? Attends, gamin, tu ne repartiras pas d'ici
» sans remporter un paire de joues comme celles qu'avait ton pau-
» vre père, de bienheureuse mémoire. Et ta mère, que fait-elle, pour-
» quoi ne t'accompagne-t-elle pas? »Tout en parlant ainsi, elle dressait
» mon couvert entre le sien et celui de son mari, et s'occupait d'im-
» proviser un petit repas en attendant l'autre, le grand, qui se pré-
» parait. J'hésitai, ce que voyant, elle me prit à bras-le-corps, et
» comme elle eût fait d'un enfant récalcitrant, me planta sur ma chaise,
» puis, sans seulement entendre mes excuses, m'ordonna impérieu-
» sement de manger et de boire. Peu après, on entendit comme un
» froissement de branchages, et sous la feuillée encore verte je vis
» s'avancer un immense char, vacillant sous le poids doré de la plus
» riche récolte. Un murmure confus de voix l'accompagnait : à ses
» côtés marchaient les fils et les filles du logis, suivis par une troupe
» rieuse de moissonneurs et de moissonneuses. L'instant d'après je me
» vis environné, enveloppé, en quelque sorte, par le désordre du plus
» joyeux tumulte. Je ne me couchai que tard ce soir-là, et sans fer-
» mer ma fenêtre, sous laquelle murmurait le ruisseau cristallin... »

En attendant la suite de cette églogue, où il va bientôt figurer au premier plan, Henri reçoit un message qui l'appelle chez son aïeule, vieille paysanne de l'ancienne roche, droite comme un peuplier, noble encore à quatre-vingts ans sous la coiffe blanche qui encadre ses traits ridés. « Par delà d'étroits sentiers et mainte solitaire métairie, à
» peine visible derrière son verger, parut enfin, à demi perdu dans
» les bois, l'enclos frais et sombre au fond duquel on apercevait sa
» maison. Elle-même, debout sur le seuil, semblait épier ma venue.
» Elle me précéda aussitôt dans la chambre, puis, m'ayant souhaité la
» bienvenue, se dirigea vers une petite fontaine d'étain clouée au mur,
» et, après avoir tourné le robinet, laissa couler un filet d'eau claire
» sur ses petites mains fines et brunes. Ensuite elle plaça sur la table
» le pain et le vin, et, m'ayant dit de prendre une chaise, resta debout
» et sourit en me regardant manger. L'assiette enlevée, elle me fit
» placer une chaise tout à côté de la sienne, à cause de sa vue, qui
» s'affaiblissait, et se mit à me contempler fixement, comme si elle eût

Digitized by Google

» essayé de retrouver en moi son fils. Çà et là, pourtant, elle laissait » tomber quelques mots, une question sur l'état de nos affaires, par » exemple, ou notre façon de vivre, mais toujours un peu comme une » personne qui rêve, et, à travers un écheveau embrouillé, s'efforce de » ressaisir un fil perdu... Je passai quelques heures auprès d'elle sans » que la conversation s'animât davantage... Elle souriait d'un air » satisfait et paisible, et à la fin s'endormit. Un léger tressaillement » agitait ses paupières closes, on devinait tout un cortége d'images » suaves derrière ce frêle rideau. Comme je me levais doucement pour » partir, elle s'éveilla, prit ma main et me regarda avec surprise, » presque avec sévérité. Nos pensées, sans doute, se rencontraient, et, » tandis que je voyais en elle le dernier chaînon d'un passé qui était » en quelque sorte le mien, moi-même, peut-être, je me présentais à » ses yeux comme la suite obscure d'une vie prête à s'éteindre... Elle » se dirigea toute pensive vers la pièce voisine, où, dans un antique » bahut, elle serrait une provision de colifichets destinés à des présents; » mais au lieu d'un immense foulard qu'elle voulait me donner, elle » atteignit un petit mouchoir rose en soie, tel que les jeunes paysannes » ont coutume d'en porter le dimanche, et me le tendit encore enve- » loppé dans le papier gris du porte-balle auquel elle l'avait acheté. » Elle me fit aussi promettre de venir la voir chaque jour et m'avertit » qu'elle me garderait prochainement à dîner. »

Les parents d'Henri, je l'ai dit, étaient tous deux du même village. Abondance de cousins et de cousines, par conséquent. Il se voit arrêté à chaque porte et obligé de faire un repas par maison. Entre autres parents au dixième ou douzième degré, se trouve une certaine Judith, paysanne riche, magnifique personne, resplendissante de santé et d'éclat. Cette jeune veuve, qui ne passe pas justement dans le pays pour un modèle de vertu, a des façons fort engageantes, et son ample et féminine beauté fait immédiatement impression sur Henri. « Elle » était grande et vigoureuse, et d'un genre de beauté étrange et rare. » Ses grands yeux veloutés et les contours un peu charnus de ses belles » lèvres rouges frappaient aussitôt; de même les lourdes ondées de » tresses satinées et bleuâtres qu'elle ramenait en diadème sur son » front de statue... l'étrange personne, qui revenait du jardin, vida son » tablier rempli d'une profusion de fleurs, à travers lesquelles çà et là » déroulèrent des abricots couleur d'or, des pêches rosées, des prunes » d'un violet sombre, puis, sans mot dire, elle alla prendre une jatte de » lait dont elle porta aussitôt le contenu à mes lèvres, souriante tandis » que je buvais les yeux attachés sur le pur émail de ses dents... » Henri,

Digitized by Google

qui ignore encore comment on répond à une telle hospitalité, se sent tout intimidé et ne sait que penser de ces prévenances. En attendant qu'il l'apprenne, un commencement de roman s'ébauche pour lui, il va connaître ce faible éveil du cœur encore inoccupé et qui cherche un objet pour ses souhaits. Tout près de là, dans un vallon idyllique, grandit et s'embellit une fleur mignonne, l'une de ces figures de vierges comme vous en avez pu voir sur les toiles de Van Eyck ou d'Hemling. Imaginez une enfant de quatorze ans, toute mince et svelte, d'ondoyants cheveux châtains dorés retombant sur des épaules un peu étroites, une tête à l'expression tout à la fois naïve et volontaire, la bouche mutine, les yeux candides, un petit front entêté et bombé sur lequel on voudrait poser une couronne d'or, de petites mains fluettes qui semblent faites pour porter une tige de lis fleuri. Avec cela du naturel, un maintien qui n'a rien de rustique, de petites façons fines et fières, un ensemble d'air et de manières qui ne déparerait point une fille de roi. Elle s'appelle Anna. On ne l'élève pas non plus en paysanne, et son père, un ancien maître d'école devenu riche par héritage, a l'intention d'en faire une dame, de la marier à quelque négociant ou professeur de Zurich ou de Berne. Le bonhomme, qui n'a pas d'autre enfant, espère, à force de ménagements et de soins, la préserver de la maladie de poitrine à laquelle a succombé sa femme. En sa qualité d'ancien maître d'école, il a conservé le goût des classiques, celui des conversations érudites et se montre même un peu pédant dans son premier entretien avec Henri, qu'il croit en train de devenir théoricien ou logicien consommé. Celui-ci, tout confus, lui raconte son échec, ajoutant qu'il se propose d'étudier la peinture, en particulier le paysage, genre dans lequel il espère pouvoir acquérir une fortune et un nom. Mais le brave magister, tout entier à ses auteurs latins et grecs, n'a jamais vu le personnage plus ou moins fantastiquement vêtu que l'on rencontre aux environs du Vésuve comme à ceux de Fontainebleau. « Un paysagiste, qu'est-ce qu'un paysa- » giste? » demande-t-il. Pour expliquer une chose, cependant, il est à peu près indispensable de la connaître soi-même. Henri, légèrement embarrassé, répond qu'un paysagiste est « le prêtre de la nature, et » comme tel, a mission de représenter et d'immortaliser ses œuvres. » Le magister, qui ne connaît point ce genre de sacerdoce, veut bien en croire sur parole son jeune parent, qui d'ailleurs lui témoigne de la déférence et du respect. Henri ne tarde donc pas à gagner les bonnes grâces du père comme celles de la jeune fille, toute flattée de se voir un cousin qui parle sans jurer et porte une cravate lâche sous le col

Digitized by Google

rabattu qui lui donne un faux air de ressemblance avec le peintre Van Dyck. L'amour-propre, d'autre part, vient encourager Henri dans son penchant, il se dit que le meilleur moyen de passer pour un homme est de faire la cour à quelqu'un. Néanmoins sa confiance en lui-même s'ébranle un peu quand il songe à la belle Judith, qui pourtant ne semble pas disposée à le traiter en petit garçon. « Je » passais souvent devant chez elle, mais sans oser y entrer, la présence » d'une belle femme me donnant je ne sais quelle vague sensation de » confusion et d'embarras. » Elle, pourtant, n'y met pas autant de façons, et, quittant sa chaise, l'attire en riant vers la chambre où elle lui ordonne impérieusement de rester. En l'absence de sa mère, qui travaille aux champs, tandis qu'elle-même fait la dame, Judith, naturellement fainéante comme toute belle dame, s'ennuie et ne demande pas mieux que de tuer le temps en devisant de choses et d'autres. On peut l'amuser à peu de frais, il est vrai. « Elle n'eut pas plus tôt » découvert mes petits talents de peintre, que se mettant en devoir » d'en profiter, elle me chargea de lui peindre un petit bouquet de » pensées, présent dont elle me remercia vivement et qu'elle plaça » avec une certaine solennité entre les feuillets d'un paroissien. Entre » autres bibelots, elle avait rapporté de la ville un petit album doré » sur tranche dont deux feuillets seulement se trouvaient remplis. A » chaque visite, dorénavant, elle imagina de m'en faire remplir un, » me tendant à cet effet mes pinceaux et ma boîte à couleurs, qu'elle » avait voulu garder. J'y peignais soit une fleur, soit une petite guir- » lande, emblème d'amitié et dont nous avions soin d'orner le bas » par quelque vers choisi dans la collection de vieilles devises à bon- » bons qui, avec son paroissien, composaient sa bibliothèque. » Pour l'encourager à se mettre plus à l'aise, j'imagine, Judith choisit ordinairement ce moment pour faire sa toilette. « Je me plaisais à noyer » mes doigts dans les ondes soyeuses de ces superbes cheveux, et » Judith, laissant bientôt tomber son peigne, se mettait à rire et » m'abandonnait sans résistance sa belle tête, que je couvrais de » baisers. » Il n'y a plus de danger maintenant qu'il passe sans entrer. « C'est ainsi qu'un soir, après avoir passé l'après-dîner en com- » pagnie d'Anna, chez son père, j'entrai chez Judith, justement » occupée à laver à la fontaine une tête de laitue qu'elle venait de » nettoyer pour son souper. Je me mis à la lutiner, tenant ses mains » captives au-dessus du jet d'eau, puis, affranchissant l'une des » miennes, lui envoyai des gouttes d'eau au visage et dans la nuque, » riant de tout mon cœur et m'excitant encore davantage de son cour-

Digitized by Google

» roux. Elle, cependant, prit sa revanche; et saisissant un moment de » relâche, en profita pour prendre ma tête et la serrer entre ses genoux, » où elle se mit à fourrager rudement dans mes cheveux et à me tirer » les oreilles. Je me défendis de mon mieux, et à force de lutter, » il advint qu'épuisés, nous nous trouvâmes tout à coup suspendus » au cou l'un de l'autre, moi, reposant contre sa poitrine palpitante, » elle, colorée, les yeux brillants, le regard noyé dans les rougeurs » splendides du ciel d'été, dont les reflets nous enveloppaient de » bouffées d'air tiède... Son sein superbe, ému comme une onde » tumultueuse par mille secrets mouvements, se soulevait et s'abais- » sait tour à tour, et tandis que l'effervescence de son sang ému lui » ôtait la parole, moi, sans conscience de l'abîme brûlant que je » côtoyais, je m'abandonnais sans scrupule au bonheur de reposer » contre elle, et, dans les profondeurs transparentes et rosées de l'ho- » rizon plus pâle, imaginais entrevoir la forme élancée et fine de mon » Anna. » Un tel système permet de mener de front deux cultes qui d'ordinaire semblent s'exclure, j'entends celui du substantiel et celui de l'idéal. Disons pourtant qu'entre Anna poitrinaire et Judith florissante, Henri fait parfois sotte figure, et, pour me servir d'une comparaison vulgaire, rappelle un peu la mine embarrassée d'un âne qui, placé entre deux râteliers, ne saurait auquel donner la préférence et partant s'abstiendrait de manger, situation assez ridicule et d'autant plus grotesque que l'auteur, par ses réflexions, semble ici vouloir personnifier la lutte de l'innocence entre le bien et le mal.

V

Rassurons bien vite le lecteur. Contrairement à la règle générale, c'est l'innocence, ici, qui triomphe, et la vertu qui retire sa proie des griffes du démon. Pour parler comme tout le monde, Henri, qui n'a pas encore eu le temps d'oublier son histoire sainte, s'est un beau matin et fort à propos surpris à réfléchir sur certaine aventure arrivée à Joseph, et n'a pas cru pouvoir faire mieux que de l'imiter. Plus vertueux que poli il se tire donc d'affaire par la fuite, non cependant sans emporter son manteau, en d'autres termes sa boîte à couleurs; il disparaît un beau jour sans prendre congé de Judith ni même d'Anna. Oubli d'autant plus inexplicable de sa part qu'il vient de recevoir de cette dernière une sorte d'aveu tacite et qu'il vient de le recevoir, pré-

Digitized by Google

sage lugubre, sur une tombe, celle même de l'aïeule qui vient de mourir. Le voici donc de retour chez sa mère, immaculé comme devant et non moins sot, l'esprit inquiet et incertain comme avant son départ. Reste à décider s'il se fera peintre et comment il se fera peintre. On n'a guère le choix des professeurs, dans une petite ville. A force de recherches on se souvient d'une sorte d'industriel qui, véritable éclectique, confectionne à volonté le paysage et le portrait, tient atelier de peinture et en général de tout ce qui concerne son état, voire même de lithographie et de gravure pour les billets de mariage et d'enterrement. Ce professeur, homme prudent, et qui a soin de s'assurer ses élèves par contrat, s'engage, en retour d'une somme assez forte, à transformer en autant de Kaulbach et de Cornélius les dix ou douze pauvres diables, qui, alléchés par cette amorce, se consolent par là d'en être en attendant réduits à apprendre les principes de leur art en enluminant des lithographies. On devine de reste qu'il n'entre point dans son système d'étudier d'après nature et qu'au bout de six mois il n'a plus rien à apprendre à Henri. Certes, on ne saurait refuser à ce dernier quelque originalité naturelle, de la hardiesse de sentiment et de touche, une certaine habileté de main qui trompe l'œil et lui permet de tricher sur les points difficiles. Mais il ne sait point dessiner et n'en sent pas le besoin; ses esquisses, pour la plupart inachevées, sont molles et dépourvues du sentiment de la vie. En outre, il ignore l'art de vaincre les difficultés, il manque de cette persévérance qui permet de s'intéresser à des détails en apparence arides, à s'absorber dans la contemplation d'une ligne ou d'un trait. C'est ainsi que plus tard, quand se sentant à l'étroit dans le convenu il ira enfin demander des leçons à de véritables cieux, à de véritables arbres, sa mollesse innée l'empêchera d'en profiter, il reculera devant toute étude sérieuse, et, qu'au lieu de s'attacher à l'examen minutieux de la couleur et de la forme, vous le verrez, en véritable Allemand, perdre son temps à lire des théories sur l'accord de la Divinité avec l'art, ou feuilleter quelque traité d'esthétique ne prétendant à rien moins qu'à décrire en langage abstrait et sublime à quels traits on reconnaît la beauté. D'autres fois, c'est en songes creux, en véritables enfantillages que son temps s'use.

« Je sortais de très-bonne heure, et dans l'intention de demeurer » absent tout le jour. Mais au lieu de me mettre tout de suite au tra- » vail, je cherchais quelque endroit ombragé, et m'y étendant commen- » çais par dévorer la provision de vivres que ma mère me donnait à » emporter. Mon panier vide, je prenais un livre, Gessner ou Jean » Paul, et, croyant lire, m'abandonnais bientôt à des rêveries pleines

Digitized by Google

» de bien-être et de douceur. Le regard fixé sur une onde limpide, je » m'assoupissais quelquefois, puis, m'éveillant en sursaut, laissais dor- » mir crayons et pinceaux pour m'élancer à la poursuite de quelque » papillon, passe-temps dont jadis je ne me lassais point ; ou bien encore » je m'amusais à lancer de petits cailloux vers un but marqué, ayant bien » soin, toutefois, de m'arranger de façon à ce que personne ne pût me » voir... » Il ne travaille point, mais en revanche il s'arrange un atelier, et porte un béret de velours comme ceux que l'on voit aux peintres vénitiens du xvi^e^ siècle. Il en est là lorsqu'il fait la rencontre d'un nommé Römer, paysagiste d'un certain talent, qui s'intéresse à lui, et, quoique pauvre lui-même, s'offre de lui donner des conseils. Henri accepte, mais il arrive que goûtant fort les éloges il ne peut supporter le blâme et par là s'offense fort des vérités que l'autre se croit obligé de lui dire. Justement celui-ci, avec beaucoup de talent, se trouve être une espèce de fou qui, entre autres monomanies, a celle de se croire une influence occulte dans les destinées de l'Europe. Ici vous supposez qu'Henri va se montrer compatissant envers le pauvre homme à qui il doit tout ce qu'il sait. Mais l'amour-propre rend rancunier et dur. Loin de s'affliger, comme tout autre, à sa place, de cette découverte, il s'en applaudit, en quelque sorte, heureux d'y trouver un prétexte pour renoncer à un enseignement dont la sévérité lui déplaît. Bien mieux, un sentiment presque odieux d'ingratitude, d'indélicatesse même le pousse à lui demander le remboursement immédiat de quelques louis qu'il vient de lui prêter. Le pauvre hère, blessé au cœur, se dépouille de ses dernières ressources et achève de perdre la tête. Une lettre chargée de malédictions burlesques, et datée de l'hospice de fous où il va bientôt succomber, ne tarde pas à éclairer Henri sur le sort de son ancien maître. Les regrets lui viennent, il a honte de l'action tout à la fois sotte et méchante qu'il a commise. Mais comme tout caractère faible, et par là incapable de jugement, il n'en veut point supporter les conséquences, et plutôt que de s'avouer sa faute, il cherche à s'en dissimuler l'importance en allant la raconter au premier venu. C'est ainsi que cédant au mouvement le plus irréfléchi et sans ménagement pour son état déjà fort grave il s'installe auprès du lit d'Anna malade et n'hésite pas à lui en faire la confidence. La pauvre jeune fille s'évanouit, et Henri fuyant ces scènes de désolation, n'imagine rien de mieux que de courir chez Judith et de la prendre à son tour pour arbitre dans cette affaire. « Je me sentais » dans l'une de ces dispositions sombres où l'on en vient à se demander » si vraiment l'on est né pour le bien ou pour le mal, disposition où

Digitized by Google

» l'on se sent moins méchant que misérable, et comme poussé dans » le malheur par une rencontre absurde de pensées et d'événements. » Pures phrases, et peu faites pour toucher une personne douée de bon sens. Judith, loin de prendre son parti, le tance vertement, et ne se gêne nullement pour lui dire sa façon de penser. « Comment, fit-elle, mais c'est » tout bonnement affreux ! N'as-tu pas honte, avorton? » Elle se leva, et, » tout en colère, se mit à me représenter comment le pauvre homme » que j'avais privé de ses dernières ressources, se serait infail- » liblement guéri, à force de bons traitements et de soins. » « Que ne » l'avais-je là, auprès de moi, le pauvre garçon ! Il n'était pas bien » malade, il avait du talent, du courage et du cœur. La preuve, c'est » qu'il travaillait, lui, et se donnait du mal. C'est si naturel de » garder ce que l'on gagne péniblement. Mais voilà, on vous sait » quelques sous dans votre poche, et aussitôt les créanciers de se pré- » senter. Et puis après, « nourrissez-vous de l'air du temps, arran- » gez-vous. » Je l'aurais guéri, moi, je sens bien que je l'aurais » guéri. Je me serais tant occupée de lui, je l'aurais si bien flatté, si » bien fait rire, qu'il serait devenu raisonnable. » Elle s'arrêta, puis, » s'approchant de moi et me regardant en face : « Sais-tu bien, petit » Henri, que, jeunet comme tu l'es, tu n'as pas moins d'un meurtre sur » la conscience, » me dit-elle. Je me sentis tout consterné, ne sachant » que répondre, sinon qu'elle exagérait, et que, quoi qu'il en fût, on » n'est pas tenu de prévoir ce qui arrive. » Réflexion fort judicieuse, et sur laquelle il rentre assez à temps pour apprendre qu'Anna se meurt, tourmentée par de vagues soupçons d'infidélité. Enfin la voilà morte, et paisiblement étendue sur le petit lit virginal auprès duquel on charge Henri de veiller, mission dans laquelle il déploie un véritable sentiment d'artiste, il faut le dire.

« Elle dormait de son dernier sommeil, et peu différente de ce que » je l'avais vue le jour avant; les paupières étaient closes, et sur la pâleur » unie du visage une presque imperceptible teinte rose semblait le reflet » amorti de je ne sais quelle aurore mystérieuse et lointaine. Ses ban- » deaux d'or brillaient dans l'ombre, et sur les plis diaphanes de sa » petite robe blanche, ses petites mains pieusement croisées tenaient » une rose, son égale en beauté et en pâleur. » Un joli sujet de tableau, n'est-il pas vrai, et dont un peintre futur ne saurait manquer de pro- fiter. « J'examinai tout en détail, j'éprouvais comme un chatouillement » d'orgueil en me voyant, à mon âge, plongé dans un chagrin aussi » profond, et en possession d'une fiancée morte, aussi poétiquement » belle. » C'est pour se consoler, j'imagine, qu'il entre chez Judith au

Digitized by Google

retour de l'enterrement. « J'entrai, *le visage sérieux*, et, de mon air le plus solennel, lui déclarai que je venais prendre congé d'elle, attendu qu'Anna morte je ne pouvais plus la revoir. » Ici la scène devient d'un ridicule énorme et intraduisible; en voici le sens, sinon l'abrégé; on me pardonnera si, faute de trouver un style plus convenable au dialogue, je me permets de le traduire à peu près ainsi : — « Mais bélitre, c'est justement pour cela qu'il faut commencer à m'aimer pour de bon.

— Belle raison, et voudras-tu bien me dire ce que dans cet arrangement deviendrait celle à qui j'ai juré, quoiqu'un peu tard, de demeurer fidèle ?

— Puisqu'elle est morte, ton Anna.

— Elle vit dans le ciel, où ne manqueront pas de s'accomplir un jour nos fiançailles. Je la reverrai tôt ou tard. En attendant je ne peux pourtant pas m'approvisionner de tout un harem de femmes pour la vie à venir.

— C'est juste, tu n'es pas musulman, mais suisse, c'est-à-dire un ours fort mal léché et que j'ai envie de mettre à la porte. Mais, entre nous, savons nous seulement s'il y a une vie à venir?

— C'est plus que probable, d'ailleurs le contraire ne changerait rien à mes décisions.

— Drôle de corps, veux-tu te faire trappiste? Tu ne m'as pourtant pas l'air d'un buveur d'eau. Après cela, fais-en à ton idée, je n'irai pas courir après toi, comme tu te l'imagines. Là-dessus, monsieur peut être tranquille. Maintenant retourne chez toi, mon petit, toi-même avant six mois tu verras bien ce qui en sera. »

Henri, qui tient à se montrer homme, sans doute, demeure inébranlable, et, pour toute réponse, se met à lui vanter les délices de l'amour platonique, auquel il s'offre de l'initier. Suit une demi-page de tirades dans le genre de celles que goûtaient les lecteurs de madame Cottin. « Tu génnis et tu te plains de n'avoir jamais connu que la plus impure » moitié de l'amour. Apprends donc à en connaître l'autre moitié, la » plus noble. Prouve-moi ton amour en m'aidant à te conserver pure » dans mon estime en même temps qu'à garder ma foi à la morte. »

— Phrases que tout cela, je me soucie bien de ton estime, reprend fort judicieusement Judith.

Digitized by Google

VI

L'autobiographie se termine sur cette épigramme, et tout ce qui suit n'étant plus qu'une répétition et parfois une exagération des mêmes traits de caractère, on me pardonnera de n'en plus donner qu'un résumé des plus succincts et fort simple. Nous retrouvons Henri sur le point de quitter sa ville natale pour aller étudier la peinture à Munich. Rien de frais comme ce début qui s'encadre dans les merveilles d'un site bernois. La campagne s'éveille à demi voilée par des vapeurs aux reflets d'opale, on aperçoit vaguement des vallées, des torrents. Peu à peu les brumes s'écartent sur des gouffres de verdure, des eaux bleuâtres frissonnent comme emprisonnées dans un réseau d'or, le soleil éclaire des plateaux de neige, les glaciers se dressent resplendissants et transparents derrière les cimes veloutées des sapins. Henri, venu pour prendre congé de ce beau paysage, a bien l'air d'un jeune oiseau pressé de quitter le nid paternel. Cheveux bruns flottants, démarche cavalière, visage imberbe et doux. Joignez à cela les excentricités d'un costume un peu théâtral, la tunique verte à brandebourgs, le col blanc rabattu, le béret noir orné d'une plume de geai. De téméraires espérances, de grandes idées se trahissant dans la coupe de l'habit, voilà bien les naïvetés de la vingtième année, telles qu'on les rencontre encore aujourd'hui à Iéna ou à Heidelberg. « Au moment, nous dit l'auteur, de quitter » sa patrie pour aller s'instruire aux grandes écoles de peinture de » l'Allemagne méridionale, il a voulu venir ici pour saluer d'un regard » d'adieu sa belle patrie, puis, surtout, pour faire acte de dévotion » envers la nature, se consacrer à son culte, comme il convient à tout » adolescent épris de ses beautés. »

Enthousiasme niais et de commande, et qui ne tarde pas à s'effacer devant la vieille maison à l'une des fenêtres de laquelle il aperçoit sa mère qui lui fait signe de monter. C'est la dernière fois qu'ils déjeunent ensemble; les tasses sont vides, l'heure du départ approche. « M^me^ Lee » se mourait du désir de ne pas laisser partir Henri sans ajouter quel- » ques bonnes paroles aux douze belles chemises neuves qu'elle lui » donnait à emporter. Mais ne s'entendant pas à faire du sentiment, » elle ne put trouver que ceci : Avant tout, Henri, ne deviens point » mauvais sujet et souviens-toi toujours qu'il est une Providence. Oui, » souviens-toi du bon Dieu et il se souviendra de toi. Tâche aussi d'ap-

Digitized by Google

» prendre quelque chose, afin de devenir indépendant. Car tu sais ce » que tu as à dépenser, et qu'une fois ton argent parti je ne pourrais » plus rien t'envoyer. Aie bien soin de tes mouchoirs de poche, et » n'essuie pas tes souliers avec, comme tu le fais si souvent. Enfin, » écris-moi souvent, et ne manque pas de m'avertir si tu avais besoin » de quelque chose. Tu sais bien, mon enfant, que tout ce qui est à moi » est à toi, et que je ne pourrais te savoir malheureux. »

Cependant Henri, déjà loin, se lève précipitamment pour partir. « Mère, adieu, voilà qu'il est temps. » De grosses larmes roulèrent » dans les yeux de la pauvre femme qui lui serra la main en silence, et » lui-même, comme il descendait l'escalier, sentit une chaleur lui » monter au front. — Mais il sut se maîtriser. — » Remarque inutile. Les gens ainsi faits ne pleurent que lorsqu'ils ne trouvent plus nulle part cinq francs à emprunter, expérience qu'Henri va bientôt faire. En attendant, le voici à Munich, dans un bel atelier, tout entouré des immenses esquisses à la craie et au fusain qui jusqu'ici représentent le plus clair de ses œuvres. Ce n'est pas par la simplicité de la composition qu'elles se distinguent. Imaginez une collection de paysages impossibles, paysages ossianiques, druidiques, gothiques, poétiques, chaotiques, le tout accompagné de nuages fantastiques, d'arbres étiques, et rehaussé de potences, de spectres, de bouts d'Océan. « Ces » dessins, qui répandaient sur l'atelier je ne sais quelle teinte magis- » trale, devaient, de prime abord, révéler l'idée poétique ou savante » qui avait présidé à leur arrangement. » Mais on ne saurait faire du pain avec des pierres, ni remplacer le travail par l'intervention du surnaturel. » C'est ainsi que l'auteur désigne les efforts d'une école appelée « idéaliste, » école qui a fait bruit en Allemagne et dont Henri se fait gloire d'être l'adepte. « La faute, ajoute-t-il, provenait moins » d'un entêtement systématique que d'une espèce de *rationalisme* reli- » gieux assez plat, et tel qu'un enfant abandonné à lui-même le peut » concevoir. » En d'autres termes, Henri, selon l'auteur, fait des arbres faux parce qu'il se fait de Dieu une idée fausse, et des paysages de fantaisie parce qu'il a foi à une religion de fantaisie qui est l'ouvrage de son cerveau. Thèse sujette à examen, et sur laquelle je n'ai point à discuter.

Bref, il ne réussit pas, se décourage et ne tarde pas à tomber dans cette vie d'oisiveté et de dettes où les talents médiocres s'engloutissent, poussés par la paresse et l'amour-propre. Ses ressources, peu à peu, s'épuisent, il se voit obligé d'échanger son atelier contre une petite chambre mansardée où ses cartons font assez piteuse figure. Un matin,

Digitized by Google

poussé par l'ennui, il se met à copier le lutteur de la galerie Borghèse, unique débris de tous ses plâtres, et s'aperçoit enfin qu'il ne sait point dessiner. Tout autre, ici, se mettrait sérieusement à l'œuvre, prendrait les écorchés de Michel-Ange, tâcherait à force de persévérance et d'étude de rattraper le temps perdu. Henri trouve plus commode de gémir, de douter de Dieu, de faire de mauvais vers sur l'inconstance de la fortune. Un beau jour, ne sachant plus où porter ses pas, il va à un cours d'anatomie fait par un professeur en renom. Cela le distrait, et, sous prétexte de compléter son éducation inachevée, il ne se contente bientôt plus du cours d'anatomie, le professeur d'histoire succède à celui de littérature, il va du droit à la philosophie, de la géologie aux mathématiques, tout cela par désœuvrement et sans savoir s'il aura de quoi dîner le soir. J'ai oublié de dire que pour un motif futile il a tué en duel son meilleur ami, celui-là même auquel il s'adressait dans ses moments de gêne. Reste sa mère, qui par le retour du courrier lui envoie ses petites économies de l'année. Mais ce maigre secours ne suffit point, et sur une seconde demande plus pressante, la pauvre veuve imprudemment se décide à engager son bien sur hypothèque afin de sauver Henri, dont un refus pourrait compromettre l'avenir.

Mais cette dernière ressource s'épuise à son tour, et celui-ci n'osant plus revenir à la charge, ne tarde pas à se défaire de tout ce qu'il a. Son linge, sa garde-robe, tout y passe, il ne lui reste bientôt plus qu'une malle vide et le précieux manuscrit contenant l'histoire de sa jeunesse. Sur ces entrefaites, un soir, il rencontre un jeune homme de son pays, un ouvrier venu là pour se marier et qui, surpris de le voir sous cette livrée du gueux, devine un homme tombé et l'invite à partager son repas. Tout en lui versant à boire, il l'entretient de sa mère, « qui depuis des années, dit-il, porte toujours la même petite robe » usée, et n'a même plus de quoi s'acheter la livre de bœuf qu'elle avait » coutume de faire bouillir les dimanches. » Il lui raconte aussi qu'on ne la voit plus, comme jadis, voisinant chez l'une ou chez l'autre, que sa porte ne s'ouvre plus, que sa seule occupation, à présent, consiste à filer sans cesse depuis le matin jusqu'au soir. Parfois, accoudée sur le chambranle, elle s'interrompt, et alors, ajoute le brave garçon, on la voit contempler la route où rien ne paraît. Les voisins, d'autres fois, la regardent épiant la venue du facteur, qui depuis six mois ne lui apporte plus rien. Le soir elle n'allume plus, et les nuits où il fait clair de lune on l'aperçoit sans bouger devant son rouet, immobile comme la statue du silence. Ici vous supposez avec moi qu'Henri va s'attendrir,

Digitized by Google

remercier le jeune homme, accepter de celui-ci l'aide nécessaire pour s'en retourner chez lui. Détrompez-vous; son attendrissement, si toutefois attendrissement il y a, provient d'un motif moins vulgaire que celui-là.

« Pendant que l'autre parlait, nous dit l'auteur, Henri, plongé dans un morne silence, voyait en quelque sorte se transfigurer à ses yeux l'image de sa mère. » L'auréole du chagrin la lui fait paraître belle. Une sorte de rêverie artistique et poétique l'emporte sur ses tourments présents, il oublie ses peines pour ne plus songer qu'au bel effet de cette tête penchée dans un demi-sommeil, il passe sur sa misère pour admirer les cheveux blanchis par cette même misère... Je m'arrête, rien n'est plus impossible après cela, et personne ne s'étonnera si je dis qu'Henri, devenu tout à coup et comme par miracle héritier d'un inconnu, oublie d'en faire part à sa mère, et, sur le point d'aller la rejoindre, s'attarde une fois encore aux pieds d'une belle personne qui réussit à le rendre infidèle à son Anna. Tandis que les alouettes lui tombent ainsi toutes rôties dans la bouche, le remords un matin le prend, il se souvient de la pauvre femme qui se meurt de faim là-bas, et juge enfin à propos de se mettre en route. Mais il était trop tard, et, à force de remettre, il arrive tout juste assez à temps pour assister à son service funèbre. « Cela lui brisa le cœur, et il ne lui survécut que » fort peu, » ajoute assez naïvement l'auteur. Henri eut un très-bel enterrement. On l'avait cru pauvre et la découverte inattendue de sa fortune lui valut quelque considération et quelque sympathie de la part de ses concitoyens, qui en l'enterrant crurent enterrer un grand artiste mort dans sa fleur...

De profundis, qu'il dorme en paix, et puissions-nous une bonne fois en être quitte avec lui ainsi qu'avec tous ses pareils.

CAMILLE SELDEN.

Digitized by Google

L'HABITANT DE LA LUNE[1]

UNE LONGUE JOURNÉE

Mais comme cette journée était longue ! comme les heures se traînaient lourdement ! Ida s'en voulait d'avoir tout préparé si vite pour la soirée ; que pouvait-elle faire de plus à présent ? Elle reprit et quitta vingt fois son ouvrage. Le bouquet de fleurs peintes, ses belles tapisseries. *la madonna della Sediola*, copiée au crayon rouge, toutes ces occupations entreprises avec tant d'ardeur, accomplies *con amore*, ne réussirent pas en ce jour à calmer le trouble de son cœur. Enfin, l'heure arriva où elle pouvait, sans qu'on en plaisantât autour d'elle, commencer à s'occuper de sa toilette, et Ida se mit à songer fort sérieusement au costume qu'elle choisirait. Sera-ce une robe habillée ou un « négligé ? » Elle se décida pour une simple robe de mousseline blanche, faite d'après un patron nouveau, inconnu à Freylingen, et en vérité elle ne pouvait rien choisir qui lui allât mieux. Aucune pierrerie ne relevait l'éclat de son visage, mais son teint était si frais, si délicat, si éblouissant, qu'il n'avait pas besoin d'ornement étranger. Elle accorda à sa coiffure un soin tout particulier ; ses boucles soyeuses retombaient avec grâce autour de son beau front et de ses joues roses ; la richesse de sa couronne de cheveux était vraiment admirable. Ida elle-même, en se regardant à la haute glace éclairée par les candélabres, fut forcée de s'avouer, en souriant à l'éclat de ses yeux et de ses joues, qu'elle avait bonne mine ce soir-là.

[1] Voir la *Revue moderne* des 1er mars et 1er avril 1865.

Digitized by Google

UNE VOITURE S'ARRÊTA

Si c'était le comte Martinitz? Mais non! il n'y a que deux pas de l'hôtel de la Lune ici, il viendra à pied; les battants de la porte s'ouvrent :

— Mademoiselle de Sorben !

Ah! pourvu que les autres invités arrivent bientôt (car la nouvelle venue n'était pas la favorite d'Ida). Bien qu'elle eût dix ans de plus qu'elle, la corpulente demoiselle jouait toujours le rôle d'une naïve et insouciante enfant de quinze ans! Elle s'élança dans les bras de la fille du président et la remercia d'avoir songé à elle, en lui donnant toutes sortes de petits noms d'amitié; elles étaient d'ailleurs un peu parentes.

— Tu as donc remarqué, mignonne cousine, dit-elle, comme le bel étranger me suivait hier des yeux, de ses grands yeux noirs et brûlants! Et ce matin il a déjà passé à cheval sous ma fenêtre! Il n'y a rien de charmant comme ces conquêtes « en passant. »

— Ah! ce serait délicieux, en effet, de prendre un comte dans ses filets, répondit en riant Ida.

Et elle força Mlle de Sorben à exécuter avec elle une valse si rapide, qu'elle lui fit bientôt perdre haleine et la força à s'écrier d'une voix entrecoupée :

— Assez, Ida! assez; je n'en puis plus!...

Mais Ida l'entraîna encore dans un tourbillon, et ne la laissa, toute rouge et à demi suffoquée, que parce qu'elle entendit un bruit de pas dans l'antichambre. Les deux battants de la porte s'ouvrirent et...

LE THÉ

Martinitz et le conseiller entrèrent. Était-ce la haute et imposante taille d'Émile, la grâce de son maintien? Était-ce son regard profond et rêveur? Étaient-ce les souvenirs du bal de la veille qui rendirent la pauvre Ida comme fascinée et pétrifiée devant le comte? — Au moment où Berner le lui présenta, elle qui avait déployé dans les cercles de la résidence tant de savoir-vivre, elle restait là, rougissante, les yeux

Digitized by Google

baissés, balbutiant quelques compliments bien « petite ville » sur l'honneur que Son Excellence faisait à leur maison.

Mais, près de l'homme distingué qui avait déjà admiré la veille la dignité et la grâce de la jeune fille, cet embarras charmant ne fut qu'un attrait de plus. Avec un parfait usage du monde, il eut bientôt triomphé de ce trouble du premier moment, et en peu de temps Ida redevint gaie et causa comme d'habitude. Quant à sa cousine M^lle^ de Sorben, qui commençait à reprendre haleine, elle jeta sur Martinitz un tendre regard et elle se remit à babiller avec ces manières enfantines qui allaient singulièrement à son âge et à sa tournure. Mais, par malheur, le conseiller était seul à l'écouter, car Martinitz, assis à côté d'Ida et absorbé dans une conversation avec elle, ne s'occupait en rien du bavardage de la grosse demoiselle. La naïve enfant de vingt-huit ans, ne pouvant supporter de se voir ainsi délaissée, chercha tous les moyens de se faire remarquer du comte ; elle éleva la voix et déploya toutes les ressources de son esprit. Cependant le comte n'avait d'yeux que pour contempler la grâce incomparable avec laquelle cette angélique Ida faisait le thé. Il suivait avec intérêt ses moindres mouvements autour de cette table où la théière d'argent exhalait sa vapeur odoriférante, où les tasses de porcelaine de Saxe se pavanaient avec leurs petites cuillers de vermeil, où des vases de fleurs faites par Ida s'entremêlaient agréablement aux flacons de cristal contenant les liqueurs et aux coupes d'argent ciselées remplies de sucre, de citron, etc. Comme il était plus doux d'accepter une tasse offerte par cette jolie main que par les cinq laquais galonnés du président !

Le cercle s'était augmenté peu à peu. Le président avait engagé de jeunes magistrats, des conseillers. De jeunes dames de la connaissance d'Ida étaient venues, et tout le monde, à l'exception de M^lle^ de Sorben, qui s'ennuyait à périr, déclara qu'on avait rarement passé une soirée aussi intéressante. La conversation devint générale, et Martinitz déploya une vaste instruction sans le moindre pédantisme ; il parla de sa patrie, de ses voyages, avec tant de finesse d'observation et d'esprit brillant et aimable, il sut écouter si à propos et demander à ses auditeurs leur opinion d'une façon si naturelle et si gracieuse, qu'il obtint l'estime de tous les hommes et gagna le cœur de toutes les femmes.

Et Ida ! elle était hors d'elle de joie ! elle causait avec un tel entrain, elle plaisantait avec une telle gaieté que le président fut tout émerveillé de voir ce joli petit bec rose laisser tomber tant de choses spirituelles et charmantes ! Il résolut même in petto d'écrire le len-

Digitized by Google

demain matin une lettre d'éloges destinée à Mme de la Tourinaire qui avait fait en si peu de temps de cette petite fille une femme du monde aussi accomplie. Était-ce bien cette bonne Mme de la Tourinaire qui avait opéré ce miracle?

Quant au conseiller, qui se connaissait en hommes, il était épris du jeune comte, qui lui apparaissait, maintenant que la mélancolie avait disparu de son noble visage, comme transfiguré en archange!

Si le comte semblait un archange au conseiller, il semblait à la méchante de Sorben un mauvais génie. Après s'être donné toutes les peines du monde pour attirer son attention, elle voyait clairement que sa naïve petite cousine, qui ne paraissait même pas mûre pour la coquetterie, avait absorbé complétement le bel étranger. Elle jeta donc toute sa haine sur Ida; son teint s'enflamma de colère de se voir ainsi supplantée par celle qu'elle redoutait le moins. Elle jura de se venger et d'empêcher cette petite niaise de pousser plus loin sa conquête. Quand elle entendit le comte promettre de revenir souvent chez le président, elle tourna le dos à Ida qui embrassait ses amies au départ, elle se précipita furieuse à travers l'escalier et se jeta avec tous ses rêves détruits dans sa voiture.

— Quel bel homme! quel homme charmant que ce Martinitz! s'écria le président quand la société fut partie, et qu'il resta seul avec sa fille et le conseiller. Quel dommage qu'il n'ait pas pris la carrière diplomatique! comme il aurait su mener les choses! — S'il se fixait dans ce pays, il ferait l'ornement de la société! — Je voudrais bien savoir où il en est avec la comtesse Aarstein?

Ida, qui avait écouté l'éloge du comte les yeux baissés, sentit à ces derniers mots comme une pointe acérée dans son cœur. Hélas! elle songea à l'art de dissimuler que possèdent les hommes du grand monde, elle songea au vieux dicton : — Ein ander städtchen, ein ander mädchen (une autre ville, un autre amour). Elle songea aux attraits séduisants, à la science de coquetterie que possédait la comtesse Aarstein. Puis, d'autre part, les yeux et la voix du comte ne lui disaient-ils pas qu'elle était aimée! et de tels regards, de tels accents ne pouvaient pas mentir!

Tout en se laissant aller à cette douce espérance qui peu à peu pénétrait au cœur d'Ida, elle se déshabilla et se jeta sur son moelleux oreiller. Elle releva encore une fois sa jolie petite tête et envoya du bout des doigts un baiser dans la direction de l'hôtel de la Lune. — « Bonne nuit, cher comte! faites de beaux rêves! rêvez surtout un

Digitized by Google

peu de la pauvre Ida ! » Puis elle ferma les yeux pour s'élancer dans le monde des songes. Mais un bruit soudain la fit tressaillir et la réveilla en sursaut.

LA SÉRÉNADE

Le sous-lieutenant Schulderhoff approuvait trop le plan d'attaque formé par sa noble mère pour s'être laissé décourager par l'insignifiant accident qui lui était arrivé devant la maison du président.

D'ailleurs n'avait-il pas vu, au moment où il ne pouvait atteindre le cheval emporté, Ida toute pâle ouvrir rapidement sa fenêtre et jeter sur lui un regard de compassion qui disait clairement quelle part profonde elle prenait à cette véritable fatalité.

Ce premier coup n'avait donc pas été aussi maladroit qu'on aurait pu le croire, et le second n'en serait que plus brillant.

Schulderhoff conduisit par une belle nuit toute la musique de son régiment d'abord dans une brasserie, puis à minuit sonnant devant la porte d'Ida. Comme on supposait qu'à pareille heure la jeune fille devait être déjà profondément endormie, on ne choisit pas un *adagio* pour premier morceau, mais bien au contraire le plus éclatant *fortissimo* appelé « le Réveil des dragons. » Dans ce morceau se trouvaient employés tous les cors, les trompettes et les cymbales. Le chef de musique donna le signal, et éclatant comme l'orage ou comme la trompette du jugement dernier, « le Réveil » retentit dans la nuit paisible jusqu'à la chambre solitaire d'Ida et l'arracha brusquement à ses doux rêves. Cette sorte d'attention lui était tellement inconnue qu'elle crut tout d'abord qu'il y avait le feu dans la ville, mais lorsqu'elle finit par distinguer quelques mesures de valse elle ne put douter que ce ne fût une sérénade qui lui était destinée.

Il faisait froid ; elle se cacha sous sa couverture de soie et se dit en écoutant cet appel retentissant que ce ne pouvait être Martinitz qui cherchât d'une manière aussi bruyante à se rappeler à son souvenir. Un être aussi distingué, aussi sensible, ne choisirait pas des cymbales et des trompettes pour interpréter ses sentiments. Dans ces valses et ces galopades, dans ce déluge et ce tourbillon de notes assourdissantes, Émile ne pouvait exprimer son amour !

La musique se tut. Ida entendit des voix dans la rue.

Schulderhoff s'était placé dans une pose sentimentale sous la lueur

Digitized by Google

d'un réverbère. Les officiers, ses camarades, qui avaient le mot, commencent à dire : « Schulderhoff ! Schulderhoff ! où donc es-tu ? En vérité, je crois que l'amour a tourné la cervelle de ce pauvre garçon !

— Ah ! mes amis, que je souffre ! que je souffre ! balbutiait l'amoureux avec un accent de vérité incontestable, car il faisait très-froid ! Continuez, musiciens, jouez ! jouez toujours ! Ah ! pourquoi ces trompettes ne sont-elles pas celles des Suédois ! que ne puis-je m'élancer sur le champ de bataille pour affronter la mort !

— Nous faisons tout ce que le lieutenant nous commande ! répondit le chef de musique.

— Allons, attaquez vigoureusement la galopade numéro 62.

Et la musique fut déchaînée de nouveau, de façon que tous les chiens du voisinage se mirent à hurler et que tous les voisins se plaignirent de ce qu'on troublait ainsi le repos de leurs nuits. Ida n'avait pas perdu un mot de ce qui s'était dit, et elle se trouvait confuse de devoir au lieutenant Schulderhoff, qui ne lui était pas connu d'une manière avantageuse, cette bruyante galanterie.

Quelques accords de guitare interrompirent les questions que se posait Ida ; elle s'assit sur son lit et écouta attentivement. On jouait un adagio. Jamais Ida n'avait entendu tirer un tel parti de cet instrument. Quels arpéges mélodieux, quels accords puissants, quelles plaintes touchantes sortaient de ces cordes qui semblent offrir si peu de ressources ! Qui donc à Freylingen pouvait avoir ce délicieux talent ? Elle glissa ses petits pieds dans ses mignonnes pantoufles, jeta sur elle une mante de soie et regarda derrière sa persienne. C'était Martinitz !

L'appartement du comte était encore éclairé, les rideaux étaient baissés, mais Ida pouvait voir derrière la fenêtre une ombre aller et venir à pas lents. C'était lui ! Un prélude commença. « Oh ! s'il pouvait chanter ! » se dit Ida. Il chanta ; sa voix sonore, grave et pure, fit entendre une de ces mélodies nationales polonaises qui parlent au cœur comme une plainte douce et pénétrante. Ida n'entendait pas un mot de polonais, mais elle saisissait le sens des paroles prononcées tout comme une vraie Polonaise. Ah ! c'est qu'il est une langue que comprend toute la terre. Des larmes coulèrent des yeux de la jeune fille ; le silence mystérieux de la nuit, interrompu seulement par ce chant plein de tristesse et d'amour qui arrivait à elle dans cette heure solitaire, la douleur méconnue de ce jeune homme si intéressant et si malheureux, tout contribuait à la remplir d'un trouble qu'elle ne connaissait pas encore ; elle ressentait comme un mélange inex-

Digitized by Google

primable de souffrance et de joie. Oui ! elle était aimée ! ces accords vibrants et tendres murmuraient jusqu'au fond de son âme l'aveu qu'elle était aimée sincèrement, profondément, comme elle aimait ! — Elle appuya sa main sur son cœur, qui battait comme si le regard brûlant de Martinitz avait pu dans cette sombre nuit pénétrer jusqu'à elle et lire dans sa pensée, puis elle ferma les yeux et dit tout bas, comme un doux accompagnement au chant harmonieux de l'étranger, un tendre « bonsoir ! »

MINES ENNEMIES

A Freylingen, c'est comme partout. Huit jours ne ne passèrent pas sans que toute la ville sût que la fille du président et le riche comte polonais s'accordaient fort bien. « Et Dieu seul sait, disait-on, par quels artifices Ida a pris dans ses filets ce beau millionnaire. » — Ce qui se passait *aux Thés* où étaient invitées plusieurs personnes respectables, chacun le savait sans doute, — mais ce qui se passait avant dîner, après dîner, et le soir au jardin avant et après le thé, nul n'en pouvait rien savoir; le conseiller Berner était presque toujours là, c'est vrai, mais le conseiller aimait si follement cette jeune fille, il l'avait si bien aidée autrefois dans toutes ses extravagances d'enfant ! il en est peut-être de même à présent. » Et ce Polonais, ce comte venu « on ne sait d'où, » ne se conduisait-il pas d'ailleurs de la façon la plus impertinente envers la ville de Freylingen? Il n'y achetait pas un pouce de terrain, et il n'y remarquait pas d'autre femme qu'Ida. Cette figure pâle était comme un livre fermé que plus d'un aurait pourtant volontiers feuilleté ! Les jeunes et les vieux connurent bientôt le comte sous cette dénomination, « l'habitant de la Lune, » et le visage pâle et rêveur de Martinitz, et son séjour à l'hôtel de la Lune, expliquaient tout naturellement ce surnom qu'Ida elle-même donnait à l'étranger en plaisantant avec Berner.

Comme cela arrive souvent, les plus ardents ennemis d'Ida et du comte parlaient le moins ouvertement de cette liaison. M^me^ de Schulderhoff et M^lle^ de Sorben, qui se regardaient comme mortellement offensées, savaient en apparence se contenir et se taire. Le lieutenant avait fait autrefois la cour à M^lle^ de Sorben, mais cela s'était dénoué on ne sait trop pourquoi, et il en était résulté du froid entre sa mère et la délaissée ; mais maintenant qu'elles souffraient toutes deux d'une même

Digitized by Google

blessure, elles se réunirent et formèrent un pacte dont elles posaient les bases tout en prenant le thé et le café ensemble!

Sur ces entrefaites, un chambellan, ami de M. de Schulderhoff, vint à passer par la ville et il rencontra, dans une de ses visites chez la mère du lieutenant, Mlle de Sorben.

Le chambellan avait à peine commencé à conter à ces dames les nouvelles de la cour, que Mlle de Sorben se mit à parler d'Ida et du conte, et demanda si ce Polonais n'avait pas habité la résidence, et si sa liaison avec la jeune fille ne datait pas de là.

Le chambellan fut frappé du nom de Martinitz, et s'écria :

— Mais n'est-ce pas le comte aux trois millions qu'on destine à la comtesse Aarstein? Mais oui! je me rappelle maintenant qu'on disait qu'il avait l'intention d'acheter de grandes propriétés dans ce pays pour s'y fixer. Eh bien, mesdames, le bel étranger ne pouvait être lié avec Ida de Sanden à la résidence, par une excellente raison, c'est qu'il n'y est jamais venu et qu'on l'y attend de jour en jour. Il épousera sans nul doute la comtesse Aarstein; elle en a assez de son rôle de veuve; la cour désire la voir mariée et le prince est las de payer ses énormes dettes. Ce Polonais tombe donc ici comme un ange du ciel. Il a été recommandé au prince de la manière la plus pressante par son oncle le ministre de ***. A peine la comtesse Aarstein a-t-elle entendu parler de ce comte et de ses trois millions qu'elle s'est écriée avec la passion la plus exaltée : « Lui! et pas d'autre! »

— Est-ce possible? est-ce croyable! dirent les dames avec ravissement. Mlle de Sorben paraissait avoir encore quelques doutes.

— Ah! il est bien épris de cette Ida! Je crains fort que la comtesse ne parvienne pas à son but.

— Que la comtesse ne parvienne pas à son but, s'écria en riant le chambellan, ah! ce serait curieux! on parle de ce projet de mariage dans tous les cercles de la résidence, et le sourire avec lequel la comtesse assure qu'il n'en est rien est comme un faire-part solennel. La comtesse est belle, jeune, séduisante; le comte serait fou de refuser. Ah! cette Ida s'est donc laissé attendrir! Ceci me surprend. Tous ces messieurs de la résidence ployaient le genou devant cette idole de marbre, tous ont été repoussés; un seul a paru lui plaire un moment, le capitaine de cavalerie Sporenneck, mais tout s'est rompu parce qu'elle a appris la liaison du capitaine avec la comtesse Aarstein. D'ailleurs, votre oncle, mademoiselle de Sorben, vous en apprendra plus long là-dessus, car je me trompe fort s'il n'est pas chargé de mener à bonne fin cette affaire.

Digitized by Google

Le chambellan prit congé de ces dames pour continuer son voyage, et les laissa toutes deux dans le plus grand étonnement.

— Pauvre Ida! dit avec une pitié railleuse Mlle de Sorben, quelle mine tu feras quand « l'habitant de la Lune, » ton pâle amoureux, disparaîtra un beau matin, et que tu recevras par la poste cette carte de visite : « Le comte Martinitz, et son épouse la comtesse veuve Aarstein. »

— Ah! cette nouvelle vaut son pesant d'or! s'écria Mme de Schulderhoff avec une mine triomphante, je connais ce Sporenneck qui est venu souvent à notre château quand le régiment était en garnison à Trazow. Ah! je ne m'étonne pas qu'il ait tourné la tête à Ida! pas une jeune fille ne reste insensible à ses hommages.

— Parfait, cela pourra nous servir, reprit Mlle de Sorben; j'écrirai de mon côté à mon oncle, le conseiller intime du ministre, et je crois pouvoir assurer que le comte Martinitz ne restera pas longtemps « dans la Lune. » Le mieux serait d'attirer la comtesse Aarstein à Freylingen même, mais ceci n'est guère à espérer dans cette saison; alors il faudrait aller la trouver, madame de Schulderhoff. Quant au capitaine Sporenneck, il aura bien l'obligeance de venir passer ici quelques jours, le temps seulement de rendre le comte très-jaloux. Il importe que celui-ci ne croie plus à l'infaillibilité d'innocence de cette Ida!

Mme de Schulderhoff embrassa l'éloquente demoiselle qui la quitta pour écrire à son oncle de la résidence.

Du palais de Schulderhoff, consistant pour le moment (en attendant mieux) en deux ou trois chambres mansardées, sortit cette lettre du lieutenant, lettre destinée à faire autant de bruit que le fameux réveille-matin exécuté par les vingt trompettes sous les fenêtres d'Ida.

Cette lettre était adressée à S. E. le capitaine de cavalerie Sporenneck, au 3e régiment de hussards, et contenait ces mots :

« Freylingen, 1er décembre 1825.

» Cher ami,

» Dans la garnison, les choses sont comme d'habitude.

» J'ai reçu la demi-douzaine de cravates que tu m'as envoyées et je joins le prix à ma lettre. Elles sont très-minces et très-souples, comme je les demandais. J'attends mon sabre avant le nouvel an; n'oublie pas que le fourreau soit, comme celui des dragons badois, fort solide. Quant à la société de Freylingen, il s'y passe des choses qui t'intéresseront beaucoup. La jeune Ida de Sanden est arrivée ici, suivie d'un galant

Digitized by Google

qui lui fait une cour assidue. Je ne comprends pas qu'elle en soit venue là, car j'avais entendu dire qu'elle t'avait refusé assez sèchement. Sur l'honneur, mon ami, cela me fait de la peine. Un heureux gaillard comme toi ne devrait pas laisser parler de lui de cette façon. Si tu voulais dire quelques mots à cette occasion (et je te le conseille) au nouveau poursuivant de la belle et à elle-même, mon logis est à ta disposition. Le jeune héros est un Polonais, un comte Martinitz; on le dit fort riche, et on a bien su le fasciner, car il a complétement perdu la tête.

» Adieu, salue de ma part nos camarades du 3e régiment. Je reste avec une amitié fraternelle,

» H. DE SCHULDERHOFF,
» Lieutenant des Dragons de la Reine. »

Pendant que voyageait cette lettre, destinée à jouer le rôle de démon vengeur des Schulderhoff, la pauvre Ida, cette innocente et angélique enfant, se perdait dans une contemplation éthérée et se réjouissait de l'azur de son ciel, sans voir les nuages s'amoncelant à l'horizon et menaçant d'engloutir et d'anéantir tout son paisible bonheur.

AMOUR DISCRET

Une des propriétés de l'amour, surtout du premier amour, est que deux personnes qui s'aiment et qui se trouvent parfaitement heureuses l'une près de l'autre, peuvent parler des choses les plus indifférentes tout en pensant au sentiment qui seul remplit leurs cœurs; elles n'osent pas l'exprimer avec des mots, et leurs regards l'expriment bien pourtant, car ils ont la clef de ce langage qui se passe de grammaire et de dictionnaire. Il en était ainsi de Martinitz et d'Ida. Ils savaient qu'ils s'aimaient, mais le comte n'avait pas encore trouvé l'occasion de se déclarer définitivement.

Le conseiller Berner, confident du comte, confident d'Ida, se disait parfois :

— Non! si quelque autre me le disait, je lui rirais au nez! Un officier de uhlans de la garde polonaise, un lieutenant! qui n'ose pas s'emparer du cœur d'une jeune fille, quand ce cœur s'élance vers lui. Ah! ce n'était pas ainsi qu'on aimait de mon temps, et il faut que le monde ait bien changé dans ces dernières années. Mais peut-être ce

Digitized by Google

pauvre Martinitz, dont j'ignore toujours le douloureux secret, a-t-il des raisons pour agir ainsi.

Le sacristain, qui recevait tous les soirs son petit thaler sans que sa femme pût savoir d'où lui venait cet argent, rendait compte presque tous les jours au conseiller de la manière dont les choses se passaient à l'église.

Depuis quelque temps, le désespoir du jeune étranger semblait s'adoucir ; il pleurait encore, mais il n'avait plus de ces violentes crises des premiers jours. Il ne pouvait y avoir de doute qu'à l'heure de minuit, le comte ne fût en proie à une sorte de folie ; mais, le jour, il ne gardait pas la moindre trace de ces accès. Sa pâleur seule et sa mélancolie révélaient en lui une souffrance morale.

Un matin que le conseiller se livrait dans sa chambre à ses réflexions habituelles sur le moyen le plus sûr et le plus délicat d'arriver à savoir le secret du comte, le vieux serviteur de Martinitz entra. Berner aimait beaucoup ce brave homme qui semblait si profondément attaché à son maître. Cette visite ne pouvait arriver plus à propos. Le vieux Brktz-wisl paraissait embarrassé de ce qu'il avait à dire. Après avoir regardé de tous côtés si personne autre que Berner ne pouvait l'entendre, il s'approcha et dit :

— Excusez-moi, monsieur le conseiller, et ne prenez pas en mal ce qu'un vieux serviteur, qui n'a que de bonnes intentions à l'égard de son jeune maître, voudrait vous confier dans le plus grand secret.

— Si ce ne sont pas des plaintes contre ton maître, parle en toute assurance, répondit Berner.

— Des plaintes, Jésus-Maria ! des plaintes contre lui ! Ne l'ai-je pas porté sur mes bras avant qu'il sût dire : *Pater Noster !* Ne l'ai-je pas servi depuis vingt-cinq ans sans avoir un mot dur à lui reprocher ! Non, ce n'est pas cela ; mais je sais que monsieur le conseiller est le meilleur ami de mon maître dans cette ville ; je sais aussi, par le sacristain, que vous êtes le seul à qui on ait confié notre secret... et vous n'en avez pas dit un mot à âme qui vive, ce dont Dieu vous récompensera.

— Eh bien ! répliqua vivement le conseiller, tu veux me raconter ce qui a mis ton maître dans ce triste état, ce qui a causé en son esprit cette sorte de folie qui le saisit chaque soir... tu veux me demander si je ne connais pas un moyen de le guérir ?...

— Oui, oui, c'est là ce que je voudrais, reprit le vieux serviteur. — Mais vous appelez l'état de mon pauvre maître une sorte de folie ; ah ! c'est bien une folie véritable. — Je vais vous dire comment cela est venu...

Digitized by Google

LE SECRET DE LA TRISTESSE D'ÉMILE

« Mon maître n'était pas autrefois ce que vous le voyez maintenant, pâle, sombre, silencieux, marchant à pas lents et pleurant souvent lorsqu'il est seul. Ah! si vous l'aviez connu quand sa noble mère et sa sœur existaient encore! Il n'y avait pas dans toute la Pologne un jeune homme plus frais, plus fort, plus beau; il riait, il dansait, il faisait des armes, il était gai et insouciant comme on l'est dans la jeunesse. Je n'ai vu de ma vie un plus brillant officier, et des larmes de joie me venaient aux yeux quand il paraissait à la tête de son escadron, beau comme un archange des milices célestes, et que les uhlans abaissaient leur flamme devant lui. Et quels sourires charmants il adressait à sa mère et à sa sœur en faisant caracoler son cheval sous le balcon de leur hôtel!

» Les choses allèrent ainsi jusqu'au jour où le mauvais génie conduisit à Varsovie un cousin de mon maître, nommé Antonio. C'était un neveu de la comtesse, un jeune et brillant Italien, aux joues colorées, aux yeux étincelants, et dont le langage semblait une musique. Il venait de son beau pays pour faire une visite à la famille de sa mère; mais bientôt après son arrivée, il prit du service dans l'armée, disant qu'il ne se plaisait nulle part comme en Pologne. Cela venait tout simplement de ce qu'il était devenu amoureux de sa cousine, la sœur de mon jeune maître. Tout le monde l'aimait dans la maison, mon maître avait pour lui une extrême amitié, et faisait tout pour lui montrer son dévouement.

» Personne ne s'aperçut que le marquis Antonio fût épris de la jeune comtesse, car elle était entourée d'une foule d'adorateurs appartenant à de grandes familles et possédant de grands biens; mais le jeune Italien mena ses affaires avec mystère et arriva au but plus vite que les autres. Nous lui vîmes un jour une bague en brillants que je connaissais bien. Émile lui saisit tout à coup la main, et lui demanda vivement :

» — De qui tiens-tu cette bague?

» — De ta sœur, répondit le marquis Antonio en souriant avec calme.

» Le comte jeta à son cousin un singulier regard, puis lui donnant la main, il dit :

Digitized by Google

» — Je n'ai rien à dire contre ce projet; seulement, sois-lui fidèle.

» Le marquis fut regardé, dès ce moment, comme le fiancé de la comtesse. Quelques mois se passèrent. Un jour, mon maître revint à la maison avec un visage bouleversé que je ne lui avais jamais vu; ses yeux étincelaient de colère; il sortit à deux fois son sabre du fourreau, puis le rejeta loin de lui. Je lui demandai ce qu'il avait, mais il ne me répondit même pas. Depuis, j'ai appris toute cette terrible affaire. Un matin que mon maître était dans un café, un officier vint s'asseoir à côté de lui, et lui montrant une bague qu'il portait au doigt, demanda au comte s'il la reconnaissait. Le comte ne la reconnut que trop! Cette bague était celle que sa sœur avait donnée au marquis Antonio. Mais ne voulant pas faire cet aveu, il pria l'officier de lui dire de qui lui venait ce bijou. L'officier répondit qu'ayant vu cette bague au doigt d'une personne qui tenait de près à Martinitz, il venait lui dire officieusement qu'il avait emprunté, pour quelques instants, cette bague à M^me^ Triska qui l'avait reçue en cadeau d'un Italien, cousin du comte.

» M^me^ Triska était une femme célèbre dans la ville par sa conduite scandaleuse. Le comte fit donner à l'officier sa parole d'honneur que ce qu'il lui disait était la vérité, et le choisissant à l'heure même pour témoin, il l'envoya avec la bague chez son cousin pour lui demander si cette Triska avait réellement reçu ce présent de lui. L'Italien répondit tranquillement par un *oui* qui exaspéra encore plus mon maître. Il ne dit pas un mot de cette conduite infâme à sa sœur, de crainte de lui faire trop de peine, et il résolut de se battre immédiatement avec l'infidèle amant. Ils se battirent le lendemain matin dans un jardin d'un des faubourgs de Varsovie; mon maître fut légèrement blessé à l'épaule droite; mais lui, qui avait une main si exercée et si sûre, frappa le marquis en pleine poitrine; Antonio tomba sans pousser un soupir; on le rapporta à demi mort chez lui; il respirait encore, mais il restait sans connaissance et son état ne laissait aucun espoir. — Mon maître qui, malgré les torts si graves de son cousin, le pleurait et ne songeait même pas à se sauver pour éviter les poursuites de la loi, se rendit près du lit du mourant. Celui-ci ne reprenait pas connaissance. Mon maître veillait près de lui. — Au moment où minuit sonnait, il n'y avait personne dans la chambre du marquis Antonio que mon maître, le médecin et moi. Tout à coup le malade ouvrit les yeux et jeta autour de lui un sombre regard; il se dressa sur son séant.

» Un frisson s'empara de nous, car on aurait pu croire qu'Antonio

Digitized by Google

était déjà mort, tant son regard était fixe et vitreux. Il arrêta ses yeux sur mon maître, et, arrachant avec fureur l'appareil qui couvrait sa blessure, il fit jaillir le sang à flots et hurla ces mots : — « Sois maudit ! » Puis il retomba sur ses coussins et rendit le dernier soupir.

» Mon maître était tombé sans connaissance en entendant la terrible malédiction de ce furieux. Il fit une longue maladie dont il sortit la raison troublée, comme vous voyez. Quand cette fièvre, accompagnée d'un délire affreux, le quitta au bout de trois semaines, il eut de nouvelles douleurs à supporter, car, pendant sa maladie, il avait perdu sa mère, et, deux jours après le duel fatal, sa sœur était morte subitement. On parla dans Varsovie de poison qu'elle aurait pris ; pour moi, je ne le crois pas. Mon jeune maître apprit ces funestes événements avec une apparence de calme ; mais, lorsqu'il ouvrit une lettre que sa sœur lui avait écrite avant de mourir, il fut comme hors de lui de désespoir, et nous crûmes qu'il allait reprendre son effrayant délire.

» Je soupçonne que l'Italien n'était pas aussi coupable qu'on l'avait cru, car le comte se fit conduire près de sa tombe et pleura amèrement en criant d'une voix suppliante : « Antonio, pardonne-moi ! » Dans la nuit qui suivit notre visite au cimetière, un cri terrible me réveilla en sursaut. — Ce cri partait de la chambre de mon maître ; je m'y précipitai et je le trouvai dans un état de douleur et de délire affreux ; il croyait voir devant lui l'Italien avec du linge couvert de sang, arrachant l'appareil de sa blessure, et lui jetant ces mots terribles : — « Sois maudit ! » Lorsqu'une heure sonna, son délire s'apaisa, mais il revint toutes les nuits. — Mon maître obtint sa grâce quant au duel, mais on l'engagea à voyager en pays étranger pendant quelque temps.

» Cet avertissement tombait on ne peut mieux, car les médecins, de leur côté, conseillaient la distraction d'un grand voyage. Hélas ! nous voyageons depuis un an à travers l'Europe, et aucune circonstance n'a encore empêché les accès qui le prennent chaque nuit de se produire. Je ne crois pas aux revenants, monsieur le conseiller, mais vraiment il me semble parfois que mon maître a raison, et que l'ombre d'Antonio le poursuit. A Rome, où nous faisait passer notre itinéraire, le comte m'échappa une nuit pendant une de ses crises, et se réfugia dans une église. Je ne sais ce qu'il en est, mais depuis il prétend que le spectre ne peut plus l'atteindre quand il est assis sur les marches de l'autel.

» Personne ne fut plus heureux que moi de ce moyen de salut. — Il

Digitized by Google

paraît que cette église de Freylingen lui semble encore plus salutaire que toute autre, car, depuis une quinzaine de jours, ses accès se sont beaucoup calmés. »

Le vieux serviteur termina enfin son récit que les exclamations de Berner avaient souvent interrompu. Le bon conseiller pouvait à peine contenir son émotion : Un homme aussi beau, aussi jeune, doué de tous les éléments qui doivent donner le bonheur, se trouver tout à coup précipité dans cette terrible situation !... Il demanda au vieux domestique en quoi il pouvait lui être utile, car on n'avait certes dû négliger aucun moyen de guérison.

Le vieux Brktzwisl sourit d'un air mystérieux et dit : « Si je ne me trompe, mon maître est en bonne voie de guérison, et M. le conseiller peut nous tenir lieu de médecins. Quant à ceux-ci, je n'ai jamais manqué de les consulter dans tous les pays où nous passions. Les uns conseillaient une chose, les autres un remède tout opposé, — la plupart étaient pour les voyages et les distractions.

» Enfin, dans une petite ville allemande, un docteur que je rencontrai dans l'auberge où nous étions descendus et dont la mine réfléchie m'inspirait de la confiance, me dit après avoir bien examiné mon pauvre jeune maître : « Écoute, mon ami, ton maître est perdu, si l'amour ne le sauve pas, mais un amour profond et tendre, partagé bien entendu par celle qui l'inspirera. Si une passion sérieuse s'empare de lui, sa folie se dissipera et finira par disparaître complétement. »

» Cette nouvelle ne me consola en rien, car je savais combien peu mon maître s'occupait des femmes. « S'il doit être guéri par l'amour, me disais-je, il est perdu ! » D'abord, comment pourrait-il devenir amoureux ? Nous courons de ville en ville sans nous arrêter plus de deux jours nulle part. Enfin, cet avis du docteur me mit au désespoir. J'en rendis pourtant compte fidèlement à Son Excellence l'oncle de mon maître.

» Celui-ci approuva fort cette idée. Il nous écrivit qu'il allait s'occuper de trouver un beau parti pour son neveu, et c'est à cause de cela que nous nous rendions à .....

» C'est ici, à Freylingen, qu'est arrivé ce que je ne croyais pas possible. Et ce prodige a été opéré par cette angélique Ida ! Depuis ce moment l'état de mon maître s'améliore sensiblement ; aussi, quand je vois cette ravissante créature, je voudrais tomber à ses pieds pour lui exprimer ma joie et ma reconnaissance ! Si c'est la volonté de Dieu que mon maître soit aimé de cette jeune fille, il est sauvé ! Ah ! laissez-le seulement reprendre ses belles joues fraîches, qu'il mette

Digitized by Google

son brillant uniforme à la place de ce triste habit noir, et je vous réponds qu'il plaira à une jeune fille quand même elle aurait le cœur dur comme du marbre! Et si vous voyiez son magnifique hôtel à Varsovie, et son château de Ratiska, de Martinitzow, de Flazizhof, etc! »

— C'est bien, mon ami. Un seul de ces châteaux nous suffirait. Que ton maître trouve à son goût la jeune fille, cela ne m'étonne nullement; quant à ce qu'elle pense de lui, je ne sais trop pourquoi je m'imagine qu'il ne lui déplaît pas trop. — Mais puisque le comte aime réellement Ida, qui l'empêche de le lui dire? Je parierais qu'elle ne répondra pas non.

Le vieux Brktzwisl était hors de lui à force de joie.

— Oh! s'écria-t-il, comme on s'entend vite entre gens d'esprit! Il y aura bientôt une noce et...

— Mais crois-tu que tu recevras des compliments de l'oncle sur ce mariage du comte? Ida n'est pas un brillant parti pour ce riche seigneur...

— Est-ce que l'oncle pourrait préférer quelques millions de thalers à la raison de son neveu? Non, le vieux comte est un homme noble et sensé qui n'attache pas grande importance à l'argent. « Rends la santé à mon Émile, m'a-t-il dit au départ; ramène-le-moi guéri, à tout prix. »

Et le vieux serviteur, recommandant encore au conseiller de s'occuper chaudement de cette affaire, sortit en le remerciant de sa bonté.

Traduit de l'allemand, par Mme E. DE VILLERS.

(La suite à un prochain numéro.)

Digitized by Google

LES POSSÉDÉES DE MORZINE

OU

LE DIABLE QUI N'Y VOIT GOUTTE

I

En 1862 le diable faisait encore parler de lui à Morzine, dans la Haute-Savoie. Je fus curieux de voir de très-près ce qu'il savait faire, et de mettre sa sagacité à l'épreuve. J'avoue qu'elle était loin de m'être démontrée. Comment en effet a-t-il pu jamais s'abuser au point de croire qu'il ferait la loi à son maître, et, après avoir été si bien malmené, pousser la démence jusqu'à s'imaginer qu'il s'en pourrait faire adorer? En vérité, le diable s'est montré si bête dans ces deux grandes occasions qu'on croirait presque, ou qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces récits, ou qu'ils signifient toute autre chose que ce qu'ils semblent dire, ou, s'il faut les prendre à la lettre, que le diable a eu la main forcée, et que le rôle inepte ou ridicule qu'il a joué lui a été imposé par plus fort que lui. On dit, il est vrai, qu'il a été plus avisé en maintes occasions. C'est possible. Mais toute sa malice (je ne parle pas de sa méchanceté) m'est rendue très-suspecte par sa bêtise. Si je crois à la première je croirai difficilement à la seconde. Et comme on veut que je croie à celle-ci, je suis forcé de douter très-fort de celle-là.

J'étais dans ces dispositions d'esprit lorsque, en 1860, je fis la rencontre d'un ancien camarade d'étude que je n'avais pas revu depuis 1819. Je savais que M. Michel B*** était devenu prêtre. Nulle distraction de l'esprit ou du cœur ne lui avait fait faire un pas en dehors du chemin qu'il s'était proposé de suivre. Ni les lettres, ni les sciences, ni la philosophie

Digitized by Google

n'exercèrent la plus légère séduction sur le futur lévite. Il passa à côté du baccalauréat comme si cette invention, qui pourrait bien nous venir de Chine sans être moins estimable, n'eût pas existé. Content du peu qu'il avait appris à notre tout petit collége, où l'indulgence de nos maîtres, jointe aux sages limites de leur savoir (*qui alta scrutatur opprimetur a gloria*), ménageait nos forces en même temps que leur piété et leurs occupations sacerdotales nous valaient presque un demi-jour de congé par semaine, indépendamment du jeudi; l'ami Michel B... poussa donc tout droit au grand séminaire en quittant notre bien-aimé collége de P...

L'abbé Michel devint curé comme un autre. Mais ayant un petit patrimoine que tous n'ont pas, et avec cela des goûts très-simples, l'humeur quelque peu voyageuse, et trouvant que c'était assez d'avoir la charge de son âme, il déclara un beau jour à son archevêque qu'il n'entendait plus s'occuper de celle des autres, si ce n'est en passant. Il dira volontiers la messe, il fera bien, par-ci, par-là, quelque sermon patronal, il confessera même s'il le faut absolument. En un mot, l'ami B..., de curé qu'il était, n'est plus guère qu'un prêtre amateur.

Son zèle ne s'est pourtant pas refroidi, il a seulement changé d'objet. Le goût des pèlerinages l'emporte aujourd'hui par-dessus tout. L'abbé Michel est persuadé que les jambes nous ont été données pour marcher, que marcher est la principale affaire, qu'arriver plus tôt ou plus tard n'est point une différence essentielle pour un homme qui tient simplement à se déplacer, à voir du pays et à le bien voir. Aussi l'abbé Michel ne connaît-il guère plus les chemins de fer qu'il ne connaissait les diligences. Son bâton à la main, son petit sac en cotonnade noire sous le bras, sa bonne grosse mine chérubinique s'irradiant sous l'une des pointes relevées de son tricorne, sa soutane retroussée jusqu'à la ceinture ou peu s'en faut : voilà ses armes, son passe-port, et ses lettres de change à l'adresse de ses confrères connus ou inconnus. Quelques écus cependant pour les nécessités imprévues, pour les traversées inévitables, ou les trajets obligés en terre protestante, hétérodoxe ou musulmane, mais en somme plus de confiance encore en la Providence qu'aux espèces monétaires, enfin le sentiment des ressources matérielles qu'il laisse derrière lui, ou de celles qu'il peut devoir à une présence d'esprit qui ne le quitte point : voilà, en un mot, tous ses bagages, toutes ses provisions et tous ses moyens de sûreté.

Il part ainsi pour Jérusalem, pour la ville éternelle, comme d'autres pour aller prêcher à la fête de la paroisse la plus voisine. S'il entend dire que dans telle ou telle bicoque de l'Italie une madone, qui avait eu le regard fixe jusque-là, s'est un jour avisée de remuer les yeux ou de les faire remuer, sans qu'elles s'en doutent, aux bonnes femmes qui la regardent opiniâtrément de face, de droite ou de gauche, vite il y va voir.

Digitized by Google

S'il n'y voit rien, il voit du moins ceux qui voient, et c'est un témoignage auriculaire, faute de mieux.

Sans dédaigner les vieux miracles, ceux qui, tout en se faisant un peu prier, sont devenus habituels, tels que les miracles de saint Janvier, l'abbé Michel a surtout un goût prononcé pour les nouveaux. A tel point que les façons ou contrefaçons de miracles, les prodiges, les possessions, les maléfices ou tout ce qui peut y ressembler, ont pour lui un attrait irrésistible.

Je ne lui connaissais pas ces goûts. Je le croyais encore à la tête d'une paroisse dans le diocèse de B... lorsque, en 1860, à une première et solennelle réunion des anciens élèves de notre petit collége, dans laquelle les plus âgés surtout se félicitaient du bon temps où l'on n'y apprenait rien, je le reconnus à peine. Les années ne m'ayant pas non plus épargné depuis 1819, je ne dus être pour lui tout d'abord qu'un doute, un soupçon, puis un étonnement, enfin l'ombre d'un souvenir.

Dans un banquet, à la fin surtout, les sentiments vont vite. Si vite qu'ils puissent aller cependant, on entame ce jour-là des récits qui ne peuvent s'achever. On s'ajourne pour s'en communiquer la suite. On se reverra ici, là; chez lui, chez moi. Ce beau jour de septembre eut donc son lendemain, un premier lendemain, puis un autre.

L'abbé B... ayant vu beaucoup eut beaucoup à me raconter. Ce fut d'abord son voyage en Terre-Sainte, son voyage en Italie, mais surtout son pélerinage à la Salette, et son excursion à Morzine. Il s'aperçut bien vite de mon peu de penchant à croire à toutes ces merveilles, et, sans me traiter de païen, il voulut néanmoins prendre avec moi les choses d'un peu haut. Il s'agissait évidemment pour lui de m'amener au point de me faire partager ses croyances, de me rendre dévot en Notre-Dame de la Salette, et de me convaincre des possessions de Morzine. Quant aux premiers, qui sont tous accomplis, je ne pouvais en être témoin, mais il m'en fit lire le récit. Ce n'était là qu'une cloche, et je me rappelais avoir entendu un autre son, répété même par les échos du temple de Thémis.

Mais le diable n'avait pas cessé de faire des siennes à Morzine, et il (l'abbé Michel, s'entend) me conseilla fort de m'y rendre. Ce n'est pas qu'il l'eût vu dans ses œuvres : non, mon bon ami Michel n'avait pas poussé la curiosité jusque-là : il s'était contenté de voir par les yeux d'un témoin oculaire, et de se faire raconter sur les lieux mêmes tout ce qui s'y était passé. Mais en homme qui sait sa hiérarchie, il était allé de Morzine à Annecy, pour demander à l'évêque, alors Mgr Rendu, ce qu'il pensait de cette affaire. L'évêque absent ou malade ne put le recevoir. Mais un vicaire général lui fit entendre qu'il pourrait bien y avoir là quelque œuvre de l'esprit de ténèbres.

Je n'avais guère plus d'envie d'aller à Morzine qu'à la Salette, et je dis pourquoi. Sur ce pourquoi s'engagea la conversation suivante :

Digitized by Google

II

— Votre incrédulité, mon cher camarade, m'étonne peu : vous êtes philosophe ; vous avez été carabin, légiste, je ne sais quoi encore ; vous vous êtes passé la fantaisie de tout lire, excepté sans doute cela seul que vous auriez dû lire. Vous avez eu pour maîtres, depuis ceux qui nous ont été communs, des hommes qui ne croyaient à rien, ou qui croyaient à peu de chose. C'est toute une éducation à refaire. Lisez donc les ouvrages de notre compatriote Mgr G... ; lisez-les avec les dispositions nécessaires, je veux dire l'attention et l'impartialité, et vous m'en donnerez des nouvelles. Me le promettez-vous ? Je les tiens à votre disposition.

— Merci ; c'est toute une bibliothèque, et le temps me manque.

— Vous avez pourtant des préjugés de profession à détruire avant tout. C'est le *Ver rongeur des sociétés modernes* et les *Lettres sur le paganisme dans l'éducation* que vous devriez connaître.

— Mais c'est vieux, cela, mon cher ami, et je vous croyais plus avancé. Il n'est plus permis d'en être encore au *Ver rongeur*. Croyez-vous donc que l'opinion de Mgrs L..., D..., et de je ne sais combien d'autres, ne puisse avoir autant de poids que celle de l'abbé G..., comme nous l'appelions depuis qu'il avait été notre camarade sous l'abbé A... ou sous l'abbé D..., comme nous disions encore? Autorité pour autorité, les miennes valent les vôtres. Je me trompe : j'ai de plus, si je ne m'abuse, la seule que je puisse reconnaître, puisque je n'en admettrais d'autres qu'au nom de celle-là, je veux parler de la raison.

— La raison, la raison..., chacun a la sienne ; ce n'est pas une autorité, ce n'est pas du moins l'autorité.

— Pour vous, peut-être, mon cher abbé ; mais pour moi, c'est autre chose. Et comme c'est vous qui m'entreprenez, souffrez que je fasse choix des armes et du terrain. Le terrain, c'est celui où je me trouve, puisque j'y suis attaqué. Les armes sont celles qui pourraient me blesser, et dont le maniement m'est le plus familier. Vous qui avez la main faite à tous les genres de combats, et pour qui tous les champs clos sont indifférents, vous devez accepter mes conditions ou renoncer à m'avoir pour adversaire, je veux dire pour interlocuteur.

— Allons, j'en passerai par là, tant je tiens à connaître les raisons qui peuvent nous séparer et à les voir disparaître.

— Encore une condition, il ne sera question, aujourd'hui du moins, que du diable et de ce que vous appelez les faux miracles.

— Soit, et revenons à nos possédés. Après avoir provoqué votre curiosité, il est bien juste de la satisfaire.

Digitized by Google

— Très-juste, en effet.

— Si vous ne pouvez nier les faits, ni les expliquer naturellement, il faudra bien que vous y reconnaissiez une cause surnaturelle. Et, comme elle est essentiellement impie et malfaisante, vous serez obligé d'y voir Satan dans son œuvre. Or, Satan donné, tout le reste s'ensuit. Si je vous fais avaler le diable, bien d'autres choses devront y passer. Le diable! c'est un pivot de l'Église.

— Oh! oh! mon cher abbé, vous voulez, paraît-il, me mener loin, et je ne sais, en vérité, si je pourrai vous suivre jusqu'au bout. Mais si les forces m'abandonnent, vous me permettrez bien de m'arrêter, ou tout au moins de respirer.

— Convenu. Mais écoutez-moi. En 1857, un ecclésiastique, du nom de C..., voyant l'état des esprits dans son village natal, Morzine, voulut persuader à ses compatriotes que le diable n'y était pour rien. Le contraire était manifeste. De là le soupçon, puis bientôt la persuasion que ce prêtre interdit avait jeté un maléfice sur les jeunes filles malades. La position, comme on le pense bien, ne tarda pas à n'être plus tenable. Il dut la quitter. Mais avant de partir, il communique son fatal secret à quelques suppôts d'enfer qu'il s'était faits dans le pays. On les connaît, on les nomme : c'est Co..., B..., Ch...; les malades elles-mêmes ont déclaré qu'un sort leur avait été jeté par ces gens-là. J'ai dit que la possession était évidente ; l'ancien curé, ses vicaires, et d'autres ecclésiastiques qui étaient venus sur les lieux, n'en doutaient pas; on a de la main de l'un de ces derniers un rapport circonstancié dans ce sens. Des médecins n'ont pu s'empêcher d'y voir la même chose. C'était donc une maladie surnaturelle que des moyens surnaturels pouvaient seuls guérir. Il y avait d'ailleurs, sans remonter plus haut, un exemple récent et décisif. Une femme des environs avait, en 1852 ou 1853, une fille malade. Les médecins n'y avaient rien connu ni rien pu. La mère ayant ouï parler des cures qui s'opéraient autrefois par la vertu du bénit saint-suaire de B..., conduit sa fille à la cité des miracles. Elle fait voir la malade à des prêtres, qui affirment de science certaine qu'elle est possédée, et l'exorcisent avec le plus grand succès.

Il n'y avait donc pas autre chose à faire à Morzine, et cette fois la maxime : *Similia similibus curantur* est vraie de toute vérité. Ce n'est pas à dire que l'exorcisme réussisse à tout coup. Mais ici, comme en toutes choses, il faut de la persévérance. C'est une lutte à soutenir par ceux qui ont mission de combattre l'action du démon sous toutes ses formes. Cette lutte peut être longue, difficile, mais elle doit se terminer à l'honneur de l'Église.

Le démon a tellement la main en tout ceci qu'il fait tout ce qu'il veut de tous ceux qu'il possède : il les fait grimper aux sapins comme des écureuils ; parvenus au sommet, ils s'y placent debout, la tête en

Digitized by Google

bas, les pieds en haut, sans faire fléchir l'extrémité la plus déliée de la plante. Ils ont une force prodigieuse. Ils s'expriment avec une volubilité et une éloquence extraordinaires. Ils entendent et parlent des langues qu'ils n'ont pas apprises, le latin, l'allemand, l'arabe même. Ils racontent fidèlement des batailles dont ils n'ont jamais lu ni entendu le récit. Ils entendent et voient ce qui se passe à Morzine depuis Genève. Ils blasphèment, malgré leurs sentiments de piété bien connus. Ils ont horreur de Dieu, des saints, de la prière, de tous les exercices de dévotion, de toutes les choses saintes, en un mot. Ils parlent comme parlerait le diable lui-même par leur bouche. Ils ne se nomment qu'à la troisième personne (*il*, *elle*, *la fille*), par la raison toute simple que ce ne sont pas eux qui parlent, mais que c'est le démon qui parle par eux. Ils connaissent les pensées secrètes et la conduite des gens qu'ils voient pour la première fois, ou qu'ils n'ont jamais vus. Souvent, comme si le diable avait été confiné par Dieu même dans la commune de Morzine, la possession cesse aussitôt que le malade a franchi les limites de celle-ci.

Voilà une partie des faits qui m'ont été racontés par des témoins oculaires très-dignes de foi, que vous recueillerez vous-même de leur bouche, et que peut-être vous pourrez voir si vous prenez la peine d'aller sur les lieux et de vous y renseigner.

III

A ce récit de l'abbé Michel B..., je n'avais à opposer que des doutes ou des raisons *a priori*, sans valeur pour lui, toutes fortes qu'elles me parussent. Je lui disais donc : Les faits dont vous me parlez sont-ils bien authentiques? S'il y a du vrai, n'a-t-il pas été exagéré, mal interprété? Tout cela ne reviendrait-il pas, au fond, à quelques-unes de ces maladies nerveuses, aujourd'hui passablement connues, auxquelles les femmes sont particulièrement sujettes : le somnambulisme, l'extase, la catalepsie, l'hystérie, compliquée dans l'espèce d'une idée fixe et de l'influence d'une imagination pleine d'idées chimériques? Notez bien, disais-je encore, que presque tous ces malades sont des femmes, et des femmes de quinze à quarante ans. C'est là une donnée qui a sa signification.

Étant très-peu familiarisé avec cet ordre de phénomènes morbides, mon ami B... n'en put tenir aucun compte. Il avait d'ailleurs l'esprit plein de possessions, d'exorcismes et de tout cet ensemble de merveilleux qui ne permet guère l'accès à des idées critiques. De mon côté, je ne fus pas assez persuadé pour avoir le désir d'en savoir davantage.

Digitized by Google

Mais, en 1862, me trouvant à Évian, j'entendis reparler des possédées de Morzine par différentes personnes. La proximité du lieu, la rareté du fait, le désir de le connaître, de voir pour ainsi dire le diable de mes yeux, de l'entendre de mes oreilles, de le toucher de mes mains ; tout cela me détermina.

Arrivé à Morzine, et même en m'y rendant avec des personnes du pays qui revenaient de Thonon, j'appris que l'ancien curé et l'un de ses vicaires avaient été changés ; qu'un détachement d'infanterie et une brigade de gendarmerie avaient été envoyés sur les lieux pour y maintenir l'ordre ; que le brigadier était chargé de faire expédier sur Thonon, Nyon, Cluny, et d'autres localités, les malades qui auraient des attaques à l'église, sur la place publique ou dans les champs. Bon nombre déjà étaient parties. Quelques-unes même étaient revenues parce qu'on les croyait en voie de guérison assez avancée pour ne pas avoir de rechutes. Les pantalons rouges avaient déguerpi, et le médecin envoyé sur les lieux par le ministère de l'intérieur était lui-même retourné à Paris. Les familles qui avaient des malades se souciaient peu d'en être séparées et tenaient les accès secrets. Les malades elles-mêmes se voyaient arrachées avec peine du sein de leurs familles. Le diable, qui semblait n'avoir d'empire qu'à Morzine, était devenu bien moins turbulent. Bref, la maladie avait diminué très-sensiblement.

Ma première visite fut pour le curé : *Ab Jove principium.* Mais il était absent, ainsi que l'un de ses vicaires. Je ne trouvai donc au presbytère que l'un des deux vicaires, celui qui n'avait pas été remplacé, et qui avait par conséquent dû voir et entendre beaucoup de choses. J'imaginai que j'en allais apprendre autant, pour le moins, qu'on en avait raconté à l'abbé Michel. Mais soit que le jeune ecclésiastique eût reçu l'ordre d'être très-réservé avec les étrangers, ou qu'il s'en fût fait de lui-même une loi, soit que mon habit laïque ne lui inspirât qu'une médiocre confiance, soit pour quelque autre raison que j'ignore, il fut d'une réserve extrême. Je n'eus pas l'indiscrétion d'essayer de le faire parler malgré lui.

En visitant l'église où plus d'une scène de désordre avait eu lieu, je m'y trouvai à la messe à côté du garde-champêtre, qui, à la sortie, se fit très-obligeamment mon guide et mon patron. Nous allâmes voir le médecin de la commune, qui me donna beaucoup de détails où j'entrevis facilement son inclination à penser qu'il y avait dans tout cela du surnaturel. De là nous nous rendîmes auprès des autorités civiles et militaires, dont la tolérance au moins m'était nécessaire. Le brigadier aurait fort bien pu m'éconduire sans que je pusse rien voir ni rien savoir, comme il avait éconduit quelques jours auparavant un parisien spiritiste, le fameux pseudonyme Allan Kardec. Je fus plus heureux. M. l'adjoint lui-même, une fois rassuré par le brigadier sur ma qualité au moins

Digitized by Google

négative de non-vagabond, voulut bien m'autoriser à voir quelques malades. Toujours sous la direction, et au besoin sous la surveillance et la protection de l'un des principaux représentants de l'ordre public, je pus voir le jour même de mon arrivée deux crisiaques, la mère et la fille, âgées, la première d'environ trente-huit ans, la seconde de dix-huit.

C'était un samedi. Je trouvai la jeune fille occupée à soigner du lin près de la maison. Elle avait l'apparent embonpoint des constitutions lymphatiques ; la physionomie, les yeux surtout, dénotaient de la souffrance. La prunelle était comme brouillée, terne et cadavéreuse. La conjonctive était enflammée. Je m'informai de l'état de santé de la malade. Elle se trouvait mieux, et, depuis son retour de Cluny, elle n'avait pas eu de crise convulsive ; mais elle éprouvait toujours une certaine douleur à l'épigastre : là était comme le germe et le foyer de la maladie. La boule hystérique se faisait ressentir de temps à autre. Le moral était encore moins satisfaisant : elle ne pouvait ni fréquenter l'église, ni prier ; le son des cloches, en lui rappelant la prière et les offices, lui était pénible. Le dimanche, qu'il eût été particulièrement bon de consacrer à la distraction ou même au travail s'il n'y avait pas eu quelque autre danger, était un jour d'épreuves plus marquées.

Elle m'accompagna auprès de sa mère, que je devais voir également. Elles parlèrent toutes deux de leur affection avec la préoccupation opiniâtre d'être possédées. Et, comme si elle avait voulu m'en donner la preuve, la mère entra en convulsion : les bras s'agitent d'avant en arrière ; la tête se redresse, se raidit et se renverse sur les épaules ; le tronc éprouve comme une secousse électrique qui l'enlève rapidement du siége et l'y ramène plusieurs fois de suite avec violence et rapidité. La malade garde le silence ; elle ne frappe ni des mains ni des pieds ; mais l'œil est fixe, très-ouvert et hagard. Les conjonctives sont encore plus enflammées chez la mère que chez la fille. Les convulsions furent à peine d'une minute.

La conversation reprend : je leur parle de leur genre de vie, de leur nourriture. Elles s'accommoderaient volontiers d'une meilleure alimentation. Elles paraissent sensibles à l'intérêt que je leur témoigne, aux consolations que je leur donne. « Elles me reverraient, disent-elles, avec plaisir. » Je leur en laisse entrevoir la possibilité pour le lendemain.

En rentrant à l'auberge, je tirai mes plans pour les convaincre, le jour suivant, que le diable n'était pour rien dans leur maladie. Je médite de leur apporter du vin et de la pâtisserie où je devais mettre de l'eau bénite, prise par moi-même au bénitier de l'église.

Le lendemain matin, après avoir fait secrètement tous mes préparatifs, j'allai seul boire et manger avec ces braves gens. Une petite fille d'environ douze ans, qui passait la semaine à garder le troupeau domes-

Digitized by Google

tique sur une montagne voisine, était descendue ce jour-là ; et le grand-père, ancien soldat des armées françaises, était avec ces trois femmes. Son fils, mari de la plus âgée des malades, et père des deux jeunes filles, travaillait à Genève de son métier de maçon. C'est une profession très-commune dans le pays.

Pendant cette collation, on parla de Cluny et de l'hospice de cette ville. Les malades qui en étaient revenues avaient reçu depuis peu, d'une religieuse de cet établissement, une lettre pleine de bons sentiments et de maladresses ; il y était beaucoup trop question du démon. Je la lisais tout haut, lorsque, arrivé à un passage qui ne pouvait rien avoir de salutaire pour nos malades, je m'arrêtai, et rendis la lettre d'un air peu satisfait et peu crédule.

La conversation fut de nouveau reprise sur un sujet que j'aurais voulu éviter. La mère retomba dans des accès semblables à ceux que j'avais vus la veille. Les filles en étaient les témoins attristés, aussi bien que le grand-père et moi ; des larmes coulaient des yeux de la plus jeune. L'autre me dit :

— C'est des *exercices* qu'il nous faut.

A quoi je répondis qu'en effet l'occupation, surtout celle des champs, même un peu violente, ne pouvait que leur être utile.

— Ce n'est pas cela, me dit-elle, il nous faut des *exorcimes*.

— Mais vous en avez eu, des exorcismes, et vous savez que la maladie n'a jamais été plus contagieuse, n'a jamais sévi plus fortement que quand votre ancien curé, contre la défense de son évêque, beaucoup plus sage que lui, s'est avisé de faire des exorcismes généraux.

Pas de réponse. Mais les traits de la figure changent, le regard se trouble et semble se retourner en dedans. Les convulsions gagnent les bras et le tronc. Un accès de fureur des plus violents survient : la malade déclame avec une volubilité extrême ; le diable semble parler par sa bouche ; il parle en son propre nom, et *de la fille*, qu'il ne veut point quitter. La malade injurie, divague, et paraît en proie à un délire furieux. Elle accompagne ce rabâchage violent de coups de poing à fendre la table de chêne qui les reçoit. Je m'apprête à la contenir, mais le grand-père me fait signe de m'abstenir. Après avoir injurié je ne sais qui ou quoi dans ma personne, et protesté qu'il ne lâchera pas prise, que *la fille* était pour toujours sous sa domination, la malade eut une espèce d'éructation. Elle courut avaler un peu d'eau prise au seau muni du bassin qui sert à la puiser, et revint tranquillement se rasseoir près de moi. Je lui pris les mains pour m'assurer si la violence des coups ne les avait pas extraordinairement échauffées. Elles n'étaient déjà pas plus chaudes qu'à l'ordinaire ; le pouls n'était ni plus fort ni plus rapide. La crise n'avait laissé aucune trace physique appréciable. Le moral même était parfaitement remis. L'humeur douce et triste était revenue. Au

Digitized by Google

regret que je témoignai d'avoir été peut-être la cause involontaire de cet accès, on me répondit que je n'avais rien à regretter, et que ma visite n'avait pas déplu.

Il est assurément possible qu'il y eût eu rechute sans ma visite; mais la lettre, mais le sujet de la conversation, l'animation qu'y apportèrent les malades, la facilité connue avec laquelle leur imagination se monte à la vue des étrangers, l'espèce d'amour-propre qu'elles mettent à paraître des êtres singuliers, les idées qui devaient occuper plus particulièrement leur esprit ce jour-là : tout cela peut bien avoir été pour quelque chose dans cette rechute.

Ne voulant pas exposer ces malades à de nouvelles convulsions, je sortis avec le grand-père pour m'assurer de l'idée qu'il se faisait de l'état de sa fille et de sa petite-fille, et pour avoir de plus amples renseignements sur leur maladie passée. Ce brave homme était persuadé, lui aussi, qu'il y avait là quelque influence du malin. Il me racontait, comme preuve à l'appui de son opinion, que sa petite-fille prédisait ses accès, ses délivrances; qu'elle disait quand elle pourrait travailler et quand elle ne le pourrait pas; à quelle heure précise *lui*, le diable, l'éveillerait; l'expérience qu'on avait faite en l'éveillant plus tôt; la réponse qu'on avait reçue qu'il n'était pas l'heure voulue, sans que la malade en pût rien savoir d'ailleurs, etc., etc.

J'avais bonne envie de faire remarquer à ce digne vieillard la supercherie de l'eau bénite, et comment le diable, dans toutes ses fureurs, n'en avait soufflé mot, par la raison sans doute qu'il n'y avait rien vu. Contrairement à l'habitude où sont ces sortes de malades de refuser tout contact avec quoi que ce soit de bénit, par exemple une prise d'un tabac où se trouve une médaille de l'Immaculée, elles avaient bu et mangé sans la moindre répugnance. Le diable, cette fois, était devenu ou fort indifférent à ce contact de l'eau bénite, ce qui est inadmissible, ou fort réservé à l'endroit du mauvais tour que je lui avais joué, tout en vomissant contre moi et contre d'autres ses injures accoutumées.

Je me croyais donc muni d'un assez bon dilemme : ou votre fille est possédée, ou elle n'est que malade. Si elle était possédée, le diable aurait dû s'apercevoir de l'espiéglerie cruelle que je lui préparais, et s'en défendre cette fois, comme on dit qu'il le fait toujours en pareil cas, c'est-à-dire faire repousser l'eau bénite, ou quitter la fille, ou, s'il n'avait pas cru devoir quitter la fille, se démener comme il est, dit-on, forcé de le faire quand il est brûlé par l'eau bénite. Rien de tout cela. D'où vous devez conclure : ou que le diable n'y voit pas, ou qu'il ne craint pas autant l'eau bénite qu'on veut bien le dire, ou que, s'il s'en trouve mal, ce n'est cependant pas au point d'en perdre contenance; ou bien enfin que votre fille n'est pas plus possédée que vous et moi.

Mais n'étant pas bien sûr que mon interlocuteur suivrait facilement

Digitized by Google

mes alternatives et qu'il serait convaincu de leur rigueur, craignant d'ailleurs qu'il ne lui vînt en pensée que le diable avait pu être assez rusé pour aller au-devant de la torture, et assez fort pour l'endurer en silence afin de me mieux tromper, je gardai mon dilemme pour moi seul, quoique je n'en eusse pas besoin.

A cette réflexion, cependant, que le silence du diable sur ce point pouvait être une ruse comme une autre, et qu'il pouvait avoir caché sa malice en feignant d'avoir été dupe, j'aurais sans doute pu répondre qu'il avait alors trop parlé, qu'il eût dû se cacher davantage ou se montrer un peu plus; qu'en se dissimulant complétement, j'aurais été plus persuadé qu'il n'était pour rien en cette affaire, sans pouvoir en persuader ses victimes; qu'en se montrant plus à découvert, j'aurais été confondu et dans l'impuissance d'ébranler la foi à son empire.

J'aurais pu dire encore qu'il y avait dans sa conduite une autre bévue d'un genre tout opposé, qui venait également à l'appui de ma conclusion, puisqu'on l'avait surpris en état flagrant de répugnance convulsive en lui laissant soupçonner qu'on avait mis quelque part une médaille pieuse, quand ce n'était qu'une pièce de monnaie ordinaire.

Mais la superstition a ses subtilités, et j'aurais pu craindre encore qu'un avocat du diable n'eût dit que quand on croit qu'il est trompé, il fait seulement semblant de l'être. Le moyen de convaincre des gens qui ont toujours la ressource de supposer au diable des intentions malfaisantes et secrètes, quoi qu'il fasse ou ne fasse pas, le bien comme le mal, le mal comme le bien?

Ma plus grande appréhension, cependant, fut d'avoir affaire non pas à un raisonneur trop subtil, mais à une intelligence peu capable de raisonner, et plus exposée à associer des idées qui n'ont aucun rapport entre elles qu'à découvrir des liaisons de ce genre, un peu déliées, mais vraies. Je m'abstins donc, dans la crainte de lui faire penser que mon eau bénite n'avait eu d'autre vertu que de tirer le diable de son sommeil, et qu'elle avait été l'occasion d'une rechute qui eût pu être moins prochaine sans cela, ou qui ne fût peut-être pas survenue du tout, le diable ayant pu, dans l'intervalle, changer de logement.

Mais avec l'abbé Michel B... je pouvais aller plus loin. Je n'y manquai pas à la première rencontre.

IV

— Eh bien, l'abbé, lui dis-je, nous avons vu vos possédées de Morzine, et j'ai joué au seigneur Lucifer le tour que je vais vous raconter. Je ne

Digitized by Google

dirai pas qu'il n'y a vu que du feu; mais je puis dire, à la rigueur, qu'il n'y a vu goutte.

Et là-dessus je lui fais le récit qu'on vient de lire.

— Et vous croyez bonnement, me répondit-il, que votre expérience prouve quelque chose? Vous ne savez donc pas que, dans ce siècle d'incrédulité, l'un des plus grands artifices de Satan, c'est de se faire nier, lui, les siens, tout son empire?

— Et les spirites, mon cher abbé, pour qui donc les prenez-vous? ou ne les compteriez-vous pour rien? Ne dites donc pas qu'on nie généralement le diable aujourd'hui. Si cette négation est, comme vous le dites, une de ses entreprises, convenez plutôt qu'il lui reste beaucoup à faire. Bien plus, si, comme vous me le disiez il y a deux ans, le diable est réellement un pivot de l'Église, et si son triomphe est assez grand, je veux dire sa conquête assez étendue pour qu'il s'en frotte les griffes, aux dépens de qui, s'il vous plaît, rirait-il de si bon cœur? Faites bien attention que le diable ne peut rien gagner sans que Celui qui n'est venu que pour en détruire l'empire ne perde à proportion. Est-ce donc là le triomphe que vous ménagez au Sauveur du genre humain? Seriez-vous donc plus radicalement pour les deux principes que Zoroastre, que saint Grégoire de Nysse même, qui pensaient qu'Ahriman finirait par avoir tellement le dessous, qu'il perdrait entièrement courage, et se convertirait de désespoir? A vous dire vrai, je suis étonné que ce soit encore à faire, malgré les trop beaux succès qu'il obtient encore dans le monde.

— Vous ignorez donc ce qui doit arriver à la fin des temps?

— Eh quoi! serions-nous si près de la fin du monde?

— Plus peut-être que vous ne croyez.

— Si vous voulez dire, mon cher ami, que nous en approchons sensiblement, vous et moi, notre génération entière, j'en conviendrai facilement.

— Je n'insiste pas, malgré les signes prédits, et bien visibles aujourd'hui. Car aussi bien vous n'avez rien vu ni rien dit jusqu'ici qui détruise les faits que je vous ai cités.

— Je suis charmé que vous me les rappeliez, parce qu'en effet j'ai plus d'une bonne réponse à y faire. Vous ne connaissez pas la brochure publiée par M. le Dr Constans? Elle a paru depuis votre voyage à Morzine; la première édition n'a été tirée qu'en très petit nombre, et la seconde n'a pas été très-répandue.

Or, M. Constans, qui n'a pas publié, et pour causes, tous les faits importants qu'il a observés, très-essentiels cependant, et qui me sont également parvenus, en a dit assez pour faire tomber bien des illusions, et je vous engagerais fort à prendre connaissance de ce travail d'un bon observateur et d'un excellent esprit.

— Mais puisque vous l'avez lu, vous pourriez m'en faire le résumé,

Digitized by Google

nous aurons là un texte de conversation qui en vaudra bien un autre.

— J'y consens. Je vous prierais seulement de ne pas m'interrompre aussi souvent que vous auriez peut-être l'envie de le faire, autrement nous n'en finirions pas. Je ne vous demande pas grâce pour vos observations ; seulement veuillez les réserver pour la fin, par la raison toute simple que la suite de mon analyse, ou les faits, ou les renseignements que j'ai recueillis moi-même en dehors de l'ouvrage, et que j'y intercalerai sans trop de scrupule, répondront probablement à plus d'une objection que vous seriez tenté de m'adresser.

— Soit.

V

— Mon docteur, donc, qui est un homme judicieux, prudent, plein de respect pour toutes les convenances, réservé au point d'en faire souffrir l'intérêt scientifique, a commencé par décrire la localité, les mœurs et coutumes des habitants, afin de mieux faire comprendre comment une maladie de ce genre, qu'il appelle *hystéro-démonopathie*, peut naître et se développer spontanément dans ce pays-là, comment elle peut même prendre un caractère épidémique.

Mais pour vous dire tout, il a peut-être chargé quelque peu le tableau ; le dessin en est juste ; les couleurs seules sont parfois un peu vives. C'est là du moins l'avis des gens de la vallée, de ceux de Morzine en particulier, qui se sont trouvés froissés, plus que de raison je crois, de la peinture qu'il a faite de leur état sanitaire, de leur manière de se loger, de se nourrir et de penser. Malgré le vif intérêt que m'inspire cette population laborieuse, économe, honnête, intelligente, d'un esprit fin, curieux, empressée autour des étrangers jusqu'à l'indiscrétion peut-être, mais, au demeurant, sociable et bonne, je ne crois pas, d'après le peu que j'ai vu, que mon docteur ait été beaucoup trop loin, et surtout qu'il ait manqué de bons sentiments pour des gens qui méritent un grand d'intérêt, et qui, très-attachés à leur nouvelle patrie, en attendent avec raison une assistance et une sollicitude dont ils sont dignes. Mais on l'a mal compris, et les *Commentaires* sont encore venus dénaturer le texte. De là une rumeur et une opinion sans fondement sérieux.

Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Constans n'avait aucune raison d'exagérer le nombre des névroses qui peuvent s'observer dans ce pays là, indépendamment de l'affection qu'il était plus particulièrement chargé d'étudier et, s'il était possible, de guérir. Sa topographie m'a paru exacte, sa description des habitations me porte à croire également que celle du régime alimentaire est vraie. Ce que j'ai ouï dire par des personnes

Digitized by Google

très-dignes de foi de l'esprit de superstition, de ses causes et de ses effets, de l'instruction reçue par la population avant qu'elle fût donnée par des frères et des sœurs, qui ne sont probablement pas des esprits forts ; la substitution fréquente de l'exorcisme ou de quelque chose de semblable à l'art du vétérinaire ; le hangar ou magasin qui flanquait naguère la maison curiale, et qui, sous le titre modeste de *Boîte aux âmes du Purgatoire*, était destiné à recevoir les dons en nature de toute espèce ; la manière scrupuleuse dont il était, dit-on, alimenté ; la croyance à la sorcellerie, et le mauvais parti qu'on a voulu faire, en conséquence, à quelques particuliers ; l'envoûtement pratiqué à cette intention, et dont je parlerai plus tard : tout cela n'est-il pas l'indice que la population morzinoise aurait pu être plus éclairée jusqu'ici? Certes, je crois bien qu'elle a tout ce qu'il faut pour le devenir ; mais je crois aussi qu'elle a manqué des secours nécessaires. Les nombreuses fondations moyennant prières pour les défunts, — prières et processions qui font que les offices du jour ne peuvent ni commencer ni finir, — ne sont-elles pas une autre preuve de la grande puissance d'un esprit religieux qui a sa bonne influence assurément, mais qui, dépourvu de lumières d'une autre sorte, peut engendrer une multitude de superstitions plus ou moins funestes. L'ancien curé et ses vicaires, l'un d'eux surtout, et qui n'était pas, m'a-t-on dit, le plus recommandable, n'ont-ils pas fait tout ce qu'il fallait pour exalter des imaginations faibles et trop frappées déjà, en exorcisant en particulier, en général, en débitant mille récits sur les actes, les propos, les excentricités des possédés, vrais ou faux? Je ne parle pas des abus d'un autre genre qui ont pu se glisser dans des pratiques pour le moins imprudentes. Ceux que je signale sont tellement incontestables que la sage prévoyance de l'évêque, Mgr Rendu, n'a été que trop confirmée par les suites déplorables d'une conduite où ses avis, ses ordres peut-être, avaient été méconnus. On sait quel vacarme, quelle explosion de cas nouveaux eurent lieu à l'église même, un jour de dimanche, lors de l'exorcisme général. On sait les effets non moins fâcheux produits par les prédications de missionnaires dont l'instruction et la sagesse ne semblent pas avoir égalé le zèle.

Je ne dis pas qu'à l'exorcisme n'ait pas succédé quelquefois un calme passager, ou même une guérison en apparence radicale ; l'exorcisme a eu cela de commun avec le magnétisme, et d'autres moyens moraux où l'on mettait moins de façon, par exemple la menace d'être précipitée du haut d'un arbre, d'être jetée au four tout allumé pour cette fin, d'être tuée à coups de hache. La question est de savoir, non pas si l'exorcisme n'a pas réussi quelquefois, mais si en général il n'a pas été plus nuisible qu'utile. Ainsi posée, elle ne me semble laisser aucun doute. Les faits répondent affirmativement. C'est pour cette raison que l'autorité religieuse d'abord, et l'autorité civile ensuite, ont interdit des pratiques dont

Digitized by Google

l'effet le plus sûr était de fortifier les esprits dans une persuasion qui était devenue une idée fixe, une idée du plus funeste effet physique et moral, une idée épidémique.

En voilà plus qu'il n'en faut, j'espère, pour donner raison au savant et sage médecin-inspecteur sur cette cause morale du mal, l'extrême crédulité. Elle n'est que trop réelle et trop profonde. Si la population de la vallée ne peut accepter cette tache, elle a un moyen facile de se justifier; qu'elle se montre moins superstitieuse.

VI

Je ne puis cependant pas omettre quelques circonstances encore qui étaient bien propres à confirmer ces infortunées dans la persuasion qu'elles étaient possédées du démon : je veux parler des procès-verbaux rédigés sur les lieux par des ecclésiastiques étrangers aux sciences médicales, peu soucieux des règles de la critique historique en matière de faits, peu versés dans les connaissances des faiblesses de l'esprit humain. Sans doute des médecins ont pu partager jusqu'à un certain point leur avis; mais on peut avoir le titre d'officier de santé ou de docteur, et n'être pas très-versé dans la connaissance des névropathies, ou avoir l'intelligence préoccupée, frappée outre mesure d'idées d'un autre ordre, et qui sont un obstacle sérieux à l'esprit de critique et de clairvoyance. Remarquons en outre que d'autres médecins en plus grand nombre, d'une capacité pour le moins égale à la capacité de ceux qui émettent un avis contraire, ont pensé tout différemment.

Mais voici qui est bien autrement grave : des insinuations d'une extrême bêtise ou d'une malveillance inqualifiable ont été dirigées par des personnes très-influentes et qui étaient tenues à plus de justice et de circonspection, sinon de lumières, contre un certain nombre de particuliers, comme auteurs du mal, et qui ont failli devenir les victimes d'une population exaspérée et fanatisée. Comment ces honnêtes gens, qui croient aux possessions, peuvent-ils avoir l'assurance qu'elles soient l'effet du maléfice? Comment peuvent-ils penser avec certitude que tels et tels sont auteurs du mal? Parce que des commères, des voisins imbéciles ou ennemis, parce que des malades, dont la santé intellectuelle laisse à coup sûr à désirer, l'ont dit! Belle preuve, vraiment. Une telle est possédée, elle le dit! Elle a été maléficiée par un tel, elle le dit! Mais si elle est possédée, quelle créance mérite-t-elle? Si elle n'est que malade, mais d'une maladie de l'intelligence, de l'imagination surtout, comment la croire sur parole? Le diable est donc bien véridique, cette fois, et bien peu ami des siens pour les dénoncer ainsi à l'animadversion publique?

Digitized by Google

Pourquoi n'aurait-il pas accusé avec plus de raison ceux qui, en essayant d'attaquer et de ruiner son empire sur les corps comme sur les esprits, ne font que l'étendre et l'affermir? Mais quand on songe que les malades eux-mêmes, et ceux qui ne le sont pas, ne forment leur triste conviction à cet égard que sous l'influence d'insinuations malveillantes et sottes, et que ceux-là mêmes qui s'en rendent coupables sont les premiers à s'en prévaloir comme d'une preuve à l'appui de cette conviction, on est justement révolté de tant de bêtise et de méchanceté réunies. On le serait plus encore s'il n'y avait que méchanceté. C'est pour cette raison que je suppose dans cette conduite un défaut de bon sens et de raisonnement; je puis ainsi trouver des hommes pervers encore, mais du moins à un degré concevable.

Le troisième fait que je voulais signaler comme propre à confirmer ces malheureuses dans l'idée qu'elles sont possédées, c'est de faire, comme les missionnaires dont j'ai parlé, de la possession qui est à prouver, un argument contre l'incrédulité, et de prendre ainsi pour auxiliaire, dans l'œuvre apostolique, le diable lui-même. S'il se tait, s'il se cache, c'est qu'il n'est pas fâché qu'on le nie. Il se trouve avoir plus beau jeu. C'est votre argument, mon cher abbé. S'il parle, s'il enrage, s'il se montre, est-ce encore un artifice, et comment prétendez-vous concilier ces deux manières d'agir? Quant à moi, il me semble que s'il est bon pour lui de faire le mort à Paris, pour laisser croire qu'il n'est plus qu'un conte de vieille femme, *anilis fabula*, comme disait déjà Cicéron, et Platon avant lui, il est pour le moins très-inconséquent de faire tant de bruit à cent et quelques lieues de là, surtout en notre siècle de chemins de fer et de journaux. Voilà encore une de ses maladresses qui m'ont fait dire que le diable n'a jamais été qu'une bête. Veut-il, oui ou non, réveiller l'opinion à son égard? Si oui, ce n'est pas à Morzine, où elle n'est point endormie, qu'il fallait opérer; si non, il fallait se taire, même dans la Haute-Savoie.

— Toujours des dilemmes quand il s'agit de faits?

— Pardon, les faits doivent servir à quelque chose, et je n'en sors pas en raisonnant en conséquence.

— En conséquence d'une certaine manière de les envisager, et d'en envisager quelques-uns seulement, voilà ce que vous faites; mais de manière à faire justice de ceux que je vous ai rapportés, voilà ce que vous ne faites pas. Et puisque vous m'avez rendu la parole en m'interpellant, je vous dirai donc qu'en vain on se révolte contre la croyance aux maléfices, si, en fait, les maléfices existent. Or n'est-ce pas un fait qu'une vieille femme a touché des enfants; que C. et B., et le bûcheron passaient dans toute la commune pour avoir jeté des sorts et en avoir reçu le funeste secret de l'abbé C., prêtre interdit, aujourd'hui herboriste dans les environs de Genève?

Digitized by Google

— D'accord; mais autre chose est le fait de passer pour sorcier, autre chose est de l'être. Et d'où vient cette renommée? Des enfants, des malades l'ont dit. Et pourquoi si ce n'est parce qu'on leur en a donné l'idée? Je pourrais bien, à mon tour, vous assurer, d'après une tradition et des inductions qui valent au moins les vôtres, que ces insinuations abominables venaient en grande partie d'un homme qui n'avait pas l'habitude de rencontrer de la résistance autour de lui, même au sein du conseil municipal, et qui a trouvé là une excellente occasion de se venger et d'amoindrir l'influence de son principal antagoniste. Il recommandait, cet honnête homme, de ne pas passer devant cette maison, ou, si l'on ne pouvait faire différemment, de détourner la tête, parce qu'un regard, un signe, je ne sais quoi, parti de là... Vous a-t-on parlé de ces recommandations? La portée en est-elle douteuse? Ajoutez à cela des questions qui impliquent des réponses telles qu'on les désire, tout en ayant l'air de ne rien savoir ou d'être impartial, et vous aurez une partie du mot de l'énigme. L'autre partie serait peut-être, m'a-t-on dit, l'espoir d'obtenir des guérisons qui auraient pu passer pour miraculeuses. D'où la possibilité d'un oratoire de renom ou de quelque autre établissement qui aurait pu être fréquenté avec profit pour quelqu'un ou pour quelque chose.

Je ne demande pas assurément qu'on adopte avec trop de facilité ce que peuvent dire tels ou tels; mais j'entends me prévaloir de leurs témoignages pour affaiblir d'autant des dires qui semblent avoir fait sur votre esprit une trop forte impression.

Je ne puis pas non plus vous laisser ignorer que si, à mon sens, c'est un premier tort, une première et très-grave faute au moins de ne pas avoir combattu tout d'abord la maladie par le meilleur des remèdes, — le remède qui faisait dire à Malebranche qu'il n'y avait plus de sorciers depuis qu'on ne croyait plus à la sorcellerie, — c'est un tort bien autrement impardonnable d'avoir accusé tout haut d'impiété, non-seulement ceux qui ne croyaient pas à la sorcellerie, mais ceux aussi qui croyaient à la possibilité d'une guérison par des moyens naturels, ou spontanément, comme il y en a eu des exemples. Cette violence, cette injustice a été poussée au point de faire passer pour auteurs du mal ou pour capables de le *donner*, quiconque osait proposer des traitements naturels.

— Il y a peut-être là quelque exagération, si toutefois le fait est vrai; mais, d'un autre côté, on ne croit pas assez à deux choses, aux possessions et à la vertu de l'exorcisme.

— Ce n'est pas du moins dans ce pays-là, puisqu'on voit des possessions partout, chez les bêtes comme chez les gens.

— La chose du moins n'est pas impossible. Et peut-être avez-vous entendu parler d'un cochon exorcisé avec plein succès?

Digitized by Google

— J'entends. Vous voulez parler du porc acheté dans le voisinage, et qui, docile jusque-là, ne voulut plus avancer dès qu'il se trouva en vue de la croix du clocher de Morzine. Il piétinait, voulait reculer, retourner sur ses pas, et poussait des hurlements affreux, comme un beau diable incarné qu'il était?

— Justement.

— Voilà, ma foi, une idée. Ne serait-il pas possible que ce diable de cochon eût fait le sage jusqu'à laisser nourrir, tuer, dépecer, saler, fumer et manger tranquillement son hôte, et qu'il fût ainsi passé perfidement dans l'estomac des pauvres gens qui s'en sont nourris? Notez que nos malades ont l'estomac délicat, très-sensible, et que tous et toutes ressentent des douleurs à l'épigastre. Il en serait alors de la possession exactement comme de certains parasites qui passent de la viande de porc dans nos muscles, et sont, à ce qu'on dit aujourd'hui, une des causes du rhumatisme et de la paralysie? Jusque-là l'hypothèse est heureuse; mais il y a quelques difficultés d'ailleurs qui ne sont pas sans gravité.

— Lesquelles donc; car votre idée n'est déjà pas si saugrenue?

— Les voici : je ne suis pas très-sûr que le porc en question fût possédé ou simplement ensorcelé; je ne suis pas plus sûr que le diable, si diable il y a, ait besoin d'y mettre tant de façons quand il lui prend fantaisie de faire élection de domicile chez nous; je doute encore que les possédés d'aujourd'hui aient mangé du boudin ou de la grillade du porc en question; enfin je ne répondrais pas, si elles s'en sont régalées, qu'elles ne l'aient digéré depuis longtemps. Il est vrai que le diable pourrait être plus dur à cuire et plus indigeste.

— Le temps n'est pas ici une affaire.

— Peut-être; mais c'est cela, c'est tout le reste qui est une affaire, à commencer par l'exorcisme, qu'on aurait accordé de si bonne grâce à notre acheteur.

— Pourquoi pas, si c'est l'usage dans le pays et si la foi en dépend?

— Et vous croyez cela, mon cher abbé! Pour moi, je n'y ajoute pas la moindre créance, pour l'honneur même des exorcistes. Je mets cette fable au niveau de cette autre, qu'on vous a peut-être faite également dans ce pays du merveilleux, qu'une chienne avait fait des chevreaux qu'elle nourrissait.

— Je ne sais pas si vos souvenirs sont exacts; il me semble avoir entendu dire que c'était une chèvre qui avait donné le jour à de petits chiens et qui s'en montrait très-bonne mère.

— Je ne disputerai pas pour si peu. Mais si vous ne savez pas que l'inventeur de cette fable, qui a eu quelque crédit, a fini par en rougir et avouer la fiction, pressé par mon docteur, je suis charmé de vous l'apprendre. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la chienne avait perdu ses petits et qu'elle se laissait bel et bien teter par des cabris.

Digitized by Google

— Je l'ignorais.

— Ne laissons donc point passer la moralité de la chose, et défions-nous un peu plus de l'imagination inventive de nos bons campagnards savoisiens et de la prédilection passionnée du diable pour les pourceaux.

— Soit; mais tout cela ne détruit pas les faits que je vous ai cités.

— Pas absolument, ni un à un, mais ils s'en trouvent bien quelque peu atteints. Ils le seront bientôt plus positivement si vous me permettez de reprendre mon analyse.

— Je vous en prie.

VII

— La maladie n'a d'abord eu qu'un caractère purement hystérique. Elle a successivement revêtu la forme extatique, puis convulsive, enfin démonopathique. Tous ceux qui ont quelque notion des maladies nerveuses savent avec quelle facilité extrême elles se transforment suivant les cas. On sait aussi que, dans cet état, les malades ont souvent une force, une agilité, une acuité de sens, une mémoire, une facilité de conception et d'élocution extraordinaires. De là toutes vos histoires, mais histoires singulièrement embellies, par exemple celle de monter aux sapins jusqu'au sommet, de s'y tenir debout, la tête en bas, les pieds en haut, d'y gesticuler et d'y faire je ne sais combien de tours. Ce tour de force, réduit à ce qu'il a d'avéré, comme il l'a été par M. Constans, perd tout ce qu'il a de merveilleux dans votre version. Et moi qui vous parle, j'en aurais fait, dans mon adolescence, à peu près autant que ce jeune gars. Des renseignements ont été pris avec un soin scrupuleux; il résulte qu'il n'y a plus de comparaison à faire entre l'enfant et l'écureuil; que l'arbre n'était pas à beaucoup près aussi élevé qu'on l'a dit; que le sommet en était très-touffu, fort et cassé; que les jambes seules de l'enfant étaient visibles; qu'on n'affirme pas qu'elles étaient renversées et plus haut que la tête; qu'on dit encore moins que le gamin soit descendu la tête en bas, etc., etc.

Voilà ce qui est résulté du rapprochement des versions incompatibles entre elles, et des assertions du témoin oculaire le plus digne de foi, la mère même de l'enfant. Ce qui prouve encore que si la vérité se trouve quelque part dans ces sortes de récits, la fantaisie, le mensonge, un mensonge poétique au moins, y avaient aussi leur place.

J'ai déjà dit que, dans certaines maladies de ce genre, la mémoire et l'imagination sont d'une rare puissance. C'est ainsi qu'on peut répéter

Digitized by Google

des mots, des phrases, des discours qu'on a lus ou entendus autrefois, mais qu'on avait entièrement oubliés dans l'état de santé.

Quant à la merveille de l'intelligence des langues qu'on n'a pas apprises, elle s'évanouit du moment qu'on sait que ceux qui entendent vraiment ces langues, ou ne s'y reconnaissent pas, ou n'y trouvent que quelques mots insignifiants ou hors de propos, mots qui d'ailleurs peuvent avoir été retenus d'une conversation fortuitement entendue.

— Et l'arabe parlé par nos démoniaques, où l'auraient-ils appris?

— J'allais y venir. On s'est assuré que personne dans la localité ne connaissait l'arabe, qu'une seule malade était censée parler; que personne, par conséquent, n'était en état d'affirmer que c'était de l'arabe; qu'aucun étranger qui aurait pu connaître cette langue n'avait constaté le fait, et que c'était sur le seul témoignage de la malade même qu'on avait dit d'abord, et qu'on répétait partout, qu'elle parlait l'arabe.

Mais supposons encore qu'une de ces femmes ait dit quelques mots d'arabe : serait-il impossible qu'elle les eût entendus quelque part de la bouche d'un de nos troupiers d'Afrique, ou de quelqu'un qui les aurait recueillis?

La connaissance du latin qu'on n'a pas appris se réduit également à si peu de chose, qu'il n'est pas possible de croire que le diable ait fait d'aussi mauvaises études. Il est mille fois plus naturel de penser que la malade sachant de quoi on lui parle, alors surtout qu'on l'exorcise, réponde quelquefois pertinemment dans sa langue, ou qu'elle se serve du latin parce qu'elle aura entendu dire dans cette langue la réponse prêtée au démon. En tout cas, ce qu'on rapporte de cette épreuve est tout à fait insuffisant, encore bien que le fait fût certain. C'est une conversation de quelque suite, et sur des matières indifférentes ou scientifiques, qu'il faudrait avoir avec les malades pour pouvoir en induire, non pas encore qu'elles sont possédées, mais qu'elles savent le latin par une espèce d'intuition personnelle.

Reste la volubilité et l'éloquence. La volubilité, je l'accorde, au moins chez certaines malades, car il en est qui gardent le silence dans leurs accès. Mais elle n'est que le jeu exceptionnel de l'organe vocal, comme tous les autres mouvements nerveux et musculaires dans les maladies de ce genre. Pour ce qui est de l'éloquence, rien n'y ressemble moins que le décousu, la divagation, la grossièreté, le rabâchage de ces vociférations. Rien n'est plus dépourvu d'idées, plus bas et borné de pensées, plus vulgaire d'expressions, plus populacier que les jurons et les blasphèmes de ces malades. Rien ne fait moins d'honneur au diable que le langage et les prétendues inspirations qu'on lui attribue.

— Mais la connaissance qu'il a de la vie et des sentiments de ceux que les malades n'ont jamais vus?

— Erreur encore, mon cher ami; on l'a mis à l'épreuve; il ne s'est

Digitized by Google

déjà pas montré plus clairvoyant que nos somnambules, dont la vision est la plus nébuleuse. (Et veuillez ne pas oublier que quelques-unes de nos malades ont été somnambules.) Il n'a été débité, à ce titre, que des fictions, si l'on excepte quelques propositions qu'on peut généralement affirmer avec vraisemblance de qui que ce soit, à un âge donné, sans être le moins du monde sorcier ou ensorcelé.

— Et les cloches de Morzine, entendues de Genève à l'occasion d'un baptême ignoré, d'un accouchement qui n'était pas plus connu?

— Et la grossesse, et l'époque présumable de l'accouchement étaient-elles également inconnues, et pourriez-vous affirmer que le reste ne peut être une affaire de pure coïncidence? Pourriez-vous affirmer avec certitude que l'accouchement n'a pas été connu, ainsi que l'heure accoutumée ou convenue du baptême? Pourriez-vous dire avec certitude que l'audition des cloches est bien réelle, qu'elle a parfaitement coïncidé avec leur mise en branle?

J'avoue que j'aurais sur tout cela une revue critique très-sérieuse à exercer, et que je n'accepterais pas sans contrôle sur ce point le récit d'une commère, comme semble l'avoir fait le médecin qui me l'a rapporté.

D'ailleurs le fait, en le supposant réel, ne prouverait nullement la possession; il rentrerait dans ceux qu'on attribue au somnambulisme magnétique.

— Au moins conviendrez-vous que des malades ont prédit la mort prochaine de quelques particuliers?

— Oui; mais vous ne pouvez nier non plus ces deux choses : que cette prédiction a pu avoir son influence sur l'esprit affaibli du malade, et qu'il n'est pas nécessaire d'être sorcier pour prévoir qu'un homme qui s'obstine à ne rien manger, sous prétexte que le diable dont il se croit possédé le lui défend, n'ira pas loin. Il n'est pas non plus nécessaire d'être possédé ou de croire qu'on l'est, pour avoir la manie de ne vouloir rien manger, et pour mourir d'inanition au bout de quelques jours d'un pareil régime ; rien n'est moins extraordinaire dans les manicomes et ailleurs.

— Mais enfin pourquoi, s'il n'y a rien de plus à Morzine qu'ailleurs, la plupart des malades se trouvent-elles sensiblement mieux, ou même guéries, dès qu'elles ont mis le pied hors du territoire de la commune?

— La raison en est simple : c'est qu'elles sont persuadées que le diable ne fait et ne peut faire ainsi des siennes, pour le moment, que dans cette localité; n'a-t-il pas dit que toute la paroisse y passerait? Grâce à Dieu, il lui reste encore beaucoup à faire.

Mais vous, qui en savez si long en fait de diablerie, pourriez-vous me dire pourquoi tous les caractères de cette maladie, moins la persuasion qu'il y a possession du démon, se retrouvent dans l'hystérie? Pourquoi

Digitized by Google

les femmes en sont presque exclusivement affligées? Pourquoi encore le diable ne se soucie ni des plus jeunes, ni des plus vieilles? Franchement, voilà des caprices qui, d'une part, sont d'accord avec les lois ordinaires des névropathies de ce genre, et qui, d'un autre côté, contrastent passablement avec cette haine qu'aurait Satan pour notre espèce, sans distinction de sexe ni d'âge. Allons, convenez qu'un peu de connaissances médicales pourrait bien jeter quelque jour sur cette désolante affliction, et que vos exorcistes de B... ont pu se tromper en 1852, au sujet de la fille d'Essert-Roman [1], ainsi que ceux qui s'imaginent que le diable est dans la manche de tel ou tel; qu'il n'y a rien de plus facile que de pactiser avec lui et d'en faire son très-humble serviteur.

Vous, mon cher abbé, qui êtes bon catholique, qui avez vu le Saint-Père, croyez-vous qu'il soit *jettatore*, comme le disent sottement quelques Italiens superstitieux ou impatients de sa domination temporelle? Pourquoi donc voudriez-vous que l'abbé C..., tout interdit qu'il est, et quatre ou cinq paysans d'un village perdu dans les montagnes de la Savoie, le fussent plus que lui? Ou l'on croit au diable et à l'enfer, ou l'on n'y croit pas, car en douter est déjà presque aussi grave que de n'y pas croire. Si l'on y croit, il faudrait être fou de la dernière des folies pour pactiser avec l'ennemi mortel du genre humain, avec le génie même du mal. Et quelle pourrait être la valeur d'un pacte fait dans ces dispositions d'esprit? N'est-ce pas un blasphème mental des plus grands qui se puissent concevoir, de penser que la Providence, qu'on oublie beaucoup trop en ceci, sanctionnerait, pour ainsi dire, un tel acte de démence? D'un autre côté, si l'on ne croit pas au diable, comment aurait-on seulement l'idée d'un pacte possible avec lui?

— Vous ne croyez donc pas que l'abbé C... ait ensorcelé son village natal?

— Pas plus, mon cher abbé, que je n'ai voulu maltraiter le mien dans l'opinion publique, en lui disant par attachement pour lui quelques vérités qui ont été prises de travers par des esprits mal faits ou par des pervers, et qui m'ont valu de leur part une manifestation dont vous avez pu entendre parler, quoiqu'elle ne soit pas allée jusqu'à l'envoûtement. Tout le tort de l'abbé C... a été de n'être pas aussi crédule que ses compatriotes et d'avoir voulu leur persuader que le diable n'est pour rien du tout dans leur maladie. Il a eu dès lors, contre lui, les ecclésiastiques qui pensaient différemment, et la population qui partage, comme de raison, les sentiments de ceux qui la dirigent. De ce moment C... n'a plus été qu'un impie, un sorcier, un jeteur de sort. A-t-il eu auparavant ou depuis d'autres torts, je l'ignore; il peut fort bien avoir été calomnié dans le reste, quoique interdit. Et tel dont la conduite publique même

[1] Village des environs de Morzine.

Digitized by Google

n'avait pas été strictement irréprochable, tant s'en faut, l'a vraisemblablement moins épargné qu'il n'a fait de tout autre. J'ai de fortes raisons de le croire.

— Toujours est-il que s'il avait été sur les lieux en 1861, on lui aurait fait un mauvais parti : « Un charlatan, se disant magnétiseur, ignorant, et selon toute apparence malhonnête homme, s'installe dans la commune. » A bout de moyens il persuade à la population d'envoûter le prêtre interdit, qui habitait alors C... où il est encore. Pour le faire, on se rendit dans les ruines d'une chapelle qu'il avait voulu ériger près du lac de Montron. Là, on opéra sur un chien vivant, comme autrefois sur des figures de cire, mais à grands coups de sabre. L'abbé C... devait en mourir. Il en est mort ; on le veut ainsi ; mais il n'est pas si mort pourtant qu'il ne soit un revenant de la pire espèce. De sorcier qu'il était, le voilà parvenu à la dignité de démon. Il est bien en enfer, c'est vrai ; mais comme il tient à n'être pas oublié sur la terre, il a délégué pour le représenter ici un de ses nouveaux camarades. Ce démon complaisant s'acquitte si bien de son rôle qu'on jurerait que c'est encore l'abbé C... lui-même. Cependant, comme Jeanne B, qui est *travaillée* par l'abbé C..., dit que celui-ci est bel et bien mort, il est difficile d'être d'un autre avis. Mais il n'est pas non plus facile de le partager. Qu'en dites-vous?

— Je ne sais si l'abbé C... est un démon, mais des gens qui l'ont vu m'ont assuré que c'est un assez bon diable.

D'un autre côté, nous devons conclure de tout ceci que les Morziniens, et d'autres gens avec eux, pourraient bien être un peu beaucoup crédules ; qu'il ne suffit pas d'avoir appris à lire et à écrire des Frères de l'école chrétienne, ou même du second vicaire, comme on le faisait ci-devant, pour avoir l'esprit passablement ouvert, droit et ferme ; il faut quelque chose de plus. Qu'en dites-vous à votre tour ?

— Il paraîtrait.

— Il paraît si bien que les fortes têtes de l'endroit, les municipaux, déclarèrent au médecin envoyé par le gouvernement, qu'il ne réussirait pas par les moyens naturels ; tous ou presque tous étaient persuadés qu'il y avait ensorcellement. L'irritation contre ceux qu'on en croyait coupables était au comble. On a pu vous dire qu'une quarantaine de personnes, armées de fourches, de tridents ou d'autres instruments de mort, avaient poursuivi l'un d'eux, qui n'avait dû son salut qu'à la rapidité de sa fuite. Tout cela n'est-il pas déplorable ! Et pourtant les sages mesures prises par le ministère de l'intérieur eurent un incontestable succès. De cent vingt malades environ qu'il y avait au printemps de 1862, il n'y en avait peut-être pas vingt en septembre de la même année. Il est vrai qu'elles avaient été envoyées la plupart au loin, mais elles se trouvaient bien de ce déplacement, et plusieurs étaient déjà revenues. Quoiqu'une douleur épigastrique se fît encore sentir et que la boule hystérique n'eût

Digitized by Google

pas entièrement disparu, le mieux était très-marqué. L'esprit public était très-apaisé, le détachement d'infanterie était parti, et la brigade de gendarmerie avait peu de chose à faire; le diable était devenu bien moins entreprenant et surtout moins bruyant.

En avril 1863, j'ai appris que la force armée avait entièrement quitté Morzine, et que le nombre des malades allait toujours diminuant. Et quand on fait attention que sur les cent vingt malades dont j'ai parlé, cinquante-neuf au moins appartenaient à des familles atteintes de névropathies diverses, que quarante-sept d'entre ces malades ont été des premières atteintes; que les familles étaient voisines; d'autres alliées, circonstances qui rendent plus facile la contagion morale : on trouve la maladie et sa marche encore plus naturelles.

Au surplus tout le merveilleux débité se rapportait au début de la maladie, c'est-à-dire à une époque où elle frappait le plus vivement les esprits, et quand elle n'était encore étudiée sérieusement par personne. Ceux-là mêmes qui paraissaient le plus persuadés de ce caractère étrange, soit calcul, soit bonne foi, eurent soin de prévenir M. le Dr Arthaud, de Lyon, et plus tard M. Constans, qu'ils ne voyaient plus rien des prodiges qu'ils entendraient raconter : le temps des miracles diaboliques était passé, des yeux décidés à voir et à bien voir s'étaient ouverts. Il n'y avait donc plus rien à voir, le charme était rompu.

— C'est-à-dire que vous ne croyez pas à la possession du démon à Morzine?

— Entendons-nous : à la possession du démon, non; à la possession de l'idée qu'on est possédé, oui. Ainsi, il y a et il n'y a pas possession. Ces malades, vraies malades, sont possédées de l'idée d'être possédées; c'est une maladie de l'imagination qui a son principe dans l'ignorance, la superstition, la faiblesse d'esprit, son occasion dans une affection morbide, ou une prédisposition maladive très-marquée et qui produit les désordres nerveux que vous savez.

— Tout cela est bel et bon, mais ne répond pas à tout. Comment expliquer le récit de la bataille d'Austerlitz par des personnes qui n'en avaient jamais rien lu ni rien ouï dire? Est-ce encore là un effet de l'imagination?

— Je croyais en avoir dit assez à propos d'autres faits analogues, pour me dispenser de parler de celui-là. Mais puisque vous y tenez, je vous dirai que ce récit a été reconnu très-exact par un vieux soldat du pays qui avait pris part à cette mémorable journée, et qui, dit-on, assurait n'en avoir jamais parlé. Si vous croyez ce dernier point, vous pouvez bien croire l'autre.

— N'importe, vous avez mis tout à l'heure sur le dos de l'imagination beaucoup de choses dont elle pourrait bien être innocente.

— Que vous semblez peu connaître cette magicienne! Voilà la vraie

Digitized by Google

sorcière. L'avez-vous étudiée, et savez-vous de quoi elle est capable?

— J'en connais ce qu'en connaît tout le monde, mais je crois bien qu'entre vos mains c'est un cheval à toute selle.

— Il ne suffit pas d'en savoir ce que tout le monde en sait, il faut en savoir ce que l'observation en apprend à ceux qui l'étudient dans des circonstances favorables.

— Vous aurez beau dire, vous ne me persuaderez pas que les possédées de Morzine ne soient pas possédées.

— Je le crois bien, puisque vous voulez qu'elles le soient. Mais n'oubliez pas, s'il vous plaît, que vous vouliez me convaincre qu'elles le sont, et que je ne suis pas encore tout à fait de cet avis.

Là se termina notre discussion. Comme toujours on resta de part et d'autre dans sa manière de voir.

VIII

Je croyais mes pauvres Savoisiennes entièrement guéries, lorsque je lus cet été dans plusieurs journaux qu'il y avait eu rechute générale, et qu'on avait été de nouveau dans la nécessité d'y renvoyer de la force armée et des médecins.

J'écrivis aussitôt à un mien ami du voisinage, en lui posant un assez grand nombre de questions. A la lecture de sa réponse, si elle parvenait à la connaissance de l'abbé B..., je ne sais s'il serait toujours d'avis de restreindre si fort la part de l'imagination ; quant à moi, je ne puis que la maintenir aussi étendue que je l'avais faite dans le principe. Mon très-honorable correspondant, M. L..., qui jouit d'une grande considération dans la vallée de la Dranse, n'est sous l'influence d'aucun système. Je ne lui demandais que des faits. Il ne me donne pas autre chose, et il le fait sincèrement, après avoir pris la peine de recueillir sur les lieux mêmes les renseignements qui n'étaient pas à sa connaissance personnelle. Il a été témoin de la scène qu'il va nous raconter, et son récit concorde parfaitement avec ce que d'autres témoins oculaires ont écrit à l'*Union médicale* et à d'autres journaux ; mais sa lettre est beaucoup plus circonstanciée et plus instructive qu'aucune de celles qui ont été publiées, et qui sont parvenues à ma connaissance. La voici :

« . . . . . Les personnes qui paraissaient entièrement guéries en 1863, époque de votre voyage dans nos montagnes de la Haute-Savoie, et celles qu'on croyait en voie de guérison, sont toutes retombées. Cette rechute a eu lieu à l'occasion de la cérémonie de la confirmation. Il est vrai de dire que la plupart des malades

Digitized by Google

qui semblaient le mieux rétablies éprouvaient encore une sorte d'anxiété et de malaise qui était comme la racine d'un mal qui pouvait reparaître à la première occasion. Quelques-unes, en petit nombre, étaient même sujettes à des secousses périodiques, mais de très-courte durée, sans éclat, sans bruit. Il en était enfin qui ne ressentaient plus rien.

» Mais du jour où l'on a su à Morzine que Monseigneur y viendrait confirmer, les esprits s'en sont émus, et les rechutes ont eu lieu. L'intensité du mal devenait même plus grande à mesure qu'on approchait davantage du jour fixé pour la visite épiscopale. Les accès n'ont été cependant ni plus fréquents ni plus violents qu'au temps passé. C'était absolument la même affection, et les sujets qui l'ont éprouvée sont aussi les mêmes : on compte très-peu de cas nouveaux.

» Cette rechute générale est attribuée à la persuasion des malades qu'elles seraient guéries tout à coup et radicalement par un exorcisme général, dont la fausse nouvelle s'était répandue dans le pays.

» Il est juste de dire toutefois que les malades avaient recueilli cette idée au dehors, chez des prêtres auxquels elles s'étaient adressées pour en obtenir du soulagement. Le curé actuel de Morzine et ses vicaires ont été au contraire d'une extrême retenue à cet égard ; ils n'ont rien dit, rien fait qui fût de nature à mettre en mouvement des têtes faibles[1]. Mais d'autres ecclésiastiques, qui n'avaient ni la même expérience, ni la même sagesse, ni sans doute les mêmes règles de conduite particulières à suivre par les ordres de l'autorité épiscopale ou civile, n'ont pas eu cette réserve.

» Aussi la maladie croissait-elle, pour ainsi dire, à vue d'œil, à mesure que le jour de la solennité approchait. La violence du mal était comme graduée par la marche même de l'évêque. Avant qu'il eût mis le pied sur le territoire de Morzine, mais tout près d'en franchir les limites, et sans que les malades sussent (dit-on) qu'il était là, une agitation extraordinaire s'était emparée d'elles toutes. Elle n'a fait que s'accroître pendant le trajet du prélat ; si bien qu'à son arrivée, elle s'est traduite en cris perçants, en vociférations, en un tapage effroyable.

» A son entrée solennelle à l'église, le jour de la confirmation, les malades se sont jetées sur ses pas, l'ont approché de fort près, ont tenté de se jeter sur lui, en poussant des cris affreux, en proférant des jurements, des blasphèmes qui saisissaient le public d'horreur. Elles l'ont ainsi poursuivi, le huant, le menaçant, jusqu'au milieu de l'église. L'ordre n'a pu être rétabli, et la cérémonie s'accomplir que par l'intervention de la force publique. Pendant la confirmation même les malades ont redou-

[1] Suivant une autre version, qu'on a pu lire dans les *Annales médico-psychologiques*, il y aurait eu à Morzine une mission très-imprudemment dirigée : « Elle aurait chargé la mine, à laquelle la visite pastorale aurait simplement mis le feu. »

Digitized by Google

blé de hurlements et de vociférations infernales ; elles cherchaient à cracher à la figure de l'évêque, à lui arracher son anneau pastoral. Elles ont même réussi à le faire tomber de sa main.

« Le moment où le prélat a donné la bénédiction, après avoir eu confirmé, a été plus orageux encore : la violence des accès est allée jusqu'à la fureur ; ce n'étaient de toutes parts dans l'église que cris forcenés, hurlements épouvantables. Le vacarme a été si affreux que les larmes coulaient des yeux d'un grand nombre de spectateurs. Beaucoup d'étrangers même ont été consternés de cette scène de fureur et de désolation.

» Les cris sont toujours les mêmes ; les malades n'ont rien appris, rien oublié.

» L'évêque n'a fait aucun exorcisme, malgré le désir de la paroisse qui en aurait voulu un général [1].

» Dans le nombre considérable de ces malades, deux hommes seulement ont présenté quelques symptômes de l'affection ; tout le reste, à l'exception d'une dizaine d'un âge plus avancé, se compose de personnes du sexe de dix-huit à vingt-cinq ans.

» Le préfet de la Haute-Savoie, accompagné du sous-préfet de Thonon, avait visité Morzine un peu avant l'évêque. Six malades lui avaient été présentées. A ses paroles bienveillantes et sages, elles ne répondirent que par des injures, quoiqu'elles eussent été jusque-là passablement tranquilles.

» L'autorité cherche, m'a-t-on dit, à distraire les malades, à les faire sortir de leur idée fixe, de leur tristesse et de leur morosité, par des chants, des danses, des jeux et autres divertissements..... »

IX

Il y aurait peut-être quelque chose de plus à faire, mais qui demande du temps, et je ne doute pas que le gouvernement, si justement préoc-

[1] M. l'abbé Michel B... m'a dit au contraire, en m'affirmant qu'il le tenait de l'un des vicaires de Morzine, qu'il y avait eu exorcisme général par l'évêque, et qu'aux mots : *tace et obmutesse*, les malades étaient toutes tombées dans un état de prostration subite et complète, après s'être livrées aux vociférations et aux contorsions les plus violentes; mais les convulsions seraient revenues peu de temps après. Suivant un recit de même origine, une crisiaque aurait été tenue suspendue en l'air par une force invisible, pendant quelques secondes ou quelques minutes, sur le cimetière, où se pressait la foule, à l'arrivée de l'evêque. On aurait aussi remarqué, toujours d'après les mêmes observateurs, que les seins des malades étaient, pendant les crises, dans un état de turgescence extraordinaire. Les médecins ne nous en disent rien. Avis à M. Kuhn, qui est sans doute à même de réparer cette omission.

Digitized by Google

cupé des besoins publics et de tout ce qui peut faire chérir la domination française, n'y songe très-sérieusement : ce serait la route de Thonon à Morzine, dont seize kilomètres sont encore à faire. Cette population de deux mille âmes communiquerait plus facilement avec le reste du pays; on lui rendrait de plus fréquentes visites; elle s'approvisionnerait plus aisément et à des conditions plus favorables des choses qui lui manquent; elle tirerait un meilleur parti de ses bois, de ses fromages, de ses bestiaux, de ses ardoises. Peut-être ouvrirait-on utilement une mine d'étain que cette commune croit posséder. Avec les marchandises et les voyageurs circuleraient des idées qui modifieraient avantageusement les préjugés superstitieux de la population. C'est une atmosphère morale à changer, toute une éducation à refaire. Un genre de construction, où l'on ferait une plus large part à l'air et au soleil, ne serait pas non plus inutile. Le temps amènerait sans doute d'heureuses modifications dans la culture. Et, comme une amélioration en appelle une autre, tout le pays se trouverait comme lancé dans une voie d'améliorations indéfinies. Alors, sans doute, on n'y croirait plus guère aux possessions et aux maléfices, en sorte qu'il n'y aurait plus ni possédés ni sorciers. On peut convenir dès maintenant que ce serait un grand avantage. L'expérience qu'on a faite du contraire depuis sept ans, expérience qui dure encore, en est la meilleure preuve. Au XVI^e^ siècle déjà, la Haute-Savoie passait pour un pays de sorciers et de marmottes. J'espère bien que le XIX^e^ siècle ne passera pas sans qu'elle perde ses sorciers, tout en gardant ses marmottes.

J. Tissot.

Digitized by Google

MOZART EN FRANCE

DEUXIÈME ARTICLE [1]

Ce fut deux ans après la mort de Mozart que le public parisien entendit pour la première fois un opéra de lui. S'il avait assez vécu pour être témoin de l'épreuve, il eût trouvé là trop belle et trop légitime occasion de se plaindre du mauvais goût français; ne pouvant prévoir quelles brillantes, quelles définitives revanches nous lui gardions, il n'eût pas manqué de renouveler les excommunications de son ami Grimm. Le *Mariage de Figaro*, joué à l'Opéra, ou, pour parler le langage du temps, sur le théâtre de la Nation, en 1793, n'obtint pas même un succès d'estime, pas même un échec éclatant : la recette étant tombée à un chiffre pitoyable dès la cinquième représentation, il fallut retirer l'ouvrage.

Disons, pour la justification du public, que le maître lui-même aurait eu peine à reconnaître son œuvre, tant elle était travestie. Et d'abord n'était-ce pas une erreur que de confier une *comédie* musicale aux acteurs de l'Opéra, exclusivement habitués à la tragédie, à la grande déclamation de Gluck. Lays, le meilleur de tous, était, dit-on, d'une lourdeur insupportable dans le personnage de Figaro, et nous le croyons sans peine : qu'on demande à quelqu'un de nos forts ténors d'opéra de chanter l'*Enlèvement au Sérail* ou le *Barbier de Séville*, il sera mauvais, mais sans crime.

[1] Voir la *Revue moderne* du 1er avril 1865.

Digitized by Google

Ce n'est pas tout : l'auteur de cet arrangement, Notharis, avait cru faire merveille en substituant aux récitatifs le dialogue de Beaumarchais. Nos tragédiens lyriques durent se couvrir de ridicule en s'essayant pour la première fois à parler dans une pièce qui les mettait en concurrence directe avec Dugazon, Fleury, Batiste, mademoiselle Contat... Puis, quelle longueur de spectacle ! Toute cette grande partition intercalée dans toute cette grande comédie !

C'était bien pis qu'un double emploi : c'était la combinaison la plus impossible dont on pût s'aviser, le mariage forcé de deux œuvres parfaitement antipathiques, en dépit du canevas commun.

Il n'est pas que vous n'ayez entendu parfois des gens de beaucoup d'esprit professer que Mozart n'a rien compris à la comédie de Beaumarchais, et n'a fait que rêver à côté du sujet. Vous avez rencontré aussi des dilettanti qui déclarent ne pouvoir s'habituer à la pièce de Beaumarchais : elle leur semble froide, nue; ils attendent les morceaux à leur place, un orchestre invisible les leur joue derrière le comédien. Les amants jaloux de la comédie, pour peu qu'ils aient entendu *Il Barbiere* ou *le Nozze*, sont poursuivis jusqu'au Théâtre-Français par la même obsession, et ils en sont formellement furieux.

La musique se venge ainsi de cette boutade de Beaumarchais, qui a fait fortune comme tant d'autres mots de peu de sens et d'heureuse tournure : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. » La musique pourrait répondre qu'elle exprime même l'indicible... Mais à quoi bon cette querelle? La musique et la littérature sont si parfaitement indépendantes et maîtresses d'elles-mêmes ! Ce sont deux génies distincts, et il faut plaindre ceux qui n'en goûtent qu'un seul et qui partent de cette impuissance pour nier l'esprit au nom du sentiment ou le sentiment au nom de l'esprit. Admirons, chacune à part, ces comédies et ces partitions. Persuadons-nous bien qu'il n'y a que fort peu de rapports entre celles-ci et celles-là, que chaque œuvre est complète et n'a rien à regretter.

Franchement, qu'est-ce donc que la musique empruntait à la comédie? Des sujets dont l'invention n'a rien de bien rare et dont tous les éléments étaient connus longtemps avant l'emploi qu'en fit Beaumarchais : d'une part, un tuteur amoureux de sa pupille, une fillette qui préfère aimer et se marier à son goût, un seigneur déguisé qui veut être aimé pour lui-même, un adroit serviteur brochant et intrigant sur le tout, sans oublier le balcon, l'échelle de soie et la guitare traditionnelle. D'autre part, nous voyons un valet et une sou-

Digitized by Google

brette qui s'entendent pour esquiver le droit du seigneur, une épouse délaissée qui entre dans leur intrigue, puis un double travestissement, par lequel seigneur et valet viennent se faire attraper comme deux sots par leurs femmes...

Pour Beaumarchais lui-même, ce n'étaient là que des *canevas;* mais l'inspiration, au lieu de se formuler pour lui en mélodies, en rhythmes, en harmonies, faisait germer et foisonner dans son esprit toute une *partition d'idées.* Il écrivait alors ce dialogue abondant, hardi, souple, vivace; il lâchait la bride à cet esprit frondeur qui, en badinant autour d'une amourette, touche à tout dans nos lois et dans nos mœurs. Ajoutez à cela d'ingénieux détails et surtout cet assaisonnement de sel gaulois jeté à profusion et qui conserve à l'œuvre sa fraîcheur et sa vivacité primitives, vous avez le meilleur de la comédie de Beaumarchais, et c'est précisément ce que la musique a été obligée de lui laisser.

Elle reprend l'imbroglio avec ses quatre ou cinq personnages et son heureuse contexture, et lui prête à nouveaux frais une vie magique. Où l'esprit de Beaumarchais sifflait comme un merle, le génie rossinien va chanter comme un rossignol; la grêle d'ironie se change en pluie de perles sonores, et nous avons alors un hymne incomparable à la jeunesse et à l'amour joyeux. Toutefois Rossini gardera tous les caractères de la pièce française; il en continue et redouble même l'insouciance et le *sans-cœur.* Sa Rosina, par exemple, est la *ragazza* la plus friponne qui ait jamais vocalisé dans un opéra bouffe. L'amour l'affole et l'enivre sans jamais l'attendrir, et l'on ne conçoit pas qu'elle puisse devenir la comtesse sentimentale des *Nozze.* Le génie particulier de Rossini l'inspirait ainsi et le préservait des contre-sens sublimes où est tombé, nous voulons dire où s'est élevé Mozart, versant partout un baume délicieux de poésie et de tendresse sur la gaieté nerveuse et sur les pétillements d'idées du comique français, changeant l'âme des personnages et faisant par exemple de ce gentil polisson de Chérubin un vrai chérubin du ciel. La romance du page devient une extase, l'air : *Non so più cosa son,* dans son ivresse sa vive ardeur conserve encore je ne sais quelle suavité angélique. Nous n'accordons pas aux mélomanes que *Cherubino* fasse tort à Chérubin : celui-là est un type purement idéal qui n'a vécu que dans les rêves; c'est un page qui n'est pas un page, et Dieu me garde de m'en plaindre : la conception de Mozart est d'un génie si rare! Mais l'autre Chérubin a un grand mérite aussi, celui de *vivre :* il tire son charme

Digitized by Google

de la réalité humaine, observée ou plutôt surprise en cette crise curieuse qui s'appelle l'adolescence.

Partout vous retrouverez cette dissemblance entre les deux œuvres ; il est vraiment inutile de les comparer, car elles ne se rencontrent jamais. Bien qu'il ait des choses charmantes et bien senties, ne demandez pas à Beaumarchais la poésie et la tendresse profonde de Mozart ; encore que celui-ci ait maint accent d'un fin comique et que l'intelligence scénique anime bien des scènes musicales (il suffit de citer le merveilleux finale du 2e acte et tout l'imbroglio du dernier), il faut franchement oublier, en écoutant *le Nozze*, la vérité d'observation et l'esprit de la pièce française, et surtout le pamphlet révolutionnaire dont elle est doublée. La musique de Mozart n'a jamais prétendu renverser les gouvernements, mais en revanche elle nous transporte dans les pures régions de l'idéal. On ne saurait tout faire à la fois.

En résumé, *le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro* valent la peine d'être dits et valent aussi la peine qu'on les chante. N'est-il pas plaisant que ce soit tout juste à l'auteur de *Figaro* que cette fortune soit échue, de subir deux fois la conquête du génie musical et de se voir contester par lui la gloire la plus essentielle de ses créations?

Qu'on réunisse en un même spectacle Beaumarchais et Rossini, il n'y a point d'inconvénient. Ces deux génies, également sceptiques en matière de sentiment, peuvent s'entendre ensemble, mais il y a incompatibilité d'humeur entre Beaumarchais et Mozart. Le dialogue de l'un reprenant tout à coup après quelque suave mélodie de l'autre, devait produire l'effet d'une aigre dissonance ; et d'autre part la musique était prise à chaque instant en flagrant délit de contre-sens par la comédie, qui rétablissait la vraie physionomie des caractères. On avait voulu faire l'addition de deux chefs-d'œuvre, et c'était une annulation réciproque. L'annulation fut si complète qu'il ne reste aucune trace du mouvement de curiosité que l'épreuve aurait dû exciter. Mais il faut dire aussi qu'on était en 1793, et que Mozart n'était pas le musicien prédestiné d'un tel moment.

L'arrangement de la *Flûte enchantée*, donné à l'Opéra en 1801, sous le titre de *Mystères d'Isis*, trouva le public parisien en meilleure disposition et fit la plus vive impression. Cette impression est consignée sincèrement dans le feuilleton du *Journal des Débats*, qui suivit la première représentation, et nous avons eu l'idée de l'y aller chercher. Ce qui prouve bien que la tentative de 1793 était passée inaperçue, c'est qu'en 1811 on regardait encore Mozart comme un maître inconnu.

Digitized by Google

« Un chef-d'œuvre de musique, d'un genre tout à fait neuf, excitait depuis longtemps l'admiration de l'Allemagne, mais c'était encore un mystère pour la France. La *Flûte enchantée* n'enchantait encore que les étrangers, et la nation française, très-susceptible d'enthousiasme, n'était pas encore initiée à ces enchantements. (Je vous donne tous ces *concetti* pour ce qu'ils valent, et j'en passe!) Mozart lui-même était un compositeur mystérieux, génie original qui paraissait quelquefois bizarre parce que ses idées n'étaient pas toujours bien saisies par les artistes routiniers, grand peintre de la nature, et par cela même très-étrange dans un siècle où la musique n'est plus qu'un prestige de l'art; le seul que l'Allemagne, si féconde en grands musiciens, pût nommer après Haydn (le critique de 1801 ignorait-il les noms de Bach, de Hœndel?) Il était peu connu en France et par conséquent vanté comme un prodige. On avait entendu aux Bouffes et dans les concerts quelques morceaux charmants de cet homme singulier, et ces morceaux étaient dans le genre dramatique; on avait essayé de temps en temps certaines symphonies, mais la composition en était d'un caractère si nouveau que les plus experts praticiens n'y pouvaient rien déchiffrer. Ces virtuoses, qui exécutaient tout à livre ouvert, en étaient réduits, après dix répétitions, à épeler Mozart... »

Ceci est certainement exagéré, car il y avait longtemps que l'on jouait à Paris les symphonies de Haydn, on venait de donner l'oratorio de la *Création*, et Mozart après cela ne pouvait sembler si monstrueux. Ce qui est certain, c'est qu'il jouissait alors de tout le prestige d'un génie célèbre et inédit : si ce n'était pas la méfiance armée que M. Wagner trouva chez nous à sa première apparition, c'était quelque chose comme l'appréhension respectueuse dont Weber et Beethoven furent l'objet vers 1820. Ces préventions tombèrent subitement à l'audition des *Mystères d'Isis*, et Mozart apparut comme un maître, non-seulement au public, mais aux compositeurs. Jugez-en par cette boutade finale du feuilletoniste : « Le style simple, naturel et pur de cette musique est d'un mauvais exemple. C'est une espèce de scandale pour les gens de l'art. La terreur s'est répandue dans le camp des compositeurs, des auteurs, des symphonistes; ils craignent que le succès de ce nouveau genre ne dégoûte les habitués de l'Opéra du tracas et des hurlements dont on est en possession de les assommer. Ils demanderont désormais de la mélodie et non pas du bruit. Quel désordre! quelle révolution dans l'empire musical! Ils voudront que la musique les touche, les amuse, sans les étourdir. Quelle injuste pré-

Digitized by Google

tention ! C'est comme si les malades voulaient être guéris par les médecins. »

A cette époque, en effet, Méhul excepté, l'école française était assez pauvre. — Geoffroy fait en outre compliment à l'arrangeur de sa fidélité à respecter l'œuvre originale, et il donne à l'appui les meilleures raisons : « Si Mozart ressemblait à la plupart des compositeurs actuels d'Italie, dont les morceaux brillants n'expriment rien et charment l'oreille sans rien dire à l'esprit, on eût pu ajuster à un autre poëme la musique de la *Flûte enchantée*. Mais Mozart n'a pas une note qui n'ait un sens. Partout l'expression musicale est parfaitement analogue au sujet. Et c'est un Allemand, ajoute-t-il, qui nous ramène à la nature, au bon goût, à la vérité... ! » Il n'y avait qu'une objection à cette tirade, c'est que l'œuvre originale, au contraire, avait été toute défigurée. Au lieu d'un opéra comique, alternativement chanté et parlé, on faisait un grand opéra avec récitatifs et ballets surajoutés : le rôle de la Reine de la Nuit était coupé dans la partition ; le célèbre duo de Pamina et de Papageno était devenu, je ne sais pourquoi, un trio ; bon nombre de morceaux étaient supprimés et remplacés par d'autres tirés d'autres ouvrages du maître ; — enfin le vandalisme était poussé au point que de beaux dessins d'accompagnement étaient comblés avec du placage... On prête un mot charmant à Lachnitz, l'auteur de cet arrangement : Un jour qu'il entendait les *Mystères d'Isis* au balcon de l'Opéra, il fut pris d'un transport d'enthousiasme mêlé d'attendrissement : « C'en est fait, s'écria-t-il, je ne veux plus composer d'opéra... je ne ferai jamais mieux ! » — Il tint parole.

Malgré tout, le succès fut grand, l'œuvre resta vingt-cinq ans au répertoire et fournit cent trente représentations.

Mozart était introniſé en France. Encouragé par cette vogue, un certain Elmenreich vint établir, en 1802, en plein Paris, dans la Cité, un Théâtre-Mozart où l'on chanta un certain nombre d'opéras allemands dans leur langue maternelle. L'inauguration se fit avec l'*Enlèvement au sérail*. Une des artistes de cette troupe était la propre belle-sœur de Mozart, M^me^ Lange (Aloyse Weber). En 1825 une autre troupe allemande vint à Paris et donna des représentations à la salle Favart, après la saison italienne. La troupe de Rœckel qui possédait le célèbre ténor Haitzinger, chanta entre autres chefs-d'œuvre la *Flûte enchantée*, l'*Enlèvement au Sérail* et *Don Juan*. Mais la langue allemande n'est pas assez couramment sue en France, et la colonie germanique n'est pas assez considérable parmi nous pour offrir des chances de durée aux entreprises de ce genre.

Digitized by Google

Revenons aux traductions françaises.

Après le *Mariage de Figaro* et la *Flûte enchantée* ce fut le tour de *Don Juan* d'être massacré à l'Opéra. Kalkbrenner, chargé de l'arrangement musical, y avait intercalé des gentillesses de sa façon ; du reste, l'ouvrage original était en lambeaux ; partition et livret étaient bouleversés de fond en comble : « Un seul morceau, dit Castil-Blaze, était resté ferme en sa place, un seul, entendez-vous ? un seul, et ce morceau c'est l'ouverture. » Et il cite quelques-uns des plus monstrueux changements : le duo de Don Juan et d'Anna, l'entrée du commandeur, le duel et le trio des trois basses étaient supprimés; supprimé aussi l'air superbe : *Or sai chi l'onore*, et le sublime récitatif qui le précède, le trio des masques était chanté par trois alguazils :

Courage, vigilance,
Adresse, défiance,
Que l'active prudence
Préside à nos desseins.

Les arrangeurs s'étaient-ils aperçus qu'en substituant deux voix d'hommes aux deux soprani ils renversaient les harmonies? Le duo de Don Juan et de Leporello dans le cimetière au pied de la statue du commandeur, était devenu un duetto d'auberge, etc. Sans nous flatter, nous avons aujourd'hui plus de respect pour les maîtres, et l'on peut dire, à l'honneur du public de notre génération, qu'il ferait tomber à l'instant sous les sifflets une telle parodie. A cette époque on n'y prenait pas trop garde, et *Don Juan* ainsi défiguré fut encore joué une trentaine de fois.

On vit ensuite en 1812 un pastiche de morceaux empruntés de toutes parts, à Haydn, à Mozart, à d'autres maîtres, sous ce titre : *le Laboureur chinois*. — Le plaisant de cette histoire des pastiches, c'est que Castil-Blaze, qui les signale avec une indignation amère dans ses Annales de l'Académie royale de musique, n'a jamais procédé autrement dans sa mémorable campagne de l'Odéon. Il est hors de doute que les traductions qu'il donna des chefs-d'œuvre de Weber, de Rossini, de Mozart eurent une influence décisive sur le goût du public parisien, et forcèrent par suite les compositeurs français à écrire d'un style plus nourri et plus fort ; mais on sait aussi qu'il n'obtint ce précieux résultat qu'à l'aide de pastiches où des morceaux de divers maîtres étaient centonisés, voire même enrichis de sa propre musique, tels que la *Forêt de Senart*, les *Folies amoureuses*, ou bien avec des tra-

Digitized by Google

ductions plus ou moins remaniées du *Freyschutz*, du *Barbier de Séville*, d'*Otello*, de *Don Juan*, des *Noces*... J'ignore comment il avait compris la traduction de ces deux derniers ouvrages, mais voici ce qu'il avoue pour le chef-d'œuvre de Weber.

« Le 7 décembre 1824, *der Freyschutz* fut sifflé, bafoué, navré, moqué, conspué, hué, vilipendé (j'abrége de moitié l'énumération rabelaisienne du célèbre critique). Les journalistes, qui n'ont d'autre opinion que celle du public (Castil-Blaze, qui fut critique presque toute sa vie, sait bien qu'il calomnie la profession), s'unirent en chœur pour dénigrer la musique de Weber. Mon respect pour l'ouvrage et l'auteur m'avait empêché de faire le moindre changement aux formes de cet opéra (vraiment, avait-il pu s'en retenir tout à fait?). Voyant que la pièce ne pourrait pas marcher, j'imaginai de l'estropier, de la disposer sur un autre plan, de la *tripoter* à ma fantaisie (pardon ! le mot y est), enfin de l'assaisonner au goût de mes auditeurs. Neuf jours après, elle commença la série de trois cent vingt-sept représentations données à l'Odéon. »

Je n'ai jamais eu l'occasion de revenir à ce fait de la première chute et de la première vogue du *Freyschutz*, fait assez essentiel de l'histoire du goût musical en France, sans me poser cette question délicate : Valait-il mieux retirer fièrement l'ouvrage qui n'eût pas de longtemps été rendu au public et qui eût été de nouveau contesté sous sa forme originale, ou bien valut-il mieux en effet prendre un moyen terme qui allait apprivoiser sans retard le public à ce nouveau maître, à cette nouvelle manière de génie, et permettre dans un délai assez rapide de donner enfin l'œuvre pure et intégrale ? Ce phénomène de méfiance préalable à l'encontre de toute nouveauté, qui fait que le génie même qu'on acclamera demain, cause d'abord plus d'étonnement que d'admiration, ce phénomène bizarre existe pour l'individu comme pour le public, et les esprits distingués peuvent avouer sans fausse honte qu'il leur est arrivé parfois quelque chose de semblable. J'ai, du reste, touché ce point dans mon premier article.

Il va sans dire que je ne prétends pas excuser mille maladresses gratuites et mille petits faits de vandalisme auxquels les anciens librettistes semblent s'être complu. Il est évident qu'il n'a jamais été nécessaire de faire chanter le divin trio des masques par des gendarmes. Pour les trois quarts de ces changements, il n'y a ni excuse ni explication possible : c'est le triomphe de l'ineptie. Ils tombent ainsi au premier examen, mais quand ils sont tombés, il reste encore quelque chose, et d'abord il reste ce fait constant et obstiné de l'infidélité

Digitized by Google

plus ou moins grande des traductions musicales, qui doit avoir quelque raison d'être.

Remarquez, je vous prie, que les grands maîtres étrangers qui sont venus chez nous et qui y ont fait traduire des ouvrages connus et applaudis ailleurs, y ont presque toujours apporté des remaniements considérables. Ainsi Gluck pour *Alceste* et *Orphée*, ainsi Rossini pour *Moïse* et *le Siége de Corinthe*. Il n'y a jamais eu de contestations à ce sujet; rien n'est plus légitime, et l'on ne saurait en effet comparer le maître qui, reprenant lui-même son œuvre, la perfectionne en la modifiant, et le traducteur qui, avec son esprit inférieur, ne peut que la dégrader s'il y change rien. Mais l'exemple de Gluck et de Rossini vient cependant nous confirmer dans l'idée qu'un certain travail d'appropriation, les Anglais diraient d'*adaptation*, n'est pas inutile pour aider une œuvre à se naturaliser auprès d'un public étranger.

Aujourd'hui, grâce à Dieu! ce travail d'arrangement est devenu tout à fait inutile. De même qu'on en arrive à applaudir les chefs-d'œuvre antiques ou étrangers simplement traduits, comme le *Macbeth* et l'*Électre*, joués il y a deux ans à l'Odéon, de préférence aux paraphrases de Ducis et des tragiques de la même école (nous ne disons rien des immortelles tragédies franco-grecques et franco-latines du XVII^e^ siècle; c'est un génie à part, dont nous ne pouvons démêler en un mot les conditions singulières); de même, il est permis d'offrir de prime abord au public les partitions toutes pures d'*Obéron*, de l'*Enlèvement au sérail*: l'*Idoménée*, qui n'a jamais été joué en France, peut se présenter, il sera compris aussitôt. On consent volontiers à faire abstraction de certaines circonstances de style ou de goût qui ne sont pas dans nos mœurs littéraires ou artistiques, pour jouir de l'œuvre originale, pour ne rien perdre de sa saveur et de sa physionomie natives.

L'Allemagne possédait bien avant nous cet éclectisme, cette sociabilité musicale. L'Italie y arrivera sans doute à son tour, il y a déjà quelques symptômes en ce sens : l'Académie de musique de Florence fait exécuter la musique classique de symphonie et de quatuor; les opéras de Meyerbeer et le *Faust* de M. Gounod commencent à forcer la porte des théâtres de la Péninsule, grâce aux artistes français qui sont maintenant en nombre dans les troupes italiennes, grâce aux Italiens aussi, qui ont été obligés d'apprendre ces ouvrages à Londres ou à Pétersbourg. Mais ne demandez aux *impresari* et aux virtuoses d'outre-mont ni *Don Giovanni*, ni *les Nozze*, ni l'*Idomeneo*, ni *la Clemenza di Tito*, ni *Cosi fan tutte*, tous ces chefs-d'œuvre que Mozart a écrits

Digitized by Google

dans leur langue ; en conscience comment feraient-ils pour cet étranger ce qu'ils ne font pas pour leurs vieux maîtres, pour Pergolèse, Cimarosa, Paisiello?

Stendahl, qui avait beaucoup vécu en Italie dans le premier quart de ce siècle et recueillait les conversations des vieux dilettanti, nous a raconté les mésaventures que les opéras de Mozart avaient subies dans la Péninsule. Quand le bruit du succès de *Don Juan* eut passé les Alpes, les théâtres songèrent à monter ces ouvrages, non sans quelque dédain préventif pour le *tedesco*. A Rome, « les symphonistes italiens se mirent à travailler, mais il ne sortait rien de cet océan de notes qui noircissaient la partition. Les paresseux appelèrent cela de la barbarie : ce mot fut sur le point de prendre, et l'on faillit renoncer à Mozart. Cependant quelques jeunes gens riches trouvèrent ridicule pour des Italiens de renoncer à de la musique comme trop difficile ; ils menacèrent de retirer leur protection au théâtre, et l'on donna enfin l'œuvre de Mozart. Pauvre Mozart !... jamais on n'avait vu un pareil charivari ! Les morceaux d'ensemble et particulièrement les finales produisaient une cacophonie épouvantable. » Les accompagnements surtout semblaient d'une violence et d'une indiscrétion extrême : et quelqu'un dit assez plaisamment : *Gli accompagnamenti tedeschi non sono guardie d'onore pel canto, ma gendarmi.* Il paraît cependant qu'un prince romain s'y obstina, fit travailler pendant six mois des chanteurs et des symphonistes sur les principaux morceaux d'ensemble de *Don Juan* et obtint un beau résultat. On se décida dès lors à jouer Mozart tant bien que mal. On n'osait pas trop en médire, mais on l'appelait *questo mostro d'ingegno*. . « Aujourd'hui, ajoutait Stendahl, en 1823, Mozart est à peu près compris en Italie, mais il est loin d'y être *senti*. »

Ailleurs pourtant, Stendahl prophétise que cette musique finira par plaire en Italie : sa prophétie est encore loin de compte, mais je crois qu'elle se réalisera, et que Mozart sera de tous les étrangers celui que les Italiens adopteront avec le plus de sympathie. Outre qu'il a écrit pour eux, il a plus de soin qu'aucun autre de la voix : sa musique est belle à chanter, et c'est un point auquel ils sont sensibles.

Du reste, c'est aussi le maître qu'ils ont le plus volontiers et le mieux interprété hors de leur pays, en France par exemple, où de longue date les chefs-d'œuvre de Mozart ont pris rang au répertoire du Théâtre-Italien. Ce furent aussi de ce côté les *Nozze di Figaro* qui ouvrirent la marche (décembre 1807). Deux ans après on donnait *Cosi fan tutte ;* puis en 1811 *Don Giovanni ;* enfin, en 1816, *la Clemenza di Tito. Tito* ne fut pas longtemps conservé ; et pourtant il contient des beautés

Digitized by Google

de premier ordre, entre autres l'air *Non più di fiori*, une des plus belles inspirations de Mozart. *Cosi fan tutte*, après quarante ans d'oubli, a été repris il y a deux ans avec un brillant succès.

Mais *Don Juan* et *Figaro* sont en réalité les seuls opéras de Mozart qui aient tenu constamment le répertoire. Ils en ont même été, à certain moment, le principal honneur, par le zèle et l'excellence des interprètes, comme ils méritaient de l'être par la supériorité du génie musical. La tradition en avait été fondée à Paris par Barilli, Tacchinardi, Bianchi, Mmes Barilli, Festa, etc.; elle fut portée plus haut encore par Garcia, Pellegrini, Rubini, Lablache, Tamburini, Mmes Mainvielle-Fodor, Catalani, Cinti, Malibran, Méric-Lalande, Persiani, Grisi. Je ne cite pas la Sontag, la plus belle peut-être des Donna Anna, parce qu'elle était allemande et qu'elle avait ainsi le sens inné de cette musique. Les autres n'y arrivaient sans doute que par une étude réfléchie et confirmaient l'observation si fine de Stendahl, qu'il est plus facile aux Italiens de *comprendre* le grand maître allemand que de le *sentir*. On raconte que la Grisi, qui allait devenir une superbe Donna Anna, s'écriait, la première fois qu'on lui donna le rôle à répéter : *Non capisco niente a questa maladetta musica* (je ne comprends rien à cette maudite musique). — *Giulia, non parlar politica*, lui répondit doucement Rubini, qui chantait Mozart depuis quelques années et avait appris à l'aimer.

Oserons-nous dire, avec quelques vétérans de la critique et du dilettantisme, que tous ces grands artistes italiens ne mettaient véritablement à perfection que la partie brillante et, pour ainsi dire, virtuose du chef-d'œuvre, comme le trio des masques, l'air d'Ottavio, la sérénade, le duo *La ci darem la mano* et les airs de Zerline, etc., laissant dans l'ombre la partie sérieuse et fatale. Garcia seul s'y montra vraiment convaincu, et c'est peut-être parce qu'il avait dans les veines, avec le sang espagnol, un reste de foi catholique pour la vieille légende de Tirso de Molina. Lui seul, au Théâtre-Italien, sut dominer de la voix et de l'épée l'orage du grand finale, seul il conservait à la scène du cimetière et à la scène du convive de pierre ce qu'elles ont de grandiose dans l'ironie et le fantastique. Tamburini, qui lui succéda dans ce rôle formidable, ne songeait qu'à la virtuosité.

Ce fut au contraire la partie dramatique et légendaire, la scène du duel, le tableau du cimetière, le grand finale et le sublime débat du dénoûment qui produisirent la plus vive impression, lorsque *Don Juan* eut été de nouveau traduit en français et porté à l'Opéra par MM. Henri Blaze et Émile Deschamps, en 1834. Jamais, on peut l'affirmer, le chef-

Digitized by Google

d'œuvre n'avait trouvé un tel ensemble d'interprétation : on entendit à la fois Nourrit, qui disputait hautement l'honneur du rôle de Don Juan à Garcia; Levasseur, qui avait excellé dans les basses bouffes du répertoire italien et précisément dans Leporello avant de devenir le Bertram et le Moïse de l'Opéra; Lafont, agréable Ottavio; Mlle Falcon, magnifique donna Anna (elle était désignée pour la Valentine des *Huguenots*); Mme Cinti-Damoreau, la meilleure des Zerline; enfin, pour le rôle ordinairement sacrifié de dona Elvire, cette même Mme Dorus qui venait de créer Alice dans *Robert le Diable*. Ajoutez une mise en scène digne du sujet, des chœurs en nombre pour faire sonner dignement le finale du deuxième acte, un orchestre alors incomparable renforcé de quarante symphonistes et conduit par Habeneck !

Le Théâtre-Italien n'avait rien vu de tel, non-seulement comme orchestre et mise en scène, mais comme réunion de chanteurs : ce n'était déjà plus Garcia dans Don Juan, quand ce fut Rubini dans Ottavio; si par hasard le trio masculin se trouvait être excellent, c'était au trio féminin de faiblir, et réciproquement. Du reste, l'Opéra lui-même n'eut pas à se glorifier longtemps de ses avantages; quatre ans plus tard il n'avait déjà plus ni Adolphe Nourrit ni Mme Damoreau. Après une reprise, où Dérivis fils s'essaya au principal rôle, le chef-d'œuvre disparut.

Bientôt sa fortune s'éclipsa aussi au Théâtre-Italien : il n'obtint plus que très-rarement un ensemble convenable; la tradition de ce style, si particulier dans le répertoire italien, s'est perdue de plus en plus, d'autant qu'on laisse passer parfois une année ou deux d'intervalle. En pareille circonstance, il s'élève un *tolle* général contre l'impresario : *Don Juan* est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, l'opéra des opéras ! s'écrie-t-on; le Théâtre-Italien est aussi coupable de le laisser à l'écart que le Théâtre-Français pourrait l'être d'oublier toute une année Molière et Racine. Quand *Don Giovanni* reparaît, ce sont d'autres cris : Il vaudrait mieux ne pas reprendre le chef-d'œuvre, si c'est pour nous l'offrir ainsi défiguré, meurtri, confondu...

Hélas ! il n'y a pas contradiction : il faut que *Don Juan* soit donné, et qu'il le soit d'une façon digne. Seulement cela leur est plus facile à dire qu'à réaliser. Si pourtant on choisissait toujours les meilleurs artistes dont on peut disposer, et si l'on daignait faire deux répétitions de plus pour arriver tout au moins à cette propreté d'exécution que nous avions remarquée dans *Cosi fan tutte !*... Mais non, nous ne comptons plus guère sur le Théâtre-Italien (puisse-t-il nous en donner le démenti !) pour entendre bien chanter *Don Juan*. C'est à l'Opéra que nous voudrions en

Digitized by Google

voir la reprise, car l'Opéra possède précisément dans sa troupe le meilleur, le seul Don Juan que nous connaissions aujourd'hui.

Quant aux *Noces de Figaro* et à *la Flûte magique*, j'imagine que l'Opéra ne sera jamais tenté d'y revenir, et il est fort heureux que le Théâtre-Lyrique soit né pour nous rendre ces charmantes comédies musicales du maître qui étaient menacées d'un abandon complet. Nous l'avons déjà dit en d'autres occasions, ce théâtre est animé d'un noble esprit d'initiative qui s'exerce également à produire les œuvres de la nouvelle école française et à faire revivre les chefs-d'œuvre perdus. Il a traduit tout Weber, il a osé cette restauration de Gluck qu'on jugeait impossible ; et si grand qu'ait été le succès d'*Orphée* et d'*Oberon*, celui des *Noces de Figaro* a tout dépassé. Mozart est le premier dieu de ce sanctuaire classique.

Cette fois il eût pu reconnaître son œuvre : les plus grosses infidélités qu'on pourrait y reprendre sont la substitution d'un dialogue rimé aux récitatifs, l'addition d'un fragment de symphonie en guise d'entr'acte, et la cession faite par Suzanne à Chérubin de ses droits sur ce délicieux duo qui est connu sous le nom de duo de la lettre.

Puis vint l'*Enlèvement au Sérail*, traduit pour la première fois de l'allemand et réduit de trois à deux actes, avec la charmante marche turque pour piano finement orchestrée par M. P. Pascal, et intercalée en manière d'introduction au deuxième acte. L'*Enlèvement* fut accueilli aussi par le public avec grande faveur.

Faut-il insister sur l'idée inconcevable, impossible, qu'on eut d'ajuster l'un sur l'autre un drame tout fait et une partition toute faite, qui sont nés à deux cents ans et à deux cents lieues de distance, qui n'ont aucune ressemblance par le sujet, aucune analogie dans le plan, *Peines d'amour perdues*, de Shakspeare, et *Cosi fan tutte ?* Et quelle comédie de Shakspeare était-on allé choisir ? une étude satirique sur les mœurs précieuses et le jargon de la cour d'Élisabeth ! Autant vaudrait tailler un livret d'opéra dans les *Femmes savantes*, en mettant au premier plan la partie amoureuse. Le livret de Da Ponte était mauvais, oui sans doute ; mais il n'était peut-être pas impossible d'en corriger les invraisemblances, et la musique de Mozart était de force d'ailleurs à en porter la responsabilité : elle-même au moins n'eût subi aucune modification. Pareille idée était cent fois plus baroque que celle des deux *Mariage de Figaro*, opéra et drame superposés. Heureusement la réputation de Mozart n'était plus à faire aujourd'hui et n'en pouvait souffrir ; on voulut entendre la musique et on l'applaudit même à travers ce travestissement.

Digitized by Google

Quand fut résolue la traduction de la *Flûte magique*, on se garda bien de commettre la même faute, bien que le livret original ne fût qu'une sorte de *féerie* populaire, à peine supérieure à celles de nos théâtres du boulevard. Ce fut par complaisance, presque par charité, pour un impresario dans l'embarras, que Mozart consentit à accoupler sa musique divine à ce *monstre* dramatique. Peut-être se proposait-il de tirer de la fange un genre populaire, et de montrer qu'on peut avoir du génie et du style jusque dans le burlesque. En tout cas il était sûr de lui-même et de son travail. Et puis il apercevait dans cette pièce, à côté du burlesque, un appareil sacerdotal qu'il avait le droit de prendre au sérieux et d'entourer d'une réelle majesté, des types et des situations auxquels il pourrait appliquer les dispositions de son âme, rendue plus tendre et plus rêveuse par les approches de la mort. Car, il ne faut pas l'oublier, il écrivit la *Flûte enchantée*, ainsi que la *Clémence de Titus* et le *Requiem*, dans le dernier mois de sa vie, sous la dictée d'une inspiration fiévreuse et dévorante.

Certaines parties sont dans le plus haut style de l'oratorio, et les chansonnettes de Papageno, les fantaisies de la flûte et du jeu de cloches s'ébaudissent sans façon dans cet imposant voisinage. Cette variété, ces contrastes contribuèrent sans nul doute au succès universel et soudain qui accueillit l'ouvrage à sa naissance : ce fut le plus grand succès de Mozart de son vivant. Beethoven, qui s'y connaissait, avait une prédilection marquée pour *la Flûte magique*.

Il n'entre pas dans le plan de ce travail de faire rien qui ressemble à ce qu'on nomme un compte rendu. D'ailleurs nous dépassons déjà les limites qui nous étaient assignées. Qu'il nous suffise de dire que cette traduction nouvelle a religieusement respecté le texte musical, que l'ordre même des morceaux est gardé, que les dix-huit rôles de la pièce, jusqu'aux plus humbles, sont tenus par des artistes qui s'en font honneur au nom du maître, que M^me^ Carvalho, M^lle^ Nilson, M. Michot se sont surtout distingués. Le Théâtre-Lyrique, auquel nous devions une édition complète des œuvres dramatiques de Weber, semble vouloir rendre le même hommage à Mozart. On le tient quitte des œuvres de jeunesse ; mais que M. Carvalho nous donne encore, d'ici à quelques années, la *Clémence de Titus* et l'*Idoménée*, il pourra se féliciter d'avoir accompli un travail magnifique.

Nous avions encore bien des choses à dire. Nous voulions reprendre quelques-unes des objections que *la Flûte enchantée*, et plus généralement la musique de Mozart, ont rencontrées en France. Mais, en vérité, le maître n'a pas besoin d'être défendu dans son triomphe. On

Digitized by Google

a dit, par exemple, que ses œuvres avaient, malgré tant de génie, quelque chose de suranné, qu'elles n'offraient plus guère qu'un plaisir archéologique, qu'elles n'étaient pas de ce temps. Elles s'y font, ce me semble, une assez large place, leur vitalité ne laisse pas d'inquiéter et de gêner nos musiciens contemporains. On pouvait croire, il y a quinze ans, que le dilettantisme classique était une affectation de raffinés et d'érudits qui cherchaient à se distinguer du vulgaire : mais trois ou quatre cent mille personnes ne s'entendent pas pour faire semblant d'avoir du plaisir.

Dans les œuvres de Mozart, de Cimarosa, de Gluck, il y a bien des endroits où la date est sensible, j'en conviens, et c'est ce que n'avouent pas les *ultra* de la musique classique. Mais il y a une date aussi à la prose de Molière, aux vers de Corneille. Qu'importe, si le public est assez débarrassé de routine et de préjugés pour se laisser aller aux impressions les plus diverses, pour goûter les chefs-d'œuvre des autres générations et des autres nationalités? C'était jadis le privilége de quelques lettrés, et c'est aujourd'hui le goût de tout notre public. Le *Mariage secret* et le *Barbier de Séville* sont du plus pur italien; le *Freyschutz* est profondément allemand; Mozart a volontiers l'élégante et douce politesse de mœurs de la fin de Louis XV et du commencement de Louis XVI, avec un fonds de sensibilité et de mélancolie germaniques : tant mieux! Ne nous plaignons pas de la variété de nos jouissances : loin de se neutraliser, elles s'avivent mutuellement par le contraste et se multiplient les unes par les autres. La réunion de toutes les écoles et de toutes les époques de la peinture au musée du Louvre serait-elle par hasard un mal? L'admiration se divise, se répartit, se définit, mais elle est loin de s'amortir, et je crois que chaque maître et chaque œuvre y gagne!

D'ailleurs, les dissemblances qui caractérisent les divers maîtres ne les empêchent pas de se rencontrer et de se ressembler dans certaines qualités générales de style et d'inspiration, qui les rendent frères et par lesquelles ils s'élèvent ordinairement au-dessus des contingences de temps et de lieux. Certains maîtres ont surtout le don d'y échapper. Ainsi Beethoven est moins exclusivement allemand que Bach, Weber, Mendelssohn, Schumann : sa langue est une langue plus universelle.

On en dirait autant de Mozart : il a dans son génie de quoi se faire goûter toujours et partout. Les Allemands n'ont pas besoin que je leur apprenne comment ni pourquoi ils l'aiment; aux Italiens, il plaira, comme nous le disions, par l'inspiration lumineuse et le charme

Digitized by Google

vocal. Son style nous agrée, à nous autres Français, par je ne sais quoi de net, d'arrêté, de précis, par je ne sais quelle désinvolture élégante et discrète, que Mozart avait dû admirer dans les salons de Versailles et de Paris. Souvenez-vous aussi que Mme de Staël a déclaré Mozart *trop ingénieux :* sans doute elle se plaçait au point de vue allemand pour rendre cet arrêt ; le public français applaudit cette ingénuosité en vingt passages que nous pourrions citer des *Nozze*, de *Cosi fan tutte*, de *Don Juan*... Mozart est surtout assuré d'une vive et profonde action sur nous, grâce à l'intelligence et au sentiment qu'il avait des conditions essentielles de la musique théâtrale. Nous sommes tellement prévenus en faveur du drame et de la comédie, que la musique a bien de la peine à nous plaire pour elle-même au théâtre ; nous avons le parti pris de vouloir qu'elle soit dans le sens des caractères et des situations : et n'est-ce pas dans ces conditions mêmes que *Don Juan* est un chef-d'œuvre ? Ajoutons à tout cela que Mozart est un des maîtres de la symphonie, de la musique de chambre ; partout on le rencontre, toutes les ressources les plus diverses de l'art se fondent dans l'ensemble heureux et harmonieux de son génie. Et voilà pourquoi ce maître est, sinon le plus grand des musiciens, du moins le plus célèbre et le plus universellement aimé.

GUSTAVE BERTRAND.

Digitized by Google

POÉSIE

LE VASTE MONDE

(GEIBEL)

Mai nous est revenu, l'arbuste a refleuri;
Reste au logis qui veut, soucieux et marri,
Comme un nuage au cieux qui flotte et vagabonde,
Ainsi court ma pensée au vaste, vaste monde!

Dieu vous garde, mon père, et vous, ma mère, aussi!
Qui sait où mon bonheur doit fleurir loin d'ici?
Il est tant de bons vins et tant de larges rues
Que je n'ai pas goûtés, que je n'ai pas courues!

Debout donc, en avant! En plein soleil allons
Par-dessus la montagne, à travers les vallons!
Tout bruit, flots et bois, le soleil, la campagne,
Et de son chant d'oiseau mon cœur les accompagne!

Puis, le soir, dans la ville on arrive à pas lent,
On s'assied : « Seigneur hôte, apportez du vin blanc! »
» Viens ça, ménétrier, prends ton archet rebelle :
» Je dirai sur tes airs des chansons pour ma belle! »

Pas d'auberge? On s'en passe, en plein air on dort mieux.
Les étoiles pour nous font sentinelle aux cieux,
Le tilleul tremble au vent et nous berce à merveille;
Puis, au jour, d'un baiser l'aube en feu nous réveille.

Errer, errer toujours! — Plaisir libre et sans frais
Où le souffle divin s'épanche en nous si frais,
Où le cœur chante et vole au ciel bleu qui l'inonde...
Mon Dieu, qu'il est donc beau, mon vaste, vaste monde!

MARC MONNIER.

Digitized by Google

VARIA

LE PRINCE DE METTERNICH. — « Une figure agréable et distinguée, une placidité de manières qui a tout ensemble quelque chose de répulsif et d'attrayant, c'est là l'impression première que produit le prince de Metternich. Homme du monde, il est trop froid et content de lui-même ; homme d'État, son imagination est trop légère pour qu'il puisse avoir, dans la vie sociale et dans les affaires, le charme et l'infaillibilité relative auxquels ses autres facultés lui permettraient d'atteindre. Il a de l'intelligence, mais dans un cercle déterminé seulement ; au-delà, tout lui est absolument fermé, il ne sent et ne pressent plus rien. Cette intelligence lui sert à satisfaire son goût pour la ruse et l'artifice qui, dans la vie ordinaire, aboutit à des mystifications souvent plaisantes, parfois singulièrement puériles. Le plus souvent il fait son compte aux dépens de la confiance ou de la bonhomie ; il abuse davantage des faiblesses des hommes qu'il ne les met à profit ; aussi ne les met-il jamais longtemps à profit. Il peut être extrêmement actif, fin, prudent, dissimulé, mais bientôt il laisse tout aller à la dérive, et toute application persévérante lui est étrangère. Pourtant en toutes choses il a une contenance et une lenteur uniformes, une espèce de bonne tenue que lui rend très-facile l'absence de tout enthousiasme. Chez lui, tout vient du dehors ; des vues profondes et même des connaissances solides en politique lui manquent, et c'est ainsi qu'il suit en quelque sorte au hasard un modèle extérieur, celui du prince de Kaunitz, dont certaines affinités le rapprochent assez pour qu'il lui semble possible de l'atteindre ; devenir premier ministre est son vœu suprême, non pas pour réaliser de grandes choses, mais uniquement pour être premier ministre. Un extérieur habile, une toilette réussie peuvent l'occuper de la manière la plus sérieuse, il peut s'amuser des demi-journées entières dans les plus fades conversations féminines ; les petites choses de toute espèce lui font un grand plaisir, et son goût pour les arts, dont il ne tire pas médiocrement vanité, ne s'attache au fond qu'à des raffinements. C'est avec les femmes qu'il s'anime le plus ; mais l'amour chez lui est affaire de vanité ou de libertinage, et lorsque son cœur est de la partie, cela n'a lieu que d'une façon pénible. Somme toute,

Digitized by Google

il n'est point malveillant, mais il n'y a chez lui de base ferme ni dans l'âme ni dans l'esprit. Dans les grandes choses, devant une force résolue, il a toujours cédé, mais en continuant toujours dans le détail à résister insidieusement. Il n'a d'autre courage que celui de sa place, et son insouciance ignore les menaces de l'avenir. Il subit l'ascendant de sa femme et la consulte ainsi que Gentz, mais sans compromettre auprès d'eux sa considération d'homme d'État. »

VARNHAGEN D'ENSE. — Vienne, 1814.

« M. de Gagern m'a raconté que le prince de Metternich lui avait dit, au Johannisberg, que les temps étaient devenus si fâcheux qu'il aurait voulu parfois, — le croiriez-vous? — revoir auprès de lui Talleyrand. Hé, je le crois bien, dit Gagern, Talleyrand a toujours été un bon autrichien, et sans lui que serait maintenant l'Autriche? — Metternich se tut. — Gagern ne le juge point une grandeur de premier ordre. »

LE MÊME. — Hombourg, 1847.

« Lorsque mourut la troisième femme de Metternich, après de longues souffrances causées par une excroissance dans le bas-ventre (excroissance qui pesait 108 livres), il se montra affligé, mais complétement maître de lui. Lors de l'autopsie, sa curiosité de naturaliste l'emporta si fort sur tout autre sentiment, qu'il put suivre exactement, de point en point, l'opération, et il s'exprima sur les résultats de l'examen du cadavre avec tout l'intérêt d'un homme de l'art, comme si la personne ne lui avait point tenu de près. Depuis longtemps, émoussé pour tous les sentiments, sauf ceux de l'ambition et de la vanité! Très-sourd! »

LE MÊME. — 1854.

« Peu de temps avant sa chute, il était si plein de confiance et de bravade, qu'il disait, en souriant avec ironie : « Le Pape, dit-on, veut quitter Rome et chercher un refuge à l'étranger; mais je voudrais savoir où? Un pays chrétien l'accueillera difficilement, et il ne reste autre chose à faire à Sa Sainteté qu'à se jeter dans les bras du Grand-Turc. » Il demanda négligemment à l'envoyé de Sardaigne : « Savez-vous où est votre roi? » — Celui-ci, tout effrayé : « Votre Altesse aurait-elle reçu des nouvelles? Est-il arrivé quelque chose? Le roi aurait-il quitté Turin? » — « Je n'ai point de nouvelles, mais je pense qu'il se pourrait bien que le roi se fût réfugié en mer, à bord d'un vaisseau anglais. »

LE MÊME.

DEUX LETTRES DU PRINCE DE METTERNICH. — *Metternich à Varnhagen.* Vienne, le 27 mars 1840. — « Je vous suis très-obligé pour l'envoi de vos derniers écrits. Autant que le loisir me l'a permis, j'en ai lu des fragments, mais le congrès de

Digitized by Google

Vienne tout entier. Comme ce terrain m'est bien connu, il pourrait vous être agréable de savoir que je n'ai que peu de chose à rectifier à votre récit pour y trouver, au point de vue qui est le vôtre, une fidélité entière à la vérité.

» Voici une remarque que je vous livre parce qu'elle touche un fait historique. Vous avez écrit sous l'impression que Gentz, lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, s'était prononcé pour une transaction pacifique avec lui. Ce n'a point été le cas, et, s'il en eût été autrement, l'opinion de notre ami n'aurait eu aucune influence sur cette grave décision.

» Voici comment les choses se sont passées, et si mon récit n'a que quelques lignes, c'est que la guerre fut décidée en un espace de temps à peine plus long qu'il ne m'en faut pour le tracer.

» La première nouvelle du départ de Napoléon de l'île d'Elbe m'est arrivée comme suit. Une conférence entre les plénipotentiaires des cinq puissances s'était prolongée dans mon cabinet, pendant la nuit du 6 au 7 mars, jusqu'à trois heures du matin. Comme les cabinets étaient réunis à Vienne, j'avais ordonné à mon valet de chambre de ne pas me réveiller quand les courriers arrivaient tard dans la nuit. Malgré cet ordre, il m'apporta, vers six heures du matin, une dépêche « pressante, » arrivée par estafette. Ayant lu sur le couvert ces mots : « Du consulat général de l'empire, à Gênes, » et comme j'étais à peine au lit depuis deux heures, je mis cette dépêche sans l'ouvrir sur ma table de nuit, et voulus me rendormir. Mais une fois troublé, le sommeil ne revint pas. Vers sept heures et demie, je me décidai à ouvrir la dépêche. Elle contenait en six lignes l'avis que le commissaire anglais Campbell venait d'arriver dans le port pour s'informer si Napoléon ne s'était pas montré à Gênes, car il avait disparu de l'île d'Elbe; sur quoi, ayant reçu une réponse négative, la frégate anglaise avait repris immédiatement la mer. En quelques minutes, je fus habillé, et, avant huit heures, j'étais chez l'empereur. Celui-ci lut la dépêche, et, calme et maître de lui comme il l'était dans toutes les grandes occasions, il m'adressa ces paroles : « Napoléon semble vouloir jouer à l'aventurier; c'est son affaire. La nôtre est d'assurer au monde le repos qu'il a troublé pendant des années. Allez sans retard chez l'empereur de Russie et le roi de Prusse, et dites-leur que je suis prêt à donner immédiatement à mon armée l'ordre de marcher sur la France. Je ne doute pas que les deux souverains ne soient d'accord avec moi. »

» A huit heures un quart j'étais chez l'empereur Alexandre, qui me congédia avec les mêmes paroles que l'empereur François. Vers huit heures et demie, je reçus la même déclaration du roi Frédéric-Guillaume. A neuf heures j'étais chez moi, où j'avais déjà mandé le feld-maréchal prince Schwartzenberg. A dix heures, les ministres des quatre puissances, que j'avais convoqués, se trouvaient réunis chez moi. A ce moment déjà, des adjudants étaient en route dans toutes les directions pour porter aux divisions de l'armée en retraite l'ordre de faire halte. Vous voyez que la guerre fut résolue en moins d'une heure.

» Quand les ministres se rencontrèrent chez moi, l'événement ne leur était pas encore connu. Talleyrand fut le premier qui entra; je lui fis lire la dépêche de Gênes. Il demeura froid, et voici le court colloque qui eut lieu entre nous :

Digitized by Google

— Talleyrand. Savez-vous où va Napoléon? — Moi. Le rapport n'en dit rien. — L. Il débarquera sur quelque côte d'Italie et se jettera en Suisse. — M. Il ira droit à Paris!

» Voilà l'histoire dans toute sa simplicité. Quelques jours plus tard, le prince de Talleyrand, le duc de Wellington et moi, nous partîmes pour Presbourg, où, par l'ordre du congrès, nous conclûmes l'accommodement avec le roi de Saxe, qui s'y trouvait. Là, le duc de Wellington fit défiler devant lui trois régiments de cavalerie retournant en France.

» Recevez l'assurance de ma parfaite estime. » METTERNICH. »

Metternich à Varnhagen. Vienne, le 17 avril 1843. — « Je vous suis très-obligé pour l'envoi de la seconde édition de vos *Souvenirs*. Vous n'aurez rien perdu à la rectification que je vous ai adressée, car elle initie au caractère du temps et met chacun des trois monarques dans la lumière qui lui appartient.

» Vous me dites que votre ouvrage aurait gagné beaucoup en richesse et en importance si vous aviez vécu dans mon voisinage et travaillé sous mes yeux. Je ne sais pas s'il fût devenu plus riche, mais je crois que bien des choses s'y seraient présentées dans un autre jour, ou tout au moins dans des nuances différentes. En général, quand il me tombe sous les yeux des récits d'événements auxquels j'ai pris part, je suis toujours plus frappé de la difficulté qu'il y a à écrire l'histoire. Il est des plus rares que les faits m'apparaissent dans le tableau tels qu'ils furent dans la réalité, et les différences paraissent naturellement bien plus choquantes encore à celui qui a été en position de suivre, dans l'ensemble et dans le détail, la marche des événements, les actions qui en ont modifié le cours, les instruments qui ont contribué à les faire ce qu'ils sont. Une autre difficulté qui s'oppose à la parfaite exactitude tient à la situation des individus; ils se trouvent ou bien au-dessus, — ou à côté, — ou au-dessous de l'arène où les luttes se passent. Ce n'est que par exception que les premiers sont en position de pouvoir rendre compte au public des événements; les autres doivent écrire d'une façon partiale, car ils ne voient les choses que du côté unique où elles se montrent à eux; les troisièmes enfin racontent sur ouï-dire, ou bien doivent s'en tenir aux résultats de leur propre faculté de combinaison. De ces éléments sort en définitive quelque chose qui porte le nom « d'histoire, » et qui, à le bien prendre, n'est rien que ces éléments mêmes où la vérité apparaît multicolore et changeante; le *quoi* prouve le fait; le *comment* reste dans un demi-jour crépusculaire.

» Je chercherai dans ma collection d'autographes ce qui pourrait convenir à la vôtre. La mienne ne sort guère des contemporains, et, malheureusement, je ne l'ai commencée que dans ces dernières années. Le titre assez juste de *ministre fossile*, que m'a donné le *Charivari*, m'aurait sûrement permis de réunir l'une des collections les plus riches en ce genre, si j'y avais songé plus tôt.

» Recevez l'assurance de ma parfaite considération.

» P. DE METTERNICH. »

(Extrait du dernier volume des *Correspondances* de Varnhagen d'Ense, 1865.)

Digitized by Google

Lord Bacon n'est pas l'auteur des « Paradoxes chrétiens. » — Réimpression des « *Memorials of godliness and christianity*, » par Herbert Palmer, bachelier en théologie. — Avec une introduction, une notice biographique et des notes, par le Rév. Alexandre B. Grosart.

M. Grosart, de Kinross, peut être appelé un homme heureux. Car il a fait une découverte de quelque importance, et cette découverte il vient de l'exposer dans un petit livre qui est à peu près parfait dans son genre... Bacon n'est pas l'auteur des *Paradoxes chrétiens* qui figurent depuis longtemps dans ses œuvres. La gloire et la honte de ces brillantes pages reviennent, l'une comme l'autre, à Herbert Palmer, un bon vieux docteur puritain nullement adonné à la plaisanterie et qui était absolument incapable de tourner en badinage un sujet sacré. Voilà le grand fait que M. Grosart a mis hors de doute : et avec les liens qui le rattachent à la controverse engagée sur la vie de Bacon, on se rappellera longtemps ce bizarre épisode des annales de la littérature. — M. Grosart montre brièvement, mais lucidement, à combien de fausses interprétations les *Paradoxes* ont donné lieu... Ce fut Bayle qui commença : il lui convenait d'insinuer que Bacon ne croyait pas au christianisme, et sur le témoignage des *Paradoxes*, il le proclama athée. Dans cette manière de raisonner, Bayle fut bientôt suivi par Condillac, Cabanis et Lasalle, comme il l'a été depuis par bon nombre d'écrivains récents. Joseph de Maistre mit le pied dans la même ornière. A l'entendre, le grand philosophe anglais est un incrédule, et ce sont encore les *Paradoxes* qui fournissent la preuve de son crime. En Allemagne le pauvre Bacon n'a pas eu meilleure fortune. Ritter surtout le malmène fort pour son manque de vraie foi chrétienne, et c'est toujours au nom des *Paradoxes* que la condamnation est prononcée.

Toute cette fausse logique se trouve maintenant balayée par la découverte de M. Grosart. Le fait est que le texte incriminé a pour auteur un théologien dont la foi ne saurait être soupçonnée : et les raisonneurs qui s'en sont pris à Bacon restent convaincus d'avoir vu de la trahison où il n'y avait que de la loyauté.

Herbert Palmer, le héros de cette amusante et instructive méprise, était né en 1601 ou 1602. Admis, dès l'âge de quatorze ans, à l'Université de Cambridge, ordonné en 1624, il se fit par ses sermons une grande renommée. En 1632, il était *prédicateur de l'Université*. En 1643, l'assemblée de Westminster, où il siégeait, le choisit pour l'un de ses assesseurs et il fut chargé de rédiger les fameux appels aux Églises sœurs. En considération des services qu'il avait rendus dans cette réunion de théologiens, il fut nommé maître du collége de la Reine à Cambridge : et après avoir occupé la chaire la plus importante à cette époque, celle de Sainte-Marguerite Westminster, il mourut (en 1647) emportant avec lui la reconnaissance de ses paroissiens qui l'enterrèrent dans son église.

(*Athæneum.*)

Digitized by Google

LES ULTRAMONTAINS DU PROTESTANTISME. — Jaloux du bruit que faisaient l'*Encyclique* et le *Syllabus*, les ministres calvinistes de la *Free kirk* écossaise ont dans leur petit pays soulevé une agitation comparativement formidable contre l'impiété moderne, contre une presse incrédule et contre les directeurs de chemins de fer, violateurs du sabbat. L'agitation qui recevait le mot d'ordre du haut des chaires a obtenu un certain succès. Deux cents pétitions ont été signées dans les sacristies et dans diverses réunions publiques. L'administration du *North British Railway* s'est vue dans la nécessité de plaider sa cause dans un mémoire, et d'exposer qu'il lui était impossible d'interrompre la circulation précisément le jour où elle était la plus fréquente, — impossible d'arrêter les trains de voyageurs et de marchandises exactement à onze heures cinquante-neuf minutes du samedi soir, — que représentant le public en général, elle n'avait pas le droit de donner gain de cause à une fraction de la communauté, — que les pétitionnaires et leurs amis n'avaient qu'à s'abstenir de voyager le dimanche, puisqu'ils considéraient cet acte comme un péché, — et que tout ce que la Compagnie pouvait faire, pour leur donner satisfaction, c'était de ne pas faire courir de trains aux heures de service.

(Le *Times* et le *Glasgow Daily Herald.*)

QUI EST LE VOLEUR ? — Ce n'est pas en France que s'est passé le fait suivant, mais en Angleterre.

M. Charles Ashworth, bien connu à Manchester, faisant aux vacances de Noël un voyage d'agrément dans le Shropshire où il allait visiter quelques parents, s'arrêta dans la ville de Shrew-bury, à l'hôtel du Corbeau. Un voleur, prétendant se nommer John Morgan, constable à Camarthen, produisit un mandat d'amener, mandat qui peut-être n'était pas contrefait, et lui avait été délivré par quelque magistrat dans un accès de distraction. Morgan se précipita sur M. Ashworth, le saisit au corps, disant : Voilà l'homme que je cherchais, » il a volé à Camarthen une montre qu'il a revendue 375 francs, il le traîne devant le tribunal de Shrewsbury, après avoir pris ouvertement possession de sa montre et de sa chaîne d'or, de son anneau, de son portefeuille et d'une bourse contenant 225 francs.

Le juge ne voulut entendre aucune protestation de M. Ashworth, lui intimant seulement que sa cause serait entendue le lendemain matin. Le prévenu supplia au moins le magistrat de lui permettre de télégraphier à ses amis. Il lui fut répondu qu'il n'était pas convenable de livrer le télégraphe à un accusé. Bon gré mal gré, M. Ashworth dut loger en prison.

Le lendemain plus de John Morgan, il avait décampé avec la montre et la chaîne du prisonnier, avec sa bourse et son portefeuille.

(*Examiner.*)

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ITALIENNE

Monsieur le Directeur,

Pendant que le Théâtre-Français et le Gymnase, envahis par la foule, se voyaient, à la grande douleur des auteurs et des artistes, obligés de repousser une partie des assaillants, il se passait de l'autre côté des Alpes quelque chose de semblable, et sur les diverses scènes de la Péninsule on représentait simultanément plusieurs pièces qui, pour le fond comme pour la forme, pourraient sans trop de désavantage figurer à côté de *Maître Guérin* et des *Vieux Garçons*. Un nouveau répertoire dramatique tend évidemment à se former, et dans peu d'années les noms de Bersezio, de Ferrari et de Martini auront fait oublier ceux de Giacometti et de Gherardi del Testa, malgré tout le mérite de ces deux vétérans. Mais sans avoir un talent fort supérieur à celui de leurs devanciers, les derniers venus dans la carrière profitent largement de la bonne fortune qui leur est échue, celle de n'avoir plus à compter avec une demi-douzaine de censures plus tracassières les unes que les autres et de se trouver en face d'un public de vingt-deux millions d'hommes de plus en plus avides des jouissances intellectuelles. Grâce à la rupture des anciennes barrières politiques et commerciales, l'unité de composition et d'appréciation tend à s'opérer et nous assistons en ce moment à l'heureux spectacle de comédies piémontaises et napolitaines applaudies indifféremment sur les trois théâtres de Turin, de Florence et de Naples, tandis qu'autrefois une pièce écrite au Nord avait toute espèce de chances d'être outrageusement sifflée dans le Midi. Une sorte d'*hégémonie* morale commence en même temps à se manifester à Florence, la plus italienne des villes d'Italie, et je veux vous entretenir exclusivement aujourd'hui des œuvres dramatiques de toutes provenances

Digitized by Google

qui depuis trois mois ont eu l'honneur d'obtenir les suffrages des Athéniens de l'Arno.

La plus spirituelle et la plus amusante de toutes ces pièces est due à la plume facile et féconde de M. Victor Bersezio et a pour titre : *Una bolla di sapone*. C'est bien en effet une bulle de savon que représente cette comédie à la trame légère, aux dialogues étincelants. L'intrigue, j'en conviens, laisse à désirer, et cette divertissante série de méprises qui se succèdent au milieu de l'hilarité des spectateurs, se prolonge d'une manière un peu forcée, mais, à cela près, on doit dire que l'auteur n'a jamais déployé plus de verve et d'entrain, et ces trois jolis actes occuperont dans son répertoire la même place qu'occupent les *Fâcheux* dans celui de Molière.

Il est à regretter qu'après avoir trouvé sa véritable voie, Bersezio en sorte de temps à autre pour courir les aventures, et envahir le domaine des « comiques larmoyants. » Une de ses dernières fautes en ce genre vient d'être suivie d'un prompt châtiment : sa pièce intitulée *Nobiltà* n'a obtenu qu'un succès d'estime, et les Florentins qui aiment comme Napoléon Ier *les genres tranchés* n'ont pas assez tenu compte à l'auteur de ce qu'il a dépensé de talent dans la création de quelques-uns de ses caractères, celui entre autres du sellier Quercia, type populaire qui mérite de vivre et qui vivra.

Si M. Bersezio, qui est d'un tempérament mélancolique et doux, écrit parfois des scènes d'un comique entraînant, je me laisserais volontiers aller à supposer que M. Torelli est en possession d'un naturel des plus folâtres si j'en devais juger par ses triomphes dans la *Commedia seria*. A côté de beautés du premier ordre, il y a pourtant dans le dernier ouvrage de cet écrivain des défauts assez sensibles et le titre de la pièce *la Missione della donna* n'est pas lui-même à l'abri de la critique. Singulière « mission, » en effet, que celle imposée par l'auteur à toute femme belle, noble et millionnaire, de s'amouracher d'un jeune homme d'avenir et de le pousser à la gloire *per fas et nefas*. C'est là néanmoins l'hypothèse qui se réalise au profit du jeune avocat Giuliano, lequel rencontre dès son début dans la vie une ravissante comtesse portant le nom de l'amante platonique de Dante et qui peut dire comme elle à son protégé :

I' son Beatrice che ti faccio andare.....

La direction des hommes de génie en herbe est loin d'être une sinécure, aussi peut-on dire que cette *Missione della donna* ou plutôt *d'una* donna est la contre-partie parfaite de la *Chaîne* de M. Scribe : d'un bout à l'autre de ces cinq actes la comtesse n'est occupée qu'à écarter des obstacles, ou, comme eût fait Giboyer, « à lécher la boue sur la route de Julien ; » mais plus heureuse que Mme de Saint-Géran, elle finit par épouser celui qu'elle aime et dont elle a achevé « l'éducation. » C'est par la vraisemblance et le naturel que pèche cette comédie à laquelle du reste presque rien ne manque de ce qui peut séduire un parterre : scènes de jalousie bien conduites, tirades à effet, péripéties émouvantes. Si l'on ajoute à cela un style élégant et noble, il ne faudra pas s'étonner de la popularité crois-

Digitized by Google

sante de M. Torelli, qui tout récemment a remporté le prix de comédie, lors du concours institué par le prince Ottajano.

En quittant M. Torelli pour M. Suner et sa *Piaga sociale*, on se familiarise de plus en plus avec le « genre sévère » et bon gré mal gré l'on doit se résigner à pénétrer aussi avant que possible dans le monde des fourbes et des hypocrites. Le docteur Manica, le héros de la pièce, est un vrai Tartufe de bienfaisance, tandis que le fabricant Tommaso est un Orgon des plus achevés; Elmire et Mme Pernelle sont absentes, mais Margherita et Ubaldo représentent dignement Mariane et Valère et l'auteur aurait fait un chef-d'œuvre si le rôle du docteur Manica n'était pas par malheur le plus faible de tous, et si les dialogues de la *Piaga sociale* étaient plus fréquemment émaillés de ces admirables saillies qui sont la gloire de Molière et se gravent pour jamais dans la mémoire de quiconque les a lues ou entendues une fois.

Après avoir passé en revue ces pièces à succès ou à demi-succès, j'ai hâte d'arriver au grand événement de la saison d'hiver florentine, à la première, unique et triomphale représentation d'une comédie intitulée *Fede* de M. Ferdinando Martini, ce jeune homme de vingt-trois ans qui, pour ses débuts, disputait à M. Gherardi del Testa le prix de comédie. La pièce des *Nuovi Ricchi*, couronnée par le jury italien, était remarquable à plusieurs égards; le plan n'en avait point paru mal ordonné, et le charme de certains détails ainsi que la distinction du style avaient vivement sollicité l'attention, non pas seulement des membres de la commission, mais de tout le public éclairé qui attendait impatiemment l'auteur à son second essai. *Fede* a tenu plus et moins qu'on ne l'espérait. Pour l'ampleur de la conception et des développements, ce nouvel ouvrage est aux *Nuovi Ricchi* ce que le Louvre immense est au petit palais de l'Élysée, mais ce vaste édifice a un défaut capital, celui d'être inhabitable. J'ai bien vu en lisant l'affiche que M. Martini avait prétendu composer une grande comédie en cinq actes les plus longs qu'on ait jamais représentés sur aucun théâtre, mais à la fin de la soirée, les connaisseurs si nombreux à Florence se demandaient vainement quel était le héros de la pièce, et laquelle des trois actions qui venaient de se dérouler devant eux était l'action principale. De l'aveu de tout le monde, *Fede* n'est pas une œuvre dramatique; c'est une brillante étude morale où l'on retrouve avec les dialogues de Platon quelque chose de ce style qui séduisait la Grèce. Dans son livre, je n'ose plus dire dans sa pièce, l'auteur a entrepris de combattre une des plus graves maladies de notre temps, maladie si vieille qu'elle commence à s'user et à disparaître, celle du découragement. *La Foi* est sans doute une chose excellente, mais chacun doit la chercher et la trouver, au moment voulu, dans son propre fonds, et je ne puis m'empêcher de craindre que M. Martini n'attache pas un prix suffisant à ce don si précieux de la Providence, lorsque je vois Federigo, l'un des personnages de *Fede*, plongé, tant qu'il est malheureux, dans le plus morne désespoir, recouvrer une *Foi* surhumaine dans sa propre valeur aussitôt qu'il voit luire un rayon de soleil. La foi ne mérite ce nom qu'à la condition de n'être point intermittente. Mais si ce caractère est manqué, tous ne le sont pas; il y a dans *Fede* un premier et un quatrième acte excellents, trois jolis rôles de

Digitized by Google

femmes, et çà et là des scènes où l'on reconnaît la griffe du lion. En voilà bien assez pour expliquer comment M. Martini a pu éviter un échec. Mais après avoir parlé de l'*auteur*, je me reprocherais d'omettre un trait magnanime qui honore le tact et le bon sens de l'*homme;* il s'agit d'une lettre adressée à l'*Impresario*, M. Bellotti-Bon et dans laquelle le jeune écrivain, encore tout étourdi du bruit des applaudissements, déclare « qu'il retire la comédie de *Fede*, afin de la refaire, vu qu'elle est pleine de *gigantesques défauts.* » *Macte animo, generose puer...* Je serai bien trompé si d'ici à dix ans tu n'as pas donné à l'Italie un nouveau comique digne d elle!

Pour être complétement en règle à l'égard des comiques d'outre-mont, il ne me reste plus qu'un tout petit mot à dire d'une délicieuse bouffonnerie intitulée : *Il trasferimento della capitale* et qui a pour auteur M. Coletti. Composée dans un but philanthropique, cette comédie est un appel aux bons sentiments des propriétaires florentins qui, jaloux des lauriers... et des écus recueillis par leurs émules de Paris, s'apprêtaient à traiter de *Turcs à Mores* les cinquante mille locataires qui leur arrivent de tous les points de la Péninsule. On assure que les *possidenti* qui assistaient à la représentation du *Trasferimento* ont été en proie une heure durant à une gaieté convulsive: espérons qu'au moment critique, celui de la signature du bail, chacun d'eux se fera un devoir, sinon un plaisir, de répéter ce mot fameux :

J'ai ri : me voilà désarmé...

AMÉDÉE ROUX.

Digitized by Google

REVUE PARISIENNE

LA COMÉDIE A LA VILLE ET LES PIÈCES AU THÉATRE

Quelques esprits chagrins, et le troupeau de Panurge à la suite, se plaignent amèrement que la comédie soit morte. — Suivant eux, ni les Molière, ni les Regnard, ni les Beaumarchais, ni même les Dancourt ou les Destouches n'ont laissé de postérité, et la veine comique serait complétement épuisée. — Ce sont là les gens candides et malheureux qui ne sauraient s'amuser, à moins qu'on n'ait écrit sur la porte :

ICI L'ON RIT!

Ce sont les naïfs qui prennent au sérieux tout ce qui se dit ou se fait sérieusement.

Ils ne manquent pas de reconnaître Tartufe, lorsqu'il entre en scène, quand l'auteur a pris soin, pendant deux actes, de leur décrire sa tournure, son costume et sa beate hypocrisie, mais ils le rencontrent chaque jour dans la vie et lui serrent les mains, l'admirent et l'appellent : « le pauvre homme! »

Je le leur concède volontiers, la comédie a quelque peu déserté les planches traditionnelles, et les œuvres qui ont conduit M. Camille Doucet à l'Académie française n'ont guère de vraiment comique... que le succès qu'elles y ont obtenu. Mais la comédie n'est pas morte. — Loin de là, elle a tout envahi, elle trône partout : la scène seule a changé. Au lieu de se jouer rue de Richelieu et place de l'Odéon, devant quelques spectateurs fortunés, elle se joue gratis et devant un peuple immense, dans les carrefours et les palais, dans les journaux et les *Revues*, à l'Institut et au *Moniteur* : le petit, bien entendu ! Quel besoin avons-nous d'Aristophane pour agencer les événements et prêter des discours aux personnages? Les événements ne s'agencent-ils pas d'eux-mêmes, tandis que les personnages, bien vivants, depuis le garde-champêtre jusqu'à M. Belmontet,

Digitized by Google

remplissent au naturel leurs propres rôles avec cette perfection et cette vérité que l'art n'atteindra jamais?

Vous avez tous lu les *Contes de Noël*, de Dickens. Il y a là un personnage des plus curieux et des plus touchants aussi. C'est un pauvre diable, frêle, étique, mourant de faim, qui n'ose pas manger son soûl, — quand par hasard il mange, — de peur d'affamer l'Angleterre, et qui, se heurtant au passage contre une espèce de colosse, tombe au milieu du ruisseau, se retire tout meurtri, et demande au colosse, avec un vif intérêt, s'il ne l'a pas brisé. Le malheureux se prend pour un goinfre et se croit des muscles d'acier. Quand on lui fait du mal, bien convaincu qu'il a fait souffrir les autres, il s'en excuse avec une contrition sincère. Aussi n'a-t-il aucune de ces susceptibilités fâcheuses pour autrui, aucune de ces façons provoquantes qui sont habituellement l'apanage de la faiblesse. Il montre, au contraire, dans toutes les circonstances, ce calme, cette indulgence qui sied si bien à la force.

Voilà de la bonne comédie, n'est-il pas vrai?

Supposez maintenant l'inverse de cette ingénieuse création de Dickens, supposez que le colosse dont la rencontre a jeté Trottin (c'est le nom du pauvre diable, si ma mémoire ne me trompe) au beau milieu du ruisseau, se croie de verre; que ce colosse ait peur d'un enfant, et redoute un grain de sable sur sa route; qu'il s'imagine que le moindre souffle de vent menacera son puissant équilibre; donnez-lui les susceptibilités et les inquiétudes, les hésitations et les faux mouvements de la faiblesse, vous arriverez également plus d'une fois à des effets de comédie, avec cette différence que les amis, les parents et les subordonnés du colosse auront lieu d'en trouver le sel quelque peu amer.

Eh bien! en France, ce personnage existe, et nous lui tenons tous d'assez près pour subir le contre-coup de sa modestie intempestive.

Il a un système musculaire représenté par huit millions d'électeurs, dont quatre ou cinq cent mille sont dressés au maniement du fusil et du canon, et un système nerveux composé d'une nuée d'agents de police et de dépositaires innombrables de l'autorité sous toutes ses formes. Des milliers de préfets, de sous-préfets, de maires, de gardes-champêtres forment ses membres. Il a autant d'yeux qu'Argus, et une ouïe aussi merveilleuse que celle du fameux Fine-Oreille des *Contes des fées*, de Mme d'Alunoy, lequel en se couchant contre terre entendait pousser l'herbe. Quand il parle, sa voix retentit par delà les montagnes et les mers.— Fronce-t-il les sourcils? On décrète des levées extraordinaires en Allemagne, et l'Angleterre double sa dette. — Sourit-il? L'Europe arme en silence.

Il a encore un sénat aussi ferme qu'un roc,

Capitoli immobile Saxum!

contre lequel vient mourir le flot des pétitions.

Il a un Corps législatif compacte qui arrête, comme un mur d'airain, tous les amendements de l'opposition.

Digitized by Google

Il a M. Paulin Limayrac et le *Petit Moniteur*.

Il a enfin M. Sainte-Beuve, qui le caresse doucement avec une plume de velours, et ne montre ses griffes qu'aux « hommes de parti. »

On a prêté, même au gouvernement, l'intention de transformer le grand critique en sénateur. Ç'aurait été une faute pour plusieurs raisons. D'abord M. Sainte-Beuve n'est pas orateur : c'est un stratégiste qui trace des lignes de circonvallation et qui creuse des tranchées! Il est toujours enveloppé et couvert. A la tribune, il faut livrer bataille, et la nature, qui lui a prodigué tant de dons divers et rares, ne l'a point créé pour la lutte en rase campagne. Ensuite, M. Sainte-Beuve, auxiliaire précieux à ses jours et à ses heures, doit marcher suivant son inspiration, l'arme à volonté. Il y a chez lui de l'enfant malicieux, la discipline lui sera toujours odieuse. C'est un allié utile, mais si vous lui donnez droit de cité, il ne vous apportera aucune force, et vous verrez bien vite qu'il a l'humeur indépendante, le dévouement intermittent. — Appuyez-vous sur lui, il sera écrasé.

Pour en revenir à mon point de départ, je disais donc que le gouvernement a trop de modestie, et que nous devrions tous nous réunir pour lui affirmer qu'il est de bronze, qu'il a tort de montrer une prudence excessive, de prendre tant de précautions contre des dangers qui pourraient menacer Trottin, mais qui, certes, ne devraient être qu'un jeu aux yeux d'Hercule.

Quand un peuple a le bonheur de posséder un gouvernement fort, il faut, du moins, que ce gouvernement ne se pique point d'une modestie qui donne parfois à ses agents les allures tracassières de la faiblesse, car alors le bonheur des gouvernés serait tout à fait mélangé, puisque ces heureux mortels se verraient à la fois compromis par la force et ballottés par le caprice.

N'est-ce pas la modestie seule qui, en l'an de grâce 1865, a fait refuser aux étudiants en médecine l'autorisation de former une association, comme si de l'association de quelques centaines de jeunes gens, qui n'ont aucune action sur l'opinion publique, et que leur âge, « l'occasion et l'herbe tendre » entraîneront toujours du côté du plaisir, il pouvait naître un danger quelconque pour la paix publique et le salut de l'État?

N'est-ce pas la modestie, une modestie exagérée, qui poussait hier encore un préfet de l'Aude à refuser l'autorisation légale à une société chorale dite : *Orphéon de Narbonne?* — ORPHEON DE NARBONNE! Voilà pourtant deux mots dont l'union ne rappelle en rien les mauvais jours de la Révolution. — Pourquoi cette interdiction? Au premier abord cela bouleverse.— Est-ce parce que M. Courot, le président futur de la future société chorale avait été candidat de l'opposition aux dernières élections? — « Qu'ils chantent, pourvu qu'ils payent, » disait Mazarin, qui se savait fort parce qu'il se sentait indispensable. M. le préfet de l'Aude, qui se croit peut-être moins indispensable, préfère qu'on paye... sans chanter.

Grâce à cette modestie invétérée, les cours *libres*, ainsi appelés sans doute de ce que l'administration serait *libre* de les fermer si elle le jugeait convenable, devenus en province de simples succursales des cours universitaires, n'ont obtenu d'exister à Paris que par une heureuse exception.

Digitized by Google

Et quelle existence encore que ce semblant d'existence! Chaque parole qu'on y prononce doit passer par trois cribles administratifs, celui du ministre de l'instruction publique, qui ne laisse passer que le bon grain; celui du ministre de l'intérieur, qui ne laisse passer que le petit grain; celui du préfet de police, qui ne laisse rien passer du tout, et c'est là ce qu'on sert enfin au public! — Croit-on réellement que « l'ère des révolutions va se rouvrir, » si par hasard un acteur de la Comédie-Française lit *Hernani*, ou si M. Jules Clarétie raconte en termes sentis et modérés, mais non empruntés au *Moniteur*, le véritable caractère des funérailles de Béranger?

Il est à croire, cependant, que ces dangers ne sont pas aussi dangereux, puisque souvent on revient sur des mesures qui ne se pourraient justifier que par des nécessités de salut public.

M. Taine, par exemple, destitué la veille, réintégré le lendemain, menace-t-il, oui ou non, l'avenir de notre armée, sape-t-il les bases de la Constitution en interrogeant les élèves de l'École Saint-Cyr sur la langue allemande et l'histoire? — Oui, hier, non, aujourd'hui. — Oui, d'après M. le maréchal Randon, non, d'après M. Duruy, une Excellence honnête et bien intentionnée, dont les intentions généreuses et vraiment intelligentes obtiennent parfois l'honneur d'une insertion au *Moniteur*, sans que cela tire à conséquence.

Même spectacle au sujet de la *Revue française* supprimée judiciairement et continuant de paraître, grâce à une tolérance à laquelle on ne nous a pas accoutumés, et qui nous causerait une satisfaction sans mélange, si l'administration, après avoir prodigué ses rigueurs à la presse, essayait enfin d'une autre méthode, et s'avisait de lui prodiguer sa bienveillance. Mais le temps des miracles est passé, et la *Rive gauche*, supprimée également, — sans espoir de retour, — et l'*Union de l'Ouest* suspendue pour deux mois, nous font trop craindre qu'il n'y ait là qu'une bonne action isolée.

Puisque je parle des journaux, je dois annoncer aussi le réveil du *Nain-Jaune*, sortant de la tombe où M. Théophile Silvestre et la politique l'avaient conduit à la fleur de son âge. J'ignore si sa nouvelle existence produira des fruits plus savoureux que l'existence éphémère du *Club*, mais sa mort, à coup sûr, aura été un excellent enseignement. Elle aura prouvé qu'il y a encore quelque respect humain en France. — Le sentiment public, en effet, s'est blessé, lorsqu'il a vu la politique, — une chose sérieuse et profondément grave, même quand elle tourne au bouffon par les palinodies et l'insuffisance de ceux qui s'en mêlent, — mise dans un état de promiscuité réglée avec la littérature du lazzi et des *Cocottes*, abritée sous la même enseigne que les *Bruits de coulisses* et des *Nouvelles à la main*, entremêlés du récit des aventures de Rigolboche et des succès anglo-américains d'Amanda. Une seule chose pouvait consoler et consolait les honnêtes gens, c'était de voir ce journal de la facétie, — le *Moniteur* de ces demoiselles, — consacré à la défense du trône et de l'autel, des saines doctrines en un mot, ni plus ni moins que le *Contemporain*, avant son décès.

M. Veuillot aurait pu y écrire.

Quant à l'Académie française, elle aussi, elle nous donne, bon an mal an, une

Digitized by Google

ou deux représentations, dont la haute comédie n'est point absente. — Le mois dernier, la comédie avait deux actes. Elle a obtenu le succès habituel, qu'on ne pourrait proprement appeler un succès d'estime. Le plus grand mérite de la pièce réside dans son dénoûment assez imprévu, et de nature à surprendre une notable fraction du public.

Ce n'est pas l'élection de M. Camille Doucet qui a causé cette surprise, oh! non, mais celle de M. Prévost-Paradol. L'Académie ayant à choisir pour deux fauteuils, entre plusieurs médiocrités et autant d'hommes de talent, a fait la part du feu, je veux dire du talent! — Cela a causé quelque sensation. Hâtons-nous d'ajouter, à la vérité, que l'homme de talent fut admis par suite d'une transaction politique où les considérations du mérite littéraire n'avaient heureusement aucune part : les personnes graves, comme l'Académie française, ne se démentent jamais sans des motifs de la plus haute importance. — Constatons encore que M. Prévost-Paradol était le plus jeune des postulants, que malgré l'éclat de sa carrière, cette carrière commence seulement, et que l'Académie devrait être plutôt une récompense, la consécration suprême d'une longue vie vouée à la culture des lettres, qu'un encouragement aux débuts remarquables d'un homme dont la plume nous réserve, sans doute, pour un long avenir, des œuvres où la profondeur des idées s'ajoutera de plus en plus à l'élégance de la forme, à la grâce d'un esprit fin et vraiment français par quelques-unes de ses rares qualités.

Après les articles excellents qu'on a écrits sur la mort de Cobden, je ne parlerai pas de cette perte qui a causé une sensation si profonde et de si vifs regrets dans le monde entier, si la *Presse* n'avait, à cette occasion, paru encadrée de noir, en s'écriant par la bouche de M. E. de Girardin : « Aveugle est la mort! Au lieu de prendre lord Temple Palmerston, qui est né en 1784, qui a conséquemment quatre-vingt-un ans, et qui personnifie une politique plus vieille qu'il n'est âgé, la mort a enlevé sir Richard Cobden qui était né en 1804, et qui n'avait que soixante et un ans. »

La mort est aveugle, tout le monde en convient! c'est même une infirmité qu'elle partage avec l'Amour et la Fortune. — Est-elle sourde? — On le dit. — Que lord Palmerston se rassure donc, car elle ne pourra ni lire ni se faire lire le journal où l'on morigène ses oublis et sa précipitation. Cela convertira peut-être le ministre anglais à l'une des thèses favorites du journaliste français, je veux parler de l'impuissance de la presse, qui se trouvera, cette fois sans doute, pleinement démontrée.

M. Thiers a réservé, lui, une autre surprise au public. Je veux parler de son discours en faveur du pouvoir temporel et de l'union intime de l'Église et de l'État. — Ç'aura été là aussi un grand enseignement dont nous devrons garder le souvenir et faire notre profit.

M. Guizot, pape-protestant, et M. Thiers, voltairien ultramontain, éclairent d'un jour rétrospectif dix-huit ans de règne, et nous apprennent, à leurs dépens plus qu'aux nôtres, combien le monde nouveau qui s'agite dans les mailles serrées d'une constitution perfectible, mais économe de sa perfectibilité, poursuit

Digitized by Google

un idéal plus complet et plus radical que le monde qui prit, au sortir du premier empire, quelques priviléges précieux pour la liberté.

Quant aux trente-six millions de catholiques que M. Thiers a évoqués dans son manifeste, quelle plaisanterie! — Oh! statistique, voilà bien de tes tours! — Ces trente-six millions font un effet admirable dans un discours, mais, en réalité, que représentent-ils? — Trente-six millions de marmots âgés de huit jours qu'on a baptisés, malgré leurs cris, en les aspergeant d'eau bénite. Mais de ces marmots, devenus hommes, combien en reste-t-il qui soient réellement catholiques, et qui s'intéressent aux propriétés territoriales du pape? C'est ce qu'il importerait de savoir, et, si on le savait, de combien de millions faudrait-il diminuer ce fameux total qu'on se passe de la tribune du Sénat à la tribune du Corps législatif, pour les besoins de la cause?

Dès à présent, comme je me trouve englobé dans les trente-six millions, en vertu d'un baptême pour lequel je n'eus pas de consentement à donner, j'engage M. Thiers à modifier son chiffre en ce qui me concerne, et à le réduire de trente-six millions à trente-cinq millions neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf.

Je ne veux point contribuer, même dans une addition, au maintien du pouvoir temporel.

Il me reste bien peu de place pour parler des théâtres, et cependant la question dramatique en demanderait beaucoup, si elle devait être traitée selon son importance réelle. Il y aurait là d'excellentes choses à dire et en grande quantité, et il est à regretter que MM. les critiques du Lundi apportent si peu de conscience et de sincérité dans leurs comptes rendus hebdomadaires.—Le décret qui a proclamé *la liberté des théâtres* n'a pas produit les résultats immédiats qu'on en attendait, mais il aura, du moins, rendu visible, aux yeux des moins clairvoyants, la piteuse façon dont les hommes du métier entendent l'exploitation théâtrale, il aura montré quelles puissantes racines la routine et les préjugés ont poussées dans le cerveau des directeurs, jusqu'à quel point la production dramatique est restée embourbée dans l'ornière des vieux procédés et des rengaines passées de mode.

Tout a marché depuis trente-cinq ans avec une vitesse prodigieuse ; le théâtre seul, grâce à l'autocratie de quelques *faiseurs*, à la timidité et à la paresse d'esprit de quelques directeurs, et au défaut d'entente des jeunes talents qui auraient pu renouveler un genre usé jusqu'à la corde; le théâtre, dis-je, n'a suivi ce mouvement que de loin, et la plupart des pièces se coulent encore, à l'heure qu'il est, dans des moules qui datent d'un demi-siècle.

Mais ce sont là, je le répète, de gros problèmes que je ne saurais aborder aujourd'hui. Pour le moment, je dois me contenter d'établir le bilan rapide des œuvres qu'on joue avec ou sans succès sur les scènes parisiennes.

A la *Comédie-Française*, *Maître Guérin* poursuit le cours de son succès mérité, et pendant les jours d'intervalle on représente un petit acte de MM. Alphonse Daudet et Ernest Lépine, intitulé : *l'Œillet blanc*. C'est une bluette sans conséquence, mais non sans prétention. La direction redoutant sa fadeur a eu recours

Digitized by Google

au piment du *travesti*, et Mme Victoria Lafontaine s'est dévouée à ce sauvetage. Les deux auteurs avaient débuté, il y a peu de temps, à l'*Odéon*, avec la *Dernière Idole*, un drame en un acte également. Qu'ils y prennent garde. S'ils recommençaient, on pourrait les accuser de manquer de souffle. Les portes de tous les théâtres étant naturellement ouvertes à deux battants à des jeunes gens aussi officiels que ces messieurs, on ne devrait s'en prendre qu'à eux s'ils ne renonçaient pas aux églogues sentimentales pour aborder enfin la comédie de mœurs ou le drame véritable.

L'*Odéon* marche de succès en succès. Après le *Marquis de Villemer*, voici *Madame Aubert* de M. Édouard Plouvier. Je ne parle pas de la pièce de M. Pailleron. Le premier mouvement étant presque toujours bon, il s'ensuit que le *Second Mouvement* est presque toujours mauvais, et le gendre de M. Buloz a confirmé la règle, sans toutefois y faire exception. — Je ne prétends pas, du reste, que *Madame Aubert* soit de son côté une pièce admirable de tous points, mais elle a un mérite littéraire incontestable, des situations dramatiques, du feu, de la passion, et elle plaît au public. — Le jeu des acteurs y contribue pour sa part, et Mlle Thuillier déploie dans son nouveau rôle les qualités non communes que nous avons applaudies chez elle en plus d'une occasion moins favorable.

Le *Vaudeville* a pris une spécialité que personne ne lui enviera : la spécialité des chutes. Les pièces se succèdent sur son affiche avec un entrain merveilleux. Avant-hier c'était la *Belle au bois dormant* d'Octave Feuillet, hier *Jean qui rit* de MM. Paul Féval et Adrien Robert :

Après l'Agésilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Holà!

Demain ce sera *M. de Saint-Lambert*, par M. Ernest Feydeau.

Les directeurs aux abois ayant besoin d'un véritable auteur dramatique pour désensorceler leur scène douée de « guignon guignonnant, » par quelque fée maligne, se sont naturellement adressés... à un romancier-journaliste. Ce n'est pas d'ailleurs que ces messieurs de la *Société Nantaise* croient au talent dramatique de l'auteur de *Fanny* et du fondateur de l'*Époque*. Leur prêter un pareil sentiment, ce serait les méconnaître cruellement, et je vous assure qu'ils n'y mettent pas tant de malice. Fidèles aux traditions directoriales, ils veulent un nom, voilà tout. Ils l'auront. La pièce passe par-dessus le marché.

Du reste, les journalistes sont fort recherchés, et la *Comédie-Française*, de son côté, monte une pièce de M. Émile de Girardin, dont la première représentation aura lieu, dit-on, sous peu de jours.

Aux *Variétés*, aux *Bouffes-Parisiens*, des farces mythologiques occupent l'affiche avec la *Belle Hélène* et le *Bœuf Apis*. J'avoue que ces plaisanteries à deux ou trois mille ans de distance me paraissent bien froides. Ces mascarades resteront d'ailleurs comme un signe du temps. On se rappellera un jour que, pendant des années, on ne put, ne sut, ou n'osa le plus souvent rire en France avec quelque

Digitized by Google

liberté, que sur le compte de l'Olympe païen, des héros d'Homère, et des Phrynées du quartier Bréda.

Une féerie splendide occupe la *Porte Saint-Martin* pour tout l'été. On a même, à cette occasion, perfectionné le genre en supprimant presque entièrement le dialogue. Néanmoins, dans l'intervalle de deux trucs et d'un rond de jambe, il arrive encore jusqu'au public quelques jeux de mots centenaires, ou un calembour moisi : il faut des ombres au tableau.

L'*Ambigu-Comique* et le *Théâtre du Châtelet* sont voués à l'histoire. Malheureusement M. Hostein, moins bien inspiré que son confrère de la *Porte-Saint-Martin*, a trop prodigué le dialogue et pas assez les décors dans les *Premières pages d'une grande histoire*. Ce qu'on voit ne console pas de ce qu'on entend.

Quant aux *Deux Dianes* de M. Paul Meurice, c'est une pièce de l'école d'Alexandre Dumas père..., moins Alexandre Dumas. Mélingue y trouve un cadre approprié à son talent, et le public du boulevard, enchanté de reconnaître le style, les situations et les surprises auxquelles il est habitué depuis vingt ans, ne se montre pas ingrat envers de vieux amis.

Je n'ai rien à dire du *Palais-Royal*, ni du *Gymnase*, qui ont mis la main sur les *Jocrisses de l'amour* et les *Vieux Garçons*, deux francs succès et deux excellentes pièces, dont l'âge devient trop respectable pour que la critique ait le droit d'intervenir.

Parlerai-je du *Grand-Théâtre-Parisien*, la nouvelle salle ouverte dans la rue de Lyon, sous les auspices de M. Henri Godillot, entrepreneur de fêtes publiques, et de M. Millaut, banquier-mécène? — Cette scène échappe aussi à la critique, mais par d'autres raisons que le *Gymnase* et le *Palais-Royal*. Comme aspect matériel et comme littérature, figurez-vous le *Petit Journal* transformé en théâtre. Les décorations de la salle valent le papier du journal, et le mélodrame qu'on y représente devant les banquettes est en parfaite harmonie avec l'architecture.

La *Gaîté*, en convalescence du *Mousquetaire du roi*, a enfin, après une pâle *reprise*, renouvelé son affiche avec les *enfants de la Louve* de M. Victor Séjour, contre-signé Théodore Barrière, ce qui n'empêche pas M. Harmant de mettre à l'étude *Cadet-la-Perle*, drame en cinq actes de MM. Alphonse Royer et Théodore de Langeac.

Tel est l'état actuel des théâtres parisiens. Le style, la satire de mœurs et la gaieté franche y occupent trois scènes, sur trente où l'on joue tous les soirs. Quelque faible que soit cette proportion, il faut cependant la considérer comme un heureux accident, non pas seulement parce que le talent, l'esprit d'observation et les idées neuves sont une exception partout, mais parce que l'organisation des théâtres, les principes en vertu desquels on les dirige s'opposent le plus souvent à la production de toute œuvre originale et dépassant le niveau habituel.

ARTHUR ARNOULD.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Nouveaux Lundis, par M. SAINTE-BEUVE, tome IIIe, in-18, Michel Lévy. — *Le Trésor épistolaire de la France*, choix de lettres, par EUGÈNE CRÉPET, première série, un vol. in-18, Hachette. — *Correspondance complète de la marquise du Deffand avec ses amis*, augmentée de lettres inédites, précédée d'une histoire de sa vie, etc., par M. DE LESCURE, deux forts volumes in-8, de 600 à 700 pages, avec portraits, Henri Plon. — *Les Voix du silence*, poëmes par VICTOR DE LAPRADE, un vol. in-18, Dentu. — *Les Figures jeunes*, poésies par LOUIS RATISBONNE, un beau vol. in-8, Hetzel. — *La Lyre intime*, poëmes et dédicaces, par ANDRE LEFÈVRE, un vol. in-18, Hetzel. — *Poëmes*, par J.-M. JOUFFROY, un beau vol. in-18, Didier. — *Stances et Poëmes*, par SULLY PRUDHOMME, un vol. in-18, Achille Faure. — *Les premières Larmes*, poésies, par MAURICE DE FOUCAULT, un vol. in-18, Marpon. — *Les Élévations*, par EMMANUEL DES ESSARTS, un vol. in-18, librairie du *Petit Journal*. — *Rhythmes et Refrains*, par PAUL RISTELHUBER, un vol. in-12, Lyon, imprimerie Perrin. — *Poésies allémaniques*, par MAX BUCHON, un petit vol., se vend à Salins et à Besançon. — *Les Pensées tristes*, par ARMAND RENAUD, Hachette. — *Sonnets*, par A. DE FLAUX, un vol. in-8, Michel Lévy. — *Les Poëmes de la nuit; Humouristiques*; *Paulo majora*, par ACHILLE MILLIEN, deuxième édition, Dentu. — *Les Chants du peuple*, par J.-G. PONZIO, un vol. in-18, imprimé à Nimes. — *Épis et bluets*, par PIERRE CAILLET, préface par E. PELLETAN, un vol. in-8, Hetzel. — *L'Age de bronze*, poésies, par LOUIS RAMBAUD, un vol. in-18, Librairie Internationale.

I

La critique littéraire, telle que la comprennent et l'exercent aujourd'hui des écrivains éminents, est une science et un art. Il y faut, pour exceller, outre les études fondamentales d'histoire littéraire et de littérature comparée, outre les qualités essentielles de pénétration et de goût, un génie particulier ni plus ni moins que pour la poésie elle-même. Peut-être n'est-ce que le génie poétique tourné à la réflexion et à l'analyse.

Digitized by Google

M. Sainte-Beuve est le maître et le père chez nous de cette critique nouvelle. Il l'inaugurait, on se rappelle avec quel succès, en ces jours d'espérance où l'on crut à une régénération de la littérature affranchie de la règle classique. L'entreprise n'a réussi qu'à moitié; les chefs-d'œuvre attendus ont continué d'être rares; mais la critique a eu des destinées de plus en plus florissantes. Par une étude approfondie des rapports de la littérature avec les circonstances sociales et politiques, elle est arrivée à faire de l'histoire littéraire l'histoire de la civilisation même. C'est le progrès qu'elle doit à M. Taine. M. Sainte-Beuve, avec son tact divinatoire, s'était appliqué à rechercher l'homme dans l'écrivain, comparant le talent au caractère, sans négliger le milieu social et les circonstances matérielles. Ce qui ressort de ses appréciations, c'est le génie individuel tel que la nature l'a produit, tel que le lieu et le temps l'ont modifié. Avec M. Taine, les œuvres littéraires ne sont guère plus que des résultats, et les hommes de génie des arbres généreux, nés pour porter à leur heure les fruits du sol et de la saison.

On reconnaît la tendance moderne dans son mélange de vérité et d'exagération. Mais si la critique, depuis son renouvellement par M. Sainte-Beuve, a fait, par d'autres que par lui, des progrès comme science, M. Sainte-Beuve est resté le maître de l'art. A ce titre, et grâce à l'autorité acquise par ses travaux, il garde une place à part, et supérieure. Non-seulement il y défend la dignité de l'esprit contre le fatalisme systématique des historiens naturalistes de la littérature, mais il conserve en même temps au goût, à la tradition littéraire, une région élevée où ils puissent continuer de régner au-dessus des modes et des fantaisies. Artiste, il sauve à la fois l'indépendance de l'art et son idéal.

Chaque volume de M. Sainte-Beuve nous le montre grandi en autorité et en liberté. Les défauts de sa première manière, la subtilité, la recherche, ont disparu depuis longtemps pour faire place à cette façon vive et franche, toujours fine et nuancée pourtant, dont il a ravi le secret à nos grands écrivains. Ses jugements ont acquis, avec la maturité, la fermeté qui vient d'une longue pratique des hommes et des choses littéraires. Peut-être on lui pourrait reprocher des formes parfois trop tranchantes. Quand on a réfléchi longtemps sur des questions de goût et de convenance, on est porté aisément à croire son sentiment infaillible, on devient intolérant. Il me semble avoir aperçu quelque trace d'une disposition à l'humeur dans ce troisième volume des *Nouveaux Lundis*. Le maître a des boutades de tempérament qui visent à la grande censure littéraire.

Un trait saillant, tout à l'éloge de M. Sainte-Beuve, c'est la passion avec laquelle il défend encore, en littérature, les opinions de sa jeunesse. Mal en a pris à ce pauvre excellent homme, M. Delécluze, d'avoir été, jusqu'à sa mort, le partisan attardé du faux classicisme et de n'avoir jamais rien compris aux audaces de l'école nouvelle. On ne lui refuse pas pour cela sa part de louange, mais on la lui mesure avec une stricte équité. « Que voulez-vous? On a ses mesures et ses degrés : on est aussi des classiques dans son genre et à sa manière. » Un peu avant, dans un article sur les deux Racine, le critique proclamait, en des pages qu'il faut lire, la beauté de la vie et du mouvement en littérature, au risque d'un peu d'étourderie et d'intempérance, contre les partisans d'une

Digitized by Google

immobile et froide tradition. « Il est, dit-il, des saisons plus ou moins fécondes pour l'esprit humain, des siècles plus ou moins heureux par des conjonctions d'astres et des apparitions inespérées, mais ne proclamons jamais que le Messie est venu en littérature et qu'il n'y a plus personne à attendre; au lieu de nous asseoir pour toujours, faisons notre Pâque debout comme les Hébreux et le bâton à la main. Ce que Virgile a remarqué des semences est vrai des hommes: il faut les trier, les épurer, les agiter sans cesse. Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux; tous les défauts peuvent servir le talent, hormis la faiblesse. On se trompe sur les généalogies littéraires, si on les prend de trop près et comme à bout portant dans le sens apparent et superficiel. Le vrai successeur direct d'un grand homme, c'est son égal et son pareil dans l'âge suivant. Le vrai continuateur de Louis XIV, au point de vue de la France, ce n'est pas Louis XV ni le faible Louis XVI : c'est la Révolution armée et imposant à l'Europe; c'est Sieyès la représentant à Berlin, Bonaparte à Campo-Formio et ailleurs. De même, au point de vue de l'esprit humain, le digne successeur de Racine, c'est Voltaire, qui adorait Racine et le proclamait poëte naturel et divin, une merveille de goût, en ayant, lui, bien autre chose encore que du goût. Le vrai successeur de Voltaire, ç'a été cette pléiade brillante d'historiens et de critiques, honneur de notre temps (Thiers, Thierry, Guizot, Fauriel, etc., aujourd'hui Renan). Après le siècle du génie et du goût, on a eu le siècle de l'esprit et de la philosophie; après le siècle de l'encyclopédie, aboutissant à la plus terrible des révolutions qui a remis les fondements de la société à nu, on a le siècle de la critique historique du passé admirablement compris sous toutes ses formes, de l'art réfléchi et intelligent : voilà les vraies successions, les vraies suites, les grandes routes et les larges voies. Ceux qui, comme Racine fils, se croient dans la continuation directe, ne sont que dans un embranchement étroit, stérile, et qui aboutit à quelque bourg sans issue, à une villa endormie. »

Voilà une belle page, pleine et brillante. On peut chercher, on n'en trouvera de pareilles que chez les meilleurs et les plus achevés en art. Une suite d'images et de pensées, qui, détachées, pourraient figurer dans un livre de maximes, tant l'empreinte en est vive et bien déterminée, et qui, réunies, forment un collier de médailles, n'est-ce pas un beau joyau? Il y en a souvent de ce genre dans le riche écrin de M. Sainte-Beuve. Quant aux sujets traités dans ce nouveau volume, ils vont de la littérature à l'histoire et de l'histoire à la littérature. L'auteur y parle de Chateaubriand, de Jean Racine et de Louis Racine, de M. Thiers, de Napoléon à Waterloo et à Sainte-Hélène, de Charles-Quint à Yuste, des Saints Évangiles, de Gœthe, d'André Chénier, de l'ancien théâtre français à propos d'un mystère où paraît Jeanne d'Arc, des Mémoires de Foucault, intendant sous Louis XIV, publiés par M. Baudry, etc. Sans doute nous aurions à faire plus d'une réserve au sujet des opinions historiques ou littéraires de M. Sainte-Beuve; mais, si loin qu'il nous fût permis de le suivre dans ses discussions critiques, il nous faudrait admirer toujours son esprit et son style.

Nous retrouvons le nom de M. Sainte-Beuve cité, avec l'honneur qui lui est dû, dans l'avant-propos du *Trésor épistolaire* de M. Crépet. L'auteur de ce recueil n'a

Digitized by Google

pas craint de reconnaître hautement ce qu'il devait au critique éminent dont les *Causeries* et les *Portraits* lui ont fourni bien souvent la matière des notices dont il a accompagné son choix de lettres. « La nécessité de recourir sans cesse à lui, dit-il, était si absolue, si fréquente, que le lecteur ne trouvera parfois dans notre travail qu'une réduction au trait des portraits si finement tracés par ce pinceau magistral. » M. de Lescure, dans son étude sur Mme du Deffand, rend également témoignage de la manière *exquise* dont il a parlé de cette femme célèbre. Pour ne parler que des figures françaises (il faut dire que M. Sainte-Beuve y réussit mieux qu'aux figures étrangères), on peut regarder la galerie qu'a peinte M. Sainte-Beuve comme une véritable histoire littéraire de la France, la plus vraie, la plus piquante, la plus variée, la plus amusante et instructive à la fois. Outre les mille articles signés de son nom, une part d'honneur lui revient dans les travaux qu'il a, directement ou indirectement, suscités. Les hommages rendus à M. Sainte-Beuve par ceux qui s'occupent des mêmes études attestent l'étendue et la fécondité de son influence; une telle influence est la plus haute marque du talent.

Le Trésor épistolaire de la France est, comme son titre l'indique, un choix de pièces empruntées à un genre de littérature où l'esprit national s'est produit de tout temps avec une excellence particulière. Le choix commence au XVIe siècle, et s'arrêtera aux derniers morts des écrivains célèbres de notre temps. Un volume, sur deux, a paru; cette première série va du XVIe au XVIIIe siècle: elle comprend une cinquantaine de noms, depuis François Ier et Marguerite de Valois jusqu'à Fénelon et à Mme de Grignan. Des notices très-bien faites, d'une sobriété élégante, nous donnent, sur la vie et les mœurs des écrivains ou personnes illustres, ce qu'il est nécessaire d'apprendre ou de se rappeler. M. Crépet a le goût et l'art de ces sortes de recueils choisis; il en a donné un des poëtes français qui rassemble les chefs-d'œuvre de notre poésie depuis les origines jusqu'à nos jours. Je ne connais que de réputation cette anthologie française; mais j'ai parcouru avec un grand charme la première série du *Trésor épistolaire*. Le choix des lettres m'a paru intelligent, délicat, seulement trop restreint. M. Crépet, contraint par l'étroitesse de son cadre, ne donne qu'un trop petit nombre de lettres de la même personne. A peine a-t-on commencé de s'intéresser à elle et de la connaître qu'il faut déjà passer à une autre. Le changement, sans doute, est chose agréable, mais un peu d'habitude et d'intimité aurait aussi sa douceur.

Peut-être M. Crépet n'a pas été le maître de donner plus d'ampleur à sa collection épistolaire. Il aurait pu du moins en retrancher les maîtres du genre, ceux dont les éditions se succèdent et se répandent, afin de réserver toute la place aux moins connus, à ceux qu'on a moins d'occasions de lire. Que fait là, je vous prie, Mme de Sévigné, représentée par quatre lettres? Quatre chefs-d'œuvre, je le veux; mais, pour cela même, chacun les sait à peu près par cœur; et je gage qu'il n'y aura guère de bibliothèque où ira le Trésor de M. Crépet, où il ne rencontre un exemplaire des Lettres de Mme de Sévigné. Il en est de même des Lettres de Voltaire dont M. Crépet voudra sans doute nous donner aussi un choix dans sa seconde série. Ce n'est pas que je n'aie eu beaucoup de plaisir à relire la lettre sur le

Digitized by Google

mariage de Mademoiselle, celle sur la mort de Vatel, etc.; et, dans ce moment, en me redisant à moi-même : « Tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté, » je me sens si parfumé et si enchanté de ma lecture que je suis tout près de trouver que j'ai tort. Que M. Crépet me pardonne si je lui ai fait une mauvaise chicane; on n'est pas critique pour trouver tout bien.

Je ne vois pourtant trop rien à redire à la *Correspondance de la marquise du Deffand* publiée chez Plon par M. de Lescure. La typographie élégante, le texte correct, les portraits authentiques et finement gravés de Mme du Deffand et d'Horace Walpole; l'étude si pleine d'intérêt sur la vie, le salon, les amis, les lettres d'une des femmes les plus célèbres du siècle dernier ; les notes copieuses, les appendices, les tables, tout concourt à faire de cette première édition *complète* de la correspondance de Mme du Deffand un recueil précieux, qui manquait à notre littérature ; tout témoigne des soins sérieux et intelligents que l'éditeur et son imprimeur ont donnés à l'envi à cette publication. Mme du Deffand méritait les peines qu'on s'est données pour nous la rendre tout entière. Ce ne pouvait être qu'une femme de grand esprit à qui Voltaire écrivait : « Les charrues qui fendent la terre, les troupeaux qui l'engraissent, les greniers et les pressoirs, les prairies qui bordent les forêts, ne valent pas un moment de votre conversation. » Il est vrai qu'elle n'avait, comme elle le dit elle-même, « ni tempérament, ni roman » ; ou du moins elle croyait n'avoir ni l'un ni l'autre dans le long ennui où la laissèrent dormir et vieillir ses premières liaisons. On sait comment la passion devait s'éveiller en elle, à un âge où, d'ordinaire, toute flamme est depuis longtemps éteinte sans retour. L'expression de cet amour tardif est une des curiosités psychologiques de cette correspondance. L'amie septuagénaire d'Horace Walpole, écrivant, la vieille aveugle saisie du frisson divin dans ses ténèbres, ces lettres fiévreuses par lesquelles elle trompait ses insomnies, se souvenait-elle d'avoir raillé autrefois les rêveries au clair de lune de ce pauvre président Hénault, qui pourtant n'était pas un rêveur? L'ennui qui l'avait dévorée jusque-là, n'est pas moins curieux à étudier : c'est le mal d'une société en décadence et en désarroi, qui, sans foi et sans amour, égoïste, blasée, descend en raillant vers sa ruine, et croit échapper par le dédain, par l'ironie, aux tristesses du présent et aux appréhensions d'un avenir sinistre.

Les lettres de Mme du Deffand et de ses amis forment trois groupes principaux. La correspondance avec le président Hénault renferme force détails et anecdotes sur la société du temps; le sentiment y tient peu de place; les deux amants s'y entretiennent conjugalement de leur santé, s'y font des confidences sur leurs digestions; l'esprit sauve tout. La correspondance avec Voltaire a un attrait plus élevé. Le patriarche des philosophes y répand cette fleur légère de bon sens et d'esprit qu'il a laissée sur presque tous les écrits tombés de sa main, en particulier sur ses lettres. Voltaire vante la paix de sa retraite aux Délices. « Si j'osais, dit-il, je me croirais sage, tant je suis heureux. » Il avertit sa correspondante et touche avec discrétion a son mal chronique, lorsqu'il écrit : « Pour avoir du plaisir, il faut un peu de passion ; il faut un grand objet qui intéresse, une envie de s'instruire déterminée qui occupe l'âme continuellement : cela est difficile à trouver, et ne se

Digitized by Google

donne point. » Il formule en courant des jugements littéraires qui ne sont pas toujours exempts de caprice. Mme du Deffand est pour lui une digne partenaire. Malheureusement plusieurs des lettres qu'elle lui adressait sont perdues. Le nouvel éditeur n'a cru devoir donner des lettres de Voltaire à la marquise que celles qui répondaient aux siennes qui sont restées. Les lettres à Walpole sont ce qu'il y a de meilleur de Mme du Deffand; ailleurs, elle n'a donné que son esprit; ici elle commence par donner son cœur; et quand cette explosion inattendue de sentiment est refoulée par l'ingrat qui craint le ridicule, elle donne plus d'esprit que jamais, comme par une coquetterie désespérée. Cette correspondance remplit de son intérêt les dernières années de Mme du Deffand, de 1766 à 1780; bien que les lettres de Walpole n'y figurent pas, elle fait à elle seule plus de la moitié de la correspondance complète dans l'édition de M. de Lescure. L'éditeur ayant conservé l'ordre chronologique, on peut dire que l'intérêt de sa publication va croissant de la première page à la fin.

Mme du Deffand, cette femme longtemps si entourée, et qui avait tant besoin de l'être, mourut dans l'isolement; elle s'éteignit dans l'ennui qu'elle avait toujours redouté et fui de son mieux. Sa dernière lettre à Walpole est du 22 août 1780, deux mois avant sa mort. Elle lui fait ses adieux. « Vous me regretterez, lui dit-elle, parce qu'on est bien aise de se savoir aimé. » Mme du Deffand est, avec son ami Voltaire et avec celle que Walpole appelait *Notre-Dame de Livry* (Mme de Sévigné), parmi nos classiques épistolaires. La plupart de ses lettres sont des chefs-d'œuvre d'esprit, de grâce et de naturel. Elle a de plus le mérite de nous très-bien servir à connaître son siècle; et M. de Lescure nous y aide à son tour par son étude, dont nous n'adoptons pas toutes les opinions, mais dont nous prisons fort les renseignements. Une notice sur les éditions précédentes de Mme du Deffand complète son travail. N'oublions pas de dire que cette nouvelle et charmante édition offre deux fac-simile, l'un d'un billet de Mme du Deffand, l'autre d'une lettre d'Horace Walpole.

II

Parlons maintenant de vers. Je ferai comme le vanneur de blé du poëte Joachim du Bellay : tout en vannant mon grain, « par la chaleur du jour, » j'offrirai à la « troupe légère » des vents, des « violettes, des lis et des fleurettes, » de « vermeillettes roses, et des œillets aussi. » Nos poëtes m'ont fourni ces fleurs que les vents n'effeuilleront pas toutes; fleurs du printemps de poésie, éclos cette année avant l'autre.

L'été frappe à la vitre avec son doigt vermeil :
Ouvrez votre maison et votre âme au soleil!
C'est Dieu dans ces clartés, c'est Dieu qui vous invite;
Allons sur ces hauteurs lui rendre sa visite;

Digitized by Google

Dans l'ombre et dans le bruit nous vivions agités;
Montons! loin des rumeurs et des obscurités.
La campagne sourit, lumineuse et tranquille,
Et son calme fait honte aux fureurs de la ville;
La paix de ces beaux lieux envahit tous les cœurs,
Il n'est devant ce ciel ni vaincus ni vainqueurs.
Qu'il est bon d'écouter, au sortir des querelles,
Ces mille voix des champs, si bien d'accord entre elles;
D'entendre la nature, aux pieds de son auteur,
Parler sans interprète, et sans contradicteur!
C'est là qu'il faut s'enfuir pour se trouver soi-même,
Libre de qui vous hait, libre de qui vous aime,
Accompagné du juge et des témoins secrets
Et docile à subir leurs intimes arrêts.

J'ai pris ces vers au hasard dans le nouveau volume de M. de Laprade, au début d'une pièce qui a pour titre : *La trêve de Dieu.* Ils nous annoncent que l'auteur des *Voix du silence* (c'est le titre du livre) a repris, pour un moment, le chemin des sommets d'où son regard aime à planer de haut sur les choses de la terre. Après avoir fait vibrer, de la forte manière que vous savez, la corde d'airain qu'il avait naguères ajoutée à sa lyre, il revient à la corde d'argent, dont sa jeunesse a tiré jadis des accords si harmonieux. Elle n'a pas été rebelle sous ses doigts; et voici que la corde d'or aussi résonne à son tour: entre les voix de la nature, la voix du cœur se fait entendre. Je ne sais si je me trompe; il me semble qu'il y a dans ces nouvelles poésies de M. de Laprade une sorte d'attendrissement qui leur donne un charme inattendu. Durant son passage à travers les villes, il semble que l'élément humain ait peu à peu pénétré la sévère écorce de ce poëte des bois; de retour en ses déserts, il y voit flotter des formes légères qui, jadis, ne hantaient guères ses rêves. Dans les forêts où il errait seul, sa harpe à la main, comme un barde druidique, les vieux chênes se sont ouverts, des nymphes sont sorties de leurs troncs, elles dansent sur la pelouse....

N'ayez peur! Le poëte des mâles amitiés, des saints devoirs, des hautes extases et des fières colères, n'accueillera jamais que de chastes inspirations. Lisez la *Tour d'ivoire*, la pièce principale du nouveau recueil. On dirait l'hymne d'un pieux troubadour à sa dame céleste. Noble et charmant poëme! A travers ses alexandrins réguliers, passent des chansons ailées, rapides, aux rhythmes divers, capricieux, comme des vols d'oiseaux dans les grandes forêts.

Dans *Le dernier druide*, M. de Laprade a retrouvé avec bonheur la note austère. J'aime encore mieux *Un entretien avec Corneille*. Le caractère du poëte est tout entier dans cette poésie; les grands et fiers sentiments de l'antique honneur, du devoir domestique, du noble exemple à laisser, y respirent du premier au dernier vers, et le style en est mâle et pur comme l'inspiration. Dans les deux pièces, *Resurrecturis*, *A des martyrs*, l'éminent poëte a rencontré les plus nobles accents pour l'héroïque et chère Pologne :

Digitized by Google

Tôt ou tard la justice à ce monde s'impose;
Un vengeur imprévu naît à la sainte cause.
Peut-être que ce soir, au milieu des éclairs,
Un autre Labarum paraîtra dans les airs...
Et le bourreau lui-même, étonné de sa chute,
Tendra sa main sanglante au Dieu qu'il persécute;
Et brisant le sépulcre où dort la liberté,
Le grand peuple martyr sera ressuscité.

La forme, chez M. de Laprade, est sévère et large, tantôt ferme et précise, tantôt flottante à grands plis; elle n'a rien des miévreries contemporaines. M. de Laprade est de l'école de Lamartine pour l'inspiration et pour la facture des vers. Il est parmi nous le dernier représentant de cette grande poésie, puissante et harmonieuse en ses libres élans, dont on a dû la révélation au chantre d'Elvire. On veut aujourd'hui des contours plus nets dans des sujets mieux déterminés; on restreint ses cadres pour mieux composer ses tableaux et raffiner sa peinture.

Les figures jeunes, de M. Louis Ratisbonne, sont parmi les essais les mieux réussis dans ce genre qui plaît maintenant au public. La touche est vive, le pinceau brillant, les sujets sont variés, les formes variées, les compositions agréables. Il y a là des sonnets bien tournés, des légendes bien contées; il y a de l'art, du mouvement, de l'harmonie, de la couleur. Voici un sonnet qui ouvre on ne peut mieux le volume; il a pour titre : *La Source*, et est adressé à M. Ingres:

Le génie a frappé : le rocher s'est ouvert.
Elle apparaît debout dans sa beauté divine
La blanche, immaculée, incomparable ondine,
Les pieds sur le bassin bordé de cresson vert.

Son bras s'arrondissant sur sa tête enfantine
Tient l'urne d'où l'eau coule au milieu du désert;
L'innocence, pareille à cette eau cristalline,
Coule de ses yeux bleus sur son corps découvert.

O Vénus de quinze ans, pure comme une étoile!
Marbre frais que le peintre a sculpté sur la toile!
Quel sang joyeux frémit sous tes membres luisants?

O Grâce adolescente, ô vivante harmonie,
O Vierge! N'es-tu pas la source du génie
Qui verse la jeunesse à ses quatre-vingts ans?

Bien pensé, bien dit. *Ut pictura poesis.*

Dans *Le supplice du bourreau*, le jeune poëte a peint un bourreau qui, vainement acharné sur sa victime, ne peut parvenir à lui ôter la vie. Frappée et refrappée, elle n'a plus forme humaine, qu'une voix sort encore des débris san-

Digitized by Google

glants. Le mot de cette allégorie est dans le dernier vers de l'étrange et poétique légende :

Il ne peut s'arrêter : il ne peut achever !
Il ne peut consommer sa tâche épouvantable,
Et toujours il entend cette voix formidable
D'un cadavre au ciel s'élever.

A la fin le bourreau défaille ; sa main tombe.
La jeune fille alors, étendue au tombeau,
Se lève, prend un fer et frappe le bourreau :
La Pologne sort de sa tombe ! ! !

M. Ratisbonne chante aussi l'Italie ; il est le poëte inspiré de la liberté des peuples :

O peuple italien ! Il s'accomplit, ton rêve.
L'aloès odorant, l'arbre surnaturel
Ne fleurit qu'à cent ans, etc.

Comme M. de Laprade, il rend son hommage à Corneille. La pièce a pour titre : *Au pays des âmes*. Un jeune homme, plein de l'esprit du grand poëte, et pendant sa vie combattant des saintes causes, y fait en mâle et fier langage l'apothéose du droit et de la liberté. Il est rare que ces dieux-là ne récompensent pas celui qui leur sacrifie avec un juste sentiment de leur grandeur. Les idées généreuses grandissent le talent ; elles ont élevé le vol et répandront la renommée du poëte qui leur a confié l'honneur de son nom.

Le souvenir d'une apparition pleine de grâce et d'un charme que n'oublieront pas ceux qui l'ont vue durant un passage, hélas ! trop rapide, a inspiré à M. Ratisbonne les vers intitulés : *Il le fallait*[!] Ces beaux vers touchants sont dédiés à M. Émile Ollivier.

« Le premier regard du poëte est pour le monde extérieur. La nature lui est un modèle moins variable, une confidente plus docile et plus commode que l'âme compliquée de l'homme... Mais lorsque le cœur a parlé, lorsque le poëte est descendu dans le tournoi de la vie, au milieu des chevaliers armés en guerre, sous les yeux de celles qui sont le tribunal et la récompense, alors ses propres actes ou même ses espérances non réalisées remplissent son horizon et lui offrent un sujet inépuisable. Il n'écoute plus alors la *Flûte de Pan*, il note les mélodies plus accentuées de la *Lyre intime*. »

C'est en ces termes que M. André Lefèvre explique le changement qui s'est opéré en lui, entre son premier et son second livre de poésies. Le lyrisme a fait place à l'analyse, la rêverie au sentiment ; aux poëmes symboliques tirés de la mythologie ont succédé des romans poétiques tirés du cœur. Non que les mythes anciens ne reparaissent encore, mais ils expriment cette fois des idées humaines,

Digitized by Google

comme dans le poëme intitulé : *le Départ d'Ixion*. Il y a de charmants dialogues à la Lucien entre Mercure et Aphrodite dans le poëme que l'auteur appelle : *Un Mystère;* mais les dieux viennent ici par une précaution du poëte :

Lisez maintenant ce poëme.
J'y traite un délicat problème,
Mais pour éviter tout blasphème,
J'y fais intervenir les dieux.

Voici comment l'auteur procède dans ce nouveau livre. Sous forme de dédicace à un ami, ou à un maître, il explique en quelques strophes l'idée du poëme qui va suivre ; puis vient le récit analytique, divisé en parties variées de ton et de forme. L'ensemble des récits forme une sorte de philosophie poétique de l'amour. Tous les héros de M. Lefèvre sont des amants ; ils aiment, ont aimé, ou aimeront. Les uns sont punis pour s'être mépris sur leur vocation, pour avoir trompé leur désir véritable; ils finissent tristement. D'autres, au contraire, sont récompensés pour avoir obéi à leur loi et placé leur idéal dans des conditions humaines. Tels sont les sujets de plusieurs récits. Dans un très-gracieux poëme, le *Coup de foudre*, un homme « de bonne volonté, » pour parler comme l'auteur, est averti d'en haut que son heure d'aimer est venue. Le poëte dit ici dans la dédicace :

Ami, j'évoque en ce poëme
Les figures des anciens temps;
Mais j'y mets un peu de moi-même
Pour fixer leurs contours flottans.
Sous cette toile où je dessine
Mon page à tête féminine,
Je veux que votre cœur devine
Et respire un souffle vivant.
C'est en vain que la muse jette
Un voile devant sa retraite :
Son ombre même est indiscrète,
Et le voile s'entr'ouvre au vent.

Citer un poëte sera toujours le meilleur moyen de le faire connaître. Voici donc encore un sonnet extrait de ce poëme du *Coup de foudre :*

Je vous le dis, et vous pouvez m'en croire,
Dans ce tombeau gît un mort fortuné.
— Fut-il repris plein de jours et de gloire?
— Non; dans sa fleur la mort l'a moissonné.

— Dans la défaite illustrant sa mémoire,
A-t-il péri vers l'ennemi tourné?
— Non, il est mort au sein de la victoire;
Le ciel jaloux sur sa joie a tonné!

Digitized by Google

Comme il sortait des bras de sa maîtresse,
La foudre en mort a changé son ivresse.
Moi qui passais, j'ai creusé ce tombeau.

Je vous le dis, dût la céleste envie
Comme le sien éteindre mon flambeau,
Pour son trépas je donnerais ma vie!

M. André Lefèvre, doué par la nature d'un vrai talent poétique, est peut-être, parmi nos jeunes poëtes, celui qui cherche le plus sérieusement à rajeunir la poésie, à la conduire dans des voies nouvelles. Sous le rapport de l'art, il y a un grand progrès de son premier livre au second. La couleur avait peut-être plus d'éclat dans le premier recueil; le dessin a incontestablement plus de pureté dans celui-ci. L'harmonie de la Lyre est plus douce, plus variée, plus souple et plus légère que celle de la Flûte; elle exprime avec bonheur les nuances de la pensée et du sentiment. Je reprocherai encore toutefois à M. Lefèvre d'être un peu trop amoureux de ses idées, de les dévider trop longuement, avec trop de complaisance; plus de concentration produirait un effet plus sûr. M. Lefèvre nous paraît mûr, d'ailleurs, pour un grand sujet; il a toutes les qualités ponr réussir dans un grand poëme philosophique ou passionné, ou l'un et l'autre.

Les récentes publications de vers ont fait connaître au public plusieurs noms nouveaux. Pourquoi faut-il que l'un de ces noms, celui d'un poète de talent et d'avenir, de M. J.-M. Jouffroy, soit aujourd'hui gravé sur une tombe? M. Jouffroy, dont une Revue avait publié déjà plusieurs poëmes, entre autres *La Mort de Channing*, n'a pas vu se produire le recueil qu'il avait préparé, et qui paraît aujourd'hui, avec son portrait, par les soins d'une famille en deuil. Des pensées sérieuses, noblement exprimées, témoignent de la valeur morale de celui qui les a tracées; elles font vivement regretter un jeune talent, qui, fortifié par l'étude, mûri par la vie, eut sans doute paru digne de s'asseoir dans le chœur sacré. Ces espérances qu'il faisait concevoir se sont changées en regrets que partageront sans doute, avec ceux qui ont connu personnellement M. Jouffroy, ceux qui liront ses vers.

M. Sully Prudhomme, par son volume de début, a pris place du premier coup parmi les jeunes maîtres de notre poésie contemporaine. Il a de la force, de l'éclat, du jet, du nombre; il est mélancolique et satirique; il excelle à donner à des idées philosophiques un tour aisé et brillant. Il est aussi forcé, dur, violent, et son goût n'a pas toute la pureté désirable. Avec ces qualités et ces défauts, c'est un vrai poëte. Voici une petite pièce qui peut donner une idée de sa manière. Cela s'appelle : *Le vase brisé.*

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Digitized by Google

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde,
Il est brisé, n'y touchez pas.

M. Maurice de Foucault, à qui M. Sully Prudhomme a dédié une de ses poésies, est auteur des *Premières larmes*. Les fleurs écloses sous ces larmes du jeune poëte sont gracieuses et aimables, mais un peu languissantes et pâles. M. de Foucault ne prend pas beaucoup de peine; il écrit ce qui lui vient et trouve, à l'occasion, des vers heureux; mais cela ne suffit pas pour attirer l'attention dans un temps comme le nôtre, peu porté vers la poésie; il faut plus de force et de réflexion.

M. Emmanuel des Essarts est un amoureux de la forme; il est curieux de rhythmes, d'images; il aime l'effet, la poésie matérielle. Tout cela est un peu arriéré. Mais M. des Essarts est jeune, il a du talent, de l'enthousiasme, le culte du beau, de l'art, de l'idéal, de tout ce qui élève et ennoblit la pensée; nous retrouverons dans un autre livre cet adorateur fervent de la beauté plus mûr, plus calme, plus simple, avec ses dons brillants et sa connaissance de tous les petits secrets du langage poétique.

Outre des poésies originales, parmi lesquelles on trouve des sonnets, des rondeaux, et d'autres pièces de genres divers, d'une facilité parfois un peu lâche, M. Ristelhuber nous a donné d'agréables traductions de l'allemand et de l'anglais. On lira avec plaisir ce volume de *Rhythmes et refrains* admirablement imprimé par M. Perrin, de Lyon. M. Ristelhuber est l'auteur d'une traduction en vers du second Faust. On lui doit aussi des traductions d'œuvres de Schiller et de Heine.

A propos de traduction, disons un mot de la troisième édition des Poésies *allemaniques* traduites de Hebel par M. Max Buchon. Poëte réaliste, franc-comtois, à qui l'on doit un recueil de poésies populaires de la Franche-Comté, M. Buchon s'est épris de la littérature populaire de l'Allemagne et de la Suisse. Il a publié, pendant plusieurs années d'exil politique, des traductions de romans faits pour

Digitized by Google

l'éducation du peuple [1]. Sa traduction en vers de Hebel date de 1843. Il y avait bien quelque témérité à tenter de faire passer dans notre langue les familières hardiesses et les poétiques naïvetés du poëte bâlois. Nous ne dirons pas que M. Max Buchon y ait toujours réussi, mais nous recommandons sa tentative. M. Max Buchon est un talent honnête, sincère, généreux, qui mérite l'attention.

M. Armand Renaud, l'auteur des *Pensées tristes*, est un poëte fantaisiste et rêveur. Ses vers vous bercent mélodieusement comme ils l'ont bercé lui-même. Il a beaucoup lu les poëtes romantiques et n'est pas encore arrivé à dégager son originalité de ses admirations et de ses souvenirs. Il y arrivera, n'en doutons pas. Parmi des poésies agréables, j'ai remarqué un petit poëme vigoureusement écrit, qui a pour titre : *Linus et Orphée*.

Je suis bien coupable envers M. de Flaux. Cependant ses sonnets ne méritaient pas ce long silence. M. de Flaux cultive le sonnet comme les amateurs hollandais cultivaient jadis les tulipes, avec un goût exclusif. Aussi a-t-il une collection des plus variées dans ce genre unique. Aimez-vous les sonnets? Voyages, fantaisie, sentiment, descriptions, réflexions, variétés, histoire, M. de Flaux y met tout cela, c'est lui qui nous l'apprend dans son titre même; il y met aussi du talent, de l'art, mais pas toujours assez de poésie.

M. Achille Millien a de bien jolies poésies dans son mince volume. Celui-là varie les formes comme les sujets. Il peint de petits tableaux rustiques avec une touche simple et originale, c'est un paysagiste humoristique; son inspiration est saine et morale. Voici deux strophes d'un beau sentiment sur Théodore Kœrner :

Ame qu'un vil instinct n'avait jamais flétrie!
Avec ses chasseurs noirs dans l'espace emporté,
Quand il frappait le sol de sa terre chérie,
Son amour était sa patrie
Et sa muse la liberté!

Vieux chêne de Wobblin, veille bien sur sa tombe;
Couvre-le comme un dais qui protége un autel!
Toutes les fois qu'ainsi le poëte succombe,
C'est dans la lumière qu'il tombe
Pour se relever immortel!

J'ai réservé pour la fin un groupe de poëtes, de ceux que M. Laurent-Pichat appelle des *poëtes de combat*. L'un, M. Ponzio, l'auteur des *Chants du peuple*, se présente sous les auspices de M. Laurent-Pichat lui-même à qui il a dédié son livre et qui en a écrit la préface. M. Ponzio ne pouvait choisir à son œuvre un plus digne patron. Tout le monde sait comment M. Laurent-Pichat unit la générosité des opinions à celle du talent. Quant à M. Ponzio, nous ne pouvons mieux le louer que par les paroles mêmes de son introducteur : « Le poëte arbore les

[1] Plusieurs romans et nouvelles de Gotthelf, et aussi les *Histoires villageoises* d'Auerbach, traductions publiées en Suisse.

Digitized by Google

couleurs de la révolution, il célèbre les causes généreuses, il chante les nobles idées, il est mûr par le sentiment.» Pour la forme, M. Ponzio est élève de Béranger, il s'est aussi inspiré d'Hégésippe Moreau dont la mémoire a reçu de lui un tribut sympathique. Il a chanté Garibaldi et reçu les encouragements de Victor Hugo.

M. Pierre Caillet, qui se présente à son tour avec une préface de M. Pelletan, est un jeune talent dont le début annonce de la force et promet un avenir. Il en est encore à la phase de l'imitation, c'est une phase à laquelle un poëte né en pleine culture littéraire ne saurait guère échapper. M. Caillet a de la séve, et la vigueur généreuse de ses vers en sauve souvent le prosaïsme systématique. On remarque surtout la pièce de vers qui a pour titre : *le Bœuf*.

M. Louis Rambaud nous apporte plus que des promesses. M. Louis Rambaud s'était fait connaître il y a quatre ans par un volume de vers intitulé *Amara*, où s'annonçait déjà l'inspiration qui éclate dans celui-ci. Forcé de ménager la place, nous laisserons le jeune inspiré se produire lui-même dans le rhythme iambique d'André Chénier et d'Auguste Barbier. Ou nous nous trompons fort, ou le public jugera comme nous qu'il y a un vrai poëte dans ces vers beaux de pensée, de sentiment, et si fièrement jetés.

O lions! ô soldats des batailles futures!
Vous que rien ne peut émouvoir!
Vous qui, d'un pas tranquille, à travers les tortures,
Suivez le sentier du devoir!
Héros prédestinés! choisis par les oracles!
C'est vous, c'est vous réformateurs,
C'est vous dont l'avenir, affamé de miracles,
Attend les bras libérateurs!
A vous sont réservés ses fières entreprises,
Ses triomphes retentissants,
A vous ses horizons limpides où les brises
Se lèveront pleines d'encens!
A vous l'été charmant, les rameaux et les palmes,
Et les moissons grosses d'épis!
Et dans nos jours impurs, si vous paraissez calmes,
Si vous paraissez assoupis,
Si, vous voyant subir froidement leur outrage,
Les vils courtisans du succès
Pensent qu'étant vaincus vous êtes sans courage,
Soldats! soldats! moi je le sais!
C'est un cœur éprouvé qui bat sous vos cuirasses,
Fils des tribuns et des frondeurs,
Vous avez les vertus rares des vieilles races
Et leurs invincibles ardeurs!
. . . . . .
Mais quoi? Quel est ce bruit étrange qui s'élève?
N'entendez-vous rien dans la nuit?

Digitized by Google

Sont-ce des cavaliers qui passent? Est-ce un rêve?
N'est-ce qu'une rumeur qui fuit?
Écoutez! Votre cœur s'émeut, faites-le taire,
Posez l'oreille sur le sol.
Un souffle à peine éclos a caressé la terre
Et frôlé l'herbe dans son vol.
Écoutez! Qu'est-ce encor? Est-ce un chacal qui rampe
Et qui glapit dans le lointain?
Les étendards sacrés tressaillent sur la hampe
Et claquent dans l'air du matin.
Un rayon a glissé dans le ciel diaphane,
L'oiseau chante sous les forêts,
C'est l'heure! Les clairons vont sonner la diane,
Soldats! soldats! tenez-vous prêts!
Il faut que tôt ou tard le destin s'accomplisse,
Et peut-être c'est votre tour,
De lever la bannière et d'entrer dans la lice,
Et peut-être voici le jour!
Allons! sous le bandeau dont votre tempe est ceinte
Resplendit votre majesté.
La lutte est décisive! Allons! la cause est sainte :
Le mot d'ordre, c'est : Liberté!

Tout examiné, ne désespérons pas de la poésie. Comme toutes choses, elle traverse à cette heure une époque d'incertitude, d'essais, d'avortements; mais, en y regardant de près, on voit éclore plus d'un talent qui ne demanderait qu'un peu de sympathie autour de lui pour se développer. Peut-être il se flétrira dans l'oubli. Le public est indifférent à de plus grandes choses que la poésie. Leur culte reviendra, et aussi reviendra l'amour de la muse. Alors sera comprise l'utilité de ce travail ingrat auquel la muse paraît livrée en ce moment, quand éclateront des chants nouveaux sur la lyre plus complète, et l'avenir se retournera peut-être avec regret vers ceux des vrais poëtes de ce temps qui auront chanté sans être entendus.

L. DE RONCHAUD.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

30 avril.

Abraham Lincoln a succombé au plus odieux attentat. Voilà donc où mène l'école de l'esclavage! Son dernier mot est l'assassinat. Ne nous étonnons point qu'elle élève des assassins quand elle n'enseigne que le mépris de la vie humaine. C'est une école de violence et de sang; elle s'écroule dans la violence et dans le sang. Elle a foulé l'esclave, mais elle a corrompu ses maîtres. Elle est une monstruosité, faut-il s'étonner qu'elle produise des monstres? Elle règne par la peur, faut-il s'étonner qu'elle produise des lâches? Lincoln est mort, sa cause est plus vivante, plus forte, plus resplendissante que jamais de justice et de vérité. Il ne lui manquait qu'un noble martyre pour consécration suprême; on le lui a procuré. Désormais, le divorce est accompli entre les auteurs de la rébellion du Sud et les sympathies avouées ou secrètes qu'elle n'a cessé d'exciter. Le cadavre de Lincoln est une barrière que les plus cyniques avocats de la servitude n'oseront franchir. Certes le Sud ne doit pas être déclaré responsable tout entier d'un crime auquel répond par un cri d'indignation le monde civilisé des deux côtés de l'Océan. Mais il faut le dire aussi, l'esprit mortel, l'esprit homicide, l'*institution particulière* est là, et c'est lui qui a fait les meurtriers.

Nous ne voulons pas envisager ici les conséquences politiques de ce fait horrible et l'influence qu'il exercera probablement sur l'issue du litige américain. Mais nous nous devions à nous-même, nous devions à nos lecteurs de commencer cette revue par des paroles qui fissent écho à la voix des honnêtes gens de tous les pays, outragés dans leur respect pour celui qui fut grand, et qui, au regard de la postérité, restera grand parmi eux.

Nous avons eu au Corps législatif notre exposition annuelle des produits de la politique française; exposition très-inférieure, nous en convenons tristement, à celles des pays où les fruits de la discussion mûrissent à l'air libre, et non dans le serre chaude d'un pouvoir discrétionnaire. Quelle abondance, juste ciel! Depuis la peine de mort et la liberté de tester jusqu'à l'enseignement obligatoire et au pouvoir temporel du pape, on n'a rien négligé. Cependant, nous ne savons pas s'il y a des habitants dans la lune.

Digitized by Google

L'adresse a été votée. Elle a triomphé sur toute la ligne, et les amendements de la gauche, comme ceux du tiers parti, — il en est qui croient au tiers parti, — ont défilé devant son front de bataille sans l'entamer. Ils ont eu le sort qu'ils méritaient. Quelle étrange humeur, en effet, de ne pas savoir se contenter de ce qu'on possède? se contenter de peu est la fin de toute sagesse en ce monde. C'est pour cela qu'on a imaginé l'autre. Dans un monde meilleur nous serons meilleurs, et le gouvernement pourra nous accorder la liberté dont nous n'aurons plus besoin. Il n'y aura plus de partis, plus de divisions, nous serons des anges et tous d'accord. En attendant ce couronnement de l'édifice, il est des gens dont l'impatient esprit incline visiblement au pessimisme, des Alcestes politiques dont jamais aucun régime ne tirera une parole d'approbation. Que ne cherchent-ils sur la terre « un endroit écarté, où d'être libéral ils aient la faculté? »

Le monde appartient aux optimistes. Nous avons entendu attribuer cette parole à M. Guizot, qui l'aurait prononcée il y a deux ans, après l'ouï d'un discours de M. Émile Ollivier. Nous regrettons que M. Ollivier ait pris cette parole au pied de la lettre, et qu'il en ait fait définitivement la devise de sa politique.

Nous ne le blâmerons de rien toutefois, car nous le savons sincère.

On ne discute pas d'ailleurs un acte de foi, on a la foi ou on ne l'a pas, et puisque nous faisons crédit au bon Dieu, c'est pour nous presque un devoir d'en user de même à l'égard des providences secondaires qu'il institua pour nous guider dans les ténèbres d'ici-bas.

La nouvelle attitude prise par le jeune et brillant député, a été, avec le second discours de M. Thiers, le résultat marquant des débats à propos de l'adresse. Ce résultat est des deux parts un déplacement, plus apparent que réel toutefois, car les deux orateurs, en prenant ostensiblement des positions qu'on ne leur attribuait pas, que leurs électeurs surtout n'avaient pas cru leur attribuer, n'ont fait que se conformer à leurs tendances respectives.

M. Ollivier qui penchait vers l'optimisme est tombé dans la foi, l'espérance et la charité. M. Thiers, qui penchait vers le pape, a disparu dans un bénitier. Nous croyons que M. Ollivier sortira du ciel de la confiance illimitée; quant à M. Thiers, il a fait une fin et restera ermite. Son discours de l'an dernier sur les libertés nécessaires, et celui fort analogue qu'il a prononcé au commencement de la session présente, semblent maintenant appartenir à un lointain passé. Et voyez le contraste! M. Thiers fait un discours sur la liberté politique, considérée comme garantie de toutes les autres, en réponse à M. Ollivier qui met au contraire la liberté politique après toutes les autres. En revanche, M. Ollivier, répliquant au discours de M. Thiers sur l'Italie, demande énergiquement pour l'Italie et pour les Romains cette liberté qu'il ajourne quand il s'agit de la France; tandis que M. Thiers qui la veut pour la France, la refuse péremptoirement aux Romains et à l'Italie. M. Ollivier vote par courtoisie envers l'Assemblée l'adresse

Digitized by Google

qu'il désapprouve. M. Thiers vote contre l'adresse, mais il défend le pouvoir temporel que couvrent les sympathies de la majorité, auteur de l'adresse. Est-ce assez de chassés croisés, assez de confusion, et pense-t-on que ce soit le moyen de former l'esprit du pays à l'intelligence de la vérité en matière de gouvernement ? Qu'on y prenne garde : c'est quand la fiction règne dans les idées, que le sophisme s'établit et règne dans les mots.

Aujourd'hui les mots détournés de leur acception, au lieu de servir à mettre en lumière quelques simples notions que puissent accepter la raison et le bon sens publics, sont employés à tout obscurcir et à tout embrouiller. Le discours de M. Thiers, à ce point de vue, est une leçon bonne à méditer. Rien de plus clair en apparence, rien en réalité de plus confus. Rapide et net, il semble d'abord qu'il ne souffre nulle équivoque, et qu'il soit comme un miroir qui réfléchit les faits et les arguments sans les altérer dans le moindre détail. Eh bien ! il n'y faut pas regarder de très-près pour s'apercevoir que cette limpidité de langage qui nous séduit réfléchit la plus grande confusion d'idées et la plus pauvre argumentation qu'on puisse imaginer. Cela regorge de non-sens et de contradictions. Au delà des Alpes, la vérité n'est plus la vérité, les faits ne sont plus des faits, le droit n'est plus le droit. M. Thiers, du haut de sa chaire politique, professe l'alliance avec l'Autriche, la conservation à main armée de la papauté temporelle, et la doctrine des petits États, c'est-à-dire la maxime des despotes : désunir pour dominer, diviser pour régner, amoindrir les autres pour être fort. Cette théorie surannée des petits États est celle des petits esprits, et M. Thiers a par là donné sa mesure. Il a la clarté et la célérité du langage, il possède une merveilleuse agilité de discussion, une tactique parlementaire où se résume l'art d'une longue carrière fournie dans nos assemblées : ce qui lui manque, c'est l'élévation et l'ampleur. Son intelligence est de petite envergure. M. Thiers a été ministre, espérons qu'il ne le redeviendra jamais. Il parle en homme qui s'en souvient, et qui veut bien mettre son expérience au service des générations nouvelles. Quand il s'adresse à l'Assemblée, celle-ci doit se croire sur les bancs d'une école primaire, tant on prend souci de ne lui parler qu'une langue appropriée aux facultés les plus rudimentaires. M. Guizot le prenait de plus haut, aussi n'a-t-il jamais réussi qu'à s'imposer. Son rival et son émule d'autrefois s'insinue dans les esprits en ne leur supposant que le *minimum* d'intelligence politique. Cette méthode est celle des bons vulgarisateurs. M. Thiers nous semble pourtant, dans la circonstance, avoir trop peu compté sur la compréhension de ses auditeurs, puisqu'il a jugé devoir les ramener pour ainsi dire jusqu'au berceau. Mais qu'importe, après tout, que M. Thiers défie le sens commun, le droit et l'histoire ? Ils sont plus forts que lui. Le sens commun a eu raison de champions plus redoutables, de Joseph de Maistre, par exemple, et de son livre *Du Pape*. Le droit a fait M. Thiers, ce n'est pas M. Thiers qui l'a

Digitized by Google

fait, et sa cause heureusement a été servie par des hommes qui n'étaient pas des orateurs dilettantes. Pour ce qui concerne l'histoire, on sait les préférences de cet homme d'État, et combien il aime les tambours, le fifre et le canon. Mais où donc M. Thiers a-t-il vu que la France a exercé au dehors son action dans le monde en tant que puissance catholique? Avant 89, sous Richelieu, elle a soutenu les protestants d'Allemagne, elle a contre-balancé sous François Ier la prépondérance de l'Espagne, la seule puissance qui ait véritablement représenté le catholicisme en Europe. Louis XIV a combattu les prétentions du pape et de l'Espagne, et c'est seulement quand son sceptre est tombé en quenouille qu'il a modifié l'esprit de sa politique à l'extérieur. Au surplus, alors même que la propagande catholique eût été notre affaire avant 89, la révolution aurait tout changé. Elle a enfanté la démocratie, dont l'avénement a rendu stérile en France, funeste au dehors, toute autre politique que celle fondée sur les principes de la démocratie. Mais ne parlons pas de démocratie à M. Thiers, pour lequel la maxime *le roi règne et ne gouverne pas* est l'alpha et l'oméga, le passé et l'avenir. M. Thiers ne se soucie pas de voir plus loin; il ressemble à un homme qui fermerait ses contrevents en plein jour, et dans son cabinet allumerait sa petite bougie afin d'y voir plus clair que les autres. Cela nous explique le sans-façon avec lequel il traite les événements, ceux d'hier. Il affirme, dans son tableau de l'Italie avant la guerre, que le roi de Naples était mort laissant la couronne à son fils, très-innocent de ses fautes, et qui ne pouvait avoir la force de résister aux légitimes demandes de son peuple. Il en eut si bien la force, dit M. Marc Monnier [1], que, même après la guerre, il résista toute une longue année, jusqu'au 25 juin 1860. Pour le décider à donner une Constitution, il fallut plus que l'abandon de l'Autriche affaiblie, plus que la pression de la France victorieuse, plus que le bonheur déjà menaçant du Piémont; il lui fallut un fait patent, éclatant, inouï : Garibaldi à Palerme! Alors seulement il céda, mais trop tard.

M. Thiers se trompe donc sur Naples. Est-il plus heureux en Toscane? Le grand-duc, dit-il, « avait abdiqué (toujours avant la guerre) par dégoût des choses » et par amour de son fils.» Nouvelle erreur. Le grand-duc n'abdiqua qu'après la guerre et à cause de la guerre, le 21 juillet 1859. Ce n'est donc pas « le secours » du temps » qui avait « renouvelé le personnel des princes italiens. » L'éminent orateur a pris les effets de la guerre pour les raisons qui auraient dû la prévenir.»

Sauf dans les feuilles cléricales, on n'a pas jugé que les idées de M. Thiers fussent recevables. Cependant, on a prodigué les superlatifs de l'admiration à l'orateur. Nous avons dit notre opinion sur le talent oratoire de M. Thiers, talent incontestable, mais auquel les qualités de premier ordre font défaut. La grande

[1] *Journal des Débats* du 19 avril.

Digitized by Google

éloquence est faite d'une autre trame. Nous n'admettons pas d'ailleurs qu'on prise pour lui-même l'art de la parole. On a du talent, c'est pour le bien employer, pour éclairer les esprits, élever les âmes et fortifier les volontés. Le plaisir de l'oreille ne suffit pas. Il ne suffit pas que ceux qui ont eu l'heur de vous entendre puissent certifier qu'ils n'ont pas éprouvé un moment de fatigue, et que personne n'a bougé, même sur les bancs de l'opposition, tandis que vous débitiez avec un charme inimitable des choses à faire bondir. La fin de l'éloquence n'est pas de faire oublier son propre but. M. Thiers a été charmant, soit, et musical au possible ; c'est une fauvette parlementaire, c'est un rossignol : il est exquis, il est divin, il est tout ce que vous voudrez. Mais sommes-nous au Théâtre-Italien ou bien à la Chambre? S'agit-il de ravir le goût et l'ouïe ou de rendre à nos cœurs le désir de la liberté, à nos esprits la vue du droit? Il nous semble que cette façon de juger met trop peu de différence entre M. Thiers et M^lle^ Patti, et qu'elle sent terriblement la décadence.

M. Émile Ollivier a fait au discours de M. Thiers une bonne réplique, et l'on aurait pu croire en l'entendant qu'il parlait encore au nom de l'opposition, si la gauche par son silence n'avait montré que son parti était pris de considérer comme un pur incident la grave question qui se traitait. M. Émile Ollivier, sur la convention de septembre, a dit qu'elle ne reconnaissait pas le droit des Italiens sur Rome, mais qu'elle ne pouvait méconnaître celui des Romains. Le retrait de nos troupes, selon lui, serait un hommage rendu à ce droit ; il mettrait le pape en tête-à-tête avec ses sujets ; ce que fera le pape, ce que feront les Romains dans cette occurrence, nous n'avons pas à le prévoir ; notre devoir est d'exécuter, quand le terme sera venu, les engagements que nous avons pris.

Voilà bien le sens de la convention, et nous ne comprenons pas que M. Rouher l'ait trahi en donnant raison, non pas à M. Ollivier, mais à M. Thiers. La concession faite à celui-ci par M. le commissaire du gouvernement est énorme, car M. Rouher a déclaré que nous prenions sous notre égide le pouvoir temporel, auquel les Romains auraient seulement la faculté de demander des réformes. Et si le pape les refuse, ces réformes, comme il n'a cessé de le faire, nous rentrerons donc dans Rome pour empêcher une révolution? Nous ne voyons plus dès lors pourquoi la convention de septembre a été faite, — encore moins pourquoi M. Rouher a pris la peine de réfuter M. Thiers avec lequel il est tombé d'accord sur le point capital : la garantie du gouvernement pontifical dans l'ordre civil et politique.

L'honorable M. Guéroult, qui voudrait tourner contre le clergé et les congrégations la liberté, au nom des principes de 89, et faire de la démocratie un catholicisme laïque ayant son orthodoxie et sa doctrine du salut obligatoire : M. Guéroult pense que M. Thiers a divorcé avec la gauche pour devenir le chef du parti clérical. On a généralement trouvé que cette appréciation allait

Digitized by Google

trop loin. On a pu voir cependant que les journaux catholiques étaient fort satisfaits du discours de M. Thiers, et fort peu de l'excellente prose de M. John Lemoinne qui, le premier, a dit sans ambages la vérité sur les théories de l'illustre orateur. Ne nous empressons pas, malgré la jubilation des journaux catholiques, de conclure que M. Thiers a fait maigre le vendredi saint. Dans notre pays (le Français est malin) on peut se montrer tour à tour voltairien et catholique, sceptique et croyant. Le nombre des voltairiens ultramontains est même très-grand parmi nous, et c'est un mal. On guérit de la foi, on peut guérir du doute : mais on est inguérissable quand on trouve le moyen d'être ultramontain à la Chambre et libre penseur. C'est alors qu'on tombe dans la confusion faite, et qu'au lieu de réclamer la liberté pour tous, n'importe la croyance, on se laisse aller à faire de la politique une affaire de culte. Quelles que soient ses opinions religieuses, celui qui agit ou parle comme homme d'État n'a plus d'autre religion que la justice, et si la justice ne veut pas que nous persécutions les catholiques, elle ne souffre pas davantage que les catholiques mettent un peuple hors le droit sous prétexte que l'Église en a besoin. L'Église est bien sévère envers elle-même. Quand des protestants nous viennent dire qu'il leur faut des miracles pour croire à Jésus, nous ne pouvons nous empêcher de penser que ces protestants-là sont de bien profonds douteurs. Quand des catholiques affirment que l'Église croulerait si on l'empêchait de mal gouverner cinq ou six cent mille Italiens qui ne se soucient pas de son gouvernement, nous pensons involontairement que ces catholiques sont des gens de bien peu de foi et qu'ils disent du catholicisme encore beaucoup plus de mal que M. Guéroult lui-même n'en pense. M. Guéroult, du moins, qu'il écrive ou qu'il parle, journaliste ou député, procède sans équivoque et se montre visière levée.

Notre génération en finira cependant avec le pouvoir temporel du pape et avec l'esclavage. Le premier est serré de près, le second expire au gîte.

Le parti de la paix va se reconstituer au foyer même des États rebelles. On verra sans doute que l'oligarchie des planteurs n'a pas seulement pesé sur le noir, et qu'elle a comprimé la classe intermédiaire des *petits blancs*. On s'interroge dès à présent sur les conditions et sur les conséquences d'une paix certaine. L'assassinat de Lincoln changera-t-il les conditions de cette paix, et le Nord fera-t-il payer au Sud la rançon d'un acte abominable en le déclarant complice? Nous espérons que non, et que l'esprit de représailles ne présidera pas aux négociations. Nous nous associons complétement, sur ce point, au sentiment qu'exprimait il y a quelques jours le rédacteur en chef du *Temps* :

« Il est probable que leur pensée (celle des meurtriers et de leurs instigateurs) allait plus loin qu'une simple vengeance. Le principal crime de M. Lincoln et de M. Seward n'était peut-être pas à leurs yeux d'avoir triomphé du Sud; c'était plutôt d'avoir proclamé une politique de modération et de conciliation, qui

Digitized by Google

assurait à l'Union restaurée la paix avec les nations étrangères et le respect du monde. Rendre la haine irréconciliable entre les deux fractions de l'Union, exaspérer le Nord, faire succéder à des chefs modérateurs des chefs irrités, substituer la colère à la sagesse, et lancer les États-Unis dans les hasards de la passion et de l'anarchie. Voilà sans doute ce qu'ils ont voulu, mais ce qu'ils n'obtiendront pas. Ils ont méconnu la nature humaine, en ne tenant pas compte de l'horreur que leur acte soulèvera même dans le Sud, et ils n'ont pas moins méconnu l'impérissable destinée des États-Unis. Nous nous associons à la douleur universelle, mais nous ne partageons en aucune manière les appréhensions que nous voyons s'y rattacher. Les États-Unis ne failliront à aucun des devoirs que leur commande la situation. La politique que MM. Lincoln et Seward ont eu la gloire de sceller de leur sang sera la politique de leurs successeurs, car ceux-ci n'en pourraient dévier sans se faire les dupes et les complices des assassins. »

Les esclaves seront affranchis, parce que la paix ne peut s'établir réellement que si elle commence par écarter la cause occulte, mais aujourd'hui évidente, de la guerre, et si elle arrache du sol américain la racine même d'où est sortie la sécession. Mais que fera-t-on des quatre millions de nègres affranchis? Et, là-dessus, les habiles hochent la tête, parce qu'ils nous tiennent pour incapables de résoudre le problème. Eh, mon Dieu! on en fera ce qu'ils voudront eux-mêmes. Ils sont paresseux, et, laissés libres de ne pas travailler, ils ne feront rien, dites-vous? Mais s'ils ne peuvent vivre sans gagner quelque chose, et gagner quelque chose sans travailler, ils n'auront d'autre alternative que de mourir de faim ou de s'engager comme ouvriers dans les plantations. Or, ils préféreront ne pas mourir de faim ; donc ils travailleront. Telle est la solution. Ils feront peut-être moins de besogne sous le régime du salaire qu'ils n'en faisaient sous le régime du fouet, et, surtout dans les premières années, il est à prévoir qu'on cultivera moins de coton. Mais tout se régularisera, et, par un supplément de main-d'œuvre venu du dehors, le niveau ne manquera pas de se rétablir entre la production et les exigences du consommateur. On redoute, on feint de redouter que les esclaves affranchis ne se révoltent. Et pourquoi donc? serait-ce pour implorer de nouvelles chaînes. Après s'être chauffés au soleil, comme cela s'est vu à la Martinique et à la Guadeloupe, les lazzaronis noirs seront contraints, répétons-le, de revenir au travail.

La famine est un maître sévère. La loi n'est pas moins sévère, et ceux qui tenteraient d'abuser de leur liberté contre la liberté auraient un sort qui ne leur susciterait guère d'imitateurs. Le peuple qui a triomphé de la rébellion du Sud n'a pas à craindre quelques soulèvements de nègres, s'ils devaient se produire. Le moyen, d'ailleurs, d'empêcher ces soulèvements, c'est de leur ôter toute raison d'être, et c'est précisément ce que fera l'émancipation. Le nègre, passant

Digitized by Google

de l'état de bétail à celui d'ouvrier, du haras et du marché à la vie de famille, au bénéfice d'une existence humaine et légale, ne songera pas, à moins de folie, à s'insurger contre la loi qui fait de lui une personne et lui permet d'acquérir. Il sera puérilement fier de sa nouvelle condition : une présomption d'enfant, voilà ce qu'on peut attendre de lui, et cela n'est pas bien menaçant pour l'avenir « d'un grand peuple qui se relève. »

Le président Lincoln a bien mérité de sa patrie et du genre humain. Il a prouvé pendant la guerre que le bon sens et l'honnêteté dominent souvent et dépassent en portée les conceptions des politiques tortueux, et qu'en fin de compte, c'est à la justice et à la raison qu'appartiennent les victoires définitives et les jugements sans appel. Sa mort est un grand deuil, elle n'est pas une calamité irréparable, et comme l'a très-bien dit M. Peyrat :

« Ce qui frappe surtout dans l'effet produit par cette nouvelle imprévue, et ce qu'il importe de noter, c'est l'universelle conviction que la mort d'un homme, si grand qu'il soit, ne peut ni troubler les affaires ni ébranler les institutions de la République américaine. Chez un peuple vraiment libre, il n'y a ni hommes nécessaires, ni hommes providentiels, il y a des citoyens. Tant mieux pour ce peuple si ces citoyens sont grands, dévoués et honnêtes comme Lincoln ; mais, comme là ce sont les institutions qui font les hommes, la grandeur d'un citoyen n'est jamais au détriment du bonheur de la nation.

» Avec la théorie des hommes providentiels on commence avec Washington, mais on ne sait jamais avec qui on finit. Avec la théorie qui subordonne les hommes aux institutions, et qui en fait, surtout des plus grands, les serviteurs du droit, on commence par Washington et l'on finit par Lincoln, ou plutôt on ne finit pas ; on va d'un honnête homme à un honnête homme, d'un bon citoyen à un bon citoyen. On voit André Johnson, installé président douze heures après la mort de Lincoln, s'incliner devant la représentation nationale, parler non de ses droits, mais de ses devoirs, et déclarer qu'il les remplira fidèlement. »

Un homme vient de mourir qui, lui, n'a jamais abandonné la cause du Nord. Richard Cobden n'était pas de ceux qui s'enferment dans le préjugé national. Il a fait voir en sa personne que l'Anglais démocrate se rencontre avec l'Américain, parce que l'Américain est précisément l'Anglais sans attache féodale. Nous avons eu l'honneur de voir M. Cobden, lorsqu'il vint à Paris pour la négociation du traité de commerce, et nous nous joignons à tous ceux qui ont rendu hommage à ses rares qualités. Il était de la race des Franklin. Rien pour le dehors : la simplicité même et la bonhomie, la finesse de l'esprit, assaisonnée d'un grain de malice et jointe au plus large bon sens. Personne ne *posait* moins que Richard Cobden, l'un des hommes les plus illustres et les plus méritants de son époque ; aussi la mort n'a-t-elle pu l'amoindrir. Elle ne l'a fait descendre d'aucun piédestal d'emprunt, ne lui a ôté aucun masque (il n'en porta jamais),

Digitized by Google

ne l'a dépouillé d'aucun costume de parade. Cobden est entré dans l'éternité sans fracas, comme il a vécu : en citoyen du monde, et que le monde adopte. D'autres ont arrosé leurs lauriers du sang des peuples, des larmes des mères, des époux et des enfants. Richard Cobden n'est pas de ceux-là. Il a fait maintes campagnes, mais c'étaient les campagnes de la paix. Au lieu de fouler les récoltes sous les pas des armées, il a fait triompher la loi des céréales, et chaque épi qui s'importe dans sa patrie, chaque morceau de pain que mangent l'ouvrier et le pauvre racontent humblement sa gloire. Il n'a pas créé la famine en ravageant le monde : il a vaincu la cherté par la paix, le travail et la liberté auxquels il dévoua sa vie, et qui sont les mères de l'abondance. S'il a jamais fait verser des larmes, ce sont celles de l'amitié en deuil et de la reconnaissance populaire.

Cependant M. de Bismarck fait occuper le port de Kiel : il agit à la Frédéric. Le vote de Francfort ne le trouble pas, il reste ferme en ses desseins. Il est en train de prouver à l'Allemagne qu'elle n'existe pas. Lui, M. de Bismarck, existe. Il existe aussi des députés à Berlin qui chicanent le ministère à propos du budget, mais qui ne disent plus mot dès qu'il s'agit d'*annexer*. Au temps de Frédéric, on volait une province, tout en respectant un moulin. Aujourd'hui on annexe. Il faut bien marcher avec son siècle en créant un régime nouveau dans les mots.

Prendre du ventre, s'arrondir, est d'ailleurs la politique traditionnelle de la Prusse. Elle s'est faite de l'annexion à main armée de la Silésie, à laquelle s'est ajouté bientôt un lambeau de la Pologne; aujourd'hui il s'agit de s'enrichir d'un bon morceau du Danemark. Des droits des duchés et de ceux de ce pauvre duc d'Augustenbourg, il n'est plus guère question. On est entré dans une phase nouvelle. Frédéric fut un flibustier de génie. M. de Bismarck a-t-il du génie? Peut-être. Nous lui donnerons son brevet s'il réussit à s'annexer l'Allemagne du Nord, le Hanovre et le Mecklembourg d'un côté, de l'autre la Saxe et le grand-duché de Bade pour le moins. Alors la Prusse aura cause gagnée, et pour lui échapper il ne restera plus aux États germaniques du centre et du sud qu'à s'annexer à l'Autriche. La Prusse et l'Autriche étant repues, et l'Allemagne scindée conformément aux affinités religieuses, territoriales et politiques, la première renoncera peut-être, le cas échéant, à son morceau de Pologne, la seconde à faire le bonheur des populations non tudesques en nourrissant la banqueroute et la division dans son sein. Elle sera plus disposée à quelque entente cordiale avec la Hongrie, prêtera une oreille plus favorable à l'Italie, et Venise rachetée rendra plus facile de dénouer le nœud gordien de Rome. A moins que l'Allemagne n'arrive à se constituer en une fédération républicaine, c'est à la dualité qu'elle marche. La scission est la solution monarchique, la fédération la solution démocratique. Nous désirons pour l'Allemagne la seconde solution, mais nous croyons plutôt à la première.

Digitized by Google

A quoi l'on se prend à rêver sur les pas de M. de Bismarck. M. Thiers aurait-il fait ce même rêve lorsqu'il demandait à M. Rouher si le gouvernement français ratifierait le vote des populations de la Saxe et du duché de Bade, s'il leur plaisait un jour de s'annexer à la Prusse? M. Rouher a répondu que le gouvernement français ne souffrirait pas cela, pas plus qu'il ne souffrirait que les Romains changeassent leur gouvernement. M. Thiers a tout obtenu de M. le ministre de l'intérieur, les peuples rien. Excepté, dira-t-on, les Savoyards, excepté encore les Français, à qui l'on n'a pas refusé le droit de voter l'empire. Mais les Français, de tout temps, furent privilégiés, et si les autres peuples prétendent jouir d'un droit qu'on nous reconnaît, ils n'ont qu'à se déclarer nos vassaux et nos tributaires; en se joignant à nous, ils s'identifieront au droit que nous avons mission de représenter pour tous, et dont le code est déposé dans l'arche sainte de nos libertés.

CHARLES DOLLFUS.

Digitized by Google

Nous avons reçu la communication suivante :

Nancy, le 7 avril 1865.

« Monsieur le Directeur,

» Dans un article de M. Morel, sur l'*Enseignement supérieur*, inséré dans le dernier numéro de la *Revue moderne*, nous avons lu, page 53, le passage suivant :

« A la vérité, des villes de second ordre, comme Clermont, Nancy et Douai, » élèvent d'assez beaux bâtiments pour y loger l'enseignement supérieur; mais, » faut-il le dire? ces palais ne pourront être que de pompeuses solitudes; les » facultés de province ont des professeurs en assez grand nombre, peu d'audi- » teurs, etc. »

» Nous n'avons pas qualité pour parler au nom des Facultés de Douai et de Clermont. Mais nous croyons devoir relever, en ce qui concerne les *Facultés des lettres et des sciences de Nancy*, l'assertion inexacte de l'auteur de cet article, qui n'a sans doute eu nuls documents à consulter à ce sujet.

» Il est en effet de notoriété publique qu'après dix ans déjà d'existence, les cours de nos *Facultés des lettres et des sciences* sont suivis à Nancy par un public relativement très-nombreux, que Paris même pourrait envier.

» Il nous serait possible de mettre sous vos yeux un tableau du nombre des auditeurs, constaté jour par jour à chacune des leçons de nos collègues. — En relevant ce chiffre, et en prenant une *moyenne*, nous arrivons à constater officiellement ce résultat, que les cours de nos deux Facultés sont fréquentés *assidûment*, pendant le *semestre d'hiver*, par plus de *cent vingt-cinq* personnes. Dans plusieurs, l'auditoire dépasse assidûment *deux cents*. D'autres cours, par leur nature, s'adressent à un public plus restreint. C'est la *moyenne* que je vous envoie et que j'atteste, pour que vous puissiez rectifier l'erreur de l'article en question, si (comme je ne veux pas en douter) l'auteur de cet article n'a poursuivi que la vérité.

» Recevez, Monsieur, l'expression de toute ma considération.

» Ch. Benoit,
» Doyen de la Faculté des lettres. »

La *Revue moderne* a publié, dans son précédent numéro, une étude presque uniquement analytique sur l'*Enseignement supérieur en France*. Différentes observations, auxquelles ce travail a donné lieu, concernent des points de théorie que nous n'avons pas abordés. Elles peuvent donc rester pour nous et notre usage à l'état de notes et mémoires à consulter. Au contraire, la lettre qui pré-

Digitized by Google

cède avait droit de voir le jour, puisqu'elle contient une réclamation sur un point de fait. Sans le discuter aucunement, nous nous permettrons une remarque.

Nancy, dont on nous objecte les susceptibilités avec un zèle respectable, Nancy est le chef-lieu d'une Académie qui embrasse quatre départements : Meurthe, Meuse, Moselle, Vosges. L'ensemble de ces départements renferme une population de 1,596,125 habitants, et fournit à l'armée un contingent annuel de 6,630 conscrits. — Nous prenons ces chiffres de confiance dans le *Dictionnaire des Communes de France*, de M. Joanne. — Or voici la regrettable situation d'une des moins malheureuses académies universitaires : Sur un million et demi d'habitants, elle attire à son centre deux cents auditeurs réguliers, tout au plus, autour des grandes chaires officielles, et tandis que le ministre de la guerre se félicite de trouver, dans un groupe de quatre départements, une recrue annuelle de 6,630 jeunes gens, son collègue de l'instruction publique en voit inscrire péniblement 50 ou 60 aux secrétariats des facultés. Enfin, la ville de Nancy elle-même, où le goût des lettres et des sciences est héréditaire dans de nombreuses familles, une ville de près de 50,000 habitants, parmi lesquels beaucoup ont des loisirs et des goûts sérieux, où beaucoup aussi, par profession, sont invités à s'instruire, une telle ville, si favorable aux fortes études, se contente de quelques cours dont les objets, très-limités, ne sauraient répondre à l'idée que l'on se forme d'une puissante activité et d'une légitime ambition scientifiques.

Sous le bénéfice de ces réserves, nous nous empressons d'enregistrer la rectification de M. le doyen. De plus, pour aller au-devant d'une autre remarque, qui pourrait donner lieu à une communication venant d'ailleurs, nous avouerons qu'un *lapsus*, sensible par soi-même, nous a fait attribuer (p. 57) à la seule Faculté de théologie de Paris la somme attribuée par le budget à l'ensemble des facultés théologiques. Cette erreur avait du reste son correctif dans l'évidence de son exagération, puisque la Faculté de théologie compte seulement sept chaires à Paris.

A. MOREL.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET C°, A SAINT-GERMAIN.

Digitized by Google

MON CHER DIRECTEUR,

Je vous communique, suivant ma promesse, pour le plaisir des lecteurs de la *Revue moderne*, la trouvaille que j'ai faite dans mes chères reliques d'Alfred de Vigny : deux sonnets inédits d'Alfred de Musset et de George Sand !

Je n'ai pas les autographes. Les vers sont transcrits de la main d'Alfred de Vigny avec cette note : « Quelques jours après la représentation de *Chatterton* et l'article de Gustave Planche, Musset et Mme Sand ont composé chacun un sonnet que voici : on me les donne aujourd'hui. »

PAR ALFRED DE MUSSET

O critique du jour, chère mouche bovine,
Que te voilà pédante au troisième degré !
Quel plaisir ce doit être, à ce que j'imagine,
D'aiguiser sur un livre un museau de fouine

Et de ronger à l'ombre un squelette ignoré !
J'aime à te voir surtout en style de cuisine
Te comparer sans honte au poëte inspiré
Et gonfler ta grenouille aux pieds du bœuf sacré !

Digitized by Google

De quel robuste orgueil l'autre jour je t'ai vue
Te faire un beau pavois au fond d'une Revue!
Oh! que je t'aime ainsi, dépeçant tout d'abord

Quiconque autour de toi donne signe de vie,
Et puis, d'un laurier-rose, amer comme l'envie,
Couronnant un chacal sur le ventre d'un mort!

PAR GEORGE SAND

Quand vous aurez prouvé, messieurs du journalisme,
Que Chatterton eut tort de mourir ignoré,
Qu'au Théâtre-Français on l'a défiguré;
Quand vous aurez crié sept fois à l'athéisme,

Sept fois au contre-sens et sept fois au sophisme,
Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré.
Et si mes pleurs ont tort devant le pédantisme,
Savez-vous, moucherons, ce que je vous dirai?

Je vous dirai : Sachez que les larmes humaines
Ressemblent dans nos yeux aux flots de l'Océan,
Qu'on n'en fait rien de bon en les analysant;

Et quand vous en auriez deux tonnes toutes pleines,
En les laissant sécher, vous n'en aurez demain
Qu'un méchant grain de sel dans le creux de la main!

Aucun de ces deux sonnets n'a jamais été imprimé, et il est probable que le premier, tout au moins, n'a pas été fait en vue de la publicité. Il porte l'empreinte d'une belle griffe, mais l'expression est crue,

Digitized by Google

l'hyperbole violente. Traiter le critique de taon, de fouine, de grenouille, de chacal, c'est beaucoup à la fois, même comme réplique à un critique injuste. Poétiquement,

> Te comparer sans honte au poëte inspiré
> Et gonfler ta grenouille aux pieds du bœuf sacré!

est d'une belle colère pourtant. Et puis, ne trouvez-vous pas qu'elle s'ennoblit et intéresse comme une chose assez rare, cette colère littéraire dépensée par un poëte pour un autre, par Alfred de Musset défendant Alfred de Vigny? Tant de gens, littérateurs ou autres, n'ont de courroux contre le mal, que quand on le leur fait. Et Apollon lui-même, un poëte qui était dieu, ne vengeait que ses propres injures quand il arrachait Marsyas « du fourreau de son corps, » comme dit Dante.

Le second des deux sonnets, pensée et forme, avec sa comparaison poétique des larmes et des flots, est ravissant.

Est-il bien de George Sand, qui, m'assurait-on, n'a jamais su faire un vers, et se borne à la prose admirable que tout le monde connaît? *That was the question.* Je m'en suis enquis auprès de M^me^ Sand elle-même; elle n'a point reconnu mon sonnet-trouvé, et ne se souvenait en aucune façon de cette perle égarée. D'après ce qu'elle m'a dit en toute modestie, voici ce qui me semble la vérité, et ce fut tout d'abord l'avis de Paul de Musset, le digne frère du poëte : L'un et l'autre sonnets sont l'œuvre d'Alfred de Musset improvisant alors (c'était en 1835) dans l'intimité de l'auteur d'André. Le premier sonnet, vigoureux mais dur, était venu; un mot féminin aura fait naître le second. Trouvant celui-ci plus fin et plus doux, le poëte lui aura dit : Je vais te donner une belle marraine; tu seras signé George Sand.

Mon cher Directeur, je vous serre la main.

LOUIS RATISBONNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'AGITATION EN ALLEMAGNE

CONTRE LES ARMÉES PERMANENTES

C'est le mérite incontestable de Sa Majesté Guillaume Ier d'avoir mis à l'ordre du jour en Allemagne la grave question de la réforme de l'organisation militaire. Il y aurait de notre part une suprême injustice à ne pas le reconnaître hautement. Par sa prétention d'enlever à l'armée prussienne le caractère démocratique qu'elle devait aux événements de 1813 et de 1814, par son entêtement à la transformer en une armée permanente sur le modèle de celles de France, de Russie et d'Autriche, le roi de Prusse a rompu non-seulement la bonne entente qui existait entre le peuple prussien et la couronne, depuis l'avénement du régime constitutionnel, mais il a provoqué un débat public qui a tourné contre lui et abouti à des conclusions tout opposées aux siennes.

Dans l'état actuel des esprits en Europe, en Allemagne surtout, on ne soulève pas impunément une telle question. Le souvenir des hauts faits de l'armée de 1849 à 1852, le rôle de compression intérieure qu'elle a rempli à cette époque, ne sont pas éteints dans la mémoire des peuples. Au delà du Rhin, on n'a pas oublié l'odieuse exécution fédérale dans la Hesse, et à plus d'un foyer allemand on se souvient des sinistres fusillades de Vienne, de Dresde et de Rastadt. Tout homme pénétré de principes libéraux était prêt à appuyer de ses vœux la réforme d'une institution qui avait été un instrument actif de servile réaction. N'était-ce pas le propre frère du roi de Prusse actuel, Frédéric-Guillaume IV, qui s'était écrié un jour, dans un de ses accès d'humeur monarchique : « Contre les démocrates, on n'invoque pas d'autre raison que les soldats! »

Le débat s'engagea d'abord à propos de la durée du service militaire.

Digitized by Google

Pour réaliser son projet, le roi demandait trois années de la vie de ses sujets; la Chambre des députés s'y refusa, et ne voulut lui en accorder que deux. Concentrée sur ce terrain, la question n'offrait qu'un mince intérêt; l'obstination du gouvernement et la résistance de la Chambre lui donnèrent peu à peu des proportions plus larges, une portée vraiment démocratique. Au plan personnel du roi, le parti progressiste allemand opposa une réforme radicale sur le modèle du système militaire de la Suisse. On ne se préoccupa plus de la différence d'une année dans la durée du service, on reconnut l'impérieuse nécessité de modifier les bases elles-mêmes de l'institution, de substituer aux armées permanentes un armement général de la nation.

Cependant si le débat est né en Prusse, c'est dans l'Allemagne proprement dite, dans les États secondaires, qu'il a été élevé à sa véritable hauteur. La Prusse est un État trop militaire pour renoncer du jour au lendemain, sans profonde secousse, aux préjugés qui ont cours. L'Allemagne était mieux préparée qu'elle à aborder cette discussion. Grâce au mouvement unitaire, la question de la réforme de l'armée prussienne était devenue une question véritablement allemande. Du moment, en effet, où l'on se proposait de confier au gouvernement prussien le commandement supérieur des forces de la patrie commune, chaque Allemand se trouvait à un très-haut degré intéressé au débat. C'est là ce qui explique l'attention passionnée qu'on a accordée partout à une lutte parlementaire qui, au premier abord, semblait ne devoir présenter qu'un simple intérêt de curiosité au delà des frontières de la Prusse.

Ce mouvement des esprits, qui, pris en lui-même, est très-significatif, très-instructif, renferme pour nous des enseignements pratiques qu'il est urgent de mettre en lumière. A part l'attrait théorique qu'il présente, il sollicite notre attention au point de vue de notre propre défense. Que l'Allemagne arrive à constituer démocratiquement sa force armée, qu'au système des armées permanentes elle substitue l'armement général de la nation, qu'au lieu de six cent mille soldats elle dispose de quatre millions de citoyens armés, bon gré mal gré, nous serons entraînés dans la même voie qu'elle, nous serons obligés à notre tour de faire appel aux gros bataillons auxquels le Dieu des armées réserve la victoire.

I

L'Allemagne était appelée à prendre l'initiative dans cette question. Par le développement de ses libertés intérieures, elle était préparée à en saisir le côté démocratique; par ses aspirations unitaires, elle était pous-

Digitized by Google

sée à solliciter la réforme d'une institution qui est un des plus graves obstacles à la réalisation de l'unité germanique. Le peuple comprend que sans une transformation complète du système des cadres et des réserves, il sera impossible de mettre un terme au morcellement politique de la nation. D'un autre côté, ne l'oublions pas, il n'existe pas en Allemagne, contre le service militaire de chaque citoyen, une répugnance pareille à celle que l'on constate dans d'autres pays. De scrupuleux patriotes sont convaincus, d'ailleurs, que la transition difficile du système actuel à celui d'une milice fortement constituée s'accomplirait sans danger pour la sûreté nationale. De là vient que les promoteurs de l'idée d'une réforme ont pu la faire accepter sans trop froisser l'opinion publique.

La question a été débattue en Allemagne sous toutes ses faces : la presse quotidienne a popularisé l'idée, des orateurs l'ont développée dans des meetings ; des brochures, des traités même l'ont scrutée jusque dans ses moindres recoins ; enfin des journaux spéciaux (nous citerons entre autres le *Wehrzeitung*, qui paraît à Cobourg) ont été fondés en vue d'accélérer son triomphe. Par toutes les voies possibles, on s'est appliqué à la faire pénétrer dans les masses.

Au premier rang des écrivains qui se sont distingués dans cette campagne contre les armées permanentes, nous citerons M. Rüstow, ancien major-général de l'armée de Garibaldi ; M. Guillaume Schulz, et M. F. Kolb, député bavarois. Dans une brochure arrivée déjà à sa troisième édition, et qui a été imprimée aux frais de l'*Association des ouvriers allemands*, ce dernier a résumé d'une manière précise et complète les arguments qui ont été produits. Nous nous attacherons à ce travail, qui offre une vue d'ensemble de la question telle qu'elle est comprise au delà du Rhin [1].

A peu d'exceptions près, la discussion a été menée par des personnes qui n'appartenaient pas à l'armée, par des pékins, dirait une vieille moustache. Ce sera là sans doute d'un mauvais augure pour plus d'un parmi nous. Il existe un peu partout, mais particulièrement en France, un préjugé touchant les questions militaires. Les hommes du métier, se dit-on, sont seuls aptes à en parler en parfaite connaissance de cause. C'est un terrain sur la limite duquel le préjugé populaire a écrit en grosses lettres : *Entrée défendue au public.*

Cette sorte de condescendance à l'endroit de l'armée a lieu d'étonner d'autant plus, qu'en général on se montre de nos jours très-peu soucieux de respecter de semblables consignes dans tout autre domaine de la discussion. N'est-ce pas un des traits de notre époque, que chacun se croie apte à parler sur tout ? Ne voyons-nous pas chaque jour

[1] *Die Nachtheile des herschenden Heervesens und die Nothwendigkeit der Ausbildung eines Volkswehrsystems von G. Fr. Kolb, bayerischem Landtagsabgeordneten. Leipzig, 1864, Verlag von Arthur Félix.*

Digitized by Google

des fruits secs de la peinture et de la poésie s'instituer critiques transcendants de l'art? Il paraîtrait au contraire malséant à plusieurs qu'un homme intelligent se permît de saisir dans leur ensemble les principes d'un art que chaque élève de Saint-Cyr est appelé à étudier dans ses moindres détails. Et, qu'on veuille bien le remarquer, il ne s'agit pas de commander un bataillon ni d'apprécier la valeur d'une pièce d'artillerie, mais de se faire seulement une idée générale de la matière. Étrange préjugé dans un pays qui s'honore d'avoir donné le jour au citoyen Carnot, l'organisateur de la victoire!

Il n'est pas de question pourtant qui touche plus directement aux intérêts économiques d'un peuple, qui pénètre plus profondément au sein de sa vie sociale. L'amélioration du sort des travailleurs est devenue une des légitimes préoccupations des hommes politiques, à quelque parti qu'ils appartiennent. Des progrès notables ont été accomplis, et on en poursuit de plus grands encore; mais, avant tout, ne faudrait-il pas songer à délivrer les jeunes ouvriers des villes et des campagnes du lourd fardeau que le système des armées permanentes fait peser sur eux? Ne faudrait-il pas s'appliquer à les affranchir d'un inutile service de caserne et de parade, à détruire une des dernières formes du servage qu'on impose à la partie la plus vigoureuse de la nation?

Les bras manquent à l'industrie et à l'agriculture. Malgré cela, des milliers d'hommes sont condamnés, non pas à la paresse dans la stricte acception du mot, mais à un travail infructueux, improductif, ce qui économiquement revient au même. On les tracasse en leur imposant des occupations inutiles; on leur fait monter la garde à des endroits où il n'y a rien à garder; on les affuble d'uniformes ridicules ou incommodes; on les nourrit misérablement et on les rétribue plus mal encore. Si, au contraire, ces mêmes hommes étaient abandonnés à eux-mêmes, ils se procureraient par un travail journalier une existence indépendante et appropriée à leur goût.

L'État arrache le travailleur à son activité accoutumée; il lui impose une vocation qui le plus souvent lui répugne; il lui ravit les meilleures années de sa vie. Dans les casernes, le jeune soldat perd les habitudes laborieuses qui sont la loi de son existence; au contact de la fainéantise, il se démoralise et sort du cloaque des garnisons, le corps et l'âme dans un piteux état. Pour beaucoup, la vie de caserne est une école mutuelle de corruption; pour tous, un trouble profond des conditions économiques de leur existence.

Si maintenant de l'individu nous remontons à l'État, que voyons-nous? Un regard jeté sur les budgets des grandes puissances continentales nous éclairera à ce sujet. Le système des armées permanentes absorbe la moitié des ressources de la France, de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse et de l'Italie. Et ces charges, déjà si lourdes que les

Digitized by Google

peuples ont peine à les supporter, augmentent dans d'épouvantables proportions. Parlez à un homme du métier de l'organisation militaire de son pays, il n'en est pas un qui ne vous signale de nombreuses lacunes à combler. Les sacrifices si onéreux du passé et du présent ne suffisent pas à remplir les exigences toujours croissantes de l'avenir.

Dans le système actuel, il existe une tendance marquée à une augmentation progressive des dépenses. Quoi de plus naturel en effet? Toute une classe de gens n'est-elle pas sollicitée sans cesse par des considérations d'avenir personnel à introduire des améliorations dans la méthode de tuer? L'esprit des hommes spéciaux qui appartiennent à l'armée, n'est-il pas continuellement tendu vers le but de découvrir des perfectionnements dont le premier résultat sera de grever de dépenses nouvelles le budget de l'armée? D'autre part, que l'avancement vienne à manquer, qu'il y ait disette de promotions, et aussitôt le mécontentement se glissera dans le corps des officiers qu'on tient à ménager, et pour cause. On entreprend donc des guerres pleines d'aventures et ruineuses dans le seul but d'occuper l'armée, ou bien lorsque aucun prétexte de guerre ne vient en aide au gouvernement on abaisse la limite d'âge des retraites pour créer des vides ou l'on crée des corps nouveaux afin de disposer de places nouvelles.

Il n'est pas de sophismes qu'on n'ait imaginés pour légitimer une pareille situation. N'entendons-nous pas des gens sensés s'écrier journellement : « Qu'importent les dépenses, l'argent rentre dans la circulation, il revient aux contribuables par une voie détournée. » Ces sages personnes ne réfléchissent pas que le contribuable aura dû le gagner deux fois au lieu d'une.

Dès aujourd'hui on peut prévoir le moment où les grandes puissances se trouveront dans l'impossibilité d'entreprendre une guerre sérieuse, épuisées qu'elles seront par les dépenses exorbitantes faites pour s'y préparer. Ne nous le dissimulons pas, avec la logique impitoyable des chiffres, ce système nous conduit à une banqueroute universelle.

Quel est l'homme préoccupé du bien-être général qui, en se livrant à ces considérations, ne soit conduit à se demander : Le système actuel est-il d'une nécessité absolue, impérieuse? Est-ce là la seule manière de sauvegarder l'honneur national, d'assurer la défense de la patrie? S'il en était ainsi, il faudrait nous incliner en silence devant l'arrêt irrévocable du destin; mais, qu'on se rassure, il n'en est rien. Les écrivains que j'ai cités plus haut sont arrivés à une conclusion moins désespérante. D'après eux, il existe d'autres formes d'organisation de la force publique, qui, en exigeant de moindres sacrifices, tant de la part de l'individu que de celle de l'État, ne compromettraient en rien la sûreté du pays.

Dès le point de départ de leurs recherches, ils n'ont pas hésité à poser

Digitized by Google

en principe, qu'il ne saurait être question d'une modification qui dût entraîner une diminution quelconque de la force nationale. Ils sont très-éloignés de professer la fameuse doctrine des apôtres de la paix; ils ne s'écrient pas : « Si l'ennemi envahit le pays, nos métiers en marcheront-ils moins? » Par leur réforme, les patriotes allemands n'entendent pas affaiblir, mais fortifier la nation.

II

De ce que Frédéric II et Napoléon ont remporté des victoires à l'aide des armées permanentes, il ne s'ensuit pas que pour vaincre il faille de toute nécessité recourir à elles. A défaut du bon sens, l'histoire serait là pour prouver le contraire. On le croirait pourtant à entendre les gens du métier. Ce sont en général des adversaires décidés de tout système autre que celui des armées permanentes : c'est le résultat d'une manière de voir qui s'est développée théoriquement en eux. Nous serions au premier abord tentés de leur dire simplement : « Vous êtes orfévre, monsieur Josse ! » Mais ce reproche ne frapperait pas juste; on peut s'expliquer leur opposition à un système nouveau, sans l'attribuer à l'influence de motifs purement personnels. A toutes les époques, les agents d'un système en vigueur ont toujours combattu une réforme appelée à détruire les abus dont ils profitent. Dans cette occurrence, il en est bien peu qui soient à même de porter un jugement impartial sur la valeur intrinsèque d'un projet, d'en parler avec une parfaite liberté d'esprit. La grande majorité des intéressés considérera volontiers comme une calamité publique une réforme qui transformerait les conditions économiques de la classe de citoyens à laquelle ils appartiennent.

Cependant, les pires adversaires de l'organisation d'une milice nationale ne sont pas les militaires; ce sont ceux qui ne vantent le système des armées permanentes que parce qu'il est le plus solide appui de leur domination. On pourrait ramener les premiers comme le furent les généraux prussiens au début de la campagne de 1813, mais il faut renoncer à convertir les seconds.

Les préventions des gens du métier sont, sinon légitimes, du moins explicables; mais en quels termes qualifierons-nous les résistances des personnes mêmes que la réforme délivrerait d'un joug intolérable? Pour elles, le système actuel est chose sacrée et porte inscrit sur son frontispice : *Noli me tangere!*

« Nous ne comprenons rien, objectent-ils, à la question militaire, » d'où il s'ensuit, à leurs yeux, qu'aucune modification ne saurait y être

Digitized by Google

introduite. A les entendre, ce serait aux militaires à prendre l'initiative de la réforme. En vérité, est-on tenté de leur répondre, lorsqu'il s'est agi d'établir des chemins de fer, s'est-on adressé aux maîtres de poste? Ne dirait-on pas que jamais personne ne s'est avisé de dessiller leurs yeux? Et pourtant des esprits pénétrants et justes se sont appliqués, tant en deçà qu'au delà du Rhin, à les éclairer sur leurs véritables intérêts, à leur faire toucher du doigt les obstacles que le régime actuel oppose aux progrès sociaux de l'Europe.

Répétons-le à satiété, s'il le faut, il n'est pas d'institution qui exerce une plus désastreuse influence sur la fortune publique, sur le bien-être de chacun, que celle des armées permanentes.

L'État se préoccupe-t-il en rien du sort de l'enfant depuis le jour de sa naissance jusqu'à l'âge de vingt ans? Non; il abandonne à ses parents les soins et les soucis de l'éducation; il ne lui accorde même pas la subvention d'une instruction gratuite. Mais aussitôt que le jeune homme a atteint l'âge viril, l'âge où il serait capable de venir en aide à sa famille, l'État l'arrache d'une main de fer à son foyer, à son atelier en foulant aux pieds le respect dû à la diversité des vocations, aux nécessités de la famille et de la vie. Un ordre politique, fondé sur la liberté et limité par la justice, ne saurait comporter un tel état de choses. Le jour où la famille, la commune et la nation revivront d'une vie propre, les armées permanentes devront disparaître. Leur création a été l'œuvre de l'absolutisme, et il en sera d'elles comme de tous les restes d'un passé décrépit que la vie abandonne.

Passons maintenant à un autre ordre d'idées. L'entretien des armées permanentes nécessite un système d'impôts excessifs. Déjà, à l'époque du congrès de Vienne, de Pradt écrivait : « Plus on a de soldats, plus on a besoin d'impôts, et plus on recueille d'impôts, plus on veut avoir de soldats. » Ce n'est pas nous qui nous inscrirons en faux contre cet adage!

Le total des budgets militaires de l'Europe s'élève à deux milliards cinq cents millions par an, ce qui donne sept francs par tête et vingt-huit francs par famille. L'ensemble des budgets européens représente une somme de six milliards sept cent vingt-sept millions. Si l'on en déduit les dépenses des listes civiles et les intérêts des dettes publiques, estimés à deux milliards six cents millions, il reste quatre milliards cent vingt-cinq millions; d'où il résulte que la moitié des revenus publics est consacrée à l'entretien des armées permanentes. Convenons-en, c'est là une proportion inouïe, bien faite pour effrayer sur l'avenir. Cette situation est déplorable, et il est du devoir de tout bon citoyen de ne pas se familiariser avec une fonction de la vie publique qui menace d'absorber les meilleurs fruits de l'activité générale.

Quant à nous, il nous paraît hors de doute que ce seront les finances

Digitized by Google

qui amèneront la décomposition du régime militaire actuellement en vigueur en Europe. La nécessité d'arrêter des dépenses si disproportionnées avec la force productive des pays, poussera à l'organisation de milices nationales. Nous estimons toutefois qu'il n'y aura pas lieu de s'en féliciter. Il est à craindre que les milices qui naîtront sous la préoccupation d'économies financières ne traînent qu'une existence précaire. Ce n'est pas là la voie que nous préférerions voir suivre; cette réforme devrait, selon nous, s'accomplir sous l'action de la liberté, de la pensée libre se traduisant dans le monde des idées matérielles. Quoi qu'il en soit, il nous paraît malheureusement plus probable que les dépenses toujours croissantes occasionnées par l'entretien des armées permanentes conduiront seules à entreprendre une réforme radicale du système en vigueur. Ne sont-ce pas, du reste, les embarras financiers qui ont été cause de la plupart des révolutions qui se sont accomplies dans les conditions de la vie publique?

Bien peu de gens se préoccupent, à l'heure qu'il est, d'inaugurer l'ère des budgets mesurés aux ressources réelles du pays. On considère les dettes de l'État comme celles d'une tierce personne; on ne réfléchit pas que chaque citoyen est solidaire des emprunts publics, que ces emprunts grèvent sa propriété et ses revenus, que lui et ses descendants auront à en payer les intérêts, le plus souvent à un taux peu favorable. Mais, si j'en juge par l'inquiète sollicitude qui se fait jour de toutes parts, les temps sont proches où chacun sera pénétré de la profonde vérité de ce principe économique.

Plus lourdes encore que les charges communes sont celles qui pèsent sur l'individu. Le chiffre des armées permanentes est d'un million cinq cent mille hommes. Or, en admettant que le revenu moyen de chacun de ces hommes soit de 560 fr. seulement, la perte totale occasionnée par leur oisiveté forcée équivaut à une somme de 840 millions. La perte du travail des chevaux peut être évaluée à 160 millions, ce qui donne un total d'un milliard et une augmentation de dépense de 14 fr. par famille.

Il est des dommages qu'on ne saurait estimer, même approximativement, ils n'en sont pas pour cela moins réels et moins lourds. Est-il possible d'établir, par exemple, celui qui résulte pour chaque soldat du détriment éprouvé dans ses aptitudes au travail pendant les cinq ou six années qu'il passe sous les drapeaux? Outre le temps, ne perd-il pas l'habileté à remplir son métier?

Il faut porter également en ligne de compte les pertes de la production nationale; elles sont plus considérables qu'on ne se le figure d'ordinaire. La Suisse nous en fournit la preuve. Ce pays ne s'est jamais donné le luxe d'une armée permanente, mais il autorisait ses enfants à aller vendre leurs services militaires à l'étranger. Eh bien, depuis l'interdic-

Digitized by Google

tion des capitulations, la Suisse a pris un développement industriel proportionnellement supérieur à celui de tous les autres pays.

N'oublions pas la dépense d'hommes; bien que l'État ne choisisse pour son armée que des hommes jeunes et vigoureux, l'expérience a prouvé que la mortalité était plus considérable parmi les soldats que parmi les autres citoyens. Cela ressort de la *Statistique de l'état sanitaire et de la mortalité des armées de terre et de mer*, publiée par le docteur Boudin, médecin en chef de l'hôpital militaire de Versailles. Ce mémoire a obtenu le prix d'hygiène publique. Tandis que, dans la population civile, la mortalité de vingt à trente ans est de 10 0/0, elle est parmi les sous-officiers de 11 0/0, et de 22 0/0 parmi les simples soldats. Ces recherches du docteur Boudin ont été confirmées par celles du colonel Fulloch en Angleterre, et du médecin militaire Liljenwach en Suède. Au dire de ces écrivains, la mortalité augmenterait en proportion de la durée du service.

Le recrutement provoque en Allemagne une autre cause de diminution de la fortune publique par l'expatriation des conscrits. La conscription est, au delà du Rhin, un des agents les plus actifs de l'émigration en Amérique. L'Autriche et la France ne connaissent pas ce mal; mais ont-elles le droit de s'en enorgueillir, lorsqu'elles voient chaque année nombre de conscrits se mutiler odieusement pour se soustraire au service militaire? Et qu'on ne juge pas trop sévèrement ces malheureux : ce n'est pas le combat, c'est la caserne qui les épouvante.

Est-ce là une situation saine et naturelle? Nous ne le pensons pas; nous estimons pourtant qu'il y aurait une cruauté inoule à découvrir la plaie, à y enfoncer la sonde pour le seul plaisir de faire crier le patient. A nos yeux, une seule chose peut autoriser un procédé de cette nature, c'est d'avoir sous la main un remède à de tels maux.

III

Les partisans des armées permanentes n'ont guère l'habitude d'invoquer de sérieux arguments à l'appui de leur manière de voir. Ils procèdent dans la discussion par voie autoritaire, en gens accoutumés au commandement. Ils ne réfutent pas l'argumentation de leurs adversaires; ils y opposent de hautaines affirmations qui n'ont d'autre valeur que d'être signées du nom d'un des classiques de la guerre. Parlez-leur du triste sort du travailleur, du déplorable état des finances, des égards dus à la moralité de l'homme, d'un système de guerre défensive appropriée à la nature des localités et au genre de courage moral des habitants, et ils se contenteront d'évoquer devant vous l'image de Napoléon : *Toujours Napoléon, toujours sa grande image!*

Digitized by Google

Que le fameux consommateur de chair à canon de notre siècle ait été le chaud partisan d'un système dont il nous a fait expérimenter les dernières rigueurs, cela ne saurait surprendre ; une milice nationale n'eût point suivi en Russie ce génie aventureux. Mais les guerres d'invasion conçues sur une vaste échelle par Napoléon ne sont plus de notre époque. Nous sommes entrés dans la période des guerres de résistance, et elles exigent une métamorphose complète des institutions militaires.

Cependant, puisqu'on nous y convie, nous opposerons à notre tour autorité à autorité, nous citerons un passage concluant des œuvres d'un homme du métier qu'on sera fort étonné de rencontrer dans nos rangs. C'est le feld-maréchal Radetzky.

Dans un mémoire écrit en 1828 et qui n'était pas destiné à la publicité, le général s'exprime ainsi [1] : « Les constitutions ne suffisent pas à satisfaire les peuples ; par les voies constitutionnelles, ils voudront arriver à la diminution des impôts et au complet amortissement des dettes contractées à la suite de guerres longues et dispendieuses. On n'atteindra ce but que par une administration exacte et de sages économies. La plus importante et la plus positive de ces économies est la réduction des armées permanentes. Cette économie soulève une grande question, elle amène à se demander si la réduction de l'armée ne mettra pas en péril la sûreté, l'existence même de l'État. Mais ne serait-il pas possible de remplacer par un autre système militaire l'apparente sécurité qu'on semblerait enlever à l'État ? L'emploi des armées permanentes ne convient qu'à certains temps et qu'à certaines circonstances. Les armées permanentes ont complétement obscurci en Europe l'éclat des landwehrs. Tout ce qui eût pu nous aider à en apprécier la valeur semble perdu pour nous. Cependant la force d'un pays repose sur une organisation convenable de sa landwehr. Cette institution qui est la plus naturelle, est aussi la meilleure. Elle fournit à l'État, en proportion de sa population, le plus grand nombre de combattants ; elle entretient dans le peuple l'énergique sentiment de sa propre force, et une ardeur guerrière qui ne dégénère pas facilement, puisque ceux qui la possèdent ne cessent jamais d'être citoyens. Lorsqu'un peuple est animé de pareils sentiments, il est invincible. Jamais il ne pliera sous le joug de l'étranger, encore moins pourra-t-il être détruit.

» Nulle part la justesse de ce raisonnement n'est plus frappante que dans l'histoire ancienne. Athènes, dans ses jours de gloire, du temps de Thémistocle et de Périclès, n'avait d'autre armée que ses citoyens. Les soldats-citoyens de Rome ont conquis le monde et maintenu la domination romaine jusqu'au jour où la création d'armées permanentes a amené la décomposition de l'empire. Les mêmes résultats se sont

[1] Denkschriften militärisch-politischen Inhalts aus dem Nachlass des K. K. œsterreichischen Feldmarschalls Grafen Radetzky. — Stuttgard, bei Cotta, 1858.

Digitized by Google

produits au moyen âge et dans les temps modernes. Les landwehrs habilement dirigées ont toujours fait plier les armées permanentes. Le meilleur exemple à l'appui de cette assertion se trouve dans l'histoire de la Suisse. Après avoir résisté longtemps à l'élite de la chevalerie, aux attaques des plus vaillants souverains, les Suisses se sont de nouveau signalés dans les plaines de Novare, de Marignan et de la Bicoque. Les guerres de la révolution française et celles d'Espagne de 1808 à 1812 en sont également des témoignages frappants.

» De tous ces exemples il ressort un enseignement qui mérite d'être relevé avec soin. Prenez une guerre entre des soldats-citoyens et une armée permanente : au début de la campagne l'armée aura le dessus, mais la milice nationale finira par l'emporter grâce à l'opiniâtreté de sa résistance. La pratique de la guerre instruira les soldats-citoyens bien mieux que tout autre exercice. A première vue, ils devineront le côté faible de l'ennemi et sauront en tirer avantage. Un mérite d'ailleurs à noter, c'est qu'une semblable armée est facile à recruter et à compléter, puisque, à peu d'exceptions près, les citoyens sont tous capables de porter les armes. Combattant pour leur propre sûreté et avec la ferme volonté de vaincre, ils seront vainqueurs. Si nous consultons l'histoire, elle nous apprendra que jamais une nation sous les armes n'a été vaincue. »

Ce jugement n'a pas été dicté à Radetzky par un entraînement enthousiaste et irréfléchi, il est écrit avec calme et mesure par un homme qu'on ne soupçonnera pas d'être un révolutionnaire.

Un autre militaire, M. de Raglowich, un vétéran bavarois des guerres de la Révolution et de l'Empire, reproche aux armées permanentes d'être cause qu'on engage les guerres à la légère et qu'on les conduit sans vigueur. Dans tous les cas, des désastres tels que ceux d'Iéna et de Waterloo ne sont possibles qu'avec elles. Lorsque chaque citoyen, exercé d'avance au service militaire, est debout, sous les armes, prêt à faire de son corps un rempart à la patrie, une panique ne décide pas du sort du pays.

Les partisans des armées permanentes appellent l'histoire à leur secours, non pour y rechercher des exemples de milices nationales solidement constituées, mais pour opposer aux troupes régulières des masses informes qui ne sont que la caricature d'une armée nationale; ils ne l'invoquent que pour évoquer le souvenir ridicule des gardes nationales, de ces jeux d'enfants dont certains gouvernements se sont plu à amuser leurs sujets. Ils n'ont garde de s'arrêter au modèle que leur offre la Suisse.

Et pourtant l'histoire renferme des enseignements qu'il importe, comme a dit Radetzky, de méditer. Est-il rien de plus concluant que la seconde campagne de Silésie en 1744? Frédéric II avait repoussé les

Digitized by Google

troupes régulières de l'Autriche jusque dans les murs de Prague, il les avait même forcées à capituler, lorsque éclata tout à coup le soulèvement populaire de la Bohême. Les communications furent coupées, et, pour échapper à un désastre, le grand capitaine fut dans la nécessité de battre en retraite avec des pertes très-sensibles devant des bandes de paysans mal armés.

Autre exemple. Durant la guerre d'indépendance des colonies américaines, les milices nationales ont tenu tête à nombre inégal, pendant près de deux années, aux troupes régulières de l'Angleterre. Les forces respectives étaient les suivantes :

1776. Août	24,000	Anglais.	16,000	Américains.
— Novembre. . .	26,900	—	4,500	—
— Décembre. . .	27,700	—	3,300	—
— Mars.	27,000	—	4,500	—
— Juin.	30,000	—	8,000	—

Ces chiffres sont extraits de l'*History of the war of North-America* du général Stedman, qui servait sous les ordres de lord Cornwallis; ils sont tirés d'un ouvrage anglais n'ayant aucun intérêt à les enfler.

Mais à quoi bon aller jusqu'en Amérique? N'avons-nous pas en Europe des exemples mémorables à l'appui de notre thèse? Les Prussiens, qui ont envahi la Champagne au début de la révolution française, étaient des soldats formés à l'école du vieux Fritz; les Français, leurs vainqueurs, n'avaient plus même l'organisation des vaincus de Rosbach; c'étaient des volontaires accourus au cri de la patrie en danger. Les troupes que Napoléon avait envoyées en Espagne appartenaient à l'élite de la Grande armée, elles n'eurent à combattre qu'un petit corps régulier d'Anglais et des guérillas, car l'armée d'Espagne était dissoute. Elles ont blanchi de leurs os la péninsule pyrénéenne. C'est là que pour la première fois a pâli l'étoile de l'empereur; ce fut devant des guérillas que, pour la première fois, un de ses corps d'armée fut réduit à déposer les armes. Certains historiens ont attribué aux seuls secours de l'Angleterre la gloire de la résistance victorieuse de l'Espagne. Sans prétendre amoindrir en rien une part qui est belle, on peut affirmer néanmoins que l'armée de secours était trop faible, trop peu nombreuse, pour résister durant quarante et un mois aux forces imposantes de la France. Le chiffre de ses pertes donne la mesure exacte de son concours. D'après les meilleurs documents, le nombre des hommes perdus dans la guerre d'Espagne par les Anglais n'a pas dépassé 8,999, pendant le cours d'une lutte acharnée de plusieurs années.

Lors des guerres contre la maison d'Autriche, les montagnards du Tyrol opposèrent aux armes des Français une résistance plus longue et

Digitized by Google

plus heureuse que les armées impériales et royales. Avec le système du recrutement, le Tyrol, qui compte environ un demi-million d'habitants, n'aurait pas été en état de résister huit jours.

Comparerons-nous la Prusse de 1813 à celle de 1806, la double entrée des Prussiens à Paris au désastre d'Iéna? Depuis 1807, l'armée régulière ne pouvait dépasser le chiffre de quarante-deux mille hommes; en 1813, la Prusse comptait deux cent soixante-dix mille combattants. Ils avaient été façonnés au service de campagne en quelques semaines par la méthode Krümper. Il se produisit alors un fait vraiment prodigieux. Les premières batailles, celles de Lutzen et de Bautzen, où l'armée régulière était presque seule en ligne, furent gagnées par les Français. Nos défaites n'ont commencé que du jour où la landwehr en masse s'est précipitée dans la lutte.

Les mouvements populaires de l'Italie en 1848 et en 1849 ne méritent pas moins qu'on s'y arrête. Sans parler de l'expulsion de Radetzky par le peuple de Milan, deux événements de guerre importants sollicitent notre attention : nous voulons parler de la défense de Rome contre les Français et de celle de Venise contre les Autrichiens. Ces deux siéges ont prouvé avec quelle facilité on crée des corps spéciaux sous le coup de la nécessité. Au début des opérations, l'une et l'autre ville étaient dépourvues d'artilleurs; ce fut pendant la lutte que l'artillerie se forma, et elle s'est conduite de façon à mériter les éloges d'un homme dont personne parmi nous ne contestera la compétence, du maréchal Vaillant, dans son livre intitulé : *le Siége de Rome*.

Quelques années plus tard, dans cette même Italie, il était donné à l'armée napolitaine de fournir une preuve éclatante de l'impuissance des armées permanentes, de faire voir ce rempart d'un pouvoir abhorré s'écroulant de lui-même. La discipline arbitraire, le dévouement aveugle à l'autorité n'ont pas résisté à l'action insurmontable du sentiment de liberté qui renaissait dans le pays.

Qu'on ne s'y trompe pas, la fidélité au principe monarchique s'éteint de jour en jour davantage dans le cœur du soldat. L'imposant édifice de l'obéissance passive présente dès maintenant de fortes lézardes; l'heure est proche peut-être, où, pour conduire les masses au feu, on devra s'adresser à leur conscience et à l'idée de justice qui vit en elles.

L'histoire de ce siècle nous offre des preuves nombreuses du relâchement de l'obéissance passive dans les armées permanentes. Ce fut contre le gré de leurs souverains que les Prussiens sous le commandement d'York passèrent aux Russes, et que les Saxons abandonnèrent nos rangs pendant la bataille de Leipzig. De 1820 à 1822, l'Espagne, le Portugal, Naples et le Piémont ont eu des émeutes militaires. La Russie elle-même a eu la sienne à l'avénement de Nicolas. La conduite des troupes polonaises en 1830, des Hongrois en 1848-1849, des Badois

Digitized by Google

et des Hessois à la même époque, sont les premiers avertissements donnés aux souverains, que le lien de fer de la discipline commence à se détendre dans les armées européennes. A l'avenir, quelle que soit la forme du gouvernement d'une nation, le pouvoir n'y sera assuré et solide qu'à la condition de vivre en bonne entente, en parfaite communion d'idées avec le peuple.

IV

Un ancien capitaine d'infanterie, Alfred de Vigny, disait un jour : « L'armée moderne est un corps séparé du grand corps de la nation, et qui semble le corps d'un enfant, tant il marche en arrière pour l'intelligence, et tant il lui est défendu de grandir. L'armée moderne, sitôt qu'elle cesse d'être en guerre, devient une sorte de gendarmerie ; elle se sent comme honteuse d'elle-même, et ne sait ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle est ; elle se demande sans cesse si elle est esclave ou reine de l'État ; ce corps cherche partout son âme et ne la trouve pas. »

Au fond des aspirations réformistes de l'Allemagne, nous retrouvons le même sentiment qui a dicté ces lignes : une répugnance marquée pour le système des armées permanentes. Nulle part, en effet, l'antagonisme entre l'armée et le pays n'est plus prononcé qu'au delà du Rhin ; nulle part l'armée ne constitue davantage une tribu privilégiée, une sorte de nation dans la nation. C'est là ce que les progressistes allemands prétendent détruire. Ils veulent arracher l'homme de guerre à l'isolement où il vit, en faire un citoyen, établir par principe et par nécessité une identité complète entre la nation et la force publique. Il est hors de doute que, sous un régime de liberté, les obligations militaires doivent faire partie des fonctions civiles ; dans l'avenir social que l'Europe enfante péniblement, la conscription, le casernement, la discipline inintelligente, l'inégalité des citoyens devant le service militaire disparaîtront de l'ordre politique.

Que nous sommes éloignés encore de partager les aspirations des réformistes allemands ! Le fétichisme militaire n'a rien perdu de son prestige en Europe ; il compte au nombre de ses fervents adorateurs des nations réputées libérales. Nous ne parlerons pas de la France, car nous n'avons pas l'intention d'écrire une satire ; mais lorsqu'on compare l'Italie à l'Allemagne, on s'étonne à première vue que, dans ces deux pays, qui ont à certains égards tant de points de ressemblance entre eux, on professe sur un pareil sujet des sentiments si opposés à ce sujet. Autant l'Allemagne libérale manifeste de répugnance pour le système des armées permanentes, autant l'Italie s'y rattache avec un

Digitized by Google

véritable entraînement. Quelque divisés que puissent être les Italiens sur les questions du jour, il est un point sur lequel ils sont tous d'accord : le maintien de l'organisation militaire actuelle.

C'est qu'en Italie, l'armée est tout à la fois la sauvegarde de l'indépendance nationale et un agent actif de fusion des divers éléments piémontais, toscans, napolitains et siciliens. L'unité n'est point encore assise ; pour la fonder définitivement, des luttes terribles, et qui peuvent éclater d'un instant à l'autre, seront sans doute nécessaires. Sous une pareille menace, ce serait folie de penser à opérer une transformation qui pourrait tomber au moment critique et trouver l'Italie désarmée. Il n'est pas d'Italien qui ne sente ce que le général Fanti exprimait dernièrement : « L'Italie n'est pas en situation de songer à une organisation nouvelle de son armée, à une organisation qui réponde au principe de liberté qui est la base de sa constitution. Avant tout, il lui faut une armée prête à entrer en campagne au premier signal. »

Il n'en est pas ainsi en Allemagne. Elle aussi aspire à se constituer unitairement, mais elle rencontre encore devant elle des obstacles déjà vaincus en l'Italie. Son armée est divisée comme le pays lui-même, et le morcellement militaire est la plus ferme garantie du maintien du morcellement politique. L'Allemagne a tous les inconvénients du système des armées permanentes, sans en recueillir le plus léger avantage. C'était donc bien à elle qu'il appartenait de prendre l'initiative de la réforme.

Est-ce à dire que les patriotes allemands soient moins soucieux que les Italiens de protéger leurs frontières contre les affronts de l'étranger? Placée entre les deux plus grandes puissances militaires du continent, l'Allemagne est obligée d'avoir sous la main une force armée assez considérable pour tenir en échec, à un moment donné, ses deux redoutables voisines, la France et la Russie.

Aussi n'est-il personne qui s'imagine, au delà du Rhin, qu'on puisse faire la guerre avec des masses indisciplinées. Chacun reconnaît, et les réformateurs sont les premiers à le proclamer, que l'obligation du service militaire est une nécessité sociale. Loin d'affaiblir le pays, ils prétendent au contraire le mettre à l'abri d'une agression sérieuse par l'institution d'une milice bien constituée. C'est pour ce motif qu'ils réclament l'armement général de la nation. Ils veulent que chaque citoyen soit exercé au maniement des armes, mais ils demandent que le prolétaire soit affranchi du régime répugnant de la caserne.

Ils ont été amenés ainsi à se poser la question suivante : Combien de temps faut-il pour former un soldat ? En Suisse, le seul pays où il n'existe pas d'armée permanente, le délai adopté est très-court : vingt-huit jours pour le fantassin, trente-cinq jours pour le carabinier et l'artilleur. Ce délai a paru insuffisant aux réformateurs allemands ; cependant ils ont

Digitized by Google

admis que trois mois d'exercices et trois semaines de manœuvres, pendant le cours de trois années, suffiraient à une instruction convenable du milicien. De cette manière, disent-ils, l'Allemagne, tout en réalisant deux tiers d'économies du budget actuel, se créerait une force armée cinq ou six fois plus forte que celle de ses armées permanentes. C'est là, à leurs yeux, un point essentiel : les gens du métier eux-mêmes, ajoutent-ils, ne sauraient contester que les troupes, même moins bien exercées que des soldats réguliers, battront le plus souvent ces derniers, quand elles leur seront considérablement supérieures en force. La victoire n'est-elle pas toujours aux gros bataillons?

Prenons un exemple, et comparons la Suisse à la Belgique. En un très-court espace de temps, ainsi qu'il a été facile de s'en assurer lors des événements de Neufchâtel, la Suisse peut mettre sur pied cent vingt mille combattants, sans compter une réserve proportionnée à ce chiffre. La Belgique, dont la population est double, n'a une armée que de soixante-treize mille hommes, qu'en un cas extrême elle pourrait porter à cent mille. Le budget militaire de la Suisse est de 4 millions, tandis que celui de la Belgique dépasse 40 millions.

Nous n'ignorons pas que les partisans du système des armées permanentes se prévalent volontiers du fâcheux spectacle offert par les États-Unis au début de la guerre civile. Les adversaires du régime actuel n'acceptent pas cet argument; ils n'entendent pas prendre la défense d'un système qui ne reposait sur aucune organisation sérieuse. De ce que l'organisation était nulle, il ne s'ensuit pas qu'on doive conserver la nôtre qui est injuste, ruineuse et oppressive. Si d'ailleurs les États-Unis ont pu supporter les charges énormes de la guerre contre la sécession, s'ils n'ont pas été forcés depuis longtemps à signer une paix déplorable, si l'Union est à l'heure qu'il est sortie victorieuse de la crise la plus formidable peut-être qu'aucun peuple ait traversée, c'est que le pays n'était pas épuisé comme les États européens par les dépenses exorbitantes d'une paix armée.

Afin de faciliter l'instruction de la milice, les réformateurs proposent, toujours à l'exemple de la Suisse, d'accorder une large part à la gymnastique dans le programme des études et d'y introduire même le maniement des armes. L'éducation doit être appropriée au but qu'ils poursuivent; dès l'enfance la jeunesse doit être préparée, non-seulement aux devoirs de la paix, mais aussi à ceux de la guerre.

Chaque année ont lieu dans un des cantons suisses de grandes manœuvres et des exercices à feu, exécutés par le corps des cadets. Les officiers supérieurs de l'armée fédérale ne dédaignent pas d'assister à ce camp de Châlons en miniature. Le corps se compose de jeunes gens de douze à dix-huit ans qui formeront plus tard les cadres de l'armée nationale. Sous l'impulsion du mouvement réformiste, des compagnies

Digitized by Google

de cadets se sont formées déjà dans plusieurs villes de l'Allemagne méridionale. Nous-même nous avons eu l'occasion d'assister, à plusieurs reprises, aux exercices de celles de Francfort, de Stuttgart et de Heidelberg, et d'apprécier la tenue et l'ardeur des jeunes volontaires. Seule, une bonne éducation militaire, qui n'est pas moins nécessaire aux futurs citoyens qu'une bonne éducation civile, peut nous tirer de la voie où nous nous trouvons, et permettre un emploi rationnel et économique des ressources du pays.

Les limites de cet article ne nous permettent pas d'entrer dans les détails de l'organisation préconisée par les réformateurs; cela nous entraînerait hors des limites que nous nous sommes tracées, et dépasserait notre compétence. Nous préférons renvoyer le lecteur à un excellent ouvrage de M. W. Rüstow : *Recherches sur l'organisation des armées* [1].

Dans cet écrit, M. Rüstow a développé les conditions indispensables d'une bonne milice. Il s'est appliqué à démontrer que les forces d'un pays peuvent être utilisées pour la défense nationale d'une manière plus utile, plus aisée, moins onéreuse, que par le système actuel. On ne rencontrera de sérieuses difficultés que dans la période de transition, et encore naîtront-elles bien moins du fond même du sujet, que de l'intérêt de l'exploiteur et de l'apathie de l'exploité.

Nous ne croyons pas toutefois que la question de la réforme de l'armée soit appelée à passionner les esprits dans un temps prochain. Sans nul doute, sa solution sera une des principales œuvres du XIX^e^ siècle, mais il faut bien se l'avouer, le moment en paraît encore assez éloigné. Notre régime militaire correspond en tous points avec notre régime politique, le système des armées permanentes avec l'apparence de constitutionalisme qui domine en Europe. Il n'y a pas de contradiction entre la conscription, le casernement, la discipline passive et la somme de libertés dont nous jouissons. Avant de reconnaître la nécessité d'une révolution dans les institutions militaires, on s'arrêtera d'abord à l'idée d'un désarmement général qui ne se réalisera jamais. La vraie réforme ne saurait être accomplie que par la liberté.

E. SEINGUERLET.

[1] *Untersuchungen über die Organisation der Heere von W. Rüstow, Basel*, 1853.

Digitized by Google

LE SYMBOLE DES APOTRES

DEUXIÈME ARTICLE [1]

Nous pouvons regarder comme acquis 1° que le Symbole des Apôtres est le développement de la formule qui, dans les premiers temps du christianisme, servait de profession de foi à quiconque était admis dans le sein de l'Église, et 2° que ce développement se fit en opposition aux hérésies du IIe et du IIIe siècle, dans le but de mettre en garde les catéchumènes et par suite tous les fidèles contre les doctrines de ces diverses sectes.

Ces deux faits nous font connaître son origine, en même temps que l'esprit dans lequel il a été composé et le procédé général par lequel la formule primitive se compléta et s'enrichit des explications jugées nécessaires pour maintenir la croyance ecclésiastique. Ce n'est pas assez toutefois pour pouvoir se rendre compte de la formation du Symbole des Apôtres tel qu'il est dans sa forme définitive. On a déjà vu que le Symbole vulgaire, c'est-à-dire celui qui est depuis longtemps en usage dans les Églises latines, et qu'on trouve pour la première fois dans le cent quinzième et dans le cent trente et unième sermon *de Tempore*, diffère sensiblement, autant par l'étendue que par la rédaction, de ceux qui étaient en usage dans un grand nombre d'Églises à la fin du IVe siècle. Il faut ajouter qu'à leur tour ceux-ci ne diffèrent pas moins d'autres Symboles des Apôtres qui appartiennent à la fin du siècle précédent. Ce formulaire a donc subi, pendant l'espace de trois cents

[1] Voir la *Revue moderne* du 1er janvier 1863

Digitized by Google

ans, divers remaniements successifs, avant de trouver sa forme définitive.

C'est l'histoire de ces remaniements successifs qu'il nous reste maintenant à étudier. Nous savons pour quelle raison on ajouta à la formule primitive des articles explicatifs ; ce fut pour exclure du sein de l'Église, pour repousser comme des erreurs les opinions des diverses sectes hérétiques du IIe et du IIIe siècle ; nous ne savons pas encore pourquoi ces articles se présentent tels qu'ils sont et non sous toute autre forme. C'est ce que nous allons rechercher.

Des transformations qui, par un travail qui dura trois cents ans, firent de la formule primitive : « Je crois au Père, au Fils et au Saint-Esprit, » notre Symbole vulgaire, nous connaissons cependant la première. J'ai déjà dit que, vers la fin du IIe siècle, un quatrième terme fut ajouté à cette formule qui devint alors : « Je crois au Père, au Fils, au Saint-Esprit, et à la sainte Église, » et j'ai expliqué le motif de cette addition. Je n'ai pas à y revenir. Nous partirons de cette dernière formule qui, je l'ai aussi fait déjà remarquer, a été le cadre du *Credo*.

I

Le plus ancien des symboles qui nous sont connus, est sans le moindre doute celui qui s'est conservé dans l'Église copte et qui fut, dans le principe, en usage dans l'Église d'Alexandrie [1]. La forme sous laquelle il se présente, sauf quelques interpolations qu'il est facile de reconnaître, a un caractère archaïque incontestable. Elle nous fournit des renseignements précieux pour l'histoire des premiers développements de la formule de la fin du IIe siècle.

Il importe de mettre cet intéressant document sous les yeux du lecteur [2].

« L'évêque ou le prêtre doit dire au catéchumène : Crois-tu au seul vrai Dieu, le Père Tout-Puissant, et à son Fils unique, Notre-Seigneur et Sauveur, et au Saint-Esprit, vivificateur, trinité consubstantielle, une souveraineté, un règne, une foi, un baptême, à la sainte Église catholique, apostolique, à la vie éternelle ? Le catéchumène répondra : Je crois ainsi. »

[1] L'ancienne Église copte faisait partie du patriarchat d'Alexandrie.

[2] Je l'emprunte à M. de Bunsen, qui le rapporte dans son *Hippolytus*, édition anglaise t. I, p. 436.

Digitized by Google

« Ensuite l'évêque ou le prêtre lui demandera : Crois-tu en Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu le Père? Crois-tu qu'il est devenu homme comme nous, grâce à l'action miraculeuse du Saint-Esprit sur la Vierge Marie; qu'il a été crucifié pour nous, sous Ponce-Pilate, qu'il est mort pour notre rédemption; qu'il est ressuscité le troisième jour en brisant les chaînes (de la Mort); qu'il s'est assis à la droite de son Père dans le ciel, et qu'il reviendra pour juger les vivants et les morts, quand il apparaîtra lui et son règne?

» Et crois-tu au Saint-Esprit vivificateur qui purifie tout dans la sainte Église? Et le catéchumène dira : Je le crois. »

Ce formulaire se compose évidemment de deux pièces distinctes, l'une qui comprend la première question de l'évêque, et l'autre qui se compose des deux autres questions. Il est manifeste que la seconde n'est qu'une répétition développée d'une partie de la première. On peut conclure de là qu'elles ne sont pas du même âge. La première est certainement la plus ancienne, et il est probable que, pendant un temps plus ou moins long, elle fut la seule profession de foi des catéchumènes au moment de leur baptême.

Considérons de plus près cette première partie du Symbole de l'Église copte. Et d'abord débarrassons-la des interpolations qui en défigurent la forme première et authentique. Les mots : « Trinité consubstantielle, une souveraineté, un règne, une foi, un baptême, » ne peuvent appartenir à un formulaire antérieur au Concile de Nicée; ils y ont été ajoutés quand la doctrine de la Trinité eut été formulée et que la crainte que cette conception ne fût mal entendue, fit insister fortement sur l'unité divine. Les qualifications de « catholique » et d'« apostolique » données à la sainte Église sont passées du Symbole du Concile de Nicée ou plus probablement de celui du Concile de Constantinople [1], dans ce formulaire. C'est bien en Orient que la sainte Église a d'abord été appelée catholique et apostolique; mais je ne crois pas que ces qualifications se présentent soit dans des Symboles, soit dans des règles de foi, antérieurs au IVe siècle.

Après ces suppressions, la première partie du Symbole copte reste conçue en ces termes : « Crois-tu (ou dans le discours direct : je crois) au seul vrai Dieu, le Père Tout-Puissant, et à son Fils unique, Notre-Seigneur et Sauveur, et au Saint-Esprit vivificateur, à la sainte Église, à la vie éternelle [2]. » Il saute aux yeux qu'on n'a là qu'un développe-

[1] Le Symbole du Concile de Nicée dit seulement : ἡ καθολικὴ ἐκκλησία; mais celui du premier Concile de Constantinople porte : εἰς μίαν ἁγίαν καθολικὴν καὶ ἀποστολικὴν ἐκκλησίαν.

[2] Ces derniers mots signifient évidemment : La sainte Église par laquelle où dans

Digitized by Google

ment de la formule de la fin du IIe siècle. La simplicité et le peu d'étendue en indiquent l'authenticité. On peut croire, non sans quelque vraisemblance, que cette première partie du Symbole copte est la première transformation que subit la formule indiquée par Tertullien.

La seconde partie est une sorte de commentaire de la première, ou pour mieux dire du second terme de la première ; car la dernière phrase n'est qu'une répétition de ce qui y est dit du troisième et du quatrième terme. Dans tous les cas, la seconde question de l'évêque se compose d'articles explicatifs du passage : « Et à son Fils unique Notre-Seigneur et notre Sauveur. » On peut croire que, quand la première partie parut insuffisante contre les hardiesses croissantes du docétisme, on y ajouta le développement qui forme la seconde question de l'évêque, et probablement, pour avoir un ensemble complet, la phrase qui forme la troisième.

Il est assez singulier qu'on n'ait pas mis ces articles explicatifs à leur place naturelle, et qu'en particulier ce qui se rapporte à Jésus-Christ ne suive pas immédiatement les mots : « Et son Fils unique, Notre-Seigneur et notre Sauveur. » C'est là qu'ils devraient se trouver, et c'est bien là qu'ils se trouvent dans tous les autres Symboles des Apôtres. Cette apparente singularité s'explique cependant, si l'on suppose, comme je l'ai fait, que la première partie de ce Symbole est antérieure à la seconde, et il faut ajouter qu'elle ne s'explique que dans cette hypothèse. Les auteurs de la seconde partie ne crurent pas devoir toucher à la première partie qui était une formule consacrée par l'usage ; elle leur parut trop respectable pour être remaniée. Comme il importait cependant de l'interpréter, d'en préciser le sens, ils prirent le parti d'y ajouter divers articles explicatifs sous la forme d'une seconde et d'une troisième question de l'évêque au catéchumène. Plus tard on eut moins de scrupules ; les considérations qui avaient arrêté les auteurs de la seconde partie du Symbole copte, cédèrent devant la nécessité de présenter ce formulaire dans une ordre plus logique.

Le Symbole rapporté dans les *Constitutions apostoliques*[1] appartient à

laquelle on obtient la vie éternelle. C'est la même idée que celle qu'Origène exprime en ces termes : *Extra ecclesiam nemo salvatur*, « hors de l'Église point de salut, » *In Jesu Nave homilia III*, § 5. Elle dominait dès la seconde moitié du IIe siècle dans l'Église d'Alexandrie. Il n'est pas étonnant qu'elle ait pris place dans la profession de foi des chrétiens de l'Égypte.

[1] *Constitutiones apostolicæ*, lib. VII, cap. 42, dans Labbe et Cossart, *Sacrosancta Concilia*, t. I, col. 439, et dans Hahn, *Biblioth. der Symbole*, p. 40-42.

Digitized by Google

peu près à la même époque. D'après Néander, les *Constitutions apostoliques* ont été formées de diverses pièces depuis les derniers temps du IIe siècle jusqu'au IVe. Vers le milieu du IIIe siècle, ce recueil ne comprenait que les six premiers livres; on y ajouta le septième vers la fin de ce même siècle; le huitième n'y fut joint que plus tard [1]. Le Symbole des Apôtres, qui se trouve dans le septième livre, serait donc antérieur à la fin du IIIe siècle.

Il convient également de le mettre sous les yeux du lecteur.

« Je me consacre au Christ, je crois et suis baptisé en un Dieu unique, incréé, le seul vrai Dieu Tout-Puissant, Père de Jésus-Christ, créateur et auteur de toutes choses, de qui tout dérive;

» Je crois au Seigneur Jésus-Christ, son Fils unique, premier-né de toute créature, engendré, avant tous les âges, par la bonne volonté de Dieu (non créé [2]), par qui toutes choses ont été faites dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles; qui, dans les derniers temps, est descendu du ciel, a revêtu une chair, est né de la Sainte-Vierge Marie, et a vécu saintement selon les lois de Dieu, son Père; qui a été crucifié sous Ponce-Pilate, est mort pour nous, est ressuscité le troisième jour après avoir souffert; qui est monté au ciel, s'est assis à la droite de Dieu et reviendra avec gloire, à la fin du monde, pour juger les vivants et les morts; dont le royaume n'aura pas de fin [3];

» Je suis baptisé aussi dans le Saint-Esprit, c'est-à-dire le consolateur, qui agit avec efficace dans les saints depuis le commencement du monde et qui plus tard a été envoyé aux Apôtres [4] par le Père, selon les promesses de notre Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, et, après les Apôtres, à tous ceux qui, dans la sainte Église catholique [5], croient à la résurrection de la chair, à la rémission des péchés, au royaume des cieux et à la vie du monde à venir. »

Ces deux Symboles, celui des *Constitutions apostoliques* et celui qui a été conservé dans les canons de l'Église copte, n'étaient pas probablement les seuls qui fussent en usage à la fin du IIIe siècle ou au commencement du IVe [6]. S'il en existait d'autres, on peut croire avec quel-

[1] NEANDER, *Allg. Gesch. der christ. Religion*, t. I, p. 1106.

[2] Ce terme : « non créé, » οὐ κτισθέντα, est une interpolation, au jugement de tous les critiques.

[3] Ces mots : « dont le royaume n'aura pas de fin, » ont été empruntés, sans le moindre doute, au symbole du premier Concile de Constantinople.

[4] Quelques manuscrits portent : « à nous les Apôtres; » καὶ ἡμῖν τοῖς ἀποστόλοις. Cette leçon a été adoptée par MANSI, *Collectio Conciliorum amplissima*, t. I, p. 523.

[5] Je ne crois pas qu'on puisse considérer les mots ἐν τῇ ἁγίᾳ καθολικῇ ἐκκλησίᾳ comme régis par le participe πιστεύουσιν, ainsi qu'on le fait d'ordinaire.

[6] On cite d'ordinaire parmi les Symboles des Apôtres de cette époque, celui de l'Égli-

Digitized by Google

que vraisemblance qu'ils étaient analogues à ceux que nous venons d'examiner, peut-être même qu'ils n'étaient que des imitations de celui des *Constitutions apostoliques*, qui paraît avoir été le plus célèbre [1].

Quoi qu'il en soit, ce ne sont plus ces Symboles des Apôtres que nous trouvons en usage dans les Églises à la fin du IVe siècle. Dans la plupart des Églises de l'Orient, ils avaient été remplacés soit par les Symboles du Concile de Nicée, soit par celui du premier Concile de Constantinople, comme je l'ai déjà dit, et dans quelques autres, ainsi que dans un assez grand nombre des Églises de l'Occident, par des Symboles des Apôtres d'un caractère notablement différent.

II

Les Symboles des Apôtres que nous trouvons en usage dans les Églises, à la fin du IVe siècle, sont infiniment plus simples, plus précis et mieux ordonnés que celui de l'Église copte et que celui des *Constitutions apostoliques*, et l'on peut se croire autorisé à ajouter : que tous ceux, quels qu'ils aient été, de la fin du IIIe siècle ou du commencement du IVe. J'en citerai pour preuve celui que Rufin rapporte sous le nom de Symbole oriental et dont ne diffèrent que par quelques détails de peu d'importance ceux qui, à cette époque, étaient en usage à Rome, à Aquilée et en Afrique.

« Je crois en un seul Dieu, le Père Tout-Puissant;

» Et en notre unique Seigneur, Jésus-Christ, son Fils unique, qui est né par le Saint-Esprit de la Vierge Marie, qui a été crucifié sous Ponce-Pilate et a été enseveli, qui est ressuscité des morts le troisième jour, qui est monté au ciel, s'est assis à la droite du Père; il viendra de là pour juger les vivants et les morts;

» Et au Saint-Esprit;

» La sainte Église, la rémission des péchés, la résurrection de la chair. »

d'Antioche, dont malheureusement il ne reste que les deux premières parties, et encore uniquement dans une traduction latine de J. Cassien, *J. Cassiani opera*, Francfort, 1722, p. 743. — Hahn, *Biblioth. der Symbole*, p. 54-56. Mais ce qui nous en reste ne diffère de celui des Constitutions apostoliques que par quelques interpolations qui s'expliquent assez facilement. Ils ne sont, ce me semble, tous les deux qu'un seul et même Symbole, et je suis porté à croire que celui des *Constitutions apostoliques* appartenait à l'Église d'Antioche.

[1] L'ancien Symbole de Jérusalem pourrait bien avoir été fait sur celui de l'Église d'Antioche. Ils ont dans tous les cas une grande ressemblance.

Digitized by Google

Voilà bien un formulaire réunissant toutes les qualités d'une pièce de ce genre, la précision et la netteté. On comprend que saint Augustin ait pu dire qu'on l'avait rédigé de manière à ne pas fatiguer la mémoire et à présenter en peu de mots les vérités fondamentales de la religion chrétienne. Pouvait-on en dire autant des Symboles de la fin du IIIe siècle? Certainement non. Ces Symboles sont confus, pleins de répétitions, surchargés de détails inutiles au but qu'ils devaient atteindre. Avec la manière dont on les enseignait, ne pouvant les apprendre qu'en les entendant réciter et expliquer, les catéchumènes éprouvaient sans doute de grandes difficultés à les graver dans leur mémoire. L'expérience dut en faire reconnaître les défauts, et, quand on se fut convaincu qu'ils étaient trop complexes et trop confus pour l'usage auxquels ils étaient destinés, on travailla à les rendre plus simples, plus précis, à en mieux coordonner les différents articles, à les débarrasser surtout des incises, des détails secondaires, des répétitions qui en ralentissaient la marche.

De ces remaniements des anciens Symboles sortirent les Symboles de la fin du IVe siècle.

Saint Augustin ne ferait-il pas allusion à ce travail d'élimination et d'épuration, quand il dit du Symbole des Apôtres qu'on y a recueilli d'une manière concise et mis en un certain ordre les vérités de la foi[1]? Je serais porté à le croire. Je ne voudrais pas cependant trop presser ces paroles qui, à la rigueur, pourraient se rapporter tout autant à la composition qu'à une révision de ce formulaire. Mais les faits parlent d'eux-mêmes. A la fin du IIIe siècle, les Symboles des Apôtres que nous voyons en usage dans les Églises sont compliqués, confus, surchargés de détails qui ne vont pas au but, en vue duquel a été composé ce formulaire; à la fin du IVe siècle, au contraire, les Symboles des Apôtres sont simples, précis, bien ordonnés. Comment expliquer cette transformation, sinon par un travail de simplification des anciens formulaires?

Prétendrait-on que les Symboles des Apôtres de la fin du IVe siècle ne dérivent pas de ceux de la fin du IIIe, qu'ils se sont formés à côté d'eux, sans en dépendre en aucune manière? Ce serait là un fait fort extraordinaire, peu probable. On ne saurait douter que le *Credo* n'ait été retouché avec une assez grande liberté, dans les diverses Églises où il était en usage, selon les besoins particuliers de ces Églises. Les

[1] Collecta breviter et in ordinem certum reducta utque constricta tradenda sunt vobis, ut fides vestra ædificetur, et confessio præparetur et memoria non gravetur. *Augustini opera*, t. V, col. 1371; *Sermo* 214, § 1.

Digitized by Google

Patripassiens troublaient l'Église d'Aquilée, il fallut s'opposer à leurs entreprises et mettre en garde les fidèles contre cette erreur. On ajoute deux mots : « invisible et impassible » au premier article du Symbole. Dans les autres Églises où cette hérésie était inconnue, ou n'offrait aucun danger, on n'eut pas de raison d'introduire cette modification dans le *Credo*. Des hérésies d'une autre nature purent y provoquer quelque changement dans d'autres articles. Mais ces modifications ne portent que sur des points de détail ; il est facile de se rendre compte des motifs qui les ont provoquées ; nous l'avons déjà montré pour quelques-uns des articles du Symbole, et nous aurons encore occasion d'en expliquer bien d'autres. Mais si les changements de ce genre se sont faits pour la plupart dans une complète indépendance les uns des autres, il est impossible que les Symboles eux-mêmes soient tous nés spontanément dans les Églises où nous les trouvons en usage. Ils y ont été modifiés en différents sens ; mais ils sont tous sortis d'une même source. Dans tous les cas, c'est dans les Églises de l'Orient qu'on les rencontre d'abord, et sans le moindre doute c'est de là qu'ils ont été apportés dans l'Occident.

Nous n'avons que faire cependant de ces inductions pour nous convaincre qu'un remaniement ou, pour parler plus exactement, qu'une simplification des Symboles des Apôtres de la fin du IIIe siècle s'accomplit dans le courant du IVe siècle, selon toutes les probabilités dans la première moitié. Nous pouvons invoquer un fait qui nous en est un témoignage irrécusable.

Nous avons le Symbole en usage dans l'Église d'Alexandrie à la fin du IIIe siècle et celui qui y était usité à la fin du IVe. Celui-ci dérive évidemment de celui-là, il en est une forme simplifiée. Le Symbole de la fin du IIIe siècle est celui qui nous a été conservé dans les Canons de l'Église copte. Les chrétiens coptes se rattachaient à l'Église d'Alexandrie, ou pour mieux dire l'Église copte et l'Église d'Alexandrie étaient une seule et même Église ; elles ne se divisèrent qu'en 306, pour un motif à peu près analogue à celui qui donna naissance au Novatianisme. Mais les Coptes conservèrent la liturgie alexandrine ; ils prétendirent toujours rester fidèles à l'enseignement de saint Marc, que la tradition donne pour l'apôtre d'Alexandrie ; ils le prétendent encore. Le Symbole copte est donc celui qui était en usage à Alexandrie avant la séparation de 306, on ne saurait en douter.

D'un autre côté le Symbole des Apôtres que Rufin rapporte sous le nom de Symbole oriental est regardé par les meilleurs critiques comme celui qui était usité dans cette même Église à la fin du IVe siècle.

Digitized by Google

Celui-ci est donc un remaniement ou une simplification de celui-là. Que le lecteur en juge par lui-même, en les comparant ensemble. Je mets ici en présence ces deux Symboles, article par article, autant que la disposition différente de l'un et de l'autre le permet.

SYMBOLE COPTE (DE LA FIN DU IIIe SIÈCLE)	SYMBOLE ORIENTAL (DE LA FIN DU IVe SIÈCLE)
Crois-tu en un seul vrai Dieu, le Père tout-puissant;	Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant;
Et à son Fils unique, Notre-Seigneur et Sauveur;	
Et au Saint-Esprit vivificateur;	
A la sainte Église, à la vie éternelle?	
Crois-tu en Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu le Père?	Et en Notre-Seigneur Jésus-Christ, son Fils unique;
Crois-tu qu'il est devenu homme comme nous, grâce à l'action miraculeuse du Saint-Esprit sur la Vierge Marie;	Qui est né par le Saint-Esprit de la Vierge Marie,
Qu'il a été crucifié pour nous sous Ponce-Pilate; qu'il est mort pour notre rédemption;	Qui a été crucifié sous Ponce-Pilate et qui a été enseveli,
Qu'il est ressuscité le troisième jour, en brisant les chaînes (de la mort);	Le troisième jour, il est ressuscité des morts;
	Il est monté au ciel,
Qu'il s'est assis à la droite de son Père, dans le Ciel;	Il s'est assis à la droite de Dieu;
Et qu'il reviendra pour juger les vivants et les morts, quand il apparaîtra, lui et son règne?	Il viendra de là pour juger les vivants et les morts;
Crois-tu au Saint-Esprit, vivificateur,	Et au Saint-Esprit;
Qui purifie tout dans la sainte Église?	La sainte Église. — La rémission des péchés. — La résurrection de la chair.

Je citerai un autre fait, sinon identique, du moins analogue au précédent.

On s'accorde à reconnaître que le Symbole des Apôtres de l'Église de Jérusalem, tel qu'on le trouve dans les catéchèses de Cyrille, évêque de cette ville, offre une ressemblance frappante avec celui qui est rapporté dans les *Constitutions apostoliques* [1]. On peut en conclure avec une grande vraisemblance que le premier dérive du second, ou pour mieux dire qu'il en est une forme corrigée et simplifiée. C'est encore là

[1] BULL, *Judicium ecclesiæ catholicæ*, p. 135 et suiv.; HAHN, *Biblioth. der Symbole*, p. 40.

Digitized by Google

un exemple et en même temps une preuve du remaniement auquel fut soumis le symbole des Apôtres dans le courant du IVe siècle.

Je ne crois pas inutile de mettre également sous les yeux du lecteur ces deux formulaires comparés l'un à l'autre. Des comparaisons de ce genre me semblent ce qu'il y a de plus propre à donner une idée du travail par lequel le Symbole fut modifié à cette époque.

SYMBOLE DES CONSTITUTIONS APOSTOLIQUES (DE LA FIN DU IIIe SIÈCLE)	SYMBOLE DE L'ÉGLISE DE JÉRUSALEM (DE LA FIN DU IVe SIÈCLE)
« Je crois en un Dieu unique, incréé, le seul vrai Dieu tout-puissant, père de Jésus-Christ,	« Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant,
Créateur et conservateur de toutes choses, de qui tout dérive;	Auteur des cieux et de la terre, de toutes les choses visibles et des invisibles;
Je crois au Seigneur Jésus-Christ, son Fils unique, premier-né de toute créature, engendré, avant tous les âges, par la bonne volonté de Dieu; par qui toutes choses ont été faites dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles,	Et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils premier-né de Dieu, engendré de Dieu, avant tous les âges, vrai Dieu, par qui toutes choses ont été faites,
Qui, dans ces derniers temps, est descendu du ciel, a revêtu une chair, est né de la sainte Vierge Marie, et a vécu saintement selon les lois de Dieu, son Père,	Qui s'est incarné et fait homme,
Qui a été crucifié sous Ponce-Pilate, est mort pour nous,	Qui a été crucifié et enseveli,
Est ressuscité le troisième jour après qu'il eut souffert,	Qui est ressuscité le troisième jour,
Qui est monté au ciel, s'est assis à la droite de Dieu, et reviendra, avec gloire, à la fin du monde, pour juger les vivants et les morts,	Qui est monté au ciel, et s'est assis à la droite de Dieu, et viendra, avec gloire, pour juger les vivants et les morts,
Dont le royaume n'aura pas de fin;	Dont le royaume n'aura pas de fin;
Au Saint-Esprit, c'est-à-dire le consolateur, qui agit avec efficace dans les saints depuis le commencement du monde, et qui plus tard a été envoyé aux Apôtres par le Père, selon les promesses de notre Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, et après les Apôtres, à tous ceux qui croient,	Et à un seul Saint-Esprit, le consolateur qui a parlé dans les prophètes;
	Et à un seul baptême de repentance pour la rémission des péchés;
Dans la sainte Église catholique, à la résurrection de la chair, à la rémission des péchés et à la vie du monde à venir. »	Et à une seule Église catholique, et à la résurrection de la chair, et à la vie éternelle. »

Digitized by Google

En examinant ces deux tableaux comparatifs, chacun peut se convaincre qu'il n'y a rien dans les Symboles de la fin du IVe siècle qui ne se trouve dans ceux de la fin du siècle précédent [1], et qu'il y manque seulement tout ce qui, dans ceux-ci, n'était que des répétitions, ou ne portait que sur des faits accessoires, ou ne contenait que des explications sans utilité immédiate dans un abrégé des croyances ecclésiastiques.

III

Les Symboles de la fin du IVe siècle ont à leur tour subi un nouveau travail de révision. On a quelques raisons de le rapporter, du moins en grande partie, à saint Augustin.

Quand on cherche dans les écrits de ce célèbre docteur de l'Église quel est le Symbole des Apôtres dont il s'est servi, on ne tarde pas à s'apercevoir, 1° qu'il en a cité et expliqué deux qui diffèrent sensiblement entre eux, et 2° que les écrits dans lesquels il fait usage de l'un ne sont pas de la même époque de sa vie que ceux dans lesquels il fait usage de l'autre.

Il importe de mettre ces deux faits dans tout leur jour.

Dans son *de Fide et Symbolo* et dans quelques-uns de ses Sermons sur le Symbole, le formulaire qu'il cite ne diffère en rien de ceux que j'ai désignés sous le nom de Symboles des Apôtres de la fin du IVe siècle, entre autres de celui de Rome et de l'Oriental. Il se terminait, comme ceux dont parle Rufin, par l'article de la résurrection de la chair. « Ces mots, dit saint Augustin, sont la fin [2]. » Comme ceux-ci encore, ce formulaire n'avait pas l'article « Créateur du ciel et de la terre. » Saint Augustin ne l'explique pas en effet dans ses écrits [3]. Il y parle, il est vrai, de la création du monde par Dieu, mais c'est à propos de ce mot « Tout-Puissant, » la création étant, ainsi qu'il le montre avec raison, une preuve de la toute-puissance de Dieu.

[1] Sauf dans le Symbole de Jérusalem, ces deux additions : « Vrai Dieu, » et l'article « Et à un seul baptême de repentance. » La première est un emprunt aux Symboles de Nicée et de Constantinople, et la seconde l'expression d'une doctrine sur laquelle Cyrille de Jérusalem a cru nécessaire d'insister, probablement par opposition à une croyance contraire d'hérétiques qui troublaient son Église, CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Opera*, p. 2 et 6, Prologue des catéchèses, § 1 et 4.

[2] Post hæc, carnis resurrectionem, iste jam finis est. *Augustini opera*, t. V, col. 1370; *Sermo*, 213; *Ibid.*, t. VI, col. 276-280; *liber de Fide et Symbolo*, § 23-25.

[3] *Augustini opera*, t. V, col. 1364 et 1365, *Sermo* 213, § 1; *Ibid.*, t. V, 1372 et 1373; *Sermo* 214, § 2 et 3.

Digitized by Google

Enfin, de même encore que dans les Symboles de la fin du IVe siècle, l'Église porte ici seulement la qualification de sainte [1].

Dans quelques autres de ses sermons et dans son *Enchiridion ad Laurentium*, l'article de la vie éternelle est cité et commenté [2]; celui de la sainte Église a reçu l'addition de catholique [3]; et les mots créateur des choses visibles et des invisibles, c'est-à-dire de tout ce qui existe, sont rapportés comme partie intégrante du Symbole [4].

Les écrits de saint Augustin dans lesquels le Symbole des Apôtres est cité sous l'ancienne forme, je veux dire sous celle du Symbole de Rome et de l'Oriental, sont des premiers temps de sa vie ecclésiastique. On le sait positivement pour le *de Fide et Symbolo*. Il nous apprend lui-même qu'il le composa à l'époque où il n'était encore que prêtre [5]. On le sait également pour le sermon 214 qu'il prononça en 391, l'année même qu'il reçut la prêtrise [6]. D'un autre côté, l'*Enchiridion ad Laurentium* est un de ses derniers écrits. Il le composa en 430, quelques mois à peine avant de mourir [7].

C'est donc un fait certain que, pendant la durée de son ministère, le Symbole des Apôtres changea. Au commencement, il était tel que ceux que Rufin nous fait connaître; à la fin, sauf l'article de la descente aux enfers et celui de la communion des saints, il était devenu tel que celui dont nous nous servons.

Saint Augustin fut-il lui-même l'auteur de ces changements? Il me paraît difficile d'en douter. Ces modifications ne se montrent pas de longtemps dans les Symboles des autres Églises, on en aura bientôt la preuve; on ne les retrouve, pendant plus d'un siècle, que dans des écrits composés en Afrique, ou par des disciples ou des imitateurs de l'évêque d'Hippone. C'est par conséquent en Afrique que se fit cette nouvelle révision du Symbole, pendant la première moitié du Ve siècle. Qui aurait osé, à côté de saint Augustin, entreprendre ce travail? L'autorité qui s'attachait à son nom pouvait seule le sanctionner.

[1] *Ibid.*, t. V, col. 1368, 1370 et 1379, *Sermo* 213, § 7 et 8; *Sermo* 214, § 11, *de Fide et Symbolo*, § 21. Le mot catholique se trouve bien dans ce dernier écrit, mais comme une explication que saint Augustin donne lui-même du caractère de la sainte Église. L'Église est sainte, dit-il, parce qu'elle est catholique; c'est là la marque de sa sainteté.

[2] Quo remissionem peccatorum et resurrectionem carnis et vitam æternam perveram et sanctam ecclesiam catholicam apprehendere valeatis. *Ibid.*, t. V, col. 1385, *Sermo* 215, § 9, *Enchirid. ad Laurentium*, § 29; *Ibid.*, t. VI, col. 930, *Sermo de Symbolo*, § 17.

[3] *Ibid.*, t. V, col. 1385, *Sermo* 215, § 9; *Ibid.*, t. VI, col. 928, *Sermo de Symbolo*, § 15, *Enchirid. ad Laurentium*, § 375.

[4] *Ibid.*, t. V, col. 1380, *Sermo* 215, § 2.

[5] *Rétractations*, lib. II, cap. XVII.

[6] *Augustini opera*, t. V, col. 1371, note *a*. — [7] *Ibid.*, t. VI, col. 337-340.

Digitized by Google

Dans quelle intention avait-il entrepris cette révision du Symbole des Apôtres? Il suffit, pour la pénétrer, de regarder en quoi consistent les modifications introduites dans le *Credo*. Saint Augustin a tout simplement ajouté au Symbole usité dans les Églises de l'Occident les termes et les articles qu'avaient en plus les Symboles en usage dans les Églises de l'Orient. Que l'on compare le Symbole romain de la fin du IVe siècle avec celui de Jérusalem que commente Cyrille, évêque de cette ville, dans ses Catéchèses, et on en restera convaincu.

Pourquoi saint Augustin fit-il entrer dans le Symbole latin les passages du Symbole grec qui y manquaient? On peut croire que ce fut pour ramener les divers formulaires dont on se servait de son temps, à un type commun. On ne saurait lui supposer d'autre but.

Il est un autre changement subi à la même époque par le Symbole des Apôtres, sur lequel je crois nécessaire d'appeler l'attention du lecteur et qui fut aussi certainement l'œuvre de l'évêque d'Hippone.

A la fin du Ve siècle, l'article de la naissance de Jésus-Christ était rédigé dans tous les Symboles latins, en ces termes : *Natus de Spiritu Sancto ex Maria Virgine*, « né par le Saint-Esprit, de la vierge Marie. » Les Symboles grecs étaient beaucoup moins explicites, sauf celui de l'Église copte qui s'exprime sur ce point à peu près comme les Symboles latins. Celui de Jérusalem dit en termes généraux que Jésus-Christ prit un corps et se fit homme, et celui des *Constitutions apostoliques* parle seulement de Marie sans faire mention du Saint-Esprit[1]. Le changement qui survint, au commencement du Ve siècle, dans la rédaction de cet article, ne fut donc pas un emprunt fait, comme les précédents, aux formulaires de l'Orient. C'est là un fait qu'il importe de ne pas perdre de vue; il a certainement une grande importance dans l'histoire de la formation du Symbole des Apôtres.

Cet article est cité dans les écrits de saint Augustin sous la forme qu'il a dans tous les Symboles latins de la fin du IVe siècle : *Natus de Spiritu Sancto ex Maria Virgine*. Il s'y présente aussi fréquemment, sous deux autres formes analogues, qui ne se distinguent de la précédente que par une meilleure latinité, savoir : *Natus per Spiritum Sanctum ex Maria Virgine*, « né de la Vierge Marie par le Saint-Esprit ou par l'action du Saint-Esprit, » et *Natus de Spiritu Sancto et Maria Virgine*, « né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. » Mais on l'y trouve aussi sous la forme que cet article a encore aujourd'hui : *Conceptus*

[1] Il est digne de remarque qu'il en est de même dans les règles de foi de Tertullien.

Digitized by Google

de Spiritu Sancto et natus ex Virgine Maria, « conçu du Saint-Esprit et né de la Vierge Marie. » Avant saint Augustin, cette rédaction ne se rencontre jamais; elle fut adoptée par ceux de ses disciples ou de ses imitateurs auxquels on doit les sermons cent quinze et cent trente et un *de Tempore*, et qui l'ont léguée à toutes les Églises latines.

L'origine de cette rédaction ne saurait être douteuse; elle date de saint Augustin, et l'on peut d'autant moins hésiter à lui en faire honneur qu'il fut préoccupé jusqu'à la fin de sa vie du fait mentionné dans cet article. Il y revient encore dans son *Enchiridion ad Laurentium*, l'avant-dernier de ses ouvrages.

Il ne doutait pas le moins du monde de la naissance surnaturelle du Sauveur; bien loin de là. Ce miracle ne lui paraissait pas, au contraire, assez miraculeux, si je puis ainsi dire; il rappelait trop encore, à ses yeux, le cours ordinaire de la nature. *Natus de Spiritu Sancto et Maria Virgine*, cela lui semblait se rapprocher en un certain sens des naissances ordinaires qui sont le fruit de l'union d'un principe masculin et d'un principe féminin. Les païens de son temps, aussi bien que les manichéens, trouvaient indigne du Verbe d'avoir tiré sa vie et son corps des entrailles d'une femme [1]. A ses expressions embarrassées, on peut croire qu'il n'aurait pas été éloigné de ce sentiment, si l'Église ne l'avait pas condamné en décidant que Jésus-Christ était né réellement de l'Esprit-Saint et d'une femme. Moins convaincu de la vérité et de l'utilité du principe autoritaire de l'Église, il aurait bien pu s'en tenir au docétisme qu'il avait professé quand il était manichéen. Mais l'Église enseigne que le Sauveur est né d'une femme, et il se fait violence à lui-même pour y croire, en se disant qu'après tout, « la folie de Dieu est plus sage que la raison des hommes [2], » et en essayant de se persuader qu'il n'y a rien dans ce fait qui rabaisse la majesté divine du Sauveur [3]. Ce qui ne l'empêche pas de diminuer autant qu'il le peut la part de Marie et d'augmenter d'autant celle de l'Esprit-Saint, dans le fait de la naissance miraculeuse du Seigneur, d'aller même jusqu'à tout attribuer à l'élément divin et à ne faire de la mère qu'un instrument

[1] Absit ut dominum nostrum Jesum Christum per naturalia pudenda mulieris descendisse confiteor, dit Manès dans *Acta disputat. Archel.*, cap. XLVII, et le manichéen Faustus ne trouve rien de plus blessant pour le sentiment religieux que *ex utero natum credere Deum, et Deum christianorum.* AUGUSTIN, *contra Faustum*, lib. III, cap. I.

[2] Allusion à *I Corinth.*, I, 25.

[3] Nec nobis fidem istam minuat cogitatio muliebrium viscerum, ut propterea recusanda videatur talis Domini nostri generatio, quod eam sordidi sordidam putant. *Augustini opera*, t. VI, col. 268, *de Fide et Symbolo*, § 10.

Digitized by Google

presque entièrement passif [1]. C'est sans le moindre doute cette manière de comprendre l'incarnation qu'il voulut exprimer dans la rédaction nouvelle qu'il donna à l'article de la naissance de Jésus : *Conceptus de Spiritu Sancto*, il a été conçu par le Saint-Esprit, et *natus ex Virgine Maria*, et né de la Vierge Marie.

Il est un autre article du Symbole dont la rédaction définitive date de la même époque que celle de l'article précédent, et qui est incontestablement de saint Augustin. C'est celui qui se rapporte à la Passion. Les Symboles de la fin du IVe siècle, autant ceux dont parle Rufin que celui de Cyrille de Jérusalem et celui qui est cité dans les plus anciens écrits de l'évêque d'Hippone, portent seulement : *Crucifixus sub Pontio Pilatio et sepultus*, « crucifié sous Ponce-Pilate et enseveli [2]. » Dans les écrits postérieurs de saint Augustin, on voit cet article se compléter peu à peu et approcher par degré de la rédaction définitive. Dans le sermon deux cent quinze de ce célèbre docteur de l'Église, il est présenté sous cette forme : *Crucifixus sub Pontio Pilato, mortuus et sepultus*, crucifié sous Ponce-Pilate, mort et enseveli [3]. Ce mot *mortuus*, « mort, » y a été ajouté ; il n'y manque plus que le mot *passus*, « souffert. » On l'y trouve dans le premier des quatre sermons *de Symbolo* [4], où il est tel qu'il est resté depuis : *Passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus et sepultus*, « il a souffert sous Ponce-Pilate, il a été crucifié, il est mort, il a été enseveli [5]. »

Ce changement n'est pas en lui-même d'une grande importance ; il n'atteint pas le fond des choses : le *passus* et le *mortuus* étaient implicitement compris dans le *crucifixus*. Mais il est une nouvelle preuve que le Symbole des Apôtres s'est formé peu à peu, aussi bien quant à la forme que quant au fond. Ajoutons que saint Augustin ne l'aurait certainement pas remanié, s'il l'avait tenu pour l'œuvre des Apôtres.

Il ne me paraît pas inutile de montrer au lecteur ce qu'était ce formulaire, en sortant des mains de l'évêque d'Hippone, c'est-à-dire vers

[1] Totum hominem credat a Verbo Dei esse susceptum. *Augustini opera*, t. VI, col. 267, *de Fide et Symbolo*, § 8.

[2] *Augustini opera*, t. V, col. 269, *de Fide et Symbolo*, § 11. Dans le Symbole de Cyrille de Jérusalem, il y a seulement : « Crucifié et enseveli. »

[3] *Augustini opera*, t. V, col. 1383, *Sermo* 115, § 5.

[4] Ce premier sermon *de Symbolo* est regardé comme une œuvre de saint Augustin, tandis qu'il est généralement admis que les trois autres ne lui appartiennent pas.

[5] *Augustini opera*, t. VI, col. 931, *Sermo* 1 *de Symbolo*, § 7.

Digitized by Google

le milieu du v^e^ siècle [1]. Le voici tel qu'il est cité dans les derniers écrits de cet éminent docteur de l'Église :

« Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, — créateur des choses visibles et des invisibles;

» Et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, — conçu du Saint-Esprit et né de la vierge Marie, — qui a souffert sous Ponce-Pilate, qui a été crucifié, qui est mort, qui a été enseveli, — le troisième jour il ressuscita des morts, — il est monté au ciel, — il s'est assis à la droite de Dieu, — d'où il viendra pour juger les vivants et les morts; —

» Et au Saint-Esprit; —

» La sainte Église catholique, — la rémission des péchés, — la résurrection de la chair, — et la vie éternelle.»

IV

Ce n'est pas encore là le symbole vulgaire. Deux articles, le second de la première partie et l'avant-dernier de la seconde n'y ont pas encore revêtu leur forme définitive, et surtout il y manque deux articles, celui de la descente de Jésus-Christ aux enfers et celui de la communion des saints. Ces deux articles ne sont cités dans aucun des écrits authentiques de saint Augustin, ils ne se trouvent pour la première fois que dans les sermons 115 et 131 *de Tempore* [2], dans lesquels les deux autres articles se présentent avec leur rédaction définitive. Nous avons donc ici le Symbole des Apôtres complet, achevé, tel qu'il est resté jusqu'à nos jours.

A quelle époque, en quel lieu, dans quel but a-t-il subi ce dernier remaniement?

L'époque peut en être aisément déterminée. Les sermons 115 et 131 *de Tempore*, faussement attribués à saint Augustin, furent composés par des hommes qui prétendaient marcher sur ses traces, mais qui restèrent bien loin de leur modèle. Ils l'imitent presque constamment; souvent ils le copient [3]. Ce qui leur appartient en propre est

[1] Saint Augustin mourut en 430.

[2] Ce sont les sermons 241 et 242 de l'appendice, dans *Augustini opera*, t. V, col. 2972 et 2976. Le même Symbole est également dans le sermon 181 *de Tempore*, *ibid.*, t. VI, col. 1733-1750. Mais le sermon 181 est une compilation du xi^e^ ou du xii^e^ siècle. Il est par conséquent inutile d'en parler.

[3] Le sermon 131 *de Tempore*, qui l'emporte, sous tous les rapports, sur le 115^e^, est plein

Digitized by Google

d'une extrême pauvreté de pensée et de style. A les juger par là, on ne peut les placer avant le VI^e^ siècle. Il est certain du moins que le Symbole des Apôtres, tel qu'il est sorti de leurs mains, était tout à fait inconnu en Italie dans la seconde moitié du siècle précédent. Pierre-Chrysologue de Ravenne, mort en 451, et Maxime de Turin, mort en 461, enseignent à leurs catéchumènes le Symbole romain tel que le rapporte Rufin [1]. Léon-le-Grand, élu pape en 440, n'en connaissait pas d'autre [2]. Le Symbole d'Aquilée de la fin du IV^e^ siècle était encore en usage dans cette Église dans la seconde moitié du VI^e^ siècle [3].

Le *Credo* ne reçut sa forme définitive ni en Italie ni dans la Gaule septentrionale, où il n'est connu au VI^e^ siècle que sous son ancienne forme, je veux dire tel qu'il était à la fin du IV^e^ siècle, et ce ne fut certainement ni dans la Gaule méridionale ni en Espagne, où le Symbole en usage était celui du premier Concile de Constantinople. On est ainsi conduit à admettre que ce dernier travail de révision eut lieu en Afrique. Le précédent remaniement de ce formulaire y avait été exécuté, celui-ci n'en fut qu'une sorte de continuation. L'un avait été fait par saint Augustin, ou sous son inspiration et sa direction, il était tout simple que ses imitateurs poursuivissent son œuvre.

Le but qu'ils se proposèrent ne diffère presque en rien de celui que saint Augustin avait eu en vue. Comme lui, ils voulurent rendre la rédaction de ce formulaire plus parfaite, et dans cette intention, ils changèrent le *visibilium et invisibilium creatorem* en *creatorem cœli et terræ*, et ils ajoutèrent au mot *Dei* ceux de *patris omnipotentis* à l'avant-dernier article de la seconde partie, qui devint alors : *sedit ad dexteram dei patris omnipotentis*. Comme lui encore, ils voulurent le compléter, et c'est ce

de réminiscences des sermons de saint Augustin. Il se termine même par un long passage emprunté textuellement au sermon 212 de ce Père de l'Église, *Augustini opera*, t. V, col. 1373. Ce 131^e^ sermon *de Tempore* fut en grande estime dans les Églises frankes. Avant qu'on y eût admis le rituel romain, il y servait à l'instruction religieuse des catéchumènes, auxquels on en faisait la lecture trois dimanches de suite, avant leur admission au sacrement du baptême, MARTÈNE, *de Antiquis Ecclesiæ ritibus*, t. I, p. 91 et 95.

[1] Le Symbole de Pierre Chrysologue contient de plus que le Symbole romain de la fin du IV^e^ siècle, l'article de la vie éternelle. *Leo Magnus, Maximus Taurin. Pet. Chrysolog.*, ed. Théoph. Raynaud, p. 50-57. Celui de Maxime de Turin est absolument identique à celui de Rome. *Ibid.*, p. 239 et 240.

[2] Les quelques citations du *Credo* qu'on trouve dans les écrits de Léon le Grand, sont toutes conformes au Symbole romain rapporté par Rufin. Ainsi l'article de la naissance de Jésus-Christ est rapporté sous son ancienne forme : *Natus de Spiritu Sancto ex Maria virgine*. « Né par le Saint-Esprit de la Vierge Marie. » *Leo Magnus*, ed. Théoph. Raynaud, p. 58, *Sermo* 2, § 2.

[3] On peut le conclure de ce fait que Venantius Fortunatus, qui était d'Aquilée, et qui fut élu évêque de Poitiers en 599, n'en connaissait pas d'autre.

Digitized by Google

qu'ils firent en y ajoutant l'article *Descendit ad inferna*, qui ne se trouvait jusqu'alors que dans le *Credo* de l'église d'Aquilée, et en y insérant un nouvel article destiné à exprimer une doctrine qui avait pris une importance extrême dans les croyances des chrétiens de l'Occident.

Quelle différence cependant entre la révision que j'ai cru pouvoir attribuer à saint Augustin et celle qui produisit le *Credo* des sermons 115 et 131 *de Tempore*? La première n'atteignit pas le fond même du Symbole et n'en modifia en rien les doctrines. Les deux articles qu'y ajouta l'évêque d'Hippone se trouvaient dans tous les formulaires des Églises de l'Orient; ils avaient par conséquent une sanction officielle ; ils ne portaient d'ailleurs que sur des doctrines déjà implicitement contenues dans les Symboles latins de la fin du IVe siècle, la création de toutes choses par Dieu dans la qualification de « tout-puissant » donné au Père [1], et « la vie éternelle » dans les deux articles précédents : « la rémission des péchés » et « la résurrection de la chair [2]. » De même la nouvelle rédaction qu'il donna à l'article de la naissance de Jésus-Christ déterminait plus nettement le fait et la croyance chrétienne, elle n'y ajoutait rien et ne la changeait en rien.

Il n'en est pas de même de la révision du commencement du VIe siècle : la nouvelle rédaction du second article de la première partie et celle de l'avant-dernier article de la seconde ne portent, il est vrai, que sur la forme; mais l'introduction des deux articles *Descendit ad inferna*, « il est descendu aux enfers, » et *Communionem sanctorum*, « la communion des saints, » ajoute deux nouvelles croyances à celles qui étaient déjà exposées dans le Symbole des Apôtres et en modifient profondément la doctrine.

Le premier de ces deux articles se trouvait sans doute dans le formulaire de l'Église d'Aquilée, mais on n'avait pas, pour l'introduire dans le Symbole des autres Églises, les mêmes raisons que saint Augustin avait eues d'y transporter l'article de la création et celui de la vie éternelle. Les doctrines contenues dans ces deux derniers articles, en outre qu'elles étaient supposées, comme je viens de le dire, par d'autres passages du Symbole des Apôtres, étaient

[1] Saint Augustin fait remarquer lui-même que c'est parce qu'il était tout-puissant, que Dieu avait créé le monde. La création est pour lui une preuve de sa toute-puissance. *Augustini opera*, t. VI, col. 262-264, *de Fide et Symbolo*, § 2.

[2] Il est manifeste que l'article de « la vie éternelle » est contenu réellement dans ceux de « la rémission des péchés » et « la résurrection de la chair. » Pourquoi en effet y aurait-il eu une rémission des péchés et une résurrection de la chair, sinon pour être admis dans la vie éternelle? Saint Augustin le dit presque dans ces termes. *Augustini opera*, t. V, col. 1369, *Sermo* 213, § 8.

Digitized by Google

officiellement reconnues par toutes les Églises et avaient toujours fait partie de la croyance universelle des chrétiens. Le fait qui était exposé dans le premier *Descendit ad inferna*, « il est descendu aux enfers, » quoique admis, je le reconnais, par tout le monde à cette époque, n'avait été sanctionné qu'à Sirmium dans un concile des semi-ariens [1]. Il avait reçu d'ailleurs bien des interprétations différentes [2]; il n'avait pas eu pendant les quatre premiers siècles de portée dogmatique ; il attendait encore la doctrine à laquelle il devait se rattacher. C'est pour cette raison, selon toutes les vraisemblances, que saint Augustin qui le connaissait cependant, n'avait pas cru devoir lui donner une place dans le Symbole des Apôtres, ni même en parler aux catéchumènes dans ses instructions sur ce formulaire.

Quant à l'article de la communion des saints, il n'avait d'antécédent dans aucun des symboles antérieurs, n'était supposé par aucun des termes de cette profession de foi, et, quoique se rattachant de loin à des croyances déjà reçues, comme je l'indiquerai plus loin, il était cependant une nouveauté, une nouveauté telle que pendant longtemps il fut expliqué dans des sens différents.

Comment donc se fit-il que, quand saint Augustin n'avait pas cru devoir introduire dans le symbole l'article de la descente de Jésus-Christ aux enfers, ses imitateurs, hommes obscurs, inconnus, sans autorité, aient entrepris de l'y insérer? que, poussant même plus loin, ils aient surchargé la confession de foi des catéchumènes d'un article entièrement nouveau qu'ils fabriquèrent eux-mêmes? On ne saurait l'expliquer qu'en supposant qu'ils y furent poussés par le mouvement général de leur temps. Et c'est en effet ce qui eut lieu. Les deux articles dont il est ici question ne sont pas, comme la plupart des autres, dirigés contre des hérésies qu'il avait fallu exclure de l'Église et contre lesquelles il avait été nécessaire de prémunir les fidèles. Ils se rapportent à des croyances qui, nées de croyances antérieures, venaient d'envahir l'Église latine, qui exerçaient une grande séduction sur les esprits et qui se trouvèrent sanctionnées par la voix publique avant de l'être officiellement par des assemblées ecclésiastiques. Ces doctrines n'existaient pas encore du temps de saint Augustin, quoiqu'il eût, sans s'en douter, ouvert la porte à l'une et à l'autre; il n'avait donc pas eu de raison de les mentionner dans le symbole qu'il révisa. Mais une fois qu'elles furent partout avidement acceptées, elles demandè-

[1] SOCRATE, *Hist. eccles.*, lib. II, cap. XXXVII.
[2] *Revue germanique*, t. XXXI, p. 47-49.

Digitized by Google

rent une place dans la profession de foi des catéchumènes. Peu importe l'autorité de main qui les y introduisit, les deux articles qui les expriment furent en quelque sorte l'œuvre de l'Église tout entière.

Dès le IIIe siècle, on avait cru que ceux-là mêmes qui seront sauvés ont besoin d'être purifiés par le feu, pour que ce qui reste en eux de bois ou de paille soit entièrement consumé [1]. Mais on plaçait cette épreuve après la résurrection, au jour du jugement dernier [2]. La plupart des docteurs de l'Église pensaient que le feu qui purifierait les âmes serait le même que celui qui consumerait ou plutôt transformerait le monde, pour le rendre propre à servir de demeure aux bienheureux [3]. Saint Augustin, le premier, hasarda, comme une opinion probable, l'hypothèse que cette purification par le feu avait lieu dans l'Hadès avant le jugement dernier. Après avoir fait remarquer que le fidèle qui, tout en s'appuyant sur Jésus-Christ, se préoccupe des choses du monde, est brûlé par la douleur quand la tribulation lui enlève les biens terrestres qu'il aimait, il ajoute : « Il serait bien possible qu'il y ait aussi quelque chose de semblable après cette vie. C'est là une question qu'on peut examiner, soit qu'on en découvre clairement la solution, soit qu'on ne la découvre pas, savoir s'il n'y a pas des fidèles qui ne soient sauvés dans l'autre vie qu'après avoir passé par un feu destiné à les purifier et dont ils ressentent l'ardeur plus ou moins longtemps, selon qu'ils ont été plus ou moins attachés à des biens périssables [4]. » Ce n'était là, comme on le voit, qu'une supposition, elle devint bientôt une certitude. Au commencement du VIe siècle, saint Césaire d'Arles en avait fait le dogme du purgatoire [5].

En présence de cette doctrine qui se répandit avec la rapidité de l'éclair, la légende de la descente de Jésus-Christ aux enfers prit une importance qu'elle n'avait pas eue jusqu'alors. On y vit une expression des plus transparentes de cette nouvelle croyance, mieux encore, elle en sembla une justification et une preuve. Le lieu moyen entre le ciel et l'enfer d'où le Sauveur avait retiré les hommes de l'ancienne

[1] Allusion aux paroles de saint Paul, *I Corinth.*, III, 11-15.

[2] Clément d'Alexandrie, *Pædag.*, lib. III, cap. IX; *Strom.*, lib. VII, cap. VI; Origène, *Contra Cel.*, lib. V, cap. XIV et XV; *In Exod. homil.* VI, § 4; *In Ezech. homil.* I, § 13; Ambroise, *Exposit. in Psalm.* CXVII, *Sermo* 3, § 14 et suiv.

[3] Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, XV, § 21; Jérome, *Opera*, t. III, p. 514 et 1825.

[4] Tale aliquid etiam post hanc vitam fieri, incredibile non est, et utrum ita sit, quæri potest; et aut inveniri, aut latere, nonnullos fideles per ignem quemdam purgatorium, quanto magis minusve bona pereuntia dilexerunt, tanto tardius citiusque salvari. *Augustini opera*, t. VI, col. 382, *Enchirid. ad Laurent.*, § 18.

[5] Haag, *Traité des dogmes*, t. II, p. 322-324; Munisch, *Haudbuch der christl. Dogmengesch.*, t. IV, p. 424 et suiv.

Digitized by Google

alliance [1], était évidemment le purgatoire. Les hommes pieux de la nouvelle alliance ne pouvaient être moins bien traités que les patriarches. Comme ceux-ci, ils devaient sortir de ce lieu, après s'y être entièrement purifiés.

Ce fut sous cette impression que l'article *Descendit ad inferna*, « il est descendu aux enfers, » fut introduit dans le Symbole des Apôtres.

On ne saurait en douter, quand on l'y voit entrer juste au moment où la croyance au purgatoire se répandait parmi les chrétiens de l'Occident, et qu'on remarque, d'un autre côté, que ceux par les soins desquels il y fut introduit furent précisément les hommes qui, en faisant une vérité certaine de ce qui n'avait été qu'une simple possibilité pour saint Augustin, leur maître et leur modèle, donnèrent naissance à ce dogme ou contribuèrent à le propager.

Les plus célèbres docteurs du moyen âge n'ont pas hésité un seul moment sur les rapports de la doctrine du purgatoire et de la légende de la descente de Jésus-Christ aux enfers. « Le Seigneur, dit Thomas d'Aquin, ne délivra du purgatoire que les âmes qui étaient alors telles que le sont celles que l'on croit maintenant en être délivrées [2]. » C'est dans le même sens que le catéchisme du concile de Trente parle de la descente du Sauveur aux enfers. « Les âmes des justes qui mouraient, y est-il dit, étaient portées dans le sein d'Abraham, ou bien elles allaient se purifier par le feu du purgatoire, comme aujourd'hui encore celles à qui il reste après la mort quelques dettes à payer pour leurs péchés [3]. »

Les anciens protestants furent, au contraire, très-embarrassés de cet article du Symbole des Apôtres. Ils ne surent quel sens lui donner, ne voulant point admettre celui qu'y trouvaient les catholiques. Dans la Formule de concorde, on passa entièrement sous silence la délivrance des hommes pieux de l'Ancienne Alliance et on ne parla que de la défaite du diable, en ajoutant qu'il n'y avait pas à rechercher par des imaginations subtiles et grandioses comment cela s'était fait. « Cet article, y est-il dit, ne peut être saisi par la raison humaine et les

[1] *Dictionnaire des apocryphes*, publié par M. Migne, t. I, col. 1102.

[2] Christum ex purgatorio liberasse eas tantum animas, quæ tales tunc fuerint, quales sunt quæ nunc ex eo dimitti creduntur. Thomas d'Aquin, pars. III, quæst. 52, art. 8.

[3] Antiquam ille moreretur ac resurgeret, cœli portæ nemini unquam patuerunt : sed piorum animæ, cum e vivis excessissent, vel in sinum Abrahæ deferebantur, vel, quod etiam nunc iis contingit quibus aliquid diluendum et persolvendum est, purgatorii igne expiabantur, *Catéchisme du Concile de Trente, trad. nouvelle avec des notes*, par Mgr Donet, évêque de Montauban. Nouv. édit., 1844, t. I, p. 119.

Digitized by Google

sens [1]. » Et encore : « Ne scrutons pas cela avec curiosité, mais remettons-en la connaissance à la vie future [2]. »

L'article de la communion des saints se rattache de très-près au précédent.

Origène avait enseigné que les âmes des saints, quoique retenues dans un lieu mitoyen qui n'est ni le ciel ni l'enfer, s'intéressaient cependant au sort des hommes et priaient pour eux [3]. Tertullien, en accordant aux martyrs le privilége d'entrer dans le ciel immédiatement après leur mort [4], opinion qui obtint plus tard le suffrage et l'appui de Grégoire de Nazianze [5], rendit plus facile cette intercession des saints pour les fidèles retenus encore sur cette terre. Saint Augustin rattacha par des nœuds plus étroits le monde des bienheureux aux chrétiens qui vivent encore. « Par l'Église que nous confessons dans les symboles, dit-il, il faut entendre l'Église tout entière, c'est-à-dire, non-seulement cette portion de l'Église qui est encore étrangère sur la terre, qui loue le nom du Seigneur dans tous les lieux où elle est étendue, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et qui chante un cantique nouveau d'actions de grâce à la gloire du libérateur qui a brisé les liens de son ancienne servitude, mais encore cette portion composée des esprits bienheureux, qui depuis le moment de la création sont toujours demeurés dans le ciel saintement attachés à Dieu, sans avoir fait aucune chute; celle-ci, composée des saints anges, sert, comme elle doit, celle qui n'a pas encore accompli son pèlerinage, car l'une et l'autre, appelées à être une dans l'éternité, le sont déjà maintenant par les liens de la charité [6]. »

[1] Quomodo vero Christus id effecerit, non est, quod argutis et sublimibus imaginationibus, scrutemur. Hic enim articulus non magis ratione humana et sensibus comprehendi potest. *Formula Concord.*, lib. V, p. 788, édit. de Rechenberg.

[2] Quo autem modo hæc effecta fuerint, non curiose scrutemur, sed hujus rei agnitionem alteri sæculo reservemus, *ibid.*, p. 613.

[3] Origène, *de Oratione*, § 11.

[4] « Personne, en sortant du corps, dit Tertullien, ne jouit immédiatement de la vue de Notre-Seigneur, si ce n'est le martyr qui, par son glorieux privilége, va au paradis sans descendre aux enfers. » *De Resurrectione*, § 43.

[5] Grégoire de Nazianze, *Oratio* VII, § 21; Eusèbe, *Vita Constantini*, lib. III, cap. XLVI.

[6] Quæ tota (Ecclesia) hic accipienda est, non solum ex parte quæ peregrinatur in terris, a solis ortu usque ad occasum laudans nomen domini, et post captivitatem vetustatis cantans canticum novum; verum etiam ex illa quæ in cœlis semper, ex quo condita est, cohæret Deo, nec ullum malum sui casus experta est. Hæc in sanctis angelis beata persistit, et parti peregrinanti sicut oportet opitulatur, quia utraque una erit consortio æternitatis et nunc una est vinculo charitatis, quæ tota instituta est ad colendum unum Deum. *Augustini opera*, t. VI, col. 374 et 375, *Enchirid. ad Laurentium*, § 15.

Digitized by Google

Ces déclarations diverses suffisaient pour qu'on pût parler de la communion des saints, de la société de tous ceux qui sont unis ensemble dans le culte du seul vrai Dieu, *quæ tota instituta est ad colendum unum Deum*, comme dit saint Augustin. Mais la doctrine du purgatoire élargit cette conception, et en même temps lui donna la fixité dont elle avait manqué jusque-là. La société des vrais adorateurs de Dieu ne se composa plus seulement, comme pour l'évêque d'Hippone, des anges dans le ciel et des fidèles sur la terre. Aux anges se joignirent les saints glorifiés, tandis que ceux qui étaient dans le purgatoire attendaient, comme les chrétiens encore vivants, le moment d'entrer dans les demeures éternelles. Et en même temps que le nombre des membres de l'Église universelle s'accroissait, les rapports qui les unissaient devenaient plus étroits, plus fréquents et plus complexes. Un échange continuel, incessant, de bons offices, d'un côté, de prières, de supplications et d'actions de grâce de l'autre, rattachait entre eux tous les membres de la famille chrétienne. La seule différence qui les séparât était momentanée; les uns étaient saints ou déjà sanctifiés, et les autres étaient destinés à l'être; mais forts ou faibles, ils faisaient tous partie du corps du Christ; l'Église triomphante et l'Église militante, comme on s'exprima plus tard, ne formaient plus qu'une seule Église [1].

Cette idée, qui ne manque certes pas de grandeur, avait ses racines dans la doctrine de l'intercession des saints et dans celle du purgatoire; elle se rattachait à des pratiques qui étaient en usage parmi les chrétiens déjà depuis longtemps et qui, dès le v^e^ siècle, constituaient le fond même de la religion pour la foule ignorante et grossière, je veux parler de l'invocation des saints et des martyrs [2], et des prières pour les morts [3]. Elle ne pouvait manquer par conséquent d'être acceptée avec faveur, et une fois acceptée, elle dut avoir sa place dans une pièce que l'on tenait pour le résumé des croyances chrétiennes. L'article de la communion des saints fut inséré pour l'y représenter.

[1] « L'Église triomphante est la société des esprits bienheureux et de tous ceux qui ont triomphé du monde, de la chair et du démon, et qui, maintenant délivrés et à l'abri des misères de cette vie, jouissent de la béatitude éternelle. Elle est toute remplie de gloire et de bonheur. — L'Église militante, au contraire, est la société des fidèles qui vivent sur la terre, et qui ont à soutenir une guerre perpétuelle contre des ennemis cruels, le monde, la chair et le démon. C'est la raison pour laquelle cette partie de l'Église est appelée militante. — Prenons garde toutefois de croire qu'il y ait deux Églises. L'Église est une, mais elle est composée de deux parties. » *Catéchisme du Concile de Trente*, t. I, p. 188 et 189. L'article de la communion des saints a son vrai commentaire dans ces paroles.

[2] Neander, *Allg. Geschichte der christ. Religion*, t. II, p. 478-488.

[3] Saint Augustin parle des oblationes pro spiritibus dormientium, quas vere aliquid adjuvare credendum est, *Epist.* xxii, *ad Aurelium*, § 6.

Digitized by Google

V

Je viens de décrire les différentes phases par lesquelles passa, du milieu du IIe siècle jusqu'au commencement du VIe, la formule primitive de la profession de foi des catéchumènes pour se transformer en notre Symbole des Apôtres. Il ne sera pas inutile, pour bien fixer les idées du lecteur, de tracer un tableau réduit de cette longue histoire.

Le premier point de départ fut la formule employée presque dès l'origine de l'Église chrétienne, pour profession de foi des néophytes : « Je crois au Père, au Fils et au Saint-Esprit. »

Première modification. — Dans la seconde moitié du IIe siècle, on ajouta à cette profession de foi un quatrième terme relatif à l'Église, pour affirmer qu'elle seule, à l'exclusion de toutes les sectes dissidentes et rivales, possédait et continuait la véritable tradition apostolique. La confession de foi, pour être admis au baptême, fut alors : « Je crois au Père, au Fils, au Saint-Esprit et à la sainte Église. » Cette nouvelle formule a été le cadre du Symbole des Apôtres, qui n'en est qu'un développement.

Deuxième modification. — A mesure qu'il fut nécessaire de mettre les fidèles en garde contre les erreurs, d'abord des gnostiques de toute dénomination, et ensuite des novatiens et des donatistes, on dut marquer en quel sens l'Église entendait chacun des quatre termes de la formule précédente. C'est ce qu'on fit en ajoutant à chacun d'eux des articles explicatifs. Il résulta de là des formulaires confus, d'une étendue comparativement considérable, et par cela même ne répondant pas très-bien à l'usage auquel ils étaient destinés.

Troisième modification. — Il fallut les simplifier, en en élaguant tout ce qui n'était pas strictement nécessaire. De ce premier travail de révision sortirent les différents Symboles des Apôtres que nous trouvons en usage, à la fin du IVe siècle, à Jérusalem, à Alexandrie, à Rome, à Aquilée, dans les Églises d'Afrique.

Quatrième modification. — Ces Symboles offraient entre eux des différences. Cette diversité parut fâcheuse à une époque où, les Églises ayant entre elles des rapports de plus en plus fréquents et étroits, principalement dans l'Occident, la tendance à l'unité ou à l'uniformité dans les croyances et dans le culte devenait plus générale et plus prononcée. On entreprit en conséquence de ramener ces divers formulaires à un type commun. C'est ce que l'on fit en les complétant les uns par

Digitized by Google

les autres. Ce second travail de révision eut lieu vers le commencement du v^e^ siècle, selon toutes les vraisemblances en Afrique [1], et, on a quelques raisons de le croire, principalement par les soins de saint Augustin.

Cinquième modification. — On ajouta enfin au Symbole des Apôtres ainsi révisé, vers la fin du v^e^ siècle ou au commencement du vi^e^, deux articles, celui de la descente de Jésus-Christ aux enfers, qu'on emprunta au Symbole d'Aquilée, et celui de la communion des saints, qui fut composé d'après des idées superstitieuses dominantes en ce moment. Le Symbole des Apôtres se trouva dès lors définitivement constitué.

Sous cette forme nouvelle, il ne se répandit cependant que très-lentement et encore seulement dans les Églises latines. A la fin du vi^e^ siècle, il n'avait pas pénétré dans les Gaules; on s'y servait encore d'un des formulaires de la fin du iv^e^ siècle. Celui de Vénantius Fortunatus, élu, comme je l'ai déjà dit, évêque de Poitiers en 599, ne diffère que par quelques omissions de celui de l'Église d'Aquilée du temps de Rufin. C'est de là que l'avait d'ailleurs apporté ce prélat, qui était originaire de cette ville. Et comme il avait pris évidemment le Symbole qui y était encore en usage dans sa jeunesse, on peut affirmer que le Symbole vulgaire était alors inconnu en Italie, ou du moins n'y était pas usité.

On le trouve en usage dans les Églises frankes, du temps de Charlemagne [2]. Était-ce depuis longtemps? On a quelques raisons d'en douter. Il y vint probablement d'Italie, par suite des bons rapports des premiers Carlovingiens et des évêques de Rome.

Enfin il ne fut pas admis dans les Églises d'Espagne avant le xi^e^ siècle, c'est-à-dire avant le moment où la liturgie mozarabique fut remplacée par le rituel romain [3].

[1] « Le Symbole des Apôtres est tout occidental, » dit avec raison M. Viguié, *ibid.*, p. 32, non qu'il soit né dans l'Occident, mais parce que c'est dans les Églises latines et plus particulièrement dans celles d'Afrique, qu'il a reçu sa forme définitive. On peut dire encore qu'il est tout occidental, si l'on considère que c'est parmi les chrétiens d'Occident qu'il s'est propagé et qu'il a été admis dans le culte comme une pièce authentique et officielle.

[2] Martène, *ibid.*, t. I, p. 88 et suiv.

[3] Ce ne fut pas sans une longue et vive opposition. Un Concile, réuni en 1060 à Yacca en Aragon, ordonna de suivre le rite romain au lieu du mozarabique, mais sans succès. Un autre Concile, tenu à Liria en 1068, prit la même décision; il ne fut pas mieux écouté. Dans un Concile tenu à Rome en 1074, Grégoire VII fit promettre par écrit aux ecclésiastiques espagnols qui y assistaient, de recevoir l'office romain, à la place du mozarabique. Il paraît

Digitized by Google

En Orient on ne fit jamais usage du Symbole vulgaire, c'est-à-dire du Symbole tel qu'il se trouve pour la première fois dans les Sermons 115 et 131 *de Tempore*. Il y a plus, les Symboles des Apôtres qui étaient en usage à Jérusalem, à Alexandrie, probablement aussi dans quelques Églises de l'Asie Mineure, furent remplacés par le Symbole du Concile de Nicée ou par celui du premier Concile de Constantinople, principalement par celui-ci. Je ne saurais indiquer la date de ce changement [1]. Mais il est certain que le Symbole des Apôtres tomba en désuétude dans l'Orient et finit par y être complétement oublié. Quand, au Concile de Florence en 1438, le cardinal Julien en parla aux délégués des Églises grecques, Éphésius, l'un d'eux, répondit qu'il n'était pas usité dans leur culte et que les chrétiens d'Orient n'en connaissaient même pas l'existence [2].

MICHEL NICOLAS.

que cet engagement ne servit à rien, car en 1080, un Concile réuni à Burgos décréta que le rituel romain serait adopté. Le roi Alphonse VII fit exécuter ce décret, mais un autre Concile, tenu à Léon en 1091, se prononça pour la liturgie mozarabique, malgré le légat du pape qui le présidait. Le roi Alphonse voulut toutefois maintenir la décision du Concile de Burgos. La résistance fut grande. Pour la vaincre, on eut recours à ce singulier moyen. « Comme le clergé et le peuple s'opposaient à ce changement, on convint de décider le différend par e duel. Le champion de l'Office de Tolède vainquit le champion du roi. Ce prince demanda un second jugement, et on convint de l'épreuve du feu, qui fut encore favorable à l'Office de Tolède, dont le livre s'éleva au-dessus des flammes, tandis que l'autre fut consumé. Mais le roi ne se rendit pas et ordonna que l'Office gallican qui était romain, serait reçu partout. C'est ce que rapporte Rodrigue, archevêque de Tolède, qui vivait cent cinquante ans après. » *Abrégé chronolog. de l'histoire ecclésiastiq.*, Paris, 1768, t. II, p. 264.

[1] Depuis le milieu du v^e^ siècle, dit Hahn, *Biblioth. der Symbole*, p. 55.

[2] Ὅτι ἡμεῖς (les Grecs) οὔτε ἔχομεν, οὔτε εἴδομεν σύμβολον τῶν ἀποστόλων. *Vera historia unionis non veræ inter græcos et latinos, per Sylvestrum Guropulum, translat. a Rob. Creyghton*, La Haye, 1660, p. 150.

Digitized by Google

LE CAP PLOUHA

DIALOGUES

SUR

DANTE ET GŒTHE[1]

SUITE DU TROISIÈME DIALOGUE

DIOTIME — VIVIANE — ÉLIE — MARCEL

VIVIANE

Je vous avoue que je comprends de moins en moins. Comment tant de lumière, d'amour et de vie produisent-ils dans l'âme de Gœthe l'*état chaotique?*

DIOTIME.

Ce que nous voyons aujourd'hui clairement dans la révolution accomplie n'était en ses commencements, et pour ceux-là même qui contribuaient à la faire, que fermentation obscure. Les peuples, comme les individus, ma chère Viviane, ne passent d'un âge à un autre qu'en des crises où tout l'organisme se trouble, et qui ne

[1] Voir la *Revue* des 1er février, 1er novembre, 1er décembre 1864 et 1er mai 1865.

Digitized by Google

s'expliquent point à celui qui les subit. Les premiers symptômes de la crise allemande, avant qu'elle fût entrée dans la période active dont je viens de vous parler, ç'avait été une langueur extrême, un dégoût, une lassitude qui demeurèrent longtemps, par contraste, dans un grand nombre d'âmes, après que la lumière et l'amour eurent fait explosion dans les autres. J'ai anticipé sur les dates afin de vous donner l'ensemble d'une métamorphose dont le génie de Gœthe sera, dans son âge viril, l'éclosion splendide; mais nous en sommes encore avec lui à sa première jeunesse, à la phase inquiète, au « désarroi » de sa nature ardente. L'Allemagne en est alors, avec Wolfgang, aux vagues mélancolies.

MARCEL.

Ces mélancolies, n'était-ce pas une mode, une affectation plutôt qu'une réalité?

DIOTIME.

Rien de plus réel et rien qui s'explique mieux. En passant brusquement de la guerre à la paix, des aventures de la vie des camps à la monotonie de la vie bourgeoise, la jeunesse allemande s'était sentie prise d'ennui. La réaction contre la France, lorsqu'elle commença, ne fit qu'aggraver le mal. En quittant les Français, on quittait l'esprit de gaieté. En s'arrachant au déisme aimable de Voltaire, au matérialisme insouciant des d'Holbach, des d'Argens, des La Mettrie, on ne retrouvait plus les consolations du Christ de Luther. Plus d'une atteinte avait été portée au Sauveur des hommes; son existence historique était mise en doute; on avait nié, non plus seulement l'authenticité, mais la possibilité de ses miracles. C'était là pour beaucoup d'esprits un sujet de grand malaise. Perdre une certitude, quelle qu'elle soit (fût-ce la certitude de la damnation éternelle), sans pouvoir lui en substituer aussitôt une autre, paraît au plus grand nombre un état insupportable; et cet état était général aussi bien dans les lettres que dans la philosophie. Les oracles français désertés, la Grèce à peine encore entrevue (d'Homère ou de Sophocle on ne savait avant Herder pas beaucoup plus que le nom; Winkelmann lui-même connut très-mal Phidias), on s'égarait dans les brouillards d'Ossian, sur les landes désertes, aux pâles clairs de lune. L'Angleterre et son spleen assombrissaient les imaginations allemandes. Le spectre de Hamlet apparaissait au seuil des universités.

Digitized by Google

VIVIANE.

Tout cela semble un peu contradictoire.

DIOTIME.

Nous avons vu des contradictions analogues au temps de Dante, ou la fatigue des choses d'ici-bas inclinaient les uns à la contemplation mystique du ciel, les autres à l'incrédulité, à l'athéisme. Ne nous étonnons donc pas trop du trouble de notre jeune Wolfgang. Pendant le temps qui s'écoule pour lui à Leipzig, à Strasbourg, à Darmstadt, à Wetzlar, il est en proie, comme la plupart de ses contemporains, mais avec une puissance de lutte plus intense, aux suggestions opposées de la foi et du doute, du sentiment et de la raison, qui, du dehors et du dedans, se disputent sa « pauvre cervelle, » ou, pour parler plus juste, son grand génie. N'oublions pas que ce génie est le plus vaste qui ait paru depuis Dante, le plus incapable par conséquent de se satisfaire, hormis dans l'entière possession de la vérité, de cette vérité divine et humaine à laquelle, lui aussi, il élèvera un jour un temple immortel.

A ce moment, tout l'attire à la fois, tout le sollicite. Pendant que, selon l'ordre paternel, il apprend la jurisprudence et la médecine, pendant qu'il se prépare à la pratique des affaires, telles qu'elles se règlent au saint-empire romain, sa fantaisie s'en va errant et rêvant dans le monde idéal. Il passe de longues heures méditatives dans les églises, dans les musées. Il recherche, comme le jeune Dante, la compagnie des poëtes, des artistes; comme lui, il a ses Guido, ses Giotto, ses Casella, ses Oderisi. Il s'essaye à peindre, à graver; il joue de plusieurs instruments de musique, du piano, du violoncelle. Comme un berger de Virgile, il souffle de sa belle lèvre adolescente dans ce qu'on appelait alors la « flûte douce. » Il rime ses premiers *Lieder* et se les entend chanter avec délices. Là aussi, dans ces sociétés d'artistes, comme dans le cénacle des *saints* où le conduit Suzanne de Klettenberg, il entre si avant, avec une si parfaite bonne foi, qu'il se demande s'il ne ferait pas bien d'y rester toujours, et qu'il consulte le sort pour savoir s'il est écrit là-haut que, toutes choses quittées, il doit se consacrer à l'art de la peinture.

VIVIANE.

Qu'entendez-vous par consulter le sort?

Digitized by Google

DIOTIME.

Je l'entends au sens le plus naïf. Un jour que Wolfgang s'en allait de Wetzlar à Coblence, vers une femme aimable qui préoccupait alors sa pensée, cheminant par un beau soir d'été sur les bords de la Lahn, il songe à son destin. Il s'inquiète de savoir quelle est sa vocation véritable. Sera-t-il, comme le voudrait son père, avocat, jurisconsulte, docteur en droit, docteur en médecine? Ne serait-il pas né, comme le dira Gall, orateur populaire? Sera-t-il poëte? Il en doute très-fort; il a déjà bravement jeté au feu tout un amas de rimes raillées par ses amis (car les Dante de Majano ne manquent jamais aux Dante Alighieri). Ne ferait-il pas mieux, suivant l'avis de plusieurs, de tâcher de devenir un bon peintre paysagiste, de s'appliquer à rendre quelques traits de cette belle et grande nature qu'il chérit, qu'il adore au-dessus de toutes choses? — Et voici qu'une voix intérieure lui commande d'interroger le mystère des eaux. De la main gauche, il saisit, non sans émotion, un couteau de poche qu'il porte sur lui; il le lance dans l'espace. Si, en retombant, le couteau s'abîme aux flots de la Lahn, Gœthe sera peintre de paysage; si la lame fatidique reste suspendue au branchage des saules qui bordent la rive, il quittera la palette et les pinceaux.

MARCEL.

Et le couteau s'accroche aux branches?

DIOTIME.

Comme tous les oracles, celui-ci reste ambigu. Le couteau disparaît dans l'épaisseur de la feuillée, et notre jeune superstitieux ne peut savoir si les rameaux des saules l'ont retenu, ou s'il est emporté au courant du fleuve.

VIVIANE.

Vous nous disiez que Gœthe avait eu ses Giotto, ses Casella; qui sont-ils?

DIOTIME.

Ils n'ont pas les beaux noms sonores des amis de Dante, ma chère Viviane. Ils n'ont pas non plus l'éclat de célébrité qui rayonne au loin. Gœthe ne devait rencontrer que plus tard ses égaux, un Schiller, un Beethoven; il ne connut de Winkelmann que sa fin tragique. En ce moment, les hommes distingués qui l'initient aux arts du dessin et de

Digitized by Google

la musique et qui les lui font comprendre dans leur mutuel rapport, se nomment Œser, Seekatz, Kayser, Breitkopf.....

MARCEL.

C'est pour le coup que nous voilà bel et bien *entédesqué!* Oh! que Voltaire avait donc raison de souhaiter aux Allemands plus d'esprit et moins de consonnes!

VIVIANE.

Et que je te souhaiterais, moi, plus d'à-propos et moins de badinage! Vous disiez, Diotime?...

DIOTIME.

Je vous parlais du plaisir que prenait Gœthe à ces compagnies d'artistes où se mêlent des femmes charmantes, qui l'élèvent, dit-il, en faisant mine de le gâter, le corrigent de ses rudesses francfortoises, de ses provincialismes d'accent et d'ajustement. Néanmoins, pas plus que chez Dante, les plaisirs du bel esprit ne le détournent des études austères. Poussé par le désir de se rendre secourable à ceux qui souffrent (c'est un des grands traits dominants dans la vie de Gœthe), il surmonte les répugnances de son organisation délicate pour suivre les leçons de l'amphithéâtre et la clinique d'un savant professeur, dont il vante la belle méthode hippocratique. Il parvient, dit-il, et ceci est une expression caractéristique de son génie, à « transformer en notions utiles ses sensations désagréables. »

ÉLIE.

Voilà une admirable parole!

DIOTIME.

C'est la parole que je crois entendre quand je regarde une des plus belles œuvres de cet autre grand génie germanique : la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt. Vous rappelez-vous, Élie, cette composition où tout l'art du maître hollandais s'applique précisément à la noble transformation dont parle le poëte allemand? Quelle merveille que cette réalité repoussante, un cadavre en dissection, et qui, pourtant, grâce à la magie du pinceau, n'excite en nous d'autre mouvement que celui d'une vive curiosité scientifique! Comme elle est habilement graduée et ménagée la lumière qui conduit notre œil à ces raccourcis horribles, à ces chairs blêmes et verdâtres, à ces pieds qui s'appuient, rigides,

Digitized by Google

contre l'in-folio grand ouvert où l'esprit vit immortel! Quelle imposante sérénité dans le regard du professeur! comme il tient le scalpel d'une main maîtresse! Quelles attitudes, quels airs de tête, quels beaux ajustements se contrastent et s'harmonisent dans le groupe qui l'entoure et l'écoute avec une intelligence avide! Que tout cela est animé, attrayant, et comme l'artiste a vaincu les terreurs de la mort en la forçant à servir aux démonstrations de la vie!

MARCEL.

Voilà qui est fort ingénieux; mais franchement, je doute un peu que Rembrandt ait eu ces hautes visées.

DIOTIME.

Qu'importe? Il ne s'agit pas dans les arts de ce que l'artiste a pensé; il s'agit de ce qu'il fait penser et sentir. — Mais où en étions-nous?

VIVIANE.

Aux études de Gœthe.

DIOTIME.

En diversion de son application scientifique et du travail sédentaire, Wolfgang, aux heures de loisir, se livrait avec ardeur à tous les exercices que voulait, dans la Grèce antique, l'éducation du gymnase. Il aimait passionnément l'équitation, l'escrime, la natation, la danse, tout ce qui donne aux muscles la souplesse, tout ce qui fait couler plus vif et plus chaud dans les veines un sang généreux. Le patinage hardi des Frisons, introduit en Allemagne par Klopstock, jetait Wolfgang en de véritables transports de joie. Je ne sais rien, dans toute son œuvre, de plus poétiquement pittoresque que la page où il décrit ces allégresses du Nord dans leur cadre de frimas. Il nous fait voir, il déploie sous nos yeux ces vastes surfaces planes, étincelantes et retentissantes, où, de leurs pieds ailés, pareils aux dieux d'Homère, passent et repassent les agiles patineurs. On les suit dans leurs évolutions rhythmées; on les entend qui se renvoient l'un à l'autre en se croisant, rapides, dans l'atmosphère sonore, les strophes du grand lyrique à qui l'on doit ce joyeux « accroissement de vie. » Et cet accroissement de vie, Gœthe ne l'entendait pas seulement au sens physiologique; il attribue quelque part à l'excitation du patinage le réveil de sa fantaisie créatrice, assoupie sur les bancs de l'école.

Notre Wolfgang avait bien aussi, peut-être, quelque autre cause de

Digitized by Google

faiblesse à l'endroit du patinage. Rien n'y égalait, dit-on, sa bonne grâce. Quand *Frau Rath* en écrit à Bettina, elle ne peut se contenir. Elle a battu des mains, dit-elle, en voyant son Wolfgang paraître et disparaître sous les arches du pont de Francfort, la chevelure au vent, l'œil en feu, la joue empourprée par la bise aiguë, sa pelisse cramoisie aux glands d'or flottant comme un manteau royal sur l'épaule du jeune triomphateur à qui sourit la beauté. « Il est beau comme un fils des dieux, s'écrie l'orgueilleuse mère, et jamais on ne verra rien de semblable! »

MARCEL.

Vous allez me trouver bien obstiné; mais dans cette beauté, dans cette joie, dans cette activité incessante du corps et de l'esprit, du code aux patins, de l'amphithéâtre à la flûte douce, je ne découvre toujours ni place ni prétexte à la mélancolie.

DIOTIME.

La faute en est à moi, Marcel, et à cette sérénité finale de la vie de Gœthe, contre laquelle je vous mettais en garde tout à l'heure et qui vient de m'éblouir. Je me suis arrêtée complaisamment à ce qui pouvait vous faire mieux comprendre le poëte olympien, le chantre d'*Iphigénie*, le peintre d'*Hélène;* j'ai oublié l'auteur de *Werther*.

MARCEL.

Et c'est bien là, pour moi, le Gœthe inexplicable, ce Werther, fils de Saint-Preux, frère d'Obermann, de René...

DIOTIME.

J'espère vous l'expliquer sans peine. Comme tous les êtres bien doués de force et de jeunesse, Gœthe veut le bonheur. Il le veut impérieusement, impétueusement, pour lui-même et pour autrui. Il a besoin « d'être bon, de trouver les autres bons. » Vous savez l'allemand, Viviane : *Ich hatte grosse Lust gut zu seyn und die andern gut zu finden*, dira-t-il dans ses *Mémoires*, avec une candeur charmante. Mais il ne saurait être ni bon ni heureux à la façon du vulgaire. Il ne saurait s'attacher aux apparences; il lui faut en toutes choses la vérité, la durée, et dans le temps, dans le monde où il vit, tout semble à Gœthe incertitude et mensonge. L'enfant qui, à sept ans, s'instituait prêtre, le jeune homme qui voudrait faire de son existence un monument, une pyramide à la gloire de Dieu, le chrétien qui voit dans l'Évangile

Digitized by Google

la plus pure révélation de la vérité divine, et qui célébrera un jour, en des pages dignes de Poussin, la consécration de la vie humaine par les sacrements de l'Église, il ne trouve dans le Dieu du catéchisme et de la théologie qu'un créateur tyrannique et capricieux qui se repent de son œuvre et se venge sur ses enfants. Wolfgang, le pieux Wolfgang, se voit contraint à quitter l'assemblée des fidèles et la table sainte, parce qu'il ne saurait réciter d'une lèvre sincère la confession de foi orthodoxe. Et ce qu'il cherche en vain dans l'Église, l'esprit de charité, de simplicité, de paix, la béatitude ici-bas, Gœthe ne le trouve pas davantage dans la société laïque. Sous l'hypocrisie des bonnes mœurs, il surprend dans l'intimité des familles d'affreux désordres, des conflits tragiques, dont sa jeune âme est épouvantée. Interroge-t-il la science et l'histoire, aussi bien celle qui se lit aux vieux auteurs que celle qui se fait sous ses yeux, des iniquités effroyables lui montrent partout, non la douce Providence qu'il voudrait bénir, mais l'inexorable Destin. Cherche-t-il un refuge dans la nature, s'enfonce-t-il aux solitudes alpestres, il s'y sent enveloppé d'une muette terreur. Demande-t-il au cœur d'une femme le dernier mot de la vie, ce sont des larmes encore qui lui répondent. Et quand, lui aussi, il voudrait pleurer, pleurer ses espérances évanouies, ses erreurs, ses égarements, le rire de ses amis sceptiques, le sarcasme des athées le consternent et tarissent en lui la source des bienfaisants repentirs. Alors le génie de Gœthe s'obscurcit, son âme cède à la tristesse. Sa robuste constitution s'altère, son cœur entre en angoisse; il ne comprend plus rien à la vie. Il passe et repasse en esprit par tous les sentiers du labyrinthe. Il n'y voit qu'une issue, la mort. Il s'abandonne à l'attrait funèbre du suicide.

VIVIANE.

N'est-ce pas à la suite d'un désespoir d'amour que Gœthe a tenté de se tuer ?

DIOTIME.

On a beaucoup trop dit que le mariage de Charlotte Buff avec Kestner avait jeté Gœthe, passionnément épris de la jeune fille, au désespoir et à l'impiété du suicide. Les souffrances de notre poëte provenaient de causes multiples et qui agissaient non sur lui seul, mais sur sa génération tout entière.

La mort volontaire était, à cette époque, très en honneur dans la jeunesse allemande. On la considérait ainsi qu'au temps de Dante

Digitized by Google

(vous vous rappelez Caton devenu presque un saint) comme un acte de vertu, de liberté suprême ; et ce serait se tromper étrangement que d'attribuer à l'influence de Gœthe et de son *Werther* l'épidémie de suicide qui sévissait alors sur toute l'Allemagne.

ÉLIE.

Mais lui-même, que pensait-il du suicide?

DIOTIME.

Il en parle avec tristesse et réserve. Il ne saurait qu'en dire, écrit-il. Il le compare à un naufrage, à une maladie mystérieuse. Il y voudrait la compassion, non la condamnation des moralistes. Il proteste contre l'imitation de son héros, et lui met dans la bouche des vers pleins de sagesse où, s'adressant au lecteur, il lui défend de le suivre :

Sey ein Mann, und folge mir nicht nach.

Quoi qu'il en soit, pendant quelque temps, Wolfgang repaît son esprit de projets de suicide. Chaque soir il place sous son chevet un poignard; dans les ténèbres de la nuit, il en essaye à son cœur la pointe acérée. Cependant, sa nature sérieuse ne saurait se laisser distraire longtemps à ce jeu avec les noirs fantômes. Wolfgang s'indigne, il se prend en pitié, lorsqu'il croit s'apercevoir qu'il a peur de franchir le seuil du monde inconnu. Un matin il va remettre le poignard dans la collection d'armes où il l'a pris, et c'en est fait pour lui désormais de ces « lugubres simagrées. » Mais, dès qu'il est rentré en lui-même, et guéri de son extravagance, Gœthe veut aussitôt (c'est l'invincible penchant de son esprit actif et généreux) essayer d'en guérir les autres. Il lui faut pour cela étudier les causes du mal. Pour s'y mieux appliquer, il s'isole, se renferme, s'analyse ; il se confesse enfin ; il écrit les *Souffrances du jeune Werther*.

ÉLIE.

Vous nous avez dit que le *Werther* de Gœthe était à son *Faust* ce que la *Vita Nuova* est à la *Divine Comédie?*

DIOTIME.

Werther, comme la *Vita Nuova*, est une sorte de confession fragmentaire qui précède et prépare la confession générale de nos deux poëtes. Werther ou Gœthe, ce qui est tout un, en voyant la femme

Digitized by Google

qu'il aime se donner à un autre, Dante, en apprenant la mort de Béatrice, sont frappés d'un étonnement douloureux. Ils se sentent tout à coup seuls et comme perdus dans la vie. Ils tombent dans l'accablement. Mais bientôt, pressés qu'ils sont tous deux par le secret aiguillon du génie, ils se relèvent. Dans ce que Dante appelle « le combat des pensées diverses, *la battaglia delli diversi pensieri*, » qui se livre au plus profond de leur âme, ils sont illuminés soudain d'un éclair de la grâce poétique. Ils entendent en eux la voix inspirée qui veut célébrer le « Dieu plus fort. » Comme ces « excellents » dont parle Gœthe, ils sont sollicités du désir de l'immortalité. En même temps que la *Vita Nuova* et *Werther*, Dante et Gœthe conçoivent la première pensée de la *Divine Comédie* et de *Faust*. Tous deux, retirés dans la solitude, d'une âme trop émue, d'une main encore mal assurée, ils préludent par de mélancoliques arpéges, par les accords brisés d'un lyrisme juvénile, à l'héroïque symphonie où s'exprimera un jour, dans toute son imposante grandeur, pacifiée et transfigurée, la douleur qui les a fait poëtes.

Les suites de cette première confession publique sont, pour Gœthe comme pour Dante, tout à la fois le soulagement du cœur qui s'est épanché et l'exaltation du talent qui s'est fait connaître. Comme à Dante, la faveur des princes vient à Gœthe avec la renommée. L'auteur de *Werther* trouve à Weimar ses Scaligeri, ses Polentani. Le prince héréditaire de Saxe-Weimar, Charles-Auguste, s'éprend pour lui d'une affection vive ; il l'attache à sa personne et bientôt à son gouvernement par les charges, par les honneurs dont il le comble, plus encore par le pouvoir qu'il lui donne de faire le bien.

ÉLIE.

J'ai lu dans plusieurs ouvrages allemands d'amères censures de ce séjour de Gœthe à Weimar. On reproche à l'auteur de *Werther* d'y avoir perdu tout son temps; de s'être abaissé, pour divertir les princes et les princesses, aux fonctions subalternes d'un poëte de cour; pis que cela, de s'être jeté avec son grand-duc dans toutes sortes d'excentricités, de désordres, de scandales.... Voilà qui ne ressemble guère à Dante.

DIOTIME.

Les courtisans de Cane della Scala trouvaient aussi fort à redire à Dante, mon cher Élie. On lui reprochait ses caprices, son humeur hautaine, l'ambition des ambassades et du triomphe poétique. Le vul-

Digitized by Google

gaire, et surtout le vulgaire désœuvré des cours, est tout à fait intraitable à l'endroit du génie; il prétend qu'il soit parfait, et parfait à sa mode; il le veut docile comme un enfant, modeste comme une jeune fille, régulier comme une horloge, prévenant et amusant à toute heure. Soyons moins exigeants; faisons pour Gœthe ce qu'il a si bien fait toujours pour autrui : tâchons de le bien cemprendre et n'essayons pas de le mesurer à la mesure commune.

A l'heure où j'en suis de mon récit, lorsque Gœthe paraît à Weimar, immédiatement après la publication de *Werther* et de *Gotz von Berlichingen*, c'est-à-dire dans tout l'éclat d'un succès inouï et du plus brillant début qu'on eût jamais vu dans les lettres (c'était au commencement de l'année 1775), il n'a pas encore vingt-six ans. La fièvre intense qui l'a exaspéré jusqu'au suicide est calmée; mais le trouble où l'ont mis les doutes religieux, les amours brisées, le mysticisme, la pratique des sciences « licites et illicites, » dure encore. Comme Dante, le jeune Wolfgang a vu de près « bien des choses incertaines et bien des choses terribles, *molte cose dubitose e molte cose paventose.* »

La fin de son *Werther*, de ce Faust ébauché et non sauvé, est un dénoûment provisoire, emprunté à la réalité extérieure et accidentelle; il lui faut maintenant en tirer un autre pour lui-même, de la vérité intime des choses et de sa propre nature. Quand notre poëte arrive à Weimar, il vient de s'arracher à l'ivresse de la mort, mais il ne sait où porter ses pas chancelants. « Philosophie, jurisprudence et médecine, théologie aussi, hélas! » il a tout interrogé. Comme Faust, il a consulté les astres, évoqué les esprits; il a tenté de consoler, de soulager les maux de ses semblables, mais en vain. La solitude, la contemplation, le travail, la bienfaisance même ne lui ont rien appris. « Il sait qu'il ne peut rien savoir; » il désespère de lui-même et de Dieu. Alors, comme son héros, Gœthe va se jeter au tumulte des sensations; il va boire à la coupe du plaisir l'ivresse de la vie. L'amitié d'un jeune souverain, le plus libre esprit du monde et le plus charmant, offre à Wolfgang de royales occasions de s'étourdir, il les saisit. Tous deux inséparables désormais, le prince et le poëte, ils s'excitent mutuellement, ils rivalisent d'inventions bruyantes et surprenantes. Cavalcades et mascarades, comédies et féeries, ballets, festins, musique, fillettes et dames galantes, nuit et jour on mène à Weimar « un train du diable, » qui m'a bien quelque faux air de cet *enfer* épicurien de Florence où Dante, avec son ami Forèse, prenait de si joyeux ébats. Cependant la noblesse de cour murmure en voyant

Digitized by Google

un homme de peu, un artiste, donner le ton des plaisirs. Les amis rigides, un Herder, un Klopstock, s'indignent....

ÉLIE.

Mais ne trouvez-vous pas qu'il y a bien de quoi? Je ne comprends guère, je l'avoue, ce que j'ai lu à ce sujet; je ne saurais me figurer Gœthe ordonnateur des fêtes à la cour de Weimar, impresario, compositeur de ballets, fabricant d'épithalames. Quel contraste avec la grandeur de Dante!

DIOTIME.

A la distance où nous sommes de Dante, mon cher Élie, tout le détail de sa vie nous échappe. Nous la voyons par masse, dans une lumière vague, un peu triste, ainsi que l'on voit à Rome, par une belle nuit, éclairées des rayons de la lune, les majestueuses ruines du Colisée. Pour Gœthe, c'est tout le contraire. Autour de lui le détail se multiplie. Cependant, même dans ce détail, pour peu que l'on y cherche la ligne essentielle, on retrouve la grandeur.

Dès sa première apparition à Weimar, Gœthe y produit un effet de fascination tout à fait extraordinaire. Un cri de surprise s'échappe de toutes les lèvres, tant la beauté, le génie, la bonté éclatent dans toute sa personne. Sa haute et noble stature, sa démarche, son port, son front superbe où se dessine fièrement l'arc de ses noirs sourcils, son nez aquilin, sa chevelure d'ébène, son grand œil italien qui flamboie, imposent à qui l'approche admiration et respect. Ce qui me frappe surtout, dans le portrait que tracent du jeune Gœthe ses contemporains, c'est la sensation de lumière qui domine tout. « Mon âme est pleine de lui comme la rosée des rayons du soleil levant, » écrit Wieland. Pour d'autres, Gœthe est « le noble et brillant acier qui, de toutes pierres brutes, fait jaillir l'étincelle; » il est l'étoile, la flamme, l'Apollon radieux devant qui l'on voudrait se prosterner. Et lui, dans ce premier éblouissement de la gloire, dans le tourbillon des plaisirs, croyez-vous qu'il va s'oublier? Loin de là. Dans notre *Werther* ressuscité fermente puissamment déjà le second Faust. Pendant qu'il semble se perdre à la vanité des choses, je le vois se reprendre aux grandes attaches de l'esprit et du cœur, se recueillir, s'exalter pour une femme fière et délicate qui met au plus haut prix son amour.

MARCEL.

Quelque dixième Béatrice?

Digitized by Google

DIOTIME.

Quelle que soit la différence des noms, des personnes ou des relations, Mme de Stein inspire à Gœthe une passion aussi noble en son principe et en ses effets que l'amour de Dante pour Béatrice. Pour se rendre moins indigne d'elle, Gœthe, docile comme l'Allighieri aux reproches de son exigeante amie, maîtrise jusqu'à la passion qu'elle lui inspire; il ouvre son cœur aux ambitions hautes. Du milieu des plaisirs, il incline son jeune souverain au désir du bien public; il s'applique à la bonne administration des affaires, à l'économie des finances, au redressement des abus. Sans système et par la simple impulsion de son grand cœur, Gœthe se préoccupe incessamment d'améliorer le sort des classes laborieuses. Il lutte avec la fatalité de la misère « comme Jacob avec l'ange invisible. » Et tout le bien qu'il entreprend et qu'il réalise, toute l'activité qu'il déploie ne suffisent pas encore à remplir son existence. Au sein des plus brillantes compagnies, l'ennui l'obsède; auprès de la femme qu'il aime, un malaise inexplicable le tourmente. Il s'appelle Légion, dit-il, et il se sent seul. Il devient triste, taciturne, il fuit toute société. Il cherche l'ombre épaisse des forêts; il gravit les cimes désertes; il descend dans la nuit des mineurs. Comme Dante, errant et inquiet dans la vallée de la Magra, Gœthe demande aux silences de l'*Ilmenau* la paix. Mais quelque chose d'indéfinissable le travaille; de lointains horizons l'attirent; il a le mal du pays, d'un pays qu'il n'a jamais vu. Une voix chante en lui : « Dahin, Dahin! » Il faut qu'il parte; il le sent, il le dit; il faut qu'il voie, il faut qu'il possède l'Italie, ou bien il est perdu.

MARCEL.

Et d'où lui vient tout à coup ce mortel caprice?

DIOTIME.

Le désir de l'Italie était en quelque sorte inné chez Gœthe. C'était comme une voix du sang, une transmission paternelle. Le conseiller Jean Gaspard, que nous avons vu si sombre et qui meurt vers ce temps d'hypocondrie, nourrissait en son cœur le souvenir ineffaçable et le regret d'un séjour qu'il avait fait en sa jeunesse dans la patrie de Virgile et du Tasse. Il avait écrit de son voyage une relation qu'il aimait à lire et à relire en famille, ne manquant jamais en finissant de prononcer cet axiome : « Aux yeux de qui a vu l'Italie, rien ne saurait plus désormais plaire en ce monde. » Aussi exigeait-il que sa femme et ses enfants

Digitized by Google

parlassent l'italien, et se faisait-il habituellement chanter au piano des mélodies italiennes. Aussi sa maison du *Hirschgraben* était-elle décorée à tous les étages d'estampes, de moulages, de dessins et de terre cuites rapportés de Florence et de Rome. Dès sa petite enfance, le Colisée, le château Saint-Ange, la coupole de Saint-Pierre étaient pour Wolfgang des objets familiers autant que le *Römer* et l'église de Saint-Barthélemy. Plus tard, les songes de l'adolescent se peuplaient de fantômes italiens; plus tard encore, chez l'homme fait, chez l'artiste, la persuasion que son idéal poétique était en Italie ne fut que le développement des premières impressions et des premiers enseignements de la maison paternelle.

« Lire Tacite dans Rome, » c'est le vœu viril par lequel s'exprime chez Gœthe la *Sehnsucht* de l'Italie. Respirer le parfum des myrtes et des orangers, c'était à ses moments de langueur le soupir de sa jeunesse. Parfois même l'appétit des figues s'éveille à sa lèvre de barbare, et son impatience s'en irrite à ce point qu'il n'y saurait plus tenir. Il part précipitamment, presque secrètement. — Et son instinct était si vrai que, aussitôt les Alpes franchies, il se sent apaisé. Au premier souffle qui vient à sa poitrine des rives virgiliennes du *Benaco*,

Fluctibus et fremitu resonans Benace marino.

aux premiers échos du Tasse sur la lagune, il verse des pleurs de joie. A Naples, à Palerme, il entre en possession d'une intensité de vie dont il ne s'était formé jusque-là aucune idée. Dans Rome, enfin, dans *sa* Rome, comme il ose le dire en amant passionné, son génie s'épanouit en pleine lumière. Il se sent libre, heureux. Comme l'Allighieri, il a atteint les hauts sommets de la contemplation. Il renaît à une vie nouvelle. Il est sauvé.

Après deux années de l'existence à la fois la plus active et la plus paisible, la plus conforme à sa nature dans le pays de ses prédilections, Gœthe rentre en Allemagne. Il est maître de lui-même, de ses passions, de son art. La grande période généreuse de sa vie va s'ouvrir. Son immense renommée, qui vient de s'accroître encore par la publication de deux chefs-d'œuvre, *Iphigénie* et *Tasso*, l'ascendant qu'il exerce sur un prince libéral et qui le met à même de protéger, de récompenser magnifiquement le mérite, cette admirable conscience du devoir social qui le pousse à répandre au dehors les trésors de savoir qu'il s'est acquis par la puissance d'une volonté infatigable, le font agissant et bienfaisant comme il a été donné de l'être à peu

Digitized by Google

d'hommes privilégiés. Il prend une part active au mouvement des affaires et de l'opinion. Il noue des relations dans tous les pays, dans toutes les classes; il veut tout voir, tout savoir; il entre dans toutes les controverses, il anime toutes les questions, il y jette la lumière. Par le rayonnement d'une chaleureuse sympathie, il attire, il groupe dans une action commune les plus belles intelligences. Il s'attache profondément à la plus belle entre toutes, à la seule qui aurait pu lui porter ombrage : il aime jusqu'à la fin, il honore, il encourage, il fait admirer Schiller. Avec lui et pour lui, pour ce rival préféré de la foule, il dirige un théâtre national. Il institue des musées, des bibliothèques, des écoles, des jardins botaniques. Il organise des congrès, des expositions d'œuvres d'art (les premières que l'on ait vues en Europe); il bâtit des observatoires. Pressentant avant tout le monde l'importance moderne de la chimie qui va changer, dit-il, « les conditions de la vie industrielle, » il ouvre de vastes laboratoires où il s'applique aux expériences des Lavoisier, des Bertholet, des Berzélius. Et pendant qu'il s'occupe sans relâche à l'avancement et à la propagation de la science, à l'encouragement des arts, au bien public, Gœthe continue, comme s'il n'avait d'autre souci, l'œuvre de sa propre culture. Il accomplit en lui-même cette union intime de la philosophie et de la poésie que nous avons admirée chez Dante. Étudiant à la fois, comme l'Allighieri, toutes les branches du savoir humain, observant tous les phénomènes de la nature qui, pour lui, est « le poëme sacré, » pratiquant tous les arts, et revenant toujours aux grands problèmes de la destinée humaine, Gœthe s'avance, comme le Florentin, des ténèbres au crépuscule, du crépuscule à la lumière, le regard attaché sur les lueurs naissantes, animé et ébloui par la clarté suprême, qui « justifie ses efforts et réalise tous ses désirs. » — Je cite, Élie, les propres paroles de Gœthe, afin de mieux marquer l'analogie des conceptions et des images dans le génie de nos deux poëtes.

ÉLIE.

Elles paraissent ici très-évidentes, en effet.

DIOTIME.

Tout en achevant ses compositions magistrales, *Wilhelm Meister*, les *Affinités électives*, *Faust*, tout en écrivant les *Mémoires* et en surveillant la publication de ses Œuvres, Gœthe recueille ses observations scientifiques; il les relie et les systématise. Le premier il proclame le grand principe qui va désormais présider à tous les progrès.

Digitized by Google

ÉLIE.

L'idée de la métamorphose ?

DIOTIME.

L'idée de la plante primordiale et typique, dont il a pu dire avec candeur que « la nature la lui envierait ; » ou, pour parler avec Geoffroy Saint-Hilaire, l'idée de l'unité de composition organique, dont les savants français lui attribuent tout l'honneur.

ÉLIE.

Je vois le nom de Gœthe cité très-fréquemment, en effet, dans les ouvrages de science.

DIOTIME.

Les savants ne prononcent son nom qu'avec reconnaissance et respect, car, outre ces deux grands principes de l'unité et de la métamorphose, on doit encore à Gœthe plusieurs observations très-importantes.

Doué comme Dante d'un vif instinct des transformations de la vie, attentif à cette puissance de métamorphose dont il admirait dans un des plus beaux chants de l'Enfer une peinture merveilleuse, Gœthe observe, comme l'auteur des cantiques, des phénomènes, il devine des lois qui ne seront constatées que beaucoup plus tard par les savants de profession. Chez le grand Allemand comme chez le grand Italien, le génie de la spéculation intuitive s'allie à l'esprit d'observation le plus rigoureux. Gœthe porte en lui, il conçoit sans effort l'idée d'ordre et de beauté dans l'univers, l'idée pythagoricienne du Cosmos. Ses plus humbles, ses plus obscures parties, comme ses plus splendides infinités, il les voit, il les pressent à leur place et dans leur mutuelle attraction. Esprit ou matière, idéal ou réalité, force ou forme, accident ou loi, tout lui apparaît distinct, mais profondément uni dans le sein de Dieu. Et son Dieu, comme celui de l'Allighieri, est le premier, le tout-puissant amour, *der All liebende*. La science de Gœthe a les palpitations de la vie ; sa raison a les ravissements de l'enthousiasme ; et c'est pourquoi il étreint la vérité d'une si forte étreinte. Et c'est pourquoi, rien qu'en le voyant, on reconnaît en lui une harmonie si parfaite, qu'un Herder, un Napoléon, s'écrieront spontanément, comme frappés d'un même éclair : *Voilà un homme !*

Digitized by Google

ÉLIE.

Assurément une telle parole, une louange à la fois si simple et si profonde, dans de telles bouches, si elle était méritée, ferait mieux que tout le reste comprendre votre rapprochement entre Gœthe et Dante, car on peut bien dire que jamais poëte ne fut, plus que l'Alighieri, un homme véritable. Mais c'est ici précisément que je sens, pour ma part, la différence essentielle; car enfin, l'homme véritable ce n'est pas seulement celui qui est à la fois, comme Gœthe, un savant, un philosophe, un artiste; l'homme véritable c'est aussi, c'est avant tout, dans mes idées bretonnes, le patriote, le soldat, le citoyen. C'est Dante à la bataille de Campaldino, dans les conseils de la république; c'est l'exilé indomptable qui monte fièrement l'escalier d'autrui; c'est le tribun qui harangue princes et peuples et les convie à la liberté.

Or, dans toute la longue vie de votre Gœthe, il n'y a pas un jour pour la patrie, il n'y a pas un vœu pour la liberté. Il se détourne avec dédain de la révolution française qui troublerait, s'il y regardait, ses études de naturaliste. Pendant la campagne de France, où il suit par bienséance de cour son petit grand-duc, il s'absorbe dans ses rêveries contemplatives. A Verdun, il observe un phénomène d'optique; au siége de Mayence, il établit tranquillement sa théorie des couleurs. Je ne parle pas de l'incroyable préoccupation qui lui fait appliquer à la querelle de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire les nouvelles qu'on lui apporte du combat des trois journées dans les rues de Paris. Enfin rien, absolument rien, chez cet homme si attentif à la métamorphose des plantes et aux révolutions du globe, où se trahisse le moindre intérêt pour le grand soulèvement politique qui va remuer de fond en comble toutes les couches de la vie sociale.

DIOTIME.

Vous touchez ici, en effet, mon cher Élie, à une différence sensible entre nos deux poëtes; mais c'est différence d'origines, beaucoup plus que différence de personnes. Dante, ne l'oublions pas, appartient à la plus grande race politique des temps anciens et modernes. Il est issu de ce peuple romain qui se sentait né pour dominer le monde. Avec son sang coule dans ses veines l'ambition, l'instinct impérieux des destinées latines, le sentiment de l'État, l'idéal de l'unité, de la force et du droit. Il est tout pénétré de ce vertueux orgueil de la patrie qui va se perpétuer après lui, de grand homme en grand homme, dans l'Italie subjuguée, humiliée, divisée, pour éclater de nos jours avec

Digitized by Google

une incroyable puissance, et triompher demain, plaise à Dieu, à la face du ciel, sur les hauteurs antiques et toujours vivantes du Capitole.

Tout au contraire, Wolfgang Gœthe naît chez un peuple à qui la notion de l'État semble étrangère. Cette grande *chose publique* qui impose au Romain le sacrifice de tout autre devoir, de tout bonheur intime, l'Allemand ne la trouve nulle part dans son passé. Indépendant et libre, hardi et fier dans les domaines de la pensée pure, il redevient timide et gauche, il demeure comme empêché dès qu'il veut s'essayer à la pratique du bien commun; il chancelle, il trébuche, dès qu'il sort de sa maison pour descendre sur la place publique.

Il y a donc dans la race et dans la tradition de nos deux poëtes une première inclination opposée, cela n'est pas niable; mais il ne faudrait rien exagérer. Gœthe, en politique, comme en toutes choses, avait un idéal, et un idéal très-haut.

ÉLIE.

Si haut apparemment qu'il ne pouvait espérer de le voir réalisé, et c'est pourquoi il n'y songeait pas.

DIOTIME.

L'idéal de Gœthe, tel que nous allons le voir dans son poëme, le dernier mot de la sagesse humaine dans la bouche de *Faust* mourant, « la plus haute félicité où l'homme puisse atteindre, » ressemble trait pour trait, mon cher Élie, à l'idéal de Dante. Monarchie ou république, c'est la conception, exprimée dans un vers de Faust, du « peuple libre sur le sol libre, » conquérant chaque jour, méritant par le travail, par la lutte héroïque, par la conspiration de toutes les forces, par l'association de toutes les volontés, son droit à l'existence et son droit au bonheur.

MARCEL.

C'est un peu vague.

DIOTIME.

Pas plus vague que l'idéal de l'Allighieri, sur lequel on a disputé pendant plusieurs siècles. Avec l'auteur de la *Monarchie*, Gœthe considérait l'unité, l'ordre et la paix comme les signes par excellence du bon gouvernement. Avec Dante, il croyait aux grands rois *paciers* et *justiciers*. De même que l'Allighieri attendait de la venue de l'empereur Henri VII l'apaisement des troubles civils, ainsi Gœthe dans sa

Digitized by Google

jeunesse espérait du grand Frédéric qu'il « réduirait les superbes et soutiendrait la force propre de l'Allemagne. » Mais Gœthe croyait également à la puissance des instincts populaires. Il admirait les vertus humbles et patientes des classes laborieuses, qu'il déclarait, dans leur injuste abaissement, les plus hautes aux yeux de Dieu. Il reconnaissait aux malheureux « le pouvoir de bénir, auquel l'homme heureux ne sait comment atteindre. »

VIVIANE.

Quelle expression touchante et quelle grande pensée!

DIOTIME.

Et qui, celle-là, vient assurément du cœur; car jamais l'esprit à lui tout seul n'eût senti et proclamé ainsi le droit divin du malheur.

ÉLIE.

Mais cette pensée très-touchante, je n'en disconviens pas, ne nous dit aucunement la part que Gœthe réservait au peuple dans son idéal politique.

DIOTIME.

Gœthe n'a jamais rédigé, que je sache, de projet de constitution, mon cher Elie. Mais il avait coutume de dire que si une très-petite élite dans la société y représente la raison, c'est dans le peuple que vit le sentiment, la passion, que l'homme d'État ne doit jamais négliger. Et lorsqu'il s'essaye à l'art de gouverner, il se propose pour but principal de donner aux classes inférieures « le sentiment d'une noble existence. » Relisez, Élie, quand vous serez de loisir, le très-beau et très-curieux roman de *Wilhelm Meister*. Vous y trouverez, dans la dernière partie surtout, un Gœthe à qui vous n'avez pas donné, je crois, suffisamment d'attention, un Gœthe précurseur et prophète, comme l'Allighieri, d'une patrie, d'une société, d'une civilisation nouvelles; hardiment réformateur, organisateur du *bon État;* voilant, comme l'auteur des cantiques, sous le symbole, une représentation pythagoricienne de l'ordre social, intimement uni à l'ordre universel dans les conseils de Dieu.

ÉLIE.

Mais enfin, j'en reviens toujours là, Gœthe ne prend aucune part au mouvement politique.

Digitized by Google

DIOTIME.

Un moment, on le voit dans ses lettres et dans ses mémoires, Gœthe, chargé par le grand-duc de Weimar de conduire les affaires publiques, s'applique, comme il s'est appliqué à tous les arts, il se flatte d'exceller au grand art de l'homme d'État. Il parle avec le sérieux candide qu'il apporte en toutes choses de la grande tâche qui lui est imposée. Il en remplit, dit-il, ses veilles et ses rêves. Son devoir (son devoir de ministre s'entend, car il semble oublier à ce moment son œuvre poétique) lui devient chaque jour plus cher, et c'est en l'accomplissant dignement qu'il voudrait « se rendre l'égal des plus grands hommes. » Mais il est vrai de dire aussi que les espérances prochaines de Gœthe s'étant dissipées, les horreurs de la guerre dont il juge, sous la canonnade de Valmy, qu'elle commence « une époque nouvelle dans l'histoire, » l'ayant persuadé que des générations entières seront sacrifiées à la révolution immense qui, selon lui, va changer les destinées, non-seulement de l'Europe, mais du monde, comme il sent douloureusement aussi le malheur d'appartenir à une nation faible, incapable de cohésion, impuissante en politique, comme il n'a pas de foi dans la vertu des petites constitutions, des petits parlements, des petites promesses et des petits souverains de la confédération germanique, Gœthe se met à l'écart. Il se retire des factions. Il se fait à lui seul, comme Dante (qui paraît bien, lui aussi, à un certain jour, avoir désespéré de ses amis), son propre parti. Voyant la confusion où tout allait chez ce pauvre peuple allemand, le plus grand dans l'ordre moral, dit-il, mais le plus misérable dans son organisation politique, il rentre, pour n'en plus sortir, dans la sphère de l'art où son autorité s'exerce sans entraves. Une voix intime lui dit qu'il importe assez peu à l'Allemagne de compter un soldat, un clubiste, un pamphlétaire ou un harangueur de plus, mais que, en lui léguant un Gœthe, il aura fait pour la patrie future tout ce qui lui est commandé par Dieu et par son génie.

ÉLIE.

Vous idéalisez, vous me feriez presque aimer le sage égoïsme du grand artiste; mais comment l'égaler à l'héroïsme du grand citoyen, et que les effets en sont moins vivants dans les cœurs! L'Allemagne, sans doute, admire, elle adore son Gœthe; mais qu'il y a loin du culte un peu abstrait qu'elle lui rend au frémissement d'amour de toute cette jeune Italie qui portait naguère aux combats pour la liberté

Digitized by Google

les couleurs de Béatrice, et que les chants divins de l'Allighieri consolaient dans les durs cachots du Spielberg, exaltaient au martyre de Cosenza?

DIOTIME.

J'en tombe d'accord avec vous, Élie, avec cette seule réserve que je n'oppose pas ici l'égoïsme d'un caractère à l'héroïsme d'un autre, mais, comme je vous le disais tout à l'heure, le génie et la tradition des deux peuples qui se personnifient dans nos deux poëtes. Et tenez, même dans cette retraite studieuse, dans cette « solitude amie, » que vous seriez tenté de reprocher à Gœthe, dans ce calme où sa verte vieillesse poursuit sans dissipation l'œuvre, patriotique aussi à sa manière, qu'il a entreprise de grandir dans les lettres et dans les arts le nom allemand, la colère vient un jour le saisir et lui inspire des accents tout à fait dantesques.

ÉLIE.

En quelle occasion?

DIOTIME.

C'est en 1805. L'invasion française a réduit l'Allemagne à la dernière détresse. Le grand-duc de Weimar, le souverain bien-aimé de son peuple, est, sous de mensongers prétextes, accusé de trahison, menacé par Bonaparte de déchéance et d'exil. Gœthe pousse un cri d'indignation; tant d'injustice le révolte. Il ressent au plus profond les humiliations de la patrie sous le caprice du dominateur étranger. Tout aussitôt son parti est pris. Il n'hésite pas; il va suivre son royal ami dans l'infortune. Il s'en ira, dit-il, de village en village, de chaumière en chaumière, d'école en école, « partout où l'on connaît le nom du vieux Gœthe; » il rimera, il chantera, de sa voix homérique, les afflictions du peuple; et les femmes et les enfants s'attacheront à ses pas et répéteront en chœur sa grande complainte... Il n'est pas indifférent, alors, le vieux Wolfgang; sa voix tremble; des larmes coulent de ses yeux; ses genoux fléchissent. Et lorsqu'il parle ainsi d'exil et de pauvreté, je songe à cet autre Juste, « quel Giusto, » à ce mendiant au grand cœur que l'Allighieri rencontre dans le ciel de Justinien, à ce Romeo en qui le poëte semble se reconnaître.... Vous vous rappelez, Viviane, ces belles tercines que je vous citais hier :

Indi partissi povero e vetusto,
E se 'l mondo sapesse il cuor ch'egli ebbe
Mendicando sua vita a frusto a frusto,
Assai lo loda e più lo loderebbe.

Digitized by Google

MARCEL.

Mais cet exil et cette pauvreté ne sont qu'imaginaires; et, bien différemment de Dante, votre Gœthe finit ses jours dans sa maison, dans la jouissance de tous les conforts...

DIOTIME.

Que ce mot de *confort* eût sonné étrangement à l'oreille de Gœthe, mon cher Marcel, et que l'image du prosaïque bien-être que ce mot exprime était loin de son esprit! Ce qu'il fallait à Gœthe, ce que le grand-duc Charles-Auguste sut lui assurer, en lui donnant tout auprès de lui « champ, verger, jardin et maison, » ce n'était pas la combinaison savante et opulente de ces inventions *confortables* où s'endorment les vanités de nos bourgeois parvenus; c'était la simplicité noble d'une demeure où toutes choses bien ordonnées dans un ensemble harmonieux le portaient au recueillement et à une douce activité de la pensée.

Dans cette maison modeste où Gœthe va finir ses jours glorieux, les chambres sont peu ornées, médiocrement meublées (notre poëte avait coutume de dire que les riches ameublements sont faits pour les gens qui n'ont point d'idées et ne se soucient pas d'en avoir; quant à lui, ajoutait-il, il ne pouvait ni penser ni rêver dans un trop bon fauteuil); mais on y monte par des degrés majestueux où de graves figures antiques commandent le silence; et les beaux souvenirs qu'il a rassemblés là, ses collections, ses portefeuilles, ses livres, le pénètrent à toute heure de ce « sentiment d'une noble existence » qu'il avait espéré, un jour, lorsqu'il exerçait le pouvoir, de donner même aux plus déshérités, même aux plus oubliés de la fortune.

Dans son jardin, bien abrité du nord, au penchant d'une colline, sous ses grands sapins germaniques, non loin desquels, de sa main, le vieillard a planté le doux figuier de la Brenta, si cher à sa jeunesse, Gœthe vient en plein midi s'asseoir, se recueille; il écoute « la respiration de la terre pendant le sommeil de Pan. » A son front de Jupiter olympien rayonnent les souvenirs d'un passé sans tache; dans ses yeux, les certitudes sereines de la vie future. Et lorsque, par une matinée de printemps, à son tour, Gœthe s'endort dans la calme conscience de son œuvre accomplie (le 22 mars 1832; peu de temps auparavant il a mis la dernière main à son poëme de *Faust*), sa lèvre souriante demande « plus de lumière. » Sans effort et sans effroi, son âme va

Digitized by Google

passer d'un monde à l'autre. Comme l'Allighieri, au sortir des épreuves de la montagne d'expiation, il s'est renouvelé aux flots vivifiants du Léthé. Il se sent, lui aussi,

Pur et disposé à monter aux étoiles.

Diotime se tut. En la voyant fermer son cahier de notes, Viviane se récria. Elle n'aurait pas voulu que la fin du récit vînt si vite. Elle aurait désiré plus de détails; elle avait mille questions à faire encore. Diotime promit d'y répondre à mesure que l'analyse de *Faust* les amènerait, ce qui ne pouvait manquer. Mais elle se sentait fatiguée d'avoir parlé pendant près de deux heures au grand air, et priait qu'on voulût bien la laisser reprendre haleine.

On se dispersa sur la plage.

DANIEL STERN.

FIN DU TROISIÈME DIALOGUE

Digitized by Google

EDGARD POE

L'HOMME, L'ARTISTE ET L'ŒUVRE [1]

II

Avant d'aborder l'étude de l'œuvre même d'Edgard Poe, avant de chercher dans cette œuvre le développement et les multiples combinaisons des divers éléments que nous avons distingués et définis plus haut, il est utile d'interroger l'artiste et d'apprendre de lui quels furent ses *procédés*. Sans doute l'œuvre est le produit direct de l'homme, mais cette œuvre, pour se produire, a dû revêtir une certaine forme, adopter une certaine marche, subir certaines règles plus ou moins méthodiques, plus ou moins absolues. L'artiste c'est encore l'homme, à coup sûr, mais l'homme appliquant ses facultés particulières à la création littéraire. Il y a une infinité de gens dans le monde qui sont Américains de race, nervoso-bilieux de tempérament, et dominés par la passion de l'alcool, sans qu'aucun d'eux ait jamais songé à donner à ses cauchemars la vie durable de l'art. Il y a donc là un état spécial du cerveau, une force *sui generis*, que nous ne pouvons négliger, et dont nous devons, dès l'abord, connaître le caractère et l'action.

Pour qu'Edgard Poe, à un moment donné, se soit senti la volonté et la possibilité de fixer ses rêves sur le papier, pour que ses sensations soient devenues des poëmes et des contes, il faut que, se dédou-

[1] Voir la *Revue moderne* du 1er avril 1865.

Digitized by Google

blant en deux êtres, — l'un passif, qui subissait le rêve et la sensation; l'autre actif, qui les analysait et les soumettait à une véritable enquête, — il faut, dis-je, qu'il ait procédé par une série de raisonnements et de déductions logiques, destinés à coordonner et à systématiser ces rêves et ces sensations.

La sensation précède toujours le sentiment, et l'impression l'idée : l'une est toujours la fille de l'autre, mais fille orgueilleuse et raisonneuse, qui veut toujours établir sa généalogie et sa légitimité.

On ne trouve donc, chez l'artiste, que la mise en théorie des mouvements de l'homme lui-même, mouvements naturels et parfaitement inconscients à leur origine. Seulement, comme cette théorie, ce système après coup est appelé à donner à l'œuvre son cachet littéraire et sa forme originale, il est important d'en bien savoir la structure et les détails; il est important en particulier, quand il s'agit d'Edgard Poe, de savoir comment il s'est justifié, à ses propres yeux, ses propres tendances, la pente fatale et les nécessités de son génie.

Qu'est-ce que l'œuvre, si ce n'est l'expression définitive et complète de l'homme et de l'artiste, le produit suprême de leur collaboration? — Elle les contient tous deux, l'homme ayant fourni ses impressions, l'artiste leur ayant donné un certain langage et les ayant placées dans un certain milieu favorable à l'*effet*.

Pour étudier l'artiste, chez Edgard Poe, nous possédons, du reste, un document des plus précieux, grâce à la sagacité de M. Baudelaire, qui a eu l'heureuse idée de traduire en entier un morceau remarquable et réellement révélateur de l'écrivain américain.

Ce morceau, c'est l'analyse, par Edgard Poe lui-même, « de la marche progressive » qu'il a suivie pour composer un de ses poëmes les plus célèbres, *le Corbeau*. Cette analyse, minutieuse et détaillée, comme tout ce qui sort de la plume de l'auteur des *Contes*, a pour but « de démontrer qu'aucun point de la composition du poëme du *Corbeau* ne peut être attribué au hasard ou à l'intuition, et que l'ouvrage a marché pas à pas vers sa solution, avec la précision et la rigoureuse logique d'un problème mathématique. »

Donnons d'abord une idée du poëme : nous en serons mieux préparés ensuite à juger le procédé du poëte.

Le *Corbeau* est une pièce assez courte, d'une centaine de vers environ. — La scène se passe à minuit, dans la chambre d'un jeune étudiant. Nous sommes au mois de décembre, et, dès la deuxième strophe, nous apprenons que ce jeune homme pleure une maîtresse perdue, Lénore, morte depuis peu.

Digitized by Google

Au milieu de ses réflexions, un bruit frappe ses oreilles. Il suppose qu'on a heurté à sa porte. Il l'ouvre, personne. Bientôt le bruit se renouvelle : il ouvre alors sa fenêtre, et un mystérieux corbeau entre aussitôt dans la chambre, « avec un tumultueux battement d'ailes. » L'oiseau fantastique va se percher au-dessus de la porte, « sur un buste de Pallas. » — A l'instant commence entre l'étudiant et son sinistre visiteur une conversation étrange. L'homme pose à l'oiseau diverses questions, d'abord assez banales et assez vagues, puis plus précises et plus intimes, auxquelles le corbeau répond, à la fin de chaque stance, par un seul mot : *Nevermore*, — jamais plus, qui tombe comme un coup de hache avec une régularité fatale et désespérante. Naturellement, le jeune amoureux demande des nouvelles de sa bien-aimée et s'inquiète de savoir si, « dans le paradis lointain, il pourra embrasser une fille sainte, que les anges appellent Lénore. — Jamais plus ! » répond le corbeau.

L'étudiant, désespéré par cette réponse, veut chasser le corbeau, le renvoyer à la tempête, à la nuit dont il sort : — « Arrache ton bec de mon cœur, et précipite ton spectre loin de ma porte, » s'écrie l'amant en deuil. — « Jamais plus ! » répond le corbeau.

Tel est, en peu de mots, tout ce petit poëme. L'effet en est saisissant. Ce « *jamais plus!* » qui termine chaque stance, crée peu à peu dans l'esprit du lecteur une impression de tristesse croissante. On voit dans le corbeau la personnification du doute et du désespoir. Sous cette allégorie courte et vigoureuse, on se plaît à entrevoir un sentiment vrai, une douleur vivante. — On ne croit guère au corbeau savant, et l'on s'inquiète peu de son interlocuteur, mais on suppose que le poëte, à l'abri derrière cette mise en scène fantastique, nous a révélé quelqu'une de ces souffrances secrètes, nous a donné le mot d'une de ces angoisses profondes qui agitent le cœur des hommes d'imagination, quand, en face d'une tombe fraîchement ouverte, se dresse tout à coup le problème de la vie future. On croit y voir le récit poétique de cette lutte qui s'établit, en pareil cas, entre le désir ardent de prolonger notre amour au delà de la mort, et la froide raison qui répond que tout est fini pour toujours, qu'on ne se reverra « *jamais plus!* »

Erreur ! Le *Corbeau* ne contient rien de cela, du moins dans l'intention de l'auteur. Autre a été sa préoccupation, autre son but. S'il est arrivé à ce résultat, c'est par une série de déductions logiques et de raisonnements mathématiques, et si un sentiment se dégage de ces vers, si une idée apparaît au milieu de ces stances, c'est que le lec-

Digitized by Google

teur les y apporte. Le poëte, lui, n'y avait pas songé. Il a cherché seulement une certaine quantité de mots, de sons, d'images destinés à produire un certain effet voulu; il les a choisis, pesés avec soin, puis amalgamés ou opposés suivant certaines lois dont il va nous donner l'exposé minutieux.

Écoutons Edgard Poe.

Suivant lui, dans toute création littéraire, « la première de toutes les considérations, c'est celle d'un effet à produire. » Ayant donc adopté un sujet ou conçu une idée, Poe se demande quel sera, « parmi les innombrables effets ou impressions que le cœur, l'intelligence, ou, pour parler plus généralement, l'âme est susceptible de recevoir, l'*unique* effet qu'il doit choisir dans le cas présent. » Alors viennent plusieurs questions subsidiaires. Convient-il de produire cet effet « *unique* » par la combinaison des incidents et du ton, — « ou par des incidents vulgaires et un ton particulier, — ou par des incidents singuliers et un ton ordinaire, — ou par une singularité de ton et d'incidents, » etc. ?

Ces points préliminaires une fois posés, « la considération primordiale est celle de la dimension. » Or, aux yeux de l'auteur américain, il y a, « en ce qui concerne la dimension, *une limite positive* pour tous les ouvrages littéraires, — c'est la limite *d'une seule* séance... Il n'y aura jamais profit à la dépasser dans un poëme [1], » puisque « l'élément artistique le plus important, — ou l'un des plus importants, — c'est la totalité ou *unité* d'effet. »

Mais, dans cette limite même, « l'étendue d'un poëme doit se trouver en rapport *mathématique* avec le mérite dudit poëme, c'est-à-dire avec l'élévation ou l'excitation qu'il comporte, en d'autres termes encore, avec la quantité de véritables effets poétiques dont il peut frapper les âmes... »

Ceci bien établi, Edgard Poe décide immédiatement que son « poëme projeté » aura « une longueur de cent vers environ. » — « Or, ajoute-t-il, il n'en a, en réalité, que cent huit. »

Maintenant, dans ces cent vers, quel effet devra-t-il produire ?

[1] « Si un ouvrage littéraire est trop long pour se laisser lire en une seule séance, il faut nous résigner à nous priver de l'effet prodigieusement important qui résulte de l'*unité* d'impression; car, si deux séances sont nécessaires, les affaires du monde s'interposent, et tout ce que nous appelons *ensemble*, *totalité*, se trouve détruit du coup... Ce que nous appelons un long poëme n'est, en réalité, qu'une *succession de poëmes* courts, d'effets poétiques brefs... Un poëme n'est un poëme qu'en tant qu'il élève l'âme et lui procure une *excitation intense*; et, par une nécessité psychique, toutes les excitations intenses sont de courte durée. C'est pourquoi la moitié au moins du *Paradis perdu* n'est que pure prose, etc... »

Digitized by Google

Ici intervient une théorie générale sur le but et le domaine de la poésie. — « Le Beau est le seul domaine légitime de la poésie. »

Qu'est-ce donc que le Beau? Ce n'est pas « précisément, comme on le suppose, une *qualité*, mais une *impression*. » C'est « *une violente et pure élévation de l'âme*, » où l'intelligence ni le cœur n'ont rien à voir.

En effet, le domaine de l'intelligence, c'est la *Vérité*, de même que le domaine du cœur, c'est la *Passion*. Or, « la Vérité réclame une précision, et la Passion une *familiarité*, absolument contraires à cette Beauté, qui n'est autre chose que *l'excitation ou le délicieux enlèvement de l'âme*. »

Partant de ce principe que le Beau, ainsi défini, doit être l'unique objet de la poésie, en dehors de la Vérité et de la Passion reléguées dans la prose, Edgard Poe se demande « quel est le *ton* de sa plus haute manifestation... Toute expérience humaine confesse que *ce ton est celui de la tristesse... La mélancolie est donc le plus légitime de tous les tons poétiques*. »

Voici enfin la dimension, le domaine et l'accent du poëme déterminés; nous savons maintenant qu'il aura NÉCESSAIREMENT cent et quelques vers, ni plus ni moins, qu'il devra nous émouvoir, et qu'il sera triste.

Et remarquons bien que ce n'est point là un caprice ou un essai du poëte, se disant tout simplement : — Je suis aujourd'hui en veine de mélancolie et peu disposé à entreprendre un ouvrage de longue haleine; je subis une émotion douloureuse que je vais m'efforcer de noter au passage. — Nullement. Cela est ainsi, parce que cela doit être. L'auteur obéit à des lois purement mathématiques, et qui ne souffrent point d'exception.

Nous ne sommes d'ailleurs qu'au début du problème, et il nous reste encore à traverser toute une longue série d'*opérations* nombreuses et délicates.

Ne s'agit-il pas, maintenant, de rechercher, « par la voie de l'induction ordinaire, quelque *curiosité* artistique et piquante, » qui puisse servir « de clef dans la construction du poëme, de quelque pivot sur lequel puisse tourner toute la machine? »

« La voie de l'induction ordinaire » conduit Edgard Poe à découvrir que, de « tous les *moyens d'effet*, aucun n'a été plus généralement employé que celui du *refrain*, » et ce moyen, il l'admet *à priori*, sans « le soumettre à l'analyse, l'universalité de son emploi suffisant » à démontrer sa valeur intrinsèque.

Alors notre poëte songe aussitôt à perfectionner ce moyen, et, pour

Digitized by Google

y parvenir, il se résout « à rester généralement fidèle à la monotonie du son, tandis qu'il altérera continuellement celle de la pensée, se promettant ainsi de produire une série continue d'effets nouveaux par une série d'applications variées du refrain, tandis que le refrain en lui-même restera presque toujours le même. »

Mais quelle devra être la *nature* de ce refrain ? — Les prémisses nous y amènent nécessairement. — Pour que l'application en puisse être variée, « il est clair que le refrain doit être bref... » La facilité de variation « n'est-elle pas en *raison directe* » de la brièveté de la phrase ?

Dans ces conditions, il n'y a même plus à choisir : un mot *unique* sera le meilleur refrain.

Ici se dresse un nouveau problème : quel sera le *caractère* de ce mot ? — Peut-on hésiter ? — Puisqu'il y a un refrain, « la division du poëme en stances apparaît comme un *corollaire nécessaire*, le refrain formant la conclusion de chaque stance. » — Le corollaire de ce corollaire, c'est que « cette conclusion, cette chute, pour avoir de la force, doit *nécessairement* être sonore et susceptible d'une emphase prolongée... Cela n'admet pas le doute. » Aussi ces considérations mènent « *inévitablement* à l'*o* long, comme étant la voyelle la plus sonore, associé à l'*r*, comme étant la consonne la plus vigoureuse. »

Nous avons maintenant le mot du refrain, ou, du moins, quelques corollaires *nécessaires* nous le donneront *inévitablement*.

En effet, voici le *son* déterminé. Maintenant, rappelons-nous que le ton général du poëme doit être *mélancolique*. Il devient donc « *nécessaire* de choisir un mot qui renferme ce son, et qui, en même temps, soit dans le plus complet accord possible avec cette mélancolie » jugée elle-même primitivement *nécessaire*. Edgard Poe le dit avec beaucoup de raison : — « Dans une pareille enquête, il eût été *absolument impossible* de ne pas tomber sur le mot : Nevermore, *jamais plus*. »

Ce mot ne contient-il pas deux *r* et un *o* long, et n'exprime-t-il pas l'idée la plus mélancolique ?

Ainsi, avant même de savoir de quoi il parlera, avant d'avoir une idée, ou un sentiment, ou une sensation, notre poëte a déjà trouvé, par une série de déductions logiques et de raisonnements nécessaires, aussi irréfutables qu'un théorème quelconque de géométrie, la DIMENSION du poëme qu'il va écrire, son TON général, sa COUPE en stances terminées par un *refrain*, le SON, le CARACTÈRE, le MOT même de ce refrain. — Le sujet et l'inspiration, avec ce système, au lieu de précéder le travail de disposition artistique et de combinaison matérielle, en sortent *inévitablement*.

Digitized by Google

Comme dans une équation, Edgard Poe part de plusieurs quantités connues pour déterminer une quantité inconnue.

L'*inconnue* ici, c'est l'idée, ou, si l'on préfère, le sujet.

Nous allons voir, en effet, que l'écrivain y arrive successivement en continuant ses opérations, et que le détail le plus futile en apparence se trouve ainsi résolu, de même que la plus petite fraction se trouve calculée dans un problème exact.

Edgard Poe a découvert son refrain, — *Nevermore, jamais plus*. Alors se dresse une difficulté d'ordre moral. — Quel sera le prétexte pour l'usage continu du mot unique, « jamais plus ? »

Quand ce mot ne répond pas à une idée préconçue, à un sentiment intérieur ; quand, au contraire, l'idée et le sentiment doivent sortir du mot, lui servir exclusivement de « prétexte » et de justification, l'embarras de l'auteur ne se comprend que trop. Cet embarras, toutefois, ne saurait durer longtemps avec notre Américain. Il possède un instrument merveilleux, construit spécialement pour la solution de toutes les difficultés matérielles. Avec quelque habileté on lui fera résoudre même les difficultés morales.

Allons droit au fait. — « La difficulté éprouvée à trouver une raison plausible et suffisante pour cette répétition continue, » provient uniquement de ce que l'on suppose cette répétition, « opiniâtre et monotone, » dans la bouche d'un « être humain. » Ce qui est difficile, pour ne pas dire impossible, à concilier, c'est « cette monotonie avec l'exercice de la raison dans la créature chargée de répéter le mot. » — « Si nous supposons une créature non raisonnable et cependant douée de parole, » la difficulté disparaît aussitôt. — Quelle peut être cette créature ? Un perroquet naturellement. Mais un perroquet est un oiseau de couleur gaie et voyante, dont l'aspect n'a rien de mélancolique ; or le *ton* du poëme est la *mélancolie*, ne l'oublions pas. Il faut donc un autre animal également doué de parole. Le *corbeau* seul réunit toutes les conditions. Il peut parler, il est noir, le préjugé populaire lui attribue un caractère sinistre ; — va donc pour un corbeau. — « J'ÉTAIS DONC ENFIN ARRIVÉ A LA CONCEPTION D'UN CORBEAU !... s'écrie Edgard Poe. — LE CORBEAU, OISEAU DE MAUVAIS AUGURE... RÉPÉTANT OPINIATRÉMENT LE MOT : *jamais plus*, A LA FIN DE CHAQUE STANCE, DANS UN POEME D'UN TON MÉLANCOLIQUE ET D'UNE LONGUEUR D'ENVIRON CENT VERS. »

« Alors, ne perdant jamais de vue le *superlatif* ou la perfection dans tous les points, je me demandai : — De tous les sujets mélancoliques, quel est le *plus* mélancolique ?... — La mort, réponse *inévitable*. — Et quand ce sujet, le *plus* mélancolique de tous, est-il le *plus* poéti-

Digitized by Google

que?... — Quand il s'allie intimement à la beauté (on se rappelle qu'Edgard Poe a déclaré précédemment que la beauté était le *seul* domaine légitime de la poésie). — Donc la mort d'une belle femme [1] est *incontestablement* le *plus* poétique sujet du monde, et il est également *hors de doute* que la bouche *la mieux* choisie pour développer un pareil thème est celle d'un amant privé de son trésor. »

Tout cela n'est-il pas *incontestable*, en effet, comme le dit l'écrivain lui-même?

Voici donc le poëme à peu près trouvé. L'idée, on le voit, est sortie *nécessairement* des prémisses. Dès l'instant où Edgard Poe a conçu le désir de composer une œuvre poétique, qui fût le *superlatif* du genre, ou *parfaite*, si l'on préfère, il ne pouvait pas ne pas arriver à écrire le *Corbeau* tel qu'il l'a écrit, en employant juste les mots et les personnages qu'il a employés.

Le gros du travail est fait désormais, puisqu'il ne reste plus qu'à combiner ces deux idées : — « Un amant pleurant sa maîtresse défunte, et un corbeau répétant le mot : jamais plus. » — Cette combinaison n'offre plus de sérieuses difficultés. Deux idées, dans le monde moral, peuvent facilement s'assimiler à deux *forces* dans le monde physique. Or la statique est une science à lois très-positives, et qu'on ne devait pas négliger à l'école de West-Point.

Par une série de considérations toujours nécessaires, et que nous laissons de côté pour ne pas allonger outre mesure cette instructive analyse, Edgard Poe ayant décidé que « le *seul* moyen possible » d'unir ces deux idées : un amant pleurant sa maîtresse défunte, et un corbeau répétant le mot : jamais plus, « était d'imaginer un corbeau se servant de ce mot pour répondre aux questions de l'amant, » — Edgard Poe, disons-nous, en vient *nécessairement* à chercher avant tout le *centre de gravité* de son poëme, à savoir : « la question finale, la question suprême à laquelle le *jamais plus* devrait en dernier lieu servir de réponse, — cette question à qui le *jamais plus* fera la réplique la *plus* désespérée, la *plus* pleine de douleur et d'horreur qui se puisse concevoir. »

« Ici donc, continue-t-il, je puis dire que mon poëme avait trouvé son commencement par la fin, comme devraient commencer tous les ouvrages d'art ; — car ce fut alors, juste à ce point de mes considérations préparatoires, que, pour la première fois, je posai la plume sur le papier pour composer la stance [2] :

[1] On voit quel sens étroit et matériel il donne à l'idée de Beauté.

[2] Nous ne pouvons nous empêcher de signaler un rapprochement entre Béranger et Edgard

Digitized by Google

« Prophète ! dis-je (c'est l'amant qui parle), objet de malheur ! oiseau » ou démon ! toujours prophète ! par ce ciel tendu sur nos têtes, par ce » Dieu que tous deux nous adorons, dis à cette âme chargée de douleur » si, dans le paradis lointain, elle pourra embrasser une fille sainte » que les anges nomment Lénore, embrasser une précieuse et rayon- » nante fille que les anges nomment Lénore. » Le corbeau dit : » Jamais plus ! »

» Ce fut alors seulement que je composai cette stance, d'abord pour établir le degré suprême, et pouvoir ainsi plus à mon aise varier et graduer, selon leur sérieux et leur importance, les questions précédentes de l'amant, et, en second lieu, pour arrêter définitivement le rhythme, le mètre, la longueur et l'arrangement général de la stance, ainsi que graduer les stances qui devaient précéder, de façon qu'aucune ne pût surpasser cette dernière par son effet rhythmique. »

Et ce n'est pas là une simple résolution, sujette à modification, dans le cours du travail; — Edgard Poe ne s'accorde pas le droit, s'il construisait une strophe plus vigoureuse, de la mettre au lieu et place de la strophe qu'il vient d'écrire. Les sciences exactes n'admettent pas de semblables compromis. Les axiomes sont des axiomes et ne souffrent point de discussion ni d'exception. La stance que nous venons de transcrire est aussi nécessairement et aussi absolument la stance finale et suprême du poëme, que la ligne droite est nécessairement et absolument le

Poe, que tous ceux de nos lecteurs qui ont pris la peine d'étudier le chansonnier national, auront déjà fait d'eux-mêmes. En effet, le procédé de Béranger, dans la composition de la moindre de ses chansons, est à peu près le même que celui d'Edgard Poe. Il combinait, avec ce soin extrême, la longueur exacte de chacune de ses petites odes et de chaque stance; il calculait attentivement la nature, le caractère, le son du refrain; il pesait avec cette minutie le plus petit mot de chaque vers; il graduait ses effets avec cette patience et cette volonté réfléchie, et pas un détail ne lui paraissait, à lui non plus, indifférent ou négligeable. Quand il prenait enfin la plume, tout était prévu, réglé.

Seulement son point de départ différait essentiellement de celui d'Edgard Poe.

Au lieu de commencer par le choix du mot, du son; au lieu de s'attacher d'abord à la production d'un effet *indéterminé*, soit mélancolique, soit gai, il partait d'une première conception précise et forte, et s'appliquait *ensuite*, par une série de combinaisons presque semblables à celles que nous expose Edgard Poe, à mettre en lumière, à sa place naturelle, tout ce que cette idée contenait d'effet.

C'est que, dans sa poésie, le *Beau*, — au sens où l'entend l'Américain, — était le secondaire; la *passion* et la *vérité* étaient le principal. De la sorte, il arrivait également au Beau, mais au Beau réel, c'est-à-dire *vivant*, et sa poésie ne restait pas une simple gymnastique, une pure surexcitation cérébrale sans autre but que la surexcitation elle-même.

Il n'en est pas moins curieux de voir un chansonnier français et un conteur américain, — l'un, gaulois pur sang, faisant de la politique révolutionnaire; l'autre, artiste anglo-saxon, faisant de *l'art pour l'art*, — se rencontrer si exactement dans le procédé et la méthode de composition, sauf, nous le répétons, la différence du point de départ, exclusivement *matériel* chez le dernier, entièrement *moral* chez le premier.

Digitized by Google

chemin le plus court d'un point à un autre. Si l'auteur donc « avait été assez imprudent, dans le travail de composition qui devait suivre, pour construire des strophes plus vigoureuses, il se serait appliqué, *délibérément et sans scrupules*, à les affaiblir, de manière à ne pas contrarier l'effet du finale. »

Et cela se comprend. — La strophe en question n'est pas seulement, nous le répétons, une strophe excellente et d'un puissant effet, mais que le hasard de l'inspiration pourrait remplacer par une strophe meilleure et d'un plus puissant effet : en vertu des lois précédemment déduites, elle est la SEULE strophe convenable au but proposé, et l'auteur ne *pouvait pas* ne pas l'écrire, telle qu'il l'a écrite, avec les points et les virgules qui la coupent.

Nous n'appellerons plus l'attention que sur quelques détails d'importance différente, mais réelle.

Le premier détail et l'un des plus importants, c'est le *lieu* de la scène.

Dans les circonstances données, et puisqu'il s'agit d'un dialogue entre un oiseau et un homme, la première idée qui se présente à l'esprit du lecteur « est une forêt ou une plaine. » Mais, nous répond Edgard Poe, avec un instinct admirable des nécessités de son propre génie, « *il m'a toujours paru qu'un espace étroit et resserré est* ABSOLUMENT NÉCESSAIRE *pour l'effet d'un incident isolé*, il lui donne l'énergie qu'un cadre ajoute à une peinture. Il y a un avantage moral incontestable à retenir l'attention prisonnière dans un *petit espace.* »

Aussi, comme on l'a vu, la scène se passe dans la chambre de l'amant, et l'on verra plus tard que, dans tous ses écrits, Poe applique rigoureusement ce principe, même lorsqu'il s'agit d'un voyage à travers l'espace pour aller, par exemple, de la terre à la lune [1].

Là, en effet, l'espace sans borne n'est décrit et mis en œuvre que pour concentrer davantage l'attention sur le ballon *hermétiquement clos*, qui renferme le voyageur. Or, un ballon, après une tombe, est, sans contredit, l'espace le *plus* étroit et le *plus* resserré que l'imagination puisse concevoir.

Viennent ensuite les explications les plus minutieuses des détails les plus futiles en apparence. Nous apprenons successivement pourquoi la chambre du jeune homme est richement meublée; — pourquoi le corbeau entre par la fenêtre et non par la porte; — pourquoi il fait nuit, et pourquoi la nuit est tempêtueuse; — enfin pourquoi le corbeau va se per-

[1] *Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaal.* (Histoires extraordinaires.)

Digitized by Google

cher sur un *buste de Pallas*. — Ne cherchez pas. Il y a un premier motif purement matériel : l'oiseau se pose sur le buste de Pallas, parce que le plumage de l'un est *noir* et que le marbre de l'autre est *blanc*, ce qui crée un contraste. Mais vous n'oseriez peut-être pas demander à l'auteur quelle raison nécessaire l'a induit à placer un buste de Pallas dans la chambre de l'étudiant, au lieu de tout autre buste en plâtre ou en marbre blanc? Vous auriez tort. Edgard Poe a ses raisons incontestables pour tout, et rien ne lui paraît indifférent. Il a même deux raisons pour avoir choisi Pallas : 1° « le buste de *Pallas* a été choisi à *cause de son rapport intime avec l'érudition de l'amant;* 2° à cause de la *sonorité* même du mot Pallas. »

Nous en sautons beaucoup, et nous arrivons à la conclusion.

Quand le poëme est écrit, ou plutôt quand le problème est résolu, Edgard Poe se félicite de n'avoir en rien « *franchi les limites de la réalité.* » On peut, en effet, monter et démonter son œuvre à volonté, comme un casse-tête chinois; toutes les pièces, tous les morceaux s'adaptent et se complètent mutuellement avec une parfaite exactitude. Le travail du mathématicien est terminé. Alors, seulement alors, le poëte, l'homme d'imagination, s'éveille dans Edgard Poe. La faculté dominante ayant joué son rôle jusqu'au bout, se repose, et la faculté secondaire peut entrer en scène. Le poëte éprouve le besoin de placer son mot, l'homme d'imagination d'ouvrir, dans cette machine solide et compacte, une baie sur le ciel, qui laisse pénétrer enfin l'air et le soleil, la pensée et le rêve.

Combien n'a-t-il pas raison, lorsqu'il s'écrie : — « Dans des sujets manœuvrés de cette façon, avec quelque habileté qu'ils le soient, avec quelque luxe d'incidents qu'on le suppose, il y a toujours une certaine âpreté, une nudité qui choque un œil d'artiste. Deux choses sont éternellement nécessaires : l'une, une certaine somme de complexité, ou plus proprement de combinaison; l'autre une certaine quantité d'*esprit suggestif*, quelque chose comme un courant souterrain de *pensée*, non visible, *indéfini*. »

N'est-ce pas que voilà le premier mot où se révèle le poëte et l'artiste?

« Fort de ces opinions, j'ajoutai les deux stances qui ferment le poëme, leur qualité suggestive étant destinée à pénétrer tout le poëme qui les précède. Le courant mystérieux de la pensée se laisse voir, pour la première fois, dans le vers :

« Arrache ton bec *de mon cœur*, et précipite ton spectre loin de ma » porte! » — Le corbeau dit : « Jamais plus! »

Digitized by Google

On remarquera que les mots : *de mon cœur*, renferment la première expression métaphorique du poëme. Ces mots, avec la réponse : *jamais plus*, disposent l'esprit à chercher un sens moral dans tout le récit développé antérieurement ; le lecteur commence dès lors à considérer le corbeau comme emblématique ; mais ce n'est que juste au dernier vers de la dernière stance qu'il lui est permis de voir distinctement l'intention de faire du corbeau le symbole du *souvenir funèbre et immortel :*

« Et le corbeau, immuable, est toujours installé, toujours installé sur » le buste pâle de Pallas, juste au-dessus de la porte de ma chambre, » et ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un démon qui rêve, » et la lumière de la lampe, en ruisselant sur lui, projette son ombre » sur le plancher; et mon âme, *hors du cercle de cette ombre* qui git » flottante sur le plancher, ne pourra plus s'élever, — jamais plus ! »

Tel est, en partie, ce document précieux. Edgard Poe s'y révèle complétement, et l'artiste y affirme l'homme à chaque mot.

Ce sont bien là les théories, c'est bien là le procédé d'un Américain, avec sa merveilleuse faculté d'analyse, sa passion du détail, son respect de la *réalité*, son esprit positif ayant besoin d'imposer des règles étroites et nettement définies, même aux caprices de l'imagination et aux inspirations du poëte.

L'orgueil, l'orgueil immense et sans vaine ostentation, qui est la base solide et le fonds immuable du caractère anglo-saxon, anime le morceau entier et n'éclate nulle part. En effet, l'auteur ne nous dit pas : — J'ai écrit un chef-d'œuvre, et mon poëme est sublime; je suis un grand homme, et tous les autres poëtes du monde connu ne me viennent qu'à la cheville ; — mais il nous démontre froidement et résolûment que le *Corbeau* est le seul poëme parfait et digne de ce nom, qui ait jamais existé et qui puisse jamais exister. C'est le sommet de l'art. Au delà, il n'y a plus rien.

En effet, rappelez-vous son raisonnement. Il a trouvé le sujet le PLUS poétique et le PLUS beau. Il lui a donné la SEULE longueur qui pût convenir à ce sujet. Il l'a composé en stances terminées par un refrain, et le refrain est déjà par lui-même le moyen d'effet le PLUS puissant. Il a donné à ce moyen d'effet, la perfection la PLUS grande, en le réduisant à un seul mot susceptible d'applications variables. Ce mot est le PLUS sonore et le PLUS mélancolique de la langue anglaise, et, grâce à ce concours de circonstances, il est arrivé à créer la PLUS grande intensité d'émotion possible.

Donc le *Corbeau* n'est pas seulement un excellent poëme, une œuvre

Digitized by Google

des plus remarquables, il est le POEME, puisqu'il réunit toutes les conditions de la perfection et les SEULES, au plus haut degré.

A cet égard, Poe n'éprouve aucun doute, aucune hésitation. Toutes les opérations qui l'ont conduit à ce résultat ne sont-elles pas exactes?

Il ne s'agit pas de discuter avec lui : on ne discute pas les théorèmes de géométrie.

A dire vrai, nous ne croyons pas que tous ces raisonnements, tous ces calculs minutieux aient, en réalité, précédé la composition du *Corbeau*. Le poëte a vraisemblablement suivi avec plus de naïveté et de naturel les tendances nécessaires de son esprit.

Il a choisi un sujet mélancolique, parce que sa vie de désordre, son orgueil insatiable, sa misère inattendue succédant aux jouissances de la fortune, les souffrances et la mort d'une femme aimée, des passions dévorantes et les ravages de l'ivrognerie dans un tempérament nervoso-bilieux, — joints à un esprit d'analyse qui grossit tous les détails, s'appesantit sur eux et les rend plus douloureux, — ainsi que le caractère indélébile de sa race, le portaient à la tristesse amère, au spleen farouche.

Il a choisi un sujet court, parce qu'écrivant presque toujours sous l'empire d'une excitation nerveuse factice, d'un accès de fièvre alcoolique, — dont la durée ne saurait être prolongée au delà d'une certaine limite assez restreinte, — l'accès devenait nécessairement la mesure même de l'inspiration ; parce que, préoccupé de lui-même, renfermé dans le cercle de ses propres sensations, malade étudiant sa maladie, le milieu de son inspiration était trop resserré et trop monotone, pour qu'elle pût s'y étendre et s'y renouveler à l'aise ; parce que son esprit d'analyse mathématique le poussant à concentrer sa vue sur un point *unique*, à le creuser, à le décomposer, à le réduire à sa plus simple expression, il ne pouvait enrichir sa matière d'éléments étrangers, et devait arriver vite à ce moment suprême, où il ne reste au fond de la cornue que des molécules inertes et sans lien entre elles.

Il a déclaré que la « beauté » était le seul domaine légitime de la poésie, il en a exclu la vérité et la passion, parce que cet amour de la réalité palpable et de l'exactitude mathématique qu'il tenait de son origine, — réalité, exactitude, qui ne se rencontrent que dans le détail infiniment petit, — le condamnait à ne plus donner à l'art d'autre but que la production d'un effet, et que cet effet, en dehors de la vérité générale, de la passion vivante, ne pouvait résulter que d'une émotion violente et brusque de « l'âme, » pour employer son mot, d'une sorte de commotion électrique surprenant et faisant vibrer les nerfs.

Digitized by Google

Il a cherché en tout et partout le *maximum*, le maximum de tristesse, de sonorité, de beauté, etc., parce que réduit à ne s'occuper que du détail, à poursuivre uniquement l'effet, — et par des moyens purement matériels, — son instinct lui a révélé que cet effet devait être le plus puissant possible, afin d'étourdir l'esprit, de se justifier par sa force et son éclat.

Or, cette force, cet éclat, ne pouvaient se rencontrer que dans la « totalité ou unité d'effet, » et c'est pour cela qu'il l'a si soigneusement poursuivie dans le *Corbeau*, dans ses *contes*, dans chacun de ses ouvrages.

Plus tard, après coup, il a établi les théories que nous venons de citer. — La parole et l'inspiration ont précédé, de tout temps, la grammaire et la rhétorique, mais la grammaire explique le génie d'une langue, et la rhétorique réunit en un corps de lois les *us* et *coutumes* de l'inspiration. Aussi l'homme que nous avons défini plus haut, se retrouve-t-il presque en entier dans les théories et le procédé de l'écrivain.

Nous avions parlé de l'esprit mathématique, de l'imagination et de l'alcool dans un cerveau américain atteint du *delirium tremens*, et l'esprit mathématique éclate à chaque mot de la curieuse analyse du *Corbeau*, que nous venons d'emprunter à Edgard Poe lui-même. L'imagination se révèle assez dans le choix des personnages et de la scène, dans cette création originale d'un corbeau venant répondre, par un mot désespéré, à toutes les questions d'un amant qui pleure sa maîtresse.

Quant au cerveau américain, il se dénonce surabondamment par cette rectitude dans le détail, cette réalité exacte dans le fantastique, qui sont un des caractères principaux du poëme.

Si l'alcool et le *delirium tremens* paraissent moins visibles au premier abord, c'est qu'ils ne peuvent évidemment jouer un rôle direct, et, si je puis dire, *extérieur*, dans des théories littéraires. Ils ont contribué, pour leur part, à la tendance générale de ces théories, ils les ont fortifiées, exagérées, mais c'est au moment de l'exécution seulement que nous les retrouverons comme des personnages actifs, et que leur rôle deviendra parfois prédominant. Ils influeront sur le choix des sujets et sur la couleur des tableaux.

Maintenant, si, en dehors de toute considération des causes morales et physiologiques qui ont engendré le procédé de l'artiste, nous étudions ce procédé en lui-même, nous constaterons qu'il se réduit à deux éléments principaux : — la réalité minutieuse, absolue du détail, et « l'unité ou totalité de l'effet. »

Digitized by Google

Ce sont là les deux pôles, l'alpha et l'oméga de son inspiration. Il a donc un double but qu'il ne perd jamais de vue, qu'il poursuit toujours, à travers tous les sujets, avec un égal acharnement.

Ainsi, à propos du *Corbeau*, et au moment de terminer son analyse, il nous dit, en triomphant de sa propre habileté :

« Jusqu'à présent, chaque chose est restée dans les limites de l'*explicable*, du *réel*. Un corbeau a appris par routine le mot *jamais plus*, et, ayant échappé à la surveillance de son propriétaire, est réduit, à minuit, par la violence de la tempête, à demander un refuge à une fenêtre où brille encore une lumière, la fenêtre d'un étudiant à moitié plongé dans ses livres, à moitié dans les souvenirs d'une bien-aimée défunte. La fenêtre étant ouverte au battement des ailes de l'oiseau, celui-ci va se percher sur l'endroit le plus convenable, hors de la portée immédiate de l'étudiant, qui, s'amusant de l'incident et de la bizarre conduite du visiteur, lui demande son nom en manière de plaisanterie et sans s'attendre à une réponse. Le corbeau, interrogé, répond avec son mot habituel : *jamais plus*, mot qui trouve immédiatement un écho mélancolique dans le cœur de l'étudiant; et celui-ci, parlant tout haut les pensées qui lui sont suggérées par la circonstance, est frappé de nouveau par la répétition du *jamais plus*. L'étudiant se livre aux conjectures que lui inspire le cas présent; mais il est poussé bientôt par *l'ardeur du cœur humain à se torturer soi-même*, et aussi par une sorte de superstition, à proposer à l'oiseau des questions choisies de telle sorte que la réponse attendue, l'intolérable *jamais plus*, doit lui apporter, à lui, l'amant solitaire, la plus affreuse moisson de douleurs. C'est dans cet *amour du cœur pour la torture, poussé à la dernière limite*, que le récit, dans ce que j'ai appelé sa première phase, sa phase naturelle, trouve sa conclusion naturelle, et jusqu'ici RIEN NE S'EST MONTRÉ QUI AIT FRANCHI LES LIMITES DE LA RÉALITÉ. »

Cette préoccupation de la réalité exacte [1], et de la possibilité matérielle des faits dans un sujet poétique, où l'imagination, la fantaisie et le sentiment devraient, ce semble, tenir la première place, où l'esprit mathématique, la rectitude géométrique et la froide analyse les ont dépossédés, — cette préoccupation paraît au moins singulière à un lecteur français et ne se serait jamais emparée à ce point de l'esprit d'un écrivain de race gallo-latine. Cependant, c'est à cette préoccupation incessante qu'Edgard Poe sera redevable d'une partie de sa force,

[1] « Le *hasard* et l'*incompréhensible* étaient les deux grands ennemis » d'Edgard Poe.

Digitized by Google

et c'est par l'application résolue et patiente de ces moyens au premier abord anti-artistiques, qu'il arrivera aux résultats étranges et saisissants que nous allons étudier.

Quant à l'unité ou totalité d'effet, Edgard Poe y atteint en cherchant et en marquant d'avance le point *maximum* de l'effet à produire, c'est-à-dire, suivant les circonstances, soit le mot, soit la situation, soit le fait, qui, dans un sujet quelconque, comporte la plus grande somme possible de l'intérêt ou de l'émotion la plus intense. Ce point trouvé, il ne le quitte plus des yeux, s'en éloigne aussitôt, et choisit le chemin le plus rapide et le plus direct pour l'atteindre d'un autre point donné, que nous appellerons le point de départ. Tout son travail alors consiste à enlever systématiquement tous les obstacles qui le séparent du but, qui pourraient détourner ou seulement ralentir sa course. Il procède par éliminations successives, ne laissant subsister absolument que la distance nécessaire, — entre le point de départ et le point d'arrivée, — pour qu'il puisse combler cette distance d'un seul bond prodigieux et foudroyant.

Une comparaison fera nettement ressortir cet étrange procédé de l'esprit.

On connaît la tactique de ces oiseaux carnassiers qui décrivent une série de grands cercles concentriques autour de leur victime fascinée, et les resserrent sans cesse, jusqu'à un certain moment où ils se laissent tomber tout à coup, en ligne droite, avec la rapidité de la foudre, sur leur proie.

Eh bien, Poe, lorsqu'il compose, suit exactement cette tactique. Il ne prend la plume qu'après avoir décrit tous ces cercles de plus en plus restreints, c'est-à-dire, qu'après avoir tout éliminé, moins une émotion *unique*, un but *unique*, une idée *unique*, un style *unique*, un développement *unique*. Il ne se montre au public qu'au moment où il s'élance, en ligne droite aussi, avec une force terrible de concentration et une vitesse vertigineuse, vers cet *effet* suprême, choisi à la suite d'une lente élaboration.

Il faut encore ajouter à ces deux préoccupations primordiales et constitutives de son talent, une troisième préoccupation de l'artiste, qui est l'*originalité*, préoccupation pour le moins aussi américaine [1] que la réalité et la vraisemblance matérielle des événements.

[1] L'originalité, chez l'écrivain, c'est l'affirmation de l'indépendance individuelle; c'est le *self-government* appliqué aux œuvres d'art.

Digitized by Google

« Edgard Poe répétait volontiers que l'originalité est chose d'apprentissage. » — « Le fait est que l'originalité, ajoutait-il, (excepté dans des esprits d'une force tout à fait insolite), n'est nullement, comme quelques-uns le supposent, une affaire d'enthousiasme ou d'intuition. — Généralement, pour la trouver, il faut la *chercher laborieusement*, et, bien qu'elle soit un mérite positif du rang le plus élevé, pour l'atteindre, c'est moins l'esprit d'invention que de *négation* qui est nécessaire. »

Cette recherche laborieuse de l'originalité, — elle doit étonner bien des gens en France, où le grand but et l'effort suprême, c'est de ressembler à tout le monde, où l'on n'ose presque jamais être soi-même, — explique, pour sa part aussi, l'excès auquel Edgard Poe a presque partout poussé ses moyens et ses effets. — S'il avait moins poursuivi l'originalité, et il pouvait s'en dispenser, car elle lui était naturelle, s'il l'avait moins *voulue*, il aurait moins chargé sa palette. Mais, comme il le rapporte lui-même, l'originalité n'a cessé d'être à ses yeux, jusque dans le détail le plus infime, une volonté très-arrêtée, un parti pris violent. Aussi, dès qu'il a eu trouvé l'effet le plus grand et le plus original auquel il pût parvenir, dans l'état de son cerveau et avec ses facultés, il s'y est cramponné et ne s'en est plus détaché. De là, en partie, la monotonie de ses types et de ses moyens, toujours les mêmes.

Maintenant nous connaissons l'homme et l'artiste.

Il ne nous reste plus qu'à étudier le produit de cette collaboration, c'est-à-dire l'œuvre écrite, qu'à suivre, chez elle, la trace de ces divers éléments, qu'à regarder leur combinaison et leur jeu.

De l'union de cet homme et de cet artiste, en un mot, de ce cerveau servi par ces moyens, il sortira une œuvre étrange et puissante, mais incomplète et bornée, quelque chose de net et d'anormal, de vigoureux et de malsain, d'exact et de désordonné, de géométrique et de frénétique. — Ce sera la folie lucide et raisonnée, trouvant une volupté sauvage dans les horreurs de son délire, et l'extase dans la convulsion. — On sait la jouissance dépravée que certains fanatiques goûtent au sein des souffrances corporelles, à la vue de leur sang versé, de leurs plaies béantes.

Cette jouissance sera l'idéal d'Edgard Poe, jouissance du mal moral et physique, « *d'autant plus délicieuse qu'elle est plus insupportable.* »

Tout a contribué, ne l'oublions pas, d'ailleurs, à la création de cette

Digitized by Google

œuvre insolite, le tempérament de l'homme et sa vie, la structure de son cerveau et les théories littéraires sorties de cet ensemble de faits. Quand on exile la vérité et la passion de la poésie; quand on la réduit à n'être qu'une excitation nerveuse, la plus intense de toutes, une sorte de catalepsie extatique, semblable à celle que procure l'opium ou le hatchisch, l'inspiration poétique doit, à la longue, produire sur le cerveau qui se livre à cette orgie redoutable et répétée, les mêmes ravages que ces deux poisons : — elle peut donner la main à l'alcool.

ARTHUR ARNOULD.

(La suite au prochain numéro.)

Digitized by Google

L'HABITANT DE LA LUNE[1]

L'HEUREUX BERNER

Quand Brktzwhisl fut parti, le conseiller se frotta les mains. Il n'avait pas voulu laisser voir au vieux serviteur du comte toute sa satisfaction, et il comprima son envie de lui sauter au cou. C'est un fameux homme que ce Brktzwhisl, se dit le conseiller ; sans lui, nous en serions encore à notre amour caché et à nos rêves vainement caressés !...

Tout le monde s'arrêtait dans la rue ce jour-là pour voir passer Berner. Il était vraiment comique ! Il se parlait à lui-même, il se mettait à rire tout seul ; il saluait avec une affabilité plus qu'ordinaire tous ceux qu'il rencontrait ; il alla jusqu'à jeter à de mauvais petits garnements, qui se battaient sur la place du marché, une poignée de sous, pour leur permettre de se régaler en son honneur.

Il rencontra le président sur l'escalier d'Ida, et, tout en pensant au bonheur qu'éprouverait le brave homme quand ce beau prétendant viendrait lui demander la main de sa fille, il lui glissa ces mots à l'oreille :

— Votre Excellence ! vous savez le projet de mariage du comte Martinitz avec la comtesse Aarstein ? Eh bien ! il n'en sera rien !

— Rien ! dit le président avec une mine allongée. Avez-vous donc reçu des nouvelles, Berner? La cour aurait-elle d'autres vues sur cette dame !...

[1] Voir la *Revue moderne* des 1er mars, 1er avril et 1er mai 1865.

Digitized by Google

— Il s'agit bien de la cour et du ministre d'État, s'écria Berner, en éclatant de rire. Il y a encore d'autres diplomates que ces messieurs de la résidence ! — Crois-tu donc que ce beau jeune homme, aux yeux brillants comme des charbons allumés, attende le secrétaire pour lui ôter son chapeau et lui demander la permission de devenir amoureux ?

— Quoi ! Serait-il amoureux d'une autre ? dit vivement le président.

— Oui, mon cher, il est amoureux, et on peut le considérer comme perdu pour la comtesse. Ah ! je pourrais te dire bien des choses, mais prends patience une semaine ou deux, et tu verras que ce n'est pas une dame de la résidence qui a fait son cœur. — Ce n'en est pas moins une sujette de notre souverain, et une personne bonne, belle, aimable...

— Eh bien ! dit le président en s'en allant, je ne suis pas fâché au fond que ce ne soit pas la comtesse Aarstein, car j'ai recueilli sous main des renseignements qui ne sonnaient pas très-bien au sujet de cette dame.

Si le président n'était pas fâché, le conseiller, lui, était ravi ! Il eût voulu pouvoir tout dire à sa chère Ida, en entrant chez elle ; mais il était trop prudent pour lui faire part de ses brillants rêves d'avenir, et il se contenta de lui raconter le malheur de Martinitz, malheur qu'il dépeignit sous les couleurs les plus touchantes, afin de bien faire comprendre le profond chagrin du comte.

Mais il n'était pas besoin de déployer tout ce talent ; les larmes de la jeune fille coulaient avant que Berner fût à la moitié de son récit ; Ida pleura longtemps... Et son vieux et fidèle ami la laissa donner ce tribut au malheur du comte ; puis il lui fit entendre avec ménagement que sa présence opérait sur Martinitz une influence merveilleuse et bienfaisante. Ida regarda attentivement le conseiller comme pour s'assurer qu'elle avait bien entendu ; une vive rougeur colora son charmant visage ; elle semblait hésiter à exprimer sa pensée ; puis, tout à coup, elle se jeta dans les bras de son vieil ami et murmura à voix basse :

— Si une profonde sympathie, si une tendre affection peuvent le guérir, je le sauverai !

Et elle continua à sangloter. Le conseiller ne put s'empêcher de rire de cette explosion de douleur.

— Est-ce que cela vous paraît acide comme du vinaigre, dit-il, de vous attacher un jeune comte doué de trois petits millions, et de l'arra-

Digitized by Google

cher à sa folie?... Vous savez donc, maintenant, continua-t-il plus sérieusement, que le pauvre Martinitz parcourt depuis un an toute l'Europe, ne trouvant de consolation nulle part; il ne s'arrêtait jamais plus de deux jours, et il ne devait passer que vingt-quatre heures ici. — Des semaines se sont écoulées; je vous donne ma parole que c'est à cause de vous qu'il est resté.

— A cause de moi! à cause de moi!...

Ida n'en put dire davantage; un sourire plein d'une joie suprême erra sur ses lèvres vermeilles; le doux incarnat de ses joues devint une flamme pourpre; — mais, que ce fût de joie ou de douleur, ses larmes n'en continuaient pas moins à couler. Le conseiller, tout occupé de la distraire et de la consoler, ne s'était pas aperçu qu'on avait frappé deux fois à la porte. — On ouvrit doucement, et des pas glissèrent sur le tapis. — Il sembla à Ida qu'elle respirait un air plus léger; elle se sentit si heureuse, qu'elle ôta son mouchoir posé sur ses yeux. — Elle poussa un cri... — Le comte Martinitz était devant elle.

La parole expira sur les lèvres du conseiller, en voyant apparaître l'homme dont il parlait avec tant de chaleur à l'instant même. Le jeune comte s'excusa avec l'aisance d'un homme du monde d'être arrivé ainsi à l'improviste, et, s'asseyant près d'Ida, comme l'eût fait un ami de la maison, il lui demanda s'il pouvait savoir la cause de son chagrin. Elle voulut répondre... l'émotion avait étouffé sa voix; cependant le comte la priait avec un accent si tendre et si persuasif de lui confier sa peine, qu'il était bien difficile de le lui refuser. Le conseiller devina d'un coup d'œil l'importance de ce moment; il saisit son chapeau, et, prétextant des affaires impérieuses, il prit congé et sortit, non sans s'approcher du comte et lui dire assez haut pour être entendu d'Ida :

— Mon cher, quand vous resteriez assis là pendant dix ans à lui demander la cause de son chagrin, elle ne vous la dirait pas. C'est à cause de vous que pleure cette enfant, parce qu'elle croit que vous êtes malheureux, et qu'elle ne peut vous consoler!...

Puis, d'un pas rapide, Berner s'éloigna.

— Le dé est jeté, se disait-il en courant à travers les escaliers, c'est à Martinitz maintenant à compter les points et à tâcher de gagner la partie!

Digitized by Google

CONFIDENCES

Les deux jeunes gens restèrent en face l'un de l'autre sans oser se dire un mot. Le conseiller, en jouant ce dernier coup si hardi, avait fait pâlir les joues d'Ida ! Elle ne savait si elle devait s'enfuir ou rester, sourire ou pleurer de colère de cette extravagance de son vieil ami; enfin, un profond soupir s'échappa de sa poitrine oppressée.

Et Martinitz ! A quoi lui servait en ce moment cette science approfondie de ce qu'on nomme l'usage du monde ! Il avait assisté à des fêtes de cour, chez des rois et des empereurs ! Il avait dansé une polonaise avec une princesse du sang ! Il avait résisté à toute une batterie de beaux yeux dirigés contre lui ! Il avait... Mais à quoi bon tous ces brillants faits d'armes ? Il n'en était pas moins dans la plus grande confusion. Ce moment le surprenait à découvert. Celle qu'il aimait de toute la puissance d'un amour caché, celle qui lui apparaissait dans ses rêves de chaque nuit, elle pleurait sur lui !... Elle pleurait, parce qu'elle le savait malheureux.

Et, lorsqu'il la regarda, il vit une expression attendrie sur cet angélique visage, un doux sourire sur ces lèvres charmantes; il vit ce cou de cygne se pencher mollement, ce sein se soulever ! — Il avait étudié dans ses voyages toutes les galeries célèbres, tous les trésors de la peinture et de la sculpture. Il avait jugé avec l'œil d'un artiste les formes majestueuses ou élégantes de l'art antique et de l'art moderne. Mais qu'étaient maintenant les Vénus et les Grâces ? Qu'étaient ces têtes ravissantes de madones de toutes les époques et de toutes les écoles, en comparaison de ce visage d'ange sur lequel s'épanouissait l'amour ? Il y avait un attrait incomparable dans cette délicieuse créature. Émile vit rouler une larme comme une perle dans les cils soyeux d'Ida; il saisit sa main et y porta ses lèvres; elle ne retira pas cette douce petite main.

— M'en vouliez-vous, mademoiselle, dit-il enfin, d'être arrivé si mal à propos?

Il attendit sa réponse...

Elle ne répondit pas.

— Si j'avais cru ne pas vous trouver disposée à recevoir... jamais certes je n'aurais osé...

Pas de réponse.

Digitized by Google

— Vous avez accordé à un infortuné une larme de pitié... Des cœurs tels que le vôtre comprennent une douleur vraie et profonde... — Que Dieu vous récompense de ces larmes qui me font tant de bien !

Ida continuait à garder le silence.

Et des larmes continuaient à tomber de ces yeux si beaux...

— Vous m'en voulez, reprit Martinitz, avec un mélancolique sourire ; le mieux est pour moi de m'éloigner.

Et il voulut quitter la main d'Ida, mais elle le retint en murmurant :

— Monsieur le comte...

— Pourquoi m'appeler M. le comte? s'écria Martinitz. Ne m'avez-vous pas déjà promis de m'appeler Martinitz, et, si je parviens à le mériter, de me dire Émile?

— Martinitz, murmura-t-elle plus bas encore.

— Oh ! soyez ma consolation, mon bon ange, Ida !

— Émile, dit-elle avec un léger soupir. Mais ce soupir avait un accent si profond et si tendre, qu'il fit vibrer toutes les cordes du cœur d'Émile ; au comble du bonheur, il s'inclina sur la main d'Ida. Puis, faisant un effort suprême pour maîtriser son émotion, il reprit avec la jeune fille le ton d'une confiante amitié. Il la pria de l'écouter avec patience, car il avait besoin de lui dire pourquoi il errait comme un banni au milieu des joies de la terre ; et, quand elle saurait tout son malheur, elle comprendrait sa tristesse.

Il lui raconta alors les funestes événements que le conseiller tenait déjà du vieux serviteur, et qu'il avait redits à Ida; mais le soupçon qui traversait l'esprit du fidèle domestique sur l'innocence d'Antonio fut confirmé par le récit du comte. Il dit qu'en sortant de la grave maladie qu'il avait faite, la vie lui semblait si triste et si vide, qu'il enviait le repos de sa nièce et de sa sœur dans leurs tombes; une profonde amertume remplissait son cœur, en pensant à cet Italien qui n'était venu dans leur pays que pour rendre, pendant quelques moments, une jeune fille heureuse, puis la tromper d'une manière infâme, et qui n'avait gagné la tendresse dévouée d'un ami que pour faire de cet ami même un vengeur implacable. Il était dans cette sombre disposition d'esprit, quand on lui remit une lettre de sa sœur, écrite peu d'heures avant sa mort ; cette lettre contenait l'aveu d'une faute grave et sans excuse. Antonio avait eu plusieurs fois le pressentiment de n'être pas le seul qui fût aimé de la jeune comtesse. Il en avait acquis la triste certitude... Mais, trop noble pour révéler cette faute et livrer la coupable à l'indignation de sa famille, il lui avait fait

Digitized by Google

savoir qu'il allait sous peu de jours quitter la Pologne, et qu'il ne reverrait jamais son indigne fiancée. Sa seule vengeance fut de donner la bague qu'il tenait de la comtesse Crescenz à la femme la plus perdue de réputation de la ville.

— Ah! j'ai agi avec une violence criminelle envers ce malheureux, ce noble Antonio! Il ne trahit même pas avec moi le coupable secret de ma sœur, et il accepta ce funeste duel avec la plus généreuse intrépidité. Ah! le jour où j'appris son innocence à lui et la faute de ma sœur, j'aurais voulu tourner ma rage contre moi-même. — Depuis ce jour terrible, à l'heure de la mort d'Antonio, je sens son approche... Son fantôme inondé de sang m'apparaît. Chaque nuit il vient, il me montre sa plaie sanglante; il n'y a pas d'espace assez vaste, pas de prière assez fervente pour me délivrer de ce spectre. Il viendrait me troubler même au milieu de mes plus chers amis!... Ce n'est que dans une église qu'il n'ose pénétrer... — Et mon dernier refuge est au pied des autels. Ma vie est morte à la joie; le printemps n'existe plus moi; je suis Caïn, meurtrier de son frère innocent; je fuis... je fuis toujours!... jusqu'à ce que s'ouvre pour moi la tombe où l'ombre d'Antonio ne me poursuivra plus, où je reposerai enfin, étranger à tous, sans que nul verse une larme sur moi, le dernier rejeton de ma race.

Et, sans attendre la réponse d'Ida, Martinitz, en proie à une émotion trop violente pour qu'il lui fût possible de la dominer, s'éloigna précipitamment. La pauvre Ida resta assise, la tête appuyée sur sa main, et ses larmes coulèrent sur ses joues; mais ses yeux brillaient d'exaltation et exprimaient une résolution sérieuse.

C'est ainsi que la trouva Berner qui revenait avec l'air d'un coupable. Il avait réfléchi en route sur le coup qu'il venait de hasarder; sa conscience lui faisait bien quelques reproches de jouer un jeu aussi dangereux. Le pur et innocent sourire qui l'accueillit le rassura.

— Me pardonnez-vous, mon enfant? dit-il à demi-voix.

Et Ida, lui donnant la main, lui redit tout ce que le comte lui avait appris de sa douleur, de ses remords; elle ajouta qu'elle était pourtant convaincue qu'on pourrait le délivrer des fantômes qui le poursuivaient. C'était là justement que le conseiller en voulait voir venir Ida; il se frotta les mains de joie, et il ajouta :

— Vous pouvez et vous devez le sauver; et c'est pour cela que mon bon génie m'a inspiré de tenter cette démarche un peu hardie! C'est à vous qu'il appartient de rendre à la santé et à la joie ce beau jeune homme qui, au moment où les autres se livrent à la gaieté d'un joyeux sou-

Digitized by Google

per, devient de plus en plus sombre, tire à la dérobée sa montre de sa poche, et se sauve sans dire adieu pour aller gémir dans une froide église. Et puis, voyez un peu comme il serait désagréable plus tard pour un homme marié de disparaître ainsi, lorsque sa jolie petite femme en élégant bonnet de nuit...

— Voulez-vous bien vous taire, méchant homme! dit Ida toute rouge, en mettant sa petite main sur la bouche du vieux conseiller.

Puis, quand elle le laissa libre de parler, Berner reprit en respirant fortement :

— J'ai mûrement réfléchi aux moyens de guérir le comte; je n'en trouve qu'un. Nous aurons beau prêcher contre la folie de croire aux revenants, il nous donnera raison, sans nul doute, mais il n'en reverra pas moins chaque nuit son fantôme. Tenez, chère Ida, il faut aller vous-même dans cette église, à minuit, vous trouver près de lui, au moment où le prennent ses terreurs, et il sera si occupé de vous que les visions produites par son imagination s'évanouiront.

Ida repoussa d'abord cette idée avec un effroi bien naturel dans une jeune fille. Elle donna à entendre à Berner que cette démarche la compromettrait. Que dirait le monde, si l'on apprenait qu'elle court ainsi la nuit pour retrouver dans l'église ce comte étranger?... Mais le conseiller, qui savait depuis longtemps tout ce que cette âme contenait de noblesse et d'énergie, et qui voyait ses yeux briller d'un feu étrange et son sein se soulever sous l'enthousiasme de ses pensées, la rassura sur le jugement du monde et lui promit de l'accompagner dans cette course nocturne.

— Quant à appeler le comte un étranger!... qui donc, ma petite Ida, aurait voulu, la première fois qu'on le voyait au bal, lui dire : « Pourquoi n'es-tu pas heureux parmi les heureux? Dis-moi ta douleur, et je tâcherai de la consoler! »

Le cœur d'Ida n'était pas inaccessible à ces grands dévouements que le froid observateur taxe d'exaltation; elle s'appuya sur l'épaule de son vieux ami, et elle murmura les yeux à demi-fermés, mais avec un accent plein de fermeté :

— J'irai! car je le sens, le penchant du cœur est la voix du destin.

Digitized by Google

LA GUÉRISON

Il était près de minuit, lorsque deux personnes, vêtues d'un costume sombre, sortirent de la maison du président : l'une avait son chapeau rabattu sur ses yeux ; l'autre était enveloppée d'un long manteau ; toutes deux se glissaient le long des murailles ; et, après avoir parcouru quelques rues, elles s'arrêtèrent sous le porche de la cathédrale.

Quelques secondes plus tard, un homme portant une lanterne s'arrêta aussi à la même place ; c'était le sacristain ; il ouvrit, sans parler, la porte de l'église, et fit signe aux personnes arrêtées sur le seuil d'entrer. La plus petite des deux hésita un instant, comme si elle avait peur de pénétrer sous ces voûtes ; mais, surmontant aussitôt cette impression de terreur, elle suivit le sacristain, tout en soulevant à chaque instant son voile, comme si elle s'attendait à voir sortir quelqu'un de l'ombre des piliers.

Les arrivants s'arrêtèrent non loin de l'autel. Le sacristain leur indiqua une épaisse colonne, derrière laquelle on pouvait se placer et observer tout ce qui se passait dans l'église...

On entendit le marteau de la cloche de la tour faire retentir le premier coup de minuit, et des pas rapides s'approchèrent de l'autel.

C'était Martinitz.

Pâle et troublé, il s'assit, comme chaque nuit, sur les degrés.

Il regarda autour de lui ; puis, laissant tomber sa tête entre ses mains, il se mit à gémir et à pleurer ; puis il s'écria d'une voix suppliante :

— N'es-tu donc pas encore apaisé, Antonio? Ne peux-tu me pardonner?

Sa voix retentit sonore sous les voûtes de l'église ; mais à peine le dernier écho s'était-il éteint, qu'une autre voix pure et argentine, comme celle d'un ange, prononça ces mots :

— Il t'a pardonné !

Une terreur, mêlée de joie, saisit le cœur de Martinitz ; ses joues se couvrirent de rougeur ; ses yeux étincelèrent ; il étendit sa main vers le ciel et s'écria :

— Qui es-tu, toi qui m'apportes le pardon de celui qui n'existe plus ?...

Un bruit léger se fit entendre derrière un pilier ; une forme blanche

Digitized by Google

se détacha dans l'ombre ; le comte recula de quelques pas ; son regard s'attacha avec une fixité effrayante sur la personne qui s'approchait de plus en plus et sur qui tombait la lueur de la lanterne... Et Ida, comme un être séraphique, comme une douce colombe envoyée des cieux, semblait planer autour du comte.

Celui-ci était dans une sorte d'extase, croyant voir un habitant des sphères célestes ; il fallut qu'une voix bien connue le tirât de son erreur.

— C'est moi, murmura la courageuse et ravissante jeune fille, c'est moi qui vous apporte votre pardon. Je vous l'apporte au nom d'un Dieu d'amour qui ne veut pas tourmenter ses enfants, et qui pardonne aux mortels les fautes que leur faiblesse ou leur violence leur a fait commettre, lorsque par un repentir sincère ils s'efforcent d'apaiser leur juge. C'est ce que m'enseigne ma croyance, qui est la vôtre aussi. Toi, ajouta-t-elle d'une voix solennelle qui retentit sous le vaisseau de l'église, toi qui as trouvé la mort sous le fer d'un ami, si tu veux encore tourmenter ce cœur repentant, apparais en ce moment ; montre-toi à nos regards ; donne-nous un signe de ta présence.

Le plus profond silence régnait dans la maison de Dieu comme dans la nuit sombre du dehors ; pas un souffle de vent n'agitait l'air. Avec un angélique sourire, avec une foi profonde rayonnant dans ses beaux yeux, Ida se tourna vers le comte :

— Ce fantôme ne reviendra plus, dit-elle, Antonio vous pardonne !...

— Il me pardonne ! s'écria le comte, il est apaisé ! Ange du ciel, c'est vous, c'est vous qui l'avez banni ! Votre fidèle amitié pour un être malheureux comme moi, a apaisé l'ombre vengeresse d'Antonio ! Ah ! comment vous remercier ?...

— Remerciez celui qui a prêté sa force à ma faiblesse, répondit Ida en retirant sa main que Martinitz avait saisie ; mais, si vous voulez m'accorder une autre récompense que celle d'avoir été utile à un ami, remerciez-moi en redevenant heureux et paisible comme il appartient aux hommes à qui le Seigneur a accordé tous les dons de la vie !...

Sans répondre, le comte reprit la main d'Ida et la pressa sur son cœur ; son rayonnant sourire, son regard ravi, disaient assez qu'il accomplissait le vœu qu'elle venait de former.

Le conseiller s'était approché ; il regardait d'un air joyeux et malin le groupe charmant arrêté devant lui. On ne pouvait, en effet, rien voir de plus beau : ce jeune homme de haute taille, dont le noble visage exprimait la plus pure félicité, et, près de lui, cette char-

Digitized by Google

mante petite tête d'ange qui l'enveloppait de regards si profonds et si tendres !... tous deux éclairés par les rayons vacillants de la lampe que tenait le vieux sacristain, — et, pour fond de scène, ces arceaux sculptés s'élançant avec hardiesse vers la voûte immense, et les hautes colonnes du temple majestueux !

— Allons, pensa Berner, dans quelques semaines, nous nous retrouverons près de cet autel, tandis que, du haut de ces degrés, l'évêque donnera sa bénédiction à ces beaux jeunes gens agenouillés devant lui.

Quelqu'un le tira doucement par son habit; le conseiller se retourna. Le vieux Brktzwisl était derrière lui, s'essuyant les yeux où coulaient des larmes de joie.

— Tout ceci est votre ouvrage, monsieur le conseiller, dit-il d'une voix entrecoupée. — Ah ! soyez béni dans le temps et dans l'éternité !...

— Tais-toi, dit tout bas Berner; c'est ton ouvrage, à toi; car, si tu n'étais pas venu un peu bavarder avec moi, l'ombre d'Antonio tourmenterait encore le comte.

Le vieux et fidèle serviteur n'accepta pas l'éloge.

— Après tout, c'est un ange du ciel qui a accompli ce miracle; sans elle, nous n'en serions jamais venus à bout. Demain matin j'écrirai à Son Excellence l'oncle de mon maître, et il faudra bien qu'il donne sa bénédiction à cette future comtesse.

Un signe de son maître fit accourir le vieux Brktzwisl; il baisa les mains du comte et le bord de la robe d'Ida. Martinitz, Ida et le conseiller sortirent de l'église; la jeune fille, bien enveloppée dans sa mante de soie noire, tournait, il faut l'avouer, son charmant visage beaucoup plus du côté de Martinitz que de celui du vieux conseiller; mais celui-ci n'était nullement jaloux.

Brktzwisl et le sacristain marchaient en arrière. Le pauvre sacristain était tout triste de voir la source des thalers tarie à jamais.

— Si Dieu le permet, disait Brktzwisl en sortant de l'église, c'est la dernière nuit que nous revenons ici; mais tu n'y perdras rien, mon vieux camarade. Quand le cœur t'en dira, tu n'as qu'à demander à l'hôtel de la Lune le vieux Brktzwisl, et nous boirons ensemble le meilleur vin de l'hôtesse à la santé de mon maître et de la belle M^lle Ida !

Digitized by Google

LE TÊTE-A-TÊTE

Un matin, le comte était assis près du président et de sa délicieuse fille, dans le petit salon d'Ida. Quel charmant langage que celui des yeux !... Les aimables jeunes gens causaient avec le cher papa des montagnes et des vallons du voisinage, tout en faisant le plus ravissant *à parte*, grâce aux regards qu'ils échangeaient à la dérobée. Quelle éloquence, quel feu dans cette langue muette qui dépasse tous les morceaux oratoires de Démosthènes et de Cicéron ! Et pourtant les règles n'en sont données par aucune grammaire ! Il n'existe à cet égard ni syntaxe, ni rhétorique, ni esthétique. Le président, charmé d'entendre le comte parler de châteaux et de terres à vendre dans le pays, se flatta de nouveau que le mariage avec la comtesse Aarstein aurait lieu, et il se voyait déjà, à cette occasion, honoré d'une foule de décorations qui orneraient à merveille sa vaste poitrine. Il était donc de très-bonne humeur ; et, après avoir *in petto* octroyé au jeune comte le droit de cité dans une province allemande, il se retira pour se livrer sans réserve à la joie d'avoir si bien réussi dans sa négociation diplomatique.

Le comte et Ida étaient tous deux embarrassés. Se revoir après une circonstance importante est toujours un moment difficile qui amène une gêne insurmontable ; on n'est pas sûr de se retrouver au même ton qu'à l'instant où l'on s'est quitté. Comment nier d'ailleurs que l'heure du soir soit plus propice aux confidences, à la tendresse, que l'éclat du jour où la raison reprend ses droits sur les fantaisies de l'imagination. Aussi Martinitz éprouva-t-il, dès qu'il fut laissé seul avec Ida, un moment d'inquiétude ; il sentait que, la veille, il aurait pu ouvrir son cœur, lui dire tout ce qu'il éprouvait pour elle ; mais aujourd'hui il avait perdu tout son courage. Le charme de l'innocence virginale est si puissant, qu'éperdu d'amour devant les attraits séduisants d'Ida, il se trouvait contraint de refouler la violence de sa passion en rencontrant ce candide regard ; il craignit d'offenser la jeune fille s'il essayait d'obtenir l'aveu de sentiments plus tendres et de perdre l'amitié, la sympathie qu'elle lui témoignait. Le conseiller lui avait bien assuré de la façon la plus solennelle qu'Ida ne s'irriterait pas d'une déclaration... Mais que pouvait savoir le vieux conseiller des secrets d'un cœur de jeune fille ? Qui répondait d'ailleurs au

Digitized by Google

comte qu'un autre plus digne que lui d'être choisi par Ida n'en fût pas aimé?... Cette pensée était insupportable !... Il fallait à tout prix s'affranchir d'un pareil doute.

Sur l'escalier, le comte s'était senti le courage d'un lion. Il avait monté les degrés comme il eût escaladé des remparts ennemis; tant que le digne président était là, Martinitz se disait qu'il aurait toute la hardiesse voulue ; il souhaitait même ce cher papa au diable ou tout simplement dans son bureau, et maintenant que cet excellent homme sortait, il eût voulu le tirer par son habit et le retenir de force. — Mais courage ! voici le moment de parler, et la parole s'arrête dans son gosier; il ne sait par où commencer; tout est trop vulgaire, trop banal. — Dans une circonstance suprême comme celle-ci...

— Pourquoi donc êtes-vous si triste et si préoccupé ce matin? demanda Ida. Vous n'êtes pourtant pas malade?

Que cette sympathie fit de bien au comte !... Il hésita encore avant de répondre.

— Pourquoi avez-vous l'air de réfléchir si profondément? Où donc vont vos pensées? Je gage que vous songez encore à quelque château dans un délicieux paysage, et que vous vous dites qu'il serait doux de passer là sa vie !...

— Ah ! répondit enfin Émile, rien n'est doux quand on est seul, complétement seul sur la terre...

— Mais on n'est jamais seul quand on a des amis. On peut les inviter à égayer notre solitude !

— Des amis ! dit Martinitz avec un accent profond. Ah ! certes, il est doux d'avoir des amis... Mais ils viennent momentanément... puis vous quittent... et le cœur a besoin d'une sécurité durable...

— Quand vous pensez à tout ce que vous avez perdu, dit Ida en jetant un regard attendri sur le jeune homme, on ne peut vous blâmer de voir les choses ainsi... Ah ! vous avez raison ! Il n'y a rien que de passager sur la terre !...

— Il ne faut pourtant pas, reprit le comte un peu désappointé, il ne faut pas ôter à notre vie son plus puissant attrait; il y a quelque chose de durable; je puis vous le dire à vous qui m'avez témoigné dans mon malheur une si tendre sympathie; qui, par les doux liens de l'hospitalité, m'avez rappelé aux nobles plaisirs de la société ; à vous qui, lorsque les autres raillaient mon infortune, m'avez apporté les plus efficaces consolations ; à vous qui avez dissipé les terreurs de cette heure terrible qui me bannissaient du cercle des heureux ; à vous

Digitized by Google

qui avez détourné de ma tête cette malédiction qui me forçait à fuir de pays en pays, sans trêve ni repos. A toi, mon bon ange, j'ose te le dire, — ce qui me manque, — c'est toi —; c'est une compagne aimante... aimée comme toi !

Avec une surprise toujours croissante, Ida avait suivi le discours d'Émile. Ses yeux étaient suspendus aux lèvres du comte, sa main tremblait dans la sienne, car elle s'était attendue à la révélation de quelque pénible secret. — Avec un cri de joie, elle se leva pleine de trouble et de confusion et balbutia, le visage couvert d'une rougeur brûlante :

— Ah ! c'est donc vrai !...

— Ma bien-aimée, mon Ida, dit le comte d'une voix douce en l'attirant dans ses bras. — Oh ! laisse-moi garder une croyance, un espoir, une consolation, — ton amour...

— Mon Émile ! murmura-t-elle.

Et le comte, au comble du bonheur, la pressa avec ravissement sur son cœur ; il allait sceller par ce premier baiser, pur et sacré comme le véritable amour, la sainte union de leurs âmes... »

Le cor d'un postillon retentit dans la rue ; une voiture roula bruyamment sur le pavé, et s'arrêta devant la maison du président. Effrayée comme un oiseau que surprend l'orage, Ida s'arracha des bras du comte, ouvrit la fenêtre et retomba pâle sur un fauteuil.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est la comtesse Aarstein !

Traduit de l'allemand, par Mme E. DE VILLERS.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

L'ÉGLISE ET L'ESCLAVAGE

Dans une brochure publiée en 1863, M. O'Cruice, évêque de Marseille, à propos du pape Alexandre III qui, disait-il, avait aboli la servitude, s'écriait dans un élan de généreux enthousiasme : « Ce grand acte d'émancipation a dû faire tressaillir de joie tous les cœurs généreux et devrait inspirer encore aujourd'hui de la reconnaissance à toutes les âmes honnêtes. » Mis en demeure de justifier une assertion qui importe si grandement à l'humanité, le prélat (nous le savons) cherche encore de toutes parts de quoi justifier un de ses plus beaux mouvements d'éloquence. Au surplus, cette parole a peu surpris le public. Il n'en fut pas de même de l'Église, lorsque, au XVIII^e^ siècle, le président Hénault énonça, pour la première fois, la proposition dont M. O'Cruice est si fâché maintenant de s'être fait le propagateur. Fort étonnée, elle rechercha sans les découvrir les pièces sur lesquelles l'histoire pouvait fonder un fait si contraire à tous les principes du christianisme. Elle se tut cependant et regarda autour d'elle : il s'agissait de savoir ce qu'il adviendrait d'une affirmation aussi compromettante qu'inattendue. Quand plus tard elle vit la Convention décréter l'abolition de l'esclavage, Rome commença à fléchir ; elle perdit de la rigueur de sa doctrine fondamentale, et chercha à se donner un certain vernis humanitaire. Il y eut même des chrétiens de bonne foi qui

Digitized by Google

se persuadèrent que l'Église avait réellement travaillé, dès l'origine, à adoucir la servitude ; d'autres allèrent plus loin et assurèrent que le christianisme avait aboli l'esclavage. Cette idée fit fortune, des libéraux même l'adoptèrent. Les choses en étaient là lorsqu'un penseur austère, un savant profond, M. Patrice Larroque, dans un ouvrage intitulé : *De l'Esclavage chez les nations chrétiennes*, démontra, le premier, la fausseté de cette opinion, et rendit à chacun la part qui lui revenait dans cette importante question. Ce livre fut étudié et donna naissance à d'autres travaux [1]. M. Armand Rivière vint ensuite, et, dans un volume qui a pour titre : *l'Église et l'Esclavage*, il développa la même thèse avec non moins de science que de talent. Nous devions croire la discussion terminée sans réplique, lorsque, le 14 janvier de cette année, le journal *le Monde* rapporta un article de la *Correspondance de Rome* qui nous écrase tous sous une avalanche de papes et de conciles.

La *Correspondance de Rome*, qui veut prouver que l'Église a aboli l'esclavage, ne cite que des noms et des dates. Cela ne suffit pas malheureusement. Nous allons y suppléer en restituant les textes, et nos lecteurs apprécieront alors le coup terrible qui nous est porté. On invoque contre nous six papes et vingt-quatre conciles. Nous allons passer les premiers en revue ; nous étudierons ensuite les seconds.

Les papes que la *Correspondance de Rome* représente comme abolitionistes sont :

Pie II, 7 octobre 1482 (notez la date) ;
Paul III, 20 mai 1537 ;
Urbain VIII, 22 avril 1659 (lisez 1639) ;
Benoît XIV, décembre (lisez 20) 1741 ;
Pie VII (sans date) ;
Grégoire XVI (sans date; lisez 3 novembre 1839.)

Nous ne savons, en vérité, dans quel but la *Correspondance* mentionne Pie II. On ne trouve, dans le Bullaire romain, rien de ce pape qui ait rapport à l'esclavage. Il est vrai que déjà nous avions lu dans M. Dupanloup [2] : « L'esclavage actuel, celui des noirs, a une origine et une conséquence toutes deux abominables. L'origine, c'est la traite, ignoble et

[1] Voyez *Phare de la Loire*, du 14 mai 1863 et du 4 janvier 1864.
[2] *Lettre sur l'esclavage*, Paris, 1862, in-8, p. 11.

Digitized by Google

cruel trafic condamné par Pie II en 1482... » Que veut dire M. Dupanloup? Que veut dire la *Correspondance*? Cette bulle qui abolit le commerce de chair humaine entre l'Afrique et l'Amérique avait donc été inspirée par le Saint-Esprit dix ans avant la découverte de Christophe-Colomb? Pie II, mort en 1464, est donc ressuscité tout exprès pour promulguer sa bulle en 1482? On n'en demande pas tant pour démontrer la divinité du christianisme!

La constitution de Paul III n'existe pas non plus dans le Bullaire; mais Urbain VIII [1] nous en révèle l'authenticité. Que prouve cette constitution? Elle prouve que Paul III défend de réduire en servitude les aborigènes qui, en Amérique, avaient déjà embrassé le christianisme. En cela, le pape protége des néophytes libres, mais ne condamne pas l'esclavage en général. A l'appui de sa thèse, la *Correspondance* eût mieux fait de citer la bulle de 1535 [2], par laquelle le même pape déclare que les adhérents de Henri VIII, ainsi que les Anglais qui ne se déclareront pas les actifs ennemis de ce prince, seront arrêtés et voués à l'esclavage. Cette décision toute chrétienne s'applique également et accorde la même faveur à ceux qui fourniront au roi d'Angleterre des vivres, des armes, de l'argent, et qui feront le moindre commerce avec lui. La *Correspondance* nous pardonnera la témérité avec laquelle nous venons à son secours.

Comme Paul III, Urbain VIII et Benoit XIV ne veulent point que les Indiens deviennent les esclaves des Européens, leurs motifs sont les mêmes que ceux de leur prédécesseur : il s'agit tout simplement de ne pas effaroucher des hommes libres et timides, qui commençaient à peine à goûter les douceurs de la loi chrétienne. Les lettres apostoliques de ces deux papes sont, en cela, d'une clarté qui ne laisse rien dans l'ombre. Nous ne savons donc en quoi elles peuvent être utiles à la *Correspondance;* car nous ne voyons pas qu'elles flétrissent l'esclavage, ni même qu'elles ordonnent de rendre à la liberté un seul Indien déjà soumis à la servitude. La *Correspondance* n'est pas adroite en s'appuyant sur de pareilles bulles, surtout sur celle de Benoît XIV, qui interdit aux ordres religieux, et en particulier aux *Jésuites*, « de réduire ces mêmes Indiens en servitude, les vendre, les acheter, les échanger, en faire donation, les séparer de leurs femmes et de leurs enfants, les dépouiller de leurs biens et de leurs effets, etc. »

A-t-elle plus de raison de parler de Pie VII dont on ne connaît,

[1] Constitution DCIV.
[2] Constit. VII, *Ejus qui immobilis*, § 17.

Digitized by Google

dans le Bullaire ni ailleurs, aucune décision relative, à l'esclavage, ni même à la traite? Et ne craint-elle pas qu'on la rappelle à la pudeur, lorsqu'elle vient introduire ici Grégoire XVI? Grégoire XVI a fait une bulle contre la traite des noirs! Le beau mérite, en effet! C'est grand dommage que cet acte de couardise vienne si longtemps après le décret de la Convention, après le bill de 1808, après les règlements du Congrès de Vienne! N'est-il pas honteux pour un catholique de mettre au grand jour la mauvaise grâce, avec laquelle un pontife romain cède à la pression philosophique? La cause est-elle donc si mauvaise, que l'on soit obligé de montrer au monde les génuflexions de l'Église devant la Révolution! Quelle que soit d'ailleurs l'opinion de la *Correspondance* à cet égard, nous la mettons au défi de rapporter un seul mot, dans la bulle de 1839, qui touche de près ou de loin à l'abolition de l'esclavage. Si un pape hypocrite condamne ceux qui enlèvent des nègres à leur terre natale, il est fort loin d'excommunier les chrétiens qui retiennent les noirs en esclavage!

Laissons donc de côté ces papes, et tâchons de trouver, dans les conciles mentionnés, quelque chose de plus concluant.

Voici maintenant la liste des conciles qu'on nous oppose :

Elvire, IVe siècle;	Tolède, 589, 633, 657, 675;
Orange, 441;	Reims, 628;
Abbon, 517;	Bonneuil, 616;
Irlande, 451, 456;	Calchyte, 816;
Agde, 506;	Verneuil, 844;
Orléans, 538, 541, 549;	Coblentz, 952;
Mâcon, 581, 585;	Londres, 1102;
Lyon, 566, 583;	Armagh, 1171.

Avant d'étudier chacun de ces conciles, commençons par éliminer de cette liste les conciles qui n'existent pas. Il y a bien un concile de *Bonœil* en 855, où il n'est point question d'esclaves, et qui n'a rien de commun avec celui qu'on nous indique sous le nom de *Bonneuil* (616). Ce dernier est complétement inconnu. On ne connaît pas davantage celui d'Abbon.

Passons aux autres.

Le concile de Lyon (583) ordonne aux évêques (Can. 2) d'inscrire,

Digitized by Google

sur les lettres des captifs, la date et le prix de la rançon. Quel rapport ceci a-t-il avec l'esclavage? On ne peut voir là qu'une mesure disciplinaire et administrative. Il paraît que l'argent touché par les évêques pour la rançon des captifs ne rentrait pas toujours dans les coffres de l'Église.

Le concile de Verneuil (844) parle de moines vagabonds qu'il faut faire rentrer de force au couvent, de religieuses qui se déguisent en hommes, et de beaucoup d'autres choses intéressantes; mais d'esclavage, pas le moindre mot. La *Correspondance de Rome* appelle *Concile de Verneuil* ce que le P. Labbe désigne sous le nom de *Concilium Vernense*. On n'a jamais pu savoir à quel lieu s'applique le mot *Vernense*. Dom Ceillier a pris ce lieu pour Verneuil-sur-Oise, Fleury pour Vernon-sur-Seine. Lebeuf a fait une dissertation pour prouver que ce n'est ni l'un ni l'autre, et son opinion est suivie dans l'*Art de vérifier les dates*.

Il n'y a pas de concile de Coblentz en 952; mais on en trouve un en 922, qui ne traite ni du maintien ni de l'abolition de l'esclavage.

Il n'y a pas non plus de concile de Lyon en 566. Labbe en donne un de 567, dont le troisième Canon soumet à la peine de l'excommunication ceux qui réduisent en servitude des personnes appartenant à la classe des ingénus. Le concile ne se fait ici que l'écho du droit romain. On conçoit trop bien que, dans les pays où l'esclavage est en vigueur, on promulgue des lois en faveur des maîtres. Les membres du clergé qui possédaient des esclaves et qui, par cela même, avaient une profonde horreur de la servitude, devaient naturellement se mettre à l'abri de ses atteintes. Ce n'est là que de la charité bien ordonnée.

Il faut avouer que, jusqu'ici, la *Correspondance* n'est pas heureuse dans le choix des citations qu'elle fait pour étayer sa cause; voyons si les conciles d'Irlande lui seront plus favorables.

Nous rencontrons, à peu près à l'époque désignée, deux conciles tenus dans cette île, l'un *vers* 455, où il ne s'agit pas d'esclaves, et l'autre *vers* 450, dont le premier Canon est ainsi conçu : « Si quelque esclave se permet de demander lui-même justice en public sans la permission de son maître, il mérite l'excommunication. » Ce concile s'appelle le Synode de Saint-Patrice. Voilà donc enfin une véritable trouvaille. La sollicitude de l'Église, à l'égard des esclaves, y paraît dans tout son éclat.

Au concile d'Armagh, nous entrons en pleine lumière. On y ordonna

Digitized by Google

de mettre en liberté les Anglais qui se trouvaient en esclavage dans l'île d'Irlande. Le concile était persuadé, et avec raison, que les Irlandais étaient soumis à la domination des Anglais. Cette décision mérite d'être expliquée. En 1156, le pape Adrien IV avait déclaré que l'Irlande devait être conquise par le roi d'Angleterre pour être convertie au christianisme. Henri II, retenu par des affaires importantes, n'avait pu jusqu'alors donner suite à ce projet. Une occasion favorable se présenta pour lui, en 1171. Le 26 octobre, il aborda aux côtes d'Irlande par le port de Milford. La conquête, qui se fit en six mois, était donc très-prochaine, lorsque s'assembla le concile d'Armagh. Les Pères décidèrent, en conséquence, conformément à la loi ecclésiastique, qu'aucun païen ne pouvait retenir des chrétiens en servitude.

Il est regrettable, dit-on, que ce concile n'ait pas appliqué sa loi de charité aux esclaves anglais en Angleterre même; à quoi il n'est pas un seul théologien qui ne réponde : Si l'Église ne souffre point que les infidèles aient des esclaves chrétiens, en revanche elle permet aux chrétiens d'avoir non-seulement des esclaves infidèles, mais encore des esclaves de la communion romaine.

A la vérité, le vingt-septième Canon du concile de Londres défend de les vendre en qualité de bêtes de somme, mais il ne dit pas s'il est permis de les vendre autrement. C'est une lacune que nous devons sans doute à la précipitation avec laquelle ont été rédigés les Canons. Nous renvoyons la *Correspondance* à Fleury, livre LXV, chapitre XXII.

Il n'y a jamais eu de concile de Calchyte. Il existe cependant, à l'année indiquée (816), un simple synode de ce nom, où se réunirent une douzaine de prélats qui déclarèrent, dans le dixième Canon, qu'à la mort d'un évêque, on affranchirait ses esclaves anglais de nation. Y aurait-il témérité de notre part à demander pourquoi les esclaves étrangers ont été exclus de cet avantage ?

Ce n'est pas, cette fois, un simple synode que l'on met en avant : c'est un véritable concile (Orléans, 538, Can. 26) qui s'oppose à l'ordination d'aucun serf, d'aucun esclave. La *Correspondance* veut-elle prouver par là la haute considération que l'Église accorde à ceux qui sont nés dans la servitude ?

Est-ce encore pour signaler tout l'intérêt que prend l'Église à la propriété d'autrui que notre adversaire nomme le concile de Mâcon (581)? Le seizième Canon décide effectivement que tout esclave chrétien *au service d'un juif* peut être racheté moyennant douze sous d'or, *sans que*

Digitized by Google

le juif ait le droit de s'y opposer. Il y a, dans ce fait, la consécration d'une loi de souveraine équité : le juif, n'étant pas chrétien, ne possède que par faveur; mais en retour, il est toujours esclave. « Sans qu'il soit utile d'invoquer le droit de la guerre, les juifs sont les esclaves des chrétiens » (*Hebræi, quamvis non jure belli, christianorum tamen mancipia sunt*). Ces paroles sont de Benoît XIV [1]. Si c'est là ce qu'a voulu établir la *Correspondance*, nous la félicitons de son orthodoxie.

Est-ce toujours le droit de propriété que s'efforce de protéger le concile de Reims (625 et non 628), quand il défend (Can. 11) de vendre les esclaves chrétiens à d'autres qu'à des chrétiens? On serait tenté de croire que les fidèles se réservaient le monopole de la vente et de l'achat de leurs coreligionnaires esclaves ; mais il faut renoncer à cette interprétation, puisque les savants théologiens de Rome nous affirment que la doctrine de l'Église est incompatible avec les principes de l'esclavage. Le treizième Canon du même concile interdit aux évêques d'aliéner les esclaves et les autres biens de l'Église. Comment ne pas voir là un acheminement au grand acte de l'émancipation? Pour affranchir des esclaves, ne faut-il pas en posséder?

Nous avons déjà remarqué que la *Correspondance de Rome* n'avait pas fait preuve d'un très-grand discernement dans l'énumération de ses autorités. Nous croyons maintenant qu'elle les a prises au hasard et ne les a pas contrôlées.

Poursuivons.

Le cinquième Canon du concile d'Elvire (305) a rapport au traitement des esclaves. « Que si une femme dans l'emportement de la colère a frappé à coups d'étrivières une de ses esclaves, de manière à ce qu'elle rende l'âme au milieu des souffrances, dans les trois jours, lorsqu'il y a doute sur la question de savoir si elle l'a tuée volontairement ou par accident ; si c'est volontairement, après *sept années*, et si c'est par accident, après *cinq années* de légitime pénitence, elle sera admise à la communion des fidèles ; si dans le temps fixé pour la pénitence elle se trouve malade, qu'elle reçoive la communion [2]. » Les législateurs païens punissaient, même de mort, les meurtriers des esclaves; mais les païens, qui ne connaissaient pas les conciles, n'avaient pas aboli l'esclavage.

Le sixième Canon du concile d'Orange frappe de la plus rigoureuse condamnation celui qui s'emparerait des esclaves du clergé pour rem-

[1] Constit. *Postremo mense*, numéro 11, Bullaire, Luxembourg, 1753, in-fol., p. 113.

[2] Armand Rivière, *l'Église et l'esclavage*, Paris, Ménard, 1864, in-8, p. 267.

Digitized by Google

placer ses propres esclaves réfugiés dans l'Église. — Que faut-il conclure de là ? Évidemment que les clercs n'avaient point d'esclaves à cette époque.

Ils en avaient cependant en 506, et même ils y tenaient beaucoup ; car le concile d'Agde (can. 7), qui est de cette année, prohibe la vente des esclaves de l'Église, à moins d'absolue nécessité.

Si l'Église, comme nous venons de le voir, ne permet la vente de ses esclaves que dans les cas urgents, elle n'en autorise pas moins l'évêque à affranchir ceux qui lui appartiennent en propre *moyennant compensation pour elle.* Lorsque l'évêque en agira autrement, son successeur fera rentrer en servitude les esclaves indûment émancipés. Cette mesure est fondée sur ce que, dans ce cas, la manumission aura été faite iniquement et malhonnêtement (*quia non equitas, sed improbitas absolvit* (C. de Tolède, 633, et non 632, can. 67). Il y a plus, les esclaves affranchis par les évêques demeureront sous la protection particulière de l'Église, eux et leurs descendants (C. de Tolède, 633, can. 70. — C. de Tolède, 589, can. 6), parce que l'Église ne meurt pas (*quia non moritur*) ; mais aussi, ils sont obligés aux mêmes devoirs que les patrons ont coutume de se réserver sur ceux qu'ils mettent en liberté (C. de Tolède, 633, can. 70). — C'est Constantin qui donna aux évêques le droit d'émanciper dans les églises. Cette façon de manumission, qui remplaça le *cens* de Tullius, constituait, sous ce prince, avec la *vindicte* païenne et l'antique *testament*, un des trois modes solennels d'affranchissement. Les esclaves libérés dans la forme solennelle étaient, de tout temps, les seuls qui fussent légalement appelés à jouir de la liberté. Néanmoins, ils étaient redevables, à l'égard de leurs patrons, de certaines obligations morales et physiques, qu'on appelait droits de patronage, lesquels étaient toujours limités à la personne et aux biens de l'affranchi. L'Église, dans un but d'affranchissement général, surpasse les Romains : elle se fait héritière de tous les biens qui doivent incomber aux descendants de ses émancipés. Par amour pour la liberté, elle étend les droits de patronage jusque dans la postérité de l'affranchi. C'est un progrès que la *Correspondance* a bien fait de signaler, et qui devait un jour conduire l'Église à posséder la majeure partie du sol chrétien.

Il faut croire, d'ailleurs, que les esclaves ecclésiastiques se souciaient fort peu de sortir de la puissance dominicale. L'Église les choyait avec tant de prédilection qu'elle avait interdit de leur rompre les os (C. de Tolède, 675, can. 6). C'est ce qu'on appelle, en droit, agir en

Digitized by Google

bon père de famille, c'est-à-dire comme un propriétaire sage et vigilant.

Les Pères du concile de Mâcon (585, can. 1) poussaient encore plus loin l'amour de leur *chose*. Dans la crainte que leurs hommes ne se livrassent au travail avec trop d'excès, ils prescrivirent de donner force coups de bâton (*gravioribus fustium ictibus*) à l'esclave qui, le dimanche, s'occuperait des travaux fatigants du labourage.

Il pouvait se faire que, par mégarde, et à l'insu du maître, un évêque donnât la prêtrise à un esclave. Dans ce cas, pour abolir la servitude, le sixième Canon du concile d'Orléans (549) ordonne que le nouveau clerc reste dans l'esclavage. Si cependant le maître l'emploie à des travaux qui déshonorent l'ordre sacré, toujours pour abolir la servitude, l'évêque qui a conféré les ordres au transfuge le prendra, et donnera deux esclaves à sa place.

Le concile d'Orléans (541) est encore plus abolitioniste que les précédents. Non-seulement (can. 31) il voue à la servitude les chrétiens qui, pour obtenir leur liberté des Juifs, sont coupables d'avoir embrassé la foi israélite; mais encore il veut (can. 32) que, quel que soit le temps depuis lequel leurs pères ont été affranchis, les enfants des esclaves soient toujours assujettis aux mêmes services et aux mêmes charges que l'on imposait, dans la servitude, à ceux dont ils descendent.

Il ne nous reste plus qu'un concile à examiner. Il est de Tolède. La *Correspondance* le place en 657. Cette assemblée n'a pas été convoquée à cette date, mais à l'année 655. Pour sauver les prêtres concubinaires de l'esclavage du démon, elle a inventé l'excellent moyen de les punir dans la personne de leurs enfants. Elle déshérite et condamne à l'esclavage, au bénéfice de l'Église et pour le reste de leur vie, ceux qui ont reçu le jour de ces prêtres sacriléges (can. 10). Elle « défend aux affranchis d'une église et à leur race de s'unir à des personnes libres, sous peine de redevenir, *eux et leurs enfants*, les esclaves de cette même église, ou de se voir dépouillés à son profit de tout ce qu'ils avaient pu acquérir soit par eux-mêmes, soit par leurs parents (can. 14) [1]. »

Est-ce là ce que notre adversaire a bien voulu produire? Nous sommes, dans tous les cas, trop accablés par ses arguments pour nous permettre de lui reprocher de fausses citations; mais, dans l'intérêt

[1] PATRICE LARROQUE, *De l'esclavage chez les nations chrétiennes*, Paris, 1860, in-12, p. 78.

Digitized by Google

même de la sainte cause qu'il défend, il ferait mieux de prendre garde aux souches de la rivière quand il jette son épervier. Il fait toujours bon se garer des accrocs.

BARON DE PONNAT.

N. B. — C'est la première fois que l'Église indique, en une seule page, toutes les autorités sur lesquelles elle s'appuie pour prouver qu'elle a aboli l'esclavage. La discussion devient désormais facile et la cause n'en est que mieux jugée. Il n'y a plus maintenant qu'à comparer les listes. C'est un bienfait dont nous devons remercier le journal *le Monde*, qui a reproduit toutes les *preuves* invoquées par la cour de Rome.

Digitized by Google

RÉPONSE

D'UN POSITIVISTE A UN SPIRITUALISTE

Les pages qui suivent doivent servir d'introduction à un ouvrage [1] sur le point de paraître dans la *Bibliothèque de Philosophie comtemporaine*, qui se publie chez Germer Baillière.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner d'avance ce morceau d'un écrivain éminent et d'un des plus vastes esprits de ce temps-ci. Il est impossible de ne pas s'intéresser à une doctrine dont la valeur absolue peut être discutée, mais qui a du moins le mérite d'agiter puissamment la pensée contemporaine. Nous ajouterons qu'on ne saurait, selon nous, trop largement ouvrir les voies de la publicité à une défense nécessitée par des attaques aussi sincères assurément qu'elles sont vives, mais qui ont le malheur de procéder parfois d'un zèle quelque peu intolérant.

Du reste, la *Revue* ne patronne aucune philosophie exclusive et entend laisser à ses rédacteurs la pleine responsabilité de leurs opinions. Elle n'écarte que les doctrines qui mettraient en question la liberté elle-même.

(*Note de la Direction.*)

... La métaphysique et la philosophie positive commencent à se saisir fortement au corps ; et le public, sans trop s'en étonner, voit mettre en question la réalité de la première. Il fut un temps, peu éloigné de nous,

[1] Cet ouvrage sera intitulé : *Matérialisme et Spiritualisme*, par M. Alph. Leblais.

Digitized by Google

où la métaphysique tenait tous les esprits; je veux dire qu'elle fournissait des principes généraux. C'était son rôle, il était beau, mais provisoire. Déjà même, vers la fin du XVIIIe siècle, sa situation était plus florissante en apparence qu'en effet; les sciences positives, qui procédaient *à posteriori*, montraient par l'exemple que la métaphysique ne servait à rien pour la découverte de la vérité. L'exemple est une argumentation muette qui ne laisse pas de se faire comprendre.

Pourtant, comme la métaphysique, dans le réduit subjectif où la marche des choses la confinait, n'apercevait pas ce qui la minait sourdement, et que, de leur côté, les sciences procédaient dans leur domaine sans conscience d'une généralité quelconque, rien n'éclatait au dehors de la ruine intestine, quand un homme doué au plus haut point du génie philosophique déchira le voile. Il montra tout le terrain que la métaphysique avait insensiblement perdu, enseigna qu'il était impossible que l'esprit humain fût soumis à deux méthodes, l'une pour les notions particulières, l'autre pour les notions générales, et du même coup, à grands traits, d'une main ferme, esquissa la vérité générale en enchaînant hiérarchiquement les vérités particulières.

L'atteinte était portée sans être d'abord bien sentie. Le novateur philosophique demeura isolé; par instinct encore plus que par concert on fit le silence autour de lui, et l'on put avoir l'illusion que rien n'était changé dans ses rapports entre la métaphysique, les sciences et l'esprit public. Mais les germes de philosophie positive que l'atmosphère de la société moderne contient, ne tardèrent pas à s'animer et à fructifier dans le terrain qu'Auguste Comte leur avait préparé; et, comme l'un appelle l'autre, il est devenu impossible aux ennemis de la philosophie positive de savoir jusqu'où elle portera son action.

Dans un travail intitulé : *La crise philosophique et les idées spiritualistes* [1], M. Janet nous attribue un espoir dont nous ne nous défendons pas : « Retrancher, dit-il, de l'esprit humain la recherche des causes » premières et des causes finales est une tentative si violente, si con» traire aux lois de notre entendement, si démentie par l'histoire, que » je ne puis concevoir que les positivistes aient l'espoir d'y réussir » (p. 724). » Violente ! mais cela s'est fait sans bruit, sans secousse dans toutes les sciences positives. Contraire à notre entendement ! mais, dorénavant notre entendement n'est en paix dans les sciences qui font notre gloire et notre force que quand il a éliminé d'inutiles recherches. Démentie par l'histoire ! mais l'histoire témoigne que l'esprit humain

[1] Ce volume vient de paraître dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.*

Digitized by Google

renonce sagement, résolûment à pénétrer ce qui lui est notoirement impénétrable; je dirai un peu plus bas comment la séculaire et naturelle curiosité de l'impénétrable trouve son repos. Il y a donc raison d'espérer qu'on cessera d'accorder aucun crédit en science et en philosophie à des solutions purement subjectives dont aucune preuve n'a jamais pu être donnée. Cela reconnu, spéculera qui voudra sur la recherche des causes premières et finales; il suffit que ces spéculations deviennent individuelles et cessent d'appartenir au domaine de la science et de la philosophie.

Dans la *crise philosophique*, M. Janet veut bien nous attribuer un rôle, mais c'est le rôle de l'ignorance s'attaquant à ce qui est au-dessus de sa portée : « Celui-ci (Kant) critiquait ce qu'il connaissait profondément » (la métaphysique), et les positivistes combattent ce qu'ils ne connaissent pas du tout. — Ignorants des sciences psychologiques, n'ayant » étudié que par le dehors la métaphysique, ils combattront la métaphysique et le psychologie. Ils croiront avoir fondé une science, tandis qu'ils n'ont fait qu'une métaphysique incomplète et mutilée. — » Il y a des esprits qui n'ont pas le goût de la métaphysique; qu'ils » s'en abstiennent, rien de mieux; ils seront plus utiles en faisant » autre chose. »

Sans être bien sûr que je serais plus utile en faisant autre chose, passons sur ce brevet d'ignorance en métaphysique que M. Janet m'accorde libéralement, et contentons-nous, pour érudition, de l'article de M. Janet.

Dans cet article, M. Janet établit le principe sur lequel la métaphysique est fondée, et il détermine l'objet qu'elle se propose. Le principe et l'objet, c'est bien assez pour apprécier la valeur d'une doctrine; en tout cas, c'est bien assez pour les quelques pages qui me sont ici accordées.

Je ne peux mieux faire, pour exprimer le principe, que de me servir des termes dont s'est servi M. Janet, et de dire que la psychologie est le fondement de la métaphysique et qu'il faut s'élever de l'une à l'autre.

Voyons ce que cela signifie et quelle est la nature des doctrines qui ont un pareil fondement.

On a dit longtemps dans l'école : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, à quoi l'on a ajouté : *Nisi intellectus ipse*. J'use de cette addition pour dire que l'intellect présente à étudier ses conditions et ses lois; étude qui s'appellera, si l'on veut, psychologie. Je n'y contredis pas; peu importe le mot pourvu que la chose soit définie.

Science importante et difficile. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner

Digitized by Google

pourquoi ses progrès, nécessairement fort lents, gagnent au progrès général des méthodes et des sciences positives, mais c'est le lieu de demander quel en est l'usage en philosophie. Cet usage diffère complétement, suivant qu'il s'agit de la philosophie positive ou de la philosophie métaphysique.

La philosophie positive en condense les généralités, les adjoint dans leur rang hiérarchique aux généralités fournies par les autres sciences, et forme ainsi la doctrine générale de l'objet et du sujet dans leur coordination réciproque. C'est ce que j'ai essayé d'indiquer, sauf développement ultérieur, dans mon livre sur *Auguste Comte et la philosophie positive*.

La philosophie métaphysique ne connaît pas un pareil usage; elle demande à la psychologie la construction d'idées *à priori* sur la constitution première et dernière des choses.

Qu'à cela ne tienne. La psychologie les a fournies de tout temps et les fournit encore. Car la pensée, dans les élaborations *à priori*, n'est obligée qu'à une condition, c'est de ne rien dire qui implique contradiction avec le principe qu'elle pose. Mais, cette condition étant satisfaite, que valent les idées *à priori?*

La valeur en repose sur cette hypothèse, que ce qui a été conçu rationnellement dans l'esprit existe effectivement dans les choses et a, pour parler le langage de l'école, une réalité objective. Fonder la métaphysique sur la psychologie n'est pas autre chose. Tout d'abord il n'est personne qui ne voie combien une pareille hypothèse est précaire, et quel chétif appui elle offre aux spéculations.

Toutefois il ne faut pas s'arrêter à cette première impression; il faut juger par les faits et par les résultats. Il fut un temps où les idées *à priori*, maîtresses de l'esprit humain pendant sa période juvénile, dominaient les sciences positives et où l'on prétendait expliquer des phénomènes naturels par des conceptions rationnelles, indépendamment de l'expérience. Descartes, qui ne doutait pas de l'infaillibilité de cette méthode, l'a formulée d'une manière précise : démontrer les effets par les causes (*Méthode*, V, 4). Mais, tout grand esprit qu'il était, tout profond géomètre, tout raisonneur puissant, il n'aboutit qu'à des conceptions illusoires qui ne servent plus qu'à témoigner de l'impuissance radicale de la méthode métaphysique. Ce qu'il fit alors, on l'avait beaucoup fait avant lui, on le fit encore après lui. Mais là, dans le domaine des faits, on put demander compte aux idées *à priori* de leur office et les prendre en flagrant délit d'inanité. L'hypothèse sur laquelle repose le fondement de la métaphysique, se montra fausse

Digitized by Google

quant au monde objectif, et tellement fausse qu'il fallut renverser la proposition de Descartes et démontrer les causes par les effets.

Quant au monde subjectif, la métaphysique s'est mise en un lieu où l'expérience ne peut l'atteindre. Mais, si elle échappe à cette maîtresse qui lui a enlevé pied à pied toute autorité dans les sciences, elle n'échappe pas à un impitoyable *à fortiori*. Incapable de pénétrer la moindre des causes secondes, à plus forte raison les causes premières lui sont interdites ; incapable de deviner la condition spécifique du moindre des phénomènes, à plus forte raison ne peut-elle deviner la condition du phénomène des phénomènes, celle de l'univers visible et invisible.

Ces considérations sur le principe de la métaphysique dispensent de raisonner longuement sur son objet. « Quiconque, dit M. Janet, pense et réfléchit est un philosophe ; et quiconque pense et réfléchit sur les origines des choses est un métaphysicien. » Cette définition de l'objet de la métaphysique est bonne. Oui, la métaphysique a pour objet la recherche des causes premières et des causes finales. Et c'est là que par le fait, non par le raisonnement, se montre l'inanité de son labeur. Voilà environ vingt-cinq siècles que de puissants esprits, à qui l'état rudimentaire des sciences positives ne permettait pas de voir l'irrésolubilité du problème et qui n'avaient que cette voie ouverte pour les hautes spéculations, s'évertuent sur les causes premières et les causes finales. Après tant d'efforts, qu'en savons-nous ? Rien, absolument rien. Et qu'il en doive toujours être ainsi, c'est ce qui est maintenant visible. La raison humaine n'a puissance de savoir comment les choses sont que par la voie *à posteriori ;* et les origines premières et les terminaisons finales sont, puisqu'elles ont agi au commencement, s'il y a eu un commencement, et agiront à la fin, s'il y a une fin, inaccessibles à l'expérience.

Mais on dit : ces vingt-cinq siècles dont vous-même vous parlez, sont une preuve que l'esprit humain est fatalement lié à ces spéculations, qu'il n'y renoncera pas quel qu'en soit le succès, et qu'il veut et poursuit une métaphysique. En cela il faut distinguer. D'une part, ce besoin s'éteint, et d'autre part, il se satisfait tout autrement que par la continuation des vains labeurs de la métaphysique. Il s'éteint successivement dans toutes les sciences positives à mesure qu'elles arrivent à leur maturité ; l'esprit renonce fermement à la recherche des causes premières où il ne peut rien, et se renferme sagement dans les causes secondes où il peut beaucoup. Grand et fécond exemple qui tend à modifier profondément la raison contemporaine et la raison future.

Digitized by Google

Quant à ce qui reste, je suis loin soit de le nier, soit de le contredire. Une curiosité naturelle et louable porte les hommes à s'inquiéter de ce qu'on doit penser des causes premières et finales. Or ce qu'on doit penser est fourni par le travail métaphysique des générations philosophiques qui nous ont précédés. Un coup d'œil sur les systèmes et sur leur avortement successif nous met au courant des questions, nous apprend qu'elles sont insolubles et nous renvoie des études stériles aux études fécondes, c'est-à-dire aux causes secondes et à l'expérience. Il nous apprend qu'un inconnu sans limites nous entoure, soit dans le monde des choses, soit dans le monde des causes, et que, pouvant gagner des parcelles sur cet inconnu, nous ne pouvons le conquérir. Ainsi l'idée métaphysique se trouve transformée en une notion positive, celle d'une immensité réelle, mais inaccessible. Du moment qu'on l'a conçue, les vaines témérités de la psychologie et du panthéisme disparaissent.

Je n'ai point accusé M. Janet de faire du positivisme insciemment; lui m'accuse de faire de la métaphysique sans le savoir. Ceci montre qu'il n'est pas aussi maître de mon principe que je le suis du sien. Il est impossible qu'un homme partant comme lui de l'*à priori* tombe en péché de positivisme; mais il est également impossible qu'un homme partant de l'*à posteriori* tombe en péché de métaphysique. Les deux voies mènent chacune à des termes opposés; elles se tournent le dos.

Suivant lui, la philosophie positive porte en elle un absolu transcendant qu'elle ignore : « La philosophie positive obéit, comme toute » philosophie, à cette tendance qui nous fait chercher en toute chose » le général, et qui, de généralités en généralités, nous conduit à la » plus haute généralité possible. Or, d'où peut nous venir ce besoin » d'une généralité toujours de plus en plus grande, s'il n'y a pas dans » l'esprit humain une idée qui dépasse tous les phénomènes possibles ? » Ce penchant vers la généralité n'aurait-il pas sa source dans une idée » d'absolu, inconsciente d'elle-même ? Et lorsque M. Littré rejette » l'hypothèse d'un absolu transcendant et nous représente la nature » comme un tout complet se suffisant à soi-même, fait-il donc autre » chose que de transporter l'idée d'absolu, de Dieu à la nature, et com- » ment une telle vue pourrait-elle se disculper d'être une vue méta- » physique ? »

Si j'avais de la rancune, je ferais observer à M. Janet que je ne suis pas tellement ignorant en métaphysique que je ne reconnaisse là, sous une autre forme, l'argument que Descartes a employé pour démontrer l'existence de Dieu; remonter même jusqu'à

Digitized by Google

saint Anselme, qui le produisit dans le XIe siècle; et employant cet argument qui est connu dans l'école sous le nom d'argument ontologique, je mettrais le raisonnement de M. Janet sous sa forme scolastique : il existe dans l'esprit humain une idée de généralité qui dépasse tous les phénomènes visibles; donc il existe en dehors de lui un absolu transcendant. De la même façon, saint Anselme et Descartes avaient dit que l'existence de l'idée de Dieu dans l'esprit humain impliquait nécessairement l'existence de Dieu dans le monde, étant impossible qu'un être infini fût dans l'idée, *in intellectu*, sans être dans la chose, *in re*.

A cela les nominalistes, Kant compris, ont répondu depuis saint Anselme et depuis Descartes que l'argument était impuissant à prouver ce qu'il avait en vue; que, de quelque façon qu'on le tournât, rien ne garantissait que l'existence dans l'intellect correspondît à une existence en effet, et que des idées assemblées par l'esprit pouvaient être des touts factices et non représenter des touts réels.

L'antithèse des nominalistes vaut certainement la thèse des réalistes. Les deux arguments se font contre-poids, et tout juge impartial les renverra dos à dos. L'argument ontologique ou argument de saint Anselme est le plus puissant effort qu'ait fait la métaphysique pour établir son principe, à savoir le passage de la subjectivité à l'objectivité, en d'autres termes la certitude que les idées *à priori* ont une réalité correspondante dans les choses. L'antiquité n'avait pas aperçu la difficulté. La logique plus développée du moyen âge la saisit et crut avoir trouvé une méthode pour aller du subjectif à l'objectif. C'est en vertu de cette méthode de saint Anselme que l'école de M. Janet a pu dire que la psychologie est le fondement de la métaphysique. Mais cette méthode réaliste n'a pas prévalu sur la critique nominaliste. Aujourd'hui que le nominalisme a accompli son office qui a été de balancer le réalisme sur tous les points par des raisonnements équivalents, tous deux gisent confondus dans les limbes où la science positive et à sa suite la philosophie positive les relèguent. C'est un service analogue que rend ici cette discussion abstraite, montrant quel est le caractère de l'argument de M. Janet sur une généralité croissante qui suppose une généralité absolue, quelle en est la source, quelle en est la valeur. Le nominalisme en avait, par avance, débarrassé la philosophie positive, qui, dans l'amour qu'elle avoue pour la généralité, ne craint pourtant pas de choir dans l'absolu transcendant.

Il serait à désirer que les gens qui combattent une doctrine la fissent leur pour un moment, afin que les coups qu'ils entendent lui porter

Digitized by Google

soient assénés sur son corps et non sur son ombre. Je reproche à M. Janet de s'être mépris, non pas, ce qui serait de ma faute, sur le sens de mes paroles, mais, ce qui est la sienne, sur le but de la philosophie positive. Derrière tout ce que j'écris est une doctrine que l'assaillant doit avoir en vue. Ce serait un chétif triomphe si, en démontrant que j'ai mal parlé, au cas que j'aie mal parlé, on ne démontrait pas en même temps que la philosophie dont je suis l'organe a mal pensé.

Dans le passage cité en dernier lieu, M. Janet dit : « Lorsque M. Littré rejette l'hypothèse d'un absolu transcendant et nous représente » la nature comme un tout complet se suffisant à soi-même, que fait-» il donc autre chose que de transporter l'idée d'absolu, de Dieu à la » nature, et comment une telle vue peut-elle se disculper d'être une » vue métaphysique? » Je ne me reconnais point dans cette paraphrase, qui, en tout cas, ne s'interprète pas dans le sens de ma doctrine. Rien de plus aisé que la disculpation; et même l'inculpation ne peut être faite que par qui n'est pas familier avec les principes de la philosophie positive. Pour cette philosophie, la nature est la portion accessible à nos sens, c'est-à-dire la terre, le soleil, son cortége de planètes et de comètes, et les espaces stellaires. Nous ne savons pas si elle se suffit à elle-même. Tout ce que nous savons, c'est que dans cette portion les choses sont régies par certaines propriétés et lois que les sciences positives nous ont fait connaître. Il n'y a là ni absolu transcendant ni métaphysique; il y a la constatation, la reconnaissance d'un fait, d'une existence, d'un état, d'une manière d'être.

Même réponse quant à la définition physiologique qui a été donnée de l'âme dans un dictionnaire de médecine, à savoir que c'est l'ensemble des fonctions morales et intellectuelles dévolues au cerveau. Sur quoi M. Janet s'écrie, d'une part : « Que M. Littré veuille bien nous » dire en quoi une telle définition diffère de celle que pourrait proposer » le matérialisme le plus déclaré. » Et d'autre part : « Qui vous l'a dit? » De quel droit invoquez-vous une telle hypothèse, qui, après tout, » est une hypothèse métaphysique; car personne n'a jamais vu de ses » yeux un cerveau penser? Si, au contraire vous êtes assuré que le » cerveau pense, pourquoi affecter ce prétendu désintéressement entre » le spiritualisme et le matérialisme? » Par ce que nous avons dit, M. Robin et moi, sur l'âme ou fonction du cerveau, la philosophie positive entend que, étant certain, dans la limite de la connaissance humaine, qu'il n'y a point de pensée sans cerveau, elle se refuse à expliquer ce fait soit par l'idée d'une âme (hypothèse spiritualiste),

Digitized by Google

soit par l'idée d'un arrangement moléculaire (hypothèse matérialiste), aussi bien qu'un physicien se refuse à expliquer la pesanteur soit par une qualité occulte (hypothèse spiritualiste), soit par un arrangement moléculaire (hypothèse matérialiste). Le physicien reconnaît que la matière pèse ; le physiologiste, que la substance nerveuse pense, sans que ni l'un ni l'autre aient la prétention d'expliquer pourquoi l'une pèse et pourquoi l'autre pense. La philosophie positive n'affecte donc pas un prétendu désintéressement entre le matérialisme et le spiritualisme : elle ne fait donc pas une hypothèse métaphysique, puisqu'elle s'abstient de toute hypothèse. Les habitudes métaphysiques de M. Janet l'empêchent de distinguer entre la constatation d'un fait et son explication. C'est chez lui une méprise constante.

Dans l'état actuel des esprits, une des originalités de la philosophie positive est de constater les faits primitifs, irréductibles, sans les expliquer. Et quand M. Janet s'écrie avec un accent de triomphe : « Ou » bien vous connaissez la cause première de la pensée. Renoncez donc » à votre inutile positivisme ; ou bien vous persistez à affirmer qu'on ne » sait rien des causes premières, et dès lors renoncez à votre matéria- » lisme, ne dites pas que l'âme est une fonction du système nerveux, » il triomphe à vide. En tant que phénomène, âme et fonction du système cérébral sont des expressions synonymes, l'une est l'expression du monde, l'autre est l'expression physiologique. Établir cette incontestable synonymie, ce n'est pas connaître la cause première de la pensée puisque cette synonymie permet à ceux qui cherchent les causes premières de supposer soit un principe immatériel qui se sert du cerveau comme de son organe, soit un arrangement moléculaire par lequel la substance nerveuse est apte à penser ; et il n'y a pas lieu de renoncer au positivisme. Mais ne pas distinguer le phénomène que nous constatons de la cause essentielle que nous renonçons à chercher comme inaccessible, c'est attaquer la philosophie positive là où elle n'est pas.

Ce qui vient d'être dit appartient à la philosophie positive ; ce qui suit m'appartient un peu plus en propre. Discutant la finalité dans la disposition des organes chez les êtres vivants, j'ai avancé que la matière organisée s'ajuste à ses fins, parce que c'est une de ses propriétés. Là-dessus M. Janet triomphe de nouveau : « Qui ne reconnaîtrait » là, dit-il, une de ces qualités occultes dont vivait la scolastique et que » la science moderne tend partout à éliminer ?... C'est ressusciter les » vertus dormitives et autres de la scolastique. »

M. Janet aurait dû tourner deux ou trois fois sa plume entre ses doigts avant d'écrire que je ressuscitais les qualités occultes de la sco-

Digitized by Google

lastique. Les qualités occultes sont aujourd'hui une puérilité dans laquelle il est difficile que je fusse tombé. J'avais pris la précaution, pour ne laisser aucun doute sur mon idée, de comparer cette propriété à celle que le tissu musculaire a de se contracter, et le tissu nerveux de sentir. Les physiologistes disent que la propriété de contraction appartient au tissu musculaire, et celle de sensibilité au tissu nerveux, sans créer aucune qualité occulte; ils notent seulement un fait primitif, irréductible, au delà duquel ils ne peuvent aller. De même, quant à la disposition des organes pour leur fin, il est de fait que la matière organisée est douée de la propriété de prendre l'arrangement qui convient à la fonction; les organes ne naissent pas autrement que par et pour une accommodation de la matière organisée à ces fins. Ce qui est hypothèse, ou, si l'on veut, qualité occulte, c'est de penser qu'elle se dispose en vertu d'une cause soit spirituelle, soit matérielle. M. Janet remarquera qu'ici encore je retombe en mon désintéressement entre le spiritualisme et le matérialisme.

Hegel a énoncé quelque chose d'analogue quand il a dit : « Si l'on saisit l'idée d'organisme, on comprend que sa disposition accommodée aux fins est une suite nécessaire de la vitalité du sujet. Celui-là qui ne saisit pas cette idée se voit contraint d'admettre en dehors de l'organisme une tierce force qui a ordonné et combiné les arrangements. » C'est là une notion juste, profonde, positive de l'organisme. Mais, malgré cette priorité du philosophe allemand, peut-être ai-je quelque droit à m'attribuer d'avoir le premier assimilé biologiquement la disposition des parties pour les fins à la propriété qu'ont le tissu vivant de se nourrir, le tissu musculaire de se contracter, le tissu nerveux de se sentir, changeant ainsi l'idée métaphysique de finalité en une idée positive, c'est-à-dire en un fait irréductible.

L'immanence, que chaque science admet en son domaine particulier, devient, entre les mains de la philosophie positive qui la généralise, une doctrine qui écarte également le spiritualisme et le matérialisme.

Quelque irritation que cause la philosophie positive, il ne faudrait pas pourtant écrire ces lignes : « Interdisez donc à tout homme de pen» ser, sauf à ceux qui manient l'algèbre et les cornues; établissez une » nouvelle inquisition, et déclarez qu'en dehors des laboratoires et » des amphithéâtres d'anatomie, la pensée est défendue. » L'inquisition est comme les qualités occultes; nous ne voulons pas plus de l'une que des autres, sous quelque forme qu'elles se présentent. Il est certain que, suivant nous, les vraies spéculations philosophiques sont

Digitized by Google

interdites à quiconque ne s'est pas donné l'éducation préliminaire des sciences rangées dans leur ordre hiérarchique, ou du moins ne s'en est pas approprié les notions générales. Mais il est certain aussi que nous ne les jugeons pas moins interdites à quiconque, savant particulier, s'est confiné dans l'algèbre, dans les cornues ou dans les amphithéâtres d'anatomie. La philosophie périt aussi bien par manque de généralité que par manque de positivité; et nous n'entretenons pas un moindre débat contre la science trop peu générale que contre la métaphysique trop peu positive. La seule inquisition que nous prétendions exercer est d'offrir à la raison contemporaine le choix entre une philosophie dont tous les éléments sont aussi positifs que les sciences desquelles elle émane, et une philosophie dont le principe est ruineux et l'objet inaccessible.

E. Littré.

Mai, 1865.

Digitized by Google

L'AFRICAINE

DE MEYERBEER

Il y a plus d'un mois déjà que s'est produit l'événement de l'*Africaine*, événement si longuement attendu qu'on en avait désespéré, et si considérable par l'illustration universelle de l'auteur et par ses antécédents de génie, qu'on ne peut compter d'ici à longtemps revoir le pareil. A l'heure qu'il est, malgré douze représentations, il ne me semble pas que l'œuvre soit classée dans l'opinion publique. Si la genèse de l'*Africaine* a été lente, l'élaboration de sa destinée l'est aussi. Mais n'en a-t-il pas toujours été de même pour les opéras de Meyerbeer.

A trente-cinq ans de distance, nous pouvons admirer la fortune relativement subite d'un homme obscur jusque-là, ou, ce qui est bien pis, embarrassé d'une réputation de musicien estimable, de compositeur de pastiches italiens, d'écolâtre de Rossini, et qui tout d'un coup passait maître, dont la première œuvre française s'emparait despotiquement du répertoire et affirmait l'ère nouvelle plus impérieusement que ne l'avait fait *Guillaume Tell*, assez froidement accueilli d'abord, comme on sait, et qui attendait Duprez pour reprendre son rang. De par *Robert le Diable*, l'étranger, le nouveau venu se trouvait roi de l'Opéra, mais on ne l'avait certes pas décrété par acclamation en quelques heures. Ce ne fut d'abord qu'un succès d'étonnement. Au foyer, se livraient d'ardents assauts d'esthétique, où les partisans encore timides du jeune maître n'avaient pas le dernier mot et faisaient bien des concessions; on parlait plus haut dans l'autre sens. D'excellents

Digitized by Google

musiciens et critiques disaient impartialement que cela ne se jouerait pas dix fois. Le directeur, les artistes, l'auteur même, dont les craintes avaient été extrêmes pendant les études, doutaient encore après la représentation. Enfin l'on peut dire que ce fut surtout par elle-même que l'œuvre s'affirma et prit son rang.

En 1838, elle constituait le plus grand péril et la plus grande objection pour le succès des *Huguenots*. Ceux-ci ne pouvaient valoir *Robert*. Aussi l'opéra nouveau fut-il « approuvé plutôt qu'applaudi, » et, « malgré le mérite incontestable du quatrième et du cinquième acte, l'ensemble de la représentation fut d'une froideur évidente. » Quand vous lisez en très-bon lieu et sous la signature d'un juge très-impartial, que « le chœur catholique est *languissant et manque de couleur* » (c'est de la bénédiction des Poignards, s'il vous plaît, qu'il s'agit), vous pouvez accuser le critique d'avoir mal écouté; mais là, derrière, il y a pourtant un fait dont il faut tenir compte : l'admirable scène, faiblement exécutée sans doute, n'était pas très-bien venue aux premières auditions, tandis que le duo suivant produisit d'emblée une impression irrésistible. Tels sont les hasards qui président à l'apparition d'un chef-d'œuvre ! — On sait combien le *Prophète* fut discuté, quelles prophéties de malheur accompagnèrent sa venue, et les opinions sont restées d'ailleurs très-discordantes au sujet de cet ouvrage. Quelques meyerbeeristes avancés le considèrent comme la plus haute expression du génie du maître, tandis que la plupart des admirateurs de *Robert* et des *Huguenots* laissent le *Prophète* à distance. En émigrant vers l'Opéra-Comique, Meyerbeer se remettait lui-même en question. Aussi ne m'étonnerais-je que médiocrement des discussions auxquelles l'*Étoile du Nord* donna lieu; mais il en fut de même du *Pardon*, il n'en est pas autrement de l'*Africaine*.

La foule reste indécise et vous êtes assailli de gens qui, ayant entendu l'œuvre, s'informent de ce qu'il en faut penser. C'est l'histoire de ce bon M. de Nouveau qui, dans une chasse, demandait à ses piqueurs : « Ai-je du plaisir? » Et si vous entreprenez de faire sortir le questionneur de cet état d'esprit vague et neutre, en lui rappelant les plus saillantes impressions de l'ouvrage, le finale du premier acte, le duo de l'extase... prenez garde! Peut-être allez-vous éveiller l'indignation d'un voisin qui s'exclamera : « Tout est beau ! » A celui-là n'allez pas dire que le deuxième acte de *Robert* est faible, il vous traitera de mécréant; ne lui parlez pas de coupures, il criera au vandalisme, et si vous lui conseillez alors de réclamer tout ce qu'on a supprimé de l'*Africaine*, il est capable de vous prendre au mot, dût la

Digitized by Google

représentation finir à deux heures du matin. Vous ne lui ferez jamais avouer que, génie à part, il y a des limites à une œuvre de théâtre parce qu'il y a des limites aux forces humaines. Point de longueurs ! point de nuances non plus ! C'est manquer de respect au génie que de critiquer. Prosternons-nous pour mieux contempler et prenons pour devise ce mot de Victor Hugo au sujet de Shakspeare : « J'admire tout comme une brute. »

Les *ultras* de l'enthousiasme sont rares sans doute; très-rares sont devenus aussi les inflexibles opposants. Cependant vous trouvez encore des gens pour qui les *Huguenots* ne sont pas avenus; ces trente années de succès universel sont pour eux une mystification colossale dont le monde entier s'est fait compère afin d'en être la victime; ils n'ont pas désappris les vieux *Anas* d'autrefois; ils vous prennent encore par le bras pour vous conter que l'immense fortune de Meyerbeer a été consacrée à doter chacune de ses progénitures musicales, à en assurer la prospérité. Ils savent les chiffres. Cependant ils ont renoncé à répéter la question insidieuse d'Henri Heine : « Quand Meyerbeer sera mort, qui donc s'occupera de sa gloire? » On continue malheureusement à jouer cette musique à Paris, à Saint-Pétersbourg, en Espagne, en Amérique et même en Italie, ce qui est bien plus loin pour elle, et il devient probable que l'*Africaine* sera exécutée partout où l'on « s'occupe » de *Robert* et des *Huguenots*. Mais une objection si futile ne saurait troubler leur conviction.

On va trouver que j'ai tort de m'inquiéter de quelques extravagants ou de l'inertie de la foule, *servum pecus*. Il ne peut, je le sais, jamais prendre la peine de consulter que les gens qui nous sont connus pour n'avoir point de partis pris, qui savent admettre toutes les écoles et tous les styles, qui dans chaque maître et chaque œuvre voient le fort et le faible, qui jugent, discutent et définissent ce qu'ils admirent, et pour qui enfin l'*Africaine* a fait question, mais avec les sentiments d'espérance et d'appréhension loyale que le souvenir des *Huguenots* peut inspirer à ceux qui aiment l'art.

Eh bien! parmi ceux-là même, il y a de très-sensibles divergences. On entend dire couramment à de bons juges : « Quelle décadence! je n'ai rien trouvé d'admirable ou presque rien. Et vous savez si j'aime Meyerbeer! » Ils l'aiment, en effet, ils se sont passionnés pour les beautés de *Robert* et des *Huguenots*, et rien n'est plus déconcertant que ces affirmations sincères pour ceux dont les impressions en sens contraire sont encore toutes chaudes : « Vous savez, répondent-ils, si je m'aveugle sur les défauts dont souvent sont doublées les hautes

Digitized by Google

qualités de Meyerbeer ; mais que voulez-vous? j'ai trouvé, j'ai senti plusieurs fois dans l'œuvre nouvelle des inspirations du même ordre que celles dont la jouissance nous est commune. » Phénomène singulier! Prenons-nous donc de lâches habitudes d'aimer quand même un auteur, et se fait-il de complaisants reports d'admiration? ou bien ne seraient-ce pas plutôt, dans l'autre cas, les dispositions de l'âme qui ont changé à notre insu? Sommes-nous sûrs d'écouter aujourd'hui d'une oreille aussi accueillante qu'au temps où nous étions plus heureux peut-être, plus contents de tout et plus volontiers penchés vers l'avenir? Ne vient-il pas un moment où la provision d'enthousiasmes est faite, où les vieilles admirations refusent de se serrer pour faire place aux nouvelles?...

II

Je me suis trop attardé à ce préambule ; ce n'est pas une étude de mœurs musicales que le lecteur attendait de moi en ce moment ; qu'il veuille m'excuser, mais à côté de l'intérêt puissant que m'inspirait une grande œuvre, le spectacle de ces petits mouvements du public avait frappé ma curiosité. Il n'en fallait pas tant pour dire que ma critique est bien personnelle, qu'elle n'a la prétention de représenter aucun courant général d'opinion, et qu'avant de rien affirmer en somme elle s'est faite en détail, notant scène par scène tous les accidents d'une œuvre qui, certes, ne se recommande ni par l'unité ni par l'égalité de l'inspiration.

Mais pour nous écouter sur le sujet de *l'Africaine*, peut-être veut-on notre confession sur la valeur absolue et relative des autres œuvres de Meyerbeer? La voici en quelques mots, naïvement : Nous appelons *Robert le Diable* et les *Huguenots* des chefs-d'œuvre, et Meyerbeer en ayant fait au moins deux, il ne nous paraissait pas improbable qu'il en vînt encore un autre de lui. A notre goût, les *Huguenots* garderont le premier rang, comme ils sont destinés à demeurer l'un des modèles de la musique dramatique : il y a d'autres opéras qui témoignent d'un génie égal et même supérieur, mais il n'y en a pas qui soient venus plus complets, où les diverses ressources de l'art soient équilibrées dans une plus heureuse ordonnance.

Robert ne lui cède que de bien peu ; mais il me semble que le métal n'a pas rempli aussi généreusement toutes les parties du moule et que l'alliage italien y est trop visible par endroits. Le *Prophète* est plus

Digitized by Google

homogène, mais, à part quelques morceaux, d'une inspiration trop laborieuse, trop sombre, trop dure, à première audition, l'*Africaine* est plus lumineuse et capable d'un succès plus immédiat et plus sympathique, aussi le finale du premier acte a-t-il été applaudi aussitôt comme un superbe commencement de chef-d'œuvre : c'est le plus beau premier acte de Meyerbeer. Les deux derniers, qui nous révèlent une veine nouvelle et inconnue de son génie, ont eu le même succès, et ils en auraient bien davantage si l'esprit de l'auditeur n'y arrivait fatigué par deux actes d'un intérêt médiocre.

C'est là surtout que la main du maître a fait défaut, pour l'œuvre posthume. A la rigueur, il aurait coupé la moitié d'un acte, comme il coupa tout un tableau des *Huguenots* qui était excellent. Mais lui seul avait le droit de tailler ainsi en pleine étoffe, car lui seul pouvait faire les raccords. Il eût, suivant sa coutume, élagué ici, corrigé là, refait des morceaux entiers. Souvenez-vous seulement que le grand duo des *Huguenots* a été écrit pendant les répétitions. C'étaient les bonnes fortunes du dernier moment. Les parties mêmes qu'il n'eût pas retouchées avaient besoin de lui : lui seul savait bien ce qu'il avait rêvé, l'effet d'ensemble et l'effet de détail.

Pour monter *Robert* et les *Huguenots*, ils étaient trois : Meyerbeer d'abord; puis Habeneck, un chef d'orchestre de génie, le fondateur des concerts du Conservatoire; puis Nourrit, un artiste créateur qui animait tout autour de lui, et jouaitla pièce ensemble avec son rôle.

Mais le plus grand ennemi de la partition est son ennemi intime : on comprend que je veux parler du livret.

Le poëme, en effet, est indigne de Scribe et de Meyerbeer, des collaborateurs de *Robert*, des *Huguenots*, du *Prophète*. Je ne prétends pas insister sur la versification dont la pauvreté passe, en vérité, la permission. C'est à faire croire que Scribe, comptant sur la nécessité de tout remanier pendant le travail suprême des répétitions, n'avait livré au compositeur qu'une ébauche, ce qu'on appelle, en termes du métier, un *monstre*. Certes, c'est un point fâcheux, et dont certains dilettantes et musiciens font trop bon marché. Comme il n'y a de chanteurs parfaits à la scène que ceux qui font bien valoir les paroles, il n'est pas indifférent, surtout dans les récitatifs, d'entendre de belles pensées bien exprimées, au lieu de ces inepties dont le répertoire de l'Opéra est particulièrement émaillé. Les paroles ne peuvent être une condition essentielle, et en même temps indifférente du drame lyrique. Mais hélas! la musique n'en est pas à son premier livret mal écrit; elle s'en tire en palliant de sa poésie propre le dénûment du parolier.

Digitized by Google

On était habitué à passer condamnation là-dessus à Scribe, en retour de son habileté proverbiale à bien distribuer, contraster et agencer les divers éléments d'un scenario. Ce travail de combinaison amenait quelquefois sous sa main des situations dramatiques de l'effet le plus neuf et le plus puissant : ainsi, par exemple, la scène de la mère et du fils dans le quatrième acte du *Prophète ;* ainsi le trio final de *Robert ;* ainsi l'incomparable duo du quatrième acte des *Huguenots*. Vainement nous attendions quelque chose de semblable dans l'*Africaine*.

A quoi donc pensait Meyerbeer, si difficile d'ordinaire sur ce point? Lui qui s'inspirait du drame comme doit faire tout compositeur dramatique, et qui tirait les beautés de la musique des beautés mêmes de l'action, n'avait-il pas tout à perdre à une méprise de ce genre ? Ne nous empressons pas de déclarer qu'il n'y a rien dans ce livret, et cherchons ce qui avait pu tenter le maître : c'est à la partition même qu'il faut en demander le secret. Les deux derniers actes qui se passent dans les régions australes sont les plus beaux, les plus abondamment et amoureusement inspirés; ils ne sont pas seulement le couronnement de l'œuvre, ils en sont la majeure et maîtresse partie. C'est donc vers un monde exotique que l'imagination de Meyerbeer se sentait attirée cette fois. Ce peintre musical des mœurs et des caractères de la vieille Europe, voulait renouveler sa palette, et demandait d'autres couleurs à ce pays lointain ou, pour mieux dire, rêvé; cet historien aspirait à la fantaisie; ce maître des passions actives et des violents débats voulait s'essayer aux langueurs, aux enivrements, aux extases. C'était enfin tout un monde nouveau d'inspirations qu'il allait découvrir à la suite d'un Vasco de Gama.

M. Félicien David a traité deux fois ce sujet, mais le plan de l'*Africaine* fut bien antérieur à la symphonie de Christophe Colomb et à la *Perle du Brésil*, et d'ailleurs, n'en déplaise à certains partisans du charmant orientaliste qui doit être passablement confus de leurs extravagances, l'*Africaine* avait encore après cela sa raison d'être.

Cette évolution dans le génie de Meyerbeer était intéressante; l'idée était digne de lui. Mais un opéra en cinq actes ne vit pas d'une idée générale; il faut pour le remplir et le soutenir une charpente solide et complexe. Il semblait qu'on pût compter sur Scribe pour cela : il n'y eut pas la main heureuse. Et d'abord ne fallait-il pas se transporter plus vite au pays de l'*Africaine ?* le public est sensiblement fatigué lorsqu'il arrive à cette terre promise. Le second acte surtout a tort dans le livret, suivant nous : après le prologue magnifique que nous voyons au premier acte, il semble que le drame ne devrait pas tarder

Digitized by Google

à se mettre en voyage. C'est l'illustre navigateur qui fait l'unité de cet opéra maritime commencé en Europe et achevé par delà l'Afrique. Malheureusement, ce type, hardiment posé au premier acte, va dégénérer peu à peu. M. Scribe a eu la malencontreuse idée de faire flotter Vasco entre deux amours; or, il n'y a pas, au théâtre comme dans la vie, de rôle plus faux ni plus sot : voyez la figure que fait Pollion entre Norma et Adalgise. L'amoureux n'est pas franc, il empêchera le héros de l'être, et nous n'aurons bientôt qu'un gentil *caballero*, un jeune premier indécis, au lieu du grand marin que le nom de Vasco de Gama nous promettait et auquel le poëte des *Lusiades* a prêté en effet une physionomie âpre, fière, titanesque. Mais il faut savoir que dans le livret présenté primitivement par Scribe (il y en eut deux très-distincts), le héros était un Fernand quelconque, et ce fut après coup seulement que l'on convint de le rehausser en y ajoutant l'intérêt d'une figure historique. Ce n'est pas seulement Scribe qui le sacrifie ; Meyerbeer, qui avait profilé d'un trait si noble et si mâle Robert de Normandie, Raoul de Nangis et Jean de Leyde, a comme un parti pris de faire tourner le rôle de Vasco à la virtuosité. Pour comble de malheur, ce rôle est créé par le chanteur le plus exclusivement virtuose, le plus dénué de qualités scéniques qu'on pût trouver aujourd'hui; avec un homme tel que Nourrit, la partie historique et héroïque de ce rôle eût pris sans doute une autre tournure. Ce grand artiste qui avait autant d'action sur les auteurs que sur le public, qui donna par exemple au rôle d'Éleazar, dans la *Juive*, l'aspect qui lui est resté, et qui pendant les répétitions des *Huguenots* provoqua Meyerbeer à écrire le grand duo de Raoul et de Valentine, Nourrit eût sans doute empêché le rôle de Vasco de s'évanouir, comme il fait au dénoûment. Après le quatrième acte, ce piètre personnage disparaît, et il y avait déjà longtemps que l'intérêt l'avait quitté pour passer à Sélika. Ainsi l'intérêt n'est guère moins errant que l'action. Le livret ne prévaudra pourtant pas contre la partition; il en sera comme de *Guillaume Tell*, de la *Flûte enchantée*, d'*Obéron*...

C'est la partition qui est le véritable poëme, et nous ne ferons pas à l'autre l'honneur d'un récit particulier; il suffira de quelques mots mêlés à l'analyse musicale pour indiquer la suite de l'action. Pénétrons, sans plus tarder, dans ce vaste monument de musique.

Digitized by Google

III

Point de portique au palais, je veux dire point d'ouverture. Celles de *Robert le Diable* et du *Prophète* ayant été perdues, Meyerbeer avait renoncé à cet ornement pour ses grands opéras. Le travail consciencieux qu'il entreprenait sur chaque scène et chaque incident du drame, produisait, à l'addition finale, une telle somme de musique que le cadre était débordé, et l'ouverture était naturellement sacrifiée des premières.

Les introductions des *Huguenots* et de *Robert* sont d'ailleurs admirables en leur brièveté; elles sont faites d'un seul motif. Celle-ci est moins simple, elle a tous ces raffinements de dessins, d'harmonies et de sonorités curieuses, dont l'orchestration du *Pardon de Ploërmel* était surchargée. Les deux motifs qui dominent appartiennent tous deux au rôle d'Inès; l'un va commencer sa romance, elle dira l'autre dans le septuor final du deuxième acte. Il ne faut donc considérer cette introduction que comme la ritournelle d'entrée du personnage.

La romance d'Inès est purement mélodieuse, mais d'une mélodie coupée, inconsistante. La phrase en mineur a dans sa mélancolie les intonations naïves d'un vieux romancero; le motif en *sol* est du plus pur italianisme, il me semblait d'abord reconnaître un air des *Matinées musicales* de Rossini; puis vient, en *mi bémol*, un bout de valse allemande d'une banalité parfaite; le premier motif revient enguirlander plus heureusement la fin du morceau et devrait lui épargner la grande roulade de virtuosité qui y éclate comme une fusée. — Combien ne préférons-nous pas le terzetto suivant! Il est d'une inspiration plus suivie, d'un style noble et posé; la phrase : « Amour de l'enfance » est superbe, mais elle aurait besoin d'être chantée moins froidement.

Ces deux morceaux et les beaux récitatifs qui les encadrent nous apprennent qu'Inès aime Vasco, simple officier de fortune, et que son père veut la marier à don Pédro, président du grand conseil de Portugal.

Le conseil s'assemble pour discuter si l'on tentera quelque nouveau voyage d'exploration au delà du cap des Tempêtes, après le désastre de l'expédition de Barthélemy Diaz. Nous avons ici l'un des modèles de cette musique historique dont Meyerbeer fut le créateur. Ceci lui appartient : lui seul a su prendre ainsi la raison d'état pour muse, et l'on a vu par le *Prophète* et surtout par les *Huguenots*, ce que cette muse

Digitized by Google

savait lui dicter. C'était la seule scène du drame de l'*Africaine* où il lui fût possible de se livrer à ce genre de génie, mais quel adieu magnifique il lui fait avant de partir pour le pays du rêve et de l'extase!

Ce finale n'a d'autre pendant que la conspiration du quatrième acte des *Huguenots*; il n'en égale sans doute pas la perfection, l'éclat, mais il est de proportions plus vastes, c'est même le plus grand finale qui existe: il n'embrasse pas moins de cinq scènes, et quels nombreux éléments s'y pressent! A ne considérer que les proportions et les conditions d'un tel travail, il est évident qu'il ne pouvait être conçu seulement ni entrepris que par un génie de grande envergure. Et quand j'entends des gens sensés, des musiciens même dire que l'*Africaine*, présentée par un inconnu n'eût été acceptée ni d'un directeur ni du public, je réponds que cela est possible, car tout est malheureusement possible, mais qu'il eût fallu un aveuglement singulier pour n'être pas frappé par exemple d'un tel finale, pour croire qu'il y a des *inconnus* capables d'en faire autant, enfin pour n'y pas reconnaître aussitôt la signature.

Le conseil entre sur une de ces marches en rhythme pointé que Meyerbeer aimait tant et dont nous pourrions citer dix exemples. Aussitôt après les évêques entonnent à pleine voix et à l'unisson une invocation superbe aux lumières du ciel. J'entendais dire que ce morceau manquait d'onction pour une prière et ne laissait pas d'être un peu emphatique : on oubliait que la réunion d'un conseil royal n'est pas une occasion de modestie, et que ce chœur est conduit non par saint François de Sales mais par un grand inquisiteur. — Je demande encore pardon à mes lecteurs, de m'arrêter au souvenir de ces objections, c'est qu'elles ne venaient pas des premiers venus.

Dans un long récitatif que Naudin débite avec un terrible reste d'accent italien et d'une voix cassante, Vasco raconte le désastre de la flotte de Diaz, dont il fut témoin, et promet de mieux réussir si le roi lui confie un vaisseau. L'inquisiteur, ennemi des nouveautés, répond au nom de la Bible; un jeune conseiller appuie avec enthousiasme la requête de l'officier de fortune; le grand amiral y fait quelques objections jalouses. En témoignage de ce qu'il a dit de ces contrées lointaines Vasco demande à présenter deux esclaves qu'il a ramenés avec lui, et c'est alors que l'Africaine Sélika et son compagnon Nélusko font leur première apparition : ils sont introduits par un prélude bizarre dont le motif se retrouvera dans le chœur indien du troisième acte. Quelques phrases suffiront pour poser leurs caractères, pour nous révéler l'âme ardente et tendre de Sélika, l'esprit farouche et vindicatif de Nélusko. On demande aux prisonniers quelques notions sur leur patrie : l'Africaine,

Digitized by Google

suppliée par une phrase charmante de Vasco, va répondre, quand son compagnon l'arrête : « Ne trahis pas ton peuple, ô reine !... » Cette mélopée est belle. Remarquez aussi le comique énorme, étrange de ce passage où l'Africain raille les vainqueurs : « Lorsque vous marchandez un bœuf pour le labeur... »

Vasco se retire et le conseil entre en délibération ; le débat s'anime, s'irrite, *l'allegro agitato* de l'orchestre semble exciter et précipiter les répliques échangées par les jeunes conseillers, partisans d'une entreprise aventureuse, et les vieillards qui crient à la folie et à l'imprudence. La dispute tournerait à l'émeute si les évêques n'entonnaient de nouveau leur invocation à l'esprit de lumière et de sagesse ; le principal dessin descend par degrés des hauteurs éclatantes de l'orchestre pour aller s'éteindre bientôt dans les régions les plus sourdes : le calme s'est peu à peu rétabli, l'ordre règne, et l'on pourra procéder au vote.

Les projets de Vasco sont rejetés. En apprenant cet arrêt, le héros s'emporte, en appelle à la postérité, maudit ses juges ; l'orage alors se rallume contre l'audacieux, et sa plainte éloquente, indignée va se perdre dans un dernier ensemble, dont la violence tumultueuse sera portée tout à coup au paroxysme par une strette d'un dessin désordonné et d'un rhythme haletant.

Les applaudissements furent unanimes ; mais après cette vaste pièce de musique ordonnée d'une main puissante et magistrale, et couronnée d'une péroraison tonnante, le second acte est tué, et il faut avouer qu'il ne se défend que faiblement. L'intérêt musical diminue avec l'intérêt dramatique. Vasco est en prison ; Sélika berce le sommeil du maître avec une chanson de son pays. Cette berceuse est habilement faite, mais d'une originalité un peu trop connue ; Meyerbeer n'a-t-il pas, tout le premier, fait un usage suffisant de ce duo de la flûte et de la voix ? N'avons-nous pas entendu tous les rossignols de l'Opéra-Comique roucouler comme ce bengali ? c'est une concession du maître aux chanteurs de concert : mais l'aparté dramatique qui sépare les deux couplets a plus d'intérêt. — Nélusko, jaloux de l'amour que Sélika a conçu pour Vasco, arrive un poignard à la main. La première phrase de son air est belle, d'une beauté toute classique, on la croirait de Sacchini ; l'allegro a des prolongements de vocalise à la Handel ; d'ailleurs, tout l'ensemble du morceau, avec ses *da capo*, affecte une régularité de coupe que nous n'eussions pas espérée d'un sauvage. — Puis vient un duo qui est une des pires maladresses du livret : quel effet poétique ou dramatique attendait-on d'une scène dont la géographie fait tous les frais ? Vasco a ciselé sur un pilier le profil occidental de l'Afrique, il demande à

Digitized by Google

Sélika des renseignements sur la côte encore inexplorée : « Triomphe! s'écrie-t-il à plusieurs fois, je l'avais dit, » et, dans sa joie, il presse Sélika dans ses bras. Ce duo est faible, à part la belle phrase de Sélika : « Quoi! je lui suis chère!... » Dans le second finale Inès vient apporter à Vasco sa grâce, qu'elle n'a obtenue qu'en se résignant à épouser don Pedro. Vasco apprend en même temps que celui-ci s'est chargé de l'expédition qu'il proposait ; on lui vole ainsi sa gloire et son amour. Le septuor qui résulte de cette situation n'a pas grand caractère : sa principale originalité consiste à finir, en mourant et sans accompagnement, au lieu du *crescendo* banal. Il y a là une phrase élégante pour Inès, comme il y a de beaux endroits dans le reste de l'acte et surtout dans les récitatifs ; mais, en général, le compositeur ne s'y est pas montré assez difficile pour lui-même, et les beautés de détail sont noyées dans l'ensemble.

Le troisième acte a, du moins, une belle introduction chorale. C'est l'acte de ce trop fameux vaisseau dont on parlait d'avance un peu plus que de la musique : il a plus échoué qu'il ne voulait, et je n'en suis, pour ma part, que médiocrement contrarié. C'était une des erreurs, une des faiblesses de Meyerbeer d'attacher tant d'importance à tous ces phénomènes du matérialisme théâtral? La machinerie de ce vaisseau a retardé d'un mois peut-être la représentation, et a coûté des sommes énormes dont il était facile de trouver meilleur emploi. Ne valait-il pas mieux en faire profiter les musiciens de l'orchestre, par exemple, dont les appointements sont la honte de l'Opéra, et qui contribuent, ce semble, pour une large part au succès de l'*Africaine?* — Au demeurant, et sans bouger, le vaisseau forme un assez beau décor.

L'entr'acte est une page d'instrumentation délicate, saturée de sonorités bizarres qui nous apportent la sensation d'un ciel et d'un océan nouveaux. Le premier chœur de femmes a la demi-teinte du crépuscule, les langueurs du premier réveil, et remarquez quelle harmonie charmante à ces mots : « L'air du matin que l'on respire... » Un coup de canon et un roulement de tambour annoncent le lever du soleil; la voix des officiers réveille vivement les soldats et les matelots couchés sur le tillac : « Debout, l'équipage!... » Puis commence une prière à double chœur, d'un style simplement grandiose. La voix grave de la cloche compte d'abord quelques temps, puis les hommes posent un large plain-chant, les femmes y répondent par une prière aux harmonies suaves et bien chantantes; puis les deux chœurs se superposent en deux modes différents; et, malgré leur étrangeté, ces combinaisons qu'un maître contrepointiste pouvait seul réaliser, con-

Digitized by Google

servent au style une simplicité, une ampleur admirables. Ce n'est qu'une page, mais elle a du génie.

Il est fâcheux qu'elle n'en ait pas laissé pour le reste de l'acte. On attend vainement quelque chose après cette heureuse introduction. il ne vient que des hors-d'œuvre, et qui n'ont pas la haute valeur musicale de celui-là. Le meilleur est encore cette phrase sans accompagnements de Nélusko, pour commander un changement de manœuvres : « Tournez au nord.... » ; elle est très-difficile d'intonation, le porte-voix naturel du Faure la fait planer avec des prolongements superbes, mais il ne faut rien moins que le bel organe et le style accompli de cet artiste, pour dissimuler la banalité de la légende d'Adamastor. A quoi bon cette ballade? Scribe ne pouvait se retenir d'en mettre partout, et le sujet de celle-ci lui était indiqué par le poëme du Camoëns. Quel singulier oubli de la part de Meyerbeer, d'avoir prêté à l'Africain, au sauvage, le morceau le plus espagnol de l'opéra, une sorte de boléro ! passons sur le refrain qui est indigne du maître.

Cependant, un navire qu'on avait toujours en vue, s'est rapproché en toute hâte, et aborde celui de don Pedro : c'est Vasco de Gama, qui, au prix de tous ses biens, a équipé ce bâtiment, pour reconquérir sa gloire volée. Il a voulu prévenir son rival de la direction périlleuse qu'il lui voyait prendre. Le duo du ténor et de la basse nous semble du Donizetti ordinaire, avec un accompagnement tourmenté : on le passe quelquefois. On a coupé une scène mélodramatique, où Sélika, le couteau levé, menaçait de tuer Inès, pour empêcher de tuer Vasco; le finale a été aussi très-écourté, et d'ailleurs, que ferait la musique dans cette fin d'acte? Les yeux sont trop occupés. Grâce au traître Nélusko, le vaisseau s'en va donner contre les écueils, et sombre à demi; au même instant, un orage éclate ; au même instant aussi un incendie se déclare. Enfin, pour comble de violence et de mélodrame, le vaisseau est assiégé par des sauvages qui assomment l'équipage, et se mettent à danser une sorte de polka tumultueuse.... C'est trop pour un seul finale. Tous ces effets s'écrasent et s'étouffent les uns les autres.

Ce cap une fois doublé, l'œuvre entre à pleines voiles dans les pures régions du génie.

L'inspiration sera moins tourmentée, un souffle frais et parfumé semble lui venir des mers australes, une lumière plus généreuse la pénètre et la transfigure. Mais pourquoi le livret fait-il adorer Brahma, Siva, Vischnou dans l'île de Madagascar? Pourquoi prête-t-il à ses habitants les riches et curieux costumes de l'Indoustan, à ses édifices l'architecture raffinée des pagodes? Nous ne réclamons point les huttes et les

Digitized by Google

costumes authentiques des sauvages, non certes, mais on pouvait s'inspirer de la pure fantaisie et laisser de côté l'érudition du Pantchatantra et du Ramayana; les vêtements pouvaient être plutôt bizarres que richement ouvrés; on pouvait enfin négliger l'architecture et demander tout à la beauté grandiose des forêts vierges, véritables temples de ces pays.

Sélika est redevenue reine, ses peuples célèbrent son retour par une fête. J'ignore si le chœur des sacrificateurs et le récit du grand brahmin sont bien dans l'esprit de la théurgie indienne, mais ils ont un beau caractère. Je n'admire pas moins les airs du ballet, et c'est un point curieux à noter que Meyerbeer, ce grand machinateur des scènes dramatiques, a toujours eu l'outil léger pour les airs de danse; il faut lui donner acte aussi du soin qu'il apporte à les approprier au caractère du sujet. Ecoutez par exemple l'air qui accompagne la course des nègres; cette sauterie madécasse a une couleur hétéroclite, une allure lourde et sauvage qui se distingue aussitôt des divertissements militaires ou bohémiens des *Huguenots*, des valses du *Prophète*. La grande marche indienne a aussi sa beauté.

Les prisonniers vont être égorgés, les femmes chrétiennes seront conduites sous le mancenillier dont les émanations embaumées donnent la mort. Mais voici Vasco qui s'avance, il se promène ébloui à travers cet éden inconnu, comme Renaud dans les jardins d'Armide. L'andantino sur lequel il fait son entrée est une merveille d'orchestration; sous le tremolo argentin des flûtes et les tenues suraiguës des violons, auxquels répondent de temps en temps les sourds murmures des timbales, se détache une adorable mélodie qui semble la voix d'une nature vierge. Pour la chanter, Meyerbeer avait désigné, nous dit-on, la clarinette basse: M. Fétis a jugé que le maître s'était trompé sans doute, et il a substitué la clarinette ordinaire: est-ce là le respect religieux qu'on avait juré? Le contraste n'eût-il pas été plus profond de la mélodie et de son accompagnement aérien? — Vasco n'y répond d'abord que par des exclamations de ravissement, puis se met à l'unisson de la cantilène. Le reste de l'air ne vaut pas cet andantino, il tourne trop à la cabalette, il admet trop l'alliage de la virtuosité. Ne pouvait-on retoucher au moins les paroles que Vasco adresse aux Malgaches qui lèvent la hache sur sa tête: « Vous ne le voudrez pas! » leur dit-il, et il les prie de lui permettre au moins de faire parvenir la nouvelle de sa découverte en Europe: « Ne me prenez que mes jours et laissez-moi ma gloire! » Qu'a-t-il besoin de s'adresser aux sauvages qui riraient sans doute de son argumentation s'ils étaient en état de l'entendre? Qu'il parle seule-

Digitized by Google

ment à cette grande nature, qu'il dise adieu à son pays, à la postérité, rien de mieux, et la scène paraîtra ce qu'elle est au fond, intéressante et vraie.

Ce serait fait du héros, si Sélika, pour éluder les lois plus fortes que sa volonté, ne déclarait qu'il est son époux et ne forçait Nélusko, frémissant de rage, à confirmer ce mensonge. Cet endroit rappelle la scène de fascination du *Prophète* dans la cathédrale de Munster et musicalement ne lui est guère inférieur. La cavatine de Nélusko : *L'avoir tant adorée*!... a de beaux accents, mais au début seulement. Le grand brahmin, dans une invocation d'un noble caractère et fort bien dite par Obin, consacre suivant les rites malgaches l'union de Sélika et de Vasco. On leur fait boire une sorte de philtre amoureux. Une ivresse inconnue passe dans leurs veines; Vasco oublie tout, Inès, sa gloire, sa patrie, et Sélika lui apparaît revêtue d'une beauté surhumaine.

Ces amours par ivresse, par erreur, forment une assez absurde situation. Rien ici qui se puisse comparer à ce duel de l'enfer et du ciel autour de Robert de Normandie, rien ne ressemble non plus à ces déchirements de l'âme de Raoul de Nangis, appelé par ses frères qu'on égorge et retenu par un aveu d'amour inespéré. Non, mais qu'importe, s'il a plu au génie de s'inspirer d'une extase passionnée autant qu'il l'avait fait jadis d'un conflit de passions et d'horreurs tragiques! En somme, le chef-d'œuvre de 1836, ne serait-ce que par ses proportions, témoignait d'une inspiration plus rare et plus riche de ressources; mais ici, dans un moindre appareil, l'idéal est aussi rencontré. La cantilène en *fa* est déjà belle, et ses progressions harmoniques exhaussent bien l'âme au troisième ciel de l'amour. La phrase :

> Oui près de toi, Sélika, j'oublierai tout,
> Près de toi j'oublierai tout!.....

à des ardeurs contenues qui font les yeux se mouiller et l'âme se fondre. Puis à l'exaltation vont succéder les alanguissements : ce motif qui d'abord était parti d'un élan fiévreux, « O transport! ô douce extase! » va revenir tout à l'heure, mais exténué, réduit à un murmure. Et voici que l'orchestre, gagné du même mal, ne leur répond déjà plus et laisse les deux voix enlacées dans cette tierce voluptueuse, palpiter encore et puis s'éteindre, se pâmer en un même soupir. Il est beau sans doute d'avoir fait sauter Raoul d'un balcon et tomber Valentine inanimée, d'avoir entr'ouvert la terre sous les pas de Bertram, mais cette fin de duo n'a-t-elle donc pas aussi sa beauté, son rayon de génie? Ce duo

Digitized by Google

est chanté à ravir par Naudin, détestable dans le reste du rôle, et par Mlle Marie Saxe, qui dans toutes les créations s'est montrée au contraire très-supérieure à ce qu'on attendait d'elle et digne du choix de Meyerbeer.

Cependant les almées sont rentrées, elles couvrent Sélika de longs voiles de gaze. La voix d'Inès, qu'on entraîne au loin, vient de troubler un instant Vasco dans son rêve; mais la danse redouble ses vertiges autour de lui, et le chœur féminin le berce d'un chant gracieux, digne en vérité de clore un tel poëme d'amour.

A notre goût, le cinquième acte est l'égal du quatrième. Il se trouve réduit à deux grandes scènes, par la suppression d'un air d'Inès qui était agréable, mais un peu trop virtuose pour la situation et pour cette heure avancée du drame. Quant au duo des deux femmes, l'impression en a grandi pour nous à chaque audition, elle a doublé à la lecture, et y a des instants où il nous semble que c'est le plus beau morceau de toute l'œuvre; c'est celui du moins qui a les inspirations les plus passionnées, les mélodies les plus heureusement suivies. Vasco a revu Inès, et Sélika l'a surpris auprès d'elle. Inès demande à mourir pour assurer la vie de Vasco; mais l'Africaine est maintenant sous le coup d'une désespérance absolue. « Et pourtant il t'aimera toujours! » répond-elle aux supplications de sa rivale. Cette phrase a des accents navrants et le grand harmoniste la ramène trois fois et toujours plus belle. J'aime aussi l'étrange fanfare de douleur qui s'échappe de ces deux cœurs blessés : « Voilà, voilà tous mes tourments!..... »

Cela vibre et cela étreint profondément. Puis quel beau cantabile : « O longues souffrances... » et quelle impétuosité de douleur dans le dernier motif entonné à l'unisson! C'est la situation même du duo de Norma et d'Adalgise qui est certes un des modèles du répertoire italien : on me permettra de lui préférer le duo d'Inès et de Sélika. Voilà bien la mélodie dramatique, mais il y faudrait une voix plus chaleureuse que celle de mademoiselle Battu.

Sélika s'est condamnée elle-même à mourir, et ordonne de reconduire les deux amants sur une pirogue jusqu'au vaisseau de Vasco de Gama qui restait en vue de l'île sans oser y aborder. Puis elle se rend sous le mancenillier pour y dormir le dernier sommeil. Ici éclate le fameux prélude dont tous nos lecteurs ont assurément entendu parler, car il fait autant de bruit aujourd'hui par le monde, que le vaisseau en a pu faire avant la représentation, — plus justement, je m'empresse de le dire. C'est une phrase de seize mesures à l'unisson. D'où lui vient, demandait-on de toutes parts, cette sonorité

Digitized by Google

inouïe qui vous prend aux entrailles? De la triple armée des violons, des altos, des violoncelles, auxquels se joignent les clarinettes et les bassons, mais enveloppés, perdus dans la masse. Et les instruments de diapasons différents ne chantent pas à l'octave ainsi qu'il leur serait plus naturel; violons et clarinettes jouent dans le grave, violoncelles et bassons se portent à l'aigu, et toutes les voix ainsi ramassées au même plan forment une sorte d'alto gigantesque. Rien n'est plus simple, il suffisait d'en avoir l'idée, et personne ne l'avait eue.

C'est un coup de génie qu'une telle sonorité; il n'y a pas d'autre mot, j'en suis fâché pour cette opinion banale, pour ce lieu commun qu'on va répétant partout : le génie musical est dans la mélodie. Le génie est aussi bien dans l'invention d'un timbre orchestral, ou dans une modulation inattendue, dans un développement d'harmonie, dans une combinaison nouvelle des ressources connues de la musique. L'inspiration, la faculté créatrice est là comme ailleurs, et vous voyez que le public l'y devine et l'y applaudit aussi spontanément. J'entendais dire : Le dessin mélodique de cette phrase ne ferait pas la moitié, le quart de l'effet, si l'on le dépouillait de cette sonorité. Pourquoi l'en dépouillez-vous? Laissez cette phrase telle que l'auteur l'a conçue et qu'elle s'offre à nous.

Nous avons pourtant un reproche à lui faire, nous aussi; nous l'accusons de troubler, d'éblouir l'oreille par un éclat excessif, et d'éteindre tout à l'entour. C'est l'impression d'un effet de lumière vive qui tire l'œil dans un tableau, et distrait notre admiration des beautés voisines qui procèdent d'un art plus profond et plus accompli. Pour nous, la scène chantée sous le mancenillier a de plus grands trésors d'idées et de sentiments que cette phrase instrumentale qui n'est qu'une éclatante sensation. A quoi donc pensait le maître en écrivant? on ne le voit pas clairement d'abord. Peut-être voulait-il exprimer la démarche sublime de Sélika qui, sereine et forte après le sacrifice de son amour, vient chercher la mort comme une gloire. Plus de sanglots ni de fureur; son agonie garde une résignation majestueuse. C'est un adieu d'amour et de pardon qu'elle envoie au vaisseau qui fuit à l'horizon; elle sourit aux fleurs splendides qui pendent sur sa tête et lui versent la fatale ivresse. Une courte phrase des violoncelles quatre fois répétée, et chaque fois plus haut, marque les progrès du poison. Sélika s'y abandonne et sa voix semble suivre un doux vertige : « O délices qui m'inondent... » Les flûtes l'appellent dans le ciel, les harpes l'y enlèvent, elle arrive enfin à une hallucination voluptueuse, où les visions et les chœurs mystiques d'un autre monde se révèlent à son âme plus qu'à

Digitized by Google

demi détachée. — Je ne sache guère de dénoûment plus idéal, plus immatériellement beau.

Il est impossible que Meyerbeer n'ait pas pensé à l'*Armide* de Gluck en écrivant ce finale : Armide, elle aussi, est délaissée, et tout le drame, finit également par un monologue. Meyerbeer aimait et redoutait à la fois ces comparaisons, je veux dire qu'en cherchant les équivalents des scènes illustres, il prenait soin d'en faire modifier le caractère. Il résista toujours à l'idée de composer un *Faust*, disant que le poëme de Gœthe porte sa musique en lui-même, et qu'il n'y a rien à y ajouter; mais dans *Robert le Diable*, il se faisait tailler un trio qui est la situation capitale d'un scénario de *Faust*. Dans ce combat du ciel et de l'enfer autour d'une âme, l'amoureuse Marguerite a fait place au souvenir maternel représenté par Alice, et la revendication de l'enfer est doublée des tendresses de l'amour paternel. La différence n'est pas moins essentielle entre Armide et Sélika : la première n'invoque que la vengeance, l'autre, au contraire, a pardonné, elle s'est sacrifiée. Au lieu d'un dithyrambe tragique, nous n'avons ici qu'une agonie poétique et souriante, un suicide qui est une extase. Musicalement le parallèle ne doit pas même être tenté; la déclamation de Gluck, austère et majestueusement simple comme l'art antique, n'a rien à voir avec tous ces raffinements accumulés de civilisation musicale.

Si maintenant vous essayez de renouer par la pensée cette dernière scène à la scène du conseil dont nous sommes partis, vous sentirez que le musicien ne s'est guère plus soucié de l'unité du style que le librettiste de l'unité de lieu ; de ce grand chapitre de politique à ces belles odes saphiques des quatrième et cinquième acte, il y a mille lieues, juste autant que de Lisbonne à Madagascar. Est-ce un défaut? Avant la révolution romantique, peut-être eût-on dit oui; mais nous ne regardons plus de si près à nos émotions artistiques quand elles sont vives.

Si variés et si heurtés même que soient les contrastes, il n'y a pourtant pas un morceau, pas une page, j'allais dire pas une mesure, qui ne porte la signature évidente de Meyerbeer : elle est dans les détails comme dans l'ensemble, dans les défaillances et les duretés comme dans les plus beaux endroits ; elle est dans ces récitatifs si travaillés, si intéressants, qui se glissent partout dans le corps des airs et des morceaux suivis, et que le *cantabile* visite en revanche à chaque instant pour prêter de l'allure et de l'accent aux moindres phrases, au moindre mot.

Digitized by Google

La signature est aussi dans ce tourment et cette inconstance des rhythmes, dans ce travail ingénieux et complexe de l'orchestration qui ne peut se résoudre au rôle d'accompagnement banal, pas plus que le récitatif à celui de remplissage et de temps de repos. L'orchestre dialogue avec les personnages du drame et il nous révèle le fond de leurs âmes, mieux souvent que toutes les paroles. Quoiqu'il ait fait peu d'ouvertures, Meyerbeer est un symphoniste raffiné, seulement au lieu de mettre la symphonie avant, il la met sous le drame. Les dessous du chant sont d'une richesse extrême, fouillés, ciselés, colorés. Il faut dire que l'abus s'y est mis dans ces derniers temps ; l'instrumentation du *Pardon de Ploërmel* était décidément trop saturée de bizarreries : celle de l'*Africaine* n'échappe pas à cette critique, elle veut exprimer, souligner, commenter trop de choses.

Et c'est d'ailleurs le vice secret de toute l'œuvre, sinon même de toute la manière du compositeur ; il n'est jamais content, il surajoute, il complique, il enchevêtre ; il n'a pas plus tôt commencé un motif qu'un autre survient et le traverse. Ce n'est pas, comme le disent ses détracteurs, par manque de souffle, par impuissance, mais bien plutôt par intempérance, par incontinence d'idées. Il voudrait mettre tout et un peu plus que tout dans chaque morceau. Cette tendance était secrète encore, ou du moins, à l'état de soupçon dans *Robert* et les *Huguenots ;* elle s'est plus accusée par la suite, comme les traits finissent par s'exagérer dans un beau visage, l'inspiration toujours puissante et vivace est devenue tourmentée, et pour ainsi dire haletante, à partir du *Prophète.*

IV

Nous avons franchement reproduit les observations favorites des adversaires les plus déterminés de Meyerbeer : seulement, ils s'en servent pour le nier, nous nous en servons pour le définir, le caractériser. S'il faut en croire ces docteurs, Meyerbeer n'a pas de génie, parce qu'il n'est pas simple, parce qu'il n'est pas calme, parce qu'il n'est jamais naïf, parce que son inspiration n'est pas spontanée et qu'on y sent toujours le labeur et la retouche, parce qu'il a la phrase courte, parce qu'il compose lentement, parce qu'il s'inquiète des conditions du succès, des goûts du public, parce qu'il a imité divers styles, et que son œuvre est un amalgame, etc., etc.

Digitized by Google

Où a-t-on pris ce formulaire qui s'attache à quelques-unes des manières d'être du génie, pour les lui imposer ensuite comme des conditions exclusives? Et comme cet échafaudage s'écroule, avec un peu d'histoire! Michel-Ange était-il simple? Bossuet était-il naïf? Tacite avait-il la phrase longue, et par là se trouvait-il l'inférieur du périodique Tite-Live? Les neuf symphonies de Beethoven s'humilient-elles devant les cent dix symphonies de Haydn? L'idéal du compositeur serait-il par hasard de produire trois ou quatre partitions par an comme le faisaient couramment les *maestri*? On a tort de se soucier trop de son succès, mais on a raison de se soucier de son art; lorsqu'on n'a souci ni de l'un ni de l'autre, cela vaut-il beaucoup mieux? Vous savez qu'il y a des exemples. Au rebours de Meyerbeer qui refaisait sans cesse, Rossini écrivait tout ce qui lui venait sous la plume; eh bien! c'était quelquefois tant pis. Certaines imaginations trouvent en cherchant, certaines autres sans chercher, et qu'importe, pourvu qu'on trouve. On a dit : le génie est la patience. C'est aussi vrai et aussi faux que de dire : le génie est l'improvisation. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre.

Qu'ajouterai-je encore? J'avoue que les plus grands finales, les plus vastes machinations musicales n'effacent pas telle mélodie, si courte soit-elle, qui a été visitée par la grâce d'en haut, par un rayon de la lumière suprême; les derniers efforts, les derniers raffinements ou entassements de l'art ne prévaudront pas contre la naïveté des Homère et des Giotto, mais encore faudrait-il ne pas faire un crime à la civilisation de la diversité de ses ressources.

Persuadons-nous bien que les voies du génie sont multiples, indéfiniment variées, et que peu importent les conditions où il est né, ou il s'est mis, si sa présence y est constatée par notre émotion (je ne discute pas avec ceux qui ne le sentent point dans le quatrième acte des *Huguenots*).

Quelquefois il lui plaira de s'élever au-dessus des fantaisies de l'individualité et des influences spéciales de la race, pour réaliser un art impersonnel, général, simplement humain. Haydn et Beethoven sont au premier rang dans cet ordre. D'autres au contraire seront profondément pénétrés des influences du climat; la nationalité semblera pour eux une des conditions de l'inspiration même : ainsi, Weber, qui en voulait si fort à Meyerbeer d'avoir déserté la patrie, Weber voulait sa musique bien allemande, et il a été grand de cette façon. Cimarosa, de même, était purement Italien. D'autres n'ont pu se contenir dans les frontières natales, et ces génies développés, amenés à leur perfection par l'influence successive de divers climats artistiques, ne

Digitized by Google

sont pas les moins heureux ni les moins entiers. Mozart est autant Italien qu'Allemand; Rossini, le plus Italien des Italiens, a presque absolument cessé de l'être dans les deux premiers actes de *Guillaume Tell*, la plus haute région de son œuvre.

Les trois nationalités musicales ne se sont réellement rencontrées et combinées que dans Gluck, dans Meyerbeer, et dans un autre musicien de taille plus modeste, Hérold. Il y a un facile et curieux parallèle à établir entre les deux maîtres allemands qui, à cinquante ans de distance, et sans aucun parti pris d'imitation de la part du dernier venu, ont parcouru précisément les mêmes étapes et accompli les mêmes évolutions. Tous deux, Allemands de tempérament, comme ils l'étaient de naissance, sont allés étudier l'opéra en Italie, puis, ayant reconnu qu'ils n'étaient pas et ne seraient jamais de ce pays-là, s'en sont venus à Paris, ont reconnu que toutes les affinités de leur génie étaient avec le génie du public français, et se sont si bien naturalisés à notre scène qu'ils lui sont restés fidèles jusqu'à la mort.

Il y a cette différence essentielle entre Gluck et Meyerbeer que le premier, malgré les circonstances très-diverses de sa carrière, tendait à l'extrême simplicité dans l'art. Son idéal était austère et rigoureusement restreint, mais il le réalisa pleinement. Il faut avouer que Meyerbeer étreignit souvent assez mal ce qu'il embrassait dans ses ambitions insatiables.

C'est une chose presque inexplicable que le changement qui se fit dans son esprit, pour passer sans intermédiaire du *Crociato* à *Robert le Diable*. La faculté d'assimilation qui lui avait si rapidement livré les procédés de la facture italienne lui fit saisir du premier coup les ressources que lui offrait Paris. L'éclectisme du goût français, qui se passionnait alors également pour Weber et pour Rossini, répondait bien à son éclectisme génial. Il n'entendait pas se simplifier comme Gluck. L'écolâtre rossinien voulait garder quelque chose de son butin d'Italie; l'élève de l'abbé Vogler aspirait à redevenir Allemand comme il l'avait promis à son ami Weber, et c'était pourtant dans le moule de l'opéra français, développé successivement par Gluck, Spontini et l'auteur de *Guillaume Tell*, qu'il préférait travailler. Et de même qu'il s'inspirait des divers pays, il s'inspirait aussi des diverses écoles et des divers maîtres, de tout ce qui avait été fait ou se faisait de beau en musique. Haëndel, Gluck, Mozart, Spontini, Weber, Rossini, tout cela entra dans l'amalgame. Or, ce n'était point par faiblesse qu'il

Digitized by Google

recourait ainsi aux ressources étrangères : un esprit ordinaire n'eût-il péri d'une congestion semblable? non, c'est qu'en effet tout intéressait, attirait, pénétrait sincèrement sa puissante nature. Il voyait la beauté partout où elle était, sans acception de circonstances, et en cela peut-être avait-il plutôt l'âme d'un critique que d'un artiste. Il fut plus d'une fois la dupe volontaire de cette double faculté ; parce qu'il *sentait* vivement un genre de talent, il se laissait aller à croire qu'il pouvait *créer* des beautés similaires, et n'arrivait qu'à l'imitation habile, à l'agrément factice : ainsi quelquefois de son *brio* italien, de sa légèreté française. C'était la rançon de ses conquêtes.

A ce besoin d'assimilation répondait un besoin non moins insatiable d'expansion, de succès. Le théâtre étant le plus actif et le plus universel engin de diffusion, il devait s'y attacher exclusivement, et, toujours infatigable et titanesque d'intentions, il entreprit de donner le plus grand développement possible à chacune des parties dont se compose l'édifice complexe du drame lyrique. Les coupes des morceaux furent variées à l'infini; le récitatif fut travaillé comme si tout l'intérêt devait reposer sur lui, comme s'il devait jouer le rôle souverain attribué par Gluck à la déclamation, par M. Wagner à la mélopée. L'orchestre théâtral fut traité avec des soins excessifs qu'il n'avait jamais connus.

Quant au drame, si imprudemment dédaigné par d'autres grands compositeurs, Meyerbeer voulut qu'il fût assez solide pour vivre de lui-même et supporter même un opéra faible (il ne s'est relâché de cette sollicitude que pour ses deux derniers opéras). Ce n'est pas tout, il lui fallait toute la troupe de la première scène du monde, et l'on devait à tout prix aller chercher au dehors tout ce qu'il y avait de supérieur. Ce n'est pas tout encore, il fallait une mise en scène plus riche et plus considérable que celles qui font le succès des féeries et des drames à grand spectacle, et leur tiennent lieu de tout le reste, je veux dire de littérature et d'art.

Telle était l'ambition multiple de Meyerbeer, et cette ambition fut pleinement assouvie dans *Robert le Diable*. La critique et le dilettantisme furent déroutés; il faut savoir comme on traita, dans le premier moment, ce pot-pourri de toutes les écoles et de tous les maîtres, cette encyclopédie sonore, ce capharnaüm de la mise en scène, cet opéra spectaculeux....

Il n'est pas une de ces injures prodiguées au maître nouveau qui ne touche à la vérité par un point et qui ne puisse se modifier en une observation caractéristique ; seulement on n'en est plus aujourd'hui à

Digitized by Google

se fâcher de ces nouveautés, et le monde entier s'accorde à trouver que Meyerbeer n'a pas eu tort de faire *Robert le Diable*.

Nous n'avons pas tout dit sur cette métamorphose, qui fait date dans la vie de Meyerbeer et dans les annales du drame lyrique. Il n'avait pas suffi au nouveau compositeur français de rassembler de toutes parts les trésors acquis de la musique, et de forcer le développement de chacune des parties organiques de l'opéra. Il voulait mettre dans la musique plus que la musique : il voulait y être penseur, observateur moral et surtout historien; il voulait y faire entrer sensiblement toutes les préoccupations de politique, de religion et d'esthétique qui fermentaient alors dans ce cerveau du monde qui s'appelle Paris. Meyerbeer arrivait en pleine crise romantique. Sur les ruines de la vieille tragédie s'élevait le drame historique : il s'agissait de transporter en musique ce génie nouveau. Quel compositeur français pouvait le faire? M. Auber était trop aimable et trop voltairien d'imagination; Halévy n'était pas encore en vue, et puis ce n'était pas un homme d'initiative, de révolution; il a pu faire la *Juive* après *Robert*, il ne l'eût pas faite avant. Un seul de nos compositeurs promettait de faire honneur à la tâche; il y avait par endroit une admirable couleur historique dans le *Pré aux Clercs*, et comme style, Hérold arrivait à être lui-même et purement français... Mais la fatalité jalouse qui s'acharne aux destinées de la musique française le tua brusquement au détour de cette œuvre et de nos espérances. Il était écrit que cette fois encore un étranger devait nous conquérir.

Je n'oublie certes pas que *Guillaume Tell* a précédé *Robert*, que l'inspiration est égale au moins, supérieure même, dans les deux premiers actes du chef-d'œuvre de Rossini; mais cette musique, très-expressive, très-dramatique aussi, et par endroit empreinte d'un sentiment de la nature que Meyerbeer n'a jamais eu et que Rossini n'a rencontré que là, cette musique est belle d'une beauté générale et absolue, et par absolue, je veux surtout dire qu'elle n'est point relative à telles ou telles circonstances fournies par l'histoire.

Meyerbeer ne craint pas toutes ces circonstances; il les recherche, il les fouille, il en étudie la couleur, le ton, la physionomie, l'allure, et il fait passer le plus possible de tout cela dans l'inspiration musicale. Il ne suffirait pas d'exprimer telle affection ou tel mouvement de l'âme humaine : amour, colère ou mélancolie... il faut que ce sentiment s'encadre dans telle situation nettement dessinée, entrevue très-réelle et très-vivante par les yeux de son imagination.

Digitized by Google

Il y a du diabolique, du chevaleresque et du monastique, il y a du moyen âge enfin dans la partition de *Robert*. Et dans *les Huguenots*, le personnage de Nevers, d'une si mâle élégance en son blanc pourpoint, et qui semble un portrait animé descendu d'une toile du XVI^e^ siècle, n'est pas simplement une création de costumier ; le chant est plein de phrases charmantes qui respirent cette élégance. Le sentiment des grâces riantes et lumineuses de la Renaissance n'est pas seulement dans le décor du château et des jardins de Chenonceaux : la musique, en cet endroit, a un style semi-italien qui fait date.

Est-ce le coloris qui fait défaut au troisième acte ? Il serait plutôt trop riche en tableaux divers et en oppositions pittoresques : la prière naïve et quasi-gothique des femmes catholiques psalmodiant sur le parvis, l'intermède des bohémiennes échappées de la cour des Miracles, le chœur des soldats, le couvre-feu, le duel, qui a si grandes façons, puis le chœur de la dispute, échauffé de toutes les fureurs de la Ligue, puis la pompe nuptiale de Nevers venant chercher l'épousée au son des fanfares.

Si la scène de Saint-Brice révélant le complot à ses amis, si la bénédiction des poignards ne sont pas de la musique d'histoire, je ne sais à quoi l'on pourra jamais appliquer cette qualification. Et jusque dans la scène d'amour de Raoul et de Valentine, l'histoire ne fait-elle pas encore le fond du tableau, et ne prend-elle pas une part tyrannique aux émotions de deux amants?

Dans *Robert*, le compositeur avait fait du moyen âge et du fantastique à la mode de 1830; dans *les Huguenots*, il s'était inspiré des discussions religieuses qui agitaient ses contemporains, en les combinant avec ce goût de l'histoire qui est peut-être la qualité dominante de ce siècle : il fit *le Prophète* sous l'inspiration des idées socialistes de la fin du règne de Louis-Philippe, et là le cadre et le fond politique prennent une importance si abusive qu'ils donnent quelque chose de dur et de trop sérieux au drame humain qui apparaît par moments au premier plan. Mais la grande scène de la cathédrale est à la hauteur de tout ce que Meyerbeer a fait de plus beau.

Si nous avons tant insisté sur le sens historique, ce n'est pas que le génie de Meyerbeer en soit fait exclusivement; c'est que ce côté de l'art lui appartient bien en propre.

Parcourez en idée la série des grands maîtres du passé, vous y chercheriez en vain les antécédents du quatrième acte des *Huguenots*, du tableau de la cathédrale de Munster, et j'ajoute : de la scène du conseil dans *l'Africaine*. Ce domaine est à Meyerbeer, c'est par là

Digitized by Google

qu'il a été créateur et qu'il a ajouté au trésor de son art. — Je prie qu'on n'exagère pas mes paroles : je ne dis pas, comme on l'a fait quelquefois et tout récemment encore, que Meyerbeer a élevé le niveau de la musique. On n'élève pas le niveau après Beethoven, après Gluck, Haydn, Bach, Mozart, Weber... Mais, ce qu'on peut toujours faire, ce qu'on fera de siècle en siècle, ce sera d'ouvrir de nouveaux domaines à côté de ceux que le génie a déjà conquis. De grâce ne mêlons donc jamais le mot de *progrès* dans les questions d'art où il n'a que faire ; parlons seulement de renouvellements, d'évolutions. Il y a trois mille ans qu'Homère a été sublime autant qu'on peut l'être, ensuite il ne s'agissait plus que de l'être autrement, et c'est ce qu'on a fait.

Comme l'esprit de Meyerbeer était toujours en quête de nouveau, toujours en travail, toujours en peine, il trouva qu'il avait assez marché dans les voies du grand opéra historique, et pour faire une réaction plus tranchée contre l'impression sévère du *Prophète*, il se tourna vers l'Opéra-Comique.

Est-ce bien un opéra-comique que *l'Étoile du Nord !* La partie légère en est un peu lourde et factice, le meilleur est encore ce qui tient du grand opéra, mais ces beautés-là font éclater le cadre du genre. Meyerbeer persévérera pourtant à l'Opéra-Comique, il n'avait point encore fait de pastorale, il fallait bien qu'il s'en passât la fantaisie : formidable pastorale que *le Pardon de Ploërmel !* En rentrant à l'Opéra avec *l'Africaine*, il a voulu d'abord marquer par le premier acte qu'il possédait toujours la même vigueur pour les tableaux de l'histoire ; quant aux derniers actes ils révèlent, ainsi que nous l'avons dit, un Meyerbeer inconnu. S'il avait vécu, soyez persuadés qu'il fût passé à d'autres sujets nouveaux pour lui, sinon même absolument nouveaux en musique. Véritable juif-errant de l'art, il eut continué à se chercher toujours ailleurs pour se retrouver lui-même. Ardélion de la musique, il n'aurait cessé de la servir pêle-mêle avec l'érudition du passé, la curiosité du présent, l'anxiété de l'avenir.

Cette façon de travailler, si propre et si naturelle qu'elle fût à celui qui l'avait inventée pour son usage, ne pouvait aller sans inconvénients. Il était difficile que les œuvres et le style qui en résultaient ne trahissent pas souvent les symptômes d'une sorte de congestion. Il y a bien quelque chose de tel, en effet, dans l'idée générale qu'on se fait de la manière du maître, dans l'aspect de chacune de ses partitions énormes, de telle scène prise au hasard, même de telle ritournelle ou de telle phrase détachée qui trouve moyen d'avoir des excès. On cite-

Digitized by Google

rait nombre de passages célèbres où le moule a été surchargé, où la fonte a manqué par l'abus des matières et du travail ; le second final de *l'Étoile du Nord*, par exemple, avec ses accumulations d'orchestres, de tons et de modes différents ; osons même nommer le final un peu indigeste du troisième acte des *Huguenots*.

Mais il ne faut pas là-dessus s'empresser de condamner cette façon de concevoir et de composer. Si Meyerbeer en était embarrassé souvent, souvent aussi il en était bien servi et bien inspiré ; il lui doit ses inventions sublimes comme ses défaillances. Prenez toutes les scènes admirées, indiscutées, et décomposez-les ; prenez seulement le duo de Valentine et de Raoul : que de choses s'agitent derrière ces deux seules voix ! L'impression à peine refroidie et présente encore de la conjuration catholique, de la bénédiction des poignards, puis un aveu arraché par le péril de l'amant à la femme qui vient tout à l'heure d'apprendre à estimer, à honorer son mari, sa foi religieuse ébranlée en même temps que son honneur, enfin la voix du tocsin qui rappelle Raoul à son devoir et nous fait entrevoir les deux religions aux prises, l'une égorgeant l'autre... Et voilà ce qu'on appelle un duo !

La complexité était donc la condition naturelle et dominante du talent de Meyerbeer, et il risquait toujours de tomber du côté où il penchait. Tandis que d'autres, qui se vantent d'une inspiration spontanée, se laissent aller, durant les éclipses de cette inspiration, à une facture insignifiante et banale, il s'engageait, lui, dans un style laborieux, ingrat, fatigant. Pourquoi s'étonner qu'il eût les défauts de ses hautes qualités ?

On ne nous accusera pas de nous faire illusion sur les imperfections de l'auteur des *Huguenots*. Mais parmi les grands artistes dont le nom est admis à un honneur éternel, il en est aussi qui sont très-inégaux, et qu'on ne saurait en tout point et partout prendre pour modèles. Ils ne sont pas grands parce qu'ils sont parfaits, ils sont grands parce qu'il y a chez eux des sommets qu'on ne peut nier, des beautés qu'ils ont créées et qui leur appartiennent. Quand le nom d'un de ces artistes est prononcé, un certain nombre de figures et de tableaux lui font cortége dans notre esprit. Il me semble que ce cortége sera brillant autour du nom de Meyerbeer, et que *l'Africaine* vient d'ajouter au moins une figure au groupe de celles qui déjà lui devaient une vie idéale, au moins trois ou quatre scènes au panorama de son grand œuvre.

GUSTAVE BERTRAND.

Digitized by Google

POÉSIE

ANTITHÈSE PRINTANIÈRE

I

Paris s'est fait une atmosphère;
De sa puissante odeur il imprègne la terre.
L'arôme du plaisir, la sueur du travail,
Et les souffles mêlés d'une foule fébrile
D'un capiteux nuage enveloppent la ville,
Tout ensemble usine et sérail.

L'âcre haleine de l'industrie
Au vent luxurieux des robes se marie;
Les fleurs, les fruits, les vins, la truffe et l'ananas
Avec l'ambre et le musc, et l'absinthe, et l'asphalte,
Condensent leurs vapeurs où le désir s'exalte
Toujours avide et bientôt las.

Dans cette sphère de vertige
Un miasme pensant sur tous les fronts voltige;
C'est l'émanation des cerveaux et des cœurs;
Et l'on sent, effleuré par de sinistres ailes,
Planer l'apoplexie aux étreintes mortelles
Et les invisibles langueurs.

Digitized by Google

L'air des champs printaniers enivre;
Dans les champs tout fermente aussi;
Mais leur ivresse fait revivre.
Les brises, du ciel éclairci
Ont chassé les odeurs malsaines.
L'herbe nouvelle et les fontaines
Épandent leurs fraîches haleines.
Lorsqu'une averse la suprend,
La terre embaume et rit et brille:
On dirait une belle fille
Qui tour à tour rêve et babille
Dans un bain odoriférant.

II

Paris est une symphonie
Où tout bruit peut entrer sans rompre l'harmonie;
Les abois de l'orgie et la voix de la faim,
La roue assourdissante et le pied monotone,
La scie et le marteau, le mur qui croule et tonne,
Tout travaille au concert sans fin.

Les théâtres et les églises,
Le psaume et l'opéra luttent de vocalises:
L'orgue sied aux sermons et l'orchestre aux chanteurs.
Et souvent, aux abords du temple politique
Trompettes et tambours d'un rappel ironique
Couvrent la voix des orateurs.

Paris est l'oreille du monde;
Point de coup de canon dont l'écho n'y réponde.
Tout y vient, cris d'émeute et vain babil des cours,
Et râle agonisant d'un peuple noir de poudre.
C'est à se croire au sein du nuage où la foudre
Assemble ses roulements sourds.

Digitized by Google

Le printemps a ses mélodies
Faites de doux frémissements :
Ce sont les ailes dégourdies,
Les ruisseaux à demi-dormants,
Le zéphyre à peine sonore.
On entend les bourgeons éclore,
Mais les branches n'ont pas encore
De quoi faire un jouet au vent.
Les roitelets et les fauvettes
Animent ces rumeurs discrètes,
Et leurs suaves chansonnettes
Rhythment le silence vivant!

III

A Paris chacun suit sa voie.
Chacun est le chasseur qui s'attache à sa proie :
Poudre et balles sont d'or et d'argent; le gibier,
Honneurs, amours, emplois, est traqué par l'intrigue,
Meute implacable! hélas! plus d'un meurt de fatigue
Sans avoir empli son carnier.

Cependant nul ne perd courage ;
Paris est giboyeux et la chance est volage.
L'esprit, les yeux, les mains, travaillant à l'envi,
Visent comme un phénix le moindre oiseau qui passe ;
Et le vainqueur plié sous le faix de sa chasse
Est encore le moins assouvi.

Chacun, selon sa force, imite
L'absorbante cité dont la soif sans limite
Attire, exprime et boit le suc de l'univers.
C'est un travail fécond qui double l'existence!
Mais ce constant effort d'attraction intense
Serre les cœurs et tend les nerfs.

Digitized by Google

ans les champs la vie expansive
Emporte en son flot printanier,
Comme une feuille à la dérive
L'âme heureuse de s'oublier.
Brume que le soleil dévore,
Toute volonté s'évapore.
On erre, on se livre, on s'ignore.
Les sens, des parfums aux couleurs,
Vont au hasard ; la tête est libre ;
Le corps dégagé ; chaque fibre
A repris sa souplesse et vibre.
Le cœur se rouvre avec les fleurs !

ANDRÉ LEFÈVRE.

Digitized by Google

VARIA

OBSERVATION DE LA LOI DES PAUVRES EN ANGLETERRE. — Timothy Daily était un pauvre Irlandais qui se mourait littéralement de faim. On finit par le transporter dans un *workhouse* de Londres, où il se trouva si mal soigné, qu'il préféra aller mourir ailleurs. De là un certain bruit dans les journaux :

« Est-il bien sûr que Timothy Daily soit mort? Nous l'avions cru jusqu'ici, mais le rapport de l'inspecteur, M. Farnak, nous a inspiré certains doutes sur la réalité du fait. En acceptant les conclusions de cet honorable fonctionnaire, nous ne pouvons concevoir comment un jeune homme comme Daily a pu mourir, et nous pouvons encore moins concevoir qu'il ait pu mourir d'ulcères ainsi qu'on l'a prétendu. Même en admettant que le décès ait eu lieu effectivement, nous sommes obligés, toujours d'après les renseignements de M. Farnak, de conclure que ce décès est une nouvelle preuve de perversité et de fantaisie irlandaise. Daily était un Celte, qui s'est sacrifié par pure malveillance, uniquement pour jouer un mauvais tour aux institutions saxonnes. Certes M. Farnak le laisse sans excuse. On avait tout donné à ce misérable : — il jouissait de la sollicitude des administrateurs, — de l'admirable organisation de l'établissement — de la science des médecins, — des soins délicats des infirmiers et des infirmières, et surtout, de la surveillance paternelle exercée par les commissaires de la Loi des pauvres; — et nonobstant ous ces bienfaits, il a voulu mourir ! »

(*Daily News.*)

« Certes, c'est le pauvre lui-même, qui, de propos délibéré, méchamment et sans excuse, dérange l'harmonie de notre excellent système de lois sur les pauvres. Sans cet intrus, notre Code des pauvres serait la perfection même. On ne se plaindrait jamais des agents de secours, n'étaient les incessantes réclamations de ces gueux qui persistent à vouloir être secourus. Un asile temporaire serait un modèle de bon ordre et de propreté, n'étaient les pauvres temporaires, ces fléaux de toute bonne société, que tous les agents des workhouses s'entendent pour exclure des établissements construits à leur intention. En un mot, le workhouse

Digitized by Google

serait un séjour de paix, de comfort et de tranquillité, sans la présence de ces ennuyeuses et embarrassantes créatures qui veulent y être logées. Pour tout fonctionnaire, le pauvre est à tous les points de vue gêne et embarras. Inscrit sur un tableau de statistique, le pauvre est encore passable, mais en chair et en os, il devient absolument intolérable. Sans cesse il donne quelque désagrément. Toujours il apparaît au mauvais moment. Il a des ulcères quand il ne devrait pas en avoir. Il n'est pas reconnaissant pour les emplâtres et pour la serre à foulon (*fuller's earth*) qu'on veut bien lui administrer. Il se refuse à être bouilli vif dans son bain. Il s'oppose catégoriquement à ce que ses enfants soient rossés au workhouse par la maîtresse d'école. Il est mécontent de tout, et de l'ouvrage qu'on lui impose, et de ses habits, et de sa nourriture, et de son logement. Il ne peut pas même se résigner à mourir tranquillement. Même après sa mort, son spectre, pour ainsi dire, revient pour se plaindre de quelque chose, soit qu'on l'ait disséqué, soit qu'on l'ait enterré de travers. Du berceau à la tombe, le pauvre est destiné à être le trouble fête de ses protecteurs, de ses amis et de ses conseillers. Et pour en revenir au sujet spécial qui nous occupe, sans les pauvres, notre loi sur les pauvres serait une institution vraiment parfaite. »

(*Daily Telegraph.*)

Il est curieux qu'on attache tant de révérence en Angleterre à des endroits sacrés, et en Écosse à des jours sacrés. L'intolérance des uns se manifeste par le culte d'autels de pierres, de tuiles encaustiques et de planchers bénits ; l'intolérance des autres par des restrictions excessives portées à la liberté du fidèle dans les jours du sabbat. Dans le premier pays j'ai été témoin du scandale occasionné par un tabouret de dame qui était censé avoir souillé l'enceinte d'un autel, dans le second, le sifflet d'une locomotive est la désécration du dimanche : la superstition anglaise s'attache à une localité, la superstition écossaise à un certain jour. Cependant, les Écossais ont en un point l'avantage sur leurs rivaux. L'objet de leur culte a été consacré par le Seigneur ; l'objet du culte anglais est consacré par un évêque.

(Le *Times*. — Dr Cumming.)

SOIXANTE-DOUZE MILLE MOUVEMENTS DU BRAS HUMAIN POUR TRENTE SOUS. — Dans une des manufactures de plumes métalliques, à Birmingham, on a calculé qu'en une journée, soit dix heures de travail, une bonne ouvrière employée à un détail particulier de la fabrication, tranchait à l'emporte-pièce 250 grosses, soit 36,000 plumes, et accomplissait 72,000 mouvements distincts du bras, soit deux par seconde.

(*Rapport sur le travail des enfants dans les Manufactures.*)

Digitized by Google

LA LIBERTÉ DES MÉTIERS EN ALLEMAGNE. — Il est, dit la *Volkszeitung*, ridicule en tous points de croire que les examens donnent une supériorité quelconque au travail de la jurande sur le travail libre. Que voyons-nous autour de nous ?

Le fabricant qui ne passe pas d'examen, manufacture des lampes à système modérateur, mais pour une simple lampe de cuisine il faut un maître ayant produit un chef-d'œuvre. Des gens diplômés font nos cuves à lessive, et des non diplômés font les puissantes chaudières à vapeur. Le diplômé fait les voitures d'enfant, le non diplômé les locomotives. Le diplômé fait les couteaux, le non diplômé les instruments de chirurgie. Le diplômé ravaude, le non diplômé fait les machines à coudre.

Avec cela, un ferblantier n'est pas même capable de produire une lampe ordinaire; car il ne lui est permis de travailler que le zinc et le ferblanc; il lui est défendu de toucher au cuivre. Le ferblantier a de la chance quand le fabricant lui fait une commande de ferblanc; et le patron diplômé a souvent grand'peine à se faire admettre comme simple ouvrier chez un manufacturier non diplômé.

En résumé, la petite industrie n'a pas pour adversaire la liberté des métiers, mais la grande industrie qui, opérant avec des machines et des capitaux, fait de meilleur ouvrage et à meilleur compte que ne le pourrait jamais le travailleur isolé. Si le grand mouvement qu'on a mis en train pour une *Ligue Générale des ouvriers allemands* doit avoir un sens et un résultat, il faut absolument qu'il tende à donner à ces artisans ce qui leur manque, de l'instruction, et par l'association, du crédit. Hors de là, il n'y a que déception et misère. On n'arrête pas plus la roue du progrès qu'on n'arrête la roue d'une locomotive. Nos voisins, les Anglais, les Français, les Belges libres échangistes le savent bien. Chacun de nos retards, chaque pas que nous faisons en arrière leur valent des commandes énormes. Que l'Allemagne accepte la liberté d'industrie, ou qu'elle se résigne à périr!

(Karl Müller. *Die Natur.*)

« LE TYPE DE LA RACE est bien plus accentué dans les femmes que dans l'homme, dit le professeur Reclam. Soumises aux influences du milieu et du moment, elles sont plus passionnées et donnent à tout leur être l'expression du sentiment momentané qui les agite....

» Voyez la négresse sensuelle, impressionnable, naïve et de bonne humeur; la Turque apathique, lourde et rêveuse; la Juive allemande infatigable, de compréhension vive, d'une fidélité absolue à la parole donnée; la Polonaise adonnée à l'éclat, à toutes les passions; la Française impressionnable, spirituelle, gracieuse et vaniteuse; l'Anglaise maladroite, de conception lente, mais opiniâtre et portée à son intérêt; voyez l'Allemande peu active, mais persévérante dans son travail, dans son dévouement, dans ses sympathies comme dans ses antipathies. Est-ce qu'elles n'expriment pas dans tout leur être les particularités de leur race, beaucoup plus nettement que leurs seigneurs et maîtres? Malgré le volume supérieur

Digitized by Google

de sa cervelle, malgré son intelligence cosmique (*Weltverstand*), l'homme est, au point de vue physiologoque, moins distinct de l'animal que ne l'est la femme. »

(Professor Reclam. *Dez Weibes Gesundheit und Schönheit.*)

LE FOUET MORALISATEUR. — Un avocat, appartenant à une société de touristes, qui se propose d'explorer l'Égypte, nous raconte que le fouet et le bâton jouent le principal rôle dans le Code criminel égyptien.

Les vagabonds sont incarcérés « jusqu'à ce qu'ils se soient corrigés. » Les bouchers et boulangers, qui ont trompé leurs pratiques, reçoivent publiquement de 3 à 99 coups de bâton. Celui qui endommage des arbres paie le double du dommage ou reçoit 75 coups de fouet. Au paysan, qui pour échapper à la taxe se déguise en Bédouin, 79 coups de fouet. Autant au scheik qui trompe le gouvernement en matière d'impôt; à celui qui mutile des antiquités, 100 coups de fouet.

Le fonctionnaire qui a subi un châtiment n'est réintégré dans son emploi que si des personnes considérées, au nombre de cinq, viennent affirmer en justice que le coupable s'est amendé.

Il est permis aux fellahs de s'attaquer en justice; mais, avant d'entamer leur procès, les deux parties adverses sont au préalable emprisonnées pendant quelquete mps.

(*Deutsche Roman Zeitung.*)

LA CARTE DE L'AVENIR. — Le 4 mai, à la clôture de la session des députés du Wurtemberg, au moment où l'assemblée allait se séparer, le président fit la communication qu'on avait déposé sur la table une carte de l'Allemagne, portant le titre de *Carte de l'Avenir*. Tout aussitôt les députés se pressèrent autour de la feuille de papier et en étudièrent les dessins.

Bientôt de violentes rumeurs s'élevèrent. Le représentant *Fetzer* demanda que cette feuille fût déchirée publiquement.

M. Von Gültlingen appuya la motion.

M. Hölder alla plus loin. Selon lui, c'était une insulte faite à la chambre que de lui présenter une carte dans laquelle la rive gauche du Rhin était indiquée comme territoire français. M. Hölder tenait à connaître le nom du coupable.

Le président répondit qu'il l'ignorait. La carte susdite avait été envoyée sous bande.

Le tumulte allait croissant. Peu s'en fallut qu'on ne proposât de brûler le malheureux papier par la main du bourreau. Enfin, la chambre se calma un peu sur les représentations de M. Seeger et décida qu'elle ne prendrait pas le factum en considération.

(*Schwäbische Zeitung.*)

Digitized by Google

LES DERVICHES. — Le derviche est la personnification de la vie orientale. La paresse, le fanatisme et l'indolence sont des choses que l'on considère chez lui comme des vertus, et qu'il s'efforce de faire considérer partout comme telles. On excuse la paresse en songeant à l'impuissance des mortels, on regarde le fanatisme comme un enthousiasme religieux, et l'indolence est justifiée par la pensée qu'il serait inutile qu'un être chétif comme l'homme entrât en lutte avec le destin.

Si la supériorité de la civilisation européenne sur celle de l'Orient n'était pas si évidente, j'envierais presque le derviche, qui, couvert de haillons, blotti dans un coin, montre, par je ne sais quel mouvement de ses yeux, combien est grand son bonheur. Quelle sérénité dans sa physionomie, quelle placidité dans tous ses mouvements, quel contraste entre lui et la civilisation européenne! Quand j'étais encore déguisé en derviche, c'était la nécessité de prendre cet air compassé qui m'irritait le plus, et encore n'y réussissais-je pas comme je l'eusse voulu.

Je n'oublierai jamais qu'un jour, en songeant que j'étais enfin débarrassé du masque que j'avais porté si longtemps, je me levai soudainement et me pris à marcher à grands pas dans le réduit qui m'abritait. C'était à Hérat. Au bout de quelques minutes, je m'aperçus qu'un grand nombre de passants s'étaient arrêtés à ma porte, et me considéraient avec étonnement. Je sentis que j'avais commis une faute, et je regagnai mon siége en rougissant. Peu de temps après, plusieurs personnes vinrent s'informer si j'étais malade. Ces braves gens pensaient que j'avais eu un accès de folie; car, d'après les notions orientales, il faut qu'un homme soit fou pour quitter son siége subitement et marcher de long en large dans sa chambre sans motif apparent.

De même que le derviche résume le caractère général de l'Orient, de même aussi il en représente les différents peuples. Il est vrai que le mahométisme accentue le précepte « que tous les vrais croyants sont des frères; » cependant on reconnaît promptement que les diverses sectes diffèrent par leur origine et leur nationalité.

C'est ainsi que les Bektashi et les Mesnevi sont pour la plupart originaires de la Turquie, parce que Bektashi l'enthousiaste, fondateur des janissaires, et Molla Djelaleddin Rumi, le grand poëte des Mesnevi, vécurent et moururent en Turquie; les Kadry et les Djelali habitent de préférence l'Arabie; les Oveisi, la Perse, les Zahibi parcourent l'Inde, tandis que la confrérie de Sofi Islam, récemment fondée, habite dans l'Asie centrale.

Les membres de ces différentes confréries sont unis par des liens étroits. Les apprentis (*murid*) et les assistants (*calfa*) doivent obéissance aveugle au chef suprême (*pir*), lequel exerce un pouvoir absolu sur la vie et la propriété de ses frères. Mais ces confréries ne s'occupent nullement, en secret, de questions politiques ou sociales, comme ont prétendu en Europe certains voyageurs qui ont découvert des Franc-maçons jusque dans les tribus de Bédouins du Grand-Désert. Les derviches sont les moines de l'islamisme, et l'esprit qui les créa et qui les soutient est celui du fanatisme religieux. Ils ne diffèrent entre eux que par la

Digitized by Google

manière dont ils manifestent leur enthousiasme. Par exemple, un de ces ordres religieux recommandera de fréquents pèlerinages aux tombeaux des saints; un autre tracera les règles qu'il convient d'observer pour méditer sur l'infinité de Dieu et l'insignifiance de notre propre existence; un troisième prescrira à ses membres de chanter des hymnes constamment et de répéter nuit et jour le nom de Dieu (Zikr).

On ne doit donc pas s'étonner de voir le *delirium tremens* se manifester au sein d'une réunion dont tous les assistants crient sans discontinuer et de toutes leurs forces : « Ya hu! ya huk! la illahi illahu! » Le bon orthodoxe appelle cette crise *medizub*; s'il y voit une sainte extase, il dit que c'est l'amour divin qui possède alors l'assemblée.

L'individu qui a le bonheur de tomber dans cet état, — car on considère cela comme un bonheur, — cet individu, disons-nous, devient un objet de vénération. Pendant l'extase, on voit les femmes malades, ou celles qui sont stériles, s'approcher du derviche. Elles touchent ses vêtements, parce qu'elles croient que ce contact exerce sur elles une puissance curative.

A Samarkand, j'eus l'occasion d'être témoin de ce que peuvent faire les derviches lorsqu'ils sont dans l'extase provoquée par *Zikr*. Près de la tombe de Makdoun Anzuram, les derviches s'étaient groupés autour de leur chef ou *pir*.

Au commencement ils se bornèrent à répéter la formule consacrée d'une voix naturelle et dans une certaine cadence. Le chef était plongé dans la plus profonde méditation. Tous les yeux étaient fixés sur lui; chaque mouvement de sa main, et le bruit même de sa respiration, semblaient encourager ses frères à proférer des cris toujours plus pénétrants et plus sauvages. Enfin il parut se réveiller de sa léthargie, et dès qu'il eut levé la tête, les derviches sautèrent en l'air soudainement, comme des possédés. Le cercle était rompu, et les différents frères se mirent à danser isolément en faisant des mouvements ondulatoires; mais à peine le chef s'était-il levé, que les frénétiques danseurs se livrèrent à des mouvements tellement désordonnés, que moi, qui étais forcé d'imiter leurs extravagances, j'en fus véritablement effrayé. Ils s'élançaient de droite et de gauche; quelques-uns quittaient le gazon pour aller danser sur les cailloux. — Ils dansaient, ils tournaient, ils sautaient, et le sang jaillissait à flots de leurs pieds. Et ils continuaient toujours leur danse vertigineuse jusqu'à ce que, épuisés, haletants, ils tombaient sans connaissance sur le sol.

(VANBERY. — *Intellectual Observer.*)

B. R.

Digitized by Google

COURRIER D'ALLEMAGNE

Heidelberg, le 24 mai.

La Chambre des députés de Prusse a perdu, il y a quelques jours, M. de Roenne, un de ses membres les plus méritants et les plus considérés. Ce député a été frappé au champ d'honneur; il est mort des suites d'un refroidissement pris dans la salle des séances, dans une salle où l'on étouffe lorsque les fenêtres sont closes, et où l'on gèle lorsqu'elles sont ouvertes. On n'y siége qu'au péril de ses jours.

La regrettable fin de M. de Roenne a été l'arrêt de mort du bâtiment qui abrite si mal les représentants du peuple prussien. Afin de détruire les préoccupations qu'elle a fait naître parmi les députés, le gouvernement s'est empressé de prévenir M. Grabow qu'il s'occuperait de trouver à la Chambre un endroit plus convenable pour la loger.

Cela ne lui sera guère difficile. Le temple de la Constitution prussienne est dans un triste état de délabrement. C'est une construction provisoire, élevée en 1849, au fond d'une cour, loin du bruit de la rue et de l'attention publique. Par une étrange coïncidence, l'ancien palais de la censure la sépare du mouvement de la vie sociale.

L'intérieur ne rappelle en rien les belles salles gothiques de *House of Parliament*, où l'on respire un air de liberté, ni le comfort administratif du palais Bourbon, ni même les heureuses dispositions du palais du Reichsrath d'Autriche, construit comme par enchantement, en un jour, et qu'on pourrait enlever en une nuit. Dis-moi où tu loges, je te dirai qui tu es.

La salle est un carré allongé; elle reçoit la lumière d'en haut et par deux grandes fenêtres latérales. Elle ressemble à un atrium antique, où débouchent

Digitized by Google

les portes des bureaux, de la bibliothèque, du cabinet ministériel, des salles de lecture, du restaurant, etc...

De maigres draperies rouges couvrent à peine la nudité des murs. Vis-à-vis du bureau et de la tribune, sur un pan de mur complétement nu, se détache une horloge, la clepsydre des orateurs prussiens. Les trois autres côtés de la salle sont garnis de vastes tribunes, dont les siéges sont placés en amphithéâtre. La publicité des séances est largement garantie, mais elle est tempérée par la mauvaise acoustique de la salle. Au moindre bruit de l'assemblée, impossible de rien comprendre dans les tribunes.

Les siéges des députés sont disposés en fer à cheval; au centre, sous la tribune des journalistes, se dresse l'estrade présidentielle ; devant elle se trouve la tribune, et, à ses pieds, la table des sténographes.

A la droite du président, se tient le petit groupe des féodaux, sous les ordres de M. de Blankenbourg et de M. Wagener, rédacteur en chef de la *Gazette de la Croix*. Ce sont des gentillâtres campagnards à physionomie militaire; ils font meilleure mine sur leurs bancs qu'à la tribune. Orateurs monosyllabiques, ils n'ouvrent la bouche que pour interrompre, ou pour applaudir.

Plus vers le centre, on découvre les vénérables débris de la fraction constitutionnelle, les coryphées de l'ère nouvelle, le comte Schwerin, type parfait du torysme prussien, M. Simson, l'ancien président de l'assemblée, et le colonel de Vincke. Ce groupe ne se compose que de cinq à six membres désignés sous le nom de vieux libéraux, et qu'on pourrait nommer le parti des cheveux blancs.

La fraction catholique, forte d'une cinquantaine de membres, occupe les bancs du centre. MM. Reichensperger et Osterath en sont les personnages les plus marquants. Dans un état aussi essentiellement protestant que la Prusse, et où la vie publique ne date que d'hier, il n'est pas surprenant de rencontrer un parti qui prend ses principes religieux pour critérium de sa conduite politique.

On s'explique très-bien sa position au centre de l'assemblée, car cette fraction se porte tantôt à droite et tantôt à gauche. Si les intérêts catholiques ne la poussent à voter avec la réaction, elle montre des préférences libérales. Dans la question constitutionnelle, elle s'est prononcée contre M. de Bismark et contre sa théorie de la lacune dans la constitution.

Le centre gauche porte le nom de son chef; on l'appelle la fraction Bockum-Dolffs. C'est une réunion de bureaucrates libéraux et d'anciens partisans de M. de Vincke. Que demain M. de Schwerin rentre aux affaires, et il pourra compter sur son appui.

Théoriciens habiles, ces notabilités excellent dans l'art de poser les principes, d'en mesurer la portée, d'en déduire les conséquences; mais dès qu'il s'agit de recourir aux moyens d'en assurer la réalisation, le cœur leur manque, et leur courage ne franchit pas les limites d'une opposition oratoire. Ces doctrinaires hardis sont du bois dont on fait les bons ministériels.

M. Gneist, l'éminent professeur de l'université de Berlin, M. Harkort, le général de Slavenhagen, M. de Carlowitz, sont les personnalités les plus notables de ce

Digitized by Google

parti, qui montre une prédilection peu déguisée pour les institutions anglaises. On ne saurait mieux caractériser ces hommes politiques que par leur mot d'ordre à l'avénement de l'ère nouvelle : « Avant tout, pas de pression sur le gouvernemen

A gauche, nous rencontrons les rangs serrés des progressistes. Ce parti renferme toutes les nuances de l'opinion démocratique, depuis le ton le plus tendre jusqu'à la couleur la plus prononcée.

Après s'être tenu à l'écart pendant quelques années, il a reparu dans la vie publique, à partir du nouveau règne. En 1859, il a repris la lutte interrompue par la victoire de la réaction en 1851 ; et il a pu le faire d'autant mieux qu'il n'avait jamais affiché la prétention de transformer l'abstention en un principe. Ce n'était à ses yeux, et avec raison, qu'un expédient commandé par l'apathie publique.

Ce parti n'aspire pas au pouvoir ; il est désintéressé dans cette question-là, et ce désintéressement double sa force morale. Par l'action qu'il exerce sur les esprits, il prétend purger les institutions de ce qui reste des prérogatives de caste, libérer le pays de la tutelle administrative, et fonder en Prusse un régime parlementaire sérieux.

Le bien-être public ne devra plus dépendre du bon plaisir du souverain, de sa sollicitude paternelle, de ses sentiments éclairés, mais de la stricte exécution des lois. A l'initiative de la maison des Hohenzollern, il veut substituer celle de la nation prussienne, représentée par ses mandataires.

Il existe toutefois sur un point, sur la question allemande, une divergence marquée dans les rangs de la gauche. La grande majorité, qui obéit à l'impulsion de M. Schulze-Delitzsch, partage les vues du National-Verein, dont elle forme un appoint considérable. Elle poursuit un double but, la transformation intérieure de la Prusse et la réorganisation unitaire de l'Allemagne.

M. Waldeck et ses amis considèrent cette tactique comme une faute. D'après eux, à courir deux lièvres à la fois, on risque de n'en attraper aucun. Au lieu d'étendre l'action parlementaire à l'Allemagne entière, ils préféreraient qu'elle fût concentrée à l'intérieur. Quand nous aurons conquis, disent-ils, la liberté en Prusse, alors seulement nous serons en mesure de résoudre la question de l'unité germanique. En agir autrement, ce serait folie, compromettre le succès des deux entreprises, et, en fin de compte, ne travailler que pour le roi de Prusse.

Nous connaissons de longue date les deux chefs de la gauche. M. Schulze-Delitzsch est un homme petit, trapu, blond, orné d'une barbe à la duc d'Albe. Il est d'une vivacité presque méridionale, et semble être son propre aide de camp. Le vénérable M. Waldeck, « le roi des paysans, » a les traits marqués comme une médaille antique, et sa haute stature domine les rangs de la gauche.

A leurs côtés, on remarque tout d'abord M. Rodolphe Wirchow, l'éminent physiologiste, dont la parole calme, froide, tranchante, exerce un grand ascendant

Digitized by Google

sur la Chambre. Toujours prêt, soit à l'attaque, soit à la défense, il est un des orateurs les plus redoutés du ministère.

Puis vient M. Twesten, qui a débuté dans la vie publique par un duel avec M. de Manteuffel. Sa physionomie fraîche, juvénile, ses longs cheveux qui tombent sur les épaules, lui donnent l'air d'un étudiant plutôt que les dehors d'un député. Ce n'est pas un orateur brillant, mais un orateur utile : il excelle dans le travail de rapporteur.

A quelques siéges plus loin se tient M. Becker, le rédacteur en chef de la *Gazette rhénane*. On l'a surnommé le « Rouge : » il doit cette dénomination, qui date de l'université d'Heidelberg, non pas au procès des communistes de Cologne, mais seulement à la couleur de ses cheveux. Cet homme, jeune encore, accusé de communisme par la réaction, est devenu un promoteur zélé de la *Selbsthülfe* et du mouvement coopératif.

N'oublions pas les économistes : M. Prince-Smith, l'économiste philosophe ; M. Michaelis, rédacteur de la *Gazette nationale* ; et surtout M. Jules Faucher, de la colonie française de Berlin, dont les traits et la manière d'exposer ses idées rappellent l'origine méridionale.

Restent enfin les députés polonais; ils occupent les bancs de l'extrême gauche. Il n'est guère possible de les compter au nombre des partis politiques en Prusse. Peu leur importent les destinées constitutionnelles d'un peuple dont ils n'aspirent qu'à être séparés. Ils n'ont qu'une idée, c'est le rétablissement de la Pologne ; ils n'ont qu'une tactique, c'est de saisir chaque occasion de protester en faveur de leur nationalité opprimée.

Le parti ministériel ne se compose que de la petite fraction féodale; les vieux libéraux, le centre gauche et le parti progressiste forment l'opposition.

Depuis quatre années, cette coalition des éléments libéraux tient en échec la couronne ; elle se refuse à sanctionner des mesures qu'elle estime préjudiciables aux intérêts du pays. De là un conflit auquel on ne saurait assigner un terme, puisque d'un côté, de la part de la nation, nous rencontrons la ferme volonté de fonder en Prusse un régime constitutionnel sérieux, et de l'autre, de la part du roi, la résolution de faire triompher, coûte que coûte, son projet de réforme militaire.

Il s'est produit, toutefois, dans ces derniers temps, des tiraillements au sein de la majorité, qui pourraient amener une décomposition de l'opposition, faciliter à M. de Bismark un succès momentané. La division s'est glissée dans les rangs du parti libéral ; la coalition menace de se dissoudre. Dans plusieurs circonstances récentes, lors de la discussion d'une loi sur les succursales de la banque de Prusse, de celle des chemins de fer et de l'impôt sur les bâtiments, la majorité s'est scindée : une fraction a voté les projets présentés par le gouvernement, une autre s'est maintenue sur le terrain de l'opposition systématique.

Dans un but de conciliation, le parti progressiste s'était plu à faire au centre

Digitized by Google

gauche les concessions les plus larges, afin d'opposer aux entreprises du gouvernement une masse oppositionnelle compacte. La fraction Bockum-Dolffs n'a pas usé de réciprocité à son égard : impossible de la décider à un acte de vigueur quelconque, de l'entraîner au delà des limites d'une opposition doctrinaire, qui ne mène à rien.

Or, le parti progressiste est fatigué du rôle qu'il s'était imposé ; il prétend reconquérir son indépendance et reprendre son initiative propre. A moins d'un retour du centre gauche, il est donc probable que la majorité oppositionnelle se décomposera en deux parties distinctes : celle de la spéculation politique, et celle de l'action. — Ce n'est certes pas nous qui le déplorerons.

E. SEINGUERLET.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Histoire de la caricature antique, par CHAMPFLEURY, un vol. in-18, Dentu. — *Gazette des Beaux-Arts*, courrier européen de l'art et de la curiosité, t. XVIIIe, gr. in-8.—*Pompéi et les Pompéiens*, par MARC MONNIER, un vol. in-18, Hachette. — *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, par M. l'abbé MARTIGNY, un vol. gr. in-8, Hachette. — *Toilette d'une dame romaine au temps d'Auguste et cosmétiques d'une parisienne au XIXe siècle*, par le docteur CONSTANTIN JAMES, un vol. in-18, Hachette.— *Les Merveilles de l'architecture*, par ANDRÉ LEFÈVRE, un vol. in-18, Hachette. — *L'École centrale d'architecture*, par ÉMILE TRÉLAT, brochure de 30 pages, Morel. — *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme*, publiées d'après les manuscrits, avec variantes et fragments inédits, par LUDOVIC LALANNE, t. Ier, gr. in-8, veuve Renouard. — *Commentaires et Lettres de Blaise de Monluc, maréchal de France*, par ALPHONSE DE RUBLE, t. Ier gr. in-8, veuve Renouard. — *Histoire de saint Louis*, par JOINVILLE, texte rapproché du français moderne, par NATALIS DE WAILLY, un vol. in-18, Hachette. — *Les amours de François Ier*, par M. DE LESCURE, un vol. in-18, Achille Faure. — *Vercingétorix*, drame historique, par ÉMILE DÉLEROT, un vol. in-8, Hachette.

I

En voyant ce que le génie comique de la Grèce a produit en littérature, on se demande naturellement jusqu'à quel point cette gaieté spirituelle s'est reflétée dans l'art. Aussi Panofka pensait-il qu'un ouvrage qui réunirait toutes les caricatures ou parodies d'œuvres classiques venues jusqu'à nous pourrait servir

Digitized by Google

à faire mieux comprendre le génie hellénique. C'est cet ouvrage que M. Champfleury a entrepris, en étendant ses recherches à toute l'antiquité. L'examen comparé des productions de la fantaisie comique dans l'art des Égyptiens, des Grecs, des Romains, voilà le sujet de son livre : sujet nouveau, curieux, qu'on ne pouvait s'attendre à voir épuiser du premier coup, et sur lequel l'auteur a promis de revenir à loisir pour de nouvelles découvertes.

Si l'on en croit Aristote, il a trois manières de représenter les hommes : *ou meilleurs que nous ne sommes, ou pires, ou semblables au commun des mortels;* Polygnote les peignait *plus beaux que nature,* Pauson *plus laids,* Denys *tels qu'ils sont.* Aristote préfère la manière d'entendre l'art de Polygnote à celles de Pauson et de Denys ; et, sans entrer ici en discussion sur l'*idéal* et le *réel* en peinture et en sculpture, on doit reconnaître que les Grecs étaient portés d'inclination vers une manière grande et noble d'envisager la nature, dont la caricature est l'opposé. Non-seulement Aristote, comme représentant la philosophie, dédaigne Pauson, mais Aristophane lui-même, le grand comique de la scène, n'a pas assez de mépris pour ce comique de la peinture. Ce culte de la beauté, qui a caractérisé la Grèce, lui rendait sans doute la difformité odieuse : c'est pourquoi, tout en s'égayant à la peinture d'un Thersite dans Homère, qui ne le peignait qu'à l'esprit, son génie répugnait peut-être à une représentation plastique, affligeante pour les yeux, de la laideur et de la vulgarité. En effet, la risée que provoque l'aspect du laid et de l'ignoble peut, suivant une pensée citée par M. Champfleury, être considérée « comme un hommage rendu à la noblesse et à la beauté, » mais on peut aussi voir dans la caricature une offense à la dignité de la forme humaine, d'autant que la raillerie y prend l'apparence d'un système, et pour ainsi dire d'un contre-idéal.

Quoi qu'il en soit, la caricature a fleuri dans l'antiquité chez les Grecs, et plus librement chez les Romains, moins scrupuleux que les Grecs, comme l'a remarqué M. Mérimée. Outre Pauson, qu'on croit avoir été contemporain de Périclès, Ctésiloque, élève d'Apelles, et Clésidès, qui fut postérieur à Alexandre, d'autres encore, ont fait des caricatures. On a trouvé des peintures grotesques sur les murailles de Pompéi, et le musée d'Avignon conserve une statuette satirique de Caracalla en marchand de petits gâteaux. Plusieurs vases antiques offrent des parodies empruntées à la scène comique. Une des plus curieuses, dont M. Champfleury n'a pas parlé, est celle qui représente Alcmène à la fenêtre, Mercure ventru, en habit d'esclave, et Jupiter portant lui-même l'échelle qui doit lui servir pour pénétrer dans l'appartement de l'épouse d'Amphitryon [1].

Une certaine peinture satirique semble avoir eu son origine en Égypte ; ce qu'elle avait de plaisant résultait des rapports et des ressemblances qu'elle savait établir entre l'homme et les animaux. Un papyrus du musée de Turin, analysé pour le livre de M. Champfleury par M. Théodule Devéria, contient des caricatures analogues à celles de notre Grandville, où les bêtes remplissent des rôles humains.

[1] D'Hancarville, IV, 105.

Digitized by Google

L'apologue ésopique, l'énigme, ces genres voisins, en rapport avec la satire et la caricature, venaient peut-être de la terre des Pharaons. Du même pays sont venus les Pygmées, ces nains grotesques et fabuleux, qu'on disait habitants des marais proches des sources du Nil, et que les terres cuites et les peintures murales nous représentent combattant contre des grues ou dévorés par des crocodiles. Alexandrie faisait le commerce des nains; et l'on sait que l'antiquité avait aussi ses bouffons grotesques, pareils aux Fous du moyen âge, dont on prisait les facéties mêlées de morale. Ésope lui-même, d'après sa légende, n'aurait-il pas joué le rôle de Fou à la cour de Lydie? Ésope, s'il faut voir en lui un être réel et non un personnage mythique, était peut-être un esclave africain : on a cru le reconnaître dans une tête de nègre représentée sur les médailles des Delphiens; la légende, très-tard accréditée suivant Welcker, qui a transformé le fabuliste en nain bossu, ne serait qu'une autre version de la tradition qui faisait venir des bords du Nil tout un genre fantastique et plaisant de littérature et d'art, très-florissant surtout en Italie. A ce genre se rattache curieusement, avec le nom d'Ésope, celui de Socrate, le philosophe enjoué, qui moralisait à tout venant, et qui, dans sa prison, mettait en vers les fables d'Ésope ; de Socrate, dont on a cru reconnaître le masque mêlé à des compositions bizarrement énigmatiques sur des pierres gravées.

Je remercie pour ma part M. Champfleury d'avoir consacré cinq ans à recueillir les matériaux de son intéressant ouvrage. M. Champfleury se repose des romans dans l'érudition et se distrait de l'érudition en retournant aux romans. Félicitons-le d'une telle alternative, dans laquelle il porte, avec le talent qu'on lui connaît, une curiosité vive et pénétrante, qu'elle s'applique à l'interprétation des monuments de l'art ou à l'étude des sentiments humains. Les amateurs érudits, du genre de M. Champfleury, peuvent souvent rendre de grands services, en apportant dans l'étude de l'antiquité un esprit plus libre, dégagé des préoccupations systématiques qui égarent souvent les archéologues de profession. L'auteur de l'*Histoire de la caricature antique* en a donné plusieurs fois la preuve en substituant une explication naturelle à une explication trop savamment ingénieuse [1].

Le livre est illustré d'un grand nombre de caricatures antiques. Celle qui termine le volume est moderne et rappelle la querelle de deux illustres archéologues, morts tous deux, dont l'un y est représenté poursuivant la Renommée, qui lui fait en fuyant le geste moqueur du gamin de Paris. Si je ne me trompe, cette caricature, attribuée à M. de Stackelberg, est une parodie d'une peinture de vase, dans laquelle Orithyie, poursuivie par Borée, lui jette sa cruche dans les jambes [2]. L'auteur, en la donnant pour antique, ne mentait donc qu'à moitié.

[1] La littérature a aussi sa part de critique. Elle n'a qu'à s'incliner. C'est ce que fait de bonne grâce l'auteur d'une explication *trop littéraire* de certaine fresque de Pompéi (p. 45.)

[2] Tischbein, *Vases peints*, III, 31.

Digitized by Google

L'*Histoire de la caricature antique*, avant de former un charmant volume, avait paru, pour la plus grande partie, avec les gravures, dans la *Gazette des Beaux-Arts*. Je profite de l'occasion pour recommander ce recueil périodique, aussi varié qu'intéressant, où l'art antique et moderne, l'archéologie, la curiosité, sont représentés incessamment par de savants travaux et de belles images; qui compte parmi ses rédacteurs ordinaires des critiques tels que MM. Charles Blanc, Émile Galichon, Léon Lagrange, Alfred Darcel, E. Saglio, Paul Mantz, Philippe Burty, Louis Viardot, W. Burger, etc.; où des archéologues, comme MM. Beulé, de Witte, François Lenormant, viennent souvent déposer le fruit de leurs recherches, et parfois insèrent de longs et importants travaux, par exemple, l'*Histoire de la sculpture grecque avant Phidias*, ouvrage de M. Beulé; où M. Charles Blanc publie en ce moment son excellente *Grammaire des arts du dessin*, traité complet, savant dans le fond, élégant dans la forme, qui manquait et qu'on lui devra; où M. Vitet a donné plusieurs de ces articles qui sont réputés à bon droit des chefs-d'œuvre d'érudition et de goût; où les œuvres les plus remarquables de l'art dans tous les genres et dans tous les temps, sont rendues avec fidélité et talent par une élite de jeunes graveurs, entre lesquels on distingue M. Flameng, qui s'est acquis, par la reproduction des figures les plus gracieuses d'Ingres, d'Amaury Duval, une rapide popularité. La *Gazette des Beaux-Arts* qui, sous l'habile direction de M. Galichon, vient d'atteindre la 107e livraison [1], est une publication éminemment utile. Indispensable pour les artistes, qu'elle doit tenir au courant du mouvement des arts, du progrès de la critique et de ses découvertes, et initier au besoin à des connaissances dont ils ne paraissent pas toujours faire assez de cas, elle offre à l'homme du monde un moyen facile et récréatif de se former le jugement et le goût sur les matières qui y sont traitées. Je lui dois, pour ma part, des heures de lecture la plus instructive et la plus charmante, et je suis heureux d'avoir pu, tant bien que mal, acquitter ma dette en ces quelques lignes.

M. Marc Monnier, à qui l'on doit un excellent petit livre sur *Pompéi et les Pompéiens*, est un esprit clair, vigoureux, pénétrant, qui, de la science et de l'érudition, prend ce qu'elles ont d'essentiel, de vivant et de caractéristique. Son ouvrage est à la fois un résumé exact des découvertes archéologiques dans la cité vésuvienne, et une résurrection de cette cité et de son peuple tels que l'éruption les a surpris, en pleine vie privée et publique. Entrons, sur les pas de notre guide, dans la ville romaine, qu'une catastrophe historique nous a conservée, et fions-nous à sa connaissance familière des lieux, à son érudition de bon aloi, à son imagination nette et vive, pour faire de lui le meilleur cicerone, et pour ranimer devant nos yeux la vie antique à son foyer éteint, au milieu des ruines qui en révèlent à chaque pas les mœurs et les usages. Nous sommes dans la rue, rue étroite, bordée de trottoirs élevés, pavée fort diversement, selon la fortune ou le caprice des propriétaires chargés de l'entretenir. L'aspect en est assez triste, si

[1] La première a paru en janvier 1859. M. Charles Blanc était alors rédacteur en chef.

Digitized by Google

l'on se représente les maisons fermées et sans fenêtres, si l'on ne rend aux boutiques ouvertes de chaque côté, mais vides et dépouillées, leurs marchandises variées, et leur peuple de marchands et de chalands. Un coup de baguette magique va restituer tout cela.

« Figurons-nous toutes ces boutiques, tous ces ateliers ouverts et garnis, les étalages, les acheteurs, les marchands, les passants, le tapage méridional, la rue n'est plus si morte. Ajoutons que les portes des maisons ne se fermaient que le soir; les promeneurs pouvaient donc glisser un regard dans chaque allée, et s'égayer en apercevant les claires décorations de l'atrium. Ce n'est pas tout : les étages supérieurs, aujourd'hui croulés, étaient en communication avec la rue; des fenêtres s'y rouvraient discrètement, qui devaient encadrer çà et là quelque tête brune jalouse de voir et d'être vue; les dernières fouilles ont révélé l'existence de balcons suspendus et ouverts, longs corridors extérieurs percés de croisées qui reparaissent souvent dans les peintures; la Pompéienne devait s'y installer souvent pour prendre part à la vie du dehors. La ménagère d'autrefois, comme celle d'aujourd'hui, tendait de là son panier au marchand ambulant qui promenait sa boutique portative, et plus d'une belle fille y dut porter ses doigts à ses lèvres, comme pour y cueillir (usage antique) le baiser qu'elle lançait au jeune Pompéien caché là-bas à l'angle du mur. Ainsi repeuplée, la ruelle d'autrefois était plus gaie que les nôtres, et les maisons peintes, les murs bariolés, les fontaines animaient vivement le tableau, trop éclatant pour nos yeux. »

Depuis la révolution de 1860, les fouilles de Pompéi ont pris, sous l'administration du savant M. Fiorelli, une activité nouvelle, et occupent jusqu'à sept cents ouvriers. Un si grand zèle a été récompensé par plus d'une découverte précieuse. M. Marc Monnier décrit une statuette qui rappelle par sa beauté le fameux faune anciennement découvert :

« Il manquait un pendant à ce petit dieu plein de force et d'élan; les dernières fouilles l'ont trouvé dans une maison assez pauvre : c'est un jeune homme plein de nonchalance et de grâce, le Narcisse qui entend au loin la nymphe Écho; sa tête est penchée, son oreille tendue, son doigt tourné vers l'endroit d'où vient le bruit; tout son corps écoute. Placés l'un près de l'autre au Musée, ces deux bronzes nous rendraient païens, si la religion n'était qu'une affaire d'art. »

D'autres antiquités d'un genre tout nouveau, ce sont les cadavres dont une idée heureuse de M. Fiorelli nous a conservé les formes telles que la mort en fixa l'empreinte dans la cendre encore chaude de l'éruption. Au moment de la découverte, il fit couler du plâtre dans les creux laissés entre cette cendre durcie et les ossements; le moulage qui en résulta offre un spectacle étrange et saisissant. « Ce ne sont pas des statues, mais des corps humains moulés par le Vésuve; les squelettes sont encore là, dans ces enveloppes de plâtre qui reproduisent ce que le temps aurait détruit, ce que la cendre humide a gardé, les vêtements et la chair, je dirais presque la vie. Les os percent, çà et là, certains endroits où la coulée n'a pu parvenir. Il n'existe nulle part rien de pareil. Les momies égyptiennes sont nues, noires, hideuses; elles n'ont plus rien de commun avec nous; elles sont

Digitized by Google

arrangées pour le repos éternel dans une attitude consacrée. Mais les Pompéiens exhumés sont des êtres humains qu'on voit mourir. »

Les voyageurs qui iront visiter Pompéi feront bien d'emporter avec eux le petit livre de M. Marc Monnier. Quant au lecteur sédentaire, il n'aura pas perdu son temps en le lisant. Après le plaisir de la lecture, il lui restera dans l'esprit, de cette excursion de quelques heures dans l'antiquité, des notions précises et d'agréables impressions.

Passons au *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, par M. l'abbé Martigny. Nous voyons avec plaisir s'introduire chez nous le genre des dictionnaires et des manuels scientifiques, si apprécié de nos voisins d'outre-Rhin. Qui peut dire ce que l'érudition allemande a trouvé d'excitation et de ressources dans ces livres si bien nourris d'amples renseignements méthodiquement disposés, qui servent de mementos aux savants dans leurs études familières, et fournissent aux ignorants des indications précises pour pénétrer à leur tour dans les arcanes de la science? La clarté de l'esprit français me paraît devoir s'appliquer avec succès à l'ordonnance et à la rédaction de pareils ouvrages. Le dictionnaire de M. l'abbé Martigny, par son excellent plan, pourrait servir de modèle. Il a été détaché d'un grand *Dictionnaire des Antiquités* que prépare en ce moment la maison Hachette, œuvre considérable, exécutée sous la direction de M. le docteur Daremberg, avec la collaboration active de M. E. Saglio. Les développements inattendus pris par le travail de M. l'abbé Martigny ont amené cette publication à part.

Les mœurs et les coutumes des premiers chrétiens, les monuments figurés, les vêtements et les meubles, telles sont les trois grandes divisions auxquelles se rapportent cinq ou six cents articles et deux cent soixante-dix figures. Quelques-uns des articles sont fort développés; la rédaction en est simple et nette; chaque assertion de l'auteur est appuyée d'une citation ou justifiée par un renvoi. Les gravures viennent ajouter à la clarté du texte celle qui résulte de la vue des objets décrits. Beaucoup de figures sont inédites. L'exécution matérielle, fort importante ici, est digne de l'ouvrage; elle montre que l'esprit du regrettable M. Hachette vit encore dans sa maison.

La direction des esprits, portés depuis quelque temps à l'étude des origines du christianisme, donne à cette encyclopédie chrétienne un intérêt de plus, celui de l'à-propos. On devait attendre du caractère dont est revêtu M. l'abbé Martigny que, dans les questions où le dogme peut être intéressé, il se tiendrait scrupuleusement aux opinions les plus orthodoxes. Lui-même, dans sa préface, a prévenu les lecteurs de son parti pris à cet endroit. On ne s'étonnera donc pas de le trouver en désaccord sur quelques points avec des archéologues éminents qui n'ont pas les mêmes raisons que lui de faire céder la science à la religion. A part cette réserve qui lui était commandée, M. l'abbé Martigny a porté dans son œuvre d'archéologie sacrée un esprit et une méthode vraiment scientifiques.

Ne laissons pas passer sans en dire quelques mots l'agréable petit livre de M. le docteur Constantin James : *Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste et cosmétiques d'une Parisienne au* XIX^e^ *siècle*. Nos Parisiennes feront bien de lire ce

Digitized by Google

traité des cosmétiques pour se préserver, s'il se peut, des poisons qui, si l'on en croit M. le docteur James, font d'elles autant de Mithridates. Il est effrayant de penser que les séductions de la coquetterie féminine ont les femmes pour premières victimes et que les charmes dont elles nous fascinent sont dus souvent à des substances nuisibles achetées chez le parfumeur. Les dangers courus par les dames romaines, pour captiver et retenir les hommes de leur temps, nous laissent l'esprit plus tranquille. On aime à suivre le médecin érudit dans les cabinets de toilette et dans les boudoirs romains où il nous conduit, sans doute en vertu du privilége qu'ont ses pareils de pénétrer partout, à toute heure; privilége que M. le docteur James paraît vouloir étendre, pour ce qui le concerne, jusqu'à l'antiquité. Pour pénétrer ces mystères du monde féminin de Rome, il a pris la meilleure des clefs, celle de la poésie. Son étude de mœurs romaines nous remet sous les yeux une foule de vers de Catulle, de Tibulle, de Properce, d'Ovide, de Martial, etc., qu'on aime toujours à relire, et qu'on apprend parfois avec lui à comprendre. Avec le cours de toilette on a un cours de littérature.

Les *Merveilles de l'architecture* sont un de ces livres illustrés qui vont se multipliant pour populariser les sciences et les arts. Celui-ci est l'œuvre d'un poëte, de l'auteur de la *Flûte de Pan* et de la *Lyre intime*. Ce n'est, à vrai dire, qu'un texte pour cinquante vignettes qui représentent autant de monuments remarquables, depuis le dolmen celtique jusqu'au viaduc moderne; mais ce texte est agréable et instructif. L'auteur y a intercalé de nombreuses citations empruntées à des écrivains renommés ou à des voyageurs. M. Lefèvre a pris son bien partout où il l'a trouvé.

Un architecte, M. Trélat, a écrit sur l'enseignement de l'architecture une brochure pleine de sens, dont, faute de pouvoir aborder ici la question qui s'y trouve traitée, nous voulons du moins signaler la conclusion, digne, à coup sûr, d'être méditée. C'est un fait certain que l'architecture est aujourd'hui en décadence, et, pour employer une expression de M. Trélat, qu'elle « fléchit dans sa mission. » D'un côté l'architecte, livré sans règle à la spéculation et à la fantaisie, produit presque au hasard, selon son goût particulier et la direction de ses études, des œuvres sans caractère et sans appropriation aux besoins de l'époque. De l'autre, l'ingénieur, dont la science et les habiletés sont plus en rapport avec les nécessités de notre société utilitaire, tend de plus en plus à supplanter l'architecte. Le métier l'emporte visiblement sur l'art. La cause en est, suivant M. Trélat, dans l'insuffisance, chez l'architecte, de cette éducation technique que possède à fond l'ingénieur. L'architecture manque d'un enseignement constitué, c'est la raison de sa faiblesse et de ses divagations. Rendons à l'artiste les connaissances qui lui font défaut pour se mettre en harmonie avec les idées de son temps, et, devenu maître des ressources matérielles que ce temps lui fournit en abondance, il rendra à l'architecture, en surplus des conditions de solidité et d'économie qu'elle doit à l'industrie moderne, l'harmonie et la beauté que l'art seul peut lui donner. Il s'agit donc de constituer l'enseignement architectural, et M. Trélat propose son plan. Tout cela est dit en excellents termes; et, si nous ne croyons pas que le

Digitized by Google

moyen invoqué par M. Trélat puisse suffire (M. Trélat ne le pense pas lui-même) à créer un art, nous lui accordons très-volontiers qu'un art comme l'architecture peut mourir faute de cette instruction positive que notre époque réclame impérieusement, et que les grands architectes des temps passés n'ont, d'ailleurs, jamais dédaignée, bien au contraire.

II

Le goût caractéristique de notre siècle pour les études historiques s'est signalé, à part les travaux originaux, par un grand nombre de réimpressions d'anciens ouvrages et par des publications de manuscrits inédits. Parmi ces publications, les plus intéressantes pour nous sont celles qui se rapportent à l'histoire de France. Rendre à la curiosité des livres devenus rares, chroniques, mémoires et autres monuments imprimés de la vie de nos ancêtres; publier les écrits inédits qui peuvent jeter quelque lumière ou quelque intérêt sur une époque ou un événement des annales nationales, c'est faire œuvre de patriotisme en même temps que de zèle scientifique et littéraire. Je trouve, je l'avoue, un plaisir singulier à la lecture des vieux livres, chroniques ou mémoires, qui me reportent aux siècles passés de ma patrie; quelque chose d'analogue à ce qu'éprouverait chacun de nous s'il lui était donné de lire dans un récit animé et détaillé les événements de sa propre famille. Quel intérêt n'aurait pas une pareille lecture! Quand on s'est saturé de philosophie politique dans les histoires générales, on sent une sorte de rafraîchissement à revoir en déshabillé, dans le naïf récit d'un contemporain, les mêmes événements qu'on avait vus défiler en pompe dans une grande narration avec leur escorte de réflexions et d'idées modernes. On est étonné de trouver si vivants des faits et des personnages qui avaient paru presque abstraits. Si la logique y perd quelque chose, la vérité y gagne; la nature humaine montre une fois de plus son fond immuable, auquel on ne peut jamais toucher sans tressaillir; on reviendra ensuite avec plus de plaisir aux théories sur le développement des sociétés et le progrès de la civilisation.

Je ne saurais, en vérité, trop recommander à mes lecteurs, si j'en ai, les publications de la Société de l'histoire de France. Cette société, fondée depuis 1834, a déjà publié, outre son bulletin annuel, une centaine de volumes environ, dont plusieurs sont épuisés et qui, réunis, forment une bibliothèque historique et nationale aussi précieuse par le choix des livres que par la correction des éditions confiées aux hommes les plus capables. Afin de donner au public toutes les garanties qu'il a droit d'attendre de la Société et de la mission qu'elle s'est attribuée, les ouvrages à publier sont désignés par un conseil qui choisit en même temps les éditeurs, et nomme, en outre, un commissaire responsable chargé de surveiller l'exécution. Parmi les publications les plus récentes, nous citerons les suivantes : *Œuvres diverses de Grégoire de Tours, Journal et Mémoires du marquis*

Digitized by Google

d'Argenson, Chroniques des comtes d'Anjou, Comptes de l'hôtel des rois de France aux XIV^e^ *et* XV^e^ *siècles, Mémoires de Beauvais-Nangis, Chroniques de Mathieu d'Escouchy,* etc. Nous dirons un mot des *Œuvres de Brantôme,* dont le premier volume a paru, et des *Commentaires et Lettres de Blaise de Monluc,* dont nous avons aussi le tome premier.

L'édition de Brantôme a été remise aux mains de M. Ludovic Lalanne; la Société ne pouvait mieux choisir. Le tome I^er^ contient les vies des capitaines étrangers. Pour la correction du texte, on peut s'en fier à l'éditeur, il a fait ses preuves. Outre les variantes, soigneusement rapportées, on trouve au bas des pages toutes les notes, soit relatives à la langue, soit à l'histoire, nécessaires pour l'intelligence du texte; l'érudition de M. Lalanne n'a rien laissé d'obscur. Mais ce qui donne à cette édition nouvelle un mérite plus spécial, c'est la découverte, faite par l'éditeur, des textes espagnols où Brantôme a puisé de nombreuses citations. A la variété et au vague des formules employées par Brantôme pour annoncer ses emprunts, on aurait pu croire qu'il avait eu toute une bibliothèque espagnole à sa disposition. Un seul livre cependant, fort rare aujourd'hui, et que M. Lalanne est parvenu à se procurer, a été mis à profit par Brantôme : l'*Historia del marques de Pescara,* par Vallès, qu'il s'est borné à mentionner ailleurs en ces termes : « l'Histoire du marquis de Pescaire, faite en espagnol. »

Les *Commentaires et lettres de Blaise de Monluc* ont pour éditeur M. Alphonse de Ruble. Le texte est également accompagné de variantes et de tous les éclaircissements utiles. Dans l'introduction, M. de Ruble a raconté les principaux traits de la vie de Monluc et donné des détails intéressants, tant sur les corrections faites à l'œuvre de Monluc par le premier éditeur, Florimond de Rémond, en 1592, que sur les altérations survenues d'édition en édition, jusqu'à l'édition nouvelle. Pour rétablir la pureté du texte original, le nouvel éditeur a eu recours à deux copies qui sont conservées à la Bibliothèque impériale. Grâce à ce secours et à l'usage qu'en sait faire M. de Ruble, nous aurons sans doute de Monluc une édition aussi correcte qu'on pouvait l'espérer en l'absence de manuscrit autographe.

A côté de ces réimpressions si éminemment utiles, nous devons mentionner une tentative qui a pour but de populariser la lecture d'un de nos anciens chroniqueurs. Il s'agit de l'*Histoire de saint Louis,* par Joinville, dont M. Natalis de Wailly a donné une édition où le texte, rapproché du français moderne, est rendu intelligible pour tout le monde. Pour donner une idée de ce style rajeuni où les anciennes formes sont conservées cependant, citons une page sur les Bédouins :

« Les Bédouins ne demeurent ni en des villages, ni en des cités, ni en des châteaux, mais couchent toujours aux champs; et ils établissent leurs ménages, leurs femmes et leurs enfants, le soir pour la nuit, ou de jour quand il fait mauvais temps, dans une espèce de logement qu'ils font avec des cercles de tonneaux liés à des perches, comme sont les chars des dames; et sur ces cercles ils jettent des peaux de moutons que l'on appelle peaux de Damas, préparées à

Digitized by Google

l'alun : les Bédouins eux-mêmes ont de grandes pelisses qui leur couvrent le corps, les jambes et les pieds. Quand il pleut le soir et qu'il fait mauvais temps la nuit, ils s'enveloppent dans leurs pelisses, et ôtent les freins de leurs chevaux et les laissent paître près d'eux. Quand vient le matin, ils étendent leurs pelisses au soleil et leur donnent un apprêt, et ensuite il ne paraît en rien qu'elles aient été mouillées le soir. Leur croyance est telle, que nul ne peut mourir qu'à son jour, et pour cela ils ne veulent pas mettre d'armures; et quand ils maudissent leurs enfants, ils leur disent : « Ainsi sois-tu maudit comme le Franc qui met une armure par crainte de la mort ! » En bataille, il ne portent rien que l'épée et la lance. Presque tous sont vêtus de surplis ainsi que les prêtres ; leurs têtes sont entortillées de toiles qui leur vont par-dessous le menton ; à cause de quoi ce sont de laides gens et hideux à regarder ; car les cheveux de la tête et la barbe sont tout noirs. Ils vivent du lait de leurs bêtes, et achètent, dans les plaines des riches hommes, les pâturages de quoi leurs bêtes vivent. »

J'avais l'intention d'introduire ici le nouveau roman de M. Maurice Sand, qui met en action les mœurs du XIIIe siècle et ses aventures de guerre et d'amour; mais il sera plus convenable de parler de Raoul de La Chastre et de ses hauts faits dans une prochaine chronique, où seront analysés et comparés les principaux romans nouveaux, tels que ceux de George Sand, d'Edmond About, de Louis Ulbach, etc.! Je me donnerai du moins le plaisir d'annoncer un nouveau talent, à la fois très-jeune et très-mûr, très-sérieux et très-gai, très-naturel et très-original, qui vient de se révéler sous un nom depuis longtemps célèbre par des chefs-d'œuvre, cher à l'imagination et au cœur des contemporains. M. Maurice Sand a trouvé le secret de se montrer, par son talent et par la manière dont il en use, digne de son illustre mère sans lui ressembler; il ne décrit pas, n'analyse pas, il invente et raconte ; il ne s'attarde pas à disserter, à moraliser moins encore; son affaire est d'amuser, d'intéresser, de reproduire dans leur vérité, fût-elle un peu barbare et scandaleuse, les mœurs d'une époque; il y réussit. Nous reviendrons bientôt sur ce livre qui, du reste, a obtenu dès son apparition un succès aussi franc que légitime.

Que dire des *Amours de François Ier*, par M. de Lescure? M. de Lescure est un homme d'esprit qui écrit trop; ce qui ne veut pas dire que ce qu'il écrit soit sans valeur, mais seulement qu'il ferait mieux sans doute en faisant moins. J'ai rendu justice à son travail sur Mme du Deffand. Quant à ce nouveau livre, j'ai peu de goût, je l'avoue, pour ces résurrections de ce que l'auteur lui-même appelle ici avec raison « de frivoles scandales. » Ainsi appliquée au caquetage de l'histoire, l'érudition prend un air plus pédantesque; et, d'autre part, le caquetage n'est amusant que s'il est naïf. Laissez aux vieux livres ces chroniques d'amour et de galanterie, à moins que l'art ne s'en veuille emparer pour quelque étude du cœur et des mœurs ; n'allons pas discuter longuement le pour et le contre à propos de ces choses légères, tristes, folles ou indifférentes ; si vous y touchez, que ce soit pour en faire des romans, non des procès. Après cela, je veux bien que Diane de Poitiers n'ait pas été la maîtresse de François Ier, et

Digitized by Google

qu'elle n'ait pas passé des bras du père dans ceux du fils; et j'accorde plus volontiers encore que Marguerite d'Angoulême, cette femme charmante et supérieure, n'a eu pour son royal frère et n'a obtenu de lui qu'une amitié fraternelle, tendre mais pure; dussent ces rectifications arracher une scène d'un drame de Victor Hugo et effacer une page dans l'histoire de Michelet.

Terminons par l'éloge d'un drame poétique et émouvant, où M. Émile Délerot vient de mettre en scène la vie et la mort du héros gaulois Vercingétorix. On sait comment ce généralissime de l'armée des Gaules, dont nous ignorons le nom personnel et qui ne nous est connu que par son titre (M. Delerot lui a donné dans le drame le nom de son père, Celtill), après avoir lutté, dans Alésia, avec un courage héroïque, pour l'indépendance de son pays, contre la domination de Rome, se rendit au général romain et fut conduit à Rome, où il fut mis à mort six ans après, le jour du triomphe de César. La conduite de César envers son prisonnier ne lui fait pas honneur. Voici comment M. Amédée Thierry raconte la soumission et la fin du fils de Celtill :

« Vercingétorix n'attendit point que les centurions romains le traînassent pieds et poings liés aux genoux de César. Montant sur son cheval harnaché comme dans un jour de bataille, revêtu lui-même de sa plus riche armure, il sortit de la ville, et traversa au galop l'intervalle des deux camps jusqu'au lieu où siégeait le proconsul. Soit que la rapidité de son cheval l'eût emporté trop loin, soit qu'il ne fît par là qu'accomplir un cérémonial usité, il tourna en cercle autour du tribunal, sauta de cheval, et prenant son épée, son javelot et son casque, il les jeta aux pieds du Romain sans prononcer une parole. Ce mouvement de Vercingétorix, sa brusque apparition, sa haute taille, son visage fier et martial, causèrent parmi les spectateurs un saisissement involontaire. César fut surpris et presque effrayé. Il garda le silence quelques instants; mais bientôt, éclatant en accusations et en invectives, il reprocha au Gaulois « son ancienne amitié, ses bienfaits, dont il l'avait si mal payé; » puis il fit signe à ses licteurs de le garrotter et de l'entraîner dans le camp. Vercingétorix souffrit tout en silence. Les lieutenants, les tribuns, les soldats même paraissaient vivement émus. Le spectacle d'une si grande et si noble infortune parlait à toutes les âmes; César seul resta froid et cruel. Vercingétorix fut conduit à Rome et plongé dans un cachot infect, où il attendit pendant six ans que le vainqueur vînt étaler au Capitole l'orgueil de son triomphe; car ce jour-là seulement, le patriote gaulois devait trouver, sous la hache du bourreau, la fin de son humiliation et de ses souffrances. »

Voilà l'histoire. Il faut avouer que ce grand César paraît bien petit, avec son orgueil et son ambition, devant la grandeur simple et le fier abandon de ce barbare héroïque. La poésie ne pouvait ici lutter avec la vérité; elle était vaincue d'avance. Quelles paroles pourraient valoir le silence si plein de dignité du droit cédant à la fortune? M. Délerot a cherché d'autres sources d'émotion dramatique : il a créé le personnage de Lutétiana, cette Gauloise, fille de Camulogène, captive de César et aimée de lui. Elle aime Celtill, le héros gaulois, et, après avoir

Digitized by Google

bravé César, elle finit par se tuer sur le cadavre de son amant dans la prison de Rome. César les pleure tous deux. Si M. Délerot a prêté à César des idées trop généreuses, en revanche il a opposé très-fièrement à ses sentiments orgueilleux et voluptueux le ferme patriotisme de Celtill et son pur amour pour Lutétiana. César, vainqueur par le sort, est deux fois vaincu par la constance de Celtill et par le mépris de Lutétiana. Celtill, en mourant, prédit les grandeurs de la patrie française, l'attraction qu'elle exercera, et la sympathie des peuples pour elle dans l'avenir. Je le répète, ce drame est poétique et pathétique.

M. Émile Délerot est le traducteur des Conversations de Gœthe et d'Eckermann. Dès son début, il a mis son nom sous le patronage du grand génie moderne. Heureux ceux qui vivent dans l'ombre de sa statue!

L. DE RONCHAUD.

P.-S. — Nous avons reçu trop tard, pour en parler cette fois, le livre de M. Charles Clément : *Études sur les Beaux-Arts en France*. Nous y reviendrons avec l'intérêt qu'il mérite.

Sans vouloir empiéter sur les droits de notre collaborateur, chargé du compte-rendu de l'Exposition, nous nous permettrons de recommander *le Salon*, publication de M. Boetzel, qui reproduit cinquante tableaux et sculptures dessinés par les artistes exposants. Ce sont autant d'esquisses animées, où la pensée de l'artiste apparaît dans sa vivacité, où le caractère de son talent prend un accent plus personnel. Pour tous ceux qui auront visité l'Exposition, cet album sera un souvenir; à ceux qui ne l'auront pas vue, il en donnera du moins une idée.

L. DE R.

Digitized by Google

REVUE PARISIENNE

— On annonce une nouvelle liberté! Plus d'autorisation préalable, de réglementation, de privilége, de monopole, de protection, retour au droit commun! — Diable! Est-ce que vous ne trouvez pas que le gouvernement va un peu vite et un peu loin.... — Liberté pour chacun d'ouvrir et de fonder.... — Allons! je vois ce que c'est : M. de Girardin l'emporte, et le voilà chef du cabinet. Comment le *Constitutionnel* s'y prendra-t-il pour approuver? — Vous n'y êtes pas. — M. Ollivier, alors.... — Pas davantage : on n'y a jamais moins songé; il ne s'agit, du reste, ni de la liberté de la presse... — Ah! tant mieux! — Ni de la liberté de réunion.... — A la bonne heure! — Ni d'aucune de ces libertés politiques ou sociales....— Qui ont déjà renversé tant de gouvernements!— Qui s'en sont trop défiés. Non, soyez sans crainte. Il n'y a rien de changé au ministère, ni ailleurs. Ce que vous pouvez ouvrir, ce que vous pouvez fonder, c'est.... — Vous hésitez?— C'est une de ces boutiques enfin, où l'on vend le fameux mets *à la mode de Caen*, vous m'entendez bien. — Oui, oui, leur nom n'est pas élégant. — Les pieds de moutons cessent d'être réglementés, et le foie sauté n'aura plus rien à voir avec la protection. C'est une nouvelle expérience, une nouvelle concession à l'esprit du siècle; mais, à la première indigestion de quelque imprudent amateur du plat normand, comme la liberté ne doit pas dégénérer en licence, M. Grandguillot poussera le cri d'alarme, et on avisera. — Savez-vous que, tout compte fait, voilà au moins la quatrième liberté qu'on nous accorde depuis quelques années? — Quand nous serons à cent, nous ferons une croix, et nous demanderons LA LIBERTÉ. — Liberté des théâtres, liberté de la boucherie, liberté de la boulangerie, liberté de la tri.... cela devrait pourtant fermer la bouche à l'opposition. Du reste, je ne suis pas sans inquiétude et je crains que le gouvernement n'ait

Digitized by Google

pas prévu les conséquences possibles de cette alimentation affranchie. A force de manger du pain libre, du beefteack libre, des rognons libres, n'est-il pas à redouter que notre sang ne se trouve à la longue saturé de principes libéraux et de ferments révolutionnaires ? — C'est évidemment un côté de la question auquel le gouvernement n'a pas songé. Adressez une pétition à l'Académie française. — Vous voulez dire au Sénat. — Ma foi, monsieur, je n'en sais trop rien, car si l'on s'occupe de politique au palais du Luxembourg, on ne s'occupe pas non plus d'autre chose au palais Mazarin. Aussi d'un académicien à un sénateur n'y a-t-il souvent que l'épaisseur d'un décret impérial. Après M. Mérimée, voici M. Sainte-Beuve ; demain ce sera M. Silvestre de Sacy, puis M. Désiré Nisard, à moins que ce ne soit M. Désiré Nisard, puis M. Silvestre de Sacy, ou M. Silvestre de Sacy et M. Désiré Nisard tout à la fois. Encore quelques années, et si cela continue, je ne vois pas pourquoi on ne renverrait pas la discussion de l'Adresse et l'examen des pétitions à l'Académie française. Son libéralisme semble quelquefois agressif, mais il n'est, en vérité, ni excessif ni subversif, et il se contenterait à peu de frais. En revanche, le Sénat pourrait se livrer paisiblement à la confection du Dictionnaire que nous attendons toujours.

Alors, — pendant que M. Thiers défendrait les droits sacrés du pouvoir temporel, ou, si vous préférez, les *droits nécessaires* de la catholicité ; pendant que M. Guizot se chargerait de combattre l'instruction gratuite et obligatoire, en démontrant, comme il l'a fait au temple de l'Oratoire, que l'ignorance convient aux grands peuples, tandis que « dans un petit pays, » tout le monde peut sans inconvénient savoir lire et écrire, — MM. Sainte-Beuve et Nisard donneraient la définition des mots : *liberté, décentralisation, morale,* et des expressions composées, telles que : *suffrage universel, séparation de l'Église et de l'État*, etc., etc. M. le marquis de Boissy dirigerait la discussion.

Quel bon temps que le nôtre pour quiconque tient une plume ou un pinceau ! Quel bon temps aussi pour le public qui n'a plus la fatigue de juger les artistes ou les écrivains, et de prononcer sur leur valeur. — Entre-t-il au Salon ? — plus d'erreurs possibles, plus de faux jugements ou d'appréciations téméraires. On a pris la peine de classer les tableaux d'avance, et des pancartes lui indiquent ce qu'il faut admirer, ce qui mérite son suffrage et ses éloges désormais inutiles. On se charge de tout pour lui : il n'a qu'à se laisser faire. — Aussi ne voit-on que peintres médaillés, sculpteurs récompensés, littérateurs décorés ou *sénatorisés.* — Veut-il connaître les illustrations du pays ? Nul embarras : elles sont tout étiquetées. — On pense et on récompense en son nom. Il n'a pas même besoin d'approuver.

Quelques centaines de jeunes gens se réunissent, émus et paisibles, dans l'intention louable d'aller porter au représentant d'un peuple libre l'expression d'une sympathie générale, avec le désir de protester hautement contre un odieux assassinat politique : les sergents de ville les dispersent. — Cela vous étonne ? Ignorez-vous donc que les rassemblements sont défendus ? — Nullement ; mais tous les ans, à l'époque du tirage au sort, les jeunes conscrits, égayés par de

Digitized by Google

nombreuses libations, parcourent les rues de la capitale, en bandes nombreuses et bruyantes, drapeau en tête, chantant, dansant, se livrant à une foule d'excentricités, et j'ai toujours vu la police les suivre d'un œil paternel et ravi. Je ne m'en plains pas, d'ailleurs, et j'approuve fort qu'on leur donne cette liberté. Je me demande seulement pourquoi, il n'en est pas toujours ainsi, et pour tous. — Quelle candeur est la vôtre! La prévoyance de l'autorité n'égale-t-elle pas son omnipotence? Rien ne lui échappe. Sous le conscrit, c'est le futur soldat qu'elle protége ; sous l'étudiant, en deuil de Lincoln, c'est le citoyen de demain qu'elle devine et qu'elle punit d'avance des doctrines dangereuses qu'il pourrait adopter un jour à venir.

« Venez, dit l'ermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à votre tante. Il le prend alors par les cheveux, et le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparaît un moment sur l'eau, et est engouffré dans le torrent. — O monstre, ô le plus scélérat de tous les hommes! s'écria Zadig.—Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'ermite en l'interrompant.... Apprenez que ce jeune homme, dont la Providence a tordu le cou, aurait assassiné sa tante dans un an, et vous dans deux! — Qui te l'a dit, barbare? cria Zadig; et quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des destinées, t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal? »

Une prévoyance plus légitime est celle qui vient de pousser M. le ministre de l'intérieur à recommander aux communes l'achat de boîtes fermées pour le dépôt des bulletins de vote, dans le but d'éviter les réclamations auxquelles donnaient lieu les vases tout à fait primitifs et entièrement ouverts dont on faisait usage dans beaucoup d'endroits éloignés de la capitale. Des soupières même avaient passé du buffet privé sur le bureau de la mairie, de telle sorte qu'un étranger passant par là, à l'heure du vote, aurait pu prendre le maire pour un *petit manteau bleu* campagnard distribuant un potage économique aux indigents de la commune. Désormais les bulletins seront à l'abri d'un coup de vent : le nom de l'élu sortira d'une urne fermée aux regards indiscrets, et qui ne sera plus seulement couverte par « les sentiments les plus simples de l'homme d'honneur. »

Nous ne sommes pas, d'ailleurs, au bout des réformes excellentes, et le désespoir règne au Palais parmi les gens de loi. On abolit décidément la *contrainte par corps*. L'homme malheureux et ruiné ne sera plus assimilé à l'escroc ; sa femme et ses enfants ne seront plus condamnés à mourir de faim, et il lui sera permis de reconquérir par son travail ce qu'il aura perdu par imprudence ou male chance. Cela désole une foule de gens. Les hommes graves qui font profession de mettre des faits à la place du sentiment, — n'est-ce pas la phrase consacrée? — et qui aiment naturellement la répression sous toutes ses formes, ne peuvent prendre leur parti de ce mépris des saines traditions, ni du léger adoucissement apporté aux rigueurs de la détention préventive. A bout de raisons, ils ont découvert des arguments dignes de passer à la postérité, et c'est au nom de la philanthropie qu'ils réclament le maintien de la contrainte par corps. Pour-

Digitized by Google

quoi pas, après tout? N'est-ce pas également au nom de la philanthropie que certaines gens demandent le maintien de la peine de mort! Qu'ils se rassurent : le bourreau ne chôme guère, et la hache fonctionne avec une fréquence qui ne laisse rien à désirer. On vient encore de condamner à la peine capitale un jeune homme de dix-neuf ans, pour complicité dans un assassinat que personne ne lui avait vu commettre, dont le motif est resté ignoré et l'auteur principal inconnu. Les chimistes ont trouvé deux taches de sang sur son pantalon. On en trouve toujours. Ce serait à renoncer à l'usage de ce vêtement! — Elles provenaient d'un saignement de nez, disait l'accusé; — mais l'honnête homme ne saigne jamais du nez, et d'ailleurs pouvait-on s'arrêter à une semblable défaite?

Il y a eu une autre condamnation à mort le mois dernier, et je demande instamment que le condamné n'obtienne aucune commutation de peine : ce condamné, c'est l'art dramatique créé par les directeurs et les *faiseurs*, cet art mécanique et sénile, vivant de précautions et de conventions, rabâchant sans cesse les mêmes niaiseries, comme un octogénaire tombé dans l'enfance. Le jury siégeait à la *Comédie-Française*, et son verdict a été unanime.

Si le *Supplice d'une Femme* n'était qu'un beau drame émouvant, ce serait déjà un événement bien rare et qui mériterait de fixer l'attention. Mais quand ce beau drame semble annoncer, ou, tout au moins, préparer une sorte de rénovation du théâtre contemporain, il faut s'y arrêter et remercier le hasard auquel cette œuvre nouvelle doit d'avoir été jouée.

Parlons de la pièce d'abord, nous traiterons ensuite la question secondaire des auteurs.

Elle a trois actes, cette pièce, qui durent chacun vingt minutes, et, dans chaque acte, une scène capitale qui dure un quart d'heure. Il y a quatre personnages : le mari, l'amant, la femme et l'enfant. Chaque personnage y parle le langage simple et concis de sa situation et de sa passion. — Nulle tirade, rien de parasite. — Cela marche avec une rapidité effrayante, et court au dénoûment d'une seule traite. Entre ce drame et les drames habituels, il y a la même différence qu'entre un chemin de fer et la lourde patache de nos pères. C'est un *express train*, c'est l'application à l'art dramatique de ces procédés expéditifs et simplifiés qui sont un des besoins des sociétés modernes, et prolongent notre existence en nous permettant de voir et de sentir beaucoup de choses en peu de temps.

L'action se passe de nos jours, sans bruit, sans éclat, sans déclamation, sans coup de poignard ni d'épée, sans poison ni violence extérieure. Ce sont des gens d'affaires et une femme du monde, qui portent des habits noirs et des robes à queue, qui ressentent la passion comme on la ressent en 1865, qui l'expriment comme elle doit s'exprimer dans notre milieu moderne.

L'idée première n'a, du reste, prise en elle-même rien de particulièrement original; c'est un sujet rebattu sous toutes ses formes, et que n'aurait point suffi à rajeunir cette conception dramatique d'une femme trompant le mari qu'elle aime pour l'amant qu'elle n'aime pas.

Digitized by Google

Ce qui est profondément original, ce qui fera date, c'est l'exécution, c'est le procédé entièrement nouveau employé pour nous peindre cette situation connue et ces caractères naturels.

Les auteurs ont systématiquement enlevé tout ce qui n'était pas l'action essentielle réduite à sa plus simple expression. Ils ont renoncé à toutes ces habiletés de mise en scène, à tout ce cortége de personnages inutiles ou secondaires destinés à expliquer au public ce qu'il comprend si bien sans explication, quand on est dans le vrai, et dont les dramaturges émérites, éclairés des conseils, des directeurs, hérissent leurs pièces. Ils nous ont fait grâce de deux actes d'exposition : nous entrons de plain-pied par le troisième acte habituel, et, dans ce troisième acte, on ne nous donne que les scènes capitales, celles qui sont comme la moelle du sujet. Une fois là, plus d'arrêt. Ce qui nous importe, dès que nous savons que Mathilde est la maîtresse d'Alvarez, que Jeanne n'est pas la fille de Dumont, n'est-ce pas de savoir ce que Dumont dira et fera, lorsque la triste vérité éclatera devant lui? — Ce désir est immédiatement satisfait, et, — n'étant arrêtée ni par de longs entr'actes, ni par des changements de décors et de milieu, ni par le verbiage de personnages parasites, ni par leurs bons mots, ni par une seconde et une troisième intrigue dont les fils embrouillés à dessein éparpillent l'attention, — l'émotion du spectateur, atteint à un degré d'intensité extraordinaire.

C'est de la quintessence de drame, c'est le drame qui convient à nos intelligences positives, à nos mœurs pratiques. Nous ne sommes plus des enfants avides de complications romanesques, nous sommes des hommes occupés, économes de notre temps. Trop de problèmes importants remplissent nos esprits, trop de préoccupations matérielles absorbent nos journées, pour que nous puissions encore goûter un plaisir naïf, un plaisir de gens désœuvrés ou d'ignorants, à mille événements de fantaisie, à mille péripéties invraisemblables, qui ne sauraient lutter d'intérêt avec les passions vraies et les pensées sérieuses dont nos cerveaux sont obsédés.

Nous n'avons plus d'instants à perdre, et nous aimons désormais la vérité. Celui qui nous la peindra en quelques mots naturels et concis, celui qui racontera notre vie comme nous la vivons, à toute vapeur, celui qui représentera la passion au XIX^e^ siècle, passion contenue, livrant ses luttes dans les profondeurs de la conscience et ne jetant à la surface que de rapides éclairs aussitôt éteints par le respect des convenances, par certaines habitudes d'ordre, de dignité personnelle ou d'empire sur soi-même, — celui-là s'emparera du succès du premier coup, et forcera notre admiration, en dépit de toutes les traditions, de tous les préjugés contraires.

Le Supplice d'une femme l'a prouvé d'une manière éclatante; on peut réussir, on peut enlever les esprits, en faisant au théâtre juste le contraire de ce qu'on y fait tous les jours. On peut être simple et aller droit au but; on peut mépriser les vieilles recettes et les moyens brevetés de MM. Dennery et consorts;—ceci soit dit sans vouloir surfaire en rien la valeur intrinsèque de l'œuvre en question.

Digitized by Google

Une pareille tentative ne pouvait s'accomplir par un jeune auteur, par un inconnu. D'abord on n'eût pas joué sa pièce; ensuite, — je l'ai expliqué ailleurs [1], — un inconnu, se défiant de lui-même, rebuté par les directeurs, n'ose point écrire une pièce originale. Il n'arrive au théâtre que par la collaboration, ou lorsqu'il en est venu à composer une œuvre exactement semblable à celles que messieurs les directeurs regardent comme le type nécessaire de l'art dramatique, c'est-à-dire une œuvre sans caractère, coulée dans le moule usé par vingt générations de dramaturges. Il fallait, pour réussir dans cette entreprise, qu'un homme éloigné du théâtre, au-dessus des influences et des rebuffades, audacieux par tempérament et par système, à qui son nom, son âge et sa réputation permettaient jusqu'à un certain point d'imposer sa volonté, s'avisât d'écrire entre deux *premiers Paris*, sans préoccupation des nécessités scéniques, un drame à sa façon. Il fallait, de plus, que cet homme trouvât, pour rendre jouable cette pièce ainsi écrite, un collaborateur habile et distingué, capable de comprendre et de s'approprier immédiatement l'idéal d'un nouveau genre au théâtre.

Il y a eu là un concours de circonstances exceptionnelles. Quoi qu'en dise M. de Girardin dans sa préface, M. Dumas fils l'a parfaitement complété. Il a corrigé le drame, non comme un « élagueur, » mais en écrivain auquel ses propres tendances se révèlent plus claires et se définissent tout à coup devant une œuvre qui n'est pas sortie de lui, mais qui répond à un sentiment intime, étouffé par les habitudes et les nécessités du succès ordinaire.

Sans doute la pièce jouée diffère beaucoup de la pièce écrite au château du Val, et son dénoûment n'est pas irréprochable. Néanmoins ce qu'elle avait de plus essentiel à nos yeux, le mouvement, loin d'être ralenti, a été accéléré par M. Dumas. Ce dernier a repassé le trait et l'a rendu plus marqué. Il a donné à l'œuvre une allure plus vigoureuse en élaguant des longueurs, en augmentant la rapidité de l'action, en simplifiant encore les rouages, en remplaçant de longues discussions philosophico-morales, où se sentaient les habitudes de la polémique, par un mot aigu et dramatique. Ce simple mot vaut mieux, est souvent plus *vrai* dans la bouche d'un mari trompé, d'une femme coupable, que certaines explications compromettantes pour la dignité des deux époux, et que le public n'aurait jamais supportées.

La justice et la logique voulaient donc que les deux auteurs fussent nommés ensemble, car *le Supplice d'une femme* est une œuvre éminemment collective, sinon dans son point de départ, du moins dans son résultat final. Cette union des deux noms, honorable pour tous deux, n'aurait pas empêché M. de Girardin d'expliquer dans une préface, s'il y avait tenu, la part de chacun des signataires et son propre idéal, puisque M. de Girardin, — qui s'en serait douté? — nourrit un idéal. Il aurait pu également céder à la démangeaison de mettre sous les yeux du lecteur la pièce primitive écrite par lui seul.

Pour cela, toutefois, il n'était pas nécessaire de publier une cinquantaine de

[1] *La liberté des théâtres et l'association des auteurs dramatiques*, brochure.

Digitized by Google

pages acrimonieuses, peu convenables envers un collaborateur de talent expérimenté, dans lesquelles le tact et l'atticisme ne brillent que par leur absence, tandis que les rancunes de l'amour-propre littéraire irrité et les susceptibilités du moi y éclatent à chaque ligne.

Après avoir refusé de signer cette œuvre, après avoir nié qu'elle fût sienne, M. de Girardin aurait montré plus de logique s'il s'était abstenu de faire acte de propriété, de paternité, en s'emparant de la pièce imprimée pour y déclarer qu'elle est d'un autre..., qu'il ne nommera pas, mais qu'il poursuit de ses amères critiques.

Malheureusement la logique de M. de Girardin n'est pas la logique des mortels ordinaires, sans cela elle lui eût posé ce dilemme : — Ou la pièce est de vous, et alors pourquoi lui refuser votre nom? — ou elle est de vous et d'un collaborateur, et alors pourquoi taire le nom de ce collaborateur? — ou elle est de M. Dumas seul, et alors pourquoi étaler votre nom sur le livre et attaquer aigrement l'auteur en tête de son propre ouvrage?

Le résultat de cette petite guerre malencontreuse, appelée à se terminer par un procès, aura été de faire mieux connaître la part considérable de M. Dumas fils dans le succès de l'œuvre commune, et d'amener des comparaisons peut-être dangereuses entre le drame que le fougueux journaliste avait procréé et celui que nous avons tous applaudi, grâce à « l'élagueur. »

On ne doit pas oublier les artistes chargés d'interpréter cette œuvre capitale; malgré des imperfections inutiles à signaler ici, où je ne voulais m'occuper que de son caractère général et de son influence possible. — Mlle Favart a été admirable. — On ne saurait pousser plus loin l'émotion poignante, la passion contenue, la douleur pleine de dignité de l'honnête femme coupable. C'est là une création hors ligne, et qui place Mlle Favart au premier rang.

Regnier aussi, que M. de Girardin n'a pas même nommé parce qu'il est atteint et convaincu de complicité dans certaines suppressions et modifications à son rôle, s'est montré le grand acteur aux effets simples et profonds que nous connaissons tous depuis longtemps.

En résumé, le 29 avril 1865 comptera parmi les dates importantes de l'histoire de l'art dramatique depuis dix ans; et la pièce de M. de Girardin a été un bien beau succès pour M. Dumas fils.

Que dire des autres théâtres? — Que la *Société Nantaise* est dissoute après une courte et pénible existence? — Que M. Harmant passe à la direction du Vaudeville, en attendant mieux? — Que M. Dumaine se charge de celle de la Gaîté? — Qu'on parle du remplacement de M. Édouard Thierry, à la Comédie-Française, par M. Édouard Foussier? — Que M. Alexandre Dumas père s'est emparé du grand Théâtre-Parisien pour y faire représenter son répertoire dramatique? — Que l'on construit deux nouvelles salles? — Que l'Ambigu et le Châtelet continuent les saines traditions du mélodrame avec *la Voleuse d'enfants* et *les Aventures de Mandrin*?

Il y aurait aussi à dresser une assez longue nécrologie dramatique avec *les*

Digitized by Google

Enfants de la Louve, *le Ménétrier de Saint-Vaast* et *M. de Saint-Bertrand*, où Febvre a été remarquable dans un rôle peu sympathique et qui restera parmi ses meilleures créations au Vaudeville, même après le succès qu'il vient d'obtenir, à côté de Mme Ristori, dans la *Béatrix* de M. Legouvé.

A ce sujet, je dois faire une confession. J'ai un remords dans ma carrière littéraire. Lorsqu'on représenta, à l'Odéon, il y a quelques années, cette œuvre d'académicien, j'en fis un élogieux compte rendu; je crois que j'allai jusqu'à parler de style, de talent, etc. Les années n'ont pas changé *la Madone de l'Art*, mais elles ont modifié mes opinions.

Que celui qui n'a jamais péché me jette la première pierre. — Qu'Apollon et les neuf Sœurs me pardonnent : — je me repens.

ARTHUR ARNOULD.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

Les États-Unis sont les plus proches voisins du Mexique : nous n'avons jamais cessé de le rappeler, au risque de passer pour alarmistes ; si aujourd'hui on se trouve un peu brusquement rappelé à la réalité, ce n'est pas à nous qu'on s'en prendra du moins d'avoir été trop peu averti. Il nous a toujours semblé évident, et nous avons considéré comme un devoir étroit de le dire, que le premier résultat de la victoire du Nord serait une vaste émigration armée au delà du rio Bravo. La presse officieuse a fermé les yeux de propos délibéré sur cette éventualité. Pendant longtemps, elle a déclaré avec assurance que le Sud ne serait jamais soumis ; démentie par la prise de Richmond et la capitulation de Lee, elle s'est rejetée sur les bons rapports du cabinet de Washington avec les Tuileries et sur les embarras qu'allait créer au gouvernement fédéral la reconstruction de l'Union. De pareils arguments dénotent vraiment ou une profonde ignorance de la situation, ou un violent parti pris de la dénaturer. Personne, que nous le sachions, n'a jamais prétendu que le gouvernement de l'Union allait s'empresser de nous déclarer la guerre : cette hypothèse nous a toujours paru improbable ; mais la question ne se pose pas dans ces termes. La vérité c'est que parmi les soldats licenciés, il y en a un grand nombre qui se soucient médiocrement de rentrer dans leurs foyers, soit parce qu'ils ont pris goût aux aventures belliqueuses, soit parce que leurs possessions ont été ruinées et dévastées par la guerre ou pour cent autres raisons. Ces hommes n'ont pas de perspective plus tentante que de s'en aller au Mexique chercher fortune, tout en poursuivant l'application de la populaire doctrine de Monroë ; sans compter que les sudistes les plus accessibles à la rancune trouveront dans une lutte commune l'occasion la moins

Digitized by Google

pénible de se réconcilier avec leurs vainqueurs de la veille. Toutes ces considérations étaient devenues banales longtemps avant la fin de la guerre ; plus de huit jours avant la prise de Petersburg et de Richmond, le *Times* de New-York annonçait déjà que, le licenciement opéré, un grand nombre de soldats congédiés s'en iraient tout naturellement au service des républicains du Mexique. Et ce journal ajoutait : « Quand bien même le gouvernement aurait reconnu l'empire et serait disposé à agir envers Maximilien comme envers un souverain allié, il ne pourrait pas s'opposer au départ des soldats congédiés pour le Mexique. Il n'y a point de loi, soit municipale, soit internationale, qui lui impose le devoir, ou lui accorde le droit d'empêcher le départ pur et simple de ces soldats. » Qu'on n'aille pas prendre ces dispositions pour les fantaisies du parti républicain radical, enivré de sa victoire. Les démocrates ne sont pas ceux qui déploient le moins d'ardeur dans cette agitation ; il ne faut pas oublier que c'est leur parti qui s'est fait le premier promoteur de la doctrine de Monroë. Les soldats du Sud, de leur côté, sont peu disposés à rester sous le coup de leur défaite, mal retenus par une terre couverte de sang et de débris incendiés, et contraints par la suppression du travail servile à transformer leur vie économique ; enfin le voisinage de la frontière mexicaine a depuis longtemps dirigé leurs convoitises du côté des richesses métallurgiques de la Sonora, du Chihuahua et du Sinaloa. Le mouvement est donc général, et pour trouver quelques hommes politiques disposés à le modérer autant qu'il est en leur pouvoir, il faudrait les chercher dans une fraction du parti républicain préoccupée avant tout de l'accroissement de puissance politique que pourrait procurer au Sud, par aventure, l'accession à l'Union de territoires mexicains. Malheureusement nous ne raisonnons déjà plus tout à fait sur l'avenir ; on peut dès aujourd'hui, par un diagnostic peu équivoque, constater que la période dont nous parlons est dès aujourd'hui commencée. Les journaux yankees se fleurissent d'annonces qui promettent « réputation et fortune dans la terre des métaux d'or et des ressources inépuisables », des bureaux sont ouverts par des compagnies d'émigration mexicaine, à New-York, à Washington, au nom de Benito Juarez et de la doctrine Monroë ; si bien que ces entreprises semblent à la veille de contrebalancer la vogue réservée dans ces derniers temps, sur les places américaines, à l'exploitation du pétrole. On a déjà entendu parler de confédérés entrés dans le Chihuahua, d'hommes et de munitions transportés de la Nouvelle-Orléans à Matamoras ; une dépêche récente signalait, parmi les hommes qui sont entrés dans Monterey sous les ordres du juariste Negrete, deux cent cinquante soldats venus des États-Unis. Il est vrai que M. le président Johnson a dû avertir les citoyens disposés à s'enrôler pour le Mexique qu'ils violeraient les lois de la neutralité : une pareille manifestation signifie d'abord que le gouvernement fédéral ne veut pas se rendre solidaire de l'émigration, mais aussi qu'il ne se croit pas qualité pour l'empêcher. Il est encore vrai que, dénués de l'appui de leur gouvernement, les émigrants seront classés comme flibustiers et traités comme tels ; mais, comme nous le disait très-justement un ancien compagnon du comte de

Digitized by Google

Raousset, on n'est flibustier que lorsqu'on est pris ; si le malheur voulait que nos troupes eussent des démêlés avec les émigrés yankees, il ne suffirait pas de les proclamer flibustiers pour qu'ils voulussent bien se laisser prendre, et leur défense serait probablement d'autant plus énergique qu'ils n'auraient pas à compter, en cas de soumission, sur les honneurs de la guerre. Le danger d'une pareille situation saute aux yeux ; nous croyons que le mieux est de le signaler sans faiblesse et sans folles terreurs ; le véritable patriotisme n'est pas aveugle, il ne consiste pas à se plonger dans un imprévoyant fatalisme, jusqu'au jour où l'on est obligé de s'avouer qu'il était trop tard.

Le lointain Mexique nous a déjà coûté trop de sang et trop de millions ; ne nous condamnons pas d'avance et de gaieté de cœur à renouveler notre bail d'héroïsme inutile. Après tout, nous n'avons aucune raison de nous défier de nos alliés d'Amérique, et leur civilisation en vaut une autre ; ils ont, à l'égard du Mexique, l'inappréciable avantage de ne pas en être séparés par l'Atlantique. Si nous ne sommes allés au Mexique que dans le dessein de le régénérer et de le sauver de l'anarchie, quelle considération pourrait nous retenir de transmettre à nos amis d'Amérique cette difficile mission, puisque, aussi bien, ils ne paraissent pas y avoir de répugnance ? Nous n'en sommes plus à cet enfantillage qui consiste à prendre pour du désordre les libres institutions de l'Union américaine ; nous venons de recevoir sur ce chapitre de trop éclatants enseignements. Quel si grand inconvénient y aurait-il donc à ce que cette grande civilisation, qui fait l'admiration du *Moniteur universel*, se répandît un peu sur le Mexique, et allât vivifier ce pays ruiné et divisé? Quand les citoyens de l'Union aideraient à rendre les routes plus sûres, quand ils introduiraient quelques shériffs et quelques aldermen, quand ils apporteraient leurs ressources, leur activité; quand, enfin, ils peupleraient et mettraient en valeur tant de contrées désertes et stationnaires, le mal serait-il si grand ? Nous ne le croyons pas, même et surtout au point de vue des intérêts français ; rien n'empêcherait, en effet, notre commerce de s'associer à des entreprises qu'il lui est impossible de soutenir avec suite et de conduire rondement, à la distance où il se trouve placé ; rien n'empêcherait en même temps le gouvernement français de négocier la garantie des créances de ses nationaux. Il nous semble donc que le plus sage serait de dire aux Américains : « Pacifiez, régénérez, colonisez, commanditez, et soyez les bienvenus, puisque vous nous rendez la disponibilité de nos soldats et de nos capitaux. » En somme, malgré les théories en faveur sur le centralisme des races latines et l'individualisme des races saxonnes, il n'est pas assuré que les Américains doivent rencontrer plus de difficultés que nous à s'assimiler les populations mexicaines. Ils ne leur porteront pas, il est vrai, la saine tradition des avertissements ; ce système, qui a fait un si rapide chemin dans le monde, n'est pas déjà si vieux qu'on ne puisse vivre sans ses bienfaits ; les Mexicains ne l'ont connu que par nous ; c'est à la France encore qu'ils sont redevables de savoir ce que c'est qu'un procès de presse, s'il faut en croire M. le commissaire impérial Levylier, du 81e régiment de ligne. Si les journalistes mexicains ont

Digitized by Google

vécu jusqu'ici dans cette primitive ignorance des procès, c'est au moins une affinité qui les relie à leurs voisins des États-Unis. Nous n'en finirions pas si nous prétendions énumérer tous les bénéfices que nous aurions à nous faire relever de notre faction par nos alliés; nous y économiserions non-seulement le sang de nos soldats, et le prix de l'expédition; nous nous trouverions du même coup déchargés du souci d'assurer la marche d'un gouvernement qui ne peut fonctionner à moins de 200 millions, et qui ne réalise guère que 60 millions de recettes; d'un gouvernement qui, pour emprunter sous notre garantie, est obligé d'offrir 13.81 %, outre les chances de loterie, et de laisser en nantissement les éléments d'un second remboursement. On assure que cet emprunt, si récent et si onéreux, après remboursement des avances faites par la France, n'a laissé au gouvernement de Maximilien qu'une somme liquide insignifiante. Il va donc falloir que nous recommencions à avancer des fonds, et qu'un troisième emprunt, plus laborieux sans doute que les deux premiers, vienne de nouveau nous désintéresser. C'est le tonneau des Danaïdes. On a proposé, pour couper court à ce gaspillage de primes et de responsabilité, un expédient ingénieux et qui a rencontré quelque faveur dans les milieux les plus différents, peut-être même auprès de certains représentants accrédités du gouvernement mexicain. Le gouvernement français contracterait, à son propre compte, un emprunt de 500 millions à 6 %, distrairait une somme suffisante pour reconstituer son capital, et consacrerait le reste à commanditer l'empire mexicain. Les 500 millions donneraient à l'empire le temps d'asseoir un système financier sérieux, d'étudier les ressources productives du pays, et d'équilibrer ses budgets, tout en équipant des troupes. Il est bien entendu que, cette rançon payée, nos soldats reviendraient immédiatement; la solution proposée serait donc encore avantageuse pour le public français. Mais, puisqu'il est question de commandite, où connaissez-vous de meilleurs commanditaires, et de plus larges, et de plus téméraires, s'il le faut, que les Américains? Qu'on les laisse faire seulement, et le Mexique tout entier sera bientôt commandité en bloc et en détail.

C'est ainsi que nous apparaît la réalité du problème; nous ne pouvons nous dissimuler malheureusement qu'il est mal posé et qu'il sera difficile d'en rétablir les termes. L'embarras pratique, c'est le gouvernement héréditaire que nous avons installé au Mexique, et que les Américains n'ont pas reconnu. Si l'intervention ne s'était pas embarrassée d'un archiduc autrichien qu'il serait pénible de voir rentrer en Europe, après l'avoir élevé à la dignité de fondateur d'une dynastie, on pourrait facilement traiter, à l'heure qu'il est, sous une garantie américaine; mais grâce à lui, on ne saurait plus trouver ni quelqu'un avec qui traiter, ni quelqu'un pour se porter caution. Avec Maximilien, le traité est tout fait; son intention, bien arrêtée, paraît être de ne rester que tant que nous resterons nous-mêmes; quant à chercher une garantie aux États-Unis, ce n'est pas pour notre protégé que nous pouvons nous flatter de l'obtenir. Le gouvernement fédéral ne reconnaît pas d'autre pouvoir au Mexique que celui de Juarez, et ne se soucie aucunement d'augmenter ses embarras en mettant le doigt entre l'écorce

Digitized by Google

et l'arbre; quant aux compagnies particulières qui organisent l'émigration, il n'y a point de doute que leurs sympathies soient acquises au gouvernement fugitif.

Pendant que nos intérêts sont engagés si loin de nous et d'une manière si dangereuse, que fait-on en France? Peu de chose, en vérité. La session législative se traîne languissamment. Nous ne sommes pas assez engoué de parlage inutile pour vouloir en demeurer toujours aux stériles débats de l'adresse, surtout quand ils sont conduits avec autant d'incertitude qu'ils l'ont été cette année; ce n'était pourtant pas la peine de regretter le temps dérobé aux affaires. Depuis six semaines que l'adresse est votée, qu'ont fait nos législateurs? Ils ont expédié une loi sur les chèques, une loi sur les associations syndicales, une loi sur les conseils de préfecture; mais les projets les plus importants de la session paraissent renvoyés définitivement à l'année prochaine; on ne discutera, cette année, ni sur les sociétés commerciales, ni sur les conseils départementaux et municipaux, ni sur la contrainte par corps.

On commençait donc à se détourner avec ennui des affaires intérieures, lorsqu'un conflit où le public est désintéressé, a néanmoins réveillé la verve un peu blasée des dilettantes de la politique. Nous voulons parler du sévère désaveu infligé par le chef de l'État à un discours prononcé à Ajaccio par son cousin le prince Napoléon. Ce désaveu a été assez catégorique pour que le public n'ait point ressenti de surprise à voir le prince y répondre par sa démission de vice-président du conseil privé. Nous n'avons pas, du reste, la moindre objection contre l'acte de vigueur du chef de l'État. Il a signalé, comme nous l'avions fait nous-même à plus d'une reprise, l'anarchie morale qui se révélait dans sa famille et dans son gouvernement; il a rappelé son entourage à la vérité du gouvernement personnel. Qu'avait dit cependant le prince disgracié? Il avait soutenu cette thèse, que Napoléon Ier était un esprit libéral, qu'il a fait le 18 brumaire pour sauver les principes de la révolution, mais qu'il faut chercher la véritable formule de sa politique dans l'acte additionnel. Nous avons à peine besoin de dire que cette manière nouvelle d'entendre l'histoire du premier empire est trop contraire à ce que nous en avons jamais appris pour être de notre goût. Bien qu'en pense l'historien d'Ajaccio, le triomphe des principes de la révolution n'était ni douteux ni contesté avant qu'on eût culbuté le conseil des Cinq-Cents. Le pouvoir était assurément confié à des mains débiles, mais la France n'a jamais été à aucune époque de sa longue histoire plus libre et plus prospère que sous le Directoire. Le dictateur de brumaire a fait périr le premier des principes de la révolution en confisquant la liberté; il n'a même pas assuré l'égalité devant la loi, qui était alors entière, et à laquelle il a porté une cruelle atteinte par l'article 75 de sa constitution. Quant aux principes du code Napoléon, s'ils procédaient vraiment de la révolution, ce serait tant pis pour la révolution : mais il n'en est rien. De l'acte additionnel, nous sommes loin de contester le mérite propre, mais il est venu au lendemain de la défaite et de l'exil; cela diminue bien la valeur de la tardive conversion de l'empereur à la

Digitized by Google

liberté. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il écrivait à cette époque même : « On me pousse dans une voie qui n'est pas la mienne. » Quels sont encore les motifs allégués par le prince pour en déduire le libéralisme de son oncle? C'est qu'il a parlé en bons termes des Polonais qui se faisaient tuer pour lui; c'est qu'ayant rétabli le culte catholique, il a supprimé le pouvoir temporel et mis le pape en prison. Pourquoi cela? Parce que le pape ne voulait pas entrer dans ses desseins. Est-ce là la marque d'un esprit libéral, ou d'un esprit impatient de toute contradiction ? Le prince conclut en disant aux Corses « que la mission de Napoléon était d'arriver par la dictature à l'émancipation.» Eh bien! notre foi profonde est qu'un pays ne peut arriver à la liberté que par des voies libérales, et que la France serait plus assurée de son émancipation si, au lendemain de Campo-Formio, au lieu d'attendre à Paris le général Bonaparte pour lui donner l'accolade républicaine, Barras avais su lui dire avec décision et autorité ce que M. Johnson a dit il y a un mois au général Sherman : Vous n'avez qu'un commandement militaire, et vous ne pouvez traiter que des affaires militaires. C'est là assurément la plus grande leçon que les États-Unis aient donnée depuis longtemps au monde; un pays est bien avancé, sa liberté est bien solide, quand un président, fort de la force de la loi, peut destituer au milieu de sa victoire un général aussi brillant et aussi populaire que Sherman, parce qu'il a outrepassé ses pouvoirs. L'ex-colonel de lanciers qui gouverne la Roumanie aurait bien fait de passer quelque temps à cette rude école : cela lui eût été plus profitable encore que les études qu'il a faites à Paris. Quand nous voyons, par de tels exemples, à quel prix on acquiert et on conserve la liberté, il nous est impossible de croire que le premier empire ait été en mesure de l'assurer à la France; nous comprenons toutefois que le prince ne puisse examiner avec la même sévérité que nous les actes de l'homme qui a fait entrer l'illustration et la puissance dans sa famille. C'était déjà un symptôme intéressant que ce pieux dérangement de l'histoire, et les libéraux disposés à donner des votes d'espérance doivent vivement regretter que l'orateur ait été aussi peu autorisé quand il parlait avec autant de feu des institutions des Cent-Jours. Ce ne sera pas la seule déception que ce mois ait apporté aux partisans du progrès constitutionnel; et, s'il a paru compromettant qu'un nouvel acte additionel fût conseillé par un prince du sang, les simples citoyens, qui n'engagent point la responsabilité du gouvernement, seront désormais tout aussi embarrassés pour exprimer leurs vœux à cet égard. Le moyen qui se présenterait le plus naturellement à leur esprit, serait sans doute d'adresser des pétitions au Sénat. Ce grand corps, gardien de la Constitution, investi du pouvoir d'y proposer *motu proprio* des modifications, est aussi en possession du privilége de recevoir les pétitions; il semblerait que les pétitions ayant pour objet la modification d'une constitution qui s'est déclarée perfectible, devraient être de sa part l'objet d'un examen plus approfondi et plus solennel que toutes les autres; nous avons été tirés de cette erreur par une des plus récentes discussions de pétitions.

La demande du pétitionnaire n'avait pourtant rien de séditieux, et ses inten-

Digitized by Google

tions n'étaient pas désagréables. Cet honnête homme proposait le retour, en faveur des sénateurs eux-mêmes, à l'ancien principe de l'hérédité de la pairie. Malgré les conclusions du rapporteur qui tendaient simplement à l'ordre du jour, malgré les efforts de M. de Royer, qui a énergiquement lutté pour ne pas laisser amoindrir ses prérogatives constitutionnelles, le Sénat a adopté, après deux heures de discussion, la question préalable, afin d'établir un précédent contre les pétitionnaires qui s'aviseraient de toucher aux problèmes soulevés par la Constitution. C'est une restriction nouvelle apportée au droit de pétition; on se souvient que déjà le règlement du Sénat a été modifié il y a un an sur cette matière et que, par exemple, on a fait disparaître l'article prescrivant la lecture, en séance publique, de toute pétition dénonçant l'inconstitutionnalité d'un acte de l'autorité. L'usage du droit de pétition n'est cependant pas encore entré assez profondément dans nos mœurs politiques pour risquer de devenir importun ; et si la discussion des points les plus inoffensifs du droit constitutionnel venait à nous être interdite, il nous serait bien difficile, à moins de l'opération de Saint-Esprit, d'arriver à la liberté de la presse, à la responsabilité ministérielle, à ce « tout cela » que Napoléon Ier « voulait » après l'île d'Elbe, et que l'hôte du Palais-Royal recommandait aux Corses.

C'est du Midi aujourd'hui que nous vient la lumière. Presque en même temps qu'arrivait d'Ajaccio le discours dont nous venons de dire quelques mots, M. le duc de Persigny envoyait de Rome une lettre adressée à M. le président Troplong, mais nullement confidentielle. Ce n'est encore point là un écrivain ordinaire : ancien ambassadeur à Londres, ancien ministre de l'intérieur, aujourd'hui encore sénateur et membre du conseil privé, M. de Persigny ne saurait parler ou écrire sans faire dresser l'oreille à ceux qui cherchent obstinément à pénétrer le secret de la politique impériale; nous avons depuis longtemps renoncé à ce jeu puéril. M. de Persigny, comme écrivain et orateur, s'est surtout rendu célèbre par des circulaires assez peu concordantes, et par les discours de Roanne et de Saint-Étienne où M. le duc a enseigné l'histoire de la maison de Hanovre à peu près de la même manière que le prince Napoléon a professé celle du premier empire aux habitants d'Ajaccio. Le nouveau travail de M. de Persigny pourrait se diviser en trois parties : dans la première, il nous apprend qu'il a retrouvé à Rome les anciens partis, et que là, comme ailleurs, sans eux tout irait pour le mieux; la seconde partie est consacrée à célébrer l'unité italienne, et la troisième, à démontrer la nécessité du pouvoir temporel. Au seul énoncé de cette étrange confusion d'idées, on devine tout de suite que l'auteur s'est donné la tâche ingrate d'expliquer et de justifier la convention du 15 septembre, sans rien abandonner des commentaires de M. le ministre d'État. Le correspondant de M. Troplong débute en disant qu'il pressentait depuis longtemps l'existence d'un « grave secret » à Rome, et qu'il y est allé « rechercher la cause des difficultés qui divisent en France l'État et l'Église. » Ce secret n'est pourtant pas bien mystérieux, et nous n'estimons pas qu'il soit indispensable de l'aller dire à Rome. C'est le secret de toutes les théocraties, le secret de toutes les immixtions du pouvoir

Digitized by Google

religieux dans le pouvoir civil, le secret de toutes ces alliances où l'État est toujours joué et l'Église asservie; si dans son excursion à travers l'Italie, M. le duc de Persigny s'est laissé prendre un instant aux charmes de la *commedia dell' arte*, il a dû trouver tout naturellement la qualification qui convient à ce fameux secret. Quant au reste, nous ne nous soucions nullement de discuter une fois de plus la thèse qui fait de Rome et du peuple romain la propriété du monde catholique. Il y a des orateurs et des publicistes, à Paris comme à Rome, pour nous fatiguer de cette négation de la souveraineté du peuple. La seule chose qui rappelle la tournure originale et imprévue des précédentes productions de l'auteur, c'est la solution qu'il propose, au cas où, après notre départ, la cour de Rome ne saurait pas s'entendre avec l'Italie : « d'accord avec les puissances catholiques et avec l'Italie elle-même, nous établirions à Rome un gouvernement provisoire pour administrer les États de l'Église *au nom du pape*, et y faire, *en son absence*, les réformes et les arrangements nécessaires. » Faisons observer, en terminant, qu'il n'est pas plus question du vœu des populations que si les États pontificaux étaient une île déserte.

GUSTAVE ISAMBERT.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME TRENTE-TROISIÈME

Première livraison.

1er AVRIL 1865.

Le Parti libéral et sa politique extérieure, par *M. Louis Joly* 5
Lettres parisiennes, par *M. Georges Forster* 26
De l'Enseignement supérieur en France, par *M. A. Morel* 39
Edgard Poe (première partie), par *M. Arthur Arnould* 65
L'habitant de la lune, traduit de l'allemand, par *Mme E. de Villers* 84
La Comédie et l'Histoire romaines, par *M. D. Ordinaire* 104
Histoire de Jules César, par Napoléon III, par *M. Charles Dollfus* 119
Mozart en France, par *M. Gustave Bertrand* 137
Poésies : le Nuage, le Positivisme, par *Mme L. Ackermann* 151
Varia 154
De l'usage pratique de la langue grecque, par *M. F. Baudry* 163
Courrier d'Allemagne, par *M. E. Seinguerlet* 165
Chronique littéraire, par *M. L. de Ronchaud* 173
Chronique politique, par *M. Gustave Isambert* 186

Deuxième livraison.

1er MAI 1865.

Dialogues sur Dante et Gœthe (quatrième partie), par *Daniel Stern* 197
Les idées allemandes en Italie, par *M. Pascal Duprat* 227
De la Philologie en Allemagne dans la première moitié du siècle, par *M. K. Hillebrand.* 239
Vie et aventures du Vert Henri, par *M. Camille Selden* 269
L'habitant de la lune (suite), traduit de l'allemand, par *Mme E. de Villers* 299
Les Possédées de Morzine, par *M. J. Tissot* 315
Mozart en France (fin), par *M. Gustave Bertrand* 343

Digitized by Google

Poésie : le Vaste Monde, par *M. Marc-Monnier*..... 359
Varia..... 360
Correspondance italienne, par *M. A. Roux*..... 366
Revue parisienne, par *M. A. Arnould*..... 372
Chronique littéraire, par *M. L. de Ronchaud*..... 378
Chronique du mois, par *M. Charles Dollfus*..... 393

Troisième livraison.

1er JUIN 1865.

Lettre au Directeur, par *M. Louis Ratisbonne*..... 405
L'agitation en Allemagne contre les armées permanentes, par *M. E. Seinguerlet*..... 409
Le Symbole des Apôtres (deuxième article), par *M. Michel Nicolas*..... 428
Dialogues sur Dante et Gœthe (cinquième article), par *Daniel Stern*..... 452
Edgard Poe (deuxième article), par *M. Arthur Arnould*..... 475
L'habitant de la lune (suite), traduit de l'allemand par *Mme F. de Villers*..... 493
L'Église et l'Esclavage, par *M. le baron de Ponnat*..... 506
Réponse d'un positiviste à un spiritualiste, par *M. E. Littré*..... 516
L'Africaine de Meyerbeer, par *M. Gustave Bertrand*..... 527
Poésie : Antithèse printanière, par *M. André Lefèvre*..... 552
Varia..... 556
Courrier d'Allemagne, par *M. E. Seinguerlet*..... 562
Chronique littéraire, par *M. L. de Ronchaud*..... 567
Revue parisienne, par *M. Arthur Arnould*..... 579
Chronique politique, par *M. Gustave Isambert*..... 587

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google